Genève Paris

Mario Tronti

Ouvriers et capital

Entremonde

Traduit de l'Italien
par Yann Moulier-Boutang
avec la collaboration de
Giuseppe Bezza

Préface de Andrea Cavazzini
et Fabrizio Carlino

Rupture

Cet ouvrage a été composé en Charter et en Akkurat.
Il a été achevé d'imprimer en Bulgarie en septembre 2015 sur les papiers Salzer EOS Naturweiss et Keycalour.

ISBN 978-2-940426-31-7
ISSN 1662-3231

Titre original : Operai e capitale
Couverture : Antonio Sant'Elia, Città nuova (1913)

Édition originale italienne publiée par Einaudi, 1966,
réédition par DeriveApprodi, 2006.
Première édition française publiée par Christian Bourgois, 1977.
Entremonde, 2016, pour la présente édition.

Table des matières

Préface d'Andrea Cavazzini et Fabrizio Carlino —7

Introduction —17

Premières hypothèses —41
- Marx hier et aujourd'hui —43
- L'usine et la société —53
- Le plan du capital —81

Une expérience politique d'un type nouveau —117
- Lénine en Angleterre —119
- Une vieille tactique au service d'une nouvelle stratégie —128
- 1905 en Italie —137
- Classe et parti —146

Marx, force de travail, classe ouvrière
Premières thèses —163
- 1. Hegel et Ricardo —176
- 2. L'échange argent/travail —190
- 3. Critique de l'idéologie —203
- 4. Maudit soit juin ! —212
- 5. La particularité de la marchandise force de travail ! —216
- 6. Travail productif —225
- 7. Qu'est-ce que le prolétariat ? —253
- 8. Les formes de la lutte —268
- 9. Le travail comme non-capital —281
- 10. Le mot d'ordre : la valeur-travail —294
- 11. La classe —305
- 12. La stratégie du refus —313

13. Tactique = organisation —338
14. Le mot d'ordre : la valeur-travail —347

Post-scriptum autour de quelques problèmes —353
The progressive era —353
L'époque de Marshall —356
La social-démocratie historique —363
La lutte de classe aux Etats-Unis —374
Marx à Detroit —385
Sichtbar machen —403

Avertissement du traducteur —416

Index des noms —419

Situation d'Ouvriers et Capital
Préface d'Andrea Cavazzini et Fabrizio Carlino

Le grand livre de Mario Tronti, paru en 1966, est le texte philosophique le plus ambitieux produit par la « séquence rouge » italienne [1] : expression du travail théorique et politique de Tronti depuis sa participation aux activités des *Quaderni Rossi* et la création de la revue *Classe operaia*, *Ouvriers et capital* (dorénavant : *OC*) formule systématiquement les positions aujourd'hui associées au terme « opéraïsme » : en particulier, la « centralité ouvrière » que Raniero Panzieri et les *Quaderni Rossi* avaient érigée en principe fondamental à la fois théorique et politique, devient dans l'ouvrage trontien un axiome spéculatif, fondant à la fois une appropriation critique de Marx, une théorie du capitalisme avancé des années 1950 et 1960, une ligne politique et une interprétation de l'histoire de l'Occident moderne. Tronti affirme le primat des luttes ouvrières sur l'histoire du développement capitaliste, l'irréductibilité de la Classe ouvrière aux structures sociales « totalitaires » propres au capitalisme moderne, la partialité assumée du « point de vue » ouvrier qui, seule, rend possible d'appréhender le système social du point de vue de son renversement. Il est impossible de reconstruire ici l'influence de ces positions sur les mouvements antagonistes depuis les années 1960, en Italie et ailleurs. Notre but sera de suggérer quelques éléments de

1 Sur le contexte historique et politique de la « séquence rouge » italienne, le lecteur français dispose désormais de nombreuses contributions : M. Tronti, *Nous opéraïstes*, Paris, L'Éclat, 2013 (avec d'excellentes notes) ; A. Cavazzini, *Le Printemps des intelligences. La Nouvelle Gauche en Italie : introduction historique et thématique,* Bibliothèque de philosophie sociale et politique, Europhilosophie-Éditions, 2009 ; M. Tari, *Autonomie ! Italie, les années 1970*, Paris, La Fabrique, 2010 ; *Cahiers du GRM*, II, *La séquence rouge italienne,* Europhilosophie-Éditions, 2012. Sur les luttes ouvrières des années 1960, les *Quaderni Rossi* et l'opéraïsme, voir A. Cavazzini, *Enquête ouvrière et théorie critique. Enjeux et figures de la centralité ouvrière dans l'Italie des années 1960*, Liège, PULg, 2013 ; sur l'opéraïsme et la pensée de Tronti, Andrea Cavazzini, « La Classe contre le peuple. Marxisme et populisme selon l'opéraïsme italien » in *Tumultes* n° 40, dossier « Noms du peuple » dirigé par Thomas Berns et Louis Carré, Paris, Kimé, 2013, pp. 259-274.

problématisation de l'ouvrage et de son contexte afin de faciliter un bon usage d'*OC* dans une conjoncture – la nôtre – bien différente de celle de 1966.

Dans les textes qui composent le livre, Tronti vise à esquisser un bilan critique à la fois du marxisme, du mouvement communiste, de la pensée politique moderne et de la société capitaliste contemporaine : Marx et Lénine y côtoient les critiques pessimistes de la culture et les grands « antimodernes », en particulier Nietzsche, Max Weber, Ernst Jünger, Martin Heidegger, Carl Schmitt… Du coup, une conjonction est opérée entre le marxisme (et le léninisme) et la pensée bourgeoise de la « crise ». Cette opération n'a rien d'anodin : l'autre philosophe d'envergure issu de l'expérience opéraïste, Antonio Negri, choisira de s'inscrire dans la lignée du matérialisme triomphant et immanentiste de la Renaissance et des Lumières. *OC* est donc un livre de philosophie : il appartient à cet archipel de théoriciens que l'historien Perry Anderson appelle « marxisme occidental » et pour lequel « l'œuvre entière de Marx est considérée comme la source de matériaux d'où une analyse philosophique pourrait tirer les principes d'une utilisation systématique du marxisme, permettant d'interpréter (et de transformer) le monde – principes qui ne furent jamais explicitement et complètement exposés par Marx lui-même »[2]. Selon P. Anderson, le marxisme occidental substitue la recherche du fondement philosophique de l'œuvre marxienne et la confrontation avec la culture bourgeoise au lien direct avec la pratique politique : « L'unité organique de la théorie et de la pratique réalisée par la génération classique des marxistes d'avant la première guerre mondiale, qui assumèrent une fonction politico-intellectuelle inséparable dans leurs partis respectifs en Europe de l'Est et en Europe centrale, devait faire place, en Europe de l'Ouest, à une séparation de plus en plus marquée au cours du demi-siècle qui s'étend de 1918 à 1968 »[3].

Le jugement un peu rapide de P. Anderson devrait être nuancé en rappelant que le « besoin de la philosophie » surgit de la scission,

2 P. Anderson, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977, pp. 75-76.
3 *Ibid.*, p. 45-46.

du blocage douloureux de la pratique. Le retour au fondement caché correspond à une situation où la pratique politique communiste est devenue une réalité incontournable mais dont la signification est devenue opaque. La vocation philosophique du marxisme occidental est une manière de déplacer – et de retrouver par un détour – les fins de la politique, et non simplement de s'en séparer. P. Anderson finit par le reconnaître implicitement en ce qui concerne les trois fondateurs du marxisme occidental – Georg Lukács, Karl Korsch et Antonio Gramsci furent des dirigeants importants des partis communistes et des soulèvements révolutionnaires de l'époque : « Les deux grandes tragédies qui de manière si différente submergèrent le mouvement ouvrier pendant la période de l'entre-deux-guerres, le fascisme et le stalinisme, se combinèrent donc pour disperser et détruire les porteurs potentiels d'une théorie marxiste autochtone unie à la pratique de masse du prolétariat occidental. La solitude et la mort de Gramsci en Italie, et l'isolement de Korsch et Lukács en exil aux Etats-Unis et en URSS marquèrent la fin d'une phase pendant laquelle le marxisme occidental était encore lié aux masses[4] ». La haute spéculation est ici moins l'effet passif d'une impasse qu'une manière de ne pas céder devant une crise historique tragique. D'où la possibilité toujours ouverte de *re-politiser* les problématiques spéculatives du marxisme occidental.

Lorsque les *Quaderni Rossi* commencent leur activité à la fin des années 1950, le communisme international peine à sortir des impasses politique et théorique de l'époque stalinienne, et la recherche intellectuelle portant à la fois sur l'héritage marxiste et sur la conjoncture présente occupe une place de plus en plus difficile et ambiguë face à la pratique politique organisée : que l'on songe à Sartre et aux *Temps modernes* ou à l'Ecole de Francfort. En outre, la « glaciation » du communisme et du marxisme coïncide avec une « consolidation objective sans précédent du capitalisme dans tout le monde industriel développé »[5] : c'est l'essor du capitalisme avancé, dont l'articulation

4 *Ibid.,* p. 49.
5 *Ibid.*, p. 68.

entre rationalisation technologique, institutionnalisation des organisations représentant la force-travail et consommation de masse semble avoir définitivement liquidé tant les crises économiques que le conflit des classes. L'activité des *Quaderni Rossi* et du premier opéraïsme préfigure les luttes qui auraient brisé cette pacification dans les années 1960 et semble renouer avec la phase « militante » du marxisme occidental, celle des révolutions conseillistes. La « centralité ouvrière » retrouve les problématiques du Gramsci des années 1919-1921 – le théoricien-organisateur des « soviets à Turin » – et *OC* présente de nombreuses analogies avec le livre lukácsien de 1923, *Histoire et conscience de classe* : le prolétariat ou la Classe incarnent un principe philosophique, l'Idée d'un sujet qui accède à l'autonomie et à la vérité par son action s'opposant à la « fausse totalité » du monde capitaliste.

Si les liens d'*OC* avec la première phase du marxisme occidental sont évidents, et s'expliquent par l'ancrage commun dans les luttes ouvrières, le rapport qui relie les positions de Tronti et celles de Louis Althusser est plus complexe et insaisissable. La relecture althusserienne de Marx est contemporaine des activités des *Quaderni Rossi*, et les ouvrages principaux du philosophe français précèdent *OC* d'un an. Pourtant, aucun rapport n'a existé entre ces trajets, alors même que Tronti et Althusser étaient tous les deux membres des deux plus grands partis communistes en Occident, et que des relations existaient entre Althusser et les philosophes marxistes Galvano Della Volpe et Lucio Colletti, dont Tronti était assez proche. Cette indifférence réciproque est d'autant plus frappante que Tronti et Althusser avaient des objectifs partiellement communs : il s'agissait pour l'un comme pour l'autre de surmonter les impasses théoriques et politiques du mouvement communiste en découplant le marxisme de toute philosophie évolutionniste de l'histoire, et de reformuler la théorie comme une pensée du moment actuel, de l'intervention dans la conjoncture présente. En outre, leur statut de philosophes membres des PC italien et français revêtait une signification particulière. Comme le souligne P. Anderson, la France et l'Italie occupaient une place singulière dans la géographie politique d'après-guerre : alors même que la perspective

communiste cessait d'exister comme orientation politique concrète en Allemagne, et que le marxisme devenait idéologie d'Etat en Europe centre-orientale, en Italie et en France des partis communistes de masse devenaient hégémoniques dans les classes laborieuses[6].

La non-rencontre entre la relecture althusserienne de Marx et l'aire *Quaderni Rossi*-opéraïsme ne s'explique pas seulement par les liens de l'opéraïsme avec les marxistes occidentaux des années 1920 qu'Althusser avait liquidés sommairement. Le vrai obstacle était l'écart entre deux manières très différentes d'organiser le rapport entre pratique politique et fonction intellectuelle. La démarche althusserienne visait à exercer sur le PCF des effets indirects, qu'aurait rendus possibles une transformation des coordonnées intellectuelles sur lesquelles se fondait l'unité entre la vision officielle de Marx et la ligne du parti. D'où le choix de revendiquer l'autonomie de la Théorie face aux instances dirigeantes du Parti, ce que permettait la territorialisation du groupe althusserien au sein de l'Ecole Normale Supérieure (ENS). Pour Tronti, en revanche, il s'agissait de forcer la ligne du PCI à partir des luttes ouvrières que le Parti négligeait ou refoulait, la théorie ne pouvant s'amender que par la participation directe à l'action de la Classe. L'écart entre ces deux démarches relève de plusieurs circonstances : d'abord le faible degré d'institutionnalisation des intellectuels italiens, ce qui a empêché les effets sur lesquels pouvait compter Althusser – influencer le Parti depuis l'espace de liberté (et d'autorité) que lui fournissait l'ENS. Pourtant, le facteur décisif a été la différence entre le PCF et le PCI en ce qui concerne leur rapport à la fonction intellectuelle. Le PCF se voulait « théoricien collectif », porteur d'une philosophie officielle et d'une interprétation de Marx qui étaient inséparables de la légitimation de la ligne politique : d'où le terrorisme à l'égard des intellectuels mais aussi la possibilité de (croire) transformer le Parti en agissant sur sa légitimation théorique. Au contraire, le PCI laissait à ses adhérents une très grande liberté intellectuelle à condition de ne pas mettre en question la ligne et l'autorité de la direction politique. Il s'en suivait que la seule

6 Cf. *ibid.,* p. 64.

possibilité d'influencer le PCI était de lui opposer une intervention directement politique susceptible de modifier sa ligne. C'est pourquoi Tronti choisira – contrairement à Althusser – de côtoyer des groupes externes au PCI, mais qui avaient reconnu le potentiel politique du nouveau cycle de l'antagonisme ouvrier : c'était par le repérage d'une alternative politique concrète que la Théorie allait être régénérée, alors que pour Althusser il s'agissait de sauvegarder l'espace autonome de la Théorie pour agir indirectement sur la politique. On pourra formuler cette différence dans des termes plus théoriques. Les points qui séparent l'opéraïsme de l'althusserisme portent finalement sur le statut de la théorie et de son rapport à la politique : alors que pour Tronti la distance entre théorie et politique tend à s'annuler dans le « point de vue » de la Classe qui fait coïncider agir et savoir, pour Althusser l'autonomie de la Théorie se fonde sur l'écart inéliminable entre connaissance et réalité. Il est clair que chacune de ces deux options rencontre des apories peut-être insurmontables dans des périodes historiques où l'évidence des luttes et de l'action des classes exploitées faiblit ou s'éclipse. La position opéraïste tend à effacer l'autonomie de la réflexion théorique, et à faire de la théorie un simple outil contingent de la ligne politique : du coup, la politique elle-même tend à se réduire à la simple tactique, dont l'intervention théorique ne fournit que la légitimation après-coup[7]. Cette dérive est bien visible aussi dans les positions de Negri, tendant à ériger immédiatement en référentiel théorique et stratégique tout foyer de conflit social, fût-il le plus superficiel et éphémère. Chez Althusser, en revanche, le risque inévitable est de fétichiser une Théorie autoréférentielle qui finirait par être non seulement séparée de la pratique politique, mais aussi incapable de toute réflexion critique sur son statut, son inscription institutionnelle et son « mandat social ». L'idéal de la Théorie pouvait avoir une signification politique chez Althusser uniquement à condition de l'articuler à l'idée de l'intervention de la pensée « en

7 Il faut préciser que cette tendance représente un renversement radical des positions d'*OC*, qui assigne à la théorie une fonction d'*anticipation* incompatible avec tout « suivisme » tactique. On peut parler ici d'un retournement involontaire qui relève tant de faiblesses internes que d'effets de conjoncture.

conjoncture » que le philosophe français élabore depuis *Pour Marx* comme un thème parallèle par rapport à la rupture épistémologique et à la Théorie des pratiques théoriques. Faute de cette articulation – dont la condition est l'existence d'un mouvement organisé dans lequel « intervenir » – la Théorie risque de perdre tout lien au marxisme et de devenir une épistémologie des sciences sociales ou une philosophie de l'histoire des sciences. Ou alors la Théorie devient un processus de réforme de l'esprit qui débouche sur un communisme – impolitique ou proto-politique – des esprits : c'est l'inspiration spinozienne et malebranchienne d'Althusser qu'on retrouve aujourd'hui dans les énoncés les plus platonisants d'Alain Badiou.

La conjoncture actuelle est caractérisée par l'éclipse des conditions de possibilité des démarches tant de Tronti que des autres marxistes occidentaux. Les luttes sociales n'ont pas retrouvé la capacité de transformation et de projet qui avait caractérisé la contradiction entre capital et travail au xx^{e} siècle : à la « centralité ouvrière » succède une dissémination de la conflictualité qui débouche difficilement sur des changements durables des rapports de forces et de la structure sociale. Les institutions et les appareils du mouvement ouvrier ont largement disparu, et ce qu'il en reste ne garde plus aucun lien avec la perspective communiste. L'Université en tant que lieu de la production et d'une certaine mise en commun des savoirs est une institution en crise, de plus en plus marginalisée dans les sociétés contemporaines, dont la spécialisation technocratique et l'industrie culturelle semblent avoir occupé tous les espaces du travail intellectuel. Dans ces conditions qui rendent impossibles les articulations traditionnelles entre théorie et politique, on peut se demander si l'ouvrage de Mario Tronti peut-il toujours nous parler autrement que comme un document historique. On fera l'hypothèse – entièrement provisoire, partielle et partiale – que *OC* contient deux concepts décisifs qui restent à méditer aujourd'hui, et que Tronti a essayé de développer dans le contexte actuel[8]. Ces deux concepts sont le « point de vue de classe » et la nature

8 Dans ses interventions plus récentes, comme *Nous opéraïstes* et *La Politique au crépuscule*, Paris, L'Éclat, 2000-2008.

« antimoderne » et antiprogressiste des luttes ouvrières : l'idée que la pensée « vraie » ne saurait se définir qu'en fonction d'un antagonisme irréductible, et que la Classe ouvrière n'est pas le moteur d'un progrès ou d'une modernisation linéaires, mais bien plutôt ce qui fait obstacle à cet immense processus relevant de l'histoire naturelle qu'est le développement capitaliste. Tout le problème de Tronti aujourd'hui consiste à trouver un usage possible pour ces deux concepts à une époque où la Classe ouvrière comme acteur politique décisif a cessé d'exister[9]. La territorialisation dans le « point de vue partiel » d'une Classe désormais absente permet de continuer à s'orienter face à l'Ennemi – *das Kapital* – qui, lui, n'a jamais cessé de mener sa propre lutte contre le travail vivant. La contradiction peut rester ouverte même en l'absence de luttes sociales *en acte* : mais, alors, il faudra dépasser l'horizon du présent et du moment actuel – qui est celui de l'éclipse et de l'absence – et entretenir un rapport d'anamnèse avec les luttes du xx^e^ siècle, des luttes appartenant à un passé dont la méditation prolonge la contradiction par-delà son incarnation politique immédiate. C'est tout un rapport déterminé avec le temps historique qui est impliqué dans ces positions, que Tronti exprime en se démarquant de Negri : « [Negri] soutient le paradigme *eschatologique*, moi j'assume au contraire le paradigme *katéchontique*. Je pense que nous ne pouvons plus dire ou croire qu'il y a une idée linéaire de l'histoire, et donc que, quoi qu'il arrive, nous devons aller de l'avant dans le développement parce que celui-ci impliquera de nouvelles contradictions. Je crois qu'il faut retenir, ne pas laisser s'écouler le fleuve de l'histoire. Il faut ralentir l'accélération de la modernité. Parce que ce temps plus lent permet de recomposer nos forces. Assumer comme nôtre l'entre-temps : ce n'est que là que tu peux redécouvrir tes forces, retrouver les subjectivités alternatives et les composer en des formes organisées, historiquement nouvelles. L'accélération produit, certes, des multitudes potentiellement alternatives, mais celles-ci se consument immédiatement »[10].

9 L'absentement de la Classe ne concerne que son statut de Sujet politique. Tronti n'a de cesse de rappeler que les ouvriers continuent à exister, et que le travail industriel reste la forme dominante de l'activité laborieuse à l'échelle mondiale.

10 M. Tronti, *Nous opéraïstes*, *op. cit.*, p. 155.

Le *katéchon* est un concept que Tronti emprunte à Carl Schmitt : « Le concept décisif qui fonde historiquement [la continuité de l'Empire chrétien médiéval] est celui de la puissance qui retient, du *kat-echon*. Empire signifie ici la puissance historique qui peut *retenir* l'apparition de l'Antéchrist et la fin de l'ère actuelle, une force *qui tenet*, selon les mots de l'apôtre Paul dans sa deuxième *Épître aux Thessaloniciens*[11] ». Cette figure a été évoquée aussi par l'un des principaux intellectuels d'Allemagne de l'Est dans son bilan du siècle des Révolutions et de la chute du Mur de Berlin : « Carl Schmitt parle de la figure de l'empereur du Saint-Empire romain comme *katéchon*, comme celui qui tente d'arrêter l'avancée des puissances maritimes, des thalassocraties, de l'industrie. La classe révolutionnaire, au sens matérialiste, c'est la bourgeoisie, c'est le capital. La révolution communiste, abstraction faite des représentations millénaristes de ses débuts, a été la tentative du grand arrêt. En ce sens, il est logique que le *katéchon*, tout comme les empereurs byzantins, construise un mur. Le lien qui unit la révolution communiste à la Russie rend cela évident. Les révolutions n'ont jamais été des forces d'accélération mais la tentative de retenir le temps »[12]. L'idée d'une révolution qui retient le temps contre l'accélération capitaliste permet, pour Heiner Müller comme pour Tronti, de rejouer les conditions de l'action – retenir le temps veut dire *gagner* du temps : « *H. Müller* : […] Il y a cette représentation classique de la révolution vue comme un moment d'accélération. Peut-être que ce n'est pas du tout ça, peut-être qu'il s'agit toujours d'arrêter le temps, de ralentir le temps. *A. Kluge* : Pour ce qui est des guerres paysannes [à l'époque de la Réforme], il s'agit bien d'un ralentissement. *H. Müller* : Pour la Commune aussi, il s'agissait d'un ralentissement […]. Suspendre le temps, c'est aussi gagner du temps et cela veut dire retenir l'effondrement et suspendre la fin ou la repousser. *A. Kluge* : C'est bien ce que fait la vie. Vue ainsi, la vie entière se résume à un processus de freinage. Un capteur d'énergie

11 C. Schmitt, *Le Nomos de la Terre*, Paris, PUF, 2012, p. 64

12 H. Müller, « Le siècle de la contre-révolution. Entretien avec G. Dietze et O. Kallscheuer », in *Fautes d'impression. Textes et entretiens*, textes choisis par J. Jourdheuil, Paris, L'Arche, 1991, p. 171.

qui ralentit tous les processus sur notre belle planète bleue »[13]. Et ralentir les processus permet de construire une alternative : « Ce qui m'importe, c'est de savoir comment faire du ralentissement une qualité – ce qui est impensable dans le capitalisme. Il faut trouver et développer cette différence, cet Autre du capitalisme »[14]. L'Autre du capitalisme est peut-être la capacité à tisser des liens entre les êtres et les époques et à entretenir la force de durer contre l'accélération des processus sociaux soumis à l'accumulation capitaliste. Adopter le point de vue de la contradiction voudrait dire savoir reconnaître, dans l'immanence conjoncturelle du moment actuel, les traces d'une persistance cachée, invisible dans l'immédiateté mais qui définit une prise de position possible. Cette persistance relève d'une temporalité longue, apparemment immobile, dont les mouvements ne peuvent qu'apparaître comme faibles et ténus du point de vue de la sphère de l'événement bruyant : tant Tronti que Müller et Kluge semblent suggérer qu'elle renvoie à un noyau anthropologique entièrement immanent, et néanmoins susceptible de constituer une réserve de pratiques, de dispositions, d'affects, de vertus dont l'efficace ne deviendrait visible que par-delà le bruit et la fureur de l'actualité.

Ces spéculations relèvent sans aucun doute d'une réflexion méta-politique sur l'époque post-communiste, et il est peut-être paradoxal qu'elles soient évoquées à l'occasion de la réédition d'un ouvrage aussi intensément politique et conjoncturel que le livre de Mario Tronti. Pourtant, on a déjà pu constater que le marxisme occidental a été aussi une grande tentative de prolonger les raisons ultimes de la politique émancipatrice par-delà les impasses de la constellation présente : que la reprise d'une telle tentative passe aussi par la relecture de cet ouvrage pourrait témoigner de sa grandeur, et de son excès persistant sur son époque.

13 H. Müller, A. Kluge, « L'entretien de Garath » in *Esprit, pouvoir et castration. Entretiens inédits* (1990-1994), Paris, Éditions théâtrales, 1997, pp. 20-21.
14 H. Müller, « Arracher l'utopie au terrorisme. Entretien avec F. M. Raddatz » in *Fautes d'impression*, *op. cit.*, p. 155.

Introduction
la ligne de conduite

Prévenons le lecteur : avec ce livre nous n'en sommes qu'à un « prologue dans les nuages ». Il ne s'agit pas de présenter une recherche achevée. Laissons les systèmes aux grands improvisateurs et les analyses fignolées et aveugles aux pédants.

Ne nous intéresse nous que ce qui possède en soi la force de grandir et de se développer, et par conséquent d'affirmer qu'aujourd'hui cette force est presque exclusivement l'apanage de *la pensée ouvrière.* Presque exclusivement, car la décadence actuelle du point de vue des capitalistes sur leur propre société ne signifie pas encore la mort de la pensée bourgeoise. Des lueurs de sagesse pratique nous arrivent, nous arriveront encore de ce long coucher de soleil auquel est condamnée la science des patrons. Plus le point de vue ouvrier progressera, et pour son propre compte, plus cette condamnation historique sera rapidement réalisée. L'une de nos tâches politiques aujourd'hui c'est donc de partir des traces ouvertes par les expériences et les découvertes de la recherche pour frayer une nouvelle direction et une nouvelle forme de *chemin.* Et de donner à ce chemin l'allure d'un *processus.* Ce n'est pas le concept de science, mais celui du développement de la science que l'adversaire capitaliste doit bientôt ne plus être capable de maîtriser. Du seul fait qu'elle déclenche son propre mécanisme de croissance, la pensée de l'un des partenaires, c'est-à-dire d'une seule classe, ne laisse plus de place au développement d'un autre point de vue scientifique, quel qu'il soit ; elle le condamne à se répéter lui-même et ne lui laisse pour seule perspective que de contempler les dogmes de sa propre tradition.

C'est ce qui s'est produit historiquement quand, après Marx, *les théories* du capital ont repris le dessus : les marges offertes au développement de la pensée ouvrière se sont réduites au minimum et ont presque disparu. Il a fallu l'initiative léniniste de rupture pratique en un point, pour remettre aux mains des révolutionnaires la maîtrise

théorique du monde contemporain. Cela n'a duré qu'un moment. Tout le monde sait que, par la suite, seul le capital a été à même de recueillir la portée scientifique de la révolution d'Octobre. D'où la longue léthargie dans laquelle est tombée notre pensée. Le rapport entre les deux classes est tel que le vainqueur est celui qui a l'initiative. Sur le terrain de la science comme sur celui de la pratique, la force des deux parties est inversement proportionnelle : si l'une croît et se développe, l'autre stagne et donc recule. La *renaissance théorique* du point de vue ouvrier, ce sont les nécessités mêmes de la lutte qui l'imposent aujourd'hui. Recommencer à marcher, cela veut dire immobiliser l'adversaire pour mieux le frapper. Désormais la classe ouvrière est arrivée à un tel degré de maturité que, sur le terrain de l'affrontement matériel, elle n'accepte pas l'aventure politique ; cela par principe et dans les faits. En revanche sur le terrain de la lutte théorique, toutes les conditions semblent opportunément réunies pour lui insuffler un esprit nouveau, aventureux et avide de découvertes. Face à la vieillesse de la pensée bourgeoise émoussée, le point de vue ouvrier peut, sans doute, vivre maintenant l'époque féconde de sa robuste jeunesse. Pour cela, il lui faut rompre violemment avec son propre passé immédiat, refuser le rôle traditionnel qui lui est attribué officiellement, surprendre l'ennemi de classe par l'initiative d'un développement théorique improvisé, imprévu et non contrôlé. Cela vaut la peine de contribuer personnellement à ce nouveau genre et à cette forme moderne de travail politique.

Si l'on nous demande à juste titre : par quel biais ? avec quels moyens ? nous refuserons cependant un discours méthodologique. Essayons de ne donner à personne l'occasion d'éviter les durs contenus pratiques de la recherche ouvrière, pour se tourner vers les belles formes de la méthodologie des sciences sociales. Le rapport à établir avec ces dernières n'est pas différent de celui qu'on peut entretenir avec le monde unitaire du savoir humain accumulé jusqu'ici, et qui se résume pour nous à la somme des connaissances techniquement nécessaires pour posséder le fonctionnement objectif de la société actuelle. Nous le faisons déjà, chacun pour notre compte ; mais c'est tous ensemble que nous devons parvenir à utiliser ce qu'on

appelle la culture, comme on se sert d'un clou et d'un marteau pour fixer un tableau au mur. Certes les grandes choses se font par sauts brusques. Et les découvertes qui comptent coupent toujours le fil de la continuité. Et on les reconnaît à ce trait : idées d'hommes simples, elles semblent folies pour les savants. En ce sens, la place de Marx n'a pas été pleinement évaluée, même dans le domaine où cela était le plus facile, c'est-à-dire sur le simple terrain de la pensée théorique. Aujourd'hui, on entend parler de révolution copernicienne à propos de gens qui se sont contentés de déplacer leur table de travail d'un angle à l'autre d'une même pièce. Mais de Marx, qui a bouleversé un savoir social qui durait depuis des millénaires, on s'est borné à dire : il a renversé la dialectique hégélienne. Pourtant, à son époque, ce ne sont pas les exemples qui manquaient d'un retournement analogue, purement critique, du point de vue d'une science millénaire. Est-il possible que tout doive se réduire à l'addition banale du niveau d'un cours élémentaire, entre le matérialisme de Feuerbach et l'histoire de Hegel ? Et la découverte de la géométrie non euclidienne, par Gauss, Lobatchevsky, Bolyai et Riemann, qui fait de l'unicité de l'axiome rien moins qu'une pluralité d'hypothèses ? Et celle du concept de champ dans l'électromagnétique, qui, à partir de Faraday, Maxwell et Hertz, envoie promener toute la physique mécaniste ? Tout cela ne semble-t-il pas plus proche du sens, de l'esprit et de la portée de la découverte de Marx ? Le nouveau cadre de l'espace et du temps introduit par la relativité ne naît-il pas de cette théorie révolutionnaire, de la même façon que l'Octobre léniniste fraye sa route à partir des pages du *Capital ?* D'ailleurs vous le savez bien. Tout intellectuel qui a lu plus d'une dizaine de livres, outre ceux qu'on lui a fait acheter à l'école, est prêt à considérer Lénine comme un chien crevé dans le domaine de la science. Pourtant quiconque veut prêter attention à la société et comprendre ses lois ne peut pas plus le faire sans Lénine, que quiconque veut étudier la nature et comprendre ses processus, ne peut le faire sans Einstein. En cela, il n'y a rien d'étonnant. Il ne s'agit pas de l'unicité de l'esprit humain qui progresserait de la même façon dans tous les domaines, mais d'une affaire plus sérieuse. Il s'agit du pouvoir unifiant qui donne aux structures du capital la maîtrise du

monde entier, et qui peut être, à son tour, maîtrisé par le *seul* travail ouvrier. Marx attribuait à Benjamin Franklin, cet homme du nouveau monde, la première analyse consciente de la valeur d'échange comme temps de travail, et donc la première réduction délibérée de la valeur au travail. Et c'est ce même homme qui avait conçu les phénomènes électriques comme provoqués par une seule substance très subtile qui animerait l'univers entier. Avant que son camp ne se soit transformé en classe sous la pression ouvrière, le cerveau bourgeois a plus d'une fois trouvé en lui-même la force d'unifier sous un seul concept la multiplicité des données de l'expérience. Ensuite, les besoins immédiats de la lutte se sont mis précisément à commander la production même des idées. L'époque de l'analyse, l'âge de la division sociale du travail intellectuel avaient commencé. Et personne ne sait plus rien sur la totalité. Demandons-nous si une nouvelle synthèse est possible, et si elle est nécessaire.

La science bourgeoise porte en son sein l'idéologie, comme le rapport de production capitaliste porte en lui la lutte de classe. Du point de vue de l'intérêt du capital c'est l'idéologie qui a fondé la science : c'est pour cette raison qu'il l'a fondée comme science sociale générale. Ce qui n'était d'abord que discours sur l'homme, sur le monde humain, c'est-à-dire sur la société et l'État, avec la croissance des niveaux de lutte, est devenu de plus en plus mécanisme de fonctionnement objectif de la machine économique. La science sociale d'aujourd'hui est semblable à l'appareil productif de la société moderne : *tous* y sont impliqués et en font usage, mais seuls les patrons en tirent profit. On vous dit : vous ne pouvez pas le briser sans rejeter l'homme dans la barbarie. Mais d'abord qui vous dit que nous tenions tellement à la civilisation de l'homme ? Et puis, les ouvriers modernes possèdent bien d'autres moyens de battre le capital que celui de pousser le cri préhistorique : détruisons les machines ! Enfin la grande industrie et sa science ne sont pas les prix à remporter pour le vainqueur de la lutte de classe, mais le terrain même de cette lutte. Et tant que ce terrain est occupé par l'ennemi, il faut le bombarder, sans verser de larmes sur les roses. Il est difficile, à qui en a peur, de l'admettre : mais pourtant ce n'est que du point

de vue ouvrier qu'est possible aujourd'hui le renouveau d'une belle saison pour les découvertes théoriques. La possibilité et la capacité de synthèse sont demeurées, tout entières, entre les mains des ouvriers. Et cela pour une raison facile à comprendre. Parce que la *synthèse* ne peut être désormais *qu'unilatérale,* c'est-à-dire délibérément science de classe, d'une seule classe. Sur la base du capital, la totalité ne peut être comprise que par sa partie adverse. La connaissance est liée à la lutte. Et connaît vraiment celui qui hait vraiment. La raison pour laquelle la classe ouvrière peut savoir et posséder la totalité du capital, est la suivante : en tant que capital, elle va jusqu'à être son propre ennemi. Tandis que les capitalistes trouvent une limite insurmontable à la connaissance de leur propre société dans le fait qu'il leur faut la défendre et la conserver : ils peuvent savoir tout sur les ouvriers, mais il est parfois impressionnant de voir à quel point ils savent peu de choses d'eux-mêmes. En vérité, se mettre du côté de la totalité – l'homme, la société, l'État –, cela mène seulement à une analyse partielle, à une compréhension fragmentaire, et finalement à la perte du contrôle scientifique sur l'ensemble. C'est à cela que s'est trouvée condamnée la pensée bourgeoise chaque fois qu'elle a accepté, sans la critiquer, sa propre idéologie. C'est à cela aussi qu'a été condamnée la pensée ouvrière, chaque fois qu'elle a accepté l'idéologie bourgeoise de l'intérêt général. Il y eut des moments où la brutalité, pratiquée par les capitalistes individuels, parvint à cacher opportunément l'effrayant vide théorique de leur propre classe, et à en éviter les dégâts. À d'autres moments, le capitaliste collectif choisit de reprendre à son compte la poussée que l'intérêt patronal direct exerçait à la base. C'est alors que se produisit un saut dans le développement du corpus de la science bourgeoise elle-même. Lord Keynes en est un splendide exemple. Ainsi, c'est sur le terrain même des affrontements de classe meurtriers de notre époque, et sur nul autre, que la grande conscience bourgeoise contemporaine, celle qui est critique et destructrice, a eu des moments lucides où elle a perçu avec acuité la totalité des conditions présentes du rapport social humain : c'est l'histoire de quelques grandes individualités classiques, c'est-à-dire tragiques, de Mahler à Musil. Avec la reprise du développement de la

pensée ouvrière, il faut réévaluer de fond en comble le côté actif que constitue le travail créateur. Et cela, on ne peut le faire sans remettre en marche le mécanisme de la *découverte.* Mais la caractéristique de ce mécanisme fait que seul peut le posséder celui qui s'est longuement exercé à un comportement politique correct dans sa confrontation avec l'objet social : *dans* la société et en même temps *contre* elle ; en tant que partie qui saisit théoriquement la totalité parce qu'elle lutte pour la détruire dans la pratique réelle ; et comme moment vital de tout ce qui existe, et donc pouvoir absolu de décision sur sa survie – ce qui est précisément la condition des ouvriers comme classe face au capital comme rapport social. Une nouvelle synthèse unilatérale, fermement aux mains des ouvriers, arrachera de celles des patrons la possibilité de toute science. Plus il devient nécessaire pour le point de vue ouvrier d'opérer une reprise théorique de grande ampleur, plus cela devient impossible du point de vue capitaliste. Ainsi celui qui est avec nous, peut être tranquille. Si vous nous voyez quitter la forêt pétrifiée du marxisme vulgaire, ce n'est pas pour aller courir sur les terrains de sport de la pensée bourgeoise contemporaine. Lorsque Marx critiquait les niveaux les plus avancés de développement capitaliste, beaucoup le prenaient pour un réactionnaire, parce qu'il disait *non* au dernier mot de l'histoire moderne. La réponse de Marx était simple et conséquente : nous sommes contre la monarchie constitutionnelle, mais nous, nous n'en sommes pas pour autant favorables à l'absolutisme ; nous sommes contre la société présente, mais ce n'est pas parce que nous serions favorables au vieux monde.

Il répondait ainsi pour nous aussi à ceux qui nous reprochent aujourd'hui de nous contredire en prétendant faire une critique ouvrière du mouvement ouvrier. Nous sommes contre l'organisation actuelle de la lutte et de la recherche, mais ça n'est pas pour cela que nous irons prendre pour modèle les solutions théoriques et pratiques du passé. Pour dire *non* au socialisme d'aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de dire *oui* au capitalisme d'hier. Lénine disait : « Je suis un de ceux qui cherchent en philosophie. » Aujourd'hui en philosophie, il n'y a vraiment plus rien à chercher. Mais en ce qui concerne nos problèmes, c'est-à-dire de déclencher la lutte décisive contre le

pouvoir du capital, des continents inconnus attendent encore qu'on les explore. Et l'aventure de celui qui cherche une autre route vers les Indes, et que *cela amène précisément* à découvrir d'autres continents, ressemble étrangement à notre démarche actuelle. Il est donc normal que les bourgeons des choses nouvelles ne soient pas encore arrivés à maturité, et que l'arbre ne donne pas encore de fruits. Ce qui importe, c'est de reconnaître la force de ce qui est en train de naître. Si c'est chose vivante, elle grandira. À celui qui demeure sur la brèche de la recherche, on ne peut contester ce qu'il n'a pas encore trouvé. Faraday avait découvert le courant induit, le rapport d'induction entre l'aimant, le courant et le champ électrique. On lui demanda : à quoi sert cette découverte ? Il répondit : à quoi sert un enfant ? il grandit et devient homme. Whitehead commente : l'enfant devenu homme, c'est aujourd'hui la base de toutes les applications modernes de l'électricité.

Le travail de recherche, parti du mince corps d'hypothèses nées, et ce n'est pas fortuit, dans l'Italie des années soixante, se trouve aujourd'hui à un tournant délicat et décisif. Cette recherche a avancé certaines prémisses théoriques, qui n'étaient abstraites qu'en apparence ; elle en a tenté l'expérience politique, et tout cela devait nécessairement revêtir un caractère très grossier et primitif ; elle est donc parvenue à rassembler de premières conclusions, encore théoriques, où une solide dose de bon sens et d'imagination à la fois peut découvrir le germe de *nouvelles lois pour l'action*. Il est devenu indispensable de présenter tout cela en bloc. Avant d'aller plus avant, une vérification complète, et menée aux yeux de tous, s'impose. La succession chronologique des textes présentés ici vise à développer l'analyse de façon logique. Il pourrait en être différemment. Il se peut que, dans les recoins des choses faites ou pensées, se produisent des erreurs, difficiles à voir de l'intérieur, et en revanche, faciles à reconnaître de l'extérieur. Dans ce cas, leur découverte et leur correction doit être une œuvre collective. Une analyse qui ne croît qu'à partir d'elle-même, court le risque mortel de ne se vérifier toujours que dans le développement des articulations de sa propre logique formelle. Il faut choisir sciemment le point où rompre cette logique. Pour voir si des hypothèses théoriques se vérifient dans la pratique, il ne suffit pas

de les jeter au beau milieu d'une expérience raisonnable. Il faut que la négation d'une longue pratique politique les travaille, et prépare le terrain de leur vérification réelle. C'est seulement lorsque le terrain est mûr politiquement qu'elles peuvent opérer matériellement dans les faits. C'est là un discours complexe et peut-être faudrait-il l'exprimer en termes plus simples. Que sont pour nous Marx, Lénine, les expériences ouvrières du passé ? Certainement pas ce qu'elles sont pour d'autres. Et c'est bien naturel. Les autres, sans exception, ont trouvé là ce que, selon nous, on ne doit même pas songer à chercher : une nouvelle possession intellectuelle du monde, qui n'est qu'une bonne adresse de plus pour mener leurs chères études ; une nouvelle science de la vie, c'est-à-dire, pour eux-mêmes, la tranquillité de se choisir une place dans la société ; une nouvelle conscience de l'histoire qui est la pire et la plus dangereuse des choses ; cela revient à signer en blanc l'acte notarié de remise, entre les mains des ouvriers, de leur essence humaine égarée – héritage octroyé par les patrons mourants, et que, précisément, le travail vivant méprise et refuse. Chercher certains éléments, pas les autres, pas tous les autres, c'est là l'unique façon de procéder qui soit utile. C'est ainsi que l'on procède aussi pour le monde des classiques. Alors nous trouverons sur notre route des cailloux plus précieux que l'or des mines : des éléments d'orientation dans la lutte de classe quotidienne, des armes brutales et offensives contre la morgue des patrons, n'ayant rien à voir avec des oripeaux clinquants et de prestigieuses valeurs. On y trouvera une série croissante de critères pratiques pour une action politique du côté ouvrier où tous les critères sont repris sciemment les uns après les autres, où toutes les phases de l'action sont programmées subjectivement, les unes après les autres : et tout cela avec l'objectif de parvenir à renverser le côté subalterne de la revendication ouvrière, en une réelle domination qui menace toute la société, et d'arracher au cerveau du capital, la direction et le contrôle de la lutte de classe, afin de les livrer une fois pour toutes aux mains des ouvriers. Ce parcours progressif de la lutte et cette croissance politique de notre classe partent de l'œuvre de Marx, passent par l'initiative de Lénine, et font des expériences pratiques, décisives et directement ouvrières des moments de saut

dans leur développement, mais ils ne s'arrêtent pas à ce stade ; ils le *dépassent ;* il nous faut, nous aussi, savoir aller de l'avant, en nous comportant vis-à-vis de ce processus de la façon suivante : prévoir le futur pour une moitié, pour l'autre contrôler le présent, anticiper d'un côté, suivre de l'autre. *Anticiper* cela signifie penser et voir, en chaque chose, plusieurs choses qui se développent ; regarder tout d'un œil théorique et du point de vue de sa propre classe. *Suivre,* cela veut dire agir, se mouvoir au niveau réel des rapports sociaux, évaluer l'état matériel des forces en présence, et saisir enfin le moment, ici et maintenant, de façon à s'emparer de l'initiative de la lutte. Certes, il faudra procéder à de larges anticipations stratégiques du développement capitaliste, mais à condition d'en faire des *concepts-limites* à l'intérieur desquels déterminer les tendances du mouvement objectif. Il ne faut jamais les confondre avec la situation réelle, ni les prendre pour le destin du monde auquel on ne pourrait échapper et à qui il faudrait obéir. Parfois le sens de la lutte et de l'organisation consiste, justement, à prévoir le chemin objectif du capital, et les nécessités qui lui dictent ce parcours, à lui en refuser la réalisation, ce qui bloque son développement, et le met donc en crise *avant,* souvent bien avant qu'il n'ait atteint les conditions que, nous, nous avions jugées idéales. Ainsi les modalités de l'action concrète et les véritables lois spécifiques de la tactique s'avèrent certes indispensables, mais elles ne le sont que comme des *fonctions* qui doivent servir, et dont il faut se servir pour un dessein global, qui, en lui-même, va bien au-delà de celles-ci. Il ne faut jamais les isoler les unes des autres, ni les confondre avec les objectifs à long terme, ni les rendre autonomes comme si elles étaient à elles seules l'ensemble du plan de lutte, et le but final. La vigilance théorique, à laquelle s'astreint continuellement la classe ouvrière, consiste précisément à devoir parfois briser les chaînes des occasions historiques, qui se présentent trop souvent et de façon trop uniforme ; il faut alors entièrement les réévaluer, à la lumière des derniers développements en cours, des ultimes prévisions, et des nouvelles découvertes, pour n'en choisir que certaines pour modèles. On le voit bien, si l'on reparcourt l'histoire des luttes ouvrières, et si l'on est attentif aux hommes qui en exprimèrent la direction. Or, anticiper et

suivre, prévoir et contrôler, avoir les idées claires et la volonté d'agir, la prudence et l'habileté, voir loin et posséder le sens du concret, ces couples se sont toujours trouvés divisés, voire incarnés séparément en des hommes différents. Cet état de choses, c'est la mort du point de vue théorique de la classe ouvrière. Pour son action politique, c'est la misère actuelle de la vie du mouvement ouvrier officiel. En ce sens, la situation est grave. Et certes les mots d'un livre ne parviendront pas à la changer. La seule condition pour qu'un livre aujourd'hui contienne quelque chose de vrai, c'est que son auteur ait pleinement conscience, en l'écrivant, d'accomplir une mauvaise action. Si pour agir on doit écrire, il faut vraiment que le niveau de la lutte soit tombé bien bas. Les mots, par quelque biais qu'on les prenne, semblent toujours être affaire de bourgeois. C'est vrai. Quand on est dans une société ennemie, on n'a pas la liberté de choisir les moyens de la combattre. Et les armes, qui ont servi dans les révoltes des prolétaires, ont toujours été prises dans les arsenaux des patrons.

Pour aller de l'avant, la recherche doit donc en prendre conscience et se donner cette forme. Quand elle aura dépassé les limites atteintes jusqu'ici, elle prendra un tour plus complexe, plus difficile et plus pénible. Jusqu'à présent nous avons fait un peu de broderie sur la trame que nous ont laissée les classiques. Désormais c'est une nouvelle trame qu'il faut ourdir, couper et inscrire dans le nouvel horizon de la lutte ouvrière. Depuis Marx, personne n'a plus rien su sur la classe ouvrière : elle reste encore ce fameux continent inconnu. Certes, l'on sait qu'elle existe, puisque tout le monde en a entendu parler et que chacun peut lire, sur elle, des contes fabuleux. Mais personne ne peut dire : j'ai vu et j'ai compris. Certains sociologues se sont évertués à démontrer qu'en réalité elle n'existe plus : les capitalistes les ont licenciés pour incapacité professionnelle. Quelle est la texture interne de la classe ouvrière ? Quel est son fonctionnement à l'intérieur du capital ? Comment travaille-t-elle ? Comment lutte-t-elle ? En quel sens accepte-t-elle tactiquement le système ? Et de quelle façon le refuse-t-elle stratégiquement ? Autant d'avatars du problème, autant de questions ! Théorie plus histoire, ou histoire plus théorie, *il nous faut absolument le savoir* dans les années qui viennent. Comme le *Gali-*

lée de Brecht, nous cherchons à avancer pas à pas. « Avant d'affirmer que ce sont des tâches, mieux vaudrait démontrer que ce ne sont pas des queues de poisson. » Par « un regard tendu et fécond » développons en nous un « œil étranger » et observons le lustre oscillant de la lutte de classe actuelle ; plus nous aurons d'émerveillement à en contempler les oscillations, plus nous serons tout près d'en découvrir les lois. Dans la recherche menée jusqu'ici, on a eu, bien présente à l'esprit, la leçon de cette méthode. Cela nous a amené à découvrir certaines choses qui ne se voyaient pas à l'œil nu. Et au regard de ce que l'on peut découvrir de la sorte, tout cela n'est rien et ne sert que d'introduction. Il se peut que, là aussi, nous nous trompions. Néanmoins il est difficile d'échapper à l'impression que s'ouvre aujourd'hui, devant nous, la route d'une *recherche marxiste d'un type nouveau,* et que la longue nuit, le long sommeil dogmatique de la pensée ouvrière ne tirent à leur fin. L'océan des découvertes possibles est redevenu, aujourd'hui, si sujet aux tempêtes qu'il faut un très grand contrôle de soi-même pour y naviguer sans jeter par-dessus bord les vieux instruments d'analyse. Il nous faudra pendant longtemps, impitoyablement et sans défaillance, nous en tenir fermement à l'objet de nos préoccupations ; la société actuelle, celle du capital, avec ses deux classes, leurs luttes et leur histoire, et les prévisions sur leur développement ultérieur. À qui demande ce que sera ce qu'il y aura après, il faut répondre : nous ne le savons pas encore. Il faut en arriver à ce problème, mais il ne faut pas en partir. Nous, nous n'y sommes pas arrivés. C'est une des raisons pour lesquelles il semblera que, dans ce livre, le futur n'existe pas. En fait, rien de tout ce qui existe aujourd'hui ne représente pour nous le futur. De plus, c'est un vice idéologique bourgeois que de placer le modèle de la société à venir, avant l'analyse de la société actuelle ; seuls, la plèbe opprimée et les intellectuels d'avant-garde pouvaient en être les dignes héritiers ; c'est la fanfare précédant le cortège, ou la prime à la bassesse qui promet qu'au-delà il y a le monde des justes. Aucun ouvrier qui lutte contre le patron n'ira demander : et après ? La lutte contre le patron représente tout. L'organisation de cette lutte est tout. Mais il y a là déjà tout un monde. Nous sommes d'accord, c'est le vieux monde qu'il faut abattre. Mais qui vous dit que, pour l'abattre, la

simple volonté de *renverser le pouvoir* organisé en classe dominante ne suffise pas ? D'un côté la *classe* ouvrière, de l'autre la *société* capitaliste : tel est le schéma moderne de la lutte de classe. Il n'est pas vrai qu'alors le rapport de force soit déplacé en faveur du capital. C'est l'inverse. C'est seulement ainsi que la classe ouvrière acquiert sa propre force, qu'elle se reconnaît comme le seul élément vivant, actif et productif de la société, comme la charnière des rapports sociaux ; articulation fondamentale du développement économique, elle détient donc entre les mains, en puissance, l'hégémonie politique, y compris sur le présent. Le processus révolutionnaire, à travers lequel cette domination pourra se réaliser, forcera peut-être les étapes de son développement en en sautant certaines. Mais à son apogée, quand il aura arraché le pouvoir aux capitalistes, il ne pourra vraiment pas couper à une dure période de dictature politique des ouvriers sur l'ensemble de la société. C'est le point le plus lointain du futur que nous réussissons à voir et que nous voulons voir. En tant qu'objectif de lutte, il nous suffit, et nous sert à l'organiser. On ne peut pas en dire plus. Les prophéties sur le monde nouveau, sur l'homme nouveau, ou sur la nouvelle communauté humaine nous semblent aujourd'hui aussi immondes que l'apologie d'un passé honteux.

Non, le problème actuel ce n'est pas de savoir ce qu'il faut substituer au vieux monde, mais encore de quelle façon l'abattre. Il est donc essentiel de savoir au moins ce qu'il est, ce vers quoi il s'achemine, pourquoi il le fait, quelles forces l'habitent et ce qu'il contient de luttes. Pourtant, développer l'analyse dans cette direction, ce n'est pas ce dont nous nous soucions. Certes on peut arriver à prévoir une grande partie de ce *futur concret* et il faut le faire. C'est là précisément que la théorie reprend son importance. Mais, ici, une question se pose, qui exige une véritable réponse. Et celle-ci est tout ce qu'on veut sauf facile à fournir. Les jeunes camarades, qui veulent à juste titre lutter tout de suite contre l'ennemi en chair et en os, posent une question précise : pour l'instant quelles sont les marges offertes à l'activité pratique ? Suivre le présent tout en le contrôlant, qu'est-ce que ça veut dire ici et maintenant ? Comment réunir et concilier cette présence active dans la réalité actuelle, et les voyages d'exploration théorique

de continents nouveaux ? On ne verra jamais assez tout le côté positif des années soixante en Italie. La conjonction heureuse de conditions directement capitalistes et directement ouvrières a enclenché un processus de croissance de forces révolutionnaires nouvelles, qui sont en train de vivre un moment charnière de leur développement. Ce furent des *années d'expérience*. Et les expériences, surtout quand elles sont nouvelles et qu'elles rompent avec la tradition et le courant officiel, certains les font, d'autres ne les font pas. Pourtant ce n'est pas là qu'il faut tracer la ligne de démarcation. Ceux qui n'ont pas accompli ces expériences nouvelles ont pu refaire les anciennes d'un œil critique ; c'est ainsi qu'avance chacun pour son propre compte, quand il est jeune.

Mener un travail politique objectif en ayant conscience, même confusément, de se borner à faire une expérience pour soi-même, en fonction du corps d'hypothèses que l'on a en tête, afin d'apprendre à les contrôler et à les développer. C'est là une sagesse difficile à pratiquer car on ne la possède pleinement que lorsque s'en est évanouie l'occasion qui n'existait auparavant qu'à l'état de germe. Quand on a mené une expérience de ce genre, on a toujours l'impression que plus rien ne subsiste. En réalité, il reste le préalable fondamental à toute action : la maturité d'une analyse prospective, et des forces subjectives capables de la rendre opératoire. Le tournant de la pratique doit comporter tous les termes du problème. Le niveau atteint par l'analyse, la maturité des forces qui peuvent l'assumer, la situation de classe extraordinairement favorable en Italie, *exigent* que l'on ne s'essaye plus aujourd'hui à des expériences pratiques devant servir à la découverte théorique, et *imposent* un travail politique fructueux et créateur qui cherche avec force et habileté des résultats concrets et des passages matériels. Sachons-le tout de suite : ce travail politique se placera entièrement *en deçà* de notre horizon théorique, et toujours *nécessairement* en deçà chaque fois qu'il sera question d'ouvrir un processus révolutionnaire, d'en préparer les conditions, d'en rassembler les forces et d'organiser le parti. Parfaitement, d'organiser le parti. Il y a des moments où tous les problèmes peuvent et doivent être réduits à ce seul problème. Il s'agit de moments très avancés de la lutte de classe

qu'il ne faut pas toujours aller chercher là où le capital est le plus mûr, ou bien le plus faible. Ici aussi, il faut avoir le courage de partir à la découverte, de se débarrasser de tous les schémas théoriques que chacun cultive dans son jardin, et de savoir trouver le lieu et le point où une série de circonstances ont permis qu'il ne faille dénouer qu'un seul nœud pour que le fil du mouvement révolutionnaire puisse se dévider de nouveau : le nœud du parti, la conquête de l'organisation. On ne répétera jamais assez que prévoir le développement du capital ne signifie pas se soumettre à ses lois d'acier, mais le forcer à emprunter un certain chemin, l'attendre en un endroit, et là, l'attaquer et le briser grâce à des armes plus fortes que l'acier. Trop de gens pensent aujourd'hui que l'histoire passée du mouvement ouvrier des pays les plus avancés est notre destin fatal et que nous ne saurions y échapper. Mais la connaissance de ce qui va se produire ne sert-elle pas précisément à découvrir les moyens, les formes et les forces susceptibles d'en *empêcher* la venue ? Sinon quelle utilité ? Est-ce de nous donner l'horoscope du lendemain ? L'histoire de la social-démocratie et du réformisme ouvrier moderne est encore à faire entièrement, et il faudra beaucoup travailler la question. Mais du point de vue politique on voit clairement quels en sont les processus fondamentaux. Personne ne peut nier que la victoire de la social-démocratie ne soit une défaite de la classe ouvrière, et qu'elle n'est pas imputable aux ouvriers, bien que l'on trouve peu de gens prêts à l'admettre. L'on comprend pourquoi : s'il n'y a pas eu de grandes erreurs de la part des ouvriers directement, alors la responsabilité en retombe entièrement sur leurs dirigeants. Si ça n'a pas été la classe elle-même, dans sa spontanéité obligée, qui s'est trompée sur le sens de la lutte contre la social-démocratie, ce sont donc ceux qui devaient en être les organisateurs – et parmi eux se trouvaient d'authentiques dirigeants ouvriers, et des révolutionnaires éprouvés – qui se sont trompés. Dans cette optique, il faut aujourd'hui procéder à une critique serrée et approfondie de l'ensemble des positions prises par *la gauche historique* du mouvement ouvrier international, et les accuser de n'avoir pas fait obstacle à la marche de la social-démocratie, et au contraire de l'avoir favorisée. Il faut inclure dans cette critique aussi la première réaction bolchevique.

Lorsque le mouvement communiste remporta quelques victoires, ce n'est pas un hasard si les positions de gauche commirent à leur égard leurs erreurs de toujours : se borner à retourner les positions de droite, sans les détruire. À ceux qui faisaient de la tactique quotidienne une stratégie à long terme, on ripostait en faisant de la stratégie à long terme une tactique quotidienne. À un faux réalisme de la pratique, on opposait des fausses théorisations abstraites. On s'enfermait dans l'isolement des groupes pour refuser le mouvement du peuple. Les partis historiques ont eu la vie facile, car, à leur gauche, ils trouvaient et trouvent toujours des bavards du genre de Zarathoustra qui flânent, tout en jurant d'annihiler le monde ; mais demandez-leur comment épousseter les vieux livres sacrés, et ils ne savent pas quoi répondre. Pendant ce temps les ouvriers ont appris que lorsque l'on répond à la brutalité du compromis passé avec l'adversaire par le « chartisme de la force morale », dans aucun des deux cas l'on ne parle d'eux, de leur intérêt particulier, et de leur guerre de classe. Ce sont ces mêmes ouvriers qui prirent la tête de l'insurrection quand l'enjeu fut de battre sur le terrain le dessein réformiste qui semblait pourtant invincible puisqu'il avait gagné dans des pays bien plus avancés. Certes, avec eux, et à la tête de l'insurrection, se trouvait Lénine. Et Lénine était le seul d'entre les leaders révolutionnaires en Europe à s'en être tenu fermement à un principe élémentaire de la praxis subversive et qui était pour lui l'impératif même de la pratique : ne jamais laisser le parti aux mains de ceux qui le détiennent. Un travail approfondi lui avait fait comprendre que le parti était le nœud à dénouer, même *pour* un pays comme la Russie de son époque. Qu'il soit à l'intérieur ou à l'extérieur du parti, majoritaire ou minoritaire, une lutte ouverte *pour* la direction de l'organisation, n'excluant aucun moyen d'y parvenir – *la lutte de parti* –, est le fil rouge qui parcourt la vie et l'œuvre de Lénine, et les amène jusqu'au règlement de compte de 1917. C'est alors que, par un de ces miracles qui n'en sont que *pour* ceux qui ignorent tout des lois de l'action, le parti se trouve en bonnes mains juste au bon moment : « Le 6 novembre c'est trop tôt, le 8 novembre trop tard ! » Ce mot d'ordre, qui restera longtemps le modèle de tout choix révolutionnaire, s'avérait possible avec les forces et à travers

les objectifs qu'offrait la situation. Nous pensons que ce modèle d'initiative léniniste est une *leçon* qu'il nous faut *encore* méditer. Il nous faudra aller tous les jours à cette école, y grandir et nous préparer tant que nous ne serons pas parvenus à lire directement dans les choses sans la fichue médiation des livres et à les faire bouger avec violence sans les veuleries de l'intellectuel contemplatif. Nous apprendrons ainsi que la tactique n'est pas écrite une fois *pour* toutes sur les tables de la Loi ; c'est une invention quotidienne qui colle à la réalité et qui s'affranchit en même temps de toute idée préconçue, bref une sorte d'imagination productive seule capable de rendre opératoire la pensée et de passer réellement à l'action ; mais seuls en sont capables ceux qui savent *ce qu'il* faut faire.

Qui sait lire ce livre, y trouvera les modifications qui sont intervenues progressivement dans la façon de considérer ce problème.

Il faut les maintenir dans l'ordre où elles sont présentées parce que c'est l'ordre dans lequel elles ont été acquises. Il n'y a pas d'équilibre statique *entre* le travail politique et la découverte théorique, mais plutôt un rapport dynamique où l'un se sert de l'autre selon les nécessités du moment. Il est certain qu'il faut aujourd'hui verser toute découverte au service d'une reprise urgente et correcte de l'activité pratique. Tout le monde sent bien que les prochaines années en Italie seront décisives. Mais peu ont compris qu'elles ne le seront pas seulement *pour* l'Italie, mais aussi *pour* le capital international. Considérer la situation de classe italienne comme « normale », ou comme devant fatalement s'acheminer vers la situation moyenne des pays qui l'ont précédée dans l'histoire moderne, c'est là l'erreur typique *de stratégie pure,* et le signe d'une absence de sens politique assez préoccupante. On a là un exemple vivant de la façon dont des positions de gauche peuvent retourner la ligne officielle du mouvement ouvrier sans en entamer véritablement le contenu que nous référons toujours au rapport qui s'établit concrètement *entre* le niveau de développement politique de la classe ouvrière et son degré d'organisation. Ainsi, penser aujourd'hui que tout se résoudra aux États-Unis, sous prétexte que Marx a dit que l'homme explique le singe et non l'inverse, c'est une forme d'orthodoxie théorique qui va se jeter naïvement dans

ce « melting pot » qu'est devenu le marxisme vulgaire actuel ; la seule chose *qu'on* devient incapable d'y reconnaître, c'est l'initiative ouvrière dans la lutte de classe à un moment déterminé, et en un lieu déterminé. Quant à regarder vers les pays sous-développés comme s'ils étaient l'« épicentre de la révolution » sous prétexte que Lénine a dit que la chaîne se brisera en son anneau le plus faible, c'est une façon d'être concret dans la pratique qui coïncide avec la forme peut-être la plus achevée de l'opportunisme contemporain ; celle qui, par analphabétisme théorique, ne sait pas reconnaître, dans le tigre en papier, ce qui est la queue et ce qui est la tête. C'est le lieu où le degré de développement politique de la classe ouvrière a devancé, pour un ensemble de raisons historiques, le niveau de développement économique capitaliste, qui s'avère être toujours le point le plus favorable à l'ouverture d'un processus révolutionnaire dans une échéance rapprochée. Mais à condition qu'on parle d'une classe ouvrière et d'un développement capitaliste au sens scientifique de deux classes sociales parvenues à l'époque de leur pleine maturité. Nous tenons beaucoup à la thèse qui pose que la chaîne doit être brisée non pas là où le capital est le plus faible mais là où la classe ouvrière est la plus forte ; même si cette idée est exposée encore de façon insuffisante, il faut y prêter une attention particulière. Il peut en découler de multiples conséquences. La théorie du « point moyen » en est une : savoir recueillir, d'un point en mouvement, ce qu'il comporte de plus avancé comme tendance réelle, et ce qu'il traîne derrière lui d'héritage passif. Ce n'est pas par hasard si l'Italie offre aujourd'hui un terrain idéal à la recherche théorique ouvrière, et si c'est de là qu'il faut partir pour voir le monde du capital avec un sens aigu du concret. C'est précisément parce que la situation de classe italienne, toujours favorable aux ouvriers, se trouve à mi-échelon du développement capitaliste, dans la portée internationale qui est la sienne, qu'elle peut devenir un facteur d'unification subjective de niveaux de lutte différents voire opposés. Il est vrai que la remise sur pied d'une stratégie internationale de la révolution est urgente et constitue peut-être un préalable ; mais il nous faut comprendre que cela ne se produira pas tant que nous continuerons à jouer avec cette mappemonde pour enfants qu'a

inventée la géographie politique bourgeoise, et qui divise le monde en premier, deuxième et tiers monde pour ses commodités didactiques. Il est temps de commencer à distinguer les différents degrés et niveaux des contradictions capitalistes dans leur détermination successive, sans les prendre chaque fois pour des alternatives au système. La société capitaliste est ainsi faite qu'elle ne peut se permettre toujours qu'une seule alternative, celle qui est directement ouvrière. Tout le reste n'est que contradictions dont le capital vit et sans lesquelles il ne pourrait pas vivre. Il s'en débarrasserait certainement s'il savait comment s'y prendre. Mais souvent il ne le sait que *post festum* et toujours quand le moment critique est passé. Tant mieux pour nous ! Le point de vue ouvrier ne doit ni refuser ni résoudre les contradictions du capital, il doit seulement les utiliser. Et pour ce faire, il lui faut de toute façon les exacerber : même si elles se présentent sous la forme de l'idéal socialiste et qu'elles marchent derrière le drapeau du travail. Reconstruire la chaîne des contradictions, la réunifier, et la posséder de nouveau grâce à la pensée collective de classe comme le seul cheminement possible pour l'adversaire lui-même : voilà quelle est la tâche de la théorie et le préalable nécessaire à une renaissance stratégique du mouvement ouvrier international. En même temps repartir d'un niveau déterminé de développement, forcer un processus révolutionnaire *in concreto* à voler de ses propres ailes, voilà l'objectif de la pratique, voilà la prodigieuse découverte du monde de la tactique à laquelle nous pousse quotidiennement la situation de classe en Italie. Il est faux de soutenir que le réseau international du capital, au faîte de son développement, présente des mailles si serrées, même à niveau institutionnel, qu'il n'est plus possible de le trouer en un point. Ne surestimons jamais l'adversaire, ne subordonnons jamais notre position à la sienne, bref ne cédons jamais l'initiative de la lutte. Mais puisque les mailles du réseau sont devenues plus denses, imposer la rupture en un point, cela revient à faire converger sur celui-ci toutes les forces qui veulent le rompre dans son ensemble.

Chaque lien ajouté aux différentes parties du capital est un moyen de communication de plus pour les différentes parties de la classe ouvrière. Tout accord entre capitalistes présuppose et relance,

malgré lui, un processus d'unification ouvrière.

Et d'ailleurs il n'est pas besoin de tant ergoter. Un minimum d'intuition pratique que donne l'instinct de classe nous montre clairement toute la charge de violence, le rôle d'aiguillon subversif et de modèle de voie révolutionnaire que représenterait, pour les pays de capitalisme avancé comme de capitalisme arriéré une nouvelle et grande expérience d'organisation politique de la classe ouvrière italienne. Ici n'allez pas demander d'emblée : quelle sera la physionomie du parti ? Certains pensent que c'est un mot trop corrompu pour qu'on puisse continuer à s'en servir. Peut-être ont-ils raison. Mais nous n'en sommes pas, quant à nous, arrivés à ce point, et d'ailleurs nous ne tenons point à y arriver.

Dans le ciel des découvertes théoriques il est légitime que l'on vole avec les ailes d'une imagination intelligente. Mais, sur le terrain de la pratique et lorsqu'il s'agit du problème le plus difficile de tous, celui de l'organisation, il faut procéder pas à pas, avec humilité et prudence, parler la langue de tous les jours, essayer de passer d'une forme à une autre, mais en prenant bien garde de ne rien perdre du potentiel positif accumulé par les expériences réelles de dures décennies de lutte. Cela peut sembler étrange, pourtant ça ne l'est guère : en effet lorsque nous parlons du parti, c'est le seul moment où nous nous sentons de la vieille génération. Disons mieux : c'est la seule fois où nous examinons tous les autres problèmes en ayant le sentiment d'appartenir à une génération transitoire qui est forcée de préfigurer le futur avec les moyens du passé. C'est pourquoi nous parlons de lutte de parti pour la conquête de l'organisation ; d'une tactique léniniste à l'intérieur d'une recherche stratégique d'un nouveau genre ; et d'un processus révolutionnaire en un point afin de remettre en mouvement le mécanisme de la révolution internationale. Il y a une réponse à la question : *que faire ?* Mais elle n'est valable que pour peu de temps. Travailler ensemble des années, avec pour seul mot d'ordre : donnez-nous le parti en Italie et nous renversons l'Europe !

Pour peu de temps encore. Dans la société capitaliste, le lent et imperceptible cheminement du développement historique est la folle poursuite de moments politiques très brefs. Il faut savoir se camper

au milieu de ceux-ci pour les saisir un par un et les uns après les autres si l'on veut tenir en main le fil qui les unit et qu'il faut trancher. Il ne s'agit pas de vieilles occasions historiques qu'il serait question d'attendre assis au coin de la rue. Il ne s'agit pas non plus de récupérer une continuité d'événements tous égaux entre eux, sans qu'aucun ne rompe avec le passé. Il faut comprendre que chaque moment politique possède sa spécificité historique qu'il faut saisir avec toute la *force* dont est capable une pensée concrète. Bref, que cela enlève précisément aux époques de l'histoire leur généralité pour en faire le terrain d'action d'une lutte déterminée. *Découvrir quels sont les nécessités du développement du capital et les renverser* en *possibilités subversives de la classe ouvrière :* voilà quelles sont les deux tâches élémentaires de la théorie et de la pratique, de la science et de la politique, de la stratégie et de la tactique ; ce sont là de vieux mots, nous en sommes conscients, mais on ne peut pas les remplacer tant qu'on ne leur a pas donné une nouvelle signification. Nous ne pouvons considérer les terribles dernières décennies du mouvement ouvrier, et toute la phase post-léniniste que comme un *nihil negativum* (un pur néant) auquel se référer polémiquement dans la recherche du cadre *futur* de notre action. Subjectivement, il en reste bien quelque chose. C'est à nous d'en tirer les enseignements susceptibles d'être utilisés dans la lutte *future.* La séparation du parti d'avec la classe et de la classe d'avec le parti a engendré une autre séparation : celle qui se produit entre les hommes et les perspectives objectives qu'ils représentent, entre les révolutionnaires d'un côté, et les processus révolutionnaires de l'autre, jusqu'à en faire deux mondes opposés qui, aujourd'hui, ne se rencontrent ni ne se comprennent plus. Ceux qui ont voulu lutter à l'intérieur des structures du parti n'ont pas pu le faire réellement car ils ne se sont jamais préoccupés d'avoir en tête une perspective globale, c'est-à-dire une véritable alternative à la ligne officielle. En revanche ceux qui ont voulu chercher une telle alternative, ne l'ont pas trouvée réellement parce qu'ils n'avaient pas pris garde à maintenir des rapports réels avec le gros du mouvement, et donc la possibilité d'en prendre la direction. *Il* ne *faut pas retomber dans ces erreurs.* Surtout ne jamais se lancer dans le combat de la pratique sans armes théoriques ; ni

ne se mettre à élaborer des projets loin des masses. Il nous faudra probablement battre les réformistes sur leur propre terrain ; mais avec une armée de nouvelles idées révolutionnaires ; *forts* d'un bagage de connaissances historiques de leur propre mouvement ; en prévoyant si clairement l'issue finale de la lutte, en en contrôlant si bien les passages internes et en ayant une telle conscience de ses contradictions provisoires que le monde traditionnel de la politique et toute sa science naïve en seront stupéfaits. Il faut toujours séparer, dans les faits et objectivement, stratégie et tactique ; il ne faut jamais les confondre ou identifier l'une à l'autre, car, ceci fait, elles sont autant d'obstacles à l'action ; il nous faut au contraire les garder unies subjectivement, dans notre tête et notre corps, et ne jamais les séparer, sinon elles détruisent les hommes, les coupent en deux, et les réduisent à ces ombres grises que sont devenus aujourd'hui les dirigeants du parti. Ce qui semble le côté tragique de la situation actuelle – ne pouvoir faire d'emblée ce que l'on compte faire demain – est la donnée normale de la lutte de classe lorsque celle-ci se trouve en deçà de la conquête de l'organisation et qu'elle exige que l'on en soit à ce premier stade pour pouvoir passer à l'attaque décisive. On ne peut se borner à cette simple constatation. On doit en faire quelque chose de positif : une période qu'il faut vivre de fond en comble, car elle nous force à un développement subjectif considérable, elle prolonge la durée de maturation de nos forces afin de les décanter et de les approfondir. Ainsi devenir aussi partiaux que complets, politiciens réalistes autant que théoriciens de grande envergure, bref hommes simples autant que médiateurs complexes de l'intérêt ouvrier. Et réciproquement, en passant par un cycle de croissance collective et ininterrompue. On nous a déjà dit qu'on ne trouve rien d'universellement humain dans tout ce que nous proposons : c'est vrai ! En effet on n'y trouve rien qui regarde l'intérêt particulier des bourgeois. A-t-on déjà vu une lutte ouvrière avoir pour plate-forme des revendications sur l'homme générique ? Il n'y a rien de plus limité et partial, rien de moins universel, au sens bourgeois du mot, qu'une lutte d'usine menée par les ouvriers contre leur patron direct. C'est pourquoi justement si nous réussissons à additionner ces luttes dans la société, en les rassemblant

sous une seule perspective et en les unifiant dans l'organisation, alors nous aurons entre les mains les destinées du monde, car nous aurons conquis l'arme la plus puissante qu'on puisse concevoir aujourd'hui : *un pouvoir de décision sur les mouvements du capital.* C'est là le but à atteindre. Laissons tomber tout ce qui n'y concourt pas. Concentrons plutôt nos efforts sur ce qu'il faut porter et qui est indispensable si nous voulons avancer. Il est possible qu'un jour, nul ne sait quand, il faille faire « un brin de halte ». Tout de suite peut-être, même. On ne peut donner encore pour imminent le passage du « prologue dans les nuages » aux aventures sur terre. Toute la façon de voir les choses, qu'on a présentée, n'est pas seulement provisoire en elle-même : elle n'est qu'une de celles qui semblent encore possibles. Confrontons-la aux autres et voyons si elle a suffisamment grandi pour être capable de se défendre et d'attaquer. En somme, éprouvons-en la force. Certes la classe ouvrière actuelle n'est plus ce jeune camarade qui « voulait ce qui est juste et agissait autrement ». Elle a atteint désormais l'âge mûr où l'on préfère parfois ne pas agir plutôt que de se tromper. Du coup les « agitateurs » utilisent peut-être un langage qui n'est plus adapté à la situation présente. Toutefois la ligne de conduite que Brecht nous fixait dans le « chœur de surveillance », une fois établie la nécessité de changer le monde, est encore valable sans qu'on en modifie quoi que se soit : « Mépris et ténacité, science et rébellion, impulsivité, décision réfléchie, sang-froid patient, infinie persévérance, compréhension du particulier et du général ; c'est seulement quand nous aurons été dressés par la réalité que nous pourrons la transformer. »

Septembre 1966

Avertissement à la seconde édition

On reprend ici le texte de la première édition sans y introduire aucune modification. La date qui se trouve au bas de chaque essai interdit qu'on procède *a posteriori* à une substitution de mots ou de concepts. De son côté, le temps, pour bref qu'il ait été, a déjà fait justice de ce qu'ils contenaient de dépassé : ces traits de politique ingénue et sentimentale ; des exécutions trop sommaires d'un problème toujours vivant ; un peu partout cette façon, tardivement romantique, de présenter formellement les choses. Les « erreurs à venir » ne seront pas de ce genre.

Le *Post-scriptum* montre, par sa date, la direction qu'a prise la recherche ultérieurement. C'est une liste de problèmes non encore résolus, un programme de travail pour de jeunes forces prêtes aux découvertes que fera la connaissance critique. Bref une prise de conscience de la réalité de la lutte ouvrière aujourd'hui, à partir d'un jugement politique nouveau porté sur celle d'hier. Quant au reste : sur ce dont on ne sait pas encore parler, il vaut mieux se taire.

28 janvier 1971

Premières hypothèses

« Il nous est aussi impossible de ne pas accepter les thèses fondamentales du marxisme, aujourd'hui, qu'à un physicien sérieux de ne pas être newtonien ; avec la différence notable que, dans le domaine de la sociologie, il faudra bien plus de générations pour qu'apparaisse un Einstein. Cela ne se produira pas avant que l'œuvre de Marx n'ait donné tous ses fruits historiques. » C'est à cette conclusion qu'en arrive Rudolf Schlesinger, après avoir parcouru l'ensemble de la pensée de Marx et toute la période historique qui en a reçu l'empreinte.

Partons de ces conclusions pour avancer, dans un premier temps, quelques considérations disparates – *des hypothèses de travail* à approfondir et à vérifier.

Et, avant tout, une prémisse : une recherche qui veut reprendre la question de la validité actuelle de certaines thèses fondamentales du marxisme doit confronter Marx non pas à *son* époque, mais à la *nôtre*. Il faut juger *le Capital* en fonction du *capitalisme actuel.* C'est ainsi que l'on fera justice une fois pour toutes à la banalité ridicule et petite-bourgeoise selon laquelle l'œuvre de Marx est à la fois un produit et une explication d'une société de petits producteurs de marchandises.

C'est une thèse fondamentale de Marx que – sur la base sociale du capitalisme – le processus historique lui-même opère toujours un procès d'abstraction logique ; il dépouille l'objet de tous ses aspects adventices, occasionnels et qui se donnent d'emblée dans sa présence contingente, pour en découvrir et en valoriser les côtés permanents et nécessaires qui le marquent comme un produit spécifique d'une réalité historiquement déterminée et en étendent ainsi la validité à toute l'extension que possède cette réalité. C'est le processus de développement historique du capitalisme qui se charge « lui-même de *simplifier* sa propre histoire, en *purifie* de plus en plus la nature spécifique en la dépouillant de toutes ses contradictions inessentielles.

Pour découvrir cette contradiction *fondamentale* qui, dans le même temps, en constitue la révélation et la condamnation. En ce sens le développement capitaliste est la *vérité* du capitalisme lui-même, car seul le développement capitaliste met à nu le *secret* du capitalisme.

Ce secret, exprimé du point de vue bourgeois, devient la mystification idéologique majeure du capitalisme *pour tous,* à la portée de tout le monde, c'est-à-dire la confirmation du capitalisme lui-même, et par conséquent le moyen *idéologique* pour lui de rétablir sans cesse son équilibre. Ce même secret, considéré cette fois-ci du point de vue ouvrier, se change en compréhension scientifique la plus profonde de la *nature* réelle du capitalisme à partir de l'analyse des données les plus récentes fournies par son *histoire ;* il devient la découverte de la contradiction majeure du capitalisme et par conséquent le moyen *théorique* de le renverser dans un avenir proche. S'il est exact que c'est sur la base sociale du capitalisme le plus développé que doit se produire l'affrontement décisif entre classe ouvrière et capital, alors il faut dire en même temps que c'est sur ce même terrain que la lutte de classe entre la *théorie* ouvrière et *l'idéologie* bourgeoise doit se manifester aujourd'hui.

Une autre thèse fondamentale de Marx aussi : c'est le stade le plus développé qui explique le stade le plus arriéré et non l'inverse ; le capital explique la rente foncière, et non le contraire. Ainsi on vérifie une pensée non pas sur le terrain social qui l'a apparemment produite mais sur celui qui l'a dépassée depuis lors car c'est précisément ce dernier qui l'a produite en fait. C'est ainsi que Marx confrontait Hegel non pas à la situation arriérée d'une Allemagne semi-féodale, mais à l'Europe capitaliste dans ce qu'elle comptait de plus développé ; et il contraignait Ricardo à apporter une réponse urgente aux problèmes que lui posait sa propre époque. Alors le Marx d'aujourd'hui ne peut pas continuer éternellement à régler son compte à sa vieille conscience philosophique, il lui faut plutôt se mesurer avec la réalité la plus moderne du capitalisme actuel et l'affronter activement : pour le comprendre et le détruire. Car telle est bien la pierre de touche, telle est bien l'exigence ouvrière qui s'impose. Aujourd'hui que la pensée bourgeoise construit des romans existentiels sur l'« aliénation

de l'essence humaine » et s'extasie béatement devant quelques phrases malheureuses des *Manuscrits d'économie politique et de philosophie* de 1844, ce n'est pas un hasard si la pensée ouvrière retourne au *Capital* comme au modèle classique d'une analyse scientifique du présent qui réponde aux exigences de la lutte révolutionnaire.

D'une lutte révolutionnaire qui veut supprimer et dépasser ce présent.

Dans une page pénétrante de son livre, Michaud a le courage d'exprimer une idée que je crois très répandue, même quand elle n'est qu'un vague sentiment : « la réapparition à notre époque d'une situation idéologiquement pré-marxiste par certains de ses aspects ». Mais peut-on dire cela ? Et en quel sens ?

La réponse à ces questions pourra jeter de la lumière sur bien des zones obscures.

La pensée de Marx – comme toute pensée authentiquement révolutionnaire – vise à détruire ce qui existe déjà pour le remplacer par quelque chose qui n'existe pas encore. Les deux parties qui composent cette pensée sont donc distinctes l'une de l'autre et organiquement liées. L'une est « la critique impitoyable de tout ce qui existe » : chez Marx, elle se manifeste par la découverte du développement mystifié de la pensée bourgeoise et donc par une démystification théorique de l'idéologie capitaliste. L'autre est « l'analyse positive du présent » qui, grâce à une compréhension scientifique poussée à son plus haut degré, fait jaillir du présent l'alternative future. L'une est *la critique de l'idéologie bourgeoise,* l'autre *l'analyse scientifique du capitalisme.* Chez Marx, on peut saisir ces deux moments logiquement distincts et chronologiquement successifs de la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* au *Capital.* Ce qui ne veut pas dire, en fait, qu'ils doivent se répéter *toujours* selon cette division et dans cet ordre. Quand il examinait l'économie politique classique et reparcourait le chemin qui l'avait amené dans son analyse à découvrir certaines relations abstraites et générales, Marx lui-même savait parfaitement qu'il n'était pas nécessaire de refaire ce chemin ; mais qu'il fallait plutôt partir de ces abstractions simples – la division du travail, l'argent, la valeur – pour en arriver de nouveau à « l'ensemble vivant » : la popula-

tion, la nation, l'État et le marché mondial. De la même façon, maintenant que nous avons le point d'arrivée de l'œuvre de Marx – *Le Capital* – il faut en faire notre point de départ ; une fois arrivés à l'analyse du capitalisme, c'est de là qu'il nous faut repartir. C'est pourquoi un travail de recherche sur quelques abstractions déterminées – le travail aliéné, les modifications intervenues dans la composition organique du capital, la valeur dans le capitalisme d'oligopoles – doit nous servir de point de départ pour en arriver au nouvel « ensemble vivant » : le peuple, la démocratie, l'État politique néo-capitaliste, la lutte de classe internationale. Ce n'est pas un hasard si l'itinéraire suivi par Lénine part du *Développement du capitalisme en Russie* pour arriver à *L'État et la Révolution.* Ce n'est pas un hasard non plus si toute la sociologie bourgeoise et toutes les idéologies réformistes du mouvement ouvrier suivent le chemin inverse.

Mais tout cela ne suffit pas ; car bien que l'on saisisse le caractère spécifique que doit revêtir aujourd'hui *l'analyse* du capitalisme, il faut en même temps appréhender le caractère spécifique que doit assumer *la critique de l'idéologie.* Et là il faut partir d'un présupposé précis, opérant une de ces distorsions tendancieuses qui sont une caractéristique positive de la *science* de Marx, qui constituent le ferment d'idées neuves et un adjuvant actif dans la pratique de la lutte. Voici quel est le présupposé : *l'idéologie est toujours bourgeoise ;* car elle est toujours *le reflet mystifié* de la lutte de classe sur le terrain du capitalisme.

Le marxisme a été conçu comme « l'idéologie » du mouvement ouvrier. Et c'est là une erreur fondamentale. Car son point de départ, son acte de naissance ont été véritablement la destruction de *toute* idéologie, à travers la critique destructrice de toutes les idéologies bourgeoises. De fait, le processus de mystification idéologique n'est possible que sur la base de la société bourgeoise moderne : il est et il reste le point de vue bourgeois sur la société bourgeoise. Et quiconque a ouvert, ne serait-ce qu'une fois, les premières pages du *Capital,* a pu constater que ce n'est pas là un processus de la pensée pure que la bourgeoisie *choisirait délibérément* pour masquer le *fait* de l'exploitation mais bien le processus lui-même, réel et objectif de l'exploitation, c'est-à-dire le mécanisme de développement du capitalisme dans

toutes ses phases.

Voilà pourquoi la classe ouvrière n'a pas besoin d'avoir sa propre « idéologie ». Son existence *en tant que* classe, c'est-à-dire sa présence comme réalité antagoniste à tout le système capitaliste, son *organisation* en classe révolutionnaire, ne la lient pas au mécanisme de ce développement : ils l'en affranchissent et l'y opposent. Au contraire, plus le développement capitaliste progresse, plus la classe ouvrière peut devenir *autonome* par rapport au capitalisme ; plus le système se perfectionne plus *la classe ouvrière doit devenir la contradiction majeure interne au système,* au point d'en rendre impossible la survie et de rendre possible et donc *nécessaire* la rupture révolutionnaire qui le liquide et le dépasse.

Marx n'est pas *l'idéologie* du mouvement ouvrier ; il en est la *théorie* révolutionnaire. Théorie qui est née comme critique de l'idéologie bourgeoise, et qui doit vivre quotidiennement de cette critique – continuer d'être la « critique impitoyable de tout ce qui existe ». Théorie qui est parvenue à se constituer comme analyse scientifique du capitalisme qui doit se nourrir à tous moments de cette analyse et parfois s'identifier à elle, lorsqu'il s'agit de reconquérir le terrain perdu et de colmater la brèche, la faille qui s'est produite entre le cours des choses et la mise à jour, la vérification de la recherche et de ses instruments. Théorie qui ne vit qu'en fonction de la pratique révolutionnaire de la classe ouvrière, qui fournit des armes à sa lutte, qui forge des instruments qui lui permettent de connaître, qui renforce et fait ressortir les objectifs de son action. Marx a été et demeure le point de vue *ouvrier sur la* société *bourgeoise.*

Mais alors, si la pensée de Marx est la théorie révolutionnaire de la classe ouvrière, si Marx constitue la *science du prolétariat* pourquoi et comment une partie au moins du *marxisme* a-t-elle pu devenir une idéologie populiste, un arsenal de lieux communs banals qui servent à justifier tous les compromis possibles et imaginables qui se produisent dans la lutte de classe ? Et là, la tâche de l'historien devient énorme. Pourtant un fait très simple doit sauter aux yeux : si l'idéologie est une partie, une articulation spécifique et historiquement déterminée, du mécanisme capitaliste lui-même, accepter cette dimension « idéolo-

gique » – construire l'idéologie de la classe ouvrière –, cela ne fait que traduire le fait que le mouvement ouvrier lui-même est devenu – en tant que tel – partie et articulation *passive* du développement capitaliste ; il a subi un processus d'intégration à l'intérieur du système, qui peut présenter des phases et des niveaux divers, mais qui a toujours un résultat identique : provoquer diverses phases et divers niveaux – c'est-à-dire des *formes différentes* – de cette pratique *réformiste* qui semble aujourd'hui être contenue *apparemment* de façon implicite dans le concept même de classe ouvrière. Si l'idéologie en général est toujours *bourgeoise,* une idéologie de la classe ouvrière est toujours *réformiste ;* c'est-à-dire qu'elle est le mode mystifié à travers lequel sa fonction révolutionnaire *s'exprime* et en même temps *se renverse en son contraire.*

Si ceci s'avère vrai, il s'ensuit que le processus de démystification doit passer aujourd'hui *à l'intérieur* même du marxisme, et doit aussi prendre la forme d'une *désidéologisation* du marxisme. Je parle ici du marxisme et non pas de l'œuvre de Marx : car, sur cette question, le problème à résoudre est sensiblement différent. Il s'agit évidemment d'un travail de *critique interne* à l'œuvre de Marx elle-même, qui puisse démêler et sélectionner les grandes lignes de force qui coexistent en celle-ci. Il faut recueillir et mettre en valeur les points qui comportent la charge maximum de généralisation scientifique, et où, par conséquent, l'analyse du capitalisme acquiert tout le sens et tout le poids d'une compréhension dynamique du système, capable de reconnaître et d'évaluer les tendances fondamentales qui le modifient sans cesse et le révolutionnent de l'intérieur. Il faut d'autre part isoler et rejeter les éléments où l'on ne peut procéder à ce type de généralisation d'une portée scientifique, et où par conséquent ce sont des données particulières que l'on *généralise d'emblée,* et avec elles un stade particulier du développement capitaliste, qui finit par passer pour les habits et les traits allégoriques du capitalisme en son entier. Mais cette critique interne – qui représente en un certain sens l'autocritique de Marx – diffère du travail de démystification de certaines théories marxiennes. Celui-ci n'a pas pour objet l'œuvre de Marx, mais une certaine partie du marxisme.

Nous avons coutume aujourd'hui de parler ironiquement et de façon méprisante du *marxisme vulgaire :* cela aussi nous l'avons appris de Marx. On connaît la différence de jugement et d'attitude adoptée par Marx à l'égard de l'économie politique classique et à l'égard de ce que lui-même appelait : *l'économie vulgaire.* Le mérite de l'économie classique est qu'elle s'efforce de ramener, à travers l'analyse, les diverses formes de richesse à leur unité intrinsèque, en les débarrassant des traits où elles coexistent indépendamment : elle cherche à comprendre la connexion intime des faits, et les libérer de la multiplicité des formes phénoménales. Ce faisant, et même si elle opère un processus de mystification qui lui est propre, elle réussit à marcher de pair avec le développement *réel* des antagonismes sociaux, et donc avec le niveau objectif de la lutte de classe contenu implicitement dans la production capitaliste. Mais à l'intérieur de l'économie politique existe – ou plutôt apparaît à un certain degré de son développement – un élément qui représente, en elle, « la simple reproduction du phénomène » en tant qu'elle n'est que la simple représentation de celui-ci : et c'est cela *l'élément vulgaire* qui finit par se séparer et s'isoler du reste pour apparaître comme *l'exposition particulière de l'économie en général.* À mesure que progressent les contradictions réelles, que leur reproduction par la pensée devient plus complexe, que l'analyse scientifique en devient pénible et ardue, cet élément vulgaire devient un obstacle de plus en plus important à ce travail ; il en apparaît comme un élément autonome, susceptible de s'y substituer « pour trouver enfin son expression achevée dans une docte compilation syncrétiste et classique dépourvue de tout caractère » ; l'économie vulgaire devient alors de plus en plus *apologétique* et « cherche à éliminer par les bavardages » toutes les pensées contradictoires en qui s'expriment les contradictions réelles. Lorsqu'on lit ces pages de Marx et que l'on pense au marxisme vulgaire, on a envie de dire : tout a été dit là-dessus…

Néanmoins il faut ajouter quelque chose d'essentiel. Si la mystification a véritablement atteint aujourd'hui les fondements du marxisme et qu'en existent des raisons objectives qui ont guidé et qui guident encore ce processus de vulgarisation, alors la tâche la plus

urgente consiste à isoler ces raisons objectives à en déterminer les causes matérielles prédominantes ; et cela non seulement pour les connaître, mais aussi pour les combattre. Il faut être clair là-dessus. Il ne s'agit pas d'une lutte au niveau de la pure et simple théorie. Non plus que d'opposer une néo-scolastique des *marxistes purs* à la vieille académie des *marxistes vulgaires*. Il faut porter le combat sur le terrain de la réalité : concevoir cette tâche théorique comme constituant elle-même un moment de la lutte de classe. Une fois posée la nécessité de cette purification *marxienne* du marxisme, dirions-nous, une fois reconquis un niveau scientifique d'analyse du capitalisme, que l'on doit appliquer aux phénomènes internationaux dans toute leur complexité, une fois récupérée et de nouveau vérifiée cette *unité scientifique* de la pensée de Marx qui se manifeste dans l'unité *organique* de l'économie et de la sociologie, de la théorie politique et de la pratique de la lutte, arrivé à ce stade, il faut encore repartir ; bien plus il faut *faire un saut :* trouver les forces réelles qui auront la charge de guider ce processus, les causes objectives qui le produiront nécessairement, les raisons matérielles qui referont de la théorie elle-même une *force matérielle*.

Aujourd'hui plus que jamais la thèse léniniste apparaît dans toute sa vérité : qu'il ne peut exister de *mouvement* révolutionnaire sans *théorie* révolutionnaire. Quand on voit s'exprimer chez *tous* l'exigence d'avoir et de posséder pleinement une vue stratégique de la révolution, d'aller au-delà de cette tactique aveugle au jour le jour qui recueille tout ce que le système capitaliste compte de forces s'opposant à lui, pour les briser en un point décisif et contribuer ainsi à les maintenir séparées, on comprend l'importance actuelle de ce *besoin de théorie*. Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, la thèse inverse est vraie, elle aussi : la théorie révolutionnaire n'est pas possible sans mouvement révolutionnaire. Voilà pourquoi le théoricien lui-même doit prêter main-forte à tout un travail pratique de redécouverte et de réorganisation des seules forces authentiquement subversives qui existent à l'intérieur du capitalisme ; il doit reprendre conscience de leur existence et contribuer à doter de formes organisées matériellement à l'instance révolutionnaire qui s'exprime objectivement en cette

existence. À la limite, le processus de démystification du marxisme n'est pas possible sans *pouvoir ouvrier.* Bien plus, le pouvoir ouvrier – l'organisation *autonome* de la classe ouvrière – constitue le processus réel de la démystification, puisqu'il est base *matérielle* de la révolution.

En ce sens, la cible polémique principale du Marx d'aujourd'hui ne peut plus être la *Vulgärökonomie,* même pas dans sa forme actuelle de marxisme vulgaire. Car le marxisme vulgaire a pour présupposé et pour résultat, à la fois, ce fait bien actuel qu'est la *Vulgärpolitik* du mouvement ouvrier. C'est contre cette politique vulgaire qu'il nous faut lutter. Mais nous choisirons soigneusement les modalités de cette lutte qui ne doivent pas cependant épuiser la tâche des marxistes d'aujourd'hui. Il existe un principe évident, même s'il a été souvent mal interprété ; que la critique du mouvement ouvrier de l'intérieur doit *toujours* se manifester comme une lutte extérieure contre l'ennemi de classe ; et que par conséquent, la critique du marxisme de l'intérieur doit s'exprimer *avant tout* dans une lutte contre la pensée bourgeoise. Ainsi aujourd'hui, c'est la critique destructrice de toutes les idéologies *néo-capitalistes* qui doit constituer le point de départ indispensable, si l'on veut en arriver, de nouveau, à la critique de *toute* idéologie, y compris de *toutes* les idéologies réformistes du mouvement ouvrier. Mais nous avons vu comment *l'analyse du capitalisme* doit aujourd'hui précéder la *critique de l'idéologie,* en ce sens que celle-là *doit fonder* celle-ci. De telle sorte que nous pouvons dire qu'aujourd'hui l'analyse positive du présent – c'est-à-dire l'élaboration théorique d'une perspective fondamentale pour la pratique de la lutte, et la découverte et la réorganisation des forces matérielles qui doivent en être les *vecteurs* –, doit nécessairement précéder et fonder la destruction qui anéantira toutes les mystifications *idéologiques et politiques.*

On peut alors dresser la conclusion suivante : la situation *idéologique* actuelle est peut-être bien pré-marxiste, mais avec cette différence que la situation *théorique* est sans doute pré-léniniste. Je veux dire qu'il ne s'agit pas de reprendre le chemin tel qu'il se trouvait *avant* Marx, ou *après* Lénine. Il s'agit peut-être – et je dis cela de façon délibérément provocatrice – de refaire le saut de Marx à Lénine. Partir de l'analyse du capitalisme actuel, pour parvenir à élaborer la *théorie*

de la révolution prolétarienne dans le capitalisme moderne. La révolution ouvrière *et tous les instruments qu'elle exige* doivent redevenir concrètement *le programme minimum* du mouvement ouvrier. Une fois déjà, la classe ouvrière a retrouvé Marx à travers Lénine : il en est sorti la révolution d'Octobre. Quand cela se reproduira, c'est pour le capitalisme mondial que sonnera le glas – dirait Marx.

janvier 1962

L'usine et la société

À la fin de la troisième section du premier livre du *Capital,* lorsqu'il a fini de traiter de la production de la plus-value absolue, Marx revient sur la distinction entre les deux visages de la production capitaliste et donc sur les deux points de vue selon lesquels on peut considérer la forme capitaliste de production des marchandises : le procès de travail et le procès de valorisation. Dans le premier, l'ouvrier ne traite pas les moyens de production comme du capital, mais il *consomme* les moyens de production comme matériau pour son activité productrice ; dans le second, « ce n'est plus l'ouvrier qui emploie les moyens de production, ce sont les moyens de production qui emploient l'ouvrier », c'est donc le capital qui *consomme* la force de travail. Certes, dès le procès de travail, le capital se développe comme *domination sur le travail,* sur la force de travail et par conséquent sur l'ouvrier ; mais ce n'est que dans le procès de valorisation qu'il se développe, dans ce *rapport de coercition* qui accule la classe ouvrière à la plus-value et donc à la production de la plus-value. Le capital parvient à saisir, dans un mode qui lui est propre, *l'unité* du procès de travail et du procès de valorisation : et plus la production capitaliste se développe plus la forme capitaliste de la production s'empare de toutes les autres sphères de la société, envahissant entièrement le réseau des rapports sociaux, plus il parvient à la saisir. Le capital *pose* le travail – il est obligé de le faire – comme créateur de valeur, mais il *voit* ensuite la valeur – il est contraint à la voir – comme valorisation de lui-même. Le capital *ne* voit le procès de travail *que* comme procès de valorisation, et il *ne* voit la force de travail *que* comme du capital ; il bouleverse le rapport qui existe entre travail vivant et travail mort, entre force créatrice de valeur et valeur : et il y parvient d'autant mieux qu'il réussit à récupérer le procès de travail social dans sa totalité et à l'insérer à l'intérieur du procès de valorisation du capital, bref qu'il réussit à *intégrer* la force de travail dans le capital. Selon la mystification bourgeoise des rapports capitalistes,

ces deux derniers processus marchent ensemble et parallèlement, ils apparaissent *tous deux* comme objectivement nécessaires. En réalité il faut les considérer comme distincts dans leur unité, voire les opposer l'un à l'autre comme deux procès contradictoires qui s'excluent mutuellement : là réside un levier qui, placé au point d'appui décisif du système, peut faire basculer le capital.

Le procédé, grâce auquel le travail passé se déguise tous les jours en capital, est clair comme le jour : c'est la raison pour laquelle les économistes bourgeois sont pleins d'éloges envers les mérites du travail passé. C'est lui, en fait, qui collaborera de nouveau au procès de travail vivant sous la forme des moyens de travail : voilà pourquoi on attribue l'importance du travail au *visage de capital* qu'il revêt. La forme capitaliste du travail coïncide en ce cas avec le moyen de production où le travail s'est objectivé : à telle enseigne que les agents pratiques de la production capitaliste et leurs idéologues « sont incapables de concevoir le moyen de production en le détachant du masque social antagoniste qui lui colle à la peau aujourd'hui ». Ainsi le travail passé fournit un *service gratuit* au capital, tout comme une force naturelle quelconque : et lorsqu'il est investi et mis en mouvement par le travail vivant, il s'accumule et se reproduit à l'échelle élargie *comme du capital.*

Mais il est plus difficile de parvenir à comprendre parfaitement le procédé par lequel le travail vivant, lui-même, se trouve tout entier englobé dans ce processus, comme *partie nécessaire* à son développement. « C'est la propriété naturelle du travail qu'en créant de nouvelles valeurs, il conserve les anciennes. » C'est pourquoi le travail « conserve et éternise, sous des formes toujours nouvelles, une ancienne valeur-capital, toujours grandissante » : plus croissent l'efficience, le volume, la valeur de ces moyens de production, plus l'accumulation qui accompagne inévitablement le développement de sa force productive progresse. « Cette faculté naturelle du travail prend la fausse apparence d'une propriété *qui est inhérente au capital* et *l'éternise ;* de même que les *forces collectives du travail combiné*[1], se

1 La citation de Marx est traduite très différemment en italien : l'accent est mis

déguisent en autant de qualités occultes *du capital,* et l'appropriation continue de sur-travail par le capital tourne au miracle, toujours renaissant, de ses vertus prolifiques[2]. »

Le mode de production capitaliste se représente la plus-value et la valeur de la force de travail « comme des fractions de la somme de valeur produite » : et c'est cela que *dissimule* le caractère spécifique du rapport capitaliste, « c'est-à-dire l'échange du capital variable contre la force de travail vivante, fait qui exclut l'ouvrier du produit ». Étant donné que toutes les formes développées du procès de production capitaliste sont des formes de coopération, le développement même de la production capitaliste réintroduit et généralise « la fausse apparence d'un rapport d'association dans lequel l'ouvrier et l'entrepreneur se partagent le produit suivant la proportion des divers éléments qu'ils apportent[3] ». C'est en cela qu'au niveau superficiel de la société bourgeoise, la rémunération de l'ouvrier apparaît comme *le prix du travail :* prix nécessaire ou prix naturel, qui exprime en termes monétaires *la valeur du travail.* Marx dit précisément que la valeur du travail est une expression purement imaginaire, une définition irrationnelle et une forme phénoménale du rapport substantiel qu'est *la valeur de la force de travail.* Mais quel est le caractère nécessaire de cette apparence ? Est-elle un choix subjectif qui vise à *dissimuler* la substance du rapport réel, où n'est-elle pas plutôt la manière réelle selon laquelle *fonctionne* le mécanisme de ce rapport ? La façon dont la valeur et le prix de la force de travail se présentent sous la forme métamorphosée du *salaire* est exemplaire à cet égard. Or le mouvement réel du salaire semble démontrer précisément que ce n'est pas la valeur de la force

sur « la force d'auto-conservation du capital », ce qui dans la traduction française n'est rendu que par « l'éternisant », et au lieu de forces collectives du travail combiné on a « forces productives sociales du travail ». (NDT.)

2 La traduction fidèle de la fin de la citation italienne est : «…l'appropriation continue de sur-travail par le capitaliste se présente comme auto-valorisation constante du capital. Toutes les forces du travail se propulsent comme des forces du capital… » L'édition italienne suivie par Tronti est l'édition Rinascita, en huit volumes, Rome, 1954-1956. Pour la traduction française classique, voir éditions Sociales, t. III, p. 47.

3 Désormais nous suivrons l'édition italienne chaque fois que la traduction française du *Capital* altère l'esprit de l'analyse de Tronti. La citation est tirée du IIe tome de l'ouvrage cité p. 204.

de travail qui est payée, mais bien la valeur de sa fonction, la valeur du travail lui-même. Il est indispensable pour la production capitaliste que la force de travail se présente comme du travail pur et simple et que la valeur du travail soit payée sous forme de salaire. Qu'on pense à la seconde particularité de la forme de l'équivalence : celle où le travail concret devient la forme phénoménale de son opposé, c'est-à-dire du travail humain abstrait. Non que le travail concret possède, de par sa relation avec la valeur, la qualité générale d'être du travail humain abstrait. Au contraire, il est de sa nature même d'être du travail humain abstrait ; être du travail concret n'est que la forme phénoménale ou forme déterminée de la réalisation de sa nature. Et ce renversement total est inévitable puisque le travail représenté dans le produit du travail n'est *créateur de valeur* que pour autant qu'il est du travail humain abstrait, une dépense de force de travail humaine. N'est-il pas vrai que « la valeur transforme tout produit du travail en un hiéroglyphe social » ? La *valeur de la force de travail* exprime dans le *salaire* à la fois la forme capitaliste d'exploitation du travail, et sa mystification bourgeoise ; elle révèle la *nature* du rapport capitaliste de production, mais *renversée*.

Sur cette base, le *travail* devient la médiation nécessaire pour que la *force de travail* se transforme en salaire : bref, la condition pour que le travail vivant *ne* se présente *que* comme du capital variable, et la force de travail *que* comme *partie* du capital. La valeur, qui représente la partie rémunérée de la journée de travail, doit apparaître alors comme la valeur ou le prix de la journée de travail dans sa totalité. C'est justement dans le salaire que disparaît toute trace de division de la journée de travail entre travail nécessaire et sur-travail. Tout le travail apparaît comme du travail payé ; et c'est cela qui distingue le *travail salarié* de toutes les autres formes historiques du travail. Plus la production capitaliste et le système de ses forces productives se développent, plus la partie payée et la partie non payée du travail se confondent de façon inséparable. Les différentes formes de paiement du salaire ne sont que différentes façons d'exprimer, à des niveaux différents, la nature constante de ce processus. « On comprend alors l'immense importance que possède, dans la pratique, ce *changement*

de forme qui fait apparaître la rétribution de la force de travail comme *salaire* du travail, le prix de la force comme prix de sa fonction. Cette *forme phénoménale* rend invisible le rapport réel entre capital et travail et en montre précisément le contraire ; c'est d'elle que dérivent toutes les notions juridiques du salarié et du capitaliste, toutes les mystifications de la production capitaliste, toutes les illusions libérales et tous les faux-fuyants apologétiques de l'économie vulgaire[4]. » On peut suivre le développement de la production capitaliste dans son ensemble, à travers l'histoire des « formes innombrables » prises par le salaire : c'est-à-dire l'unité de plus en plus complexe qui s'y établit entre procès de travail et procès de valorisation, entre le travail et la force de travail, entre la partie variable et la partie constante du capital, et *donc* entre la force de travail et le capital.

Le salaire n'est rien d'autre que le travail salarié considéré d'un autre point de vue. Le caractère déterminé que possède le travail, en tant qu'agent de production, apparaît dans le salaire compris comme détermination de la distribution. Le salaire présuppose le travail salarié tout comme le profit présuppose le capital. « Ces formes déterminées de la distribution supposent donc que les conditions de production aient des caractères sociaux déterminés et qu'il existe certains rapports sociaux entre les agents de production[5]. » Le salaire nous donne déjà pour dépassée « la séparation grossière entre production et distribution ». Le mode déterminé selon lequel on anticipe à la production détermine à son tour les formes particulières de la distribution. « Par conséquent les modes et les rapports de distribution apparaissent comme l'envers des agents de production[6]. »

Établir la nature du rapport qui existe entre la distribution et la production « est sans doute un problème qui entre dans le cadre de la production elle-même[7] ». *L'échange* est le moment de médiation entre production et distribution d'une part, et entre production et consommation de l'autre : dans le premier cas, l'échange lui-même est

4 *Ibid.*, t. II, p. 211.
5 *Ibid.*, t. VIII, p. 256.
6 Introduction générale de la *Critique de l'économie politique*, Pléiade, t. l, p. 248.
7 *Ibid.*, p. 250.

un acte qui fait directement partie de la production ; dans le second cas il est totalement déterminé par celle-ci, s'il est vrai que l'échange pour consommer suppose la division du travail, que l'échange privé suppose la production privée, et qu'une expansion et intensité déterminées de l'échange supposent elles aussi une expansion et une organisation déterminées de la production. C'est en ces termes que l'on a en général essayé d'exprimer l'identité immédiate entre production et consommation : puisque l'on a, d'un côté, une production consommatrice, et, de l'autre, une consommation productive. Ou bien l'on essaye de trouver entre elles une dépendance réciproque : la production comme moyen de consommer et la consommation comme le but de la production. Enfin, l'une peut être présentée comme la réalisation de l'autre : la consommation consomme le produit, la production produit la consommation. Déjà Marx raillait les socialistes « hommes de lettres » et les économistes prosaïques qui jouaient avec cette identité hégélienne des opposés. Il ne reste à ajouter à cette liste que les sociologues vulgaires, « hommes de lettres » prosaïques eux aussi, mais qui ne sont ni socialistes ni économistes. « Ce qui importe ici c'est de faire remarquer que la production et la consommation… apparaissent en tout cas comme les moments d'un procès où la production est le véritable point de départ… donc son facteur prédominant, l'acte où tout le procès vient se renouveler[8]. »

Production, distribution, échange et consommation *ne* sont pas identiques : « ils sont les éléments d'un tout, des diversités au sein d'une unité ». Et cette unité s'agence en « un ensemble organique » : il est clair qu'à l'intérieur de cet ensemble organique, il y a action réciproque entre les divers moments.

Même la production, *dans sa forme unilatérale,* est déterminée par les autres moments. « Mais la production s'embrasse et se transcende elle-même dans la détermination contradictoire de la production ; elle embrasse et transcende aussi les autres moments du procès. » C'est à partir d'elle que le procès recommence et se renouvelle chaque fois. « Par conséquent, telle production détermine telle

8 *Ibid.*, p. 247.

consommation, telle distribution, tel échange déterminés ; c'est elle qui détermine les *rapports réciproques déterminés de tous ses différents moments*[9]. » Que nous ayons dû rappeler ces concepts élémentaires de Marx, cela témoigne, déjà en soi, qu'il existe trop de « marxistes » enclins à répéter « les niaiseries des économistes, qui traitent la production comme une vérité éternelle, et relèguent l'histoire dans la sphère de la distribution ».

Si l'on considère le capital directement dans le procès de production, on ne peut que revenir sans cesse à la distinction des deux moments fondamentaux :

1°) celui de la production de la plus-value absolue, où le rapport de production apparaît sous sa forme la plus simple, et peut être immédiatement saisi tant par l'ouvrier que par le capitaliste ; 2°) la production de la plus-value relative, production spécifiquement capitaliste où l'on trouve à la fois le développement des forces productives sociales et leur transfert direct du travail au capital.

Ce n'est qu'au stade où toutes les forces productives sociales du travail apparaissent comme des forces autonomes et internes du capital, que l'ensemble du procès de circulation se déploie dans toute sa richesse. À ce niveau la réalisation de la plus-value ne se borne pas à dissimuler les conditions spécifiques de la production du capital, mais elle *apparaît* comme sa création effective. Cette apparence, elle aussi, est fonction intégrante du système.

À côté du temps de travail, le temps de circulation entre en action. La production de la plue-value se charge, dans le procès de circulation, de nouvelles déterminations : « le capital parcourt le cycle de ses métamorphoses ; à la fin, il passe pour ainsi dire de sa vie organique interne à des conditions d'existence extérieures : ce n'est plus le capital et le travail qui s'affrontent, mais ce sont d'une part les capitaux entre eux, d'autre part les individus en leur qualité d'acheteurs et de

9 *Ibid.*, p. 253.

vendeurs[10]. » A ce stade, toutes les parties du capital paraissent être également des sources de l'excédent de valeur, donc être toutes à l'origine du profit. L'extorsion de sur-travail perd son caractère spécifique, et son rapport spécifique avec la plus-value s'estompe ; tel est donc le rôle – comme on l'a déjà vu – de la métamorphose de la valeur de la force de travail en salaire. La transformation de la plus-value en profit est effectivement déterminée et par le procès de production et par le procès de circulation. Mais la façon dont s'opère cette transformation n'est rien d'autre que le développement ultérieur du renversement de rapport qui s'était déjà vérifié à l'intérieur du procès de production : lorsque toutes les forces productives *subjectives* du travail se sont présentées comme forces productives *objectives* du capital. « D'une part la valeur, le travail passé qui domine le travail vivant, est personnifiée dans le capitaliste ; de l'autre, l'ouvrier paraît au contraire comme de la force de travail purement matérielle, comme une marchandise[11]. » « Le procès réel de production, c'est-à-dire l'ensemble du procès de production immédiat et du procès de circulation, donne naissance à de nouvelles structures dans lesquelles le fil conducteur des liens et rapports internes se perd de plus en plus, les rapports de production deviennent autonomes les uns vis-à-vis des autres, enfin, où les éléments de valeur se sclérosent respectivement dans des formes autonomes[12]. »

Dans l'analyse des catégories les plus simples du mode de production capitaliste, la marchandise et l'argent, on saisit d'emblée l'ensemble du procès mystificateur qui transforme les rapports sociaux en propriété des choses elles-mêmes, et le rapport même de production en une chose. Dans le capital et à travers le développement de ses déterminations successives, « ce monde ensorcelé et à l'envers » se déploie et s'impose de plus en plus. Sur la base du mode de production capitaliste, l'existence du produit en tant que marchandise et de la marchandise en tant que produit du capital, « inclut déjà la réification des déterminations sociales de la production et la subjectivisation de

10 *Le Capital*, *op. cit.*, t. VI, p. 62.
11 *Ibid.*, p. 64.
12 *Ibid.*, t. VIII, p. 206.

ses fondements matériels, caractéristiques du mode capitaliste de production[13] ». Ce n'est pas un hasard si le mode spécifique de production capitaliste prend racine d'abord dans la plus-value relative, et ensuite dans la conversion de la plus-value en profit : la forme particulière de développement des forces productives sociales du travail fait que celles-ci apparaissent comme forces autonomes du capital, face à l'ouvrier, puisqu'elles sont précisément, en réalité, la forme que prend la domination du capital sur l'ouvrier. « La production centrée sur l'obtention de valeur et de plus-value implique… la tendance permanente à ramener le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, c'est-à-dire sa valeur, au-dessous de la moyenne sociale existant à chaque moment donné. Cette tendance à réduire le coût de production à son minimum devient le levier le plus puissant en vue d'accroître la force productive sociale du travail ; mais cet accroissement fait ici figure d'accroissement continuel des forces productives du capital ». Il suffit de penser au fanatisme avec lequel le capitaliste économise les moyens de production : ce qui est à la fois une économie dans l'emploi de capital constant et une épargne de travail.

« Le capital a tendance, dans l'emploi direct du travail vivant, à réduire celui-ci au travail nécessaire et à abréger toujours le travail indispensable à la fabrication d'un produit, en exploitant les forces productives sociales du travail, donc à économiser le plus possible le travail vivant directement employé : de la même manière il a aussi tendance à employer aux conditions les plus économiques ce travail réduit au minimum nécessaire, c'est-à-dire à ramener au niveau le plus bas possible la valeur du capital constant utilisé[14]. » L'augmentation du taux de profit découle non seulement d'une exploitation plus moderne de la productivité du travail social affecté à la production du capital constant, mais aussi « de l'économie dans l'emploi du capital constant lui-même ». Et une telle économie devient, à son tour, possible sur la base d'une concentration plus élevée des moyens de production, qui

13 *Ibid.*, p. 255.
14 *Ibid.*, t. VI, p. 105.

seule, peut donner lieu à leur utilisation massive. « On peut dire, donc, qu'elle n'est possible que pour l'ouvrier combiné et qu'elle ne peut souvent être réalisée que si le travail est élargi à une échelle encore plus grande, qu'elle requiert donc une plus grande combinaison d'ouvriers directement dans le procès de production[15]. » Les moyens de production se trouvent désormais consommés dans le procès productif selon le critère unitaire qui est celui de l'ouvrier collectif, et non plus selon la détermination fractionnée qui se ferait à partir d'une masse d'ouvriers, sans relation d'interdépendance.

« Alors, l'économie, dans les conditions de production qui caractérise la production à grande échelle, provient essentiellement du fait que ces conditions fonctionnent comme conditions de travail social, de travail combiné socialement, donc comme conditions sociales de travail… Elle découle du caractère social du travail tout autant que la plus-value du travail est issue du sur-travail de chaque ouvrier individuel, pris en soi, isolément[16]. » Toutefois l'économie de capital constant, opérée dans l'emploi des conditions de production comme moyen spécifique de relever le taux de profit, est considérée par le capitaliste comme un aspect totalement étranger à l'ouvrier, « apparaît, de façon encore plus nette que les autres forces contenues dans le travail, comme une force inhérente au capital », comme une méthode propre au mode de production capitaliste, bref : comme une *fonction du capitaliste*. « Cette représentation a d'autant moins de quoi surprendre qu'elle correspond à l'apparence des faits, et qu'en réalité le rapport capitaliste dissimule sa structure interne dans l'indifférence totale, l'extériorisation et l'aliénation dans lesquels il place l'ouvrier à l'égard des conditions de la réalisation de son propre travail[17] », au point de rendre « étrangers et indifférents l'un à l'autre, l'ouvrier, représentant du travail vivant d'un côté et l'emploi économique, c'est-à-dire rationnel des conditions du travail de l'autre ».

Ainsi, grâce à la nature immédiatement sociale du travail, la domination toujours plus exclusive du capital sur les conditions de

15 *Ibid.*, p. 100.
16 *Ibid.*, p. 98.
17 *Ibid.*, p. 103.

travail s'étend et s'approfondit ; et, par le biais de cette domination et de l'emploi toujours plus rationnel de *toutes* les conditions de la production, l'exploitation capitaliste de la force de travail se développe et *se spécifie*. À partir de ce moment-là, les moyens de production ne sont plus seulement la *propriété objective* du capitaliste, mais, ils sont aussi une *fonction subjective* du capital. Et parce que l'ouvrier les affronte dans le procès de production, il ne les reconnaît plus que comme des valeurs d'usage de la production, des instruments et matériaux du travail. C'est-à-dire que l'ouvrier se met à considérer l'ensemble du procès de production du point de vue du procès du travail simple. L'unité du procès de travail et du procès de valorisation n'est plus que dans les mains du capital ; désormais, l'ouvrier ne parvient plus à saisir le procès de production dans son ensemble qu'à travers la *médiation* du capital : la force de travail n'est plus seulement *exploitée* par le capitaliste, elle est *intégrée* dans le capital. Le développement du capitalisme porte aussi en lui le développement de l'exploitation capitaliste, qui à son tour porte en lui le développement de la lutte de classe : de la législation de fabrique à la rupture de l'État. La lutte pour la réglementation de la journée de travail voit *encore* le capitaliste et l'ouvrier, face à face, comme des acheteurs et des vendeurs. Le capitaliste défend son droit à acheter davantage de *sur-travail,* l'ouvrier, son droit à en vendre moins. « Droit contre droit… entre des droits égaux c'est la force qui décide. » La force du capitaliste collectif d'un côté, la force de l'ouvrier collectif de l'autre. C'est à travers la méditation de la législation, de l'intervention de la loi, de l'usage du droit, c'est-à-dire sur le *terrain politique* que, pour la première fois, le contrat d'achat-vente entre le capitaliste individuel et l'ouvrier isolé se transforme en rapport de force entre classe des capitalistes et classe ouvrière. Il semblerait que ce passage laisse entrevoir le terrain idéal où, seul, peut se développer l'affrontement de classe général : c'est bien ainsi qu'il s'est produit historiquement. Mais pour décider s'il est possible de généraliser ce moment, il faut d'abord saisir le trait spécifique qui l'a caractérisé, à savoir le mode déterminé selon lequel il a opéré à l'intérieur d'un certain type de développement du capitalisme. Ce n'est pas par hasard que Marx place ici le chapitre sur la journée de

travail quand il s'agit de passer de la plus-value absolue à la plus-value relative, du capital qui s'empare du procès de travail tel qu'il le trouve, au capital qui bouleverse ce procès de travail lui-même jusqu'à le modeler à son image et à sa ressemblance. La lutte pour la journée de travail normale se situe historiquement au cœur de ce passage. Il est vrai que, face à la tendance innée du capital à prolonger de façon démesurée la journée de travail, les ouvriers ont serré les coudes et ont arraché de haute lutte, *en tant que classe,* une loi de l'État, une barrière sociale, qui les empêchait eux-mêmes d'accepter l'esclavage « réalisé par un contrat volontaire avec le capital ». La lutte de classe ouvrière a contraint le capitaliste à changer la *forme* de sa domination. Ce qui veut dire que la pression de la force de travail est capable d'obliger le capital à modifier jusqu'à sa composition interne, qu'elle intervient *à l'intérieur* du capital comme composante essentielle du développement capitaliste, qu'elle pousse en avant, de l'intérieur, la production capitaliste et la fait déborder dans tous les rapports extérieurs de la vie sociale. Ce qui apparaît, à un stade de développement plus avancé, comme une fonction spontanée de l'ouvrier, détaché des conditions du travail et intégré par rapport au capital, apparaît à un stade plus arriéré comme la nécessité légale d'une barrière sociale qui doit empêcher le gaspillage de la force de travail et fonder en même temps son exploitation spécifiquement capitaliste. La *médiation politique* assume une fonction particulière, en chacun de ces deux moments. Il n'est pas dit que le terrain de la politique bourgeoise doive vivre éternellement dans le *ciel* de la société capitaliste.

Les changements du mode matériel de production et les changements correspondants dans les rapports sociaux entre producteurs « sont la première cause de cette transgression démesurée qui réclame ensuite, pour lui faire équilibre, l'intervention sociale, laquelle à son tour limite et règle uniformément la journée de travail avec ses temps de repos légal[18] ». Tous « ces édits minutieux qui règlent, militairement et au son de la cloche, la période, les limites et les poses du travail,

18 *Ibid.*, t. I, p. 292.

ne furent point le produit d'une fantaisie parlementaire. Ils naquirent des circonstances et se développèrent peu à peu comme *lois naturelles* du mode de production moderne[19] ». Le parlement anglais est arrivé, par l'expérience seule, à la conviction « qu'une simple *loi coercitive* suffit pour *faire disparaître* tous les *obstacles prétendus naturels* qui s'opposent à la régularisation et à la limitation de la journée de travail[20] ». La loi de fabriques, lorsqu'elle était introduite dans une branche d'industrie, accordait un dernier délai aux fabricants afin qu'ils se débarrassent des difficultés techniques. « Mais en activant ainsi le développement des éléments matériels nécessaires à la transformation du régime manufacturier en régime de fabrique, la loi, dont l'exécution entraîne des avances considérables, accélère simultanément la ruine des petits chefs d'industrie et la concentration des capitaux[21] ». En ce sens, « la *législation de fabrique,* cette première réaction consciente et *planifiée* de la société contre son propre organisme, telle que l'a faite le mouvement spontané de la production capitaliste, est, comme nous l'avons vu, un fruit aussi naturel de la grande industrie que les chemins de fer, le fil de coton, les *self-actors* et la télégraphie électrique[22] ». Le capitaliste collectif, que ce soit par les conclusions des différentes commissions d'enquête, ou par l'intervention brutale de l'État, cherche tout d'abord à convaincre, et en dernier lieu en arrive à contraindre le capitaliste individuel à se modeler sur les besoins généraux et uniformes de la production sociale capitaliste. L'exploitation de la force de travail peut se faire *même* à travers l'épargne de travail : de même l'augmentation continuelle de la partie constante du capital va de pair avec l'économie toujours croissante dans l'emploi du capital constant lui-même. Ce n'est que sur cette base qu'un processus de généralisation de la production capitaliste et son développement à un niveau supérieur deviennent possibles. L'affrontement de classe sur le terrain politique, la médiation politique de la lutte de classe ont été, *en ce cas,* à la fois le *résultat* d'un certain

19 *Ibid.*, p. 277.
20 *Ibid.*, t. II, p. 156.
21 *Ibid.*, p. 156.
22 *Ibid.*, p. 159.

degré de développement et le *présupposé* pour que ce développement conquière son propre mécanisme autonome ; à compter de ce moment, ce mécanisme est allé très loin ; il a été jusqu'à récupérer en son sein la médiation politique elle-même, et le terrain politique de la lutte de classe. « Cette généralisation, devenue indispensable, pour protéger la classe ouvrière physiquement et moralement, hâte en même temps, comme nous l'avons déjà indiqué, la métamorphose du travail isolé, disséminé et exécuté sur une petite échelle, en travail socialement organisé et combiné en grand et, par conséquent, aussi la concentration des capitaux et le régime exclusif de fabriques. Elle détruit tous les modes traditionnels et de transition, derrière lesquels se dissimule encore en partie le pouvoir du capital pour le remplacer par son autocratie immédiate. Elle généralise en même temps la lutte directe engagée contre cette domination [23] ».

Il faut prendre ceci avant tout comme le point d'arrivée d'un long processus historique qui était parti de la production de la plus-value absolue, pour aboutir nécessairement à la production de la plus-value relative ; du prolongement forcé de la journée de travail à l'augmentation de la force productive du travail qui *semble* spontanée ; bref, de l'élargissement pur et simple du procès de production dans son ensemble à la transformation interne de ce dernier, qui a pour résultat de révolutionner continuellement le procès de travail, en fonction et selon une dépendance toujours plus organique du procès de valorisation. Ce qui tout d'abord n'était qu'un rapport facilement discernable entre la sphère de la production et les autres sphères sociales devient désormais un rapport beaucoup plus complexe entre les changements *internes* à la sphère de la production et les changements *internes* aux autres sphères : ce rapport *entre production capitaliste* et *société bourgeoise* devient aussi beaucoup plus *médiatisé,* organique, mystifié, évident et dissimulé à la fois. Plus le rapport déterminé de la production capitaliste s'empare du rapport social dans sa généralité, plus il semble s'évanouir en ce dernier comme une de ses particularités

23 *Ibid.*, p. 178.

marginales. Plus la production capitaliste pénètre en profondeur et envahit en extension la totalité des rapports sociaux, plus la société apparaît comme la *totalité* face à la production, et la production comme une *particularité* face à la société. Quand le particulier se généralise et s'universalise, il *apparaît* comme représenté par le général et par l'universel. Dans le rapport social de production capitaliste, la généralisation de la production s'exprime en une hypostase de la société. Lorsque la production *spécifiquement* capitaliste a achevé de tisser l'ensemble des rapports sociaux, elle apparaît elle-même comme un rapport social *générique*. Et les formes phénoménales se reproduisent avec une spontanéité immédiate, comme des *formes de pensée courantes :* « c'est la science qui doit *découvrir* le rapport substantiel ». Si l'on se borne à n'avoir de prise sur cette réalité que de façon purement *idéologique,* on ne fait que *reproduire* cette réalité telle qu'elle se présente et la renverser en la conservant dans son apparence. Si l'on veut saisir le lien intime et matériel des rapports réels, il faut, par un effort théorique de pénétration scientifique, dépouiller tout d'abord l'objet – la société bourgeoise – de toutes ses formes phénoménales mystifiées, idéologisées, pour pouvoir isoler, puis frapper sa substance cachée, qui est et reste le rapport de production capitaliste.

Dans l'ouvrage extraordinaire qu'est *Le Développement du capitalisme en Russie,* quand il en arrive à la grande industrie mécanique, Lénine établit avant tout que le *concept scientifique de fabrique* ne correspond nullement au sens commun et courant du terme. « Dans notre statistique officielle et, d'une façon générale, dans notre littérature, on appelle fabrique tout établissement industriel plus ou moins important, qui emploie un nombre plus ou moins grand d'ouvriers salariés. Dans la théorie de Marx, par contre, le terme de grande industrie mécanique (de fabrique) est réservé à un stade bien déterminé du capitalisme dans l'industrie, très précisément à son stade supérieur[24]. » Puis il renvoie à la quatrième section du premier livre du *Capital,* plus particulièrement au passage de la manufacture à la

24 V. Lénine, *Œuvres*, Paris, éd. Sociales, 1969, t. III, p. 480.

grande industrie, où le concept scientifique d'usine sert justement à marquer « les formes que prend le développement du capitalisme et des stades par lesquels il passe dans l'industrie d'un pays donné[25] ». À un certain degré de son développement, si le capital veut diminuer la *valeur de la force de travail,* il est inévitablement contraint à augmenter la *force productive du travail,* il est donc obligé à transformer le maximum de travail nécessaire possible en plus-value ; en somme il doit bouleverser toutes les conditions techniques et sociales du procès de travail et révolutionner de l'intérieur le *mode* de production. « Dans la production capitaliste, *l'économie de travail* au moyen du développement de la force productive ne vise nullement à *abréger la journée de travail*[26]. » Il ne s'agit que d'abréger le temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail, et donc à la production d'une masse déterminée de marchandises. C'est-à-dire que l'augmentation de la force productive du travail doit d'abord se rendre maîtresse des branches d'industrie dont le produit détermine la valeur de la force de travail. « Mais la valeur d'une marchandise n'est pas uniquement déterminée par la quantité de travail qui lui donne forme, mais également par la masse de travail contenue dans ses *moyens de production*… Pour qu'il fasse baisser la valeur de la force de travail, l'accroissement de productivité doit affecter des branches d'industrie dont les produits déterminent la valeur de cette force, c'est-à-dire des industries qui fournissent soit les marchandises nécessaires à l'entretien de l'ouvrier soit les moyens de production de ces marchandises. *En faisant diminuer leur prix,* l'augmentation de la productivité fait en même temps tomber la valeur de la force de travail[27]. » Si l'on comprend ce processus non pas du point de vue du capitaliste individuel, mais de celui de la société capitaliste dans son ensemble, on voit alors que toute diminution de la valeur de la force de travail entraîne une augmentation corrélative du *taux général de la plus-value.* « Le *travail* d'une productivité exceptionnelle compte comme travail *complexe,* ou crée dans un temps donné plus de valeur que le travail social moyen

25 *Ibid.*, p. 481.
26 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, t. II, p. 14.
27 *Ibid.*, p. 10.

du même genre… Le capitaliste qui emploie le mode de production perfectionné s'approprie, par conséquent, sous forme de sur-travail, une plus grande partie de la journée de l'ouvrier que ses concurrents dans la même industrie. Il fait, pour son compte particulier, ce que le capital fait en grand et en général dans la production de la plus-value relative[28]. » La loi coercitive de la concurrence introduit et généralise le nouveau mode de production ; mais la concurrence elle-même, le mouvement externe des capitaux ne sont que d'autres aspects que *présentent* « les lois immanentes de la production capitaliste » ; donc « l'analyse scientifique de la concurrence présuppose en effet l'analyse de la nature intime du capital. C'est ainsi que le mouvement apparent des corps célestes n'est intelligible que pour celui qui connaît leur mouvement réel[29] ». Une chose est certaine : pour être affecté de façon positive par tout ce processus, le taux général de la plus-value doit continuellement reconsidérer la valeur de la force de travail, révolutionner les conditions du procès de travail, enfin généraliser et accélérer le mode capitaliste de la production sociale : c'est cette donnée de départ qui fera ensuite du capitalisme un puissant système historique de développement des forces productives et sociales.

Le développement capitaliste est lié organiquement à la production de la *plus-value relative.* Et la plus-value relative est organiquement liée à toutes les vicissitudes *internes* du procès de production capitaliste, à l'unité distincte mais toujours plus complexe qui existe entre procès de travail et procès de valorisation, entre le bouleversement des conditions de travail, et l'exploitation de la force de travail, enfin entre progrès technique et social d'une part et despotisme capitaliste de l'autre. Plus le développement capitaliste avance, c'est-à-dire plus la production de la plus-value relative pénètre et s'étend partout, plus le circuit production-distribution-échange-consommation se parfait inéluctablement ; c'est-à-dire que le rapport entre production capitaliste et société bourgeoise, entre usine et société, entre société et État,

28 *Ibid.*, p. 12.
29 *Ibid.*, p. 10.

devient de plus en plus organique. Au niveau le plus élevé du développement capitaliste le rapport social devient un *moment* du rapport de production, et la société tout entière devient une *articulation* de la production, à savoir que toute la société vit en fonction de l'usine, et l'usine étend sa domination exclusive sur toute la société. C'est sur cette base que la machine de l'État politique tend de plus en plus à s'identifier à l'image du *capitaliste collectif,* elle devient de plus en plus une propriété du mode capitaliste de production et donc une *fonction du capitaliste.* Le processus d'unification de la société capitaliste, que le développement spécifique de sa production lui a imposé, ne tolère plus l'existence d'un terrain politique qui soit indépendant quoique d'une façon purement formelle du réseau des rapports sociaux. En un certain sens il est vrai que les fonctions politiques de l'État sont en train d'être absorbées à l'intérieur de la société, à cette différence près qu'il s'agit de la société de classes du mode de production capitaliste : et l'on peut bien traiter cela de réaction *sectaire* à l'égard de ceux qui considèrent l'État politique moderne comme le terrain d'affrontement neutre entre le capital et le travail. Marx a proféré, à ce propos, des paroles prophétiques qui ne sont jamais passées dans la pensée *politique* marxiste. «Ce n'est pas assez que d'un côté se présentent les conditions matérielles du travail, sous forme de capital, et de l'autre des hommes qui n'ont rien à vendre, sauf leur puissance de travail. Il ne suffit pas non plus qu'on les contraigne par la force à se vendre volontairement. Dans le progrès de la production capitaliste, il se forme une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs, qui, grâce à l'éducation, à la tradition, à l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement de saisons. Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance… La sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capitaliste sur le travailleur. Parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale (extra-économique et immédiate), mais ce n'est que par exception. Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des *lois naturelles de la production,* c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par les

conditions mêmes de la production[30]. »

Et bien, *l'un* des instruments qui *fonctionnent* au sein de ce processus est précisément le rapport mystifié qui s'établit à un niveau déterminé de développement, entre la production capitaliste et la société bourgeoise, c'est-à-dire entre le rapport de production et le rapport social ; il est la *conséquence* des changements intervenus dans le rapport social de production et la *prémisse* pour que ce rapport soit de nouveau considéré comme une *loi naturelle*. Et le paradoxe n'est qu'apparent : tant que l'usine est une particularité, même essentielle, dans la société, elle réussit à conserver ses traits spécifiques face à l'ensemble de la réalité. Mais lorsque l'usine s'empare de la société dans son ensemble et que toute la production sociale est devenue production industrielle, alors les traits spécifiques de l'usine se perdent dans les caractéristiques générales de la société. En définitive, quand toute la société se trouve transformée et réduite en une usine, cette dernière en tant que telle, semble *disparaître*. C'est sur cette base matérielle, et avec un degré de réalité croissant que les développements idéologiques sur les métamorphoses bourgeoises se succèdent et se parfont. Le degré le plus élevé de développement de la production capitaliste marque aussi le degré le plus profond de la mystification de tous les rapports sociaux bourgeois. Le processus réel de *prolétarisation* croissante se présente comme un processus formel de *tertiairisation*. La réduction de toute forme de travail à du travail industriel, de tous les types de travaux à de la marchandise force de travail, se manifeste comme l'extinction de la force de travail elle-même en tant que marchandise, et donc, comme une dévalorisation de sa valeur en tant que produit. La rétribution de tout prix du travail sous forme de salaire apparaît comme la négation absolue du profit capitaliste, en tant qu'élimination absolue du sur-travail ouvrier. Le capital qui compose et recompose le procès de travail, selon les besoins croissants de son propre procès de valorisation, se présente

30 *Ibid.*, t. III, p. 178. Les mots entre parenthèses correspondent à l'édition italienne. D'autre part nous avons remplacé l'expression : *lois naturelles de la société*, par *lois naturelles de la production*, toujours par souci de fidélité au raisonnement de l'auteur.

désormais comme une puissance objective et spontanée de la société qui s'auto-organise et, se développe. La réintégration des fonctions politiques de l'État dans la structure de la société civile elle-même prend la forme d'une contradiction entre l'État et la société, et le caractère toujours plus étroitement fonctionnel de la politique à l'économie, celle de la possibilité d'une autonomie du terrain politique vis-à-vis des rapports économiques. En un mot, la concentration du capital, et en même temps l'hégémonie exclusive du système d'usine – ces deux résultats historiques du capitalisme moderne – se renversent en leur contraire ; la première en la dissolution du capital comme rapport social déterminé, la seconde en l'exclusion du rapport spécifique de production, de l'usine. C'est pour cette raison que le capital apparaît comme la richesse objective de la société en général, et l'usine comme un mode particulier de production du capital « social ». Et c'est l'ensemble de toutes ces déterminations qui accapare le regard grossier et bourgeois du sociologue vulgaire. Lorsque le savant lui-même en est réduit à être un ouvrier salarié, le travail salarié lui-même sort des limites de la connaissance scientifique, ou plutôt il devient le domaine d'application exclusif de cette fausse science bourgeoise qu'est la technologie. Inutile d'ajouter que tout cela n'est pas encore arrivé, et que nous ne nous en occuperons que lorsque ce sera le cas. « Celui qui désire représenter un phénomène vivant dans son évolution, se trouve inévitablement placé devant le dilemme suivant : être en avance ou en retard. Pas de milieu[31]. »

C'est là un principe de méthode à utiliser systématiquement. Même s'il nous contraint à choisir cette féroce *partialité*, qui suscite une si grande terreur dans l'âme modérée de tant de « révolutionnaires professionnels ». D'autant plus qu'il ne s'agit pas d'un procédé qui s'avère être un choix arbitraire de l'esprit, mais d'un processus réel de développement objectif qu'il faut *anticiper* et non pas *suivre.* On ne cherche pas à faire oublier l'existence du monde extérieur à la production. Mais mettre l'accent sur une des parties, cela signifie en

31 V. Lénine, *Le Développement du capitalisme en Russie*, *op. cit.*, p. 341, note.

reconnaître et en prôner le caractère essentiel par rapport aux autres. D'autant plus que ce particulier, *en tant que tel,* se généralise. La partialité scientifique du point de vue ouvrier ne doit pas être confondue avec un *reductio ad unum* (réduction à l'unité) mystique. Il s'agit de considérer la distribution, l'échange et la consommation du point de vue de la production. Puis, à l'intérieur de la production, examiner le procès de travail du point de vue du procès de valorisation, et le procès de valorisation du point de vue du procès de travail : saisir donc l'unité organique du procès de production qui *fonde* à son tour l'unité entre la production, la distribution l'échange et la consommation. Le caractère global et dynamique de ce procès peut être saisi soit par la *partialité* du capitaliste collectif, soit par celle de l'ouvrier socialement combiné : avec la différence que la première se manifeste dans tout le caractère fonctionnellement despotique de ses apparences conservatrices, tandis que la deuxième se révèle dans toute la force libératrice de son développement révolutionnaire.

Le rapport social de production capitaliste considère la société comme un *moyen* et la production comme une *fin ;* le capitalisme est production pour la production. Le *caractère social* de la production n'a qu'une fonction de *médiation* en vue de l'appropriation privée. En ce sens, dans le capitalisme, le rapport social ne se trouve jamais plus *séparé* du rapport de production ; et ce dernier en vient à se confondre toujours davantage avec le *rapport social d'usine* qui acquiert de plus en plus un contenu directement *politique.* C'est le développement capitaliste lui-même qui tend à subordonner tout rapport politique au rapport social, tout rapport social au rapport de production et tout rapport de production au rapport d'usine ; car seul cela peut lui permettre ensuite de reparcourir, à l'intérieur de l'usine, le chemin inverse : la lutte du capitaliste pour décomposer la figure antagoniste de l'ouvrier collectif, et la recomposer à son image. Le capital attaque le travail sur son propre terrain ; c'est seulement en se plaçant à l'intérieur du travail qu'il peut parvenir à désintégrer l'ouvrier collectif et à intégrer ensuite l'ouvrier isolé. On n'a plus seulement les moyens de production d'un côté, et l'ouvrier de l'autre ; on a d'un côté l'ensemble des conditions

du travail, et de l'autre l'ouvrier qui travaille ; le travail et la force de travail qui s'opposent l'un à l'autre, et qui se trouvent tous deux unis *à l'intérieur* du capital. À ce stade, l'idéal du capitalisme le plus moderne devient celui de retrouver le rapport primitif de pur et simple achat-vente contracté par le capitaliste individuel et l'ouvrier isolé : mais celui-là ayant en main la puissance sociale du monopole, et celui-ci étant subordonné individuellement par la cotation par poste. La *silencieuse coercition des rapports économiques* vient sceller elle-même la domination du capitaliste sur l'ouvrier. La législation d'usine actuelle marque la rationalisation de la production capitaliste. L'établissement d'une constitution à l'intérieur de l'usine sanctionnera « la domination exclusive du régime de fabrique » sur l'ensemble de la société.

Il est vrai aussi que ce fait « généralisera la lutte directe contre cette domination ». Et, de fait, à ce stade, il ne s'avère plus seulement *possible,* mais historiquement *indispensable* d'enfoncer au cœur du rapport social de production la lutte globale contre le système social, et de mettre en crise la *société bourgeoise* de l'intérieur de la *production capitaliste.* Il devient essentiel pour la classe ouvrière de se mettre à parcourir, avec toute sa conscience de classe, le chemin que lui dicte précisément le développement capitaliste : c'est-à-dire voir l'État du point de vue de la société, la société du point de vue de l'usine et enfin l'usine du point de vue de l'ouvrier. En se fixant pour tâche de recomposer sans cesse la figure matérielle de l'ouvrier collectif contre le capital qui essaie de la désarticuler ; bien plus, avec l'objectif d'en arriver à décomposer le capital dans sa nature essentielle, en les éléments potentiellement antagonistes qui le composent organiquement. Au capitaliste qui cherche à opposer à l'intérieur de l'ouvrier collectif, travail et force de travail, on répondra en opposant, à l'intérieur du capital lui-même, force de travail et capital. Au point où nous en sommes arrivés, le capital cherche à décomposer l'ouvrier collectif et l'ouvrier à décomposer le capital : non plus droit contre droit tranché par la force, mais force contre force directement. Tel est le stade ultime de la lutte de classe au plus haut degré de développement du capitalisme.

L'erreur du vieux maximalisme était de concevoir cette opposition *de l'extérieur* pour ainsi dire ; il imaginait la classe ouvrière comme tout entière *en dehors* du capital, et comme son adversaire général en tant que tel : d'où cette incapacité d'arriver à la moindre connaissance scientifique, et cette stérilité de toute pratique de lutte. Aujourd'hui, il faut en revanche oser dire que l'on doit examiner immédiatement du point de vue ouvrier, non pas la condition ouvrière, mais bien plutôt la situation du capital. L'ouvrier doit, au sein de sa propre analyse, faire une place de choix au capital, cette place de choix que le capital possède objectivement dans le système. Ce n'est pas fini : la classe ouvrière doit se découvrir comme faisant *partie,* matériellement, du capital, si elle veut ensuite pouvoir s'opposer à elle-même *tout* le capital. Il lui faut commencer par se reconnaître comme un *détail* du capital, si elle veut se présenter comme son adversaire *global.* L'ouvrier collectif ne s'oppose pas seulement à la machine en tant que celle-ci est du capital constant, mais il s'oppose à la force de travail elle-même en tant que celle-ci est du capital variable. Il doit parvenir à avoir pour ennemi le capital dans sa totalité : et par conséquent, lui-même aussi en tant qu'il est partie du capital. Le travail doit considérer la force de travail comme son ennemie personnelle, *en tant qu'elle est marchandise.* C'est sur cette base que la nécessité pour le capitalisme *d'objectiver* à l'intérieur du capital toutes les potentialités *subjectives* du travail, *peut* produire, du côté ouvrier, la prise de conscience la plus grande de l'exploitation capitaliste. La tentative d'intégrer la classe ouvrière à l'intérieur du système est précisément ce qui peut provoquer la riposte décisive : la rupture du système et l'élévation de la lutte de classe à son niveau maximum. À ce stade de son développement le capitaliste se trouve placé devant la nécessité suivante : ou bien il passe ce cap, et alors il en sort victorieux pour longtemps ; ou bien la classe ouvrière *organisée* parvient à le battre une première fois sur ce terrain, et alors ce qui naîtra, c'est le modèle de la révolution ouvrière dans le capitalisme moderne.

Nous avons vu la marchandise force de travail comme ce qui est le côté véritablement actif du capital, et le lieu réel de toute dynamique

capitaliste. Protagoniste, elle l'est non seulement de la reproduction élargie du procès de valorisation, mais aussi des révolutions continuelles qui bouleversent le procès de travail. Les transformations technologiques elles-mêmes sont imposées et dictées par les modifications qui sont intervenues dans la valeur de la force de travail. Association, manufacture, grande industrie, ne sont que « des moyens particuliers de produire la plus-value relative », différentes formes de l'économie du travail, qui provoque elle-même à son tour des modifications croissantes de la composition organique du capital. Le capital dépend de plus en plus de la force de travail ; aussi doit-il la posséder de façon toujours plus parfaite, comme c'est le cas pour les forces naturelles de sa production ; il lui faut réduire la classe ouvrière elle-même à être une *force naturelle de la société.* Plus le développement capitaliste progresse, plus le capitaliste collectif éprouve le besoin de voir tout le travail à l'intérieur du capital, de contrôler tous les mouvements de la force de travail qu'ils soient internes ou externes, bref se voit contraint de programmer à long terme le rapport capital-travail et d'en faire l'indice de la stabilité sociale du système. Une fois que le capital a fait la conquête de tous les domaines qui sont extérieurs à la production capitaliste au sens strict du mot, il amorce un processus de colonisation interne ; mieux, c'est lorsque le cercle de la *société* bourgeoise achève de se boucler en production, distribution, échange et consommation que commence à vrai dire le processus de *développement capitaliste* proprement dit. À un tel stade, le processus de capitalisation objective des forces subjectives du travail s'accompagne, et doit nécessairement le faire, d'un processus de dissolution matérielle de l'ouvrier collectif, et donc de *l'ouvrier* lui-même, en tant que tel : il en est réduit à n'être plus que propriété du mode de production capitaliste, et par conséquent *fonction du capitaliste.* Il est bien évident que l'intégration de la classe ouvrière dans le système devient, dès lors, une nécessité *vitale* pour le capitalisme : le fait que les ouvriers refusent cette intégration empêche le système de fonctionner. La seule alternative possible devient : la stabilisation dynamique du système ou la révolution ouvrière.

Marx explique que, « parmi tous les moyens de production, c'est la classe révolutionnaire elle-même qui constitue la force productive la plus grande ». Le procès de production capitaliste est déjà en lui-même révolutionnaire : il maintient sans cesse en mouvement toutes ses forces productives y compris cette force productive vivante et consciente qu'est la classe ouvrière, et y opère des bouleversements continuels. Le développement des forces productives est la « mission historique » du capitalisme. Et, à vrai dire, c'est le *fondement* en même temps de sa contradiction majeure : car le développement incessant, des forces productives ne peut pas ne pas entraîner le développement continuel de la plus grande des forces productives : la classe ouvrière en tant que classe révolutionnaire. C'est cela qui doit pousser l'ouvrier collectif à mettre consciemment en valeur la portée objectivement révolutionnaire du développement capitaliste : au point de le contraindre à parcourir le développement pour ne pas rester à la traîne. Voilà pourquoi la révolution ouvrière ne doit pas se produire *après,* lorsque le capitalisme s'est déjà *effondré* dans la catastrophe d'une crise générale, ni *avant* même que le capitalisme n'ait entamé le cycle spécifique de son développement. Elle ne peut et ne doit se produire que *simultanément* à ce développement ; il lui faut se présenter à la fois comme une *composante interne* du développement et comme sa *contradiction interne ;* exactement comme c'est le cas pour la force de travail qui ne peut mettre en crise la société capitaliste tout entière que de l'intérieur du *capital.* Seul le développement révolutionnaire de la classe ouvrière est à même de conférer toute son efficience, et toute son évidence en même temps, à la contradiction fondamentale qui existe entre le niveau des forces productives et les rapports sociaux de production : sans ce développement la contradiction elle-même demeure à l'état de *potentialité,* et non de *réalité,* bref une pure et simple *possibilité,* tout comme la possibilité de la crise au niveau M.A.M. (Marchandise-Argent-Marchandise). On n'évalue pas le niveau de développement des forces productives au degré de progrès technologique, mais au degré de conscience révolutionnaire de la classe ouvrière. Ou plutôt la première méthode est celle du capitaliste qui ne conçoit l'ouvrier que comme l'appendice humain

de ses machines ; la seconde celle du mouvement ouvrier organisé qui entend organiser là-dessus la rupture du rapport social, mais qui, de fait, freine et emprisonne l'expérience révolutionnaire de la classe ouvrière. En ce sens, la contradiction existant entre le niveau des forces productives et les rapports sociaux de production n'est que la manifestation *extérieure* d'une autre contradiction qui vit, elle, entièrement *à l'intérieur* du rapport social de production : c'est-à-dire la contradiction qui existe entre le caractère social du procès de production et l'appropriation privée du produit, entre le capitaliste individuel qui cherche à *décomposer* ce caractère social et l'ouvrier collectif qui la *recompose* de nouveau ; entre la tentative patronale d'intégration *économique* et la réponse *politique* que suscite l'antagonisme ouvrier. Nous ne parlons pas de ces choses en l'air. C'est le processus qui est en train de se produire en Italie aujourd'hui, et sous les yeux de tous. Sur ce terrain se jouera, et pour longtemps, l'alternative : capitalisme ou socialisme. Le parti politique du capitalisme italien semble l'avoir compris ; ce n'est pas le cas des partis du mouvement ouvrier.

Il ne s'agit pas d'éliminer de force toutes les autres contradictions qui subsistent néanmoins, dont chacun peut peut-être mieux se rendre compte, et qui n'en apparaîtront que plus essentielles à la compréhension du tout. Le problème est d'acquérir le principe élémentaire suivant : à un niveau déterminé de développement capitaliste, l'ensemble des contradictions existantes entre les différentes *parties* du capitalisme doivent s'exprimer dans la contradiction fondamentale qui existe entre la classe ouvrière et *tout* le capitalisme : C'est seulement lorsqu'on en est arrivé là que s'ouvre le *processus* de la révolution socialiste. Faire s'exprimer *à travers* la classe ouvrière toutes les contradictions du capitalisme, c'est dire d'emblée que *ces* contradictions sont insolubles dans le cadre même du capitalisme : bref, qu'elles demeurent *au-delà* du système qui les produit. Car la seule contradiction *insoluble* propre au capitalisme, c'est la classe ouvrière *à l'intérieur* du capitalisme : ou plutôt elle le devient à partir du moment où elle *s'auto-organise en classe révolutionnaire.* Non pas l'organisation de la classe opprimée, la défense des intérêts des tra-

vailleurs ; ni son organisation en classe gouvernementale qui gère les intérêts capitalistes. Mais l'organisation en classe antagoniste : *l'auto gouvernement politique de la classe ouvrière à l'intérieur du système économique du capitalisme.* Si l'expression : « dualité de pouvoirs » a un sens, ce doit être celui-là. Le problème aujourd'hui n'est plus de savoir si la conscience politique doit être apportée à l'ouvrier *de l'extérieur,* et si c'est le parti à qui revient ce rôle. C'est le développement du capitalisme, de la production capitaliste qui finit par toucher aux confins de la société bourgeoise, bref de l'usine qui a imposé désormais sa domination exclusive à la société dans son ensemble, qui a déjà dicté directement la solution du problème : au parti revient le rôle d'apporter la conscience politique, mais il doit le faire de l'intérieur du procès de production. Il n'y a personne aujourd'hui pour penser mettre en place, tant soit peu, un processus révolutionnaire sans *organisation politique* de la classe ouvrière, sans *parti ouvrier.* Mais trop de gens pensent encore que le parti peut diriger la révolution en restant *enfermé en dehors de l'usine,* que l'action politique commence là où finit le rapport de production, et que la lutte *globale* contre le système est quelque chose qui se développe au sommet de l'État bourgeois, alors que ce dernier est devenu, entre temps, l'expression *particulière* des besoins sociaux de la production capitaliste. Qu'on y prenne bien garde : il ne s'agit pas de renoncer à la thèse léniniste de la rupture de l'appareil d'État, comme finissent par le faire inévitablement ceux qui s'engagent sur la voie démocratique. Il s'agit de fonder la rupture de l'État en la faisant surgir de l'intérieur de la société, la destruction de celle-ci en la faisant surgir à l'intérieur du procès de production, bref il s'agit de renverser les rapports de production à l'intérieur du rapport social d'usine. C'est à l'intérieur de l'usine capitaliste que l'on brise aujourd'hui l'appareil d'État bourgeois.

Que l'on parte de l'analyse du *Capital,* ou que l'on parte du niveau de développement du capitalisme actuellement, on en arrive à des conclusions identiques. Au stade où nous en sommes, nul ne peut affirmer encore que ces conclusions sont prouvées : il faut reprendre depuis le début une autre méthode ; prouver le sens de cette théorie marxienne du développement capitaliste qui s'avère être, chaque

jour davantage, le nœud historique de tous les problèmes : afin de la débarrasser de toutes les incrustations idéologiques qui ont endormi une partie du mouvement ouvrier dans l'attente opportuniste de son effondrement catastrophique, et contribué à en intégrer une autre partie dans un mécanisme autonome de régulation indéfinie du système. C'est la suite que l'on entend donner à cette analyse.

Il nous suffit ici d'avoir rappelé la nécessité préliminaire de retrouver *le chemin d'accès le plus correct* tant à l'analyse théorique qu'à la pratique de la lutte. L'usine-la société-l'État, tel est le point focal où convergent aujourd'hui la théorie scientifique, la pratique subversive, *l'analyse du capitalisme* et *la révolution ouvrière.* Cela suffirait déjà à vérifier la validité du chemin d'accès. Le « concept scientifique » d'usine est aujourd'hui celui qui ouvre la voie à la compréhension la plus complète du présent, et en même temps à sa plus complète destruction. *C'est précisément en vertu de cela* qu'il apparaît désormais comme le point de départ, pour la construction du nouvel édifice qui devra repartir de l'usine, si l'on veut que la croissance de l'État ouvrier se fasse *entièrement* de l'intérieur du nouveau rapport de production de la société socialiste.

1962

Le plan du capital [1]

Au début de la troisième section du livre II du *Capital,* Marx en vient à distinguer le processus direct de production du capital, du processus global de sa reproduction : le premier, comme nous l'avons vu, comprend aussi bien le procès de travail, que le procès de valorisation ; nous verrons que le second inclut autant le procès de consommation, qui passe par la médiation de la circulation, que le procès de reproduction du capital proprement dit. Dans les différentes formes que prend le capital dans son cycle, et plus particulièrement dans les différentes formes que prend ce cycle lui-même, le mouvement du capital individuel se manifeste comme *partie* d'un mouvement global du capital social. « Cependant, chaque capital particulier ne forme qu'une fraction promue à une existence autonome, pour ainsi dire douée d'une vie individuelle, de l'ensemble du capital social, de même que chaque capitaliste particulier n'est qu'un élément individuel de la classe des capitalistes [2]. » « Si nous considérons, dit Marx, la fonction annuelle du capital social dans son résultat, c'est-à-dire le produit-marchandise que la société fournit en un an, nous verrons qu'elle comprend aussi bien la reproduction *sociale* du capital que sa consommation *productive* et *individuelle.* »

« La production sociale englobe à la fois la reproduction du monde des marchandises et la reproduction (c'est-à-dire la conservation) de la classe capitaliste et de la classe ouvrière, et donc également la reproduction du caractère capitaliste de l'ensemble du procès de production [3] » : reproduction simple sur une échelle constante qui

1 Originellement cet essai portait un titre plus obscur mais plus précis : «Le Capital social» [note de l'auteur].

2 Pour ce chapitre particulièrement difficile, les traducteurs jugent utile de donner la référence aux trois traductions du *Capital* : l'édition Costes, trad. de J. Molitor, Paris 1926, la version des éditions Sociales, et enfin celle de la Pléiade. Nous citons en général la traduction des éditions Sociales, sauf quand celle-ci est manifestement en contradiction avec la version citée par Tronti. Éd. Costes, t. VII, p. 164; éd. Soc., t. V, pp. 7-8 ; éd. Pléiade, t. II, p. 728.

3 *Le Capital*, livre II, 2e section, chap. xx, éd. Costes, t. VII, pp. 235, 236 ; éd. Soc.,

apparaît d'emblée comme *faisant partie* d'une reproduction sur une échelle élargie, plus complexe, comme moment particulier et facteur réel de l'accumulation de capital – accumulation par conséquent, non plus du capital individuel, mais du capital social, et donc, reproduction élargie, au sein de celui-ci, de la classe capitaliste d'un côté, et de la classe ouvrière de l'autre. Le processus de socialisation du capital est la base matérielle spécifique sur laquelle s'édifie le processus de développement du capitalisme. La formation d'une *société* capitaliste déterminée présuppose que la production du capital *social* s'est déjà accomplie comme acte *historique,* et a été acquise comme un fait *naturel.* La figure du capitaliste collectif, fonctionnaire du capital social global, est elle-même le produit d'un stade déterminé de la production capitaliste. S'opposant à elle comme son résultat et son présupposé à la fois, la force de travail sociale a acquis une existence matérielle objective en tant que classe : le travail social global est devenu la classe des ouvriers organisés. Le « plan » du capital naît avant tout de la nécessité, pour lui, de faire fonctionner à l'intérieur du capital social la classe ouvrière *en tant que telle.* En effet, la socialisation croissante du rapport de production capitaliste ne porte pas en elle-même la société socialiste, mais seulement un pouvoir ouvrier croissant à l'intérieur du système capitaliste.

Des trois formes où s'exprime le processus cyclique du capital, la troisième, la circulation du capital-marchandise (M'…M'), est la seule où la valeur-capital apparaisse d'emblée comme le point de départ de sa valorisation. Dans le circuit du capital monétaire et dans celui du capital productif, le point de départ est toujours la valeur-capital primitive, qu'il reste encore à valoriser ; le mouvement global se résume à celui de la valeur-capital avancée. Tandis que M', en tant que rapport du capital, comprend d'emblée aussi bien le circuit de la valeur-capital que celui de la plus-value, d'une plus-value dont une partie a déjà été dépensée en revenu, et dont l'autre a été accumulée en capital. Partir de M', c'est donc partir du produit marchandise total, en tant qu'il est du capital-marchandise : la consommation individuelle et la consom-

t. V, p. 46 ; Pléiade, t. II, p. 752.

mation productive entrent dans la composition de celui-ci comme des conditions de la circulation ; et si la consommation *productive* est le fait de chaque capital pris en particulier, la consommation individuelle n'est concevable qu'en tant qu'acte social.

La transformation réalisée à *l'intérieur* de ce circuit touche l'ordre de grandeur de la valeur du capital : elle ne résulte pas, par conséquent d'un déplacement formel du capital monétaire dans le procès de circulation, mais d'une conversion matérielle du capital productif dans le procès de production. Le circuit M'… M' présuppose à *l'intérieur* de son parcours *l'existence* d'un autre capital industriel ; or nous avons vu que son point de départ n'est plus constitué seulement par la valeur-capital primitivement avancée, mais bien par la valeur-capital déjà valorisée : son mouvement se présente ainsi « d'emblée comme le mouvement global du capital industriel ». Il ne présente plus seulement « la forme de mouvement commune à tous les capitaux industriels individuels », mais simultanément, « la forme de mouvement de la somme des capitaux individuels, et donc la forme de mouvement du capital collectif global de la classe capitaliste [4] ».

Mais le capital industriel se trouve simultanément dans toutes les différentes étapes de sa circulation et parcourt successivement les différents types de fonctions remplies par les trois circuits. Le procès global constitue en fait l'unité des trois circuits ; la circulation totale est l'unité réelle des trois formes ; *c'est précisément pour cette raison* que la circulation *globale* se présente comme le produit *spécifique* de chaque forme particulière de fonction qu'assume le capital. « Il est indispensable pour le procès de production total, en particulier pour le capital social, qu'il soit en même temps procès de reproduction et par conséquent cycle de chacun de ses moments [5]. » Une partie du capital, en tant qu'il est du capital-marchandise, se transforme toujours en argent ; une autre, en tant que capital monétaire, se convertit en capital productif ; une autre enfin, en tant que capital productif,

4 *Ibid.*, livre II, I^re^ section, chap. III, éd. Costes, t. V, p. 165 ; éd. Soc., t. IV, p. 9 ; Pléiade, t. II, p. 554.
5 *Ibid.*, Livre II, I^re^ section, chap. IV, éd. Costes, t. V, p. 178 ; éd. Soc., t. IV, p. 96 ; Pléiade, t. II, pp. 555-556.

se transforme de nouveau en capital-marchandise. « La présence constante de ces formes est assurée par le mouvement du capital total qui parcourt ces trois phases… Ces formes sont des formes fluides et leur simultanéité est l'œuvre de leur succession[6]. »

En tant qu'il est de la valeur qui se valorise, le capital ne peut être qu'un mouvement continuel, un procès de circulation qui passe à travers différents stades et dont le développement revêt différentes formes. « Le procès cyclique du capital est une perpétuelle interruption, sortie d'un stade et entrée dans le suivant, abandon d'une forme et apparition sous une autre… Mais c'est la continuité qui est le trait caractéristique de la production capitaliste[7]. » C'est pour les capitaux individuels que « la continuité de la reproduction s'interrompt plus ou moins par endroits[8] ». Lorsqu'il se produit une *révolution* dans la valeur du capital social, le capital individuel court toujours le risque de succomber s'il ne s'adapte pas aux nouvelles conditions créées par cette modification de la valeur. « Plus les révolutions de la valeur se font aiguës et fréquentes, plus le mouvement de la valeur arrivée à l'existence indépendante, et agissant automatiquement avec la puissance d'un processus élémentaire de la nature, se fait sentir à l'encontre de la prévoyance et du calcul du capitaliste isolé[9]. » Dans ce cas, le mécanisme du circuit se bloque ; il y a réduction de la production ; le processus de développement doit s'arrêter dans son ensemble : et « tout blocage dans la succession jette le trouble dans la simultanéité du processus[10] ». D'où la nécessité d'établir un rapport entre les circuits des capitaux individuels, compris comme les mouvements partiels du procès de reproduction du capital social dans son ensemble. De fait, « c'est seulement dans l'unité des trois cycles que se réalise l'unité du procès total. Le capital social dans son ensemble

6 *Ibid.* ; éd. Costes, t. V, p. 179 ; éd. Soc. t. IV, pp. 96-97 ; Pléiade, t. II, p. 556 et note 1 de la p. 550.
7 *Ibid.* ; éd. Costes, t. V, p. 175 ; éd. Soc., t. IV, p. 95 ; Pléiade, t. II, p. 556 et note 1 de la p. 550.
8 *Ibid.* ; éd. Costes, t. V, p. 179 ; éd. Soc., t. IV, p. 97 ; Pléiade, t. II, p. 556 et note 1 de la p. 550.
9 *Ibid.* ; éd. Costes, t. V, p. 181 ; éd. Soc., t. IV, p. 98; Pléiade, t. II, p. 556 et note 1 de la p. 550.
10 *Ibid.* ; éd. Costes, p. 177 ; éd. Soc., p. 96.

est le seul à posséder cette continuité [11] ». Il se produit pour le capital social ce qui se produit « dans la structure articulée de la fabrique », où la circulation présente une fluidité, une régularité et une uniformité maximales et où « le produit se trouve tout aussi continuellement aux différentes étapes de son procès de formation qu'il est en train de passer d'une phase de production à l'autre [12] ».

Autre chose. Si l'on prend le capital au sens du capital individuel, la forme naturelle que revêt le produit marchandise ne présente aucun intérêt pour l'analyse : en effet, dans ce cas, on n'a affaire directement qu'au procès de production de la valeur et à la valeur des produits qui en résultent. Mais ce mode d'exposition semble cependant purement formel dès que l'on se met à considérer le capital social dans son ensemble et son produit, la valeur. Le mouvement à travers lequel une partie de la valeur des produits se transforme de nouveau en capital tandis que l'autre se voit affectée à la consommation individuelle, qu'elle soit celle de la classe des capitalistes ou celle de la classe ouvrière « constitue un mouvement à l'intérieur de la valeur du produit », à partir du moment où c'est le résultat du capital dans son ensemble qui s'exprime en cette valeur : « et dans ce mouvement, ce n'est pas seulement la valeur mais c'est encore la matière qui est remplacée ; il dépend donc tout autant des proportions relatives des composantes de la valeur du produit social que de leur valeur d'usage, de leur forme matérielle [13] ». La valeur reproduite en moyens de production doit être *au moins* égale à la partie constante de la valeur du capital social. Ainsi, pour donner un exemple, la partie de la journée de travail sociale qui produit des moyens de production ne fait que produire de nouveau du capital constant : c'est-à-dire qu'elle se borne à produire un produit destiné à la consommation productive. En revanche la partie de la journée de travail social qui produit des moyens de consommation ne fait que produire de nouveau du capital variable et de la plus-value : ou plutôt elle produit des produits qui

11 *Ibid.* ; éd. Costes, p. 179 ; éd. Soc., p. 97.
12 *Ibid.* ; éd. Costes, p. 176 ; éd. Soc., p. 95-96.
13 *Ibid.*, livre II, 3e section, chap. xx, éd. Costes, t. VII, p. 239 ; éd. Soc., t. V, p. 48 ; Pléiade, t. II, p. 753.

réalisent dans leurs formes naturelles la valeur du capital variable et la plus-value. *Chacune* de ces deux parties de la journée de travail social produit et reproduit (donc accumule) le capital constant, le capital variable et la plus-value des *deux* grandes sections *à la fois,* celle des moyens de production et celle des moyens de consommation. La journée de travail qui, dans la production du capital individuel, se présentait immédiatement scindée en travail nécessaire et en plus-value, la mystification n'intervenant que dans sa réalisation sous forme de salaire, se présente désormais dans la production du capital social comme divisée de fait entre la partie constante du capital et sa partie variable, entre la production-reproduction de l'une et la production-reproduction de l'autre, et dans chacune d'entre elles se trouvent compris la production et la consommation, les moyens de production et les moyens de consommation, la consommation productive et la consommation individuelle. La journée de travail social joue désormais un rôle direct à l'intérieur du procès de production du capital social ; et à l'intérieur de ce procès de production elle produit, reproduit et accumule du nouveau capital ; elle produit, reproduit et accumule une nouvelle force de travail. La division entre travail nécessaire et plus-value ne disparaît pas à ce stade : simplement elle se généralise, c'est-à-dire qu'elle se *socialise* dans le procès global de production capitaliste. C'est une plus-value sociale qui est extorquée à la classe ouvrière et qui finit par socialiser l'existence même de la plus-value. Mais la plus-value sociale n'est que le profit du capital social qui n'a rien à voir avec les sur-profits qui suintent de tous les pores de la société et que la rapine des monopoles parvient à grappiller. C'est tout un processus qui a pour base matérielle et en même temps pour but final de socialiser au maximum la production capitaliste, de socialiser la force de travail et *donc* le capital. « Si l'on se place du point de vue social, si donc l'on considère la totalité de la production sociale, qui englobe aussi bien la reproduction du capital social que la consommation individuelle, il faut se garder de tomber dans le travers où est tombé Proudhon dans son imitation de l'économie bourgeoise : il ne faut pas considérer qu'une société de type de production capitaliste perdrait son caractère spécifique, son caractère économique

déterminé par l'histoire, si on la considérait *en bloc* comme un tout. Au contraire, on a affaire alors au capitaliste collectif. Le capital global apparaît comme le capital par actions de tous les capitalistes individuels pris ensemble[14]. » Le profit – explique Marx – c'est simplement la plus-value calculée sur le capital social. Plus-value et profit sont en réalité la même chose ; ils sont quantitativement équivalents quant à leur masse. Le profit est la forme mystifiée sous laquelle *apparaît* la plus-value, tout comme le salaire est la forme mystifiée sous laquelle *apparaît* la valeur de la force de travail. Ce n'est que « dans la plus-value » que « la relation entre capital et travail est mise à nu » ainsi que la relation entre capital et plus-value ; « *le capital apparaît comme un rapport avec lui-même*[15] ». Ici disparaît jusqu'à la différence organique qui existait entre la partie constante et la partie variable du capital ; la plus-value n'a plus en face d'elle que le capital dans sa totalité indistincte. Et ce processus s'est déjà réalisé quand le procès de production et de circulation du capital, la production et la réalisation de la plus-value se sont réalisés, quand s'écoule la reproduction élargie et, par conséquent, lorsque l'accumulation progresse. Pourtant il existe à *l'intérieur* de ce processus un point qui fait faire un *saut* au développement dans son ensemble. C'est le stade où l'ensemble de la production capitaliste arrive à produire un taux de profit général, et, par conséquent, un *profit moyen*. L'idée fondamentale du profit moyen repose sur le principe que « le capital de chaque sphère de production doit participer, proportionnellement à sa grandeur, à la totalité de la plus-value que le capital social dans son ensemble a extorqué aux ouvriers ; autrement dit, que chaque capital particulier est à considérer comme simple fraction du capital total et chaque capitaliste en fait comme un simple actionnaire de l'entreprise globale de la société[16] ». À ce stade le profit encaissé par le capitaliste individuel diffère de la plus-value qu'il extorque ; profit et plus-value sont devenus désormais

14 *Ibid.*, livre II, 3e section, chap. xx, 8 ; éd. Costes, t. VIII, pp. 56-57 ; éd. Soc., t. V, p. 84 ; Pléiade, t. II, p. 771.

15 *Ibid.*, livre III, Ire section, chap. Il, éd. Costes, t. IX, pp. 85-86 ; éd. Soc., t. VI, p. 66 ; Pléiade, t. II, pp. 886-888 (les manuscrits adoptés par M. Rubel sont différents ; on a donc seulement un équivalent approximatif).

16 *Ibid.*, livre III, 2e section, chap. xii, éd. Costes, t. X, p. II6 ; éd. Soc., t. VI, p. 223.

des grandeurs différentes en réalité. Ce n'est exceptionnellement et qu'occasionnellement que la plus-value réellement produite dans une sphère particulière de la production coïncide avec le profit contenu dans le prix de vente de la marchandise.

Déjà, dans le seul fait de la transformation de la plus-value en profit, « la fraction de valeur des marchandises constituant le profit affronte l'autre fraction de valeur qui représente le coût de production de la marchandise ». À ce stade, « le capitaliste a déjà perdu la notion même de la valeur… tandis que le profit lui apparaît comme quelque chose d'extérieur à la valeur immanente de la marchandise [17] ». Cette représentation se trouve confirmée, ancrée et structurée dans la phase historique qui correspond au profit moyen du capital social, quand tous les capitaux tendent à réaliser dans le prix des marchandises non pas la plus-value particulière qui est produite, mais la moyenne du profit social « ou, si l'on préfère, tendent à réaliser le prix de production ». Et le prix de production veut dire ici le prix de revient ajouté au prix de revient multiplié par le taux de profit moyen (pr + pr. p'). Le prix de production *contient* en fait le profit moyen. Ce n'est qu'occasionnellement et exceptionnellement que le profit moyen est fixé en fonction du travail non payé absorbé dans une seule sphère de production ; en règle générale, c'est-à-dire dans la loi, il se trouve déterminé par l'exploitation globale du travail salarié par le capital global. « Pour un degré d'exploitation du travail donné, la masse de plus-value produite dans une sphère de production particulière prend maintenant plus d'importance pour le profit total moyen du capital social, donc pour la classe des capitalistes, qu'elle n'en a directement pour le capitaliste de chaque branche de production particulière. Elle ne sera importante pour ce dernier que si la quantité de plus-value produite dans sa branche contribue de façon déterminante à l'établissement du profit moyen [18]. » Mais le capitaliste « et donc aussi l'économiste – dit Marx – ne se rendent pas compte clairement de ce

17 *Ibid.*, livre III, 2e section, chap. IX ; éd. Costes, t. X, p. 48 ; éd. Soc., t. VI, p. 184 ; Pléiade, t. II, p. 960.
18 *Ibid.*, livre III, 2e section, chap. IX, éd. Costes, t. X, p. 54 ; éd. Soc., t. VI, p. 188 ; Pléiade, t. II, p. 965.

processus général pas plus que du fait particulier que ce n'est plus que sous cette forme grossière et dénuée de sens que transparaît encore le fait que la valeur des marchandises est déterminée par le travail contenu en elles[19]».

À un degré déterminé de l'exploitation du travail correspond un niveau déterminé de développement capitaliste. Et non l'inverse. Ce n'est pas l'intensité de capital qui mesure l'exploitation des ouvriers. C'est, au contraire, la forme historique de plus-value qui dévoile la détermination sociale de la plus-value en dernière instance. Dans le capital social, le profit moyen n'est plus seulement une forme mystifiée de la plus-value sociale, ni la pure et simple expression idéologique servant à cacher l'exploitation de la classe ouvrière derrière « le travail du capital ». Le profit moyen du capital social est une catégorie historiquement bien déterminée qui succède immédiatement à un processus avancé de socialisation de la production capitaliste et qui précède immédiatement un processus de développement ultérieur et une relative stabilisation. Il se trouve impliqué dès le départ et de façon naturelle dans le système du capital, pourtant il n'intervient pas historiquement comme un passage pacifique et graduel d'une phase de développement à l'autre, mais bel et bien comme un *saut* brusque plein de contradictions dangereuses pour la classe des capitalistes et *d'occasions* miraculeuses pour le mouvement des ouvriers. L'histoire des déterminations successives du capital, à savoir le développement des contradictions historiques du capitalisme, peut offrir en plusieurs endroits, à divers niveaux, la *possibilité* de briser le procès cyclique de production et de reproduction des rapports sociaux capitalistes. Et il n'est pas dit que cette possibilité soit directement liée aux moments de crise catastrophique du système. Elle peut l'être directement à une phase de *croissance* du développement qui suscite un bouleversement positif dans tout le tissu social de la production sans que la classe des capitalistes puisse encore produire et *organiser* cette dernière, ni lui conférer une fonction organique à l'intérieur du développement capitaliste. Il ne faut pas prêter au capitalisme et à ses fonctionnaires

19 *Ibid.*, éd. Costes, p. 54 ; éd. Soc., p. 188 ; Pléiade, p. 965.

une parfaite conscience de soi, dans toutes les phases historiques. La conscience de soi du capital est une conquête tardive qui date de sa maturité.

Lénine disait que « l'idée de chercher le salut de la classe ouvrière ailleurs que dans le développement ultérieur du capitalisme est *réactionnaire*[20] ». La classe ouvrière souffre plus de l'insuffisance du développement capitaliste que le capitalisme lui-même. La révolution bourgeoise offre, en fait, les plus grands avantages pour le prolétariat : « en un certain sens elle est *plus avantageuse* au prolétariat qu'à la bourgeoisie[21] ». La révolution bourgeoise se reproduit continuellement à l'intérieur du développement capitaliste ; elle est la forme permanente où s'expriment la croissance des forces productives, le solde produit par les niveaux technologiques, les tensions de classes à l'intérieur du rapport de production, l'expansion croissante du système sur toute la société et par voie de conséquence la lutte politique qui se développe entre les intérêts généraux du capital et les intérêts particuliers des capitalistes. L'âme politiquement modérée de la bourgeoisie s'emploie tout au long de son histoire à donner, aux sursauts révolutionnaires de son propre mécanisme économique, une forme pacifique et graduelle. « Il est avantageux pour la bourgeoisie que la révolution bourgeoise ne balaie pas trop résolument tous les vestiges du passé, qu'elle en laisse subsister quelques-uns, autrement dit que la révolution ne soit pas tout à fait conséquente, n'aille pas jusqu'au bout, ne se montre pas résolue et implacable. Les sociaux-démocrates expriment souvent cette idée d'une manière un peu différente, en disant que la bourgeoisie se trahit elle-même, qu'elle trahit la cause de la liberté, que la bourgeoisie est incapable d'un démocratisme conséquent[22]. » Le prolétariat est appelé, à divers niveaux, à collaborer à l'intérieur du développement ; c'est à divers niveaux qu'il doit choisir les formes spécifiques de son refus politique. Il existe un stade où c'est encore le développement *lui-même* de la production capitaliste qui peut mettre en crise le système du capital. La riposte ouvrière

20 V. Lénine, *Deux tactiques de la Social-Démocratie*, *Œuvres*, *op. cit.*, t. IX, p. 44.
21 *Ibid.*, p. 45.
22 *Ibid.*, p. 45.

peut revêtir une telle immédiateté que la lutte de classe franchit un nouveau pas et qu'elle provoque l'ouverture d'un processus révolutionnaire capable de dépasser le système. Ainsi, le *take-off*[23] de la société capitaliste peut offrir l'occasion historique d'une révolution, socialiste dans son contenu : à condition que le mouvement ouvrier se trouve politiquement mieux *organisé* que sa bourgeoisie. Mais ce serait une erreur que de généraliser la portée d'un tel moment. Nous n'y faisons appel que pour répéter qu'une rupture révolutionnaire du système capitaliste peut se produire à différents niveaux de développement capitaliste. On ne peut pas attendre que l'histoire du capital *soit arrivée à sa conclusion* pour commencer à en organiser le processus de dissolution.

Les progrès croissants de la socialisation capitaliste mènent d'eux-mêmes à un point où la production du capital doit s'assigner le but de construire son propre type d'organisation sociale spécifique. Quand la production capitaliste s'est généralisée à la société tout entière, la production sociale est devenue, tout entière, production du capital – ce n'est qu'alors que naît sur ces bases une *société capitaliste* proprement dite comme fait historiquement déterminé. Le caractère social de la production a atteint un tel niveau que la société tout entière remplit le rôle de *moment* de la production. Le caractère social de la production capitaliste peut déboucher désormais sur une *forme particulière* de *socialisation* du *capital,* sur l'organisation sociale de la production capitaliste. C'est là l'aboutissement d'un long processus historique. De même que la production capitaliste présuppose la généralisation de la production marchande simple que seul le *capital* – en tant que fait spécifique – est capable de réaliser historiquement, la formation d'une société capitaliste présuppose la généralisation de la production spécifiquement capitaliste que seul le *capital social* – qui est le *Gesamtprozess* de sa production – est capable de mener à bien historiquement. Le capital social, c'est-à-dire, dit Marx, la totalité des capitalistes face au capitaliste individuel « ou bien à la totalité des capitalistes de toute sphère particulière de la production ». Le capital

23 En anglais dans le texte original (décollage).

social n'est plus seulement ici le capital total de la société, ni la pure et simple somme des capitalistes individuels. Il est tout entier ce processus de socialisation de la production capitaliste. Il est le capital qui se découvre lui-même, à un certain niveau de son développement, comme une *puissance sociale*.

Déjà dans les capitaux individuels, le capital est un rapport social ; et l'individu : capitaliste, le capitaliste singulier, est la personnification de ce rapport, la fonction de son propre capital ainsi que l'expression directe de sa propriété privée. Mais dans le capital social, le capital arrive à représenter la totalité des capitalistes et le capitaliste singulier est réduit à personnifier individuellement ce tout, devenu fonctionnaire direct de la classe des capitalistes et non plus de son propre capital. La gestion de chaque entreprise peut bien être dévolue, à ce stade, aux *managers ;* sa propriété est propriété du capital et *apparaît* comme étant une part aliquote et objective de la richesse sociale.

De fait cette richesse sociale trouve désormais son propriétaire privé dans la figure – elle aussi historiquement déterminée – du *capitaliste collectif* qui est d'un côté la médiation et la composition de tous les intérêts particuliers de la bourgeoisie, sous leur forme la plus achevée, et de l'autre le représentant direct de l'intérêt général de la société, qui agit pour le compte du capital. Le capitaliste collectif représente la forme que prend le *pouvoir* quand il est détenu par le capital social, pouvoir de la société capitaliste sur elle-même, l'auto-gouvernement du capital, et par conséquent de la classe des capitalistes. C'est là le résultat ultime du capitalisme et sans doute la dernière forme que prendra son existence. Il ne vaut pas la peine de prendre au sérieux les querelles bourgeoises à propos de l'intervention de l'État dans l'économie : à un certain niveau du développement cette intervention, apparemment extérieure, ne représente qu'une forme très avancée d'autorégulation du mécanisme économique, ou bien sert dans certains cas à faire redémarrer, à un niveau plus élevé, ce même type de mécanisme. La planification capitaliste peut très bien ne représenter qu'un moment particulier au sein du développement du capital. Le trait spécifique demeure l'existence historique et objective du capital social.

« Dans le mode de production capitaliste, il ne s'agit pas seu-

lement de retirer, en échange de la masse de valeur jetée dans la circulation sous forme de marchandise, une masse de valeur équivalente sous une autre forme – que ce soit de l'argent ou une autre marchandise –, mais il s'agit plutôt d'en retirer, pour le capital avancé à la production, une plus-value ou un profit égaux à ceux que rapporte tout autre capital de même grandeur ou au *prorata* de sa grandeur, quelle que soit la branche de production où il est utilisé ; il s'agit donc au moins de vendre les marchandises à des prix comportant le profit moyen, c'est-à-dire aux prix de production. Sous cette forme, le capital prend conscience qu'il est une *force sociale* à laquelle chaque capitaliste participe proportionnellement à sa part de l'ensemble du capital social[24]. » Dans ces conditions, l'intérêt particulier de chaque capitaliste ou du capital d'une sphère déterminée de la production se réduit à la possibilité d'obtenir, de l'exploitation directe de ses propres ouvriers, un gain particulier, un profit supérieur à la moyenne ; il se réduit pratiquement aux différentes formes de sur-profit, à tous les modes possibles d'extraire une plus-value supplémentaire ; bref aux divers mouvements externes qui sont pourtant inhérents au nouveau « mécanisme » de la concurrence oligopoliste. Les entreprises particulières ou les activités productives, « privilégiées » dans leur ensemble, tendent constamment à briser le capital social total de l'intérieur, pour le recomposer ensuite à un niveau plus élevé, jouant ainsi un rôle propulseur sur tout le système. La lutte entre les capitalistes se poursuit, mais le rôle qu'elle joue désormais se situe directement à l'intérieur du développement du capital. À partir du moment où « le taux moyen du profit dépend du degré d'exploitation du travail total par le capital total », « chaque capitaliste individuel, tout comme l'ensemble des capitalistes dans chaque sphère de production particulière, participe à l'exploitation de toute la classe ouvrière par l'ensemble du capital et au degré de cette exploitation, non seulement par sympathie générale de classe, mais par intérêt économique direct[25] ». Ainsi, tous les capitalistes individuels, toutes les sphères particulières sont directe-

24 K. Marx, *Le Capital*, livre III, chap. x, éd. Costes, t. X, p. 92 ; éd. Soc., t. VI, p. 210 ; Pléiade, t. II, p. 986.
25 *Ibid.*, éd. Costes, t. X, pp. 95-96 ; éd. Soc., t. VI, p. 2II ; Pléiade, t. II, p. 988.

ment intéressés à la productivité du travail social mise en œuvre par le capital total. En réalité, c'est de cette productivité que dépendent et la masse des valeurs d'usage dans lesquelles s'expriment le profit moyen et la somme de valeur du capital total anticipé qui détermine le taux de profit. Ce n'est pas un hasard si la productivité sociale du travail s'exprime de deux façons : dans la croissance en grandeur absolue du capital productif déjà accumulé et dans la diminution relative de la partie de travail vivant nécessaire à une production de masse. D'où les deux processus organiquement complémentaires l'un de l'autre : l'intensification de l'accumulation et la concentration du capital. « Du reste, la masse du profit augmente bien avec la grandeur du capital investi, même si le taux est moins élevé. Mais ce fait entraîne en même temps une concentration du capital… aussi sa centralisation, c'est-à-dire l'absorption des petits capitalistes par les gros et la décapitalisation des premiers *(Entkapitalisierung)*[26]. » La concentration représente la forme spécifique qui exprime *désormais* l'expropriation des producteurs, c'est-à-dire leur séparation d'avec les conditions du travail. « Le travail du capitaliste est, en général, en raison inverse de la grandeur de son capital, c'est-à-dire du degré où il est capitaliste[27]. » Mais cette division entre les conditions du travail d'un côté, et les producteurs de l'autre est précisément ce qui constitue la notion historique de capital : le processus de décapitalisation ne fait que confirmer, à ce stade, le développement du capital.

L'expropriation après avoir touché les producteurs directs s'étend maintenant aux capitalistes individuels eux-mêmes. Exproprier les individus singuliers de leurs moyens de production constitue le point de départ du mode de production capitaliste. Mais cela devient également son but quand les moyens de la production privée se présentent désormais et ne peuvent plus que se présenter comme des moyens de production détenus par des producteurs associés. C'est alors que l'expropriation capitaliste prend la forme d'une appropriation par un petit nombre d'individus de la propriété sociale. « Le

26 *Ibid.*, éd. Costes, t. X, p. 181 ; éd. Soc., t. VI, p. 259 ; Pléiade, t. II, p. 1628.
27 *Ibid.*, éd. Costes, t. X, p. 181 ; éd. Soc., t. VI, p. 259 ; Pléiade, t. II, p. 1628.

capital qui repose par définition sur le mode de production sociale et présuppose une concentration sociale des moyens de production et de force de travail, revêt ici directement la forme de capital social (*Gesellschaftskapital* = capital de la société, capital d'individus directement associés) par opposition au capital privé ; ses entreprises se présentent donc comme des entreprises sociales par opposition aux entreprises privées. C'est là la suppression du capital en tant que propriété privée à l'intérieur des limites du mode de production capitaliste lui-même. » Le capitaliste se transforme « en un simple agent et administrateur de capital d'autrui [28] ». La propriété se trouve ainsi séparée de sa fonction et « partant le travail est, lui aussi, totalement séparé de la possession des moyens de production et de la plus-value [29]». Le profit se présente alors directement comme « simple appropriation » de la plus-value d'autrui résultant « de la conversion des moyens de production en capital, c'est-à-dire de leur aliénation (extranéation) [30] » vis-à-vis des producteurs effectifs, de leur opposition, en tant que propriété étrangère, à tous les individus réellement actifs dans la production, depuis le directeur jusqu'au dernier journalier. C'est là la forme que prend « l'abolition de l'industrie capitaliste privée sur la base même du système capitaliste ». « C'est la suppression du mode de production capitaliste lui-même, une contradiction qui se détruit elle-même… C'est de la production privée sans le contrôle de la propriété privée [31]. »

À ce stade, le capital cesse totalement *d'apparaître* comme propriété de travailleurs directs ; il renonce à un grand nombre

28 *Ibid.*, livre III, 5e section, chap. xxvii ; éd. Costes, t. XI, p. 281 ; éd. Soc., t. VII, p. 102 ; Pléiade, t. II, p. 1175.

29 *Ibid.*

30 « leur aliénation » ; l'allemand est *Entfremdung* : le fait de devenir étranger à. La traduction italienne du *Capital* est : *Ossia dalla loro estraniazione rispetto…* pour éviter les équivoques du terme aliénation nous avons rappelé la traduction italienne. D'ailleurs le terme d'aliénation est en principe réservé à *Entäusserung* (le dessaisissement). *Entfremdung* vise une réalité objective, matérielle, plutôt du côté du capital. Tandis que *Entäusserung* vise cette même réalité, mais du côté de l'ouvrier. Dans les deux cas, il ne s'agit pas de concepts « humanistes », ni, bien sûr, de concepts du Marx d'avant une supposée « coupure » ! La traduction d'*Entfremdung* par extranéation s'impose depuis Hyppolite cf. *Phénoménologie de l'esprit*, t. II, p. 49 (NDT).

31 *Ibid.* et page suivante. Cf. aussi Pléiade, t. II, les notes p. 1176. Le terme allemand pour suppression, abolition est : *Aufhebung*. Suppression, négation, anéantissement, mais aussi maintien, relève (NDT).

de ces formes mystificatrices précédentes et se dépouille de ses enveloppes idéologiques les plus apparentes qui constituaient bel et bien des survivances bourgeoises d'une époque paléo-capitaliste. Le processus de socialisation du travail s'incarne lui-même directement – et désormais sans médiations dans la production totale du capital social. Et le capital se présente comme une force sociale de la production directement sous la forme de propriété privée des grands capitalistes. « C'est ainsi que s'accroît la puissance du capital, celle des conditions de production sociales rendues autonomes et incarnées par le capitaliste, vis-à-vis des producteurs réels. Le capital apparaît d'autant plus en plus comme un pouvoir social… qu'il n'y a plus de rapport possible entre lui et ce que peut créer le travail d'un individu isolé[32]. » Le capital se trouve élevé au rang de « puissance sociale générale » : tandis que le capitaliste est réduit à n'être qu'un simple agent, un fonctionnaire, un « mandataire » de cette puissance, et même plus son représentant mais un commissaire direct limité dans ses pouvoirs. Le fétichisme du capital a pratiquement triomphé. Tout le monde sait bien que la couche politique bourgeoise moderne est recrutée de plus en plus directement chez les capitalistes, et qu'ainsi ce n'est pas à travers l'histoire de la pensée politique que l'on peut comprendre les transformations réelles qui se sont produites dans la structure de l'État. La peur petite-bourgeoise du pouvoir anonyme des techniciens n'est plus que le reflet de la survivance des secteurs arriérés par rapport au développement capitaliste. Le grand capital se borne pour son compte à essayer de donner un contenu *politique* au pouvoir technocratique. Il ne faut pas s'imaginer que la mort lente et inexorable de la démocratie représentative soit le signe d'une extinction simultanée du *pouvoir politique* de la classe dominante : il n'est que l'indice d'une *réforme* de l'État, d'une modernisation de ses structures, d'une adaptation à ses nouvelles fonctions spécifiques qui devront se plier de plus en plus aux schémas productivistes de tout mécanisme industriel quel qu'il soit. Évidemment l'unification de ce

32 *Ibid.*, livre III, 3e section, chap. xv, éd. Costes, t. X, p. 212 ; éd. Soc., t. VI, p. 276 ; Pléiade, t. II, p. 1044.

pouvoir se fera de plus en plus au sommet et ce n'est qu'ainsi qu'il pourra se décentraliser et s'articuler par rapport à la base. Comme dans toute entreprise moderne qui se respecte, les décisions doivent être assignées à chacun, mais le *pouvoir* de décision ne doit appartenir qu'à un seul. De cette façon le pouvoir politique s'unifie, gagne en homogénéité à tous les niveaux, depuis l'entreprise du capitaliste individuel jusqu'à l'État de tout le peuple. La *dictature de classe* du capital ne devient réellement *démocratique* qu'à ce stade : elle se trouve sanctionnée par la souveraineté populaire et lui fait immédiatement remplir un rôle à l'intérieur de son propre appareil industriel. Ses contradictions intrinsèques l'empêcheront d'y parvenir ; mais il est certain que l'objectif ultime du capitalisme demeure toujours *l'autogouvernement du capital,* non plus la démocratie directe des petits propriétaires, mais celle des grands capitalistes. Le peuple souverain étant réduit à de la force de travail et le capital fétiche se trouvant érigé à l'État politique au sein de sa propre société.

Pour être comprise, une société spécifiquement capitaliste doit être considérée, elle aussi, comme un produit historique qui intervient dans le développement du capital. Il existe un degré au-delà duquel le processus de socialisation du capital pose de façon explosive la nécessité matérielle d'organiser rationnellement la société. La rationalisation croissante du procès de production doit désormais s'étendre à tout le réseau des rapports sociaux. Le fait que la production capitaliste, en tant que telle, arrive à couvrir l'ensemble du territoire de la société bourgeoise, ne suffit plus ; ce sont ces caractéristiques spécifiques, le niveau atteint historiquement par la production du capital, son organisation intérieure particulière qui doivent déterminer désormais l'organisation générale de la société afin de valoriser sur le plan de la société capitaliste, en le répétant, le rapport initial qui mettait face à face le capitaliste isolé et l'ouvrier isolé : ce même rapport *doit* trouver sa représentation et son organisation au niveau des *classes sociales.* Récupérer un terrain réellement général de la lutte de classe constitue une exigence objective de la production capitaliste quand celle-ci atteint le stade du capital social. Et de fait, ce n'est que grâce à cette récupération que la lutte de classe peut devenir consciemment

régularisée et organisée à l'intérieur du plan du capital. Nous avons vu que la lutte ouvrière a toujours eu pour fonction objective de constituer un moment dynamique du développement capitaliste. Ce n'est qu'à ce stade, cependant, qu'on peut dire qu'elle peut être prévue et utilisée rationnellement dans le processus global de production du capital social. La tension qui existe entre le capital et le travail devient ainsi une « institution légale de la société » ; on assiste alors à la reconnaissance légale de la pleine autonomie de toutes les institutions qui *garantissent* un développement dans l'ordre bourgeois des revendications ouvrières isolées. Les organisations des ouvriers ont elles-mêmes acquis une importance décisive pour les intérêts sociaux du capital. Il existe un moment où le capital moderne est obligé de se doter d'un syndicat moderne dans l'usine, dans la société et plus directement dans l'État. L'intégration politique du parti ouvrier, dans les formes absurdes et antédiluviennes du Parlement bourgeois, ne constitue plus qu'un moment de médiation secondaire et on en arrive à l'intégration véritablement organique du syndicat ouvrier à l'intérieur du développement programmé de la société capitaliste. De là et derechef, toute cette restructuration qui touche la forme générale que prend le pouvoir et qui recherche un nouvel équilibre difficile entre l'exigence croissante d'une centralisation des décisions et la nécessité de décentraliser réellement les fonctions de collaboration et de contrôle : bref, l'unification tendancielle de l'autorité et du pluralisme, d'une direction centrale et de l'autonomie locale, faisant aller de pair une dictature politique et une démocratie économique, un *État autoritaire* et une *société démocratique.* À ce stade, il n'y a vraiment plus de développement capitaliste sans un plan du capital. Mais il ne peut pas y avoir de plan du capital sans *capital social.* C'est la société capitaliste qui programme elle-même son propre développement. Et cela, c'est précisément ce qui constitue la planification démocratique.

Marx dit presque à la fin du livre 1 du *Capital :* « Étant donné que nous supposons données les limites de la production capitaliste, c'est-à-dire une configuration purement naturelle et spontanée du procès de production social, nous avons fait abstraction de toutes les combinaisons plus rationnelles des moyens de production et de la

force de travail existants que l'on pourrait réaliser immédiatement et systématiquement *(planmässig* dit très exactement le texte). » Il est évident qu'aujourd'hui nous ne pouvons plus opérer le même type d'abstraction. Marx lui-même y avait renoncé lorsqu'il s'était attaché à l'analyse du procès total de la production capitaliste. Certes, l'on doit toujours considérer comme données les limites de cette production. Il ne s'agit pas aujourd'hui de retrouver, après des décennies de foi absolue dans le processus de pourrissement du capitalisme, une foi tout aussi absolue dans la rationalité objective du système. Et qu'en ce sens les jeux soient faits, le capitalisme moderne et sa science n'y croient pas. Ce sont en revanche nos idéologues néo-réformistes qui y croient, eux dont l'âme est toujours en crise : les économistes purs, les sociologues appliqués, les techniciens du mouvement ouvrier, les philosophes du marxisme, tous ces personnages qui sont contre le système mais qui ne savent pas quoi faire pour le combattre : dans tous leurs avis sur le capitalisme, ils oublient régulièrement la classe ouvrière.

« Le mode de production capitaliste tout entier n'est précisément qu'un mode de production relatif, dont les limites pour n'être pas absolues ont, pour lui, sur sa propre base, une valeur absolue[33]. » « La production capitaliste tend sans cesse à dépasser ces limites qui lui sont immanentes mais elle n'y parvient qu'en employant des moyens, qui, de nouveau, et à une échelle plus imposante, dressent devant elles les mêmes barrières[34]. » Tout le monde sait que le capitalisme se présente historiquement dès le départ comme un système de contradictions : son développement interne est constitué par le développement de ses contradictions. Et même lorsque le procès de production social ne revêt plus une forme naturelle et spontanée, mais prend au contraire une allure rationnelle et planifiée, les articulations du système de production, depuis la simple usine jusqu'au sommet de l'État, se présentent toujours comme l'organisation tendanciellement systématique d'une irrationalité effrayante. L'anarchie de la

33 *Ibid.*, éd. Costes, t. X, p. 199 ; éd. Soc., t. VI, p. 269 ; Pléiade, t. II, p. 1039.
34 *Ibid.*, éd. Costes, p. 187 ; éd. Soc., p. 263 ; Pléiade, p. 1032.

production capitaliste ne se trouve pas effacée, elle est simplement organisée socialement. Quand nous mettons toujours et uniquement l'accent sur le moment du développement, et donc immédiatement d'un développement planifié du capital, c'est consciemment en réaction contre cette contemplation religieuse interminable de la crise générale du capitalisme qui a été amenée fatalement à se renverser en une imitation profane de son prodigieux modèle technique de développement social. Ce deuxième type de comportement est le résultat historique direct du premier. L'empirisme opportuniste qui domine aujourd'hui le mouvement ouvrier international est un fils naturel de l'opportunisme scientifique de Staline. L'unique moyen de retrouver un niveau d'analyse correct sur la société du capital consiste à récupérer les possibilités concrètes et actuelles de la révolution ouvrière. Et réciproquement : cette possibilité ne peut naître matériellement que du développement inéluctable de la production capitaliste. Il faut tout bonnement réévaluer le côté actif que constitue, à l'intérieur du rapport économique, l'activité révolutionnaire consciente du prolétariat organisé : Lénine avant 1917. Et cette organisation, il faut ensuite la planter à l'intérieur d'un moment historiquement déterminé du développement capitaliste, comme sa conséquence externe et sa contradiction interne en même temps : *le* Marx du *Capital*. Nul hasard si notre sectarisme part dogmatiquement de ces deux seuls textes.

Au niveau maximum de stabilisation du capitalisme, le plan du capital peut arriver à organiser socialement jusqu'à la tendance naturelle de sa production. C'est-à-dire qu'un plan social pour la production de capital devient possible : et sa naissance directe à partir de l'existence désormais matérielle et objective d'un capital social. Pourtant pour toute la portion historique d'une formation économique de type capitaliste, il demeure que « l'interdépendance de l'ensemble de la production s'impose aux agents de la production comme une loi aveugle, au lieu d'être une loi que la raison associée des producteurs aurait comprise et partant dominée ce qui lui aurait permis de soumettre le procès de production à leur contrôle collectif[35] ».

35 *Ibid.*, éd. Costes, t. X, p. 199 ; éd. Soc., t. VI, p. 269 ; Pléiade, t, II, p. 1039.

Mais il s'agit plutôt de voir aujourd'hui sous quel mode spécifique, sous celui du capital social, se présente l'interdépendance interne de la production totale ; de découvrir la raison et les modalités qui font que celle-ci s'impose et continue toujours à s'imposer comme « une loi aveugle » au capitalisme collectif lui-même, qui, ainsi, se trouve incapable de parvenir à l'assujettir une fois pour toutes à son contrôle direct. L'interdépendance *interne* de la production dans son *ensemble* se donne désormais directement dans le rapport de classe, dans ce rapport social qui dresse l'un contre l'autre la société capitaliste d'un côté, et la classe ouvrière de l'autre. Les conventions collectives nationales n'engagent plus l'ouvrier isolé – ou plutôt les ouvriers d'une sphère particulière de la production – devant leurs capitalistes respectifs, mais devant un certain type de développement général du capital social. En ce sens la contractualisation articulée n'est qu'une structure pluraliste normale qui garantit que chaque entreprise et l'ensemble du système bénéficient de ce stimulant à l'efficacité qu'est toujours l'action syndicale des ouvriers. Le collège syndical est typiquement une institution *démocratique* de la planification capitaliste. Et pourtant les mouvements du capital eux-mêmes, bien que travestis et dénaturés en revendications des ouvriers, révèlent que le fait matériel fondamental, c'est le processus de socialisation croissante non plus seulement du capital d'un côté et du travail de l'autre, mais du rapport social général lui-même qui lui oppose immédiatement, à l'intérieur du procès de production, une généralisation et une socialisation croissantes de *la lutte de classe,* qui jaillissent des nécessités immédiates de production et de reproduction du capital social.

« La *reproduction élargie ou accumulation* reproduit *sur une échelle élargie le rapport capitaliste* : davantage de capitalistes ou de plus gros capitalistes à un pôle, et davantage de salariés à l'autre. La reproduction de la force de travail… constitue un élément de la reproduction du capital lui-même. *L'accumulation de capital signifie par conséquent l'augmentation du prolétariat*[36]. » Il est exact que la division du travail, et ainsi, sa force productive sociale augmentent

36 *Ibid.*, livre I, section VII, chap. XXV ; Pléiade, p. 1123.

parallèlement ; de même que, par conséquent, la possibilité de recourir à diverses formes d'économie de travail. Mais l'accumulation et, avec elle, la concentration de capital représentent aussi un moyen matériel d'augmenter la productivité. Dans ces conditions, la masse accrue de moyens de production destinés à être transformés en capital doit pouvoir disposer toujours d'une population ouvrière accrue dans les mêmes proportions. Seule l'augmentation absolue de la masse de sur-travail permet une augmentation de la masse absolue de profit. Seule la diminution relative de la partie variable du capital par rapport à sa partie constante, qui se produit en même temps, aboutit partiellement à une chute du taux de profit. On a donc, d'un côté, un accroissement de la *masse* absolue de profit et une baisse relative du *taux* de profit, parce que l'on a de l'autre une augmentation absolue de sur-travail et une diminution relative du capital variable. (La loi de la baisse progressive du taux de profit ou la diminution relative du sur-travail que s'approprie le capitaliste par rapport à la masse de travail objectivé que le travail vivant met en mouvement, n'exclut nullement que la masse de travail mise en mouvement et exploitée par le capital social augmente en grandeur absolue ni partant, que puisse augmenter la masse du sur-travail que celui-ci s'approprie. Elle n'exclut pas davantage que les capitaux placés sous les ordres des capitalistes individuels commandent à une masse croissante de travail et partant de sur-travail, celui-ci pouvant même augmenter alors que le nombre des ouvriers placés sous leur coupe ne s'accroît pas[37]. » Marx dira plus loin que, dans la production capitaliste, cela non seulement *peut* mais *doit* arriver. C'est-à-dire qu'il doit arriver que l'on ait une masse croissante de travail et de plus-value en valeur absolue parce que la diminution relative du travail vivant par rapport au travail objectivé n'arrive pas à attaquer substantiellement l'accroissement de la masse de profit et, partant, le procès d'accumulation du capital.

S'il est vrai qu'il y a diminution de fait de la quantité de travail vivant additionnel, il est également vrai qu'il y a augmentation

37 *Ibid.*, livre III, 3e section, chap. XIII ; éd. Costes, t. X, p. 128 ; éd. Soc., t. VI, p. 23 ; Pléiade, t. II, pp. 1005-1006.

continuelle de la partie non payée de la journée de travail sociale par rapport à celle qui est payée, augmentation du sur-travail par rapport au travail nécessaire, augmentation par conséquent de la plus-value relative et donc de l'exploitation du travail en valeur absolue. Le progrès de l'exploitation capitaliste constitue *toujours* la base matérielle du développement du capital. Dans ces conditions c'est seulement le processus de socialisation de l'exploitation qui permet au capital de s'organiser à niveau social. Voilà pourquoi la reproduction élargie du capital social elle-même ne peut que reproduire le rapport social capitaliste sur une échelle élargie. La reproduction et l'accumulation du capital social ne peut que reproduire et accumuler la force de travail comme classe sociale. Le capital individuel, c'est-à-dire chaque fragment du capital social qui opère de façon autonome et comme s'il était doué d'une vie propre, peut conférer à son produit n'importe quelle forme naturelle. À la seule condition que cette forme naturelle possède une valeur d'usage. Il est tout à fait indifférent ou purement occasionnel que le moyen de production produit rentre de nouveau *en tant que tel* dans le procès de production et que par conséquent, le capital constant se trouve immédiatement reproduit dans sa forme naturelle. Il en advient différemment avec le produit du capital social dans son ensemble. Là, la partie de capital constant produite réapparaît sous la forme naturelle de nouveaux moyens de production qui doivent remplir de nouveau le rôle de capital constant. « Le produit annuel doit receler tous les éléments de la reproduction et recréer tous les éléments du capital productif, donc surtout son élément le plus important, le capital variable[38]. » Or, s'il est vrai que le capital variable, considéré selon la valeur, est égal à la valeur de la force de travail, il est également vrai que, considéré du point de vue de la *matière,* il s'identifie avec la force de travail elle-même, bref avec le travail vivant mis en mouvement. Au stade du capital social, l'élément matériel du capital variable ne peut se manifester que sous sa forme *naturelle* immédiate, c'est-à-dire comme de la force de travail *sociale*. La reproduction individuelle de chaque ouvrier ne s'avère plus suffi-

38 *Ibid.*, Livre II, 3e section, chap. XIX, éd. Soc., t. V, p. 96.

sante ; c'est une reproduction sociale de l'ouvrier collectif qui devient nécessaire. C'est-à-dire que la survivance brutale de la force de travail en tant que telle ne fait plus l'affaire ; ce qu'il faut, c'est un processus d'accumulation de la force de travail *pour* le capital social. La force de travail doit désormais réapparaître sous ce qui est sa forme naturelle véritable : à savoir sa *nature sociale ;* le capital variable doit rentrer dans le procès de production capitaliste, directement en tant que *classe ouvrière.* Durant une longue période historique, la production de capital se trouve acculée à cette nécessité. Tous les processus de décomposition rationnelle du travail concret, qui tendaient à détruire la possibilité abstraite de l'organiser socialement, se heurtent à la limite objective que constitue la nécessité matérielle de devoir récupérer à la fin la force de travail elle-même comme une force sociale autonome à l'intérieur du capital. L'apparente « décomposition » du capital et du travail, chacun dans leur camp, n'est que la forme spécifique que revêt le processus de la véritable unification interne de la classe capitaliste et de la classe ouvrière chacune sur leur terrain.

Désormais le capital global requiert d'avoir devant lui le travail global, pour faire le calcul économique de son propre développement. En outre il faut que la vision qu'il en ait ne soit pas mystifiée par ses intérêts de classe exclusifs, ou dénaturée par sa propre idéologie de classe dominante : d'où la nécessité où il se trouve de connaître le travail à travers les travailleurs, de calculer le travail global à travers la figure de l'ouvrier collectif. Le capital social est contraint de socialiser jusqu'à la connaissance même du travail social. Le capitaliste individuel, avec sa vue limitée, arrive bien à voir que son profit ne provient plus seulement désormais du travail employé par lui ou dans sa branche de production, et que le profit moyen diffère de la plus-value immédiate. Mais « dans quelle mesure le profit est engendré par l'exploitation globale du travail total par le capital total, c'est-à-dire par tous ses collègues capitalistes, toute cette interconnexion lui est un mystère complet ; d'autant plus complet d'ailleurs que même les économistes et les théoriciens bourgeois se sont gardés jusqu'à présent

de le révéler[39] ».

À un certain stade de développement du capital, ce n'est plus seulement l'ouvrier, c'est aussi le capitaliste lui-même qui doit lutter contre *l'apparence* de ses rapports de production, déchirer le voile des phénomènes pour comprendre la nature essentielle et intrinsèque du processus lui-même.

La nécessité de la *science à l'intérieur du capital* naît à partir du moment où le capital se rend compte qu'il est une force sociale. On n'a plus alors la simple subsistance scientifique de rapports économiques, mais les rapports économiques eux-mêmes organisés scientifiquement. Il est presque inutile de préciser qu'il s'agit là d'une formule *tendancieuse* elle aussi, qui ne saisit qu'un seul aspect du problème afin de reconnaître la tendance fondamentale qui guide le processus. Nous avons déjà dit que le système capitaliste ne réussira jamais à réaliser un fonctionnement parfaitement rationnel de son mécanisme de développement ; disons donc que c'est vers ce programme maximum qu'il tend. C'est précisément à cela que tend la science *du* capital ; dans sa tentative actuelle de démystifier le processus social de la production capitaliste en rationalisant la forme du développement capitaliste et en en programmant le contenu. Tout le confirme. C'est l'homme politique bourgeois moderne qui représente aujourd'hui le théoricien pur de l'économie capitaliste ; le théoricien de la planification s'identifie avec celui qui en est le programmateur pratique. Et encore : il y a une politique de plan, mais il n'y a pas de théorie de la planification ; c'est dans les techniques de programmation qu'on trouve la plus forte dose de théorie de la planification. Cela ne veut pas dire précisément qu'il n'y ait plus de pensée bourgeoise, mais tout au contraire que la pensée bourgeoise est désormais *entièrement* intégrée à l'intérieur du capital, qu'elle joue le rôle de mécanisme interne à son développement et qu'elle ne sert plus à justifier de l'extérieur les formes actuelles de pouvoir capitaliste. Quant à cette dernière fonction, c'est aux organisations traditionnelles du mouvement

39 *Ibid.*, livre III, 2e section, chap. IX, éd. Costes, t. X, pp. 51-52 ; éd. Soc., t. VI, p. 186 ; Pléiade, t. II, pp. 962-963.

ouvrier qu'elle se trouve directement dévolue. Quand la science est sur le point de passer à l'intérieur du capital social, l'ouvrier individuel, c'est-à-dire le mouvement ouvrier désorganisé, risque de se retrouver avec dans les mains : *l'idéologie.* Oui ! Les idéologies néo-capitalistes n'ont pas leur origine *immédiate* du seul centre de pouvoir du grand capital. Il leur faut la *médiation* pratique qui consiste à passer par les bureaux d'études des syndicats ouvriers. Dans une société capitaliste qui se développe sur l'organisation sociale du capital, les idéologies néo-capitalistes correspondent à une organisation capitaliste du mouvement ouvrier. Il serait faux de dire qu'à ce stade il n'y a plus de classe ouvrière : ce qui existe, c'est une *classe ouvrière organisée par le capital*.

À ce stade se posent toute une série de questions troublantes.

Jusqu'où la contradiction fondamentale entre le caractère social de la production et l'appropriation privée du produit peut-elle être investie et entaillée par le développement capitaliste ? N'est-ce pas une forme *spécifique* d'appropriation sociale du produit privé qui se cache dans le processus de socialisation du capital ? Le caractère social lui-même de la production n'est-il pas devenu la médiation objective la plus importante de la propriété privée ? Et comment une médiation peut *contredire* ce dont elle est la médiation ? Comment le caractère socialement *bourgeois* du processus productif peut-il mettre en crise l'appropriation *capitaliste* du produit ? Autrement dit : comment une société capitaliste peut-elle entrer en contradiction avec le processus de production de capital ? Quand le rapport de production s'est généralisé et est devenu un rapport social général, quand la société bourgeoise dans son ensemble est réduite à un moment de la production capitaliste, le caractère social de la production lui-même *peut* se trouver récupéré à l'intérieur du mécanisme de reproduction de la propriété privée capitaliste. L'ensemble du mécanisme objectif est amené à remplir désormais son rôle à l'intérieur du plan subjectif du capitaliste collectif. La production sociale devient une *fonction* directe de la propriété privée. C'est bien alors le *capital social* qui est le représentant général de la société. Dans le rapport social de production le porte-parole de la société, ce n'est plus la classe ouvrière, c'est directement le capital. L'intérêt *social* général est entièrement entre

les mains du capital. Aux ouvriers il ne reste plus que leur intérêt de classe partiel et partial[40]. Par conséquent, d'un côté, l'auto-gouvernement *social* du capital, de l'autre l'autogestion *de classe* des ouvriers organisés.

Ce n'est qu'à ce stade que le concept de *classe ouvrière* devient historiquement concret, que se précise sa spécificité particulière et qu'il se développe dans toute la richesse de ses déterminations. Ainsi ce qui constitue l'abstraction sociale la plus pure d'une formation économique capitaliste, et qui vaut donc pour toutes les formes de son développement successif, « n'apparaît toutefois réalisé pratiquement dans son abstraction » que comme catégorie du capitalisme le plus moderne. Plus la production capitaliste résout, en les rencontrant, ses contradictions *externes,* plus elle est contrainte de mettre à nu sa contradiction *interne.* Plus le capital réussit à s'organiser lui-même, plus il est obligé d'organiser pour elle-même la classe ouvrière. Jusqu'au moment où la classe ouvrière n'a plus à se faire le *miroir* de toutes les contradictions sociales ; elle peut alors se refléter directement comme contradiction de la société.

Il est inutile d'aller chercher dans les archives des paroles magiques pour conjurer cette vision. *L'ouvriérisme* peut lui aussi constituer un danger réel quand les ouvriers salariés forment une minorité ennuyeuse au sein des classes laborieuses. Mais au sein d'un processus qui tend à faire de tout travailleur un ouvrier ? Bien sûr, pour ne pas démentir la vieille stratégie, on invente alors de nouveaux *alliés* de la classe ouvrière : la place, laissée vide par les interminables masses de paysans pauvres, est occupée désormais par les élites raffinées des nouvelles couches moyennes. Ainsi les ouvriers se délivrent avec eux de toute tentation de *sectarisme,* de toute perspective *socialiste.* Les capitalistes savent bien que la généralisation réelle de la condition ouvrière peut reprendre l'apparence de son extinction formelle. C'est à partir de cela que le pouvoir ouvrier *dans sa spécificité* se trouve immédiatement absorbé dans le concept *générique* de souveraineté

40 « Agli operai non rimane altro che illoro parziale interesse di classe ». *Parziale* veut dire en italien à la fois partiel et partial. L'intention de l'auteur de jouer sur les deux sens est évidente. (NDT.)

populaire : la médiation politique sert ici à faire jouer un rôle *pacifique* à ce que la force productive des ouvriers contient d'explosif à l'intérieur des belles formes du rapport de production capitaliste moderne.

C'est pourquoi, à ce niveau, quand la *classe ouvrière* exprime son refus politique de se faire *peuple,* la voie la plus directe de la révolution socialiste ne se *ferme* pas, elle s'ouvre.

Et là il faut reprendre l'analyse du caractère abstrait de la catégorie « travail ». Il sera nécessaire d'y revenir plus tard en lui consacrant une étude à part. Pour l'instant, les quelques considérations élémentaires qui suivent suffiront. Le travail « en général » marque que l'on a atteint l'indifférence envers un type de travail déterminé, et il présuppose en même temps une totalité extrêmement développée des genres de travail réels. Les deux processus sont étroitement liés. Plus le travail particulier devient concret, plus on peut en abstraire le travail en général. « Les abstractions les plus générales ne surgissent que des lieux où l'on a le plus riche développement du concret. »

Ce n'est pas un hasard si Marx a recours à ces termes pour parler du travail lorsqu'il affronte la question du nivellement que fait subir la concurrence au taux moyen de profit. À côté de la mobilité quasi spontanée du capital, intervient ici une mobilité de la force de travail, commandée. La force de travail non seulement peut mais *doit* être jetée le plus rapidement possible d'une sphère de la production dans une autre, d'un lieu productif dans un autre. Il n'y a pas de développement capitaliste sans haut degré de mobilité sociale de la *force* de travail ouvrière. Il n'y a pas de planification du développement sans programmation de la mobilité. Ce qui « suppose l'indifférence de l'ouvrier à l'égard du contenu (*Inhalt*) de son travail, la réduction aussi grande que possible du travail dans toutes les sphères de la production à du travail simple, la disparition de tout préjugé professionnel de la part des ouvriers, enfin et surtout la soumission de l'ouvrier au système de production capitaliste[41] ». La caractéristique décisive est ici aussi la subordination des ouvriers au mode de production capitaliste.

41 *Ibid.*, livre III, 2. section, chap. x ; éd. Costes, t. X, p. 95 ; éd. Soc., t. VI, p. 211 ; Pléiade, t. II, p. 988.

L'indifférence de l'ouvrier à la nature de son travail, le fait que le travail de l'ouvrier soit de plus en plus réduit à du travail simple, que les ouvriers renoncent aux *préjugés professionnels,* ne constituent pas en eux-mêmes des formes de subordination ouvrière. Ce sont des formes de l'exploitation capitaliste. C'est la différence entre *Exploitation* et *Unterwerfung*. Tout le monde sait bien, car cela est un fait évident, qu'au sein du mode de production capitaliste les ouvriers sont à coup sûr *toujours exploités* mais qu'ils ne sont *jamais soumis*. La voie que prend, pour avancer, l'exploitation capitaliste, l'insubordination des ouvriers peut l'emprunter pour avancer aussi : en saisissant chaque fois les modes spécifiques par lesquels ces deux processus se trouvent posés *ensemble*. Par exemple, il est clair qu'il faut reconnaître toute sa valeur au contenu *positif* que dissimulent et mystifient les divers processus dits *d'aliénation*. Si ce mot corrompu possède encore un sens, ce ne peut être que celui d'exprimer une forme spécifiquement déterminée de l'exploitation directe du travail par le capital. Extranéation[42] *totale* du travail par rapport au travailleur ; le travail utile, concret qui devient objectivement externe, étranger, indifférent à l'ouvrier ; la fin du métier, de la « *profession* », de cette ultime parcelle d'indépendance *individuelle* du travailleur, qui constitue l'ultime survivance d'une *personne* bourgeoise dans le corps de l'ouvrier. Dans ces conditions, le contenu positif de l'aliénation ne se résume pas au contenu positif en lui-même de l'exploitation capitaliste, entendu comme le moment où la riposte antagonique de l'ouvrier devient consciente et s'organise. Le processus de totale extranéation du travail coïncide avec sa plus complète objectivation à l'intérieur du procès de production du capital. Ce n'est que lorsque le travail est complètement objectivé à l'intérieur de la production capitaliste, que l'existence de la classe ouvrière devient *spécifiquement* contradictoire avec le système du capital dans son ensemble. Toutes les conditions du travail, et plus seulement le produit du travail ou les instruments de production, doivent devenir *objectivées* dans la personne du capital ; elles doivent donc être arrachées à la subjectivité de l'ouvrier

42 *Extranéation* : voir note 30 du présent chapitre.

individuel pour pouvoir être ensuite récupérées comme des *ennemies* de l'ouvrier collectif. L'ouvrier individuel doit devenir *indifférent* à l'égard de son propre travail, pour que la classe ouvrière parvienne à *le haïr.* À l'intérieur de la classe, il n'y a que l'ouvrier « aliéné » qui soit vraiment révolutionnaire. Et de fait il arrive un moment où celui qui prend la défense de la « personnalité » de l'ouvrier, c'est directement le capitaliste. Ce n'est que sous son aspect *humain* et général que la force de travail peut volontairement se soumettre au capital. Les revendications ouvrières ne sont librement acceptées par le capitaliste que pour autant qu'elles se présentent comme *besoins humains.* C'est à ce moment-là que l'ouvrier découvre une fois pour toutes que le « culte de l'homme » est une ignominie bourgeoise.

En dehors du capital, il n'existe pas de droits. Quant aux « droits du travail », les ouvriers n'ont même plus à les défendre : à ce stade les droits du travail sont ceux-là mêmes du capital. Le syndicat, la lutte syndicale ne peuvent *à eux seuls* sortir du système ; ils sont destinés à faire *partie* inévitablement de son développement. Les intérêts du capital ne sont plus corporatistes ; ne le sont que les intérêts du travail en dehors du capital. Un syndicat qui prétend *en tant que tel,* c'est-à-dire sans parti, sans organisation politique de classe, être *autonome* par rapport au plan du capital, ne parvient qu'à constituer la forme la plus parfaite d'intégration de la classe ouvrière à l'intérieur du capitalisme. Le syndicalisme moderne, c'est-à-dire le parti comme courroie de transmission du syndicat, représente le summum du réformisme capitaliste. En lui se produit la dénaturation en même temps que l'utilisation au sein de l'initiative subjective du capital, de ce besoin objectif qu'a la production capitaliste de récupérer le véritable terrain politique de la lutte de classe. Il n'y a pas de doutes à avoir là-dessus. Si quelqu'un s'imagine pouvoir interpréter la substance de ce qui vient d'être dit en termes économistes et objectivistes, il montrera simplement qu'il n'a rien compris. « En termes purement économiques, *c'est-à-dire du point de vue bourgeois* », écrit Marx continuellement, pour dire que les ouvriers sont régulièrement battus sur le terrain de la compétition économique avec les capitalistes ; sur un tel terrain la seule solution qui leur reste consiste à améliorer les conditions

de leur propre exploitation. Lorsque nous faisons taire de force les traditionnelles contradictions *objectives* du système au point de les faire entièrement disparaître au sein du mécanisme spécifique de son développement, c'est volontairement pour arriver à retrouver le véritable discours *ouvrier* qui est un discours *politique* d'organisation politique et de pouvoir politique. Et cela aussi dans un sens et une détermination nouvelle. Lorsque la science elle-même se trouve objectivée à l'intérieur du capital, le socialisme se voit contraint à son tour de redevenir *scientifique.* C'est alors seulement que l'insurrection en tant qu'œuvre d'art se renverse en une science de la révolution. Ainsi à la programmation que le capital social opère de son propre développement, doit, et peut, répondre bel et bien la planification ouvrière du processus révolutionnaire. Certes il ne suffit pas de s'opposer au plan du capital théoriquement ; il faut être capable ensuite d'en faire une utilisation matérielle. Et cela ne se peut faire qu'en re-calquant un plan *politique* de riposte ouvrière sur le programme *économique* du développement capitaliste. Désormais, capital et travail, chacun dans leur camp, en sont arrivés à voir très loin leur affrontement sur une longue période. Stratégie contre stratégie : laissant la tactique aux bureaucrates de chacun des deux partis.

Nous l'avons déjà dit : ce que la classe ouvrière doit privilégier c'est une donnée de fait : l'existence du capital ; elle doit mettre en valeur les formes de son développement successif pour le devancer à son tour matériellement dans sa propre organisation et sous une forme qui s'oppose à lui. C'est pourquoi au sein même du processus de socialisation du capital et au cours du développement qui le porte à se faire le représentant de l'intérêt général, la classe ouvrière ne peut que commencer à organiser son propre intérêt *partial-partiel,* et à gérer directement son propre *pouvoir particulier.* À partir du moment où le capital se manifeste comme une force sociale et où cela fait prendre forme à une *société capitaliste,* la classe ouvrière ne se voit laisser aucune autre alternative que celle de s'opposer à l'ensemble du caractère social du capital. Les ouvriers n'ont plus à opposer l'idéal d'une *véritable société* à la société *fausse* du capital, à se dénouer, et à se diluer eux-mêmes à l'intérieur de la généralité du rapport social :

ils peuvent désormais retrouver leur propre classe, la redécouvrant comme une force révolutionnaire antisociale. Maintenant face à la classe ouvrière, et sans aucune possibilité de médiation, il y a *toute la société* du *capital*. Finalement c'est un renversement du rapport : la seule chose vis-à-vis de laquelle l'intérêt général ne réussit pas à opérer de médiation, c'est l'irréductible partialité de l'intérêt ouvrier. De là cet appel bourgeois au bon sens *social* pour contrer les revendications sectorielles des ouvriers. On voudrait établir entre capital et travail ce même rapport qu'on trouve à un certain niveau entre capital social et capitalistes individuels : un rapport toujours « dialectique », comme disent les fonctionnaires. En fait, à partir du moment où le travail global accepte de participer raisonnablement au développement général, il finit par remplir le rôle de n'importe quelle partie aliquote du capital social global. Tout ce à quoi l'on arrive par cette méthode, c'est à un développement le plus rationnellement équilibré possible de *l'ensemble* du capital. Dans ces conditions, la classe ouvrière doit au contraire s'organiser consciemment comme l'élément *irrationnel* au sein de la rationalité spécifique de la production capitaliste. Il faut que la rationalité croissante du capitalisme moderne trouve sa limite insurmontable dans l'irrationalité croissante des ouvriers organisés, c'est-à-dire dans leur refus d'une intégration *politique* à l'intérieur du développement *économique* du système. De sorte que la classe ouvrière devient la *seule anarchie* que le capitalisme ne parvient pas à *organiser* socialement. La tâche du mouvement ouvrier consiste à organiser scientifiquement *cette* anarchie ouvrière à l'intérieur de la production capitaliste et à la gérer politiquement. En fonction du modèle qu'offre la société organisée par le capital, le parti ouvrier ne peut être lui-même que *l'organisation* de *l'anarchie,* non plus à l'intérieur du capital, mais en dehors, c'est-à-dire en dehors de son développement.

Il faut cependant préciser qu'il ne s'agit pas de susciter le chaos dans le procès de production. Il ne s'agit pas « d'organiser la désorganisation systématique de la production » : cela ce n'est que du néo-anarcho-syndicalisme. Ce n'est vraiment pas le moment de faire disparaître derrière cette vieillerie les perspectives totalement nouvelles

qui ne s'ouvrent à la lutte de classes qu'aujourd'hui. Il ne s'agit pas non plus inversement d'opposer une gestion ouvrière à la gestion capitaliste de l'entreprise industrielle moderne ou du « centre productif en soi » : en premier lieu parce qu'il n'existe pas de centre productif en soi, mais seulement l'entreprise industrielle capitaliste *et rien d'autre,* en second lieu parce que la gestion de cette entreprise, les ouvriers la laissent bien volontiers entièrement au patron, tout comme ils laissent au capitaliste collectif la gestion d'ensemble de la société, ne se réservant que la seule autogestion *politique* de leur propre pouvoir de classe qui part de l'usine et veut atteindre l'État. Exiger simplement un véritable pouvoir politique des ouvriers distinct et autonome du pouvoir politique réel des bourgeois, cela peut mettre en crise le mécanisme économique du système et l'empêcher de fonctionner. Là il faut renverser toute l'analyse : la base matérielle, sur laquelle repose tout ce qui est une fonction du capital, acquiert la faculté de remplir une fonction révolutionnaire *contre* le capital. Plus le capital devient *capital social,* plus il devient possible de contrôler, du point de vue ouvrier, le processus social dans son intégralité. On découvre au cœur du système que c'est la classe ouvrière qui constitue l'articulation de l'ensemble du mécanisme capitaliste, que c'est elle désormais qui est l'arbitre de son développement ultérieur ou de sa crise définitive. On peut utiliser contre le système et à des fins révolutionnaires la planification interne à l'usine ainsi que la programmation du développement capitaliste qui représentent la connaissance bourgeoise du procès de production. La science qui se trouve au sein du capital peut elle-même fournir la trame d'une recomposition *unitaire* de la pensée ouvrière et finir par provoquer une théorie de la révolution entièrement intégrée au sein de la classe ouvrière.

Ainsi l'intégration de la force de travail à niveau d'entreprise ou à niveau sectoriel finissent par permettre aux ouvriers de connaître directement l'appareil productif, et de reconnaître la forme déterminée que prend le développement capitaliste à ce stade. Les techniques d'intégration économique qu'ont tentées les patrons, et qui représentent un besoin objectif de la production de capital, se transforment en moyen de contrôle politique exercé *sur* le capital et par conséquent en

possibilité d'autogestion ouvrière.

Il devient possible d'utiliser l'intégration sans s'y soumettre, ce qui revient ensuite concrètement à utiliser le développement capitaliste de façon révolutionnaire. Ce n'est qu'à ce stade que le mouvement ouvrier organisé *peut* et *doit* donc retourner continuellement les instruments de domination du capital en possibilités pour le travail de refuser de se soumettre et de contraindre par la violence la production capitaliste à fonctionner comme une instance subjective des ouvriers révolutionnaires.

À ce niveau la formulation théorique d'une stratégie révolutionnaire d'ensemble n'est plus seulement une possibilité, elle devient une nécessité absolue pour fonder le processus révolutionnaire lui-même. L'anarchie objective que constitue la classe ouvrière au sein du capitalisme éprouve désormais le besoin de s'exprimer à son plus haut degré de conscience. Aucun des facteurs qui la composent ne peut être laissé à la spontanéité : on doit s'en référer pour tout à une prévision scientifique de la révolution et à son organisation qui en est la conséquence rigoureuse. Le *spontanéisme* est toujours le seul fait des « masses » au sens générique du terme ; il n'est jamais le fait des ouvriers des grandes usines. Le peuple des travailleurs aime à exploser en manifestations de protestation désordonnée et imprévue, pas la classe ouvrière : le peuple n'a que ses droits à défendre, ce que la classe ouvrière doit revendiquer, c'est le pouvoir. Ce qu'elle exige donc avant tout c'est *l'organisation* de la lutte pour le pouvoir. Aujourd'hui personne n'est plus disposé parmi nous à accepter intégralement la thèse léniniste : « Dans sa lutte pour le pouvoir, la classe ouvrière ne possède qu'une seule arme : l'organisation. »

Les ouvriers ne bougent pas s'ils ne se sentent pas organisés, c'est-à-dire s'ils ne se savent pas *armés* dans la lutte. Ce sont des gens sérieux qui ne vont jamais à la déroute ; ils représentent une *classe* sociale de producteurs et non pas une *couche* de misérables opprimés. Désormais ils ne bougeront pas tant qu'ils n'auront pas devant eux une planification de la révolution ainsi que son organisation explicite. Les programmes de parti ne servent à rien : il ne faut pas confondre la stratégie révolutionnaire avec une charte de revendications maximum

ou minimum. Il ne s'agit pas de négocier aujourd'hui sur certains points isolés, pour contester demain le pouvoir dans son ensemble. C'est exactement le contraire : l'exigence de pouvoir doit précéder tout ; il n'y a que comme cela que *tout* s'organise pour la conquête du pouvoir. Il faut *contester* d'emblée sa domination politique à la classe dominante ; on pourra toujours ensuite négocier avec elle le terrain de la lutte aussi.

Le premier pas à faire reste toujours celui de retrouver cette partialité irréductible des ouvriers contre le système social du capital dans son ensemble. Rien ne se fera sans *haine de classe :* pas plus l'élaboration de la théorie que la pratique de l'organisation. Seul un point de vue rigoureusement ouvrier sera capable de comprendre et d'utiliser le mouvement global de la production capitaliste comme un moment *particulier* de la révolution ouvrière. Dans la science et dans la lutte seul un point de vue unilatéral est capable de faire accéder à la compréhension du tout et en même temps à sa destruction. Toute tentative de prise en charge de *l'intérêt général* qui céderait à la tentation de s'arrêter au niveau de la *science sociale* ne servirait, dans la meilleure hypothèse, qu'à inscrire le mouvement ouvrier à l'intérieur du développement du capital. L'action politique de classe des ouvriers peut même se permettre de ne plus avoir à affronter le problème du sectarisme. C'est la pensée ouvrière qui *se doit* d'être sectaire : elle doit *faire partie* de l'organisation systématique d'un pouvoir nouveau sous de nouvelles formes révolutionnaires. Il n'y a plus d'illusions possibles : au stade du capitalisme développé on ne peut parvenir à suivre les lois du mouvement du capital qu'en organisant une lutte de classe décisive contre toute la société capitaliste. L'analyse marxiste du capitalisme n'ira plus de l'avant si elle ne trouve pas une théorie ouvrière de la révolution. Et cela ne servira à rien si elle ne doit pas s'incarner dans des forces matérielles réelles. Et ces dernières n'existeront pas pour la société tant qu'elles n'auront pas été organisées politiquement en classe contre elle.

De là cette passe dangereuse où se trouve toujours enfermé le discours politique lorsqu'il se veut sectaire mais complet : pris entre le désir de partir calmement à la recherche des raisons objectives qui

président à un long processus historique, et la nécessité de trouver immédiatement les forces subjectives qui s'organisent pour le renverser. Entre la patience requise pour la recherche et l'urgence de la riposte. Le vide théorique qui se trouve au milieu de tout cela est le vide d'une organisation politique. S'il y a pratiquement un seul droit à revendiquer, c'est le droit à l'expérience. À ce moment-là tout se produira par la rencontre rapide de concepts d'emblée contradictoires. Nous sommes *contraints* à faire ce saut en avant. Par haine de l'opportunisme, passons-nous des médiations.

Il faut maintenant réexaminer *dans le concret* ce qu'est le travail salarié quand le capital a atteint son plus haut niveau, comment est faite la classe ouvrière au stade de développement maximum du capitalisme, quelle est son organisation matérielle interne, pourquoi et à quelles conditions elle peut parvenir à matérialiser un processus révolutionnaire directement ouvrier, et donc *socialiste*. Tout ce qui précède ne constitue que les prémisses générales de ce discours spécifique. Tout reste encore à chercher. Jusqu'à présent « la tentative de dissolution comme le signe d'une synthèse »…

1963

Une expérience politique d'un type nouveau

Une époque nouvelle de la lutte de classe est sur le point de commencer. Les ouvriers l'ont imposée aux capitalistes par la violence objective et la force organisée qu'ils ont dans l'usine. La stabilité du pouvoir semble assurée ; et le rapport des forces est défavorable. Pourtant là où le pouvoir du capital est le plus puissant, la menace ouvrière se fait plus profonde et plus insinuante. Il est facile de l'ignorer. Mais il faut embrasser du regard la situation de classe de la classe ouvrière et l'examiner à fond. La société capitaliste possède ses propres lois de développement : les économistes les ont inventées, les gouvernements les ont appliquées et les ouvriers les ont subies. Mais les lois de développement de la classe ouvrière, qui en fera la découverte ? Le capital a son histoire, et ses historiens l'écrivent. Mais qui écrira l'histoire de la classe ouvrière ? Multiples ont été les formes qu'a revêtues la domination politique de l'exploitation capitaliste. Mais comment arrivera-t-on à la dictature des ouvriers qui lui succédera, des ouvriers organisés en classe dominante ? Il faut travailler patiemment, de l'intérieur et à même ce matériau social explosif.

Nous avons considéré, nous aussi, le développement capitaliste tout d'abord, et après seulement les luttes ouvrières. C'est une erreur. Il faut renverser le problème, en changer le signe, et repartir du commencement : et le commencement c'est la lutte de la classe ouvrière. Au stade du capital social avancé, le développement capitaliste est subordonné aux luttes ouvrières, vient après elles ; il doit leur faire correspondre jusqu'au mécanisme politique qu'est la production elle-même. Il ne s'agit pas là d'une trouvaille rhétorique destinée à redonner du courage. C'est la vérité même : il devient urgent aujourd'hui de secouer cette atmosphère de défaite ouvrière qui étouffe depuis des décennies ce qui est apparu comme le seul mouvement révolutionnaire, et pas seulement de notre époque. Mais une urgence pratique ne constitue jamais l'étai suffisant d'une

thèse scientifique : celle-ci doit pouvoir tenir debout toute seule et se diriger dans l'enchevêtrement historique des faits matériels. Alors que tous sachent bien qu'au moins depuis ce mois de juin 1848, mille fois maudit par les bourgeois, les ouvriers sont montés sur la scène et ne l'ont plus quittée : c'est volontairement qu'ils ont choisi de se présenter, selon les circonstances, dans des rôles différents, comme acteurs, comme souffleurs, comme machinistes, comme travailleurs, avant de descendre dans le parterre agresser les spectateurs. Quel rôle occupent-ils aujourd'hui sur la scène moderne ?

Pour nous le point de départ de l'analyse nouvelle, c'est qu'à niveau national et international la spécificité actuelle de la situation politique de la classe ouvrière dirige un certain type de développement et l'impose au capital. Il s'agit de reconsidérer à la lumière de ce principe l'ensemble du réseau mondial des rapports sociaux. Tirons-en la donnée fondamentale : c'est-à-dire le processus de recomposition du marché mondial à grande échelle amorcé à partir de l'élimination de ce goulot d'étranglement du développement qu'a constitué le stalinisme. Il serait facile d'en proposer une explication économiste et de reconsidérer de façon purement mathématique le problème des marchés dans la production capitaliste. Mais ce que recherche le point de vue ouvrier, c'est une explication politique. Un seul marché mondial, cela signifie que nous avons *aujourd'hui* un contrôle de la force de travail sociale à niveau international. La production de marchandises peut bien s'organiser, et encore péniblement, dans une zone de libre échange, même assez restreinte. Les mouvements de la classe ouvrière, eux, ne le peuvent pas. La force de travail ouvrière est dès sa naissance historique homogène et selon une dimension internationale ; et elle contraint le capital à acquérir – sur une longue période historique – la même homogénéité. Et aujourd'hui c'est précisément *l'unité avec laquelle se meut* la classe ouvrière sur le plan mondial, qui oblige le capital à retrouver, sans délai, une riposte unitaire dont il ait la maîtrise.

Mais comment saisir cette unité des mouvements de la classe ouvrière ? Le mouvement ouvrier dans ses niveaux institutionnels divise tout ; le capital dans ses structures unifie tout, mais en fonction

de son intérêt exclusif. On ne soumet pas une lutte politique en acte, à une vérification empirique. Le seul moyen de la vérifier, c'est de se mettre à l'organiser. C'est alors que l'on découvrira que la forme nouvelle que prend l'unité de classe est entièrement contenue dans les nouvelles formes de luttes ouvrières et que le nouveau terrain sur lequel elles se déploient a pour échelle le capital social international. À ce stade, jamais la situation politique des ouvriers n'a été aussi claire : partout où s'est opérée historiquement la concentration d'une masse sociale de force de travail industrielle, on peut lire à l'œil nu les comportements collectifs moyens, les mêmes choix pratiques fondamentaux, bref un seul et même type de croissance politique. La non-collaboration pour programme, la passivité organisée, l'attente comme arme, le refus politique, la continuité d'une lutte permanente telles sont les formes spécifiques historiques qu'a revêtues la généralisation actuelle de la lutte de classe des ouvriers. Il s'agit de formes transitoires correspondant à une situation transitoire : celle où les ouvriers se trouvent déjà socialement au-delà des vieilles organisations, et encore en deçà d'une nouvelle organisation ; en fait sans organisation politique qu'elle soit réformiste ou révolutionnaire. Il faut comprendre cette période où l'histoire ouvrière est entre deux règnes, en saisir bien toute la portée : les conséquences politiques en seront décisives.

Et ce n'est pas un hasard si la première conséquence qui en découle nous place devant une difficulté : celle de devoir saisir les mouvements matériels de la classe ouvrière malgré l'absence de niveaux institutionnels qui leur correspondent, et en lesquels s'exprime ordinairement la conscience de classe. Il en résulte l'exigence d'un effort théorique des plus poussés et des plus abstraits, mais en même temps une plus grande clarté sur sa fonction pratique qui peut ainsi s'attacher à l'analyse de la classe ouvrière et s'affranchir du mouvement ouvrier. La seconde conséquence nous la rencontrons dans les contradictions et les hésitations apparentes des mouvements de la classe. Il est évident que si la classe ouvrière possédait une organisation politique révolutionnaire, elle essaierait de se servir partout du niveau le plus élevé qu'a atteint le réformisme capitaliste. Le processus

qui voit le capital se doter d'une unité de composition, au niveau international, ne peut devenir la base matérielle d'une recomposition politique de la classe ouvrière et, en ce sens, un moment stratégique positif pour la révolution, que s'il s'accompagne non seulement d'une croissance révolutionnaire de la classe, mais aussi de celle de son organisation. Sans ce dernier facteur, l'ensemble de ce processus n'a de vie qu'en fonction du capital et ne représente qu'un moment tactique de stabilisation unilatérale du système et d'intégration apparente, en son sein, de la classe ouvrière en tant que telle. L'opération historique menée par le capitalisme italien, avec l'accord politique et organique entre les catholiques et les socialistes, peut tout à fait rouvrir un modèle classique de processus révolutionnaire, si l'on arrive à rendre aux ouvriers italiens un parti ouvrier, désormais contraint à s'opposer directement au système capitaliste à l'heure où celui-ci en est à la phase démocratique du développement de sa dictature de classe. Si cette restitution légitime ne se produit pas, la domination de l'exploitation capitaliste se consolidera provisoirement, et les ouvriers seront obligés de rechercher d'autres voies qui mènent à leur révolution. En effet s'il est vrai que la classe ouvrière oblige objectivement le capital à faire certains choix précis, il est également vrai que l'exécution de ceux-ci par le capital revêt une fonction anti-ouvrière. À ce moment-là, le capital est plus organisé que la classe ouvrière : les choix que celle-ci impose au capital risquent de le renforcer. De là l'*intérêt immédiat* pour la classe ouvrière de contrarier ces choix.

La vision stratégique des ouvriers a acquis aujourd'hui une telle netteté que l'on peut penser que ce n'est qu'à partir de maintenant qu'elle est entrée dans la saison magnifique de sa maturité. Elle a découvert ou redécouvert le véritable secret qui condamnera son ennemi de classe à la mort violente : la capacité politique d'imposer habilement le réformisme au capital et de l'utiliser durement en vue de la révolution ouvrière. Cependant la position tactique qui est celle de la classe ouvrière actuellement – une classe sans organisation de classe – est et doit nécessairement être moins claire et, disons même, plus subtilement ambiguë. Elle est contrainte de se servir encore des contradictions qui mettent en crise le réformisme capitaliste, à

exaspérer les facteurs qui freinent son processus de développement, car elle sait et sent bien qu'en l'absence d'une organisation politique de classe pour les ouvriers, laisser la voie libre à l'opération réformiste menée par le capital, c'est clore, et pour une longue période, l'ensemble du processus révolutionnaire ; tout comme ce dernier s'ouvrirait immédiatement en présence de cette organisation. De la sorte, les deux réformismes, celui du capital et celui du mouvement ouvrier, devraient bien, de fait, faire leur jonction, mais pour le profit d'une initiative directement ouvrière ; lorsque l'initiative est tout entière capitaliste, comme c'est le cas aujourd'hui, l'intérêt immédiat des ouvriers consiste à maintenir la division entre les deux. C'est lorsque la classe ouvrière a déjà derrière elle non seulement des expériences de lutte, mais aussi des expériences de lutte révolutionnaire qui contiennent des modèles d'organisation et qui constituent une alternative, que la rencontre est tactiquement souhaitable. Car alors la jonction historique du réformisme capitaliste avec celui du mouvement ouvrier marquera vraiment le début du processus révolutionnaire. La situation actuelle n'est pas de cet ordre : elle en est la préparation qui précède. Voilà pourquoi on a, du côté ouvrier, cet appui stratégique donné au développement du capital en général, et cette opposition tactique aux modes particuliers que revêt ce développement. Aujourd'hui, au sein de la classe ouvrière, tactique et stratégie se contredisent.

C'est-à-dire que la contradiction qui existe entre le moment politique de la tactique et le moment théorique de la stratégie se traduit par un rapport complexe et extrêmement médiatisé entre l'organisation révolutionnaire et la science ouvrière. Sur le plan théorique, le point de vue ouvrier ne doit pas comporter de limites, ni s'élever des barrières ; il lui faut aller de l'avant, refuser et dépasser l'épreuve des faits que lui réclame sans cesse la veulerie intellectuelle des petits-bourgeois. La pensée ouvrière n'en est plus à l'âge de la découverte. L'époque de la systématisation, de la répétition, de la vulgarité élevée au rang d'une analyse dogmatique, est définitivement révolue. L'élément nouveau c'est encore une logique partisane de fer, du courage pour soi-même et une ironie désintéressée à l'égard d'autrui. L'erreur

à ne pas commettre est de confondre tout cela avec un programme politique ; la tentation à combattre est celle de transporter immédiatement ce comportement théorique dans la lutte politique, lutte dont l'articulation se fonde sur des indications au contenu précis qui finissent, dans certains cas, par contredire la forme des assertions théoriques précisément. La réponse pratique aux problèmes pratiques de lutte, d'organisation et d'intervention immédiates dans une situation de classe, à niveau ouvrier, doit se mesurer avant tout aux besoins objectifs requis par le développement du mouvement ; ce n'est qu'en second lieu qu'elle est éprouvée dans la ligne générale qui l'impose subjectivement à l'ennemi de classe.

Mais la dissociation de la théorie d'avec la politique n'est que la conséquence de la contradiction qui existe entre la stratégie et la tactique. L'une comme l'autre ont pour base matérielle le processus qui s'amorce encore lentement et qui divisera tout d'abord, puis opposera la classe et les organisations historiques de celle-ci, bref « la classe ouvrière » et « le mouvement ouvrier ». Concrètement, que veut dire ce discours et où veut-on en venir ? Il faut bien préciser d'emblée et clairement que l'objectif à atteindre c'est de recomposer de façon solide un rapport politique correct entre ces deux moments : on ne bâtira aucune théorie de leur division, on ne fera la pratique d'aucune de leur contradiction, en aucun lieu où elle se produit, fût-ce provisoirement. Si une partie du mouvement ouvrier retrouve le chemin de la révolution que lui indique sa propre classe, le processus de réunification se fera plus rapidement, plus facilement, directement et sûrement ; dans le cas contraire, ce même processus sera tout aussi certain, mais il sera moins clair, moins décidé, plus long et plus dramatique. Il est facile de reconnaître l'entreprise de mystification accomplie par les vieilles organisations à l'égard des nouvelles luttes ouvrières. Il est plus difficile de parvenir à saisir l'usage continuel et conscient que font les ouvriers de ce qui apparaît encore au capitaliste comme le mouvement des ouvriers organisés.

En particulier, la classe ouvrière a abandonné à ses organisations traditionnelles tous les problèmes de tactique pour se réserver une vision stratégique autonome, libérée de toute entrave et sans

compromission. Avec, encore une fois, pour résultat provisoire : une stratégie révolutionnaire et une tactique réformiste. Même si l'on a l'habitude de penser que c'est le contraire qui est vrai. Il semblerait en effet que les ouvriers sont désormais d'accord avec le système à long terme, et que ce n'est qu'occasionnellement que des points de friction apparaissent : mais c'est là l'apparence « bourgeoise » du rapport social capitaliste. La vérité c'est que même les escarmouches syndicales ont pour signification politique, aux yeux des ouvriers engagés dans la lutte pour la prise du pouvoir, d'être des exercices académiques. Ils les prennent comme tels, les utilisent comme tels, et cela fait, en font cadeau au patron. Il est exact que la thèse marxiste classique est encore vivante parmi les ouvriers : au syndicat le moment tactique, au parti le moment stratégique. C'est précisément pour cette raison qu'il existe encore un lien entre la classe ouvrière et le syndicat, alors que ce même lien a disparu entre la classe ouvrière et le parti. D'où cette perspective stratégique qui se libère des tâches immédiates de l'organisation, cette scission transitoire qui se produit entre la lutte de classe et les organisations de classe, entre le moment permanent de la lutte et les formes d'organisation provisoires, phénomènes qui sont la conséquence de la faillite historique du réformisme socialiste, et les prémisses d'un développement politique de la révolution ouvrière.

C'est sur ce mécanisme de développement de la révolution et non plus du capitalisme que l'on doit forcer la recherche théorique et le travail pratique à faire porter toute leur attention. Il n'existe pas de modèles. L'histoire des expériences passées ne nous sert que pour nous en libérer. C'est à un nouveau genre de prévision scientifique qu'il nous faut nous fier. Nous savons que le processus de développement dans son ensemble s'incarne matériellement dans le nouveau stade atteint par les luttes ouvrières. Le point de départ réside donc dans la découverte de certaines formes de lutte des ouvriers capables de provoquer un certain type de développement capitaliste qui aille dans la direction de la révolution. De là, passer à l'articulation fondamentale de ces expériences, en choisissant subjectivement les points névralgiques où l'on peut frapper le rapport de production capitaliste. Puis, sur cette base, mener vérifications sur vérifications

et reproposer le problème de faire correspondre à ces nouvelles luttes une organisation nouvelle de façon permanente. Alors peut-être découvrira-t-on que « les miracles d'organisation » se sont déjà produits et se produisent continuellement à l'intérieur de ces luttes miraculeuses de la classe ouvrière que personne ne connaît, que personne ne veut connaître, et qui, à elles seules, ont fait et font plus l'histoire révolutionnaire que toutes les révolutions de tous les peuples colonisés mis ensemble.

Mais pour pouvoir opérer sur le terrain du rapport social de production, ce travail pratique, qui s'articule sur l'intervention d'usine, doit passer par la médiation et l'évaluation d'une instance politique qui lui confère une portée générale. C'est en fonction de cette instance politique que l'on cherchera à organiser un nouveau genre de journal ouvrier : le but de celui-ci n'est pas de répéter et de refléter toutes les expériences particulières de façon immédiate, mais bien plutôt de les rassembler dans une analyse politique générale. En ce sens le journal constitue l'instrument de contrôle ou plus exactement d'autocontrôle de la validité stratégique de chacune des expériences de lutte. Le processus de vérification subit alors un net renversement dans sa forme. C'est au discours politique qu'il revient d'éprouver le caractère correct des expériences politiques particulières, et non pas le contraire. Car, dans ces conditions, le discours politique représente le point de vue global de la classe, par conséquent la véritable donnée matérielle et le processus réel lui-même. Il est facile de voir combien cette conception s'éloigne de l'idée léniniste du journal ouvrier : selon celle-ci le journal ouvrier était un instrument d'organisation collectif fondé, ou destiné à l'être, sur une organisation bolchevique de la classe et du parti. Autant d'objectifs que la phase actuelle de la lutte de classe nous interdit de nous fixer comme buts. Nous sommes à une époque où ce qu'il nous faut découvrir ce n'est pas l'organisation politique des avant-gardes avancées, mais celle de cette masse sociale compacte dans sa totalité qu'est devenue la classe ouvrière de l'âge de sa maturité historique la plus grande. Et c'est précisément ce caractère qui fait d'elle la seule force révolutionnaire qui contrôle l'ordre présent de façon menaçante et impitoyable.

Nous le savons. Lénine le savait aussi avant nous. Et Marx, avant Lénine, avait fait l'expérience au cours de sa vie que le passage à l'organisation constitue le nœud de la difficulté. La continuité de la lutte est une chose simple : les ouvriers n'ont besoin que d'eux-mêmes et des patrons en face d'eux. La continuité de l'organisation, en revanche, est une chose complexe et rare : dès qu'elle s'institutionnalise dans une forme, elle se trouve immédiatement utilisée par le capitalisme, ou par le mouvement ouvrier pour le compte du capitalisme. De là découle la rapidité avec laquelle les ouvriers refusent passivement les formes d'organisation dont ils viennent pourtant à peine de faire la conquête. Et ils remplacent le vide bureaucratique d'une organisation politique générale par la lutte permanente dans l'usine, et selon des formes toujours renouvelées que seule l'imagination intellectuelle du travail productif est capable de découvrir. Si une organisation politique directement ouvrière ne se généralise pas, le processus révolutionnaire ne s'ouvrira pas : les ouvriers le savent et c'est pour cela que vous ne les trouverez pas disposés à chanter aujourd'hui les litanies démocratiques de la révolution dans les églises des partis. La réalité de la classe ouvrière est liée de façon définitive au nom de Marx. La nécessité de l'organiser politiquement est liée de façon tout aussi définitive au nom de Lénine. La stratégie léniniste fait un coup de maître lorsqu'elle transporte Marx à Saint-Pétersbourg : seul le point de vue ouvrier pouvait être capable d'une pareille audace révolutionnaire. Essayons de parcourir le chemin inverse, animés du même esprit scientifiquement audacieux dans la découverte politique. Lénine en Angleterre, c'est la recherche d'une nouvelle pratique du parti ouvrier : notre thème de lutte c'est l'organisation de la classe ouvrière à son plus haut degré de développement politique. À ce stade il vaut la peine de convaincre Marx de reparcourir « la courbe mystérieuse de la ligne droite de Lénine ».

janvier 1964

Une vieille tactique au service d'une nouvelle stratégie

Le problème est le suivant : comment rendre immédiatement praticable un discours qui a et qui veut avoir en cette phase le caractère d'une théorie politique ? Comment appliquer tactiquement et de façon nouvelle une nouvelle stratégie ? Nous avons voulu reprendre en termes modernes la lutte contre le réformisme. Il faut maintenant éviter de se borner à en faire un sujet d'étude. Bref trouver l'articulation actuelle qui démontre la possibilité de sa réalisation concrète.

Un exemple suffit. Et l'exemple qui nous est offert, c'est l'occasion politique sur laquelle débouche la crise conjoncturelle actuelle du capitalisme italien. L'application purement stratégique de notre discours reviendrait à sauver le centre-gauche, stabiliser la conjoncture, repartir avec le réformisme d'un côté et avec l'utilisation révolutionnaire qui peut en être faite de l'autre. Avant même de la discuter, nous refusons cette utilisation purement théorique de l'alternative politique. Disons même plus : c'est cette direction que prend aujourd'hui la lutte spontanée de la classe ouvrière dans ses pôles de développement les plus avancés ; et il faut comprendre, critiquer et battre ce type de spontanéité. Les différents niveaux de la lutte de classe réapparaissent ouvertement lorsque le développement capitaliste traverse des phases critiques. Les secteurs les plus arriérés de la classe ouvrière ont tendance aujourd'hui à mener activement un genre de lutte traditionnelle : lutte générale mais défensive. Les secteurs les plus avancés manifestent la tendance contraire : en l'absence d'une capacité offensive de la part du mouvement ouvrier organisé, leur réponse consiste de nouveau à renoncer à la lutte ouverte. Ces choix favorisent spontanément tous les deux le processus de stabilisation de la conjoncture. En fait c'est exactement ces deux types de ripostes que les patrons sont en train de provoquer. S'ils attaquent le niveau avancé de la classe ouvrière, c'est qu'ils s'attendent à y rencontrer une réponse passive qui, en laissant s'installer dans l'usine un pouvoir capitaliste

plus fort, brisera et démoralisera la poussée ouvrière trop forte de ces dernières années. D'autre part, il leur faut ailleurs des luttes actives mais arriérées pour faire reculer le *niveau de développement* que connaît la lutte de classe actuellement, et faire progresser l'homogénéité de la force de travail dans son ensemble et par conséquent la possibilité de la contrôler à niveau social. Voilà quelles sont les véritables difficultés conjoncturelles. C'est elles qu'il faudra résoudre avant de programmer quoi que ce soit.

Examinons en effet la façon dont le camp bourgeois dresse le tableau de sa conjoncture. On entend dire : les déséquilibres se situent dans le marché, et avant tout dans le marché monétaire. La demande a dépassé l'offre non seulement pour les articles de consommation mais également pour les biens d'investissement. Le taux de croissance des investissements par rapport à celui de la consommation s'est renversé : la consommation productive est en péril. De là toute la politique économique du gouvernement qui entend ramener ces processus rigoureusement au niveau de la simple circulation de capitaux. Avec comme conséquences : le gaspillage des réserves monétaires, un déficit de la balance commerciale et de la balance des paiements, un gel des liquidités et un endettement à l'étranger. Toutes ces mesures, dans l'optique Carli [1], étant le seul moyen de ne pas grever, et même de maintenir le taux de progression de la production industrielle au haut niveau qui a été le sien récemment. Rien de plus par conséquent qu'un exemple capitaliste typique de décharge de difficultés productives sur le marché. Mais quelles sont ces difficultés ? Les nouveaux déséquilibres intervenus sur le marché des capitaux sont la conséquence évidente de nouvelles contradictions qui se sont produites au niveau de la *production* de capital. Demandons nous alors quelles sont ces contradictions ? Nous répondons : l'augmentation des salaires a largement dépassé l'augmentation de la productivité. C'est-à-dire que la productivité du travail n'a pas diminué en valeur absolue ; mais la masse salariale a crû en valeur relative. Les revenus du travail ont

1 Guido Carli : Homme politique italien, spécialiste des problèmes économiques et monétaires. Il a occupé jusqu'en 1975 l'un des postes les plus importants de l'État italien, celui de Gouverneur de la Banque d'Italie. (NDT)

augmenté plus rapidement que les revenus du capital. Cela a eu deux conséquences fondamentales : une inflation « par les coûts », et avant tout celui de la force de travail ; et une contraction relative des profits par rapport aux salaires. Il faut reconnaître que la science du capital a bien su voir les causes de la crise conjoncturelle actuelle : de façon claire déjà, au niveau technique et économique, obscurément encore au niveau politique et institutionnel. C'est en fonction de cela et des exigences qui en découlent qu'elle commet l'erreur de faire précéder la stratégie de la programmation d'une tactique de stabilisation. Entre ces deux temps, s'ouvre actuellement pour la lutte de classe une formidable occasion.

En effet sur le terrain de l'affrontement direct, cette séparation devra être acceptée et renversée. Il est inutile de nier les faits par peur de leurs conséquences. Ce qui se produit dans la structure de la production capitaliste il ne faudra pas le nier du point de vue économique, mais au contraire l'affirmer du point de vue politique. C'est vrai : durant ces dernières années, les augmentations de salaires ont dépassé celles de la productivité. C'est là que se trouve la racine de tout. Le revenu national s'est trouvé redistribué en partie, le profit attaqué, les marges d'autofinancement des grandes entreprises entamées et les investissements directs sont demeurés bloqués. Et tout cela tandis que les coûts de production s'élevaient et que le rendement du travail baissait du fait de la permanence des luttes ouvrières, de la mobilité excessive de la force de travail et de l'absence de sauts technologiques. La réponse capitaliste, face à l'augmentation subie du salaire nominal, a consisté en général à attaquer le salaire réel en amorçant la spirale inflationniste des prix, seul moyen d'éviter des répercussions immédiates sur le niveau de la production. En ce sens on ne peut même pas parler aujourd'hui d'un goulot d'étranglement du développement ; on a seulement affaire à un mécanisme de réajustement à un même niveau des divers compartiments de la structure capitaliste. Le goulot d'étranglement, le blocage, la crise du développement sont des choses à découvrir, à construire, à imposer subjectivement et par la force. Les conditions matérielles sont là. Le moment est exemplaire. Le cours nouveau pris ces dernières années

par les luttes ouvrières indiquent la tendance du mouvement.

C'est durant les années cinquante, immédiatement après l'année 1953 sans doute, à la suite d'une bataille politique, gagnée et perdue presque en même temps, que la classe ouvrière découvre en Italie, spontanément (ce n'est pas la première fois du reste) un nouveau terrain de lutte politique : le terrain syndical lié tout d'abord à une foule de revendications particulières, et qui s'est confondu de plus en plus avec les occasions offertes par le renouvellement des contrats. À partir de ce moment-là le terrain formel de la politique, le niveau de la lutte traditionnelle qui se situait totalement à l'intérieur de l'État, ont été complètement grillés : ils ont été abandonnés entièrement aux mains des partis « historiques » de la classe ouvrière. Les ouvriers découvrent que la lutte économique, sous le manteau syndical, est seule capable d'attaquer à la base le pouvoir capitaliste, et constitue donc la seule lutte politique qui soit praticable actuellement. Et qui se greffe aussi sur les exigences objectives d'un capital qui veut faire faire à l'Italie un saut de développement, sous la nécessité pressante où il est d'éliminer ses vieux déséquilibres internes pour répondre adéquatement aux nouveaux équilibres internationaux qui sont en train de se créer. Ce nouveau genre de luttes ouvrières a été imposé au syndicat et a attaqué directement la sphère de la production à travers le syndicat. Il a fait repartir du bon pied le mécanisme de développement capitaliste pour introduire en son sein l'exigence grandissante d'un pouvoir ouvrier plus lourd. Il est faux de dire que les événements de juillet 1960[2] ont ouvert la voie à l'insurrection ouvrière. L'insurrection, elle, avait déjà eu lieu, et la lutte dans la rue n'a été que le dernier maillon d'une longue chaîne d'affrontements dans les usines sur le terrain de la production contre le patron direct. Juillet 1960 a constitué une relance de la lutte ouverte à un niveau général en démontrant que les ouvriers étaient disponibles à bien d'autres

2 *Il luglio 60* : En juillet 1960, à l'appel des partis « historiques », les ouvriers descendent dans la rue et mettent fin à la tentative de coup d'État de la part de l'extrême droite et au gouvernement Zamboni. Telle est du moins la Version historique traditionnelle et « antifasciste », celle que voulait ranimer Lotta Continua durant l'année 72-73. L'analyse très rapide qu'en donne Tronti est bien différente comme on peut le voir ! (NDT)

objectifs et possédaient une force tout à fait capable de les atteindre. C'est alors que les institutions du pouvoir capitaliste s'adaptent à la situation de classe nouvelle. C'est de là que partent et le « nouveau syndicat » et l'opération réformiste du capital italien. On voit naître tout d'abord le miracle, puis le miracle se « ternir » quand les ouvriers continuent à lutter au-delà de ce que consentait un développement équilibré et obtiennent effectivement plus que ce que les capitalistes étaient capables de leur offrir à ce moment-là. Tous les économistes vous diront que ce qui était à l'origine du boom c'était la main-d'œuvre bon marché, et que ce qui en a constitué le plafond c'est le coût trop élevé du travail. Faire monter le prix de la force de travail, ç'a été là un coup de force des ouvriers, qui a coïncidé un temps avec une nécessité capitaliste pour la dénaturer ensuite, la dépasser et la retourner contre le capital. Le déséquilibre entre salaire et productivité constitue un fait *politique* qui doit être compris comme un fait politique dont il faut faire une utilisation politique.

Durant toutes ces années nous nous trouvons en présence d'un exemple d'utilisation politique sur une grande échelle de la lutte syndicale. Avec toutes les perspectives et aussi toutes les limites que celle-ci comporte : lutte au niveau des structures productives, affrontement immédiat avec le patron, possibilité d'entamer immédiatement le profit, mais aussi illusions syndicalistes, erreurs dues au spontanéisme, sous-évaluation de l'organisation. Telles sont les conditions dans lesquelles se produit, d'un côté un renforcement du concept de « parti de masse », et de l'autre pour lui répondre, l'organisation de « groupes » minoritaires d'intervention dans les luttes. Néanmoins le facteur décisif au sein de ce processus, c'est que l'usine, est redevenue, du point de vue ouvrier, le guide effectif du mouvement de classe, des deux classes en lutte. Et qu'au sein de cette lutte le syndicat a fini par se retrouver à la gauche du parti, retaillant la courroie de transmission et la faisant fonctionner en sens inverse. En cela il n'a fait que subir la pression ouvrière. Ces dernières années, l'utilisation ouvrière de la *lutte syndicale* a dépassé et vaincu l'utilisation capitaliste du *syndicat*. Demandez à un syndicaliste s'il a eu jamais l'impression d'avoir obligé les ouvriers à lutter ; quand les directions syndicales lancent

l'agitation, cela fait toujours plusieurs mois que les ouvriers exercent leur pression, et luttent pour leur propre compte. L'ouverture officielle de l'agitation n'est que l'occasion de la *lutte ouverte* : et c'est la seule puisqu'il n'y a pas d'organisation de classe globale dans l'usine et dans la société. Il est vrai aussi qu'il y a eu et qu'il y a encore *refus* de saisir ces occasions dans les secteurs de la classe ouvrière dont le développement politique est le plus avancé. Durant des années les ouvriers de la FIAT ont dit non au « syndicat de classe ». À ce niveau il n'était pas possible d'en faire une arme politique. Ça n'a été le cas qu'une seule fois, l'été 62, quand l'affrontement de classe est devenu brutalement plus aigu, général, direct, frontal : cette occasion n'a pas été perdue. C'est une loi du développement : plus le niveau politique de la classe ouvrière ainsi que l'unification économique du capital s'élèvent, plus le syndicat tend à se séparer de l'intérêt immédiat de l'ouvrier pour s'intégrer complètement à l'intérêt capitaliste en tant que médiation institutionnelle. De l'anti-étatisme du vieux syndicalisme à l'intégration au sein de l'État du syndicalisme moderne ; de l'« anarcho-syndicalisme » à la « participation conflictuelle », toute cette histoire a déjà été faite. Et pour ce qui est de nous aujourd'hui, il ne s'agit pas d'arrêter un développement en cours, mais au contraire de l'utiliser. C'est dans l'usine, où justement se produit cette utilisation de la lutte syndicale, que vous trouverez un mépris ouvrier à l'égard du syndicaliste qui a presque atteint le niveau de la haine de classe à l'égard des petits chefs, des gardiens, des techniciens et des ingénieurs. Dans le futur il en sera de plus en plus ainsi. Mais, cette situation, comment réussir à l'organiser *aujourd'hui* contre le patron social ?

En fait c'est précisément à niveau social que le capital a compris tout cela. Il veut avant tout bloquer cette dynamique ouvrière dont il a eu besoin jusqu'à un certain point pour remettre en marche le mécanisme de son développement. Le centre-gauche n'est pas venu trop tôt, il est venu trop tard. Le capital est traditionnellement lent dans ses réflexes politiques ; il l'est d'autant plus en Italie où il lui faut, tandis que les ouvriers l'attaquent, continuer à converser avec tous les amis qu'il a en son sein : les paysans, les commerçants, les prêtres, les épargnants, les étudiants, les intellectuels, les spéculateurs fonciers

et les fonctionnaires. Ainsi, tandis que le gouvernement annonce de minables mesures anti-conjoncturelles et définit comme alarmante la situation économique, ne réussissant à le faire croire qu'aux partis de gauche, les capitalistes attaquent eux, directement et pour leur propre compte, le facteur décisif, c'est-à-dire le niveau ouvrier, avec des objectifs précis : réajustement du plein-emploi, reconstitution d'une soupape de sûreté par l'armée de réserve, restructuration interne de la journée de travail, redéfinition de la force de travail à des niveaux plus élevés en contrôlant davantage sa mobilité et en réduisant les coûts de production ; tout cela pour obtenir sans le demander explicitement une trêve salariale de fait. C'est sur ce terrain qu'il faut relancer l'attaque. C'est là-dessus précisément qu'un programme de lutte immédiate s'avère la chose la plus simple à mettre en pratique. Ce n'est pas l'affaire des ouvriers de résoudre les problèmes conjoncturels du capitalisme. Les patrons le font tout seuls. C'est leur système : qu'ils se débrouillent. C'est sur ce terrain qu'une stratégie de refus total de la société capitaliste doit découvrir les formes tactiques positives qui agresseront le plus efficacement le pouvoir réel des capitalistes. Il ne suffit pas alors de refuser de collaborer à la résolution des difficultés conjoncturelles : ce qu'il faut, c'est ramener ces difficultés à leur lieu d'origine c'est-à-dire dans la structure productive, éviter qu'elles ne soient résolues au niveau du marché en entravant d'emblée les diverses possibilités de politique anticonjoncturelle, et empêcher la stabilisation en déchaînant partout les luttes ouvrières en réponse à l'invite à la trêve. Actuellement le blocage même temporaire de la production ne serait pas supportable ! Très bien, il faut donc bloquer la production dans ses secteurs stratégiques. Le patron lance son offensive dans l'usine pour casser les reins à la poussée ouvrière : c'est dans l'usine qu'il faut se servir de cette offensive comme d'un multiplicateur de cette poussée. Le gouvernement propose au nom des capitalistes une pause des salaires pour réfléchir : il faut mettre de côté toutes les autres revendications et demander des augmentations de salaire immédiates. *Aujourd'hui* il faut intervenir dans le sens suivant : forcer sur les niveaux de lutte les plus élevés, y battre la spontanéité ouvrière, imposer à l'affrontement un caractère ouvert,

retourner ce culte de la passivité en lutte offensive, faire ainsi violence aux vieilles organisations pour les entraîner derrière soi. Dans les conditions actuelles, il n'existe aucune forme d'initiative ouvrière qui puisse remplacer la forme de lutte traditionnellement fondamentale : à savoir la grève d'usine, la grève de masse. Si l'on nous demande : et que se passera-t-il après ? nous répondons : à coup sûr *ce ne sera pas* la crise catastrophique du système. Car il est évident qu'il se produira ensuite une stabilisation de la conjoncture, un rétablissement d'équilibre du développement, que la programmation se mettra en marche et que la structure étatique se modifiera en conséquence ; mais on aura un rapport de force différent, une classe ouvrière plus forte que l'affrontement aura aguerrie et renforcée, que l'expérience aura organisée et dont la présence sur le terrain politique comptera. Si la programmation se met en marche, en revanche, sans qu'on ait ce type de *lutte ouverte*, il commencera à circuler en Italie également, et pour la première fois, dans différentes instances syndicales ou étatiques, la légende bourgeoise selon laquelle la classe ouvrière manifesterait une certaine disponibilité au développement capitaliste. Il y a des moments où l'on doit choisir entre deux types de défaite ouvrière possibles, et contraint à cela non pas en raison de la situation de classe objective, mais à cause d'une terrifiante carence de forces subjectives. En principe et dans les faits *se faire battre en luttant* réussit mieux à la classe ouvrière.

Nous affirmons donc qu'un programme concret de lutte immédiate s'avère possible aujourd'hui. Et que cela, tout comme son application pratique, doit être rapporté à la vision stratégique d'un capitalisme dont le développement doit passer par un enchaînement de situations conjoncturelles. Nous affirmons que chaque anneau de la chaîne offrira l'occasion d'un affrontement ouvert, d'une lutte directe et d'un coup de force, et que le maillon de la chaîne où se produira la rupture ne sera pas celui où le capital est le plus faible mais celui où la classe ouvrière est la plus forte. De là l'intérêt qu'il y a pour les ouvriers d'éliminer dans le capitalisme toutes les *vieilles* contradictions qui forment des médiations, des nuances, et qui font perdre à la lutte de classe son caractère direct et sa précision. De là

la nécessité primordiale pour la classe ouvrière de donner systématiquement à sa lutte une *forme ouverte* qui nourrisse organiquement sa croissance politique. De là enfin, pour une organisation politique de la classe, le devoir fondamental de faire le choix subjectif du terrain et du moment de l'offensive générale pour frapper le système à sa base et en faire vaciller plusieurs fois le sommet, construisant ainsi *par bonds* une continuité du processus révolutionnaire dans son ensemble. Derrière cet effort de découverte et de redécouverte des modes et des méthodes les plus modernes par lesquels la présence des ouvriers dans la société capitaliste s'est exprimée et s'exprime encore, on devra garder la ferme conviction qu'au moment décisif du choc frontal, on retrouvera *les formes les plus élémentaires* de la lutte et de l'organisation, la grève de masse, la violence dans la rue, l'assemblée permanente des ouvriers. Ainsi la vision théorique qui semble la plus abstraite dans la situation actuelle, resurgit comme la *seule* capable de jouer un rôle pratique moteur dans une situation donnée, dans ce moment spécifique. La stratégie la plus complexe se révèle être celle qui est la plus facile à appliquer tactiquement ; tandis que toutes les voies populaires vers le socialisme sombrent dans la plus ridicule incapacité de saisir la première occasion qui nous est offerte d'attaquer le capital dans son mécanisme social. Cela démontre encore une fois qu'il faut imposer une nouvelle ligne à la base du mouvement si l'on veut faire progresser politiquement, et tout de suite, la lutte de classe des ouvriers.

mai 1964

Le discours portera de nouveau sur le capitalisme italien. C'est une série de problèmes pratiques qui nous conseille de porter toute notre attention à l'analyse de ce secteur particulier du capital international. Cela fait trop longtemps que la conjoncture se prolonge sous sa forme actuelle : ou bien les capitalistes y mettront politiquement un terme en faisant subir à la classe ouvrière une défaite manifeste, ou bien elle risque d'avoir pour développement une crise économique objective, directement sur le plan de la production. Le dilemme qui divise la classe dominante italienne se pose entièrement en ces termes : soit prendre l'initiative courageuse de lancer une offensive politique d'ensemble pour bloquer dans l'usine, en la faisant dévier, la pression ouvrière qui s'exerce actuellement sur l'accumulation capitaliste ; soit se résigner à subir, en perspective, toutes les répercussions directement économiques que doivent provoquer inévitablement les mécanismes objectifs de réajustement que la crise entraîne justement. La première éventualité plonge l'ensemble de la couche politique bourgeoise dans la terreur en raison de la redoutable riposte ouvrière que cela pourrait amener : ce n'est pas un hasard si les solutions gouvernementales cherchent à éviter de recourir à des initiatives de ce genre y compris dans leurs nouvelles formulations. La seconde éventualité terrorise, elle, le capitaliste individuel en raison de ce que la crise comporte toujours de blocage de son profit privé, de marasme général du marché, de réorganisation globale et toujours risquée des structures productives. Nul hasard non plus si cela fait des mois que le capital privé dramatise la situation économique et brandit la menace de prendre de façon autonome des initiatives politiques. Il est facile de se moquer de l'indécision, de la confusion dont font preuve les instances politiques traditionnelles aussi bien gouvernementales que parlementaires à chaque changement de saison. Il est nettement plus utile de savoir reconnaître les difficultés objectives de la situation des capitalistes.

Le mouvement ouvrier officiel pleure, mais on ne peut pas dire que les institutions politiques bourgeoises aient le sourire. Décidément il ne règne pas l'allégresse à niveau institutionnel. Mais peut-on parler d'une crise tragique de l'ensemble des institutions ?

Il s'agit là d'un thème théorique que l'on peut seulement esquisser. Lorsque le capital a atteint un haut degré de développement, les possibilités de contrôler les mouvements objectifs des lois économiques sont considérables. Les *formes* en lesquelles s'exprime ce contrôle depuis les structures de l'État jusqu'aux organisations partitiques, bref le terrain de ce que l'on appelle la politique institutionnelle, en revanche, sont encore très incertaines, instables, non contrôlées et partant arriérées. Il semble que toutes les contradictions, l'irrationalité typiques des mécanismes de développement d'une société capitaliste aient été résolues au niveau économique pour se décharger et concentrer sur le niveau politique. En effet la crise actuelle semble être toujours *une crise de l'État* ; au niveau des structures productives on a tout au plus une « conjoncture difficile ». Cette apparence ne doit pas tromper. Il est rare que la dictature du capital connaisse une stabilité politique. Politiquement les capitalistes sont des dilettantes : il est toujours facile de les battre sur ce terrain en rassemblant comme il faut trois ou quatre mouvements. Leur savoir pratique réside tout entier dans l'économie. Mais la logique du profit ne correspond pas mécaniquement avec celle du pouvoir. Et lorsqu'ils atteignent le niveau du contrôle sur les mouvements de la force de travail dans leurs techniques de programmation, ils s'aperçoivent qu'il est impossible de faire quoi que se soit sans la collaboration active de la classe ouvrière. Alors ils se déclarent prêts à tout recommencer de nouveau, et effectivement ils se remettent à commettre de nouveau des erreurs en confondant régulièrement les ouvriers avec leurs soi-disant organisations ; et également ensuite lorsqu'ils se décident d'appeler un parti « ouvrier » au gouvernement, ils se trompent de parti, et il n'en sort que cette *commedia dell'arte* à laquelle s'est trouvée réduite la grande opération réformiste du capital italien. Dans ces conditions il vaut mieux ramener tout de suite la perspective hypothétique d'une nouvelle crise imminente des institutions politiques traditionnelles,

à l'état réel du rapport de force entre les classes. L'initiative qui avait appartenu directement aux ouvriers ces dernières années, avec les conséquences que tout le monde a pu constater aujourd'hui sur le mécanisme du développement capitaliste, a tendance à revenir directement entre les mains des capitalistes. Ceux-ci se sont servis jusqu'à présent de la conjoncture, pour leur but de classe, infiniment mieux que les ouvriers n'ont pu le faire. Non pas parce qu'on peut constater banalement que ce sont les travailleurs qui ont fait les frais de la conjoncture, à partir du moment où l'on n'a pas compris pourquoi et comment ils devraient se comporter différemment dans une société capitaliste ; mais plutôt parce que l'initiative de la lutte est bel et bien en train de changer de camp, y compris dans la possibilité qu'elle se termine violemment. Avant de reparler de programmation il faudra résoudre deux problèmes du point de vue bourgeois : arriver à une stabilisation de la conjoncture économique, et bloquer politiquement la poussée ouvrière. Ces deux problèmes n'en forment qu'un seul : si les ouvriers ne renoncent pas momentanément aux luttes salariales, il n'y aura pas de stabilisation, et sans elle toute proposition historique de collaboration active des ouvriers au développement du système s'avère improbable. Le cercle se boucle. La politique des revenus n'est actuellement qu'une phrase à la mode. Ils disent tous qu'il faut la faire, mais personne n'a encore expliqué *comment*. La vérité difficilement avouable, c'est que la politique des revenus, tout comme la programmation, il n'y a qu'un seul moyen efficace de la faire : la méthode bureaucratique, autoritaire et centralisée. La programmation capitaliste peut bien aller jusqu'à être démocratique et pluraliste vis-à-vis des organisations officielles des ouvriers. Mais vis-à-vis des ouvriers elle constituera toujours un menu bien assorti de connaissances techniques, d'autorité et de violence. Le secteur le plus dur du capitalisme italien, et peut-être celui qui voit le plus loin, a fait connaître son programme : provoquer la classe ouvrière dans un affrontement sur terrain découvert, en lançant une offensive dans les usines et en la généralisant sur le plan politique ; partir par conséquent d'une défaite générale des ouvriers pour reproposer tous les plans de développement capitaliste à long terme. Les tentatives timides du

printemps ont été renvoyées à l'automne ; il peut se faire qu'elles le soient encore, mais à plus ou moins court terme l'échéance, c'est, pour l'Italie, d'en passer par là si elle veut atteindre la « maturité ». Dès lors il ne faut pas commettre l'erreur de confondre ce programme avec celui de la droite économique, traditionnelle et obtuse. Le premier gouvernement Moro[1] est tombé pour avoir hésité trop longtemps à adopter ce qui constitue, à l'heure qu'il est, la ligne du grand capital italien. Le second gouvernement Moro essaiera encore de trouver des médiations par rapport à cette ligne et de l'étaler dans le temps, mais il finira par l'adopter bel et bien, ou alors il sera renversé. Le problème qui se pose est donc le suivant : un affrontement de classe de ce genre, et bien que désiré par les patrons pour leurs propres desseins, peut-il présenter une issue favorable pour les ouvriers. Nous affirmons que c'est le cas et nous en expliquons les raisons.

La classe ouvrière italienne possède les problèmes qui sont en partie ceux de tous les pays où la force du capital semble bien reposer sur un piédestal d'une effarante fragilité. Dans ces pays, il y a continuellement des occasions de lutter, mais les moments d'organisation sont faibles. Du point de vue ouvrier, il y a relance et progrès de l'affrontement de classe, mais il se termine par des victoires de façon beaucoup moins régulière qu'il n'y a d'occasions pour la lutte ; il ne produit pas de bond en avant, et ne parvient pas à mettre mortellement en danger les mécanismes du système. On a qualifié d'« ambigu » le rapport qui existe actuellement entre la classe ouvrière et le mouvement ouvrier, entre la classe et ses organisations traditionnelles. *Cette ambiguïté doit être dissipée*. La situation de classe en Italie est mûre pour parler directement de la situation du mouvement ouvrier : il est temps désormais d'ouvrir le débat, de mener une analyse sur ce terrain et d'entamer une action politique précise. Pour ce nouveau genre de travail politique, il faut en passer par un affrontement de classe général. Aucune pression exercée à la base sur les ouvriers par les groupes organisés, aucune menée

1 Aldo Moro : Homme politique de la démocratie chrétienne, cheville ouvrière des combinaisons du gouvernement de centre-gauche.

fractionniste, au sein des structures de parti non plus, ne pourront aboutir à une restructuration d'ensemble du mouvement à partir d'un changement de ligne complet. En revanche cette restructuration tout comme ce changement de ligne deviennent *immédiatement* possibles et praticables lorsqu'on entre dans une période d'affrontement aigu avec l'ennemi de classe. Ce n'est pas un hasard si le secteur le plus intelligent du capital craint cet affrontement en même temps qu'il le désire. Il est donné pour sûr désormais, mais le mouvement ouvrier « officiel » ne cesse d'en reculer la perspective. Mais que représente politiquement le mouvement ouvrier « officiel » ? Il est peut-être temps de tracer quelques distinctions. Le parti socialiste en tant que parti de classe est mort. Toutes les tentatives qui visent à ranimer son cadavre en massant moralement le vieux cœur rouge de la tradition des années 1880 sont inutiles et nuisibles.

Le parti socialiste a rempli ces dernières années un rôle historique courageux : il a aidé le secteur le plus moderne du capitalisme italien à imposer, dans une situation de retards structurels prolongés, de peur politique et d'incertitudes institutionnelles, sa propre politique de développement économique, chose que ce dernier aurait été incapable de faire tout seul. Il a contribué et contribue encore de la sorte à débarrasser le mouvement de classe d'une vieille série de faux problèmes. Au stade où en est la lutte de classe en Italie, c'est exactement en ce sens qu'il faut se servir sciemment du PSI. Pour cela Nenni[2] est beaucoup plus utile que Lombardi[3]. Il ne faut pas se tromper d'hommes comme les bourgeois qui se trompent de partis : le réformisme de Lombardi demeure actuellement l'ennemi principal à abattre. Car son dessein de modernisation de la société capitaliste, pour la transformer *graduellement* en une société socialiste, suppose que la *totalité* du mouvement ouvrier s'engage sur cette voie. Tous les communistes qui jouent aux coquettes avec les mots du « camarade Lombardi » savent trop bien qu'aujourd'hui toute concession même

2 Pietro Nenni : Chef historique du parti socialiste italien. Partisan des combinaisons centre-gauche, avec l'aile gauche de la démocratie chrétienne.

3 Riccardo Lombardi : L'un des dirigeants du parti socialiste, l'artisan de l'entente avec les communistes pour un gouvernement de « réformes ».

tactique aux positions lombardiennes revient à donner pour certaine une « évolution » stratégique du parti vers le social-démocratie, une évolution socialiste si l'on veut. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'au moins la droite qui se regroupe autour de Nenni n'a pas ces prétentions : elle accepte bel et bien l'initiative capitaliste, l'exclusion des communistes, finissant ainsi par assigner au PCI le rôle opposé : celui de devoir s'opposer intégralement et cette fois-ci sur le terrain au capitalisme le plus avancé. Il apparaît clairement, pour ces raisons, qu'il y a à opérer un net renversement des positions de gauche dans la situation actuelle du parti socialiste : il faut se servir de Nenni à long terme et battre Lombardi à court terme.

C'est maintenant que l'occasion se représente pour nous aussi de parler directement du parti communiste. Il a été trop facile de liquider toute idée politique nouvelle qui ne correspondait pas aux lieux communs les plus courants sous l'accusation d'abstraction. La vérité est que nous n'avons encore pas dit un mot du problème de l'organisation politique et du thème du parti ; cela parce que nous considérons qu'à ce niveau il ne s'agit pas de thèmes théoriques, mais de problèmes d'*ordre pratique*, d'organisation de la lutte et de moyens de la faire progresser. Et sur le terrain de la pratique les conditions objectivement présentes à un moment donné, s'avèrent toujours déterminantes. Ces conditions tiennent à ceci : 1°) le capital italien ne présente pas le degré de maturité subjective suffisante pour étendre son opération réformiste au parti communiste inclus ; 2°) le rapport de ce parti avec les masses populaires constitue la mystification en même temps que l'expression de son rapport encore réel avec la classe ouvrière. Ces deux conditions se conditionnent réciproquement : c'est parce que ce rapport subsiste encore que la couche capitaliste se trouve empêchée d'élargir son initiative avec un peu plus de courage ; d'un autre côté cette absence de courage restaure continuellement ce rapport et le consolide paradoxalement chaque fois qu'il semble se distendre. Faisant face à tout cela, il y a une classe ouvrière qui, tout en suivant ses propres lois de développement, ne rompt pas entièrement ses liens avec sa vieille organisation politique, tant qu'elle ne voit pas et ne touche pas du doigt l'organisation nouvelle, nouvelle et

alternative. Mais une alternative organisationnelle au niveau général de la politique, personne n'est actuellement capable de l'apercevoir en Italie. Ici aussi, le cercle se trouve bouclé. Pour en sortir il *ne faut pas* abandonner la recherche d'une telle alternative, *mais au contraire* la ficher au cœur même des luttes ouvrières, à la tête de ces luttes comme leur guide matériel et comme leur objectif général. Ce mouvement d'unification politique des disparités de niveau de la lutte de la classe ouvrière, qui constitue la véritable base sur laquelle on pourra déclarer ouvert le processus révolutionnaire, doit *nécessairement* passer par cette étape de réorganisation des forces subjectives. Il faut s'approcher subjectivement de ce moment. C'est le seul moyen de rapprocher la perspective globale de la révolution.

Certes, il faut être prudent. Le culte de la spontanéité a toujours tendance à se retourner en fétichisme de l'organisation. Tel est le sort des minorités. Il faut le refuser. Le goût des bolcheviques pour la majorité doit être reconquis au sens plein du terme. Du point de vue ouvrier, ou il y a action de masse, ou pas d'action du tout. Une avant-garde qui n'entraîne pas le mouvement ne diffère pas d'une arrière-garde. Le dilemne ne se situe pas entre spontanéité et organisation, mais entre deux méthodes possibles de parvenir à une organisation *nouvelle*. Nous affirmons que l'on peut choisir aujourd'hui la voie qui passe par une *crise positive* d'une partie au moins des vieilles organisations. Cela écarte immédiatement de notre chemin le danger qui consiste à reconstruire une nouvelle structure bureaucratique. Mais on ne peut faire un tel choix qu'à une seule condition, qui d'ailleurs la distingue fondamentalement et sans appel de toutes les positions désormais traditionnelles de l'entrisme vieux ou nouveau en proie à l'angoisse petite-bourgeoise et semi-prolétaire : il s'agit d'une donnée de fait qui doit remplir le rôle d'une force matérielle dans ce travail politique : il doit être mené *en dehors* et non pas en dedans du parti, dans l'usine, sur les lieux de production, parmi les ouvriers, tous les ouvriers, le peu qui soit organisé, tout comme la masse des inorganisés. Aujourd'hui encore et comme toujours, tout sera à déterminer tactiquement au sein d'un moment spécifique de la lutte de classe des ouvriers.

L'initiative de la lutte de classe est en train de repasser, disions-nous, aux mains des capitalistes. *Il faut empêcher cela*. Un programme offensif au sens plein du terme à l'égard de la conjoncture reste actuel. Il faut faire correspondre, au point le plus critique de l'évolution conjoncturelle, le moment le plus aigu des luttes ouvrières. Ils ont fait savoir que l'augmentation du niveau des salaires avait déjà dépassé cette année le seuil critique : bien que dans chaque déclaration du gouvernement, ils soient obligés d'enregistrer une victoire ouvrière. C'est de ce résultat qu'il faut partir pour généraliser les luttes syndicales sur le plan politique. Il n'est pas nécessaire d'attendre que les patrons prennent en bloc l'initiative de l'affrontement ; car pour l'instant ils ont encore la possibilité de ne pas le faire. Et s'ils ne le font que sous la contrainte de la situation économique et non pas sous la poussée politique exercée par les ouvriers, les bases de l'affrontement seront trop arriérées, trop défensives pour que l'on puisse en recueillir des fruits sur le plan de l'organisation. Avant qu'ils ne parviennent à stabiliser la situation par un blocage de fait des salaires, il faut exacerber la dynamique salariale, y compris en l'articulant. Avant qu'ils n'attaquent le niveau de l'emploi, il faut toucher la productivité du travail avec la claire menace que cela représente. Avant qu'ils ne réussissent à geler les contrats déjà signés, il faut en dénoncer certains, y compris en livrant des batailles dans des secteurs d'usine stratégiques. Avant qu'ils ne se mettent à regarder vers la violence de l'État, comme vers le tocsin, il faut leur faire se souvenir par un exemple qu'il existe dans l'usine une force beaucoup plus grande. Il suffirait de quelques mouvements pour bloquer les mécanismes fatigués de la reprise économique, pour entraver tous les programmes de stabilisation de la conjoncture, c'est-à-dire pour provoquer une crise politique *réelle* qui ne signifie pas une crise de gouvernement mais une *crise de pouvoir* et donc une modification substantielle du rapport de force entre les deux classes en lutte. L'initiative de l'affrontement général retrouve son point de départ si elle revient entre les mains des ouvriers. Nous savons que la direction officielle de ce mouvement, et puisque nous avons appris à nommer les choses par leur nom, que la direction communiste actuelle aura tendance à le faire dévier sur une position de

protestation du peuple en général : il faudra trouver la force de river tout cela à un contenu politique de révolte ouvrière.

C'est dans la perspective de la prévision et de la recherche de ce moment de *révolte ouvrière* que commence à prendre corps l'image révolutionnaire d'un 1905 italien. Nous savons que les différences sont énormes. La philologie historique n'est pas ce qui nous intéresse ici. C'est le peu d'affinités qu'il y a qui s'avère décisif. C'est en 1905 que les bolcheviques subissent l'épreuve du feu ; les soviets sortent de 1905. Sans 1905 il n'y a pas de mois d'octobre 1917. Au stade où nous en sommes, il faut une répétition générale pour chacun d'entre nous et pour tous ; nous devons en retirer de fructueux résultats pour ce qui est d'une nouvelle organisation ; un point net va se trouver fixé au-delà duquel il ne peut y avoir bel et bien que le processus de la *révolution* ouvrière. Les conditions subjectives de ce programme minimum semblent désormais toutes réunies. Les usines Putilov, qui comptent cette fois-ci 100 000 ouvriers, sont prêtes à donner le signal de l'attaque. Un cuirassé *Potemkin*, il est facile d'en trouver un sur une quelconque place Statuto[4]. Il n'y a plus de pope Gapon et nous avons enterré avec lui les saintes icônes.

septembre 1964

4 Place Statuto : Place de Turin, lieu traditionnel des manifestations. Les usines Putilov sont celles de la Fiat…

Classe et parti

La recherche d'une nouvelle stratégie pour la lutte de classe dans le capitalisme avancé est à l'ordre du jour. L'urgence d'arriver à se donner une perspective générale sur ce terrain prévaut dans le mouvement avec la force des grandes nécessités historiques. Cet immense travail sera collectif ou ne sera pas ; soit il parviendra immédiatement à rencontrer la façon de se mouvoir de la masse sociale des ouvriers, ou bien il demeurera bloqué sur lui-même, il stagnera et reculera. Il n'y a pas de développement autonome des découvertes théoriques qui soit séparable de leur organisation pratique. Il est impossible de prévoir la lutte lorsqu'on n'est pas dans la lutte. Un mot d'ordre qui ne comprend pas les armes pour l'imposer n'en n'est pas un. Telles sont les lois qui gouvernent l'histoire des expériences ouvrières. Certes il y a déjà eu des moments où le rapport entre la classe et son organisation politique a brutalement revêtu le caractère d'un problème à résoudre avant tous les autres ; mais ce problème ne s'est jamais imposé aussi sèchement qu'aujourd'hui sous la pression imminente, complexe et claire à la fois, d'un nœud historique qu'il faudra dénouer politiquement dans le court délai fixé par la situation, c'est-à-dire par le style actuel des rapports sociaux y compris par les forces subjectives qui y sont présentes. Le discours à faire aujourd'hui sur le parti sera jeté dans un creuset de problèmes encore ouverts, fondus dans la forme nouvelle que la pensée ouvrière est capable de donner aux nouvelles réalités de classe, modelé, scellé dans le moule de leur nature brutale, en examinant d'un œil critique tous les modèles passés, et avec un intérêt tactique habile à l'égard de certaines solutions offertes par la situation présente. Chacun de ces moments doit apparaître explicitement dans l'analyse si l'on veut pouvoir affronter le thème du parti de classe sur le terrain de la politique. Pour ce faire il s'avère nécessaire d'introduire immédiatement, en remplacement de l'ancien, un concept nouveau de lutte politique des ouvriers.

On connaît la distinction léniniste entre lutte économique (contre les capitalistes individuels ou les groupes de capitalistes individuels dans le but d'améliorer la situation des ouvriers) et lutte politique (contre le gouvernement pour étendre les droits du peuple, c'est-à-dire en faveur de la démocratie). Le marxisme de Lénine a par la suite uni en un tout indissoluble ces deux moments de la lutte ouvrière. Sans le marxisme et sans Lénine, ces deux moments en sont venus à se séparer. Une fois divisés, ils sont entrés en une double crise qui forme la crise actuelle de la lutte de classe au sens léniniste du terme, c'est-à-dire au sens de *son organisation et de sa direction*. Prise au pied de la lettre, cette distinction revient en fait à un *syndicat de classe* et à un *parti du peuple*. Réalité bien « italienne » que nous avons tous sous les yeux, et forme d'opportunisme qui n'a même pas eu à couper les ponts avec le léninisme. D'où deux conséquences : un syndicat qui se trouve devoir gérer les formes concrètes de la lutte de classe sans pouvoir même évoquer leur débouché politique, et un parti qui s'épuise à parler de ce débouché politique sans la moindre référence, ou le lien le plus ténu soit-il, avec les formes concrètes de la lutte de classe. À confusion extrême, remède extrême. Pour abolir les conséquences, c'est les prémisses qu'il faut détruire. Il faut faire sauter la vieille distinction entre lutte économique et lutte politique ; ce qui fera sauter du même coup un des points cardinaux du réformisme sous sa forme la plus moderne : post-léniniste et communiste.

Cela ne devrait pas constituer une tâche difficile. Si nous examinons bien le capitalisme avancé, nous y verrons que cette distinction a déjà disparu. Au stade du capital social, lorsqu'on assiste à la mise en place des processus d'intégration à l'échelle la plus vaste, entre l'État et la société, entre la couche politique bourgeoise et la classe sociale des capitalistes, entre les rouages institutionnels du pouvoir et les rouages de la production en vue du profit, à ce stade-là, toute lutte ouvrière qui se limite volontairement au terrain « économique » finit par coïncider avec la politique la plus réformiste. Quand le complexe historique démocratie/capitalisme trouve pour la première fois son assise définitive dans la seule forme qui lui soit possible : c'est-à-dire sous celle d'une planification autoritaire qui requiert, à travers

l'exercice de plus en plus direct de la souveraineté populaire, un consensus « actif » de la part des forces productives sociales, à partir de ce moment-là, toute lutte ouvrière qui se limite volontairement au terrain « politique » (non plus pour la démocratie, mais pour la planification démocratique !) finit par se confondre avec l'économisme le plus opportuniste. Afin d'éviter de se trouver en porte-à-faux sur ces deux terrains proposés artificiellement par les capitalistes au mouvement ouvrier pour enfermer la lutte de classe dans une cage, il faut redonner à chaque occasion *son caractère d'affrontement unique et global*, le seul probablement qui soit praticable aujourd'hui. *Dans le capitalisme moderne, la lutte politique du point de vue ouvrier est celle qui tend consciemment à mettre en crise le développement capitaliste dans ses mécanismes économiques*. Les éléments de cette définition revêtent tous une égale importance. La recherche du point stratégique autour duquel faire basculer de façon positive le rapport qui existe entre le mouvement politique, du côté ouvrier et la crise économique du capitalisme, a déjà fait l'objet d'analyses théoriques qu'on reprendra bientôt pour les approfondir et les argumenter d'un discours à plus long terme. L'interprétation de la conjoncture que traverse actuellement le capitalisme italien, déjà menée dans ces colonnes[1], peut servir d'illustration à la possibilité d'appliquer tactiquement cette reconstruction stratégique ; elle est riche rien que dans son exposition, de conséquences pratiques dont il ne s'agirait plus désormais que de faire l'expérience. En revanche, ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est de placer au premier plan un élément que nous n'avions que maigrement fait entrer en ligne de compte jusqu'ici : celui de la conscience subjective, composante interne et essentielle du concept même de lutte politique, et constitutif de toute intervention active de la part de la subjectivité révolutionnaire, en tant qu'elle a pour résultat l'organisation. Et c'est en effet au sein de cette définition du

1 Il s'agit des colonnes du Journal *Classe Operaia*, qui parut de 1964 à 1966, et dont le présent chapitre est tiré ainsi que les trois précédents. (NDT)

contenu politique de la lutte de classe que l'on fera la découverte de la fonction irremplaçable du parti, que celle-ci se trouvera réaffirmée et qu'elle s'imposera de nouveau.

S'il est exact de dire que les différents moments de la lutte ouvrière conditionnent en les précédant les divers moments du cycle capitaliste, il est nécessaire d'ajouter que pour donner un contenu révolutionnaire à ces luttes, c'est à un niveau social de masse et de façon consciente qu'il faut conditionner en les précédant les mouvements du capital, bref de façon organisée du point de vue de l'intervention politique. Si cela se vérifie, alors surgit la condition d'une *domination ouvrière* qui s'exerce sur le procès de production capitaliste et qui devrait constituer la prémisse immédiate à son renversement. Mais, cela, on ne le fait pas sans en passer par l'*organisation* de cette domination, sans l'expression politique de cette organisation, sans la médiation du parti. C'est seulement par une intervention subjective, consciente, depuis le sommet, grâce à une force matérielle qui vous livre le mécanisme de fonctionnement du système à détruire et qui vous en fait le patron, c'est seulement en se servant socialement de cette force qu'il ne sera *plus seulement possible* de prévoir à l'avance les mutations qui interviennent dans le cycle de développement du capital, *mais aussi* de mesurer, de contrôler, de gérer et donc d'organiser la croissance politique de la classe ouvrière en la contraignant à passer par un enchaînement d'affrontements à différents niveaux et en diverses occasions, jusqu'à celle où il faut prendre la décision de briser la chaîne, de renverser le rapport entre les classes et de briser l'appareil d'État.

C'est un nouveau rapport qu'il faut établir dans ces conditions entre spontanéité et organisation. Car l'ancien ne fonctionne plus. Il reposait sur l'illusion qu'il suffit de connaître le capital pour connaître la classe ouvrière. De là la connaissance approximative que l'on peut avoir de l'un comme de l'autre dans les hautes sphères du parti actuellement. De là encore les tentatives actuelles d'adapter l'instrument organisationnel du parti aux nécessités dictées par le développement de la société capitaliste, plutôt qu'au besoin de révolte des ouvriers révolutionnaires. Il faut répéter encore une fois que l'établissement

d'un rapport correct entre classe et parti suppose en premier lieu de la part du parti une *connaissance scientifique* des mouvements matériels, objectifs, spontanés de la classe ouvrière ; et que c'est cela seulement qui permet de connaître scientifiquement les mouvements de la classe capitaliste et de *son* organisation sociale. C'est en ce sens que le parti se présente comme l'organe théorique de la classe, comme le cerveau collectif qui possède en lui-même la réalité matérielle de la classe, de ses mouvements, de son développement et de ses objectifs. Le dirigeant de parti doit nécessairement avoir pour qualité un jugement politique capable de synthèse qui ne peut venir que d'une longue expérience, menée, elle, avec des instruments raffinés, modernes, complexes et possédés à fond. Le groupe dirigeant du parti dans son ensemble doit savoir exprimer en lui-même cette *unité synthétique de la science ouvrière*. Il ne peut la réclamer à personne d'autre, il doit la tenir tout entière de lui-même. La fonction de l'intellectuel de parti est définitivement terminée : en tant qu'« homme cultivé » il n'a pas sa place dans le parti ouvrier. Une science des rapports sociaux séparée de la capacité pratique de les renverser n'est vraiment plus possible si tant est qu'elle l'ait jamais été. Et par conséquent un rapport correct entre classe et parti, cela suppose en deuxième lieu précisément cette *capacité pratique* de prévoir, de diriger les mouvements de classe dans les situations historiquement déterminées : non seulement connaître les lois de l'action, mais pouvoir concrètement *agir* parce que l'on possède à fond ce que l'on peut bien appeler la théorie et la pratique des *lois de la tactique*. En ce sens le parti n'est pas seulement le véhicule scientifique de la stratégie, il est également l'organisation pratique de son application tactique. La classe ouvrière possède spontanément la stratégie de ses propres mouvements et de son développement ; le parti n'a plus qu'à la recueillir, l'exprimer et l'organiser. Mais le véritable moment de la tactique, la classe ne le possède à aucun niveau, ni à celui de la spontanéité ni à celui de l'organisation. Toutes les occasions historiques ratées, toutes les offensives contre l'ennemi de classe qui ont échoué, toutes les attaques patronales qui n'ont pas été sanctionnées par la riposte ouvrière qu'elles méritaient sont dues et ne sont dues qu'à un seul facteur : la méconnaissance que seul le parti

a possédé et possède la faculté d'isoler pour le saisir le moment déterminé où l'affrontement de classes se retourne et peut être retourné en révolution sociale. La grande instance léniniste du parti marque, du côté ouvrier, la conquête historique du monde de la tactique ; ce n'est pas un hasard si son nom est lié pour la première fois à une expérience révolutionnaire historiquement concrète.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions : jamais au cours de ces occasions historiques le rapport entre classe et parti, entre classe ouvrière et mouvement ouvrier, ne s'exprimera sous une forme parfaite. Si c'était le cas, on devrait déclarer terminée l'histoire des expériences de classe : de fait elle a bien semblé se terminer chaque fois où l'on a prétendu que l'on en avait atteint la forme parfaite. Aucun parti ne réussira jamais à exprimer, dans sa totalité, la richesse incomparable des expériences de lutte qui sont vécues au niveau de la classe en tant que telle. Le parti doit tendre continuellement à comprendre en lui-même la réalité globale de la classe ouvrière en en prévoyant et en en guidant les mouvements, tout en sachant d'emblée qu'entre ses propres marges d'action subjectives et la poussée qu'exerce sur lui la base dans son ensemble, le contraignant à agir, il y aura toujours un écart en fin de compte. Cette tension vers la classe ouvrière doit être vécue dans le parti comme sa raison d'être. Et le dirigeant de parti, le révolutionnaire professionnel doivent être le miroir vivant de cette tension révolutionnaire à la fois vers sa propre classe et contre la classe adverse. Toute action du dirigeant ouvrier se trouve prise entre ces deux extrêmes contradictoires. C'est de cette contrainte que naissent toutes les véritables découvertes théoriques, c'est-à-dire toutes ces intuitions imprévues, ces synthèses géniales de la réalité sociale, dont seul est capable aujourd'hui le point de vue ouvrier. Alors naît simultanément la capacité tactique de se mouvoir parmi les faits, de les déplacer selon sa volonté, de les détruire et de les reconstruire, avec la violence subjective que ces forces ont organisée elles-mêmes. Le dirigeant révolutionnaire représente cette contradiction vivante qui ne possède pas de solution. Mais lorsque l'on part de là pour se trouver ensuite en face du bureaucrate de parti, on ressent toute l'urgence de creuser profondément la mine de recherches historiques

qui expliquera ce qui s'est produit durant ces décennies dans le mouvement ouvrier.

Pourtant ce serait se tromper et faire du moralisme abstrait que de s'arrêter là. Il serait facile de faire ici dévier le discours de ses points essentiels. Nous voulons délibérément sous évaluer les problèmes institutionnels internes au parti, ainsi que ses structures organisationnelles : ce sont les problèmes les plus faciles à résoudre et ils se résoudront après coup. C'est la nouvelle ligne qui impose une organisation nouvelle et non pas le contraire. Et nous avons appris à faire peu de cas des instances de démocratie interne qui ne remettent pas en question la ligne générale. Il est évident que c'est de l'usine que doit naître le rapport politique entre classe et parti, que c'est de là qu'il doit partir pour investir la société dans son ensemble, y compris son État. Et c'est vers l'usine qu'il doit revenir pour faire progresser, sur ce terrain décisif, les mécanismes politiques du processus révolutionnaire. Telle est la voie correcte, à la seule condition que l'on s'en tienne au *concept scientifique de l'usine*, ce qui empêchera qu'on reste en deçà du rapport de production, enfermé dans un réseau de rapports empiriques avec le patron individuel, et en même temps qu'on aille d'emblée au-delà pour affronter le patron social en un rapport général, et au niveau de la politique formelle. Le mot d'ordre du parti dans l'usine requiert, pour remplir son rôle, que l'on ait déjà l'usine dans le parti. *Pour que l'organisation de parti puisse avoir une vie matérielle dans chaque usine, il faut d'abord que le rapport de production parvienne à posséder une vie politique au sein de la ligne du parti*. Et si l'on y regarde de plus près, on découvrira qu'aucun de ces deux moments ne précède véritablement l'autre, qu'ils ont une existence liée et que ce n'est que de la sorte qu'ils peuvent exister, dans un tout organique, dans un rapport historique de mouvement à organisation, de spontanéité à direction, de ligne stratégique à déplacements tactiques. Il s'agit là du problème décisif vers lequel doit converger la solution de tous les autres problèmes : celui du point de suture entre parti et classe, bref du *terrain de lutte commun à la classe sociale et au parti politique*, le seul sur lequel puisse exister un *parti de classe* du point de vue ouvrier.

Certes, le chemin à parcourir est encore long. Au-delà de tous

les bavardages sur le concept d'autonomie, on ne peut pas nier qu'il est des occasions dont certaines sont tout à fait d'actualité, où lier le syndicat au parti comme sa courroie de transmission semble encore la méthode la plus praticable de lutte de classe. Mais il est clair que passé ces dernières occasions, la courroie tend à se rompre et le rapport se renverse. C'est pourquoi il est à prévoir qu'à long terme il se produira inévitablement une identification sur le terrain de classe entre le parti et le syndicat. Et la réduction du syndicat à un parti, ou plutôt du syndicat de classe à un parti de classe, constituera peut-être la première formulation scientifique du parti ouvrier dans le capitalisme avancé. À ce stade, le syndicat en tant que tel sera de plus en plus réduit à une fonction défensive de conservation et de développement de la valeur matérielle et économique de la force de travail sociale, tandis que la croissance du parti devra se faire de plus en plus dans le sens d'une arme offensive de l'intérêt politique des ouvriers contre le système du capital, et qui serve à l'attaquer. Si l'on a un parti ouvrier, et *bien entendu à cette seule condition*, le syndicat pourra reprendre pleinement son rôle naturel de défenseur des droits du peuple des travailleurs. La nouvelle définition de la lutte politique requiert en fait à la limite *un parti de classe* et un *syndicat populaire*. Il y aura un moment – et cela nécessairement – où le syndicat n'abritera plus que la médiation ouvrière de l'intérêt capitaliste, tandis que l'intérêt direct des ouvriers vivra, lui, dans le parti et seulement dans le parti. À telle enseigne que la classe ouvrière semblera avoir totalement disparu en dehors du parti, sauf pour reparaître dans les phases de tension sociale aiguë et quand il y a affrontement général. Lorsque l'organisation pour la révolution aura trouvé une première application réussie dans le capitalisme développé, celle-ci tiendra tout entière à un *processus révolutionnaire*, prévu, préparé, pratiqué, dont la clôture n'aura été que provisoire et qui sera perpétuellement rouvert. Ce ne sera rien de plus que l'organisation d'une continuité toujours plus forte, et d'une succession de plus en plus accélérée de phases de croissance souterraine de la classe et d'attaques révolutionnaires de la part du parti. À un certain stade de la lutte, il faudra en réalité faire danser longtemps le capital sur cette musique avant de pouvoir lui porter le coup décisif.

Notre but aujourd'hui c'est de découvrir et de frayer la *route* qui nous amènera à ce stade. Le but reste encore par conséquent celui de jeter les *bases* du processus révolutionnaire en en faisant avancer les conditions objectives et en commençant à en organiser les forces subjectives. On n'y parviendra pas sans allier d'emblée et dès maintenant une grande perspicacité stratégique et une forte dose de réalisme politique. Déjà Marx, parvenu à sa maturité, avait compris que « *c'est dans la société actuelle qu'il faut puiser toutes les armes pour la combattre* ». C'est de cette maturité qu'il nous faut repartir aujourd'hui si nous voulons éviter de retrouver les sensations d'enfance du mouvement ouvrier. Il est évident par exemple qu'existent – qu'existeront toujours – différents niveaux de développement politique au sein même de la classe ouvrière, et que les secteurs les plus avancés auront toujours à affronter le problème de la direction sur les secteurs les plus arriérés, tout comme l'ensemble de la classe celui d'une réelle unité politique qui ne peut se faire qu'à travers le parti et en son sein. Il est tout aussi évident qu'il existe le problème de l'*hégémonie* des ouvriers non pas sur les autres classes, mais sur les autres composantes de ce qu'on appellera approximativement et de façon générale les masses laborieuses. Ce qui, sur le plan théorique, constitue la différence entre les formes directes de travail productif et ses formes indirectes, et qui s'approfondira à la longue, s'exprime, sur le plan directement politique, justement par l'hégémonie de la classe ouvrière sur le peuple. S'arranger pour que ce soit à l'intérieur de la classe ouvrière que le peuple joue son rôle, c'est là un problème toujours actuel pour la révolution en Italie. Non pas bien sûr pour conquérir la majorité démocratique dans le parlement des bourgeois, mais pour construire un *bloc politique* des forces sociales et pour s'en servir comme d'un levier matériel qui fera sauter une par une, puis dans leur ensemble, les connexions internes du pouvoir politique de l'adversaire : une puissance populaire redoutable, manœuvrée, contrôlée et dirigée par la classe ouvrière grâce à *son* outil qu'est le parti. De telle sorte qu'ainsi ce qui avait toujours caractérisé jusqu'à présent les buts du parti, s'en trouve précisément exclu : jouer un rôle médiateur dans les rapports qui existent entre des classes parentes, c'est-à-dire entre les *couches*

diverses et toutes leurs idéologies, le tout dans un système d'alliance. Avoir réduit le parti à être la cire qui scellerait le bloc historique, tel a été l'un des facteurs les plus déterminants, sinon le plus, du blocage de toute perspective révolutionnaire en Italie. Le concept gramscien de *bloc historique* se bornait à identifier un stade particulier, un moment national du développement capitaliste. Sa généralisation immédiate, qu'on trouve dans les œuvres écrites en prison, était déjà une première erreur. La seconde erreur, beaucoup plus grave, en fut la vulgarisation togliattienne sous la forme du *parti nouveau* qui devait tendre à s'identifier de plus en plus avec ce bloc historique allant même jusqu'à se dissoudre en lui au fur et à mesure que l'histoire de la nation en venait à se confondre avec la politique nationale du parti du peuple tout entier. Il est trop facile de dire aujourd'hui : le dessein a échoué. La vérité c'est qu'il ne pouvait pas réussir. Le capitalisme ne laisse pas faire ce genre de choses à qui parle au nom de la classe adverse, serait-ce de façon purement formelle. Ce programme, le capitalisme le garde pour lui, l'adapte à son niveau et l'utilise dans son propre développement. Tout le monde a dit que Togliatti était réaliste. Il a peut-être été l'homme le plus éloigné de la réalité sociale de son pays que le mouvement ouvrier italien ait jamais connu. On en vient à se demander si son réalisme était vraiment de l'opportunisme calculateur, ou bel et bien une utopie pauvrement argumentée.

Ce n'est pas un hasard s'il faut reprendre, à ce stade, l'analyse de la phase actuelle de cette réalité sociale. Il reste encore entièrement à régler le compte du capitalisme italien. Il est indubitable que l'Italie se trouve actuellement dans la phase qui précède immédiatement une stabilisation du capitalisme à son niveau de pleine maturité. La conjoncture intérieure ainsi que les liens internationaux font aller de l'avant ce processus avec une force irrésistible. Il est tout aussi évident que le mouvement ouvrier italien se trouve dans la phase qui précède immédiatement un compromis social-démocrate à un niveau politique traditionnel. Et là encore la conjoncture intérieure tout comme la situation internationale jouent dans le sens d'une forte accélération de ce développement. Nous faisons l'hypothèse que ces deux processus ne présentent pas la même objectivité mécanique et irrésistible. Et

qu'au contraire la lutte de classe, dans sa phase actuelle en Italie, doit chercher à séparer ces deux processus, à les mettre en contradiction de façon à les faire progresser en sens contraire. L'objectif étant *de parvenir pour la première fois et donc au cours d'une expérience révolutionnaire originale à une maturité économique du capital en présence d'une classe ouvrière forte politiquement*. Pour ce faire il faut tout d'abord bloquer en Italie ce qui a constitué la voie historique qu'ont empruntée toutes les sociétés de capitalisme avancé ; la chose n'est faisable qu'en empêchant une stabilisation du système à un autre niveau, qui conquerrait pour lui, à ce moment-là, tout ce que le terrain politique compte de nouvelles marges disponibles ; elle est aussi la seule façon de conserver aux ouvriers cette menace politique envers le système dont tout le monde sait bien qu'elle risque de disparaître pendant des décennies si elle ne se dote pas dans ses moments décisifs et dans ses points cruciaux, de formes de fonctionnement et d'organisation explicites. *Maturité sans stabilisation*, développement économique sans stabilité politique : c'est sur cette corde raide qu'il faut faire passer le capital, pour pouvoir remettre sur pied en même temps les forces ouvrières qui le feront tomber. Sans défaite générale de la classe ouvrière il n'y aura pas de stabilisation politique : en ce moment c'est à cela que veut en venir l'initiative capitaliste. Les défaites ouvrières sur le plan général, se sont aussi celles (ce sont peut-être les *seules*) qui fauchent à la base et décapitent toutes les possibilités de former immédiatement des organisations en faisant disparaître toutes les virtualités concrètes de lutte offensive, en ramenant la masse des ouvriers vers des comportements désormais traditionnels de passivité politique et de refus purement économique. Lorsque le mouvement ouvrier officiel d'un pays capitaliste manifeste dans sa totalité des positions ouvertement sociales-démocrates, il faut posséder une alternative organisationnelle toute prête à remplir son rôle : c'est-à-dire à pouvoir entraîner *tout de suite* derrière elle la majorité politique de la classe ouvrière. L'expérience que nous avons du capitalisme international a démontré que si cette condition n'est pas remplie les perspectives de révolution se ferment pour une longue période. Par conséquent c'est cette condition qu'il faut faire vivre. Il faut travailler dès aujourd'hui à

préparer cette alternative en matière d'organisation pour ce moment, en rassemblant le maximum de forces, en gardant le plus possible le contrôle de la situation, et en faisant preuve de la plus grande dose de perspicacité à long terme, et d'habileté dans la pratique des choses.

Aujourd'hui comme aux autres périodes historiques du reste, la lutte à l'intérieur du mouvement ouvrier représente une composante essentielle et un moment fondamental de la lutte de classes en général. À la méconnaître, on perd la complexité, la connaissance, le contrôle de la lutte de classe contre le capital et, partant, la possibilité d'y agir. Il ne s'agit pas aujourd'hui de se servir du PCI dans un sens révolutionnaire. La situation est beaucoup plus en retard que cela ; le but est encore entièrement négatif. Il s'agit d'empêcher le processus de sociale-démocratisation explicite du parti communiste. Car empêcher cela, c'est déjà bloquer la stabilisation politique du capitalisme en Italie. Cela signifie ne pas laisser l'ensemble du mouvement ouvrier italien s'accommoder *ici et maintenant* des nouvelles marges proposées par le réformisme du capital, à un moment où, en dehors du mouvement ouvrier officiel, il n'existe, à niveau de classe, aucune force véritablement organisée et par conséquent aucune proposition sérieusement praticable d'organisation politique alternative. Cela revient finalement à éviter une terrible défaite des ouvriers qui ramènerait la lutte des années en arrière, qui mettrait fin à la perspective d'une rupture du système à court terme, et qui ferait donc rentrer dans le rang du capitalisme occidental, la situation de classe italienne qui n'a pas pu y être retenue, qui ne doit pas y rentrer, où il ne faut pas la laisser rentrer quel qu'en soit le coût en matière de sacrifices personnels, de retards théoriques, et pour finir de compromis dans la pratique. Le premier objectif politique du point de vue de l'organisation pratique, c'est de ne pas abandonner le PCI à l'opération réformiste du capital même si celle-ci en arrivait à ce degré de sollicitation ; ce n'est qu'au sein d'une lutte sur cet objectif que pourra être reformulé *rapidement* en termes d'action révolutionnaire le rapport politique quiexisteentre classe et parti. La révolution « à court terme » en Italie se trouve liée à cette perspective. Et c'est une perspective difficile qui ne s'ouvrira pas si l'on n'a pas le courage de prendre certaines positions, la patience

d'entamer des initiatives politiques de longue haleine et la force de mener au grand jour une lutte violente. Tout le monde voit bien que le dernier acte de la comédie, qui devrait aboutir à la liquidation complète du parti de classe, a déjà pratiquement commencé. Les liquidateurs du parti devront être liquidés à leur tour et tout de suite. Lénine expliquait : « Les liquidateurs ne sont pas *seulement* des opportunistes. Les opportunistes poussent le parti dans une direction bourgeoise et erronée sur la voie du libéralisme politique ouvrier, mais ils *ne renoncent pas* au parti en lui-même, ils ne le liquident pas. Les liquidateurs représentent la forme d'opportunisme qui va jusqu'à *renoncer* au parti. » C'est contre cette forme extrême d'opportunisme, qui renonce à tout, que nous aurons à livrer la prochaine bataille. Non pas pour s'arrêter là, mais pour aller au-delà, vers le parti ouvrier.

Mais tous ces faits qui se produisent dans le temps, quelles peuvent être leurs limites spatiales ? Dans quel horizon historique s'inscrivent-ils ? Ne court-on pas ici de nouveau le risque de surestimer un moment national, un stade particulier du développement capitaliste ? Toute cette analyse ne fait-elle pas bon marché de la complexité énorme des problèmes de la révolution ouvrière qui se posent aujourd'hui au niveau international ? La complexité de ce problème est énorme, c'est vrai. On ne pourrait pas y échapper même si on le voulait. Tout ce qui a été dit jusqu'ici ne représente que le dixième de ce qu'il faudrait dire maintenant. Nous ne savons même pas si c'est ce qu'il y a de plus important. Mais à coup sûr, c'est ce qu'il y a de plus urgent, de plus préjudiciel, bref la prémisse à tout commencement. Il existe aujourd'hui une forme d'opportunisme dans l'internationalisme qui est étrange et étrangement actuelle ; c'est pourquoi il faudra aussi avoir raison de l'idée selon laquelle tout ne pourra être résolu que sur un terrain mondial et générique et en terme de révolution ou d'intégration. C'est un biais intellectuel parmi tant d'autres pour se débarrasser des moments concrets de la lutte de classe réelle. Néanmoins aucune idée-force ne nous semble avoir aujourd'hui encore l'importance de la thèse léniniste pour qui la chaîne du capitalisme se brisera *en un point* et qui cherche à cerner et à résoudre les divers problèmes d'organisation et de direction en fonction de cet objectif

primordial. Cette thèse a vu et voit encore son importance croître au fur et à mesure que se produit une intégration supranationale du capitalisme contemporain. Les canaux de communication établis par le capital en fonction de ses intérêts constituent désormais un fait objectif y compris pour la classe ouvrière. C'est seulement aujourd'hui qu'une rupture révolutionnaire à niveau national commence à avoir vraiment la possibilité de se généraliser en chaîne à niveau international. Mieux, cela s'avère être de plus en plus la *seule* possibilité. Car il apparaît clairement désormais que seule une véritable expérience révolutionnaire sera capable de remettre en marche le mécanisme d'ensemble de la révolution internationale. Aucun discours théorique, aucune alternative politique qui en reste au stade du programme ne pourra avoir cet impact, cette valeur de modèle, ce rôle de proposition pratique brutale qui constitue le minimum nécessaire actuellement dans le capitalisme le plus avancé pour rompre la trêve de fait qui existe entre la révolution ouvrière et le développement du capital. Certes il faut corriger la thèse léniniste sur un point. On mettra moins l'accent aujourd'hui sur les inégalités de développement économique du capital que sur les inégalités du développement politique de la classe ouvrière : cela pour faire admettre le principe néo-léniniste selon lequel *la chaîne ne se brisera pas là où le capital est le plus faible mais là où la classe ouvrière est la plus forte*. Il faut bien se mettre dans la tête – et cela n'est pas facile à faire – qu'il n'y a pas coïncidence mécanique entre le niveau de développement du capital et celui de la classe ouvrière. Derechef la pratique de la lutte se révèle plus riche que toutes les richesses qu'a accumulées la pensée ouvrière. On choisira donc le maillon où l'on se trouve simultanément en présence d'un développement économique capitaliste suffisamment élevé et d'un très haut niveau de développement politique de la classe ouvrière. L'Italie est-elle donc en train de devenir l'épicentre de la révolution en Occident ? Il est trop tôt pour le dire, Tout dépend des délais que nous mettrons à faire passer la ligne, *à ouvrir la voie*.

décembre 1964

Premières thèses

Marx, force de travail, classe ouvrière

Partons de la découverte fondamentale qui, selon Marx, est à la base de tout *Le Capital*, le *Doppelcharakter* du travail représenté dans les marchandises. Que la marchandise fût quelque chose de double, à la fois valeur d'usage et valeur d'échange, cela était déjà évident à l'époque même de Marx. Mais que le travail exprimé dans la valeur possède des caractéristiques différentes de celles du travail producteur de valeurs d'usage, voilà qui était ignoré par la pensée d'alors. Juste au début du *Capital*, Marx dit : « J'ai le premier démontré critiquement ce double caractère du travail représenté dans la marchandise (*zwieschlächtige Natur* : nature à la fois double, scindée et antagonique). » Dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), il avait en effet tenté une analyse de la marchandise « comme travail présentant une forme double » ; analyse de la valeur d'usage comme travail réel ou activité productive conforme à une fin, et analyse de la valeur d'échange comme temps de travail ou travail social égal ; il avait aboutit finalement à un bilan critique de cent cinquante ans d'économie classique qui s'étendait, en Angleterre, de William Petty à Ricardo et, en France, de Boisguilbert à Sismondi. La découverte de Marx est, sur ce terrain, « le passage du travail réel au travail créateur de valeur d'échange, c'est-à-dire au travail bourgeois dans sa forme fondamentale ».

Dès 1859, le concept marxien de travail producteur de valeur présente trois caractéristiques bien définies : il est travail simple, travail social et travail général abstrait. Chacune de ces caractéristiques est en elle-même un *processus*, qui d'emblée se présente comme intimement lié aux processus des deux autres : c'est l'ensemble de ces processus qui permet le passage des formes précapitalistes du travail à ses formes capitalistes. Et chaque processus est un fait objectif régi inéluctablement par les lois de développement du capitalisme naissant. Qui dit travail simple, dit *réduction* de toute espèce de travail à du travail simple, indifférencié, uniforme, qualitativement toujours

égal ne différant que quantitativement ; le travail complexe n'est rien d'autre que du travail simple élevé à la puissance n ; le travail de plus forte intensité, de poids spécifique plus grand, est toujours réductible, ce qui veut dire *doit* toujours être réduit à de l'*unskilled labour*, à du travail non qualifié, i.e. dépourvu de qualité. Mais le travail sans qualité et le travail « général humain » sont la même chose : non pas travail de sujets différents, mais de différents individus « comme de simples organes *du* travail ». « Cette abstraction du travail humain en général *existe* dans le travail moyen que peut accomplir tout individu moyen d'une société donnée, c'est une dépense productive déterminée, de muscle, de nerf, de cerveau etc. humains. » La forme spécifique dans laquelle le travail acquiert son caractère *simple* est donc celle du travail humain en général. La réduction au travail simple est une réduction à du *travail humain abstrait*. Il en va de même pour le caractère *social* du travail producteur de valeur. Les conditions de ce travail – telles qu'elles découlent de l'analyse de la valeur – sont des déterminations sociales du travail, ou des déterminations du travail social. Dans l'un et l'autre cas, elles ne sont pas sociales tout court ; elles le deviennent à travers un processus particulier. Et quelle est la particularité de ce caractère social ? Deux choses : 1) la simplicité indifférenciée du travail qui est le caractère équivalent des travaux d'individus différents, c'est-à-dire le caractère social de l'équivalence du travail de chacun ; 2) le caractère général du travail individuel qui apparaît comme son caractère social puisqu'il est certes travail de l'individu, mais aussi travail de chacun, non différencié du travail d'un autre. Dans le passage logique entre ces deux choses, qui est d'ailleurs le passage historique des déterminations sociales du travail aux déterminations du travail social, les *différentes* valeurs d'échange trouvent *un seul* équivalent général : qui n'est grandeur *sociale* qu'en tant qu'il est grandeur *générale*. Mais pour qu'un produit assume la forme d'un équivalent général, il faut que le travail même de l'individu assume un caractère général abstrait. La forme spécifique en laquelle le travail acquiert son caractère social, est donc la forme de la généralité abstraite. Le trait particulier de ce travail social est d'être ici aussi du *travail humain abstrait*. Le travail simple et le travail social – lorsqu'ils

produisent de la valeur – se réduisent à du travail abstrait, à du travail en général. Il est donc faux de voir dans le travail l'*unique* source de la richesse matérielle : car on ne parlerait ici, encore et toujours, que du travail concret, créateur de valeurs d'usage. C'est du travail abstrait comme source de la valeur d'échange qu'il faut parler en revanche. Le travail concret se réalise dans la variété infinie de ses valeurs d'usage ; le travail abstrait se réalise, lui, dans l'égalité des marchandises en tant qu'équivalents généraux. Le travail créateur de valeurs d'usage est la condition naturelle de la vie humaine, de l'échange organique entre l'homme et la nature ; le travail créateur de valeurs d'échange, au contraire, renvoie à une forme de travail spécifiquement sociale. Le premier est du travail particulier qui se scinde en une infinité de types de travail ; le second est du travail toujours général, abstrait et égal. « Le travail, source de richesse matérielle, n'était pas moins connu du législateur Moïse que du fonctionnaire des douanes Adam Smith. » Le travail créateur de valeur est la première découverte radicale du point de vue ouvrier appliquée à la société capitaliste.

Lors de la parution du premier livre du *Capital*, Marx écrivait à Engels : « Ce qu'il y a de mieux dans mon livre, c'est : 1) (et c'est sur cela que repose toute l'intelligence des *facts*) la mise en relief, dès le premier chapitre, du *caractère double du travail*, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage ou en valeur d'échange ; 2) l'analyse de la *plus-value, indépendamment de ses formes particulières* : profit, intérêt, rente foncière, etc. » (24 août 1867.) Quelques mois plus tard – dans une autre lettre –, il reprochait à un compte rendu de Dühring sur *Le Capital* de n'avoir justement pas su recueillir « les éléments entièrement nouveaux » du livre, à savoir : « 1) M'opposant à *toute* l'économie antérieure qui, *d'entrée de jeu*, traite comme données les fragments particuliers de la plus-value avec leurs formes fixes de rente, profit et intérêt, je traite tout d'abord de la forme générale de la plus-value, où tout cela se trouve encore mêlé, pour ainsi dire en solution. 2) Une chose bien simple a échappé à tous les économistes sans exception, c'est que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et de valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans cette marchandise, possède ce double caractère lui aussi ; tandis que

la seule analyse du travail *sans phrase*, telle qu'on la rencontre chez Smith, Ricardo, etc., se heurte partout fatalement à des problèmes inexplicables… » (Marx à Engels, 8 janvier 1868.) Nous reviendrons plus tard, sur la connexion organique qui lie intimement l'un à l'autre le contenu de ces deux découvertes : le concept de force de travail, et celui de plus-value. Pour l'instant, nous nous hâterons de rechercher l'origine du premier, dans les œuvres de Marx et chez ses sources.

« La valeur d'usage des marchandises une fois mise de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. » Mais même le produit du travail peut posséder une valeur d'usage. Faisons aussi abstraction de celle-ci, et nous effacerons de la marchandise toutes ses qualités sensibles : celle-ci ne sera même plus le résultat d'un travail productif déterminé. « Avec les caractères utiles, particuliers des produits du travail, disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce ; ils sont tous ramenés au même travail humain, à du travail humain abstrait. » Quel est donc, à ce stade, le résidu des produits du travail ? Rien, si ce n'est « une même réalité fantomatique, concrétion du même travail indistinct ». Il ne reste qu'« une dépense de force de travail (*Arbeitskraft*) humaine, sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée ». Ce n'est qu'en tant qu'elles sont cristaux de cette substance sociale commune – la force de travail humaine – que les choses sont « valeurs, valeurs de marchandises [1] ».

Substance sociale commune (*gemeinschaftliche gesellschaftliche Substanz*) aux choses, commune aux marchandises, c'est-à-dire commune aux produits du travail, « et non pas substance sociale commune de la valeur d'échange » (cf. le début des *Notes critiques sur le « Traité d'Économie Politique »* d'Adolphe Wagner), mais *wertbildende Substanz* (substance valorisante) : telle est la première définition du concept de force de travail qu'on trouve dans *Le Capital*. Marx dit ici *Arbeitskraft* ; dans les *Théories de la plus-value* il employait plutôt le terme d'*Arbeitsvermögen* ; dans les *Grundrisse* celui de *Arbeitsfähigkeit*.

1 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, livre I, 1e section, éd. Sociales, p. 54.

Le concept est le même. Le passage philologique d'un terme à un autre n'est pas ce qui nous intéresse. Chez Marx, la distinction entre travail et force de travail se trouve déjà acquise dans tous les travaux préparatoires à la *Contribution à la critique de l'économie politique*[2] : étant donné que tous ces travaux couvrent une décennie (de 1849 à 1859), c'est tout de suite après 48 que l'on est en droit de situer la découverte marxienne définitive du concept de force de travail, dans toute sa portée. Il est évident que l'on peut découvrir des germes de cette découverte dans toutes les œuvres antérieures à cette date. Celles-ci témoignent du développement interne du concept de force de travail, de sa spécification interne et progressive, qui s'enrichira de plus en plus de déterminations scientifiques jusqu'à la rencontre décisive, qui au cœur de l'expérience révolutionnaire de 1848, va l'identifier définitivement au concept de classe ouvrière.

Dans certains cahiers d'extraits des œuvres des plus grands économistes compilés par Marx à Paris en 1844, et qui servirent donc à l'élaboration des *Manuscrits de 1844*, on trouve déjà le concept (le mot) de *Erwerbsarbeit* que nous pensons pouvoir traduire directement par celui de « travail industriel ». Dans « le travail industriel, on a, dit Marx : 1) Le caractère étranger et contingent du travail par rapport au sujet qui travaille ; 2) le caractère étranger et contingent du travail par rapport à l'objet même du travail ; 3) la détermination du travailleur à partir des exigences sociales, qui lui sont une contrainte étrangère à laquelle il s'assujettit en fonction de ses besoins individuels… ; 4) pour le travailleur, le *but* de son activité est de conserver son existence individuelle et son activité réelle est ressentie comme pur *moyen* ; en somme il ne vit que pour gagner *de quoi vivre* ». Dans une telle analyse, l'unité du travail humain ne tient qu'à sa *division*. Une fois admise la division du travail, le produit, la matière de la propriété privée prend de plus en plus la signification de l'équivalent. C'est dans l'argent que l'équivalent acquiert son existence d'équivalent. Et dans l'*argent* se manifeste déjà la domination totale de l'objet, devenu étranger, *sur*

2 Cf. K. Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, Berlin, 1953, pour ce qui est des années 1857-1858.

l'homme : « La séparation du travail d'avec lui-même (*Trennung der Arbeit von sich selbst*) = la séparation de l'ouvrier et du capitaliste, qui, à son tour, équivaut à la séparation du travail et du capital. » Pour l'économiste, il y a division de la production et de la consommation, et comme intermédiaire de l'une et de l'autre, l'échange ou la distribution. Mais « la séparation entre la production et la consommation, entre l'activité et l'esprit parmi différents individus, et dans le même individu, c'est la *séparation du travail* d'avec son objet et d'avec lui-même en tant qu'esprit », c'est la séparation « du travail d'avec le travail » (*Trennung der Arbeit von Arbeit*) [3].

Dans le premier des *Manuscrits de 1844*, au chapitre sur le salaire, Marx écrit : « Il va de soi que l'économie politique ne considère le *prolétaire* (*Proletarier*), c'est-à-dire celui qui, sans capital ni rente foncière, vit uniquement du travail et d'un travail unilatéral et abstrait *(rein von der Arbeit und einer einseitigen, abstrakten Arbeit lebt*), que comme *ouvrier* (*Arbeiter*)… Le *travail* n'apparaît dans l'économie politique que sous la figure de l'*industrie (unter der Gestalt der Erwerbstätigkeit*). » Mais si l'on s'élève « au-dessus du niveau de l'économie politique », voilà que surgissent deux questions décisives, et ce n'est pas par hasard qu'elles se posent à Marx à cet endroit précis : « 1) Quel sens prend, dans le développement de l'humanité, cette réduction de la plus grande partie des hommes au travail abstrait (*auf die abstrakte Arbeit*) ? 2) quelle faute commettent les réformateurs *en détail*, qui, ou bien veulent élever le salaire et améliorer ainsi la situation de la classe ouvrière, ou bien considèrent, comme Proudhon, l'*égalité* du salaire comme le but de la révolution sociale ? » Une réponse autrement décisive à cette question, Marx ne la donnera beaucoup plus tard et de façon pleinement satisfaisante que dans *Le Capital*. Dans leur forme fortement « idéologique », les *Manuscrits* ne contiennent pratiquement rien de plus que la direction déjà indubitablement présente de la future recherche. « Certes, nous avons tiré le concept de *travail exproprié* (de la *vie expropriée*) de l'économie politique comme

3 MEGA (*Marx-Engels Gesamtausgabe*), I, 3, 1932, pp. 539-541. Cf. pour la traduction française, Pléiade t. II, pp. 27-28.

le résultat du *mouvement de la propriété privée*. Mais, de l'analyse de ce concept, il ressort que, si la propriété privée apparaît comme la raison, la cause du travail exproprié, elle est bien plutôt une conséquence de celui-ci, de même que les dieux *à l'origine* ne sont pas la cause, mais l'effet de l'aberration de l'entendement humain. Plus tard, ce rapport se change en action réciproque. Ce n'est qu'au point culminant du développement de la propriété privée que ce mystère, qui lui est propre, reparaît de nouveau, à savoir, d'une part, qu'elle est le *produit* du travail exproprié, et d'autre part, qu'elle est le *moyen* par lequel le travail s'exproprie, qu'elle est la *réalisation de cette expropriation*. »

Le renversement du rapport entre travail et capital se trouve ici tout entier contenu en germe ; on peut déjà le recueillir dans toutes les possibilités qu'il offre d'une méthode d'approche révolutionnaire, qui ouvre toutes grandes les portes à des solutions d'emblée subversives, tant sur le plan de la recherche théorique que sur celui de la lutte pratique. Nous démontrerons qu'on tient là le fil conducteur de toute l'œuvre de Marx. Pourtant, il nous est déjà possible d'avancer que, dans cet ouvrage, cette découverte n'est pas allée plus loin qu'une intuition géniale, toujours soumise aux incertitudes du chemin objectif de l'histoire du capital, chemin plus lent, plus complexe, moins direct et moins sûr que celui que pouvait envisager le point de vue ouvrier de Marx. Ce renversement stratégique du rapport entre travail et capital, il nous faut aujourd'hui le redécouvrir complètement, et le reproposer totalement comme méthode d'analyse et comme guide de l'action. Si l'on a un minimum d'emprise tactique sur la situation présente, la vérité de ce principe saute aux yeux. L'état de développement maximum du capital livre de nouveau, mais dans les faits, son secret, et le fait ressortir.

« *L'essence subjective* de la propriété privée, la *propriétée privée* comme activité étant pour soi, comme sujet, comme personne, est le travail. » Seule l'économie politique a reconnu le travail pour son principe : et ainsi elle s'est révélée comme un produit de la propriété privée et de l'industrie moderne. Le fétichisme du système monétaire mercantiliste connaissait la propriété comme une essence seulement objective de la richesse. La doctrine physiocrate représente un moment

de passage décisif vers la découverte d'une existence subjective de la richesse dans le travail, mais il s'agit encore d'un travail concret, particulier, lié quant à sa matière à un élément naturel déterminé. À partir d'Adam Smith, l'économie politique reconnaît l'essence générale de la richesse, et est donc amenée à ériger « en *principe* le *travail*, dans son absolu achevé, c'est-à-dire dans son abstraction ». « Il sera démontré à la physiocratie que l'*agriculture* du point de vue économique, donc le seul fondé en droit, n'est différente d'aucune autre industrie ; que donc ce n'est pas un travail déterminé, une extériorisation particulière du travail, liée à un élément particulier, mais *le travail en général* (*Arbeit überhaupt*) qui est l'essence de la richesse. » Dans le processus de compréhension scientifique de l'essence subjective de la propriété privée, le travail n'apparaît d'abord que comme travail agricole, mais il se fait ensuite reconnaître comme travail général. À ce stade, « toute richesse s'est transformée en richesse *industrielle*, en *richesse* du travail, et l'*industrie* est le travail achevé comme *le régime de fabrique* est l'essence développée de l'*industrie*, c'est-à-dire du travail, et le *capital industriel* est la forme objective achevée de la propriété privée[4] ».

Dans le manuscrit *Arbeitslohn*, daté de décembre 1847, Bruxelles, on lit dès le début : « *die menschliche Tätigkeit = Ware*[5] » [l'activité humaine = salaire]. On lit plus loin : « L'ouvrier (*der Arbeiter* : le travailleur, pas le travail) devient une force productive (*Produktivkraft*) de plus en plus unilatérale, qui produit le plus possible dans le moins de temps possible. Le travail qualifié (*geschickte*) se change de plus en plus en travail simple[6] ». On voit donc déjà apparaître le thème de l'activité générale humaine de l'ouvrier réduite à de la marchandise. Et le thème du travail le plus complexe réduit au travail le plus simple. On trouve, en outre, à la fin du manuscrit, un paragraphe mis entre parenthèses par Marx, et portant l'indication qu'il veut considérer le problème « en général » : « Le travail étant

4 « Propriété privée et travail » dans les *Manuscrits de 1844*, éd. Sociales, pp. 79, 82, 83.
5 K. Marx, F. Engels, *Werke*, 6, Berlin, 1961, p. 535 ; dorénavant on n'indiquera plus que par le mot *Werke*, cette édition Dietz des œuvres de Marx et d'Engels.
6 *Ibid.*, p. 540, cf. Pléiade., t. II, p. 152.

devenu une marchandise, et en tant que telle, étant régi par la libre concurrence, on s'est efforcé de le rendre le moins cher possible, c'est-à-dire d'en réduire au maximum les frais de production. Dans une organisation future (*künftige*, porte l'édition Werke, l'édition MEGA porte *kräftige* [saine, vigoureuse]) de la société, tout travail physique deviendra facile et simple à l'extrême[7] ». Voilà donc déjà le thème du travail social, même si son contenu particulier fait problème et n'est pas encore bien défini.

Ce manuscrit, *Le Salaire*, porte la trace des conférences que Marx tint en 1847 à l'Association des ouvriers allemands de Bruxelles, et au cours desquelles il développa quelques points qui ne seront plus repris, même dans les articles célèbres de la *Neue Rheinische Zeitung* (avril 1849) à propos de « Travail Salarié et Capital ». Si l'on fait subir à ces manuscrits de 1847 le même traitement qu'Engels réserva aux articles de 1849, à savoir : substituer à *Arbeit*, *Arbeitskraft*, toutes les fois qu'il est question du travail abstrait, c'est-à-dire partout, on aboutit en fait au résultat suivant : le concept de force de travail (et le mot même) se trouve dans l'œuvre de Marx, non seulement avant *Le Capital*, mais aussi avant le *Manifeste*, et comme découverte spécifique, remonte – selon nous – à cette première critique de l'économie politique, encore insuffisante, que sont les *Manuscrits de 1844*. « Ce que les économistes avaient considéré comme les frais de production du « travail », étaient les frais de production non du travail, mais de l'ouvrier vivant lui-même. Et ce que l'ouvrier vendait au capitaliste n'était pas son travail… Mais… il loue, ou vend sa *force de travail*. Mais cette force de travail est intimement liée à sa personne, et en est inséparable », dit Engels dans l'Introduction de 1891 à « Travail Salarié et Capital ». C'est là que réside toute la différence entre travail et *force de travail*. Dans le concept de force de travail, est présente la figure de l'ouvrier, dans celui de *travail* ce n'est pas le cas. Et la figure de l'ouvrier, qui, en vendant son propre « travail », se vend lui-même comme « force de travail », se trouve tout entière contenue dans les

7 MEGA, 1, 6, p. 472 ; K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, 6, p. 556 ; Pléiade, t. II, p. 169.

œuvres de Marx, dès les analyses de jeunesse sur le travail aliéné. Tel est en effet le préalable de tout ce parcours : dans les conditions imposées par le capital, l'aliénation du travail et l'aliénation de l'ouvrier ne sont qu'une seule et même chose. Autrement il faudrait en conclure que cette analyse ne concerne pas la société capitaliste, mais la société en général, ne traite pas de l'ouvrier, mais de l'homme en général : c'est l'erreur de ceux qui ne veulent trouver dans le jeune Marx qu'une vieille philosophie de la totalité. La limite des œuvres de Marx, antérieures à 1848, se trouve ailleurs. Elle tient à la définition encore insuffisante de la force de travail ouvrière comme marchandise, ou plutôt à l'absence d'analyse des caractères *particuliers* de cette marchandise, et de prise en considération de la force de travail comme une marchandise « tout à fait particulière ». Avant 1848, on trouve déjà chez Marx le travail abstrait comme force de travail, et donc comme marchandise. Seul le moment charnière de la Révolution de 1848 fera naître en pleine clarté, chez Marx, le cheminement théorique qui l'amènera à découvrir le contenu *particulier* de la marchandise force de travail, comme liée non plus seulement – à travers l'aliénation du travail – à la figure historique de l'ouvrier, mais à la naissance même du capital – à travers la production de la plus-value. Presque dès le début de « Travail Salarié et Capital », on trouve cette affirmation lumineuse : « Au cours de 1848, nos lecteurs ont vu la lutte de classe prendre des formes politiques colossales. Le moment est donc venu d'examiner de plus près les rapports économiques eux-mêmes. Sur ces rapports, en effet, se fondent et l'existence de la bourgeoisie, et sa domination de classe, et l'esclavage des travailleurs. » Pour nous, c'est seulement en 1848 – ou plutôt après juin 1848 – que se produit, pour la première fois, dans la pensée de Marx, la rencontre du concept de force de travail avec les mouvements de la classe ouvrière. C'est dès lors que commence la véritable histoire marxienne de la marchandise force de travail, qui, réapparaîtra, avec tous ses « caractères particuliers », c'est-à-dire son contenu spécifiquement ouvrier, mais cette fois-ci en termes explicitement définis, dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* et plus tard dans *Le Capital*. En ce sens, les bourgeois d'alors avaient bien raison de se lamenter, bien qu'ils aient battu les ouvriers

sur le terrain, en disant : « Maudit soit Juin ! »

Le travail en tant que travail abstrait, et donc en tant que *force de travail*, on le trouve déjà chez Hegel. La force de travail – et pas seulement le travail – comme *marchandise*, on la trouve déjà chez Ricardo. La marchandise force de travail comme *classe ouvrière* : voilà quelle est la découverte de Marx. Le double caractère du travail n'en est que le préalable. Il ne constitue pas la découverte, mais seulement le moyen d'y parvenir. On ne passe pas du travail à la classe ouvrière, tandis qu'on peut le faire à partir de la force de travail. Parler non plus du travail, mais de force de travail, cela veut dire parler de l'ouvrier et non plus du travail. Force de travail, travail vivant, et ouvrier vivant, sont des termes synonymes. La critique de l'expression « valeur du travail », la définition de la « valeur de la force de travail » permettent le passage au concept de plus-value. L'idéologie socialiste prémarxiste (tout comme celle qui est post-marxienne) n'a jamais emprunté ce chemin. Elle n'a donc jamais simplement touché du doigt l'existence historique de la classe ouvrière. Et qu'est cette dernière, à ce niveau, sinon la force de travail sociale, productrice de plus-value ? Et de la plus-value au profit, et du profit au capital, tel est le chemin qu'elle suit. La marchandise vivante qu'est l'ouvrier socialement organisé, se révèle comme étant non seulement le lieu d'origine théorique, mais aussi le préalable historico-pratique de ce que nous appellerons l'*articulation fondamentale* de la société capitaliste (*Glied* et *Grund* en même temps) [partie, articulation et fondement à la fois].

Mais ce sont là les conclusions de l'analyse ; il nous faut encore en démontrer les prémisses. Ce n'est pas du besoin scolastique de préciser philologiquement les termes du problème que naît la recherche des principales sources du concept de travail chez Marx ; mais plutôt de la nécessité pratique d'isoler les véritables découvertes de celui-ci pour pouvoir les reconnaître et les développer, ainsi que du choix délibéré de séparer sur-le-champ tout ce qui vient péniblement au jour sur le terrain de la pensée ouvrière, afin d'utiliser, à nos propres fins, des éléments de la pensée adverse. Ce que Schumpeter a appelé « l'impressionnante synthèse qu'est l'œuvre de Marx » présente presque toujours la caractéristique suivante : ce n'est pas chaque

découverte particulière qui compte, mais l'usage d'ensemble opéré de chaque découverte faite par d'autres, leur réagencement global en fonction d'une seule direction de pensée, grâce à l'interprétation relativement unilatérale que donne ce point de vue exclusif. C'est là que réside tout le sectarisme de la science ouvrière. Marx en a fournit un modèle, que lui-même n'a pas toujours été capable de suivre dans ses analyses et ses conclusions. Nul marxiste après lui ne l'a fait. Seule exception décisive : Lénine et sa révolution. Dans ce cas, la méthode de la synthèse unilatérale, la voie d'accès à la possession globale de la réalité sociale, à partir d'un choix délibérément tendancieux, débouchent pratiquement sur des formes concrètes d'organisation politique. C'est le passage le plus important qu'il y ait eu – depuis Marx – dans l'histoire de la pensée ouvrière. À compter de ce jour, la mystification bourgeoise d'une identification *immédiate* des intérêts particuliers d'une classe avec l'intérêt général de la société, ne s'avère plus possible tant au niveau théorique qu'au niveau pratique. Le contrôle sur la société en général, *il faut qu'il soit atteint* par la lutte, quand s'impose ouvertement la domination d'une classe particulière. Sur ce terrain, se heurtent deux points de vue presque égaux en force et en puissance. Le règne universel de l'*idéologie* s'écroule avec fracas. Il n'y a plus place que pour deux positions de classe opposées, chacune visant à imposer, par l'habileté et la violence, sa domination exclusive *sur* la société. C'est ce à quoi, dans la pratique, Lénine avait contraint les capitalistes de son temps, en organisant *prématurément* la révolution. L'analyse marxienne de la société capitaliste était même « prématurée » au regard de son époque. Voilà pourquoi *Le Capital* et la *révolution d'octobre* ont eu le même destin historique. Il est facile d'énumérer les énormes contradictions historiques et logiques qui s'opposaient à l'un comme à l'autre : au fond la conclusion à en tirer est que tout cela n'entame pas, tant soit peu, une miette de leur validité. La vérité est qu'il s'agit d'un seul procédé appliqué à deux niveaux différents : l'usage théorique et pratique d'un réseau de conditions matérielles (série de concepts ou série de circonstances) opéré par un point de vue ouvrier rigoureux, s'inscrivant dans un procès de subversion de la société capitaliste. Le traitement que Marx destine

aux catégories de l'économie politique ou aux concepts de la philosophie classique est le même que celui que Lénine réserve aux couches moyennes de la vieille société, ou aux partis historiques du vieil État. Marx a puissamment découvert un *moment tactique* de la recherche : la capacité pratique de se servir de certains résultats obtenus par la science de l'époque, pour les renverser dans la dimension opposée d'une alternative stratégique. Lénine – le seul marxiste à avoir compris Marx sur ce point – a directement traduit cette méthode théorique *en lois pour l'action*. La découverte léniniste de la tactique n'est que l'extension d'une découverte théorique de Marx au domaine de la pratique : à savoir, le caractère unilatéral, conscient, réaliste, jamais idéologique, du point de vue ouvrier sur la société capitaliste. Nous voulons parvenir à démontrer que « toute la valeur dans le travail » et « tout le pouvoir aux soviets » sont une seule et même chose : deux *mots d'ordre* qui recouvrent un moment de lutte tactique, et en même temps qui ne contredisent aucun de ses développements stratégiques possibles ; *deux lois du mouvement* qui ne sont pas celles de la société capitaliste (en cela résiderait l'erreur de Marx, car là on risque de perdre le moment tactique), mais celles de la classe ouvrière à l'intérieur de la société capitaliste (et c'est là qu'est la correction léniniste apportée à Marx).

À ce stade, pour éclairer le problème, il devient indispensable de toucher un mot des sources de Marx à propos de la question spécifique et décisive de la définition du concept de travail. Le rapport Marx/Hegel a été longuement étudié. En revanche, sur le rapport Marx/Ricardo, presque rien n'a été fait. La chose la plus intéressante consisterait à étudier le rapport *Hegel/Ricardo*. Si on en avait le temps et la tranquillité politique, on pourrait penser à procéder à une analyse comparative détaillée de la *Phénoménologie* hégélienne et des *Principles* de Ricardo : on trouverait que le matériau traité est identique, identique le mode de traitement (la méthode), et différente seulement la « forme » selon laquelle il est traité, qui les a orientés vers des disciplines différentes, ne pouvant communiquer entre elles. Ici on se bornera à relever le rapport Hegel/Ricardo, dans ses termes objectifs, au moyen d'une analyse distincte bien que parallèle. Marx

remarque : « Si l'Anglais change les hommes en chapeaux, l'Allemand, lui, transforme les chapeaux en idées. L'Anglais c'est Ricardo, le riche banquier et le grand économiste ; l'Allemand, c'est Hegel, simple professeur de philosophie à l'Université de Berlin. »

1. Hegel et Ricardo

Prenons le chapitre de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, intitulé : « Indépendance et dépendance de la conscience de soi ; domination et servitude ». La conscience de soi est sortie hors d'elle-même ; pour la conscience de soi, il y a une autre conscience de soi. Mais celle-ci n'est pas immédiatement considérée comme une autre essence : c'est elle-même qu'elle voit tout d'abord dans l'autre. Le dédoublement de la conscience de soi dans son unité nous présente « le mouvement de la reconnaissance » : double mouvement des deux consciences de soi. « Chacune voit l'*autre* faire la même chose que ce qu'elle fait ; chacune fait elle-même ce qu'elle exige de l'autre ; et fait donc ce qu'elle fait, seulement en tant que l'autre aussi le fait. L'opération unilatérale (*einseitige Tun*) serait inutile parce que ce qui doit arriver peut seulement se produire par l'opération des deux[8]. »

Ce n'est que dans le mode, selon lequel le processus de la reconnaissance apparaît à la conscience de soi, que se manifestera le côté de l'inégalité, et donc celui de l'opposition. « *Se présenter* soi-même comme pure abstraction de la conscience de soi, consiste à se montrer comme pure négation de sa manière d'être objective… Cette présentation est la *double* opération (*gedoppelte Tun*) : opération de l'autre et opération par soi-même[9]. » La relation entre les deux consciences de soi est donc déterminée de telle sorte qu'elle se *prouvent* (*bewähren*) elles-mêmes et l'une à l'autre au moyen de la lutte pour la vie et la mort. « C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté. » Mais cette preuve par le moyen de la mort risque d'aboutir

8 Ici Tronti signale qu'il utilise « l'excellente» traduction italienne de E. de Negri, Florence 1960, tout en se référant à la quatrième édition allemande de J. Hoffmeister parue dans les *Sämtliche Werke*, Leipzig, Lasson Verlag, 1937. Nous nous référons, nous, à la traduction d'Hyppolite, Aubier-Montaigne. Pour tout ce chapitre voir dans la traduction française tome I, p. 156 et sq. (NDT).

9 *Ibid.*, p. 159.

à une négation naturelle de cette même conscience, négation sans l'indépendance, « négation qui demeure donc privée de la signification cherchée de la reconnaissance[10] ». Ces deux moments apparaissent de nouveau comme essentiels : en tant qu'ils sont inégaux et opposés, ils sont comme deux figures opposées de la conscience. « L'une est la conscience indépendante pour laquelle l'être-pour-soi est essence, l'autre est la conscience dépendante qui a pour essence la vie ou l'être pour un autre ; l'une est le *maître*, l'autre l'*esclave*[11]. » Le maître se rapporte à deux moments à la fois : à la chose, c'est-à-dire à l'objet du désir ; et à la conscience pour qui la choséité est essentielle. Ce n'est pas tout : le maître « se *rapporte médiatement à l'esclave par l'intermédiaire de l'être indépendant* ». Car c'est là ce qui lie l'esclave : « C'est là sa chaîne dont celui-ci ne put s'abstraire dans le combat ; et c'est pourquoi il se montra dépendant, ayant son indépendance dans la choséité. » Pareillement, le maître « se rapporte *médiatement à la chose par l'intermédiaire de l'esclave* ». Pour l'esclave, nier l'indépendance de la chose ne signifie pas l'anéantir : « *L'esclave la transforme donc seulement par son travail* (*er bearbeitet es nur*). » Le maître, en revanche, ne va pas au-delà de la pure négation : il essaie de parvenir à l'assouvissement dans la jouissance, jusqu'à en finir avec la chose. C'est la raison pour laquelle il est contraint à interposer l'esclave entre la chose et lui : il obtient ainsi la dépendance de la chose, et purement en jouit. Mais « il abandonne le côté de l'indépendance de la chose à l'esclave, qui l'élabore (de nouveau *bearbeitet*) ». Pour le maître « sa reconnaissance par le moyen d'une autre conscience devient effective[12] ». Cependant, la reconnaissance que le maître fait sur l'autre individu, il ne peut pas encore la faire sur lui-même ; de même, ce que l'esclave fait sur lui-même, il ne peut l'opérer sur l'autre : « A donc seulement pris naissance une reconnaissance unilatérale et inégale. » Mais là où le maître s'est réalisé complètement, il trouve une conscience dépendante. « En conséquence, la vérité de la conscience indépendante est la *conscience servile*. » De même, « la servitude deviendra plutôt, dans

10 *Ibid.*, p. 160.
11 *Ibid.*, p. 161.
12 *Ibid.*, p. 162.

son propre accomplissement, le contraire de ce qu'elle est immédiatement ; elle ira en soi-même comme conscience *concentrée* de nouveau en soi-même, et se transformera, par un renversement, en véritable indépendance [13] ». Ainsi se trouvent réalisées les conditions pour que, « ce que fait l'esclave, soit proprement, là, opération du maître ».

Mais si la servitude est la conscience de soi qui atteint l'indépendance, il nous faut alors considérer ce qu'elle est en soi et pour soi-même. Tout d'abord pour la servitude, c'est le maître qui est l'essence : sa vérité lui est donc la conscience qui est indépendante et est pour soi, mais elle n'est donc pas encore en elle-même. Toutefois, à ce stade, déjà, « elle a en fait en elle-même cette vérité de la pure négativité et de l'*être pour soi* ; car elle a fait en elle *l'expérience* de cette essence ». Mais cette négativité absolue n'est pas seulement un mouvement général, pur et universel : c'est dans le service qu'elle s'accomplit effectivement comme dissolution. « En servant, elle dépouille tous les moments singuliers, son adhésion à l'être-là naturel, et en travaillant l'élimine (*und arbeitet dasselbe hinweg*). » C'est donc par la médiation du travail que la conscience servile vient à soi-même. Dans la conscience du maître, le désir semblait se réserver à lui-même la pure négation de l'objet. Mais cette satisfaction n'est qu'un état disparaissant : il lui manque en fait le côté objectif et la subsistance. « Le travail, au contraire, est désir *refréné*, disparition *retardée* : le travail *forme* (*bildet*). Le rapport négatif à l'objet devient forme de cet objet même, il devient *quelque chose de permanent* ; puisque justement, à l'égard du travailleur (*eben dem Arbeitenden*), l'objet a une indépendance. Ce moyen *négatif* où l'*opération* formatrice est en même temps la *singularité* ou le pur être pour soi de la conscience. Cet être pour soi, dans le travail, s'extériorise lui-même et passe dans l'élément de la permanence ; la conscience travaillante (*das arbeitende Bewusstsein*) en vient ainsi à l'intuition de l'être indépendant, comme intuition de *soi-même* [14]. » Toutefois la formation n'a pas seulement cette signification positive, mais elle a aussi une signification négative à l'égard de son premier moment, la peur

13 *Ibid.*, p. 163. Ce qu'Hyppolite traduit par *refoulée* se trouve traduit en italien par *reconcentrata*.
14 *Ibid.*, p. 165.

envers le maître qui est toujours pour l'esclave « le commencement de la sagesse ». Cet élément négatif et objectif, précisément cette essence étrangère devant laquelle la conscience servile a tremblé, se trouve détruit. La conscience de l'esclave « se pose *elle-même* comme négative dans l'élément de la permanence et devient ainsi *pour soi-même, quelque chose qui est pour soi* ». La forme, par le fait d'être extériorisée, ne devient pas, pour la conscience travaillante, un autre qu'elle ; car précisément, cette forme est son pur être-pour-soi qui s'élève ainsi pour elle à la vérité. « Ainsi, dans le travail (*in der Arbeit*) où il semblait qu'elle était *un sens étranger à soi* (*fremder Sinn*), la conscience servile, par l'opération de se redécouvrir elle-même par elle-même, devient *sens propre* (*eigner Sinn*[15]). »

Pour lire correctement, et dans l'esprit de notre recherche, ce texte hégélien si célèbre, il suffit de se rappeler une simple observation de Marx et de l'adapter à la situation : « Il ne faut pas mépriser Hegel parce qu'il aurait décrit l'essence de l'État moderne, tel qu'il est, mais plutôt parce qu'il débite ce qui est comme si c'était l'*essence de l'État*. »

Ouvrons les *Principles* de Ricardo au chapitre xx : « Des propriétés distinctives de la valeur et des richesses », « véritable enquête sur la différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, qui complète donc le premier chapitre sur la valeur » comme le définissait Marx. « Un homme est riche ou pauvre, dit Adam Smith, selon le plus ou moins de choses nécessaires, utiles ou agréables dont il peut se procurer la jouissance. » Ricardo commente : « La valeur diffère donc essentiellement de la richesse ; car la valeur ne dépend pas de l'abondance mais bien de la difficulté ou de la facilité de la production. Le travail d'un million d'hommes produira toujours la même valeur industrielle, sans produire toujours la même richesse[16]. » Par l'invention de machines, par plus d'habilité, par une division mieux entendue du travail, découverte de nouveaux marchés peut

15 *Ibid.*, p. 166.

16 Ici Tronti tout en utilisant l'édition italienne Utet, Turin, se réfère constamment à l'édition anglaise *The Works and Correspondance of David Ricardo* de P. Sraffa, 1er volume, Cambridge, 1951. Nous nous référons à l'édition française Paris, Calmann-Lévy, 1970 (NDT).

amener à doubler ou tripler la richesse existante sans pour autant en augmenter la valeur. En effet, tout augmente ou baisse de valeur à proportion de la facilité ou de la difficulté de production, ou, en d'autres mots, à proportion de la quantité de travail employé dans la production. « Grand nombre d'erreurs, en économie politique, ont pris leur source dans cette manière fausse de regarder l'augmentation de la richesse et l'augmentation de la valeur comme des expressions synonymes[17]… » On a longtemps discuté sur ce qu'était un étalon de mesure de la valeur, sans pour autant arriver à des conclusions certaines. Il faudrait découvrir une marchandise invariable dont la production requiert toujours le même sacrifice de peine et de travail. « Nous n'en connaissons point de semblable, mais nous pouvons en parler, et raisonner, par hypothèse, comme si elle existait (*as if we had*) ». Une chose est sûre : « en supposant même qu'une de ces mesures fût une mesure exacte de la valeur (*correct standard of value*), elle ne le serait cependant pas de la richesse ; car la richesse ne dépend pas de la valeur[18] ». Confondre l'idée de valeur avec celle de richesse, a amené à affirmer que la richesse pourrait augmenter là où l'on diminuerait la quantité de marchandise. Ce serait exact si la valeur était la mesure de la richesse, car de fait la pénurie fait augmenter la valeur des marchandises. Si par contre Adam Smith a raison et que, donc, la richesse est constituée par des choses nécessaires et agréables, elle ne peut pas augmenter par une diminution quantitative. On peut donc conclure que la richesse d'une nation peut augmenter de deux façons : « par l'emploi d'une portion plus considérable du revenu consacré à l'entretien des travailleurs (*productive labour*)… ou encore par l'augmentation des forces productives du même travail » (en augmentant la productivité de la quantité de travail donné[19]). Dans le premier cas, non seulement un pays deviendra riche, mais encore la valeur de ses richesses s'accroîtra ; dans le second cas, dans la mesure où l'on produit davantage avec la même quantité de travail, la richesse augmentera, mais non la valeur.

17 *Ibid.*, p. 219.
18 *Ibid.*, p. 220.
19 *Ibid.*, p. 222.

M. Say, par exemple, tient pour synonymes non seulement les termes de valeur et de richesse, mais aussi ceux de valeur, richesse et utilité (*value, riches and utility*). Il confond ainsi tout bonnement une quantité de richesse, d'utilité, et donc de valeur d'usage, avec ce qui est en revanche une quantité de valeur. Par ce biais il parvient à évaluer la valeur d'une marchandise à partir de la quantité des autres marchandises que l'on peut obtenir en échange. Toutefois, « un écrivain distingué », M. Destutt de Tracy, avait déjà dit : « Mesurer une chose, c'est la comparer avec une quantité donnée de cette autre chose qui nous sert de comparaison, d'étalon, d'unité. » La mesure de la valeur d'une chose, et la chose à mesurer doivent pouvoir être rapportées à quelque autre mesure, commune aux deux. « Or, je crois qu'on peut effectivement trouver ce terme de comparaison, car les francs et la marchandise déterminée, étant le résultat de la même somme de travail, le travail peut être considéré comme une mesure commune servant à déterminer la valeur réelle et relative. Ceci, je suis heureux de le dire, me paraît aussi être l'avis de M. Desttut de Tracy. » Et il cite ce dernier : « Cependant, puisqu'il est certain que nos facultés physiques et morales sont notre seule richesse originaire, que l'emploi de ces facultés, *le travail quelconque*[20] (*labour of some kind*) est notre seul trésor primitif, et que c'est toujours de cet emploi, que naissent toutes les choses que nous appelons *des biens*[21], depuis la plus nécessaire jusqu'à la plus purement agréable, il est certain de même que tous ces biens *ne font que représenter le travail* qui leur a donné naissance, et que, s'ils ont une valeur, ou même deux, distinctes, ils ne peuvent tenir ces valeurs que de celle du travail dont ils émanent. » Ricardo n'a pas cité la suite de l'analyse de Destutt de Tracy ; la voici : « Car la richesse consiste à posséder des moyens de satisfaire ses désirs… Nous appelons ces moyens des biens, parce qu'ils nous font du bien. Ils sont tous le produit et la représentation d'une certaine quantité de travail[22]. »

20 Tronti cite ici le mot anglais utilisé par Ricardo pour traduire Destutt ; il ajoute aussi le terme français de l'édition originale ; nous signalons le mot anglais, et nous soulignons le terme français cité par l'auteur (NDT).

21 Voir note plus haut, par ailleurs, Destutt, lui-même, souligne ce mot (NDT).

22 Cf. D. de Tracy, *Éléments d'idéologie*, tome IV, *Traité de la volonté et de ses effets*, Paris, 1815, pp. 99 et 103.

M. Say accuse Adam Smith d'avoir commis l'erreur d'attribuer au seul travail de l'homme de produire des valeurs et d'avoir ainsi oublié la valeur que l'action des agents naturels donne aux marchandises ; ceux-ci parfois se substituent au travail de l'homme, ou bien apportent leur concours au procès de production. Mais en fait c'est Say qui oublie que ces agents ne font jamais augmenter la valeur d'échange d'une marchandise, quoiqu'ils ajoutent beaucoup à sa valeur d'usage. « M. Say méconnaît toujours la différence qui existe entre la valeur d'échange et la valeur d'usage. » « M. Say accuse le docteur Smith de n'avoir pas fait attention à la valeur donnée aux choses par les agents naturels et les machines en raison de ce qu'il considérait la valeur de toute chose comme étant dérivée du seul travail de l'homme ; mais il ne paraît pas que cette accusation soit fondée. Car, dans aucun endroit de son ouvrage, Adam Smith ne déprécie les services que ces agents naturels et les machines nous rendent, mais caractérise avec beaucoup de justesse la nature de valeur qu'ils ajoutent aux choses. Ils sont utiles en ce qu'ils augmentent l'abondance des produits, et qu'ils ajoutent à notre richesse en augmentant la valeur d'usage ; mais, comme ils travaillent gratuitement, comme on ne paye rien pour l'usage de l'air, de la chaleur du soleil, ni de l'eau, le secours qu'ils nous prêtent n'ajoute rien à la valeur d'échange[23]. »

David Ricardo, dit Marx, « a nettement dégagé le principe de la détermination de la valeur de la marchandise, par le temps de travail, et il montre que cette loi régit également les rapports de production bourgeois qui semblent le plus en contradiction avec elles[24] ».

Ainsi donc valeur et richesse sont deux choses différentes. Mais sont-elles deux choses opposées ? Si la richesse peut se réduire à la valeur d'usage, et la valeur à la valeur d'échange, il y a, entre valeur et richesse, la même opposition, et en même temps la même coprésence constante qu'on trouve entre valeur d'usage et valeur d'échange. Marx l'avait déjà remarqué quand il lisait ce chapitre des *Principles* : « En opérant une *distinction* purement et simplement *conceptuelle* entre

23 D. Ricardo, *op. cit.*, p. 228.
24 K. Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, éd. Sociales, p. 36.

valeur et richesse, Ricardo ne résoud pas la difficulté. La richesse bourgeoise et le but de toute la production capitaliste est *la valeur d'échange*, et non son usufruit. Pour accroître cette valeur d'échange, il n'existe pas d'autres moyens… que d'augmenter les produits et de fabriquer davantage. Pour réaliser cette production additionnelle, il faut développer les forces productives. Mais en proportion de l'accroissement de la force productive d'une somme donnée de travail – d'une somme donnée de capital et de travail – il y a diminution de la valeur d'échange des produits : une production double a la même *valeur* que la moitié auparavant… Produire davantage de marchandises n'est jamais le but de la production bourgeoise. Le but de celle-ci, c'est de produire davantage de *valeurs*[25]. » Donc le but de la production bourgeoise, ce n'est pas la richesse, mais la valeur. Mais Marx ajoute : il n'y a pas de valeur sans richesse ; sans valeur d'usage, il n'y a pas de valeur d'échange. Le but de la production bourgeoise n'est pas d'amasser des objets-marchandises nécessaires, utiles ou agréables à la vie ; ce qui compte pour elle ce sont les valeurs qui se réalisent en eux ; ce n'est pas non plus la quantité-qualité des produits, mais la quantité de leur contenu qualitatif. Toutefois sans accumulation de marchandise, il n'y a pas d'accumulation de valeurs ; sans l'habit quantitatif du produit, la qualité contenue en lui n'aurait pas de forme. La production capitaliste n'élimine pas la richesse, elle la plie au service de la valeur ; elle la supprime donc comme fin tout en la maintenant comme moyen. La richesse, en tant que valeur d'usage, devient la forme apparente de son opposé, la valeur. La condition du capital consiste à réduire la richesse à la matière première de la production de la valeur. Quand Ricardo, dans le chapitre cité plus haut, dit : « Le capital d'un pays est cette portion de sa richesse qui est employée dans le but d'une production à venir[26]. » Marx le reprend, et à juste titre : « Ricardo confond ici le capital avec la *substance* du capital. La richesse n'est que la matière du capital. Le capital est tou-

25 Cf. K. Marx, *Notizen und Auszüge über Ricardos System*, mars-avril 1851, appendice aux *Grundrisse*, Berlin, 1953, p. 804. Éd. française, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1968, T. II, p. 488-489.
26 D. Ricardo, *op. cit.*, p. 223.

jours *une somme de valeurs*[27]. » Ce n'est pas entre richesse et capital qu'il y a équivalence, mais entre capital et valeur. La distinction entre valeur et richesse revient à la distinction entre *capital* et richesse. C'est lorsque la richesse – c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire, utile ou agréable pour la vie humaine – devient le substrat d'un rapport social de production, que se déclenche alors le mécanisme de la production capitaliste proprement dite, et que le processus de construction d'une société du capital s'amorce. Mais peut-on dire qu'à ce stade (toutes) les autres conditions fondamentales soient réalisées ? En effet, s'il est vrai que le capital est une somme de valeurs, n'est-il pas aussi une somme de travail ? C'est par l'utilisation de la richesse comme substrat de la production qu'on passe du travail à la valeur et de la valeur au capital. Par ailleurs, à ce stade, la richesse libère et crée déjà une réserve disponible de travail. Nous voulons dire évidemment « *force de travail* », au sens où presque tout le monde emploie ce mot. Ne voit-on pas Desttut de Tracy dire, lui-même : « L'emploi de ces facultés (physiques et morales), le travail quelconque… ? » Qu'est-ce que le *travail quelconque* sinon : *Arbeit überhaupt* ? Trop souvent l'on confond « la soit-disant accumulation primitive » avec le procès général de l'accumulation capitaliste, comme si c'était la même chose. Mais le processus de séparation de la valeur d'avec la richesse ne peut pas être séparé de celui qui sépare le travailleur d'avec la propriété des conditions de travail, du producteur d'avec les moyens de production, du travail, comme force de travail et donc comme ouvrier, d'avec le capital. Mais il ne faut pas les prendre pour des « procès du capital ». Ils sont seulement ce que Marx lui-même a appelé *« la préhistoire du capital »*. Pourtant cette définition comporte aussi un danger : dans son œuvre (et après lui) trop de caractères préhistoriques sont restés attachés à l'histoire du capital proprement dite. Il faut qu'un courage critique nous en débarasse impitoyablement : en menant de front un travail historique à même de reconstruire ces processus, et un travail théorique qui ordonne les concepts dans un nouveau système. « Pas plus que les moyens de productions et de subsistance, l'argent

27 K. Marx, *Grundrisse*, *op. cit.,* p. 489.

et la marchandise, ne sont d'emblée du capital, dit Marx. Il leur faut encore *se transformer en capital*. » Pour que cette transformation en capital se produise, il faut : 1) que le travail se soit déjà affranchi de l'esclavage ; 2) que la valeur se soit assujétie la richesse. Il est donc nécessaire qu'on ait d'un côté l'ouvrier libre, et de l'autre la richesse – qui est devenue à travers l'accumulation, de l'argent, des moyens de productions et de subsistance, et est donc soumise au procès de valorisation, c'est-à-dire finalement contrainte à acheter de la force de travail (ou plutôt à *payer* cette force de travail). Tout le mouvement se referme donc sur le travail, et plus spécialement sur le moment de l'acquisition de la liberté, sur l'affranchissement et l'indépendance du travail, conçu comme force de travail et donc comme ouvrier ; on peut isoler ce moment lors du passage proprement historique, *du travail à la force de travail*, c'est-à-dire du travail comme esclavage et service à la force de travail comme l'unique marchandise capable d'assujettir la richesse à la valeur, donc de valoriser la richesse et de produire du capital. C'est là la clef du mécanisme de la production capitaliste.

Hegel, dans son langage, disait-il autre chose ? « Le maître est contraint d'interposer l'esclave entre la chose et lui » : il abandonne ainsi le côté de l'indépendance de la chose à l'esclave qui l'élabore. Et Marx de dire : « Hegel s'en tient fermement au point de vue de l'économie politique moderne. » II recueille l'essence du travail et conçoit le travail comme essence de l'homme : mais il n'en voit ainsi que l'aspect positif, et non pas l'aspect négatif. « Le seul travail qu'Hegel connaît et reconnaît, c'est *le travail spirituel abstrait* ». Ce que dit Löwith à ce propos n'est pas exact : il écrit : « pour Marx, si le travail est « abstrait », ce n'est plus au sens hégélien d'une universalité positive de l'esprit ; mais au sens négatif de la totalité abstraite de l'homme concret, qui veut se réaliser complètement par le travail. » En effet, ceci n'est pas vrai si tant est qu'est exact ce qu'il dit plus loin en notes : « Ce genre de transformation unilatérale de la négation dialectique en un pur et simple anéantissement caractérise le comportement radical de tous les hégéliens de gauche. » Ce que Marx critique chez Hegel, ce n'est pas le travail abstrait, mais son caractère logique, spirituel et spéculatif. Ici, une fois encore, le mouvement de l'histoire décrit l'histoire

réelle de l'homme, mais sous la forme d'une dialectique de la pensée abstraite. Jamais chez Hegel, le concept de travail abstrait ne va au-delà de cette abstraction purement empirique : de la *Realphilosophie* de Iéna à la *Philosophie du Droit* en passant par la *Phénoménologie de l'Esprit*, il s'agit toujours du développement réel, mais seulement sous sa forme abstraite. « Le moi *pour soi-même est quelque chose d'abstrait* ; il a beau travailler, son travail est toujours autant quelque chose d'abstrait (*ein ebenso abstraktes*). » Le travail universel est la même chose que la division du travail. Le travail de l'homme devient de plus en plus mécanique, et tend à se ranger sous une seule détermination. Mais « plus celui-ci (le travail) devient abstrait, plus lui (l'homme) n'est que pure activité abstraite ». « Étant donné que *son travail* est ce travail abstrait, il en vient à se comporter comme Moi abstrait, ou bien selon le mode de la choséité ; ainsi il ne se conduit jamais en esprit riche de contenu, pénétrant, qui saisit et *domine la situation dans toute son ampleur*, et qui en est maître. Il n'y a pas de travail *concret* ; toute sa force (*Kraft*) au contraire, consiste à *analyser*, à abstraire, à décomposer (*Zerlegung*) le concret en une multitude de parties abstraites[28]. » Dans la Préface à la *Phénoménologie*, il dira que « dans l'époque moderne, il (l'individu) est la forme abstraite déjà toute prête ». Mais il avait déjà parlé auparavant des travaux et des besoins, comme de choses qui doivent elles aussi réaliser leur concept et leur abstraction. « Le besoin et le travail, élevés à ce degré d'universalité, construisent pour eux-mêmes, un prodigieux système de communauté et de dépendance réciproque, une vie de ce qui est mort, s'animant en elle-même (*ein sich in sich bewegendes Leben des Toten*) ; celle-ci se débat aveuglément et de façon élémentaire (*blind und elementarisch*) dans son mouvement que ce soit dans une direction ou dans une autre, et comme une bête féroce, elle requiert qu'on l'assujettisse constamment et qu'on la dompte[29]. » Cette nécessité qui se fonde sur la corrélation universelle de la dépendance de chacun, devient désormais pour tous la richesse générale et durable. « *La possi-*

28 G.W.F. Hegel, *Jenenser Realphilosophie*, t. II: *Die Vorlesungen von 1805-1806* in *Sämtliche Werke*, t. XIX, Leipzig, 1931, pp. 214-215.
29 *Ibid.*, pp. 239-240.

bilité de participation à la richesse (*Vermögen*) universelle, ou *richesse particulière*, est *conditionnée* d'abord par une base immédiate appropriée (capital, *Kapital*) ; d'autre part par l'aptitude[30] »… Il avait écrit par ailleurs : « La première essence est le pouvoir de l'État, la seconde est la richesse. Quoique la richesse (*Reichtum*) soit bien ce qui est passif et nul, elle n'en est pas moins essence spirituelle universelle, elle est le résultat qui incessamment devient, du *travail* et de l'*opération de tous*[31]… » Nous voilà revenus au travail et à la richesse, au positif et au négatif, dans ce mécanisme de communauté et de dépendance réciproque qu'est le « système des besoins ». Ce qui manque, c'est la valeur, la médiation de la valeur et son lien avec le travail affranchi de la richesse. Le passage travail-valeur-capital s'arrête chez Hegel à un concept du travail qui est juste. Il a raison de partir du travail en tant que force de travail ; mais il n'arrive pas à la valeur. Si le travail abstrait ne rencontre pas concrètement l'ouvrier, il ne rencontre pas non plus l'abstraction de la valeur qui en est la conséquence. Dès lors le capital se trouve réduit à une banale richesse particulière, et le travail lui-même à l'aptitude mécanique du travailleur. Le premier chapitre des *Principles* traite précisément *de la valeur* (*On Value*). Sans Ricardo, Hegel n'aurait pas permis à Marx de passer du travail au capital à travers la valorisation de la valeur.

« … Arrive Ricardo qui crie halte ! à la science. C'est la *détermination de la valeur à travers le temps de travail* qui constitue le fondement et le point de départ de la physiologie du système bourgeois, de la compréhension de sa connexion organique et intime, de son processus vital. » (Marx.) « Si les hommes, privés de machines, produisaient par le seul effort de leur travail, (*labour*) et consacraient à la création des marchandises qu'ils jettent sur le marché, le même temps, les mêmes efforts, la valeur échangeable de ces marchandises serait précisément en proportion de la quantité de travail employé[32]. » De même, s'ils employaient un capital fixe de même valeur et de même durée, le prix

30 G.W.F. Hegel, *Philosophie du Droit*, § 200.
31 G.W.F. Hegel, *Phénoménologie*, t. II: *La Culture et son Royaume de l'effectivité*, *op. cit.,* p. 60.
32 D. Ricardo, *op. cit.*, p. 30.

des marchandises produites serait le même, et varierait seulement en raison de la quantité de travail plus ou moins grande consacrée à leur production. Tout progrès dans les machines, dans les outils, les bâtiments, l'extraction des matières premières permet d'épargner du travail, et de produire avec plus de facilité la marchandise à laquelle on applique l'innovation. « En énumérant donc ici, toutes les causes qui font varier la valeur des marchandises, on aurait tort, sans doute, de négliger l'influence due à l'augmentation ou à la diminution de la valeur du travail ; mais on aurait tort aussi d'y attacher une trop grande importance. C'est pourquoi… dans le cours de cet ouvrage, je considérerai cependant les grandes oscillations que subit la valeur relative des marchandises, comme résultant de la quantité de travail plus ou moins grande nécessaire à leur production [33]. » C'est à dessein que nous avons choisi la définition ricardienne la plus prudente qui existe en la matière ; celle de la troisième édition des *Principles*, et non pas celle de la première. Or dans le contexte de la quatrième section du premier chapitre on voit intervenir le capital fixe qui modifie « considérablement » le principe de la valeur travail. Marx n'en discutera à fond que dans le livre II, du *Capital*. « Ricardo… explique Marx, confond partout le rapport entre le capital variable et le capital constant avec le rapport entre le capital circulant et le capital fixe. Nous verrons plus loin jusqu'à quel point son analyse du taux de profit s'en trouve faussée. La substance réelle du capital déboursé en salaire, c'est le travail lui-même, la force de travail en action, créatrice de valeur, le travail vivant que le capitaliste échange contre du travail mort objectivé et incorpore à son capital, convertissant ainsi la valeur qu'il a en main en une valeur qui se valorise elle-même. Mais cette force qui se fait valoir elle-même, le capitaliste ne la vend pas. Elle n'est jamais qu'un élément constitutif de son capital productif, au même titre que ses moyens de travail elle ne fait jamais partie de son capital-marchandise, comme par exemple le produit achevé qu'il vend. À l'intérieur du procès de production, les moyens de travail, en tant qu'élément du capital productif ne s'opposent pas à la force de

33 D. Ricardo, *op. cit.*, p. 33, et dans l'éd. anglaise pp. 36-37.

travail comme capital fixe, pas plus que les matériaux du travail et les matières auxiliaires ne se confondent avec elle comme capital circulant. La force de travail en sa qualité de facteur personnel (*persönlicher Faktor*), s'oppose à deux catégories en leur qualité de facteurs matériels (*sachlichen Faktoren*), – ceci du point de vue du procès de travail. Les deux catégories s'opposent en leur qualité de capital constant à la force du travail, capital variable, – ceci du point de vue du procès de valorisation. Ou s'il faut parler ici d'une différence matérielle pour autant qu'elle influe sur le procès de circulation, ce ne peut être que celle-ci : la valeur n'étant que du travail objectivé, et la force de travail en activité n'étant que du travail en train de s'objectiver, il s'ensuit que, durant son fonctionnement, la force de travail crée en permanence de la valeur et de la plus-value, et que, ce qui, de son côté, se présente comme mouvement, comme création de valeur (*Wertschöpfung*), se présente, du côté du produit, sous forme statique, comme valeur créée (*geschaffner Wert*). Myrdal s'est demandé : « Pourquoi Ricardo, et à sa suite, tous les autres classiques, ont-ils décidé de considérer comme valeur réelle d'une marchandise, le travail incorporé en elle ? Pourquoi l'étalon réel et immuable de la valeur doit-il résider dans une marchandise qui contient toujours la même quantité de travail ? Ricardo n'apporte aucune réponse satisfaisante à cette question. » Il lui fallait chercher chez Marx la réponse qu'il n'avait pas trouvée chez Ricardo. En effet la réponse à la question : *pourquoi le travail ?* aurait résolu tout simplement son curieux problème : « L'énigme la plus difficile à résoudre du point de vue de l'histoire des doctrines, c'est d'expliquer pourquoi les classiques n'ont pas tiré de leurs prémisses les conclusions des socialistes. » Les dernières hésitations de Ricardo sur ce problème sont bien connues. Il écrivait à McCulloch le 13 juin 1820 : « Il m'arrive de penser que, si je devais réécrire le chapitre sur la valeur qu'on trouve dans mon livre, il me faudrait reconnaître que la valeur relative des marchandises est régie par deux facteurs et non par un seul ; c'est-à-dire par la quantité relative de travail nécessaire à produire les marchandises en question et par le taux de profit pour la période où le capital reste immobilisé (*dormant*), et jusqu'à ce que les

marchandises soient livrées au marché[34]. » Mais Ricardo, remarque Marx ne fait jamais de distinction entre plus-value et profit, pas plus qu'il ne distingue capital variable et capital constant. Ainsi il ne parvient pas à un concept juste du capital ; il le réduit à du travail accumulé, à une chose purement objective à un simple élément du procès de travail, à partir duquel le rapport entre travail et capital, entre salaire et profit, ne peut plus se développer. La même lettre se poursuivait comme suit : « Il est probable qu'en adoptant ce point de vue, je rencontrerai des difficultés presque aussi importantes que celles que j'ai eues auparavant. Après tous les grands problèmes de la rente, du salaire et du profit doivent être expliqués à partir de la proportion du produit qui est divisé entre les propriétaires fonciers, les capitalistes et les travailleurs ; des proportions ne sont pas nécessairement liées à la théorie de la valeur. » La dernière tentative de Ricardo consiste à séparer la théorie de la valeur de la théorie de la distribution, ce qui le fait déboucher sur un concept de valeur comme coût de production. Le point de départ était juste, car c'était la valeur. Et dans le passage travail-valeur-capital, Ricardo part de la valeur, mais n'aboutit ni au travail ni au capital. « Au lieu de parler de *travail*, il aurait dû parler de *force* de travail. Mais alors le capital lui-même serait apparu comme les conditions objectives de travail qui font face à l'ouvrier, en tant que puissances devenues indépendantes. Et le capital se serait manifesté soudain comme *rapport social déterminé*. » (Marx). Il manque donc à Ricardo le concept correct de travail : celui de force de travail, de travail abstrait. Sans Hegel, Ricardo n'aurait jamais permis à Marx de passer de la valeur au capital à travers la production et la reproduction de la force de travail.

2. L'échange argent/travail

Si nous désignons par T la force de travail et les moyens production par M_p, la somme de marchandises s'exprime par $M = T + M_p$ ou plus brièvement par $M\{^{L}_{M_p}$. « Considéré du point de vue de son

34 D. Ricardo, *Works and Correspondance*, vol. VIII, *Letters 1819-June 1821*, Cambridge, 1952, p. 194.

contenu, A-M se présente donc comme A-M$\{^{L}_{M_p}$, c'est-à-dire que A-M se décompose en A-T et A-M_p. La somme d'argent A se divise en deux parties dont l'une achète de la force de travail, l'autre des moyens de production. Ces deux séries d'achats relèvent de marchés absolument différents, l'une du marché des marchandises proprement dit, l'autre du marché du travail[35]. » Aussitôt accompli l'acte A-M$\{^{L}_{M_p}$ l'acheteur ne dispose pas seulement des moyens de production et de force de travail. Il dispose aussi d'une force de travail plus grande, c'est-à-dire d'une quantité de travail plus grande qu'il n'est nécessaire pour le remplacement de la valeur de la force de travail ; en même temps qu'il a à sa disposition les moyens de production requis pour réaliser, pour objectiver cette somme de travail. La valeur avancée par lui sous forme d'argent se trouve donc maintenant sous forme d'objets en nature où elle peut s'actualiser comme valeur productrice de plus-value. Le capital monétaire (A) s'est transformé en capital productif (P). La valeur de P est égale à la valeur de T + M_p, elle est égale à A converti en T et M_p. Par conséquent : « A-T est le moment typique de la conversion du capital-argent en capital productif : c'est en effet la condition essentielle pour que la valeur avancée sous forme d'argent se convertisse effectivement en capital, en valeur productrice de plus-value. A-M_p est nécessaire uniquement en vue de la réalisation de la masse de travail achetée par l'acte A-T[36]. » Du point de vue capitaliste, la force de travail se présente sur le marché comme une marchandise quelconque appartenant à un propriétaire quelconque : son achat/vente (« achat et vente d'activité humaine » *Kauf und Verkauf von menschlicher Tätigkeit*) ne présentent donc rien de plus remarquable que l'achat et la vente de toute autre marchandise. Quant à l'ouvrier, la mise en œuvre productive de sa force de travail ne devient possible que dès l'instant où, vendue, elle entre en combinaison avec les moyens de production. Pour l'un comme pour l'autre la force de travail « existe donc séparée des moyens de production, des conditions

35 K. Marx, *Le Capital*, Livre II, 1ère section, chapitre I, éd. Sociales, *op. cit.*, t. IV, p. 28.
36 *Ibid.*, p. 31.

objectives de sa mise en œuvre[37] ». Avant même la vente, c'est-à-dire dès avant l'acte formel de l'échange, en deçà de la circulation, les éléments mêmes de la production se trouvent divisés et opposés ; les facteurs objectifs se trouvant concentrés d'un côté, l'activité de la force de travail séparée de ces derniers, de l'autre. « Par conséquent le possesseur d'argent et le possesseur de force de travail ont beau, dans l'acte A-T, se comporter simplement l'un par rapport à l'autre en acheteur et en vendeur… l'acheteur intervient néanmoins d'emblée comme étant en même temps possesseur des moyens de production qui constituent les conditions objectives sans lesquelles le possesseur de la force de travail ne peut pas la dépenser productivement. En d'autres termes, ces moyens de production affrontent le possesseur de la force de travail en tant que propriété d'autrui (étrangère). Réciproquement le vendeur de travail affronte l'acheteur de travail en tant que force de travail d'autrui (étrangère)[38] qui doit nécessairement passer sous son autorité, s'incorporer à son capital pour que celui-ci puisse fonctionner effectivement comme capital productif. Le rapport de classe entre capitaliste et salarié existe donc, il est donc présupposé dès l'instant où l'un et l'autre s'affrontent[39] dans l'acte A-T (T-A du côté de l'ouvrier)[40]. » Ce n'est que lorsque ce rapport de classe existe déjà que l'on a une interruption obligée de la circulation. La valeur-capital ne peut plus continuer à circuler sous la forme de capital productif :

37 *Ibid.*, p. 32.

38 La traduction italienne du Capital, plus exacte que la française, comporte les termes : *proprieta estranea, forzalavoro estranea*. Étant donné l'importance de ces termes pour la compréhension de la trop fameuse « aliénation » (*cf.* notre note 28 au chapitre « Le Plan du Capital »), et leur correspondance avec extranéation, nous rappelons le sens exact d'*estranea* (ce qui est *étranger* tant au capitaliste qu'à l'ouvrier). On rapprochera ce terme de ce que Marx a saisi comme la détermination fondamentale du travail à la suite de Hegel, dans le capitalisme : son caractère abstrait, étranger. [NDT]

39 Même remarque pour la traduction française du *Capital* (cf. nos notes 2 et 3 du chapitre « L'Usine et la Société ».) Le rapport de classe est bien *présupposé* et non pas *présumé*. Il constitue le *présupposé* historique et logique selon le vocabulaire des *Grundrisse*. Quant à l'ouvrier et quant au capitaliste ils ne se *rencontrent* pas dans l'acte A-T, mais *s'opposent, s'affrontent*. Ici encore la terminologie correcte est celle des *Grundrisse*. Ce n'est pas le seul exemple d'aplatissement du texte à travers l'opération politique que constitue la traduction des textes de Marx et dont il serait intéressant de faire l'impitoyable inventaire. [NDT]

40 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, p. 33.

elle doit en passer par la consommation, et plus exactement par la consommation productive. « L'emploi de la force de travail, le travail, ne peut se réaliser que dans le procès de travail [41]. » Le capitaliste ne peut revendre l'ouvrier comme marchandise puisque celui-ci n'est pas son esclave ; il n'a acheté que l'utilisation de sa force de travail pour un temps déterminé. D'autre part, il ne peut utiliser cette dernière qu'en lui faisant utiliser les moyens de production comme créateurs de marchandises. Ainsi, « si la force de travail n'est marchandise que dans les mains de son vendeur, l'ouvrier salarié, elle ne devient inversement capital que dans les mains de son acheteur, le capitaliste, auquel échoit son emploi temporaire. Les moyens de production eux-mêmes ne deviennent des aspects objectifs du capital productif, ou capital productif, qu'à partir du moment où la force de travail, forme personnelle d'existence du même capital (*persönliche Daseinsform desselben*) peut lui être incorporée. (Les moyens de production ne sont donc pas plus capital en vertu de leur nature que la force de travail humaine ne l'est elle-même) [42] ». C'est pour cette raison que la production capitaliste ne se préoccupe pas seulement de produire de la marchandise et de la plus-value, mais aussi de reproduire, « dans des proportions toujours croissantes, la classe des ouvriers salariés », transformant l'énorme majorité des producteurs directs en salariés. A-M… P… M'-A', procès cyclique d'ensemble du capital à son premier stade, a pour condition première « la présence constante de la classe des ouvriers salariés ». Le capital monétaire (*Geldkapital*) le capital productif (*produktives Kapital*) – et le capital-marchandise (*Waren-kapital*) constituent les trois formes du cycle : aux deux extrêmes les stades de circulation, entre les deux, un stade intermédiaire, celui de la production. « Le capital qui, dans le cours de son cycle total, prend puis rejette ces formes, et accomplit chaque fois la fonction correspondante, est du *capital industriel* (*industrielles Kapital*), industriel en ce sens qu'il embrasse toute branche de production exploitée en mode capitaliste [43]. » Les autres formes ne désignent pas ici des sortes

41 *Ibid.*, p. 36.
42 *Ibid.*, p. 38.
43 *Ibid.*, p. 50.

autonomes de capital, mais uniquement les formes fonctionnelles particulières et successives du capital industriel. De fait, seul ce caractère constitue le trait du capital où la fonction de s'approprier de la plus-value s'accompagne en même temps de son procès de création. Il est par conséquent exact que le capital industriel « constitue la condition du caractère capitaliste de la production ». Mais nous avons vu justement que « son existence implique celle d'un antagonisme de classe (*Klassengegensatz*) entre capitalistes et ouvriers salariés ».

En effet si nous revenons au procès de production, et plus particulièrement aux premières formes historiques de production de plus-value relative, nous trouvons une donnée de fait élémentaire : « La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où le même capital individuel exploite un nombre assez considérable d'ouvriers… Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capitaliste, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même lieu de travail) en vue de produire le même genre de marchandises, voilà historiquement et conceptuellement (*historisch und begrifflich) le point de départ de la production capitaliste*[44]. » « Et cela coïncide également avec l'existence de ce même capital. » Le travail qui s'objective en valeur est toujours un travail de qualité sociale moyenne, et constitue donc toujours l'explicitation d'une force de travail moyenne. Néanmoins le concept de travail social moyen implique la réalisation historique d'une journée de travail collective. « Les lois de la production de la valeur ne se réalisent donc complètement pour le producteur individuel que s'il produit en tant que capitaliste, c'est-à-dire exploite collectivement beaucoup d'ouvriers en même temps et met ainsi en mouvement du *travail social moyen*[45]. » La force productive spécifique de la journée

44 Tronti donne pour cette citation la référence suivante : *Le Capital*, Livre I, chap. XI. Le chapitre XI de l'édition française du Capital a été très remanié. On retrouve sous une forme approximative cette citation ainsi que les suivantes au chapitre XIII, éd. Sociales, t. II, p. 16 sqq. La version italienne est encore la plus exacte. Tronti n'a pas tort de citer l'allemand, puisque le terme *begrifflich* (conceptuel) disparaît aussi bien dans les traductions des éditions Sociales, que dans celle de la Pléiade. [NDT]

45 *Ibid.*, p. 17. Ici encore nous suivons le texte italien calqué étroitement sur l'allemand et non sur la version française « simplifiée » selon les termes mêmes de Marx dans l'*Avis au lecteur* du 28 avril 1875. [NDT]

de travail combinée est plus grande que la somme équivalente de journées de travail des individus isolés ; elle est « une force sociale du travail ou une force du travail social ». « Dans la coopération planifiée avec d'autres, l'ouvrier se dépouille de ses limites individuelles et développe les facultés de son espèce (*sein Gattungsvermögen*) [46]. » A ses débuts le commandement du capitaliste sur le travail ne se présente que comme la conséquence purement formelle de ce que l'ouvrier travaille *pour le compte* du capitaliste et donc *sous ses ordres* au lieu de travailler pour lui. Mais avec la coopération d'un grand nombre d'ouvriers salariés, le commandement du capital se développe jusqu'à devenir une exigence pour l'exécution du procès de travail lui-même, c'est-à-dire condition réelle de la production. D'un côté les fonctions de surveillance, de direction et de coordination deviennent des fonctions du capital, de l'autre la fonction de direction acquiert, en tant que fonction spécifique du capital, des caractères spéciaux. « A mesure que la masse des ouvriers exploités simultanément grandit, leur résistance contre le capital grandit et, par conséquent, la pression qu'il lui faut exercer pour vaincre cette résistance. Entre les mains du capitaliste la direction n'est pas seulement cette fonction spéciale qui naît de la nature même du procès de travail social et qui en fait partie, elle est encore la *fonction d'exploiter le procès de travail social* et par conséquent un produit (*bedingt durch*) de l'antagonisme inévitable entre l'exploiteur (*Ausbeuter*) et la matière première (*Rohmaterial*) qu'il exploite [47]. » Tant qu'il négocie avec le capitaliste, l'ouvrier le fait en tant que propriétaire de sa propre force de travail. Il ne peut vendre que ce qu'il possède : sa force de travail individuelle. Ce même

46 *Ibid.*, p. 22, Pléiade, t. I, p. 867. La traduction française, il est vrai, revue par Marx, mais le lecteur de ce livre apprendra aussi que Marx n'a pas toujours été exempt de l'idéologie socialiste du travail, est la suivante : « En agissant conjointement avec d'autres dans un but commun et d'après un plan concerté, le travailleur efface les bornes de son individualité et développe sa puissance comme espèce. » Les termes ramassés, de l'allemand traduit en italien, décrivent un processus objectif, et subi de la part de l'ouvrier comme commandement du capital sur l'ensemble du procès de travail ; le texte français développe les termes dans un sens quasi proudhonien de « libre développement de l'espèce humaine à travers et dans le travail ». On a là un exemple typique de glissement dans l'idéologie réductrice et éculée de la célébration du travail. [NDT]

47 *Ibid.*, pp. 23-24.

contrat, le capitaliste le conclut avec d'autres ouvriers isolés : il paye donc à chacun sa force de travail indépendante, mais il ne paye pas la force combinée de ces ouvriers. Par conséquent : « Comme personnes indépendantes, les ouvriers sont des *individus isolés* (*Vereinzelte*) qui entrent en rapport avec le même capital mais non entre eux. Leur coopération ne commence que dans le procès de travail, mais là ils ont déjà cessé de s'appartenir. Dès qu'ils y rentrent, ils sont incorporés au capital. En tant qu'ils coopèrent, qu'ils forment les membres d'un organisme actif, ils ne sont même qu'un mode particulier d'existence du capital. La force productive que l'ouvrier déploie en tant qu'*ouvrier social* (*Arbeiter als gesellschaftlicher Arbeiter*) est par conséquent *force productive du capital*[48]. »

Ainsi un nombre considérable d'ouvriers, c'est-à-dire l'ouvrier socialement combiné, entre dans un même procès de production, sous le commandement d'un même capitaliste, et devient force productive du capital. La force productive sociale du travail n'existe pas en dehors du capital : parce qu'elle n'est développée par l'ouvrier qu'à partir du moment où le travail même de l'ouvrier appartient au capitaliste. C'est une force productive qui n'est pas payée. Marx explique : ainsi elle « se présente » (d'habitude c'est le terme : *erscheint*)[49] comme une force dont le capital serait doué *par nature*, une force productive *immanente*. Et cela n'est pas seulement une apparence. En tant que producteur, l'ouvrier ne possède pas d'autonomie vis-à-vis des conditions de la production capitaliste. Il n'aurait jamais commencé seulement à produire s'il n'avait pas produit en premier lieu du capital. Lors du passage de la force de travail individuelle à la force de travail sociale, de l'ouvrier à l'ouvrier social, le travail se transporte dans le capital et devient force productive *sociale* du capital. Lorsque la force de travail se présente comme socialisée dans ses fonctions productives, c'est qu'il y a déjà eu production de capital. Seule la production de capital peut

48 *Ibid.*, p. 25.

49 *Ibid.*, p. 26. La traduction française est : « Elle semble être une force dont le capital est doué par nature… » Ici aussi une interprétation superficielle pourrait en déduire que c'est là une pure apparence, une illusion idéologique, et que cette force appartient à l'ouvrier, au producteur. La suite de l'analyse montre qu'il n'en est rien. [NDT]

rendre possible le processus de socialisation productive de la force de travail et la naissance de la figure historique de l'ouvrier social en tant que force productive sociale du travail incorporée au capital. C'est l'un des progrès historiques, peut-être le plus grand, engendré par le capital. Néanmoins au sein même de ce « progrès » la force de travail qui se présentait d'emblée comme un présupposé du capital, indépendant de lui, et s'opposant à lui, se trouve subordonnée au capital, en devient une « partie » et se trouve être l'objet d'une exploitation sociale. Que veut donc dire Marx lorsqu'il parle d'un « rapport de classe » (*Klassenverhältnis*) qui serait déjà présent au moment où le capitaliste et l'ouvrier s'affrontent dans l'acte A-T, dans l'échange formel d'argent et de force de travail ? quand il parle de « la présence constante de la classe des ouvriers salariés » (*Lohnarbeiterklasse*) comme du premier présupposé requis pour le développement du cycle du capital monétaire ? quand il affirme que l'existence du capital industriel implique l'existence d'un « antagonisme de classe (*Klassengegensatz*) entre les capitalistes et les ouvriers salariés » ? Ceci très précisément : la figure historique sous laquelle l'ouvrier salarié se présente pour la première fois face au capitaliste est celle de *vendeur de force de travail*. Il y a là à la fois la première forme élémentaire d'antagonisme entre les deux classes, qui voit déjà l'opposition des parties contractantes d'un rapport nécessaire entre possesseurs de marchandises de nature opposée. A-T, mais ajoute Marx, T-A du côté du travailleur. On trouve déjà à ce stade toutes les caractéristiques décisives de l'ouvrier salarié du point de vue du marché : acquisition de force de travail par de l'argent et sous forme de salaire. C'est en raison de la forme qu'elle revêt que cette transaction mercantile entre argent et force de travail se voit reconnue comme caractéristique du mode capitaliste. Mais la vérité – le contenu de cette forme –, c'est que le contrat d'acquisition de la force de travail détermine la prestation d'une quantité de travail plus grande que celle qui est nécessaire pour compenser le prix de la force de travail, et par conséquent pour couvrir le montant du salaire : on trouve donc déjà présupposée dans la contractation, la fourniture d'une plus-value qui constitue ensuite elle-même la condition fondamentale pour que la valeur anticipée soit capitalisée, pour qu'il y

ait production de plus-value et partant de capital. La première figure de l'antagonisme ouvrier est bien celle de vendeur de la force de travail ; mais il est vrai également que dans cette figure se trouve déjà présupposée celle de producteur de plus-value. Est-ce ce présupposé qui fait de l'ouvrier un adversaire sur le marché du travail d'un point de vue de classe ? Ou bien l'antagonisme de classe se trouve-t-il déjà présent dans l'ouvrier obligé à devenir salarié ; c'est-à-dire *contraint* de vendre l'unique marchandise qu'il possède, sa force de travail ? Marx dit : « Si le rapport capitaliste se manifeste pendant le procès de production c'est uniquement (*kommt nur heraus*) parce qu'il existe par lui-même dans l'acte de circulation, dans la différence des conditions économiques essentielles où s'affrontent acheteur et vendeur, dans leur rapport de classe. Ce n'est pas de la nature de l'argent que ce rapport résulte ; c'est au contraire l'existence de ce rapport qui est capable de transformer une pure fonction monétaire en une fonction capitaliste [50] ». Par conséquent il est incontestable que, pour Marx, le rapport de classe possède déjà une existence en soi (exactement : *an sich*) dans l'acte de circulation. C'est lui précisément qui manifeste et met au jour le rapport capitaliste durant le procès de production. Le rapport de classe (*Klassenverhältnis*) précède, provoque et produit par conséquent le rapport capitaliste (*Kapitalverhältnis*). Mieux : c'est l'existence du rapport de classe qui rend possible la transformation de l'argent en capital. C'est un point assez fondamental. Car en général on fait dire à Marx exactement le contraire, et le « marxisme » courant a l'habitude de dire le contraire également : à savoir que ce serait seulement *en vertu* du rapport capitaliste de production que surgirait l'opposition, l'antagonisme de classe et qu'il donnerait naissance ensuite à un antagonisme nouveau par rapport à l'ancien qui aurait toujours existé depuis que la société humaine n'est plus la communauté primitive. Ce serait le capital qui ferait les classes ou plutôt qui transformerait les vieilles classes en nouveaux groupes opposés mais toujours équivalents. Comment est-il possible d'affirmer en revanche qu'il y a d'abord le rapport de classe, et *ensuite seulement* le rapport

50 *Ibid.,* 1ère section, chap. I, t. IV, p. 33.

capitaliste ? Peut-on considérer, et en quel sens peut-on le faire, que dans l'acte de vente, *forcée* répétons-le encore, se trouve déjà réalisée la nature de classe d'un rapport social qui permette la production de capital ? Est-ce donc en tant que vendeurs de force de travail que les ouvriers salariés se constituent en *classe* pour la première fois ? Nous croyons que l'on peut répondre oui. À une condition : que l'on ne fige pas le concept de classe ouvrière dans une seule forme définitive, sans développement et sans histoire. Péniblement, avec lenteur, et à vrai dire sans beaucoup de succès, l'on s'est fait du côté marxiste à l'idée d'une *histoire interne du capital* qui comporte l'analyse spécifique des différentes déterminations revêtues par le capital au cours de son développement : ce qui mettra fin précisément au matérialisme historique et à sa *Weltgeschichte*[51] de pacotille. Mais on est encore loin d'avoir accepté comme véritable programme de travail, et non plus comme simple principe méthodologique de recherche, l'idée d'une *histoire interne de la classe ouvrière* capable de reconstruire les moments de sa formation, les changements intervenus dans sa composition, la croissance de son organisation en fonction des diverses déterminations revêtues successivement par la force de travail en tant que force productive du capital, et selon les expériences de lutte différentes, récurrentes et toujours renouvellées, dont s'est dotée la masse des ouvriers en tant que seul adversaire de la société capitaliste.

La vente de la force de travail fournit donc un premier stade élémentaire de composition de classe des ouvriers salariés, le plus simple : c'est pour cette raison que la forme générale de la classe ouvrière reste celle *d'une masse sociale contrainte à vendre sa force de travail*. Au sens où Marx dit précisément que dans l'argent le capital ne se trouve absolument pas contenu, sauf s'il y a déjà eu transformation de l'argent en capital ; que le cycle du capital monétaire, qui constitue le premier stade de la circulation totale du capital, représente aussi la forme générale du cycle du capital industriel, à condition que soit présupposé le mode de production capitaliste ; que la coopération, qui constitue le premier moyen élémentaire pour pro-

51 *Weltgeschichte* : histoire du monde. [NDT]

duire de la plus-value relative, constitue également la forme fondamentale de la production capitaliste bien qu'elle se présente sous son aspect élémentaire comme une forme particulière à côté d'autres formes plus évoluées mais qui sont contenues d'autre part à l'état de présupposés dans cette forme plus simple. *La vente de la force de travail suppose l'existence de la force de travail, son existence en tant que marchandise et en tant que marchandise particulière*. Telles sont bien les trois conditions qui fondent à elles seules le mode de production capitaliste. Mieux. Un acte de vente de cette nature est à la fois libre et nécessaire : libre car le possesseur de la marchandise n'est pas contraint juridiquement de la vendre ; nécessaire, parce qu'en réalité il ne peut pas ne pas la vendre, à moins de voir s'éteindre son espèce. Nous avons vu que la vente de la force de travail, cela veut dire déjà que de la plus-value est extorquée gratuitement, que donc de la plus-value est produite et par conséquent qu'il y a reproduction du rapport de capital. Ce n'est pas dans la force travailleuse de l'homme en général que réside donc le principe secret de la production capitaliste, c'est dans la force de travail spécifique de l'ouvrier salarié, c'est-à-dire dans sa réduction à un type de marchandise particulière ; non pas dans la force de travail en soi, mais dans l'échange force de travail argent, bref dans l'appropriation par celui qui possède déjà l'argent de la seule force productrice de capital. Mais alors la force productrice de capital existe auparavant et indépendamment des conditions de production qui la mettent en œuvre en tant que telle, ainsi que de l'argent en tant qu'il est possesseur des instruments et des outils de travail. C'est la rencontre avec l'argent, sa mise en équation avec ceux-ci, bref la réduction de la force de travail elle-même à une condition de la production, qui l'incorpore au capital, qui en fait une de ses composantes, un de ses appendices vivant. Du côté ouvrier, le *passage historique* part d'abord du vendeur de la force de travail, passe par la force productive isolée pour déboucher sur la force productive sociale. Il y a déjà la capacité de produire du capital dans la force de travail isolée, dans son caractère de marchandise particulière. Mais la capacité de socialiser la force de travail réside uniquement dans le capital, dans la nécessité où il est d'être un rapport de production social. La force de travail ne

possède pas le pouvoir de se socialiser de façon autonome, indépendamment des besoins du capital. C'est pour cette raison, encore une fois, que la force productive sociale du travail se présente comme force productive du capital. C'est précisément au moment où elle entre dans la production en transformant le procès de travail collectif, en procès de valorisation social, où elle en vient à s'identifier de fait avec une masse sociale de producteurs, atteignant par conséquent les frontières naturelles de la « classe ouvrière », que la force de travail sociale n'apparaît plus que comme une composante interne du capital, y compris sous la forme antédiluvienne du capital individuel. Le processus de socialisation de la force de travail à l'intérieur de la production capitaliste ne constitue ni le début ni la fin du processus de formation historique de la classe ouvrière, mais un stade intermédiaire essentiel pour le développement de l'organisation de l'antagonisme de classe dont peuvent profiter dans la pratique et selon le rapport de force ou les capitalistes ou les ouvriers. Lorsqu'au travail non payé de l'ouvrier singulier, s'ajoute en plus la force productive impayée de l'ouvrier social, on a bel et bien à l'œuvre une *socialisation de l'exploitation capitaliste, non plus une exploitation de l'ouvrier, mais une exploitation de la classe ouvrière* ; c'est là à son tour l'acte de naissance au plein sens du mot d'une *société* capitaliste, un *saut* historique du capital qui l'amènera à long terme à renverser le rapport qu'il entretient avec *sa* société, et à amorcer un processus inverse de socialisation du capital jusqu'au capital social dans ses formes les plus achevées. Quand il n'y a plus seulement exploitation de l'ouvrier, mais aussi exploitation de la classe ouvrière, cela veut dire qu'il y a déjà la classe ouvrière. Historiquement pour passer du capital à la société capitaliste il faut une classe des capitalistes. Le processus de socialisation de l'exploitation à travers la production capitaliste, qui semble marquer la naissance de la classe ouvrière, marque en réalité la naissance de la classe opposée, c'est-à-dire la constitution des intérêts opposés en classe, celle des capitalistes individuels. Seule l'incorporation, à chaque capital individuel de la force productive sociale du travail, rendait possible la transformation de chaque capitaliste individuel en membre conscient d'une classe sociale de capitalistes. Mais la force productive sociale du

travail, la marchandise particulière qu'est la force de travail, sous sa forme élémentaire et générale, c'était déjà la classe ouvrière. C'est seulement en incorporant la classe ouvrière au capital en en faisant une *composante* (la partie vivante, mobile, variable) qu'il était possible de faire de l'*ensemble* du capital et non pas de l'autre partie du capital (celle qui est morte, immobile, constante) une classe opposée à celles des ouvriers. Le processus de formation historique d'une classe des capitalistes suit, copie et répète celui de la classe ouvrière qui avait été analogue. Cette donnée élémentaire fait encore scandale, pourtant elle constitue déjà une banalité. De toute façon ce n'est pas tout, ni surtout la chose fondamentale. Ce n'est là qu'un principe méthodologique qui doit servir à un renversement de perspective et guider la nouvelle stratégie de haut et longtemps à l'avance. L'autre aspect qui est fondamental, car il en vient à investir la tactique quotidienne de la lutte de classe, est celui-ci : d'emblée, dès les premières formes de cette lutte, les ouvriers en tant que classe se trouvent à l'intérieur du capital et doivent le combattre de l'intérieur, tandis que la classe des capitalistes, elle, s'oppose seulement aux ouvriers et ne peut les atteindre en bloc que de l'extérieur. Ce trait qui a constitué le plus grand élément de faiblesse de la classe ouvrière doit devenir sa plus grande marque de force. C'est déjà *en tant que classe* que les ouvriers entrent dans l'usine du capitaliste : ce n'est qu'à cette condition que leur force productive sociale peut être exploitée. Contraints, par des lois économiques et non juridiques, à vendre de la force de travail, à se vendre eux-mêmes comme marchandise sur le marché, ils se trouvent déjà *unis individuellement contre* le capitaliste avant même d'avoir commencé à produire du capital. D'autre part l'ouvrier en tant qu'instrument de production ne peut être mis à l'œuvre que s'il est associé à d'autres ouvriers ; l'ouvrier productif est une force de travail sociale ; les ouvriers tout comme les marchandises s'avancent toujours au pluriel : l'ouvrier isolé, ça n'existe pas. Il suffit de rappeler quel est le *concept historique* d'où part la production capitaliste : une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capitaliste, dans le même espace en vue de produire le même genre de marchandises. La force de travail sociale, la marchandise

particulière qu'est la force de travail commence à produire du capital du seul fait qu'elle est ouvrière. La force productive sociale du travail ne devient force productive sociale du capital qu'en tant qu'elle est classe ouvrière. Si les ouvriers entrent dans le capital et sont réduits à être une composante du capital, c'est en tant que classe ouvrière. Le capital a désormais son ennemi à l'intérieur de lui-même. C'est en ce sens que nous préférons interpréter la phrase obscure de Marx : « La véritable limite de la production capitaliste est constituée par le capital lui-même. » Une nécessité de la production se transforme en menace pour le système. Les capitalistes répondent en essayant péniblement de composer leurs intérêts particuliers et disparates dans l'intérêt socialement unifié d'une classe opposée.

3. Critique de l'idéologie

Mais nous sommes allés trop loin. Ce sont là des problèmes que Marx ne s'est posé que lorsque sa pensée a atteint sa pleine maturité. Il nous faut en réemprunter l'itinéraire pour *déboucher* sur ces conclusions. Itinéraire important, car il liquide de vieux problèmes et en pose de nouveaux. Regardons par exemple Marx aux prises avec la *critique de l'idéologie*. Nous dirons un peu arbitrairement avec la critique du communisme et du socialisme. Il s'agit du communisme et du socialisme prémarxistes naturellement. Mais chacun peut voir que ces « idéologies » n'ont guère changé même après Marx.

Le manuscrit de 1844 sur *Propriété privée et communisme* contient, certes, une critique de la propriété privée d'un point de vue communiste, mais également une critique du communisme du point de vue de la propriété privée. Ce second aspect des choses n'a pas été clairement relevé. D'un côté, explique Marx, il y a le travail, l'essence subjective de la propriété privée en tant qu'exclusion de la propriété ; de l'autre, il y a le capital, le travail objectivé en tant qu'exclusion du travail : *à eux deux* ils forment la propriété privée en tant qu'opposition poussée jusqu'à la contradiction, rapport cependant énergique qui pousse à la résolution de cette contradiction. La propriété privée n'est considérée tout d'abord que de son côté objectif, le travail étant néanmoins son essence subjective. Sa forme d'existence est

constituée par le capital qui, *als solches* (comme tel), est à supprimer : cela c'est Proudhon. Ou bien l'on en vient à considérer un mode de travail particulier, par exemple un travail agricole, nivelé, morcelé et non libre, comme la cause de la nocivité de la propriété privée, et de son existence (aliénée) étrangère à l'homme : et cela c'est Fourier. Si l'essentiel, en revanche, c'est le travail industriel et que l'on réclame par conséquent la domination exclusive des industriels et l'amélioration de la situation des ouvriers, on a Saint-Simon. Vient le communisme en dernier lieu : il est « l'expression *positive* de la propriété privée abolie ; et en premier lieu la propriété privée *générale* (*das allgemeine Privateigentum*) ». En tant qu'il saisit ce rapport dans sa généralité, il « n'est sous sa première forme qu'une *généralisation* (*Verallgemeinerung*) et un *achèvement* (*Vollendung*) de ce même rapport de propriété ». La domination de la propriété matérielle lui apparaît si grande qu'il veut anéantir tout ce qui n'est pas susceptible d'être possédé par tous comme propriété privée : « La catégorie de l'ouvrier n'est pas abolie, mais étendue à tous les hommes. Le rapport de la propriété privée reste le rapport de la communauté au monde des choses. » « Cette communauté ne signifie que communauté du *travail* et égalité du *salaire* que paie le capital collectif *(das gemeinschaftliche Kapital*), la communauté en tant que capitaliste général (*die Gemeinschaft als der allgemeine Kapitalist*). Chacun des deux termes du rapport se trouve élevé à une généralité *figurée* : le travail devient la détermination dans laquelle chacun est placé ; le capital, l'universalité et la puissance reconnues de la communauté [52]. » Cette première suppression positive de la propriété privée, ce « communisme grossier… n'est donc qu'une forme sous laquelle apparaît l'ignominie de la propriété privée qui veut se poser comme la communauté positive ». « Il cherche pour lui une preuve historique dans des formations historiques… qui s'opposent à la propriété privée… dans ce qui existe, en détachant les moments pris à part du mouvement… et en les fixant

52 K. Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, éd. Sociales, p. 86. Tronti suit de très près le développement de Marx ; nous ne signalons donc pas systématiquement l'origine précise des citations. Pour les termes « aliéné », « étranger », ou « supprimer », « abolir » on se référera aux notes précédentes. [NDT]

pour prouver que du point de vue historique, il est pur sang ; par là il fait précisément apparaître que la partie incomparablement plus grande de ce mouvement contredit ses affirmations et que s'il a jamais existé, son existence *passée (sein vergangnes Sein*) réfute précisément sa prétention à l'*essence* (*die Prätention des Wesens*). » Ce n'est pas par hasard que le communisme commence immédiatement avec l'athéisme : voir Owen. Il est vrai que la philanthropie de l'athéisme n'est donc au début qu'une philanthropie philosophique abstraite, tandis que celle du communisme est immédiatement réelle et tendue directement vers l'action. Mais entre athéisme et communisme il reste une affinité substantielle tant dans les méthodes que dans le contenu. En tant qu'il veut affirmer le caractère essentiel de l'homme et de la nature, l'athéisme est négation de Dieu et pose l'existence de l'homme à partir de cette négation. Le socialisme en tant que tel n'a déjà plus besoin de cette médiation : « Il part de la *conscience théoriquement et pratiquement sensible* de l'homme et de la nature comme de l'*essence*. » Il est la conscience de soi positive de l'homme, et ne passe plus par la médiation de la suppression de la religion ; « comme la *vie réelle* est la réalité positive de l'homme qui n'est plus par la médiation de la suppression de la propriété privée, le *communisme* ». Tandis que le « communisme pose » encore « le positif comme négation de la négation, il est donc le moment *réel* de l'émancipation et de la reprise de soi (*Wiedergewinnung*) de l'homme, le moment nécessaire pour le développement à venir de l'histoire. Le *communisme* est la forme nécessaire et le principe énergétique du futur proche mais le communisme n'est pas en tant que tel le but du développement humain, la forme de la société humaine [53] ».

Marx semble ici subordonner le communisme au socialisme. Il assimile pratiquement le communisme à l'athéisme : position comme négation de la négation plutôt qu'affirmation immédiatement positive. Le communisme se trouve réduit à servir d'instrument et de moment réel pour arriver au socialisme : en somme le communisme comme négation du présent, comme instrument de lutte contre le

53 *Ibid.*, p. 99.

présent et pas encore comme l'affirmation d'un état de choses futur ; bref le *communisme comme phase de transition au sein du capitalisme*. Ce n'est pas là un paradoxe si l'on pense que, quelques années plus tard à peine, Marx lui-même réduira le communisme au parti communiste, opposant « à la fable du spectre du communisme… un manifeste du parti ». Au reste il s'était déjà exprimé de la sorte dans *L'Idéologie allemande* : « Le communisme n'est pas pour nous un *état de choses* à instaurer, un *idéal* auquel la réalité devrait se conformer. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit (*aufhebt*) l'état de choses présent. » Mais ce n'est pas non plus un paradoxe si l'on pense au développement des structures objectives de la société capitaliste qui fait du capital communautaire et de la communauté en tant que capitaliste général et que travail salarié généralisé, un mode d'existence du capital sous une forme extrêmement socialisée. La classe ouvrière encore enfant a exprimé dans le communisme critique et utopique, et selon Marx de façon plutôt malheureuse, ses principes de 89. Pour pouvoir établir leur propre pouvoir, et construire leur propre société, les premières masses informes de prolétaires éprouvèrent le besoin d'une égalité réelle. C'est cela qui fit découvrir au capital à ses débuts l'impérieuse nécessité pour la production capitaliste d'une égalité formelle. Il n'est pas vrai que l'égalitarisme social des communistes soit une extension illicite de l'égalitarisme politique des bourgeois. C'est le contraire qui est vrai : c'est ce dernier qui constitue la première réalisation historique concrète des éternelles idées nivelleuses qui étaient liées aux couches de la population laborieuse éternellement dans la misère. Marx dit justement des communistes et des socialistes utopistes dans le *Manifeste* : « Pour eux le prolétariat n'existe que sous l'aspect de la classe qui souffre le plus de toutes. » C'est la raison pour laquelle ils ne trouvent pas les conditions matérielles de son émancipation. Et au lieu de proposer au prolétariat de s'organiser petit à petit en tant que classe, ils offrent une organisation de la société pensée selon des plans sains. « Ils veulent améliorer les conditions d'existence de tous les membres de la société… C'est pourquoi ils font continuellement appel à toute la société sans distinctions, et se tournent même de préférence vers la

classe dominante… Ils repoussent donc toute action politique, et particulièrement tout acte révolutionnaire, et voulant atteindre leurs buts par des moyens pacifiques, ils cherchent à ouvrir la voie de leur nouvel évangile social par la puissance de l'exemple en recourant à de petites expériences, toujours vaines naturellement. » Tout le monde sait bien que cette forme critique et utopiste de communisme à ses débuts, bien que combattue par Marx, n'a non seulement pas disparue, mais a connu un développement croissant au point qu'elle est devenue hégémonique au sein même du courant prétendument marxiste du mouvement ouvrier. Et si tel est bien le contexte dans lequel l'objectif du socialisme s'est posé en termes plus pratiques, cela a eu pour résultat curieux mais logique la conclusion suivante*: le communisme critique et utopiste comme idéologie d'une pratique socialiste*. Ainsi on a substitué partout aux analyses de Marx sur la société capitaliste et au point de vue scientifique de la classe ouvrière, un impressionnant « retour à l'idéologie ». Et l'ensemble du mouvement ouvrier organisé vit une existence prémarxiste. La rencontre historique récente du marxisme avec le communisme, de la science avec l'idéologie, de la théorie avec la propagande, qui avait trouvé en la personne de Lénine le plus grand représentant du point de vue ouvrier, s'est terminée pour une série de raisons matérielles bien déterminées, par une synthèse opportuniste de science « idéologique » et de théorie « propagandiste ». À tel point que la classe ouvrière, qui avait critiqué avec Marx les idéologies du capital, se trouve contrainte aujourd'hui de mener avec Marx la critique de *sa propre* idéologie. Nous ne savons pas encore si cette critique investira en partie ou en totalité l'œuvre de Marx elle-même. Ce dont nous sommes sûrs en revanche, c'est qu'en tant qu'autocritique menée scientifiquement du côté ouvrier, elle se confondra avec l'expérience historique d'un processus révolutionnaire concret. Le point de départ réel consiste encore, semble-t-il, à réduire de nouveau le communisme au parti ; le concevoir de nouveau comme simple instrument de lutte à l'intérieur du capital, telle est la solution que semble dicter la pratique ; et ne jamais, ne jamais plus le voir en revanche en termes d'évolution de l'organisation, en termes de « forme » du parti ouvrier. La seule page que Marx ait laissée à l'état

d'ébauche pour le *Manifeste*, semble plus avoir été écrite à l'intention des réformistes d'aujourd'hui qu'à celle des capitalistes d'autrefois. Elle se termine par ces mots : « Les communistes ne formulent aucune théorie nouvelle de la propriété. Ils expriment un fait. Vous qui niez même des faits plus évidents, vous devez les nier. Vous êtes des utopistes tournés vers le passé[54]. »

Le refus du concept de « valeur du travail » constitue le point de départ de la critique marxienne du « socialisme ». En 1847, dans *Misère de la Philosophie* cette critique représente déjà pour Marx un fait accompli. L'erreur fondamentale de Proudhon consiste à confondre quantité de travail, et valeur du travail comme s'il s'agissait d'une mesure identique de la valeur des marchandises. S'il en était ainsi on pourrait mesurer la valeur relative d'une marchandise quelconque indifféremment par la quantité de travail contenue en elle, par la quantité de travail que celle-ci peut acquérir, ou enfin par la quantité de travail qu'il faut pour l'acquérir. Mais tel n'est pas le cas : la valeur du travail ne peut pas servir à mesurer la valeur, pas plus qu'elle ne peut servir à mesurer la valeur d'une quelque autre marchandise. Une valeur relative ne peut pas être fixée à partir d'une valeur relative qui doit être fixée à son tour. On retrouve de nouveau à l'origine de cette erreur, le conflit logique entre les deux concepts de la valeur chez Adam Smith : *embodied labour et commanded labour* qui ne se trouvent plus juxtaposés mais identifiés d'emblée. Ricardo qui avait déjà dévoilé cette erreur, se voit réinterprété à travers Smith : *les conséquences « égalitaires » qui découlent de la théorie ricardienne de la valeur subissent le traitement de cette méthode smithéenne* : « Monsieur Proudhon, écrit Marx, cherche à mesurer la valeur relative des marchandises pour découvrir la juste proportion selon laquelle les ouvriers doivent participer aux produits, ou, en d'autres termes, à déterminer la valeur relative du travail. » Pour faire cela il ne trouve rien de mieux que de donner pour équivalent à une certaine quantité de travail, la somme des produits créés par celui-ci. Le salaire devient ainsi la véritable valeur du travail : « Ce qui revient à supposer que

54 K. Marx, *Manifeste communiste,* cf. *Werke*, *op. cit.*, 4, p. 610.

l'ensemble de la société n'est constitué que de travailleurs immédiats recevant pour salaire leur propre produit. » Une fois que l'on a accepté, comme une donnée déjà entièrement déterminée, l'égalité des salaires, il s'agit en somme de chercher « à mesurer la valeur relative des marchandises pour parvenir à rétribuer également les travailleurs ». Telle est l'application égalitaire de la théorie ricardienne que presque tous les socialistes anglais avaient proposée à diverses époques avant Proudhon. Marx cite l'exemple du communiste M. Bray qui écrivait dans son *Labour's Wrongs and Labour's Remedy* qui date de 1839 : « Il n'y a que deux choses que les hommes puissent échanger entre eux : le travail et le produit du travail. Si les échanges se faisaient selon un système juste (*a just system of exchanges*) la valeur de tous les articles serait déterminée entièrement par leur coût de production ; et l'on échangerait toujours des valeurs égales contre des valeurs égales. » On arriverait ainsi à une grande société par actions, composée elle-même de sociétés par actions plus petites, travaillant toutes, produisant et échangeant leurs produits sur un plan de parfaite égalité. « Notre nouveau système de sociétés par actions, qui n'est qu'une concession faite à la société actuelle pour pouvoir atteindre le communisme, est établi de façon à faire coexister la *propriété individuelle* des produits avec la *propriété en commun* des forces productives, il fait dépendre le sort de chaque individu de sa propre activité et lui accorder une part égale de tous les avantages que peuvent fournir la nature et les progrès de la technique. » Par conséquent, commente Marx, on n'a pas à la base un échange de produits, mais un échange des travaux qui concourent à la production. Une heure de travail s'échange contre une heure de travail : voilà à quoi se réduit l'axiome fondamental de départ. Mais il reste à régler le petit détail insignifiant, dans le socialisme du communiste Bray, *de la façon* dont se fait cet échange. C'est le mode d'échange des forces productives qui détermine le mode d'échange des produits, à partir du moment où l'on commence à échanger individuellement du travail social. L'échange individuel correspond donc à un système déterminé de production associée. Et cela, nous l'avons vu, ce n'est rien d'autre que le produit de l'antagonisme entre deux classes. C'est pourquoi, *il ne peut donc exister d'échange individuel sans lutte de classe*.

Toutes les consciences bourgeoises honnêtes reculent devant cette évidence. « Le sieur Bray fait, des *illusions* des bourgeois honnêtes, l'idéal qu'il voudrait voir réalisé. En purifiant l'échange individuel, en le débarrassant de tous les éléments d'antagonisme qu'on y trouve, il s'imagine réinventer le rapport *égalitaire* qu'il voudrait introduire dans la société. Le sieur Bray ne se rend pas compte que ce rapport égalitaire, cet idéal *correctif* qu'il voudrait appliquer au monde, n'est lui-même que le reflet du monde actuel, et qu'il est par conséquent totalement impossible de reconstruire la société sur une base qui n'en est que l'ombre embellie. Au fur et à mesure que l'ombre reprend corps il s'avère que, loin d'être la transfiguration rêvée de la société, ce corps n'en est que le corps actuel[55]. »

Le concept de « valeur du travail », l'identification de la valeur avec le travail, c'est-à-dire la valeur du travail comme mesure de la valeur, tels seront les traits communs qu'on retrouvera dans toute critique socialiste du capitalisme qui voudra se couper du rapport de classe. Le programme de lutte maximum que l'on est en droit d'attendre de ce genre de prémisses, c'est celui d'un « juste prix du travail » à payer à l'ouvrier salarié, d'une réforme de la société qui transforme tous les hommes en travailleurs immédiats et qui échange des quantités de travail égales. C'est pour cette raison que la formule lassallienne du « produit intégral du travail » a fait tant de chemin dans le mouvement ouvrier malgré la *Critique du Programme de Gotha*. Dès avant 1848, on trouve en revanche chez Marx, clairement exprimée, la thèse opposée : le travail n'a pas de prix, pour la bonne raison qu'il n'a pas de valeur ; il n'existe pas de chose comme la valeur du travail, au sens courant du mot ; par conséquent, le prix d'une chose qui n'a pas de valeur ne peut pas exister. Si la valeur d'une marchandise est fixée par la quantité de travail nécessaire qui est contenue en elle, quelle sera la valeur d'une journée de travail ? La quantité de travail d'une journée. Mais dire que la valeur d'une journée de travail est fixée par la quantité de travail contenue dans une journée de travail, c'est une pure et

55 K. Marx, *Misère de la Philosophie*, « Valeur constituée », I, 2, cf. Pléiade, *op. cit.*, t. I, p. 51.

simple tautologie. « La valeur du travail » ne signifie pas qu'on mesure la valeur grâce au temps de travail, grâce à la quantité de travail, mais que l'on mesure la valeur grâce à la valeur, le travail grâce au travail. Et c'est là que l'on perd le rapport entre classes adverses. Car alors l'échange individuel se trouve réduit à un échange de travail contre du travail, et par conséquent à un échange d'égale valeur. Alors il ne reste plus comme revendication sociale fondamentale que l'*égalité des salaires*, cette revendication d'une paye égale, ou même simplement *juste*, dans le système du salariat, qui revient, disait Marx, à revendiquer la liberté dans le système exclavagiste. Le capitaliste honnête a toujours rêvé de voir justement dans le socialisme la réalisation des idées du capital. Les socialistes, avant et après Marx, ont toujours voulu conférer une réalité pratique à cette chimère. Conséquence : la réalisation du socialisme comme phase ultime du capitalisme : une société capitaliste bâtie par les seuls ouvriers ; une société sous le pouvoir réel du capital, mais sans classe formelle des capitalistes ; le capitalisme dans le rapport de production, et le socialisme dans les modes d'échange et de distribution ; du travail contre du travail, mais pour la production de capital ; et enfin dans le capital la reproduction élargie de la domination de classe sur les ouvriers. Lorsque, au sein du capital, le capitaliste individuel n'existe plus, la classe des capitalistes a atteint véritablement sa perfection. La dictature de classe sur les ouvriers est totale à partir du moment où le capitaliste ne se distingue plus du capital : en ce sens, ses contradictions elle ne les porte plus en son sein. La classe ouvrière ne trouve plus ses adversaires. Les ouvriers, en tant que classe, restent tout seuls, sans possibilité de lutte. Mais une classe n'existe pas toute seule. Il n'y a pas de classe sans lutte de classe contre l'autre classe. La médiation ouvrière du pouvoir capitaliste, bel et bien le *pouvoir ouvrier du capital*, tels ont été les seuls moyens de se réaliser pour le seul socialisme que nous ayons eu jusqu'à présent : le *socialisme du capital* : un système d'exploitation fait par les seuls exploités, sans exploiteurs, la réalisation du rêve de la bonne conscience des socialistes bourgeois. Marx disait déjà que ce dernier avait atteint son expression la plus parfaite quand il peut se fondre dans des figures de rhétorique. « Libre-échange ! dans l'intérêt

de la classe ouvrière ; taxes protectionnistes ! dans l'intérêt de la classe ouvrière ; prisons cellulaires ! dans l'intérêt de la classe ouvrière. » Les mots d'ordre du « socialisme bourgeois » ont changé de forme depuis le *Manifeste*, mais la méthode est toujours la même. Et elle le restera tant que l'on s'obstinera du côté ouvrier à partir de ce qui semble le plus juste, et non pas de ce qui s'avère le plus nécessaire. Se tournant justement vers les représentants ouvriers dans le conseil général de l'Internationale, Marx leur recommandait : « Ce que vous considérez comme égal et comme juste, n'a aucune importance. La question qui se pose est la suivante : qu'est-ce qui est nécessaire et inévitable dans un système de production donné ? »

4. Maudit soit juin !

Mais voici que se produit le coup de tonnerre de 1848, coup de tonnerre attendu et redouté, prévu mais non préparé même par Marx. L'Europe se voit tirée en sursaut de sa somnolence bourgeoise. « En imposant la république au gouvernement provisoire, et à toute la France à travers le gouvernement provisoire, le prolétariat occupait subitement le devant de la scène comme parti indépendant » (*Les Luttes de classes en France de 1848 à 1850*). Certes, les prolétaires ne faisaient pas ainsi la conquête de leur propre émancipation révolutionnaire, mais celle du terrain sur lequel celle-ci pouvait se produire. Ils avaient fait la révolution de février avec la bourgeoisie ; ils cherchaient désormais à faire valoir leurs propres intérêts à côté de la bourgeoisie et non contre celle-ci. « Une classe dans laquelle se trouvent concentrés les intérêts révolutionnaires de la société, dès qu'elle s'est soulevée, trouve immédiatement dans sa propre situation le contenu et la matière de sa propre activité révolutionnaire : abattre ses ennemis et prendre les mesures dictées par les nécessités mêmes de la lutte. Elle est poussée en avant par les conséquences de ses propres actions. Elle n'entame pas des recherches théoriques sur ses propres buts. La classe ouvrière française n'en était pas à ce niveau : elle était encore incapable de faire sa propre révolution. » La lutte contre le capital dans sa forme moderne et déjà suffisamment avancée dans son développement, la lutte du salariat industriel, contre le capitaliste industriel, ne repré-

sentaient en France qu'un fait extrêmement partiel ; la « lutte contre les méthodes d'exploitation capitaliste qui étaient encore au second plan » se confondait avec le soulèvement général contre l'aristocratie financière. En ce sens la république de février n'était vraiment que la république *bourgeoise* : conquise cependant par les prolétaires avec l'aide passive des bourgeois. Et les prolétaires « se considéraient avec raison comme les vainqueurs de février et manifestaient les prétentions arrogantes d'un vainqueur ». Néanmoins leurs revendications ne se contentaient pas de ne pas coïncider avec celles de la bourgeoisie, elles entraient en contradiction avec elles. Contradiction entre des revendications opposées les unes aux autres, deux regroupements autour d'objectifs imposant une alternative, et cela non seulement sur le plan politique mais aussi sur le plan social : d'un côté, le prolétariat parisien tout seul, de l'autre toutes les fractions de la bourgeoisie, et toutes les couches de la société française désormais rassemblées autour du pouvoir républicain. On ne pouvait résoudre un différend de cette nature que les armes à la main. Il fallait battre ces prolétaires dans la rue : « Il fallait leur montrer qu'ils étaient battus dès qu'ils ne se battaient plus avec la bourgeoisie mais *contre* elle. » « Ceux-ci répondirent le 22 juin par la terrible insurrection qui marqua la première grande bataille entre les deux classes en lesquelles se divise la société moderne. » De longs cortèges d'hommes et de femmes parcourent la ville en répétant : « Du pain ou du plomb ! Du plomb ou du travail ! » Le matin du 23 les barricades se forment. *Der proletarische Löwe*, comme dira Marx quelques jours plus tard, le « lion prolétarien » est debout. Le « front sombre et menaçant » du prolétariat en armes monte sur la scène de l'histoire[56].

Le prolétariat avait été *acculé* à l'insurrection. Et là se trouvait déjà contenue sa condamnation. Dans la lutte de classe, du côté ouvrier, seule une stratégie offensive peut garantir la victoire. La défaite le convainquit définitivement de la vérité « que l'amélioration la plus insignifiante de sa situation, *à l'intérieur* de la république bourgeoise, est une *utopie* qui devient un crime dès qu'elle cherche à se

56 Voir l'article « Die Junirevolution » *in* K. Marx, *Werke*, *op. cit.*, 5, pp. 133-137.

réaliser ». Après juin et sa défaite il n'y aura plus place dans la lutte de classe politique du prolétariat pour des « revendications » à arracher à l'adversaire comme des concessions : à l'avenir ce qui lui succédera c'est « le mot d'ordre hardi de la lutte révolutionnaire : renversement de la bourgeoisie ! dictature de la classe ouvrière ! » Au cours de son développement la bourgeoisie y répondra par son propre programme : domination du capital, esclavage du travail. Mais elle trouvera désormais perpétuellement en face d'elle son ennemi prolétaire, irréconciliable, invincible, « invincible parce que son existence conditionne l'existence de la bourgeoisie ». Ainsi la défaite prolétarienne de juin a créé pour la première fois les conditions qui permettront à l'initiative d'une révolution ouvrière de prendre corps. C'est là que réside toute sa portée historique. « Le 25 février 1848 avait doté la France de la *république* ; c'est la *révolution* que le 25 juin lui impose. Et après juin, la révolution, cela signifiait : *renversement de la société bourgeoise* alors que le premier février avait signifié, lui : *renversement de la forme de l'État*. »

Ainsi 1848 déroulait devant les yeux de Marx un mouvement révolutionnaire classique de la classe ouvrière, ou plutôt – ce qui n'est pas la même chose – Marx, en fonction de l'évolution précédente de son point de vue, voit tout de suite un mouvement de ce genre dans juin 1848 à Paris. Engels dit dans son évocation de Marx pour la *Neue Rheinische Zeitung* : « L'insurrection des ouvriers de Paris en juin 1848 nous trouva à notre poste. Dès le premier coup de fusil nous prîmes position sans réserve en faveur des insurgés. Après la défaite, Marx célébra les vaincus dans un de ses plus puissants articles. » Le hasard (ou la prévision des événements ?) a voulu qu'ils aient eu alors à leur disposition un instrument public pour faire connaître leur jugement politique. C'est le 1er juin 1848 que sort le premier numéro de la *Neue Rheinische Zeitung*[57]. C'est dans les pages de ce journal qu'il faut chercher l'origine pratique et immédiatement politique de ce que l'on appellera les « œuvres historiques » de Marx : *Les Luttes de classes en France, Le 18 Brumaire* etc., publiées ailleurs par la suite.

57 Voir ces articles dans K. Marx, *Werke*, *op. cit.*, 5 et 6, Berlin, 1959 et 1961.

Pour un historien qui lirait ces œuvres *en historien*, il serait trop facile de découvrir de grossières erreurs grammaticales. Mais il n'y a pas de dirigeant ouvrier révolutionnaire qui ne soit pas obligé de revenir périodiquement à cette source politique toutes les fois qu'il lui faut déterminer dans la pratique son attitude dans la lutte de classe. L'expérience de direction de ce journal, qui court de 48 à 49, constitue une étape fondamentale du discours marxien sur le travail et sur le capital : on s'en aperçoit tout de suite après, à la *forme* même que prennent les œuvres « historiques ». C'est dans ces écrits grossiers, violents, sectaires, partiaux, du point de vue politique, non justifiés dans les faits, mais limpides dans leur prévision des futurs développements, que seule la haine de classe est capable de conférer, que nous voyons la rencontre et la superposition du concept abstrait de travail avec la réalité concrète de l'ouvrier. La synthèse qui en est résultée est une conception du *prolétariat* déjà bien arrêtée, et non plus seulement entrevue par la puissance du génie, comme c'était le cas dans les reuvres précédentes. Un concept de prolétariat qui ne contient pas encore cependant toutes les caractéristiques de ce que sera la *classe ouvrière*. Nous aimons voir entre le *prolétaire* et l'*ouvrier* la même succession historique et la même différence logique que celles que nous avons déjà rencontrées entre le *vendeur de force de travail* et le *producteur de plus-value*. Le prolétariat représente la figure politique simple, élémentaire, de l'ouvrier industriel, du salarié de l'industrie, et c'est pour cela qu'il en représente la forme de classe la plus générale. Le caractère particulier de la marchandise force de travail se manifeste après juin 48, en ce qu'elle est, sur le terrain politique, prolétariat ; et pas seulement prolétariat contre la bourgeoisie, mais prolétariat contre la société bourgeoise dans son ensemble ; et pas seulement sous la forme d'une opposition démocratique, mais dans l'organisation d'une alternative de pouvoir violente ; *une classe en armes contre l'ensemble de la société comme si celle-ci constituait à elle seule une autre classe*. À partir de ce moment-là, le discours qui a trait au travail, à la force de travail, à la valeur et au capital, vient s'emboîter définitivement dans l'analyse des mouvements ouvriers, dans la recherche des lois du mouvement de cette classe ouvrière qui, dans

sa lutte permanente contre le capital, est *la seule* à pouvoir apporter une solution pratique à tous les problèmes théoriques. Dès lors toute personne qui se réclame du point de vue ouvrier de Marx, n'a plus le droit de séparer ces deux niveaux l'un de l'autre. Pour s'en convaincre il suffit de reparcourir encore une fois chez Marx le processus au cours duquel la force de travail en vient à s'emboîter de plus en plus dans la classe ouvrière au fur et à mesure que le capital se développe.

5. La particularité de la marchandise force de travail !

Quand il veut vraiment cerner le processus de transformation de l'argent en capital, Marx prend le temps de dire : « Il nous faut considérer de plus près cette marchandise particulière *qu'est la force de travail*. » Au paragraphe décisif qui traite de « l'achat et de la vente de la force de travail » et qui conclut la deuxième section du premier livre du *Capital* on retrouve en note – et rien de fortuit là-dedans ! – Ricardo et Hegel. Marx explique que le changement de valeur de l'argent, et donc sa transformation en capital, ne peut pas se produire dans l'argent lui-même ; il faut donc qu'il se produise dans la marchandise ; non pas dans sa valeur, mais dans sa valeur d'usage, et donc dans la consommation d'une marchandise qui s'échange contre de l'argent. Ricardo avait déjà dit à ce propos : « Sous la forme de monnaie… le capital ne produit aucun profit[58]. »

Marx dit que la vente de la marchandise force de travail ne peut pas se faire d'un seul coup et une fois pour toutes ; elle ne se produit toujours que pour un temps donné ; le possesseur de cette marchandise en concède la consommation provisoire, non la propriété ; autrement, de libre qu'il était, il deviendrait esclave. Hegel avait déjà écrit : « Je peux… *aliéner* à autrui… l'emploi de mes capacités et facultés particulières d'activité corporelle et mentale, *pour un temps limité* parce que cette limitation leur confère une relation d'extériorité à ma totalité et à mon universalité. Par l'aliénation de tout mon temps *réalisé dans le travail* et de la totalité de ma production, *je rendrais un autre propriétaire* de ce qu'il y a de substantiel en ceux-ci, de toute

58 D. Ricardo, *Principles of Political Economy*, *op. cit.*, p. 267.

ma réalité et de toute mon activité universelle, de ma personnalité[59]. » L'argent n'est pas du capital, il ne devient pas du capital, il lui faut se *transformer* en capital. Si cette transformation se produit dans la marchandise, il faut que la valeur d'usage de cette marchandise possède une qualité particulière : celle d'être une source de valeur. Sa consommation réelle doit être, elle-même, une objectivation du travail, et donc une création de valeur. Et l'on trouve déjà sur le marché, une marchandise douée de cette vertu *spécifique* : elle s'appelle travail en puissance, force de travail. « Par *force de travail* (*Arbeitskraft*) ou *travail en puissance* (*Arbeitsvermögen*) il faut comprendre l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire toutes sortes de valeurs d'usage[60]. »

La présence de la marchandise, force de travail sur le marché, présuppose l'existence du vendeur de la force de travail. Qui dit vendeur, dit possesseur. Et que le possesseur vende, cela présuppose la liberté de posséder cette marchandise. Et encore ! il s'agit d'une liberté bien particulière : celle de vendre une marchandise *unique*, d'être dans l'impossibilité de ne pas la vendre, bref une contrainte librement acceptée, la liberté qui, précisément, fonde le capital. C'est en ce sens seulement que l'on est en droit de dire que la condition préalable, d'où découlent toutes les autres conditions qui rendent possible la transformation de l'argent en capital, c'est l'existence de la figure historiquement déterminée de l'*ouvrier libre* : « Libre à un double point de vue : premièrement le travailleur doit être une personne libre, disposant à son gré de sa force de travail comme de sa marchandise *à lui* ; deuxièmement, il doit n'avoir pas d'autre marchandise à vendre ; être, pour ainsi dire, libre de tout, complètement dépourvu (*los und ledig*) de toutes les choses nécessaires à la réalisation de sa puissance de travail[61]. »

Si la force de travail est une marchandise, elle a une valeur comme toutes les autres marchandises. C'est dans la mesure précisé-

59 G.W.F. Hegel, *Principes de la Philosophie du Droit*, § 67.
60 K. Marx, *Le Capital*, *op. cit.*, Livre I, 2e section, ch. VI, p. 170.
61 *Ibid.*, p. 172.

ment où l'on ne peut pas parler « de la valeur du travail » qu'on peut par contre parler « de la valeur de la force de travail ». Le travail n'est pas une marchandise : il est seulement la valeur d'usage d'une marchandise, et en particulier de la marchandise qu'est la force de travail. Et une valeur d'usage n'a pas de valeur en tant que telle, mais simplement dans la mesure où elle est valeur d'échange. La force de travail, en tant qu'elle est une marchandise, aune valeur d'échange et une valeur d'usage. Sa valeur d'échange n'a rien de particulier : comme celle de toute autre marchandise, elle est déterminée par le temps de travail nécessaire à sa production, qui se résume à la production de moyens nécessaires à la survie et à la reproduction du possesseur de la force de travail. La particularité de cette espèce de marchandise qu'est la force de travail se cache dans sa valeur d'usage. Bien qu'elle ne sorte pas de la sphère de la circulation des marchandises, la force de travail révèle sa nature particulière dans le fait que, lorsque le contrat entre l'acheteur et le vendeur est conclu, sa valeur d'usage n'est pas encore passée réellement entre les mains de l'acheteur. La valeur de cette marchandise, comme la valeur de toute autre marchandise, est déjà déterminée quand elle entre dans la circulation de la marchandise ; mais sa valeur d'usage, à la différence de la valeur d'usage des autres marchandises, n'est pas objectivement contenue dans son existence, mais naît *après* seulement, comme extériorisation d'une possibilité, d'une capacité, d'une potentialité. La vente de la force de travail, et donc le fait qu'elle soit valeur d'échange, et la consommation de la force de travail, c'est-à-dire son caractère de valeur d'usage, sont deux moments distincts. Dans le cas particulier de la force de travail, comme dans tous les autres cas identiques, l'argent est moyen de paiement ; et la marchandise est payée non pas lorsqu'elle est vendue mais lorsqu'elle a été consommée. « Dans tous les pays où règne la mode de production capitaliste, la force de travail n'est donc *payée* que lorsqu'elle a déjà fonctionné pendant un certain temps fixé par le contrat… Le travailleur *fait* donc partout, au capitaliste, *l'avance* de la valeur d'usage de sa force ; il la laisse consommer par l'acheteur avant

d'en *obtenir* le prix : en un mot il lui *fait* partout *crédit* (*kreditiert*) [62]. »

Mais ce crédit n'est que simple reflet de la particularité que recèle la valeur d'usage de la force de travail. Pour bien la comprendre, il faut la référer à sa *particularité originaire* : celle-ci apparaît seulement au sein du procès de production et dans la partie spécifique de ce procès qui est le seul véritable procès de valorisation : à savoir le procès de production de plus-value, et donc de capital. On ramène toujours le concept de plus-value chez Marx, à la théorie classique de la valeur ; pour procéder correctement, il faut au contraire le ramener au concept marxien de la force de travail, au moment où ce dernier opère sa jonction avec le concept de travail productif. Seul ceci peut permettre de traiter la plus-value dans sa forme générale, autonome, originaire, en laissant de côté ses formes particulières que sont le profit, l'intérêt, la rente, etc. : c'est cela précisément l'autre découverte fondamentale du *Capital*.

L'usage de la force de travail, dit Marx, c'est le travail même. Pour consommer la force de travail, l'acheteur doit faire travailler celui qui a vendu cette force de travail. Ce procès de consommation est en même temps procès de production de marchandise et de plus-value. C'est dans ce procès que le vendeur de la force de travail devient en acte ce qu'il n'était avant qu'en puissance, qu'il se fait force de travail en acte, qu'il se transforme en *ouvrier*. La valeur de la force de travail ne sera payée précisément qu'après, sous forme de salaire : l'ouvrier devient ouvrier *salarié*. Mais dans le salaire, ne se trouve rétribué *a posteriori* que ce qui avait déjà été négocié auparavant. La forme salariale n'ajoute à la qualité de l'ouvrier aucune spécification qui ne soit déjà contenue, dans sa qualité de vendeur de force de travail. Dans la consommation de la force de travail, dans le travail, s'ajoute l'acte concret de la production dans le procès de valorisation, sous des conditions bien déterminées. La *valeur d'usage spécifique* de la marchandise force de travail, son originalité, sa particularité historique, surgit du fait suivant : qu'elle est, non pas source de la valeur, car ceci découle de la valeur d'échange de la force de travail, mais source d'une

62 *Ibid.*, p. 177.

valeur *plus grande* que celle qu'elle ne possède par elle-même. Dans la marchandise force de travail, valeur et valorisation ne coïncident pas. Et de plus, la force de travail est la seule marchandise qui, dans son procès de consommation, produit *une valorisation plus grande que sa valeur*, produit de la plus-value, bref du capital. La force de travail est donc non seulement du travail en puissance, mais aussi du capital en puissance. L'utilisation de la force de travail n'est pas seulement du travail, mais aussi du sur-travail ; elle ne se borne pas à produire de la valeur, elle produit aussi de la plus-value ; donc l'utilisation de la force de travail n'est pas simplement du travail, c'est aussi du capital. Mais l'utilisation de la force de travail n'est pas séparable de la figure *globale* de l'ouvrier, devenu désormais producteur. De même que, dans l'acte d'achat vente de la force de travail, se trouve contenu le rapport entre deux classes antagonistes qui fonde tout le véritable déroulement de l'histoire du capital, dans le procès de consommation de la force de travail, au moment de la production, le terrain est déjà tout prêt pour la lutte directe entre deux classes qui déterminera, successivement, la naissance, le développement et le déclin de la société capitaliste. C'est donc avant tout du point de vue ouvrier que doit être considéré le procès de production du capital. Il apparaît alors comme le lieu naturel où s'exprime l'antagonisme, comme le terrain spécifique de la lutte de classe. La force de travail – nous l'avons vu – se trouve insérée, et *doit* l'être, dans le procès de production comme classe et comme classe antagoniste. Du seul fait qu'elle est une force productive sociale, elle possède la faculté de produire du capital, mais aussi celle d'*appartenir* au capital, de devenir partie intérieure à lui-même. Et dès lors le procès de production capitaliste se présente en fait comme *procès d'appropriation capitaliste de la force de travail ouvrière*. Ce qui ne constitue plus un simple achat de cette marchandise, mais qui veut dire en réduire à sa merci la nature particulière. Il ne s'agit plus alors d'un acte d'échange individuel, mais d'un processus de violence sociale. Il ne s'agit plus seulement d'exploitation, mais aussi de contrôle sur l'exploitation. La consommation de la marchandise force de travail dans la production, l'utilisation productive de l'ouvrier par le capitaliste, devient ainsi, et doit devenir obligatoirement, *utilisation*

capitaliste de la classe ouvrière. C'est à l'intérieur de ce processus qu'il faut découvrir la naissance historique d'une classe des capitalistes.

Or l'utilisation capitaliste des ouvriers, en tant que classe, n'est possible qu'à partir du moment où les capitalistes se sont organisés en classe : et le modèle ne pourra être que celui qu'offre la seule classe déjà constituée, la classe des ouvriers. C'est de là que part toute l'histoire des mouvements de classe des ouvriers. Mais le passage – logique et historique à la fois – du prolétariat vendeur de sa force de travail, à la classe ouvrière productrice de plus-value, marque le début de *l'histoire ouvrière du capital*, seule véritable histoire de la société capitaliste, et seule conception matérialiste de l'histoire qu'on puisse admettre aujourd'hui du côté marxiste. Nous reviendrons là-dessus. Il nous faut maintenant apporter des conclusions à la question restée en suspens : *que le caractère particulier de la marchandise force de travail soit d'être en puissance, classe ouvrière*. Les ouvriers en général sont précisément cette valeur d'usage particulière, « cette race – dit Marx – de possesseurs de marchandise très spéciaux !!! » La valeur réalisée par la force de travail, sous forme de salaire, est à son tour du capital, une partie de ce dernier, à savoir le capital variable. Ce n'est pas en cela que réside la spécificité ouvrière de cette marchandise, pour la bonne raison que ce n'est pas à partir de là que naît le capital. Ce n'est donc pas dans sa valeur, mais dans sa valeur d'usage que réside toute la particularité de la marchandise force de travail. C'est sa valeur d'usage qui produit de la plus-value, et cela parce que l'usage, l'utilisation de la force de travail, contient et présuppose le sur-travail et pas du sur-travail en général, mais du *sur-travail de l'ouvrier*. Tout comme le travail, l'utilisation de la force de travail, est du travail ouvrier, un déploiement concret, une concrétisation du travail abstrait – travail abstrait qui se trouve déjà à son tour réduit au rang de marchandise, et qui réalise sa valeur dans le salaire. Donc l'étape où le travail abstrait se retourne et prend la forme concrète de l'ouvrier, c'est le procès de consommation de la force de travail, le moment où elle devient en acte ce qu'elle n'était qu'én puissance, le stade de la réalisation de la valeur d'usage de la force de travail, si l'on peut dire. Ce qui était déjà présent dans l'opération d'achat-vente comme un rapport de classe

pur et simple, élémentaire et général, a acquis désormais définitivement son caractère spécifique, complexe et total. La particularité de la force de travail par rapport aux autres marchandises, coïncide donc avec le caractère spécifiquement ouvrier que possède le procès de production du capital ; et à l'intérieur de ce dernier, elle coïncide avec l'apparition matérielle de l'initiative ouvrière dans le rapport de classe, qui la mène à un saut dans son propre développement, et qui aboutit à la naissance, par contrecoup, de la classe des capitalistes.

Dans la présentation que donne Marx de la transformation de l'argent en capital qu'on trouve dans l'« Urtext[63] » (fragment de la version primitive) à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, de 1858, tout cela se trouve formulé de façon définitive. En tant qu'il est issu de la circulation simple, le capital existe tout d'abord sous la simple forme de l'argent. Son existence monétaire ne tient qu'à la forme adéquate de sa valeur d'échange, qui peut indifféremment se métamorphoser en n'importe quelle marchandise : il est donc valeur d'échange devenue autonome. Et son caractère autonome consiste en ceci : que la valeur d'échange se maintient en tant que telle, sous forme d'argent aussi bien que de marchandise, et ne prend la forme marchandise que pour se valoriser. L'argent n'est qu'une simple forme d'existence du capital, en tant que ce dernier est à présent du *travail objectivé*. Aucun mode d'existence objectif du travail ne fait face à ce capital, au contraire, tous se présentent comme un mode possible de son existence. « Le seul élément qui s'oppose au travail *objectivé* (*vergegenständlichte*) c'est le travail non objectif (*ungegenständliche*), c'est-à-dire que la seule antithèse du travail objectivé (*objektivierten*) c'est le travail subjectif (*subjektive*). En d'autres termes, au travail passé dans le temps et présent dans l'espace, s'oppose le travail vivant

63 K. Marx, *Les Fondements de la critique de l'économie politique, op. cit.,* t. II, p. 652. Toutes les citations faites par Tronti du Fragment de la Version Primitive à la « Contribution… » peuvent être consultées en français dans *Les Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, éd. Anthropos, 1968, t. II, pp. 652-657 (et sa réédition en 10/18 qui reprend la même traduction). Nous nous sommes écartés de sa traduction, lorsque celle qui était citée par Tronti en italien en différait très sensiblement. En effet, la traduction italienne, toujours explicitement référée à l'allemand, constitue un moment essentiel de la démarche suivie par l'auteur. À choisir une autre traduction on risque de rompre le fil de la pensée et de multiplier les obscurités. [NDT]

et présent dans le temps. Mais celui-ci, en tant qu'il est du travail présent dans le temps, du travail non objectif (et donc pas encore objectivé), ne peut exister que comme faculté, possibilité, disposition, bref comme *capacité de travail* du sujet vivant. Au capital-travail objectivé, autonome et existant pour lui-même, ne peut s'opposer que la force de travail vivante le seul échange grâce auquel l'argent puisse devenir du capital, et donc celui qu'effectue le possesseur de capital avec le possesseur de la force de travail vivante, c'est-à-dire l'ouvrier. » Dans l'argent, la valeur d'échange ne pouvait garder son indépendance qu'en s'abstrayant de la valeur d'usage. Désormais au contraire, la valeur d'échange, dans son existence réelle et non pas formelle de valeur d'usage précisément, doit se conserver comme valeur d'échange ; il lui faut, non seulement se conserver comme valeur d'échange dans la valeur d'usage, mais aussi *se produire à partir de celle-ci*. « Or les valeurs d'usage n'existent véritablement qu'en étant niées et consommées, c'est-à-dire en étant détruites dans la consommation. » Ce n'est plus maintenant dans le fait de s'abstraire de la valeur d'usage, mais dans celui de consommer la valeur d'usage que se trouve la véritable réalité de la valeur d'échange. « Cette négation réelle est en même temps sa réalisation comme valeur d'usage ; elle doit donc être un acte où la valeur d'échange s'affirme et se manifeste elle-même. » Or ce n'est possible que si la marchandise est consommée par le travail, si sa consommation signifie objectivation du travail et donc création de valeur. « L'argent n'a plus pour valeur d'usage un article de consommation où il se perd ; il se conserve et s'accroît grâce à elle. *Pour l'argent, en tant que capital, il n'y a pas d'autre valeur d'usage possible*. C'est précisément en ceci que consiste son rapport de valeur d'échange à valeur d'usage. *L'unique valeur d'usage susceptible de représenter à la fois l'opposition et le complément (Gegensatz und Ergänzung) de l'argent à titre de capital c'est le travail* c'est-à-dire le travail existant dans la force de travail, et la force de travail existant comme sujet. À titre de capital, l'argent n'a de rapport qu'avec le non-capital (*Nicht-Kapital*), la négation du capital ; et c'est seulement en tant qu'il est cette relation qu'il est du capital. *Le non-capital, c'est le travail même*. » A la valeur d'échange, sous forme monétaire, s'oppose

donc la valeur d'échange sous forme d'une « valeur d'usage particulière ». La valeur d'échange ne peut donc se réaliser en tant que telle que parce qu'elle s'oppose, non pas à n'importe quelle valeur d'usage, mais à la « valeur d'usage qui la concerne ». Cette valeur d'usage particulière qui concerne la valeur d'échange, tout en étant sa négation, c'est le travail. Dans la circulation simple, le *contenu* de la valeur d'usage était indifférent et n'entrait pas dans le rapport économique ; ici par contre, il en est le moment essentiel. Mais précisément la valeur d'usage spécifique d'au moins *une seule* des marchandises échangées amène un dépassement des limites de la circulation simple. Ce n'est pas *la forme* particulière de l'échange qui provoque ce passage ; en effet, puisqu'il y a un rapport entre équivalent, l'ensemble des droits sacrés de la liberté et de l'égalité sont respectés. Mais c'est plutôt le contenu particulier de la valeur d'usage de la marchandise force de travail, c'est-à-dire, répétons-le, le travail lui-même, qui provoque ce passage. Or « au sein de la circulation ou de l'échange entre capital et travail, tel qu'il existe comme simple rapport de circulation, il n'y a point échange entre l'argent et le travail, mais entre *l'argent et la force de travail vivante* ». À titre de valeur d'usage, la force de travail ne se réalisera, plus tard, que dans l'activité du travail lui-même. Mais l'activité du travail n'entre pas dans le procès de circulation. S'il est bien vrai que « l'achat de la force de travail est la disponibilité du travail », la consommation de ce travail disponible ne peut se faire que dans la production. La consommation de la force de travail produit du capital. Dans la marchandise force de travail, la contradiction vitale du capitalisme entre production et consommation est résolue : en effet, la consommation de cette marchandise n'est rien d'autre que la consommation productive de sa valeur d'usage. Donc le secret du capital ne se trouve pas dans la valeur, mais dans la valeur d'usage de la force de travail. « Ainsi la consommation de l'argent correspond maintenant à la consommation de la force de travail, à la production et à l'objectivation (*vergegenständlichende*) du temps de travail ; c'est une consommation productive de valeur d'échange. En d'autres termes, son existence réelle de valeur d'usage consiste à créer de la valeur d'échange. Mais c'est uniquement la spécificité de la valeur

d'usage achetée à l'aide de l'argent, qui fait de l'échange de l'argent contre du travail, l'échange spécifique A M. A, où le but de l'échange est la valeur d'échange elle-même et *où la valeur d'usage achetée est directement une valeur d'usage pour la valeur d'échange, autrement dit une valeur d'usage productive de valeurs* (wertsetzender Gebrauchswert). »

La valeur d'usage productive de valeur, c'est le travail qui produit de la plus-value. Sur la page qui suit immédiatement celle où s'interrompt le manuscrit de la première exposition marxienne du « passage au capital », on trouve précisément le titre suivant*: travail productif et travail improductif*.

6. Travail productif

Au sens de la production capitaliste, le travail productif est le travail salarié qui, en s'échangeant entre la partie variable du capital, reproduit non seulement cette partie du capital, mais produit également une plus-value pour le capitaliste. « N'est productif que le travail salarié qui produit du capital. Cela veut dire qu'il reproduit tout en l'augmentant la somme de valeurs qui a été dépensée en lui, c'est-à-dire lui restitue plus de valeur qu'il n'en reçoit sous forme de salaire. Donc n'est productive que la force de travail (*Arbeitsvermögen*) dont la valorisation est supérieure à la valeur[64]. » Et Marx ajoute ici une observation d'importance fondamentale. « La simple existence (*die mere existence*) d'une classe des capitalistes, et donc du capital, est fondée (*beruht*) sur la productivité du travail. » Par la productivité relative de son travail, l'ouvrier ne se borne pas à reproduire la valeur ancienne, il en crée une nouvelle ; c'est-à-dire qu'il objective un temps de travail plus grand que celui qui est objectivé dans le produit qui le maintient en vie en tant qu'ouvrier. « C'est sur cette espèce de travail salarié productif que repose le capital, son existence (*seine Existenz*). »

L'un des plus grands mérites de Smith est d'avoir défini le travail productif comme « travail qui *s'échange directement contre le capital* » : c'est dans cet échange que les conditions de production du travail et

64 K. Marx, *Théories de la plus-value*, I, chap. IV. Cf. Pléiade, t. II, 387, encore que le manuscrit soit ici réuni avec : *Résultats et appendices*, cf. K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 26, pp. 365-388.

de la valeur en général, argent et marchandise se transforment en capital et que le travail se transforme en travail salarié « au sens scientifique ». C'est à partir de là aussi que l'on établit ce qu'est le travail improductif : « C'est le travail qui ne s'échange pas contre du capital, mais qui s'échange contre du revenu. » Cette distinction smithienne entre travail productif et travail improductif, bien qu'exacte, « est faite du point de vue du *possesseur de l'argent*, du *capitaliste*, et non pas du point de vue de l'ouvrier ». La détermination matérielle du travail et donc de son produit n'intervient en aucune façon comme élément déterminant de cette distinction : la particularité du travail ainsi que la valeur d'usage particulière dans laquelle il se réalise ne sont absolument pas essentiels ici. En effet, pour le capitaliste, la valeur d'usage de la force de travail ne consiste pas dans sa valeur d'usage effective, dans l'utilité de ce travail concret particulier ; et encore moins dans la valeur d'usage du produit de ce travail. Ce qui l'intéresse dans la marchandise en question, c'est qu'elle possède une valeur d'échange plus grande que ce qu'il a payé pour elle. Ce qui l'intéresse dans le travail, c'est qu'il récupère dans sa valeur d'usage une quantité de temps de travail plus grande que celle qu'il a payée sous forme de salaire. Mais la force de travail de l'ouvrier productif est une marchandise pour l'ouvrier lui-même : tout comme celle du travailleur improductif. La différence est que l'ouvrier productif produit de la marchandise pour l'acheteur de sa force de travail tandis que le travailleur improductif produit pour lui-même une simple valeur d'usage. « L'élément caractéristique du travail improductif est de ne pas produire de marchandise pour son acheteur, mais d'en recevoir de lui. » Dans ce cas le travail ne se transforme pas en capital, car il ne crée pas de profit pour le capitaliste ; le travail est une simple dépense (*Ausgabe*), l'un des articles dans lesquels le revenu se trouve consommé. *Il y a bien la force de travail, la force de travail est bien marchandise, mais le travail de cette force de travail n'est pas du travail productif*.

Dans ces conditions on peut fonder une distinction plus moderne que celle qu'il était possible de faire du temps de Marx entre *ouvrier productif* et *travailleur improductif*. De ce point de vue on peut dire que le vendeur de force de travail représente l'ouvrier sous sa

figure la plus élémentaire, dans le simple sens où la marchandise est la forme la plus élémentaire de la richesse bourgeoise, et le travail productif de marchandises la forme la plus élémentaire de travail productif de capital. En effet, explique Marx, le monde des marchandises peut être divisé dans sa totalité en deux grandes catégories : en premier lieu la force de travail ; en second lieu les marchandises distinctes de la force de travail. Mais le concept de marchandise implique que le travail soit incorporé, matérialisé et réalisé dans son produit. Le travail en tant que tel, dans son existence immédiate, ne peut être conçu directement comme marchandise ; il peut l'être uniquement sous forme de force de travail. D'autre part, seule la valeur d'usage de cette marchandise qu'est la force de travail peut créer une nouvelle valeur. La marchandise à la différence de la force de travail elle-même, est une chose qui s'oppose matériellement à l'homme. Et pourtant la marchandise force de travail, en tant que capital, s'oppose à l'ouvrier, et ce, d'autant plus que la valeur d'usage de la force de travail devient du travail productif. *La productivité du travail appartient toujours au capital*. C'est la reconnaissance de ce fait, et non pas une protestation d'ordre moral, qu'il nous faut lire dans la phrase de Marx : être ouvrier productif est un malheur. Etre ouvrier productif, cela veut dire *produire* le capital, et donc reproduire continuellement, par là même, la domination du capital sur l'ouvrier. C'est sur le travail productif que repose non seulement l'existence du capital, mais aussi son développement et donc celui d'une classe des capitalistes. Marx dit dans les *Grundrisse* : « Le travail n'est productif que dans la mesure où il produit son propre contraire[65]. »

L'histoire de la société capitaliste, c'est l'histoire des divers modes selon lesquels on extorque à l'ouvrier du travail productif, c'est-à-dire l'histoire des différentes formes de production-de plus-value. C'est là l'une des deux « histoires du capital » qu'il est possible d'écrire correctement pensons-nous, à partir des deux points de vue opposés auxquels le capitalisme doit son existence. En voici précisément

65 K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, t. I, p 253. Suite de la note de la page 252.

l'exemple. Du point de vue capitaliste le travail productif se présente comme du travail qui s'échange contre du capital ; du point de vue de l'ouvrier il se présente comme du travail qui produit du capital. Et les deux définitions sont toutes les deux correctes. Seulement l'une est envisagée du côté de la circulation, l'autre du côté de la production : les deux points de vue « naturels » pour les deux classes. En effet il ne faut pas penser que la science bourgeoise soit toujours de l'idéologie, que le point de vue capitaliste soit toujours prisonnier des apparences et mystificateur par nature. Il l'est parfois délibérément et en raison de ses intérêts brutaux de classe : c'est dans ces cas-là qu'il faut le débusquer avec les armes de la critique et le vaincre par les armes de la lutte. Certes tout ce qui apparaît sur le terrain de la société capitaliste s'avère être trop souvent le contraire de la réalité, et chacune de ces apparences joue son rôle dans la totalité des phénomènes réels qui l'expriment. Mais cette reconduction des apparences à la réalité ne saurait épuiser, comme c'est souvent le cas, le terrain d'affrontement théorique des deux points de vue. Les exercices brillants qui sont aujourd'hui à la mode sous le nom de critique démystificatrice des *idéologies bourgeoises* ne servent plus aujourd'hui qu'à masquer les durs besoins d'une confrontation directe avec *la science du capital*. Dans ce domaine la situation dans laquelle Marx avait à travailler est aujourd'hui totalement dépassée. Face à lui il y avait les grands systèmes bourgeois qui mêlaient de façon contradictoire science et idéologie : il suffit de repenser justement à Hegel et à Ricardo, aux matériaux d'une incalculable richesse dont l'œuvre de ces derniers constitua la synthèse classique. La méthode de Marx a été de débarrasser d'emblée les terrains de toutes les articulations idéologiques, de toutes les chevilles qui formaient l'ossature interne de ces systèmes, pour mettre en valeur et recueillir les données scientifiques isolées que ceux-ci étaient au moins obligés d'enregistrer : l'*utilisation* de ces données, leur *renversement* dans le point de vue opposé, n'interviennent qu'à ce niveau. Mais il est évident que ce point de vue préexistait par rapport à tout le reste, mieux, le fondait. De même qu'historiquement le rapport de classes vient avant le rapport capitaliste au sens propre du terme, l'antagonisme existant entre les points de vue opposés des

deux classes vient, logiquement, avant la tentative de faire une science sociale générale du capital. La situation actuelle nous confronte continuellement, et de façon de plus en plus grossière, à cette tentative. Face à nous, il n'y a plus les grandes synthèses abstraites de la pensée bourgeoise, mais le culte de l'empirie la plus vulgaire comme praxis du capital ; non plus le système logique du savoir, les principes de la science, mais une masse désordonnée de faits historiques, d'expériences éparses, de grandes actions que personne n'a jamais *pensés*. Science et idéologie se mêlent de nouveau de façon contradictoire, non plus dans une systématisation d'idées pour l'éternité, mais dans les événements quotidiens de la lutte de classe. Et cette lutte se trouve dominée par un facteur nouveau et inconcevable du temps de Marx. L'appareil de fonctionnement de l'idéologie bourgeoise a été tout entier confié par le capital au mouvement ouvrier officiellement reconnu. Le capital ne gère plus sa propre idéologie, il la fait gérer par le mouvement ouvrier. Ce « mouvement ouvrier » joue donc le rôle de médiateur idéologique à l'intérieur du capital : et à travers l'exercice historique de cette fonction, la totalité du monde mystifié des apparences qui contredisent la réalité, s'est trouvé attachée à la classe ouvrière. Voilà pourquoi nous nous disons que la critique de l'idéologie est aujourd'hui une tâche à mener à l'intérieur du point de vue ouvrier, et qu'elle ne regarde le capital qu'en second lieu. Voilà donc cette *tâche politique d'autocritique ouvrière* qui doit remettre en question toutes les luttes de classe des ouvriers dans leur court passé, à partir de l'état actuel de son organisation. Présentement la classe ouvrière n'a pas à critiquer qui que se soit en dehors d'elle-même, en dehors de sa propre histoire, en dehors de ses propres expériences et de ce *corpus* d'idées rassemblées par d'autres autour d'elle-même. Nous pouvons dès lors répondre en partie à la question de savoir si cette critique doit impliquer l'œuvre de Marx elle-même : il existe à notre avis, une seule critique de Marx non seulement acceptable, mais même éminemment faisable du point de vue ouvrier, c'est *une critique léniniste de Marx*. Au reste Marx s'est déjà critiqué lui-même dans la personne de Lénine et dans la praxis léniniste. C'est par l'organisation d'une praxis néo-léniniste que l'on devra reprendre la critique

des idéologies du mouvement ouvrier. Cela veut-il dire que toute la science soit restée aux mains du capital ? Non ; cela veut dire que ces données scientifiques réelles, qui existaient aussi dans la pensée bourgeoise, ont été incorporées désormais matériellement au capital, qu'elles ne sont plus vécues comme la substance scientifique des rapports capitalistes, mais comme la connaissance immédiate, même si ce n'est qu'à court terme, de ses propres besoins, de ses mouvements objectifs, bref comme prévision, fût-elle même approximative des écarts subjectifs possibles de son propre adversaire de classe. Dans ces conditions du point de vue ouvrier, il vaut mieux reconnaître au point de vue capitaliste la possibilité d'accéder lui aussi à la science : car nier cette possibilité cela reviendrait aujourd'hui à soutenir que seule la classe ouvrière, et en particulier en la personne de ses représentants officiels, est dépositaire de la véritable science (de la véritable histoire), et que celle-ci est la science de tous, la science sociale générale qui vaut aussi pour le capital. Mieux vaut reconnaître que, dans la réorganisation du processus productif d'une grande usine, il y a au moins autant de connaissance scientifique que dans la découverte par Smith du travail productif qui s'échange contre du capital. En effet dans l'un et l'autre cas, on a une expression directe de l'intérêt capitaliste sans médiations idéologiques et un fait de la production capitaliste en même temps qu'une forme de domination exercée sur la classe ouvrière. Il ne reste plus à cette dernière que d'opposer son propre intérêt exclusif et alternatif tant sur le terrain de la science que sur celui de la lutte. Ces deux terrains n'en forment désormais plus qu'un seul. De même que l'une des sciences se trouve entièrement incorporée au capital, l'autre, celle qui lui est opposée, doit s'incorporer tout entière à la classe ouvrière et à ses luttes de classe. À la différence de Marx, à notre grand regret, nous ne disposons pas derechef d'un British Museum.

L'économie politique classique a toujours fait, dit Marx, de la production de plus-value la caractéristique décisive de l'ouvrier productif. Les définitions de l'ouvrier productif varient donc en fonction des variations des conceptions ayant trait à la nature de la plus-value. *Les Théories de la Plus-value*, dans le texte qui n'a pas été manipulé par

Kautsky, commencent par ces mots : « Avant les physiocrates, la plus-value, c'est-à-dire le profit, sous la forme de profit, n'était expliquée que par l'*échange*, que par la vente de la marchandise au-delà de sa valeur. » Les premiers, « les physiocrates ont déplacé leur recherche sur les origines de la plus-value de la sphère de la circulation à la sphère de la production immédiate, jetant ainsi les bases de l'analyse de la production capitaliste ». Nous retrouvons ici ce que Marx appelait lui-même « ma manie personnelle de traiter les physiocrates : les considérer comme les premiers économistes qui entreprirent méthodiquement (et pas seulement à l'occasion, comme Petty etc.) d'expliquer le *capital* et *son mode de production*[66] ». Selon lui, c'est précisément parce qu'il appartient essentiellement aux physiocrates d'avoir analysé le capital, dans l'horizon bourgeois, que ceux-ci sont bel et bien « les pères de l'économie moderne ». Mais si cette analyse du capital leur revient, c'est parce qu'ils donnent une définition juste du travail productif. Est productif le travail qui crée un *produit net* et partant de la plus-value, c'est-à-dire dont le produit contient par conséquent une valeur supérieure à la somme des valeurs consommées durant sa production. S'ils n'ont pas encore réduit la valeur au temps de travail, c'est qu'ils n'avaient pas encore réduit le travail au travail abstrait. La valeur consiste en matière, en terre, en nature. C'est pourquoi ils recherchent la plus-value dans le travail agricole qui est concret. La différence entre valeur et valorisation se manifeste directement dans l'agriculture, par l'excédent des valeurs d'usage produites, par rapport aux valeurs d'usage consommées par l'ouvrier : elle peut donc être comprise sans une analyse de la valeur en général, et sans une compréhension claire de la nature de la valeur. Il suffit de réduire la valeur à la valeur d'usage, et celle-ci à une matière naturelle. La rente foncière devient ainsi non seulement la seule forme de plus-value, mais aussi sa forme générale ; c'est le travail agricole qui constitue la source naturelle de la plus-value dans toutes les autres branches de travail et non plus seulement dans l'agriculture. Dans la

66 K. Marx, *Lettre à Engels*, 7 mars 1877. Cf *Lettres sur le Capital*, Paris, éd. Sociales, p. 283.

physiocratie, il y a bien travail productif, mais sans force de travail ; il y a bien le concept de la plus-value, mais sans le concept de valeur, c'est-à-dire la plus-value sans sur-travail ; il y a production de capital, mais sans échange entre capital et travail. Ainsi dans la première analyse menée du côté bourgeois, de la production capitaliste, les ouvriers industriels se trouvent placés dans la « classe stérile ». La physiocratie est la préfiguration d'un système capitaliste idéal sans classe ouvrière : elle constitue une *forme de transition classique* entre deux systèmes de propriété et de pouvoir, entre deux modèles historiques d'organisation sociale. C'est sous ce nouvel angle qu'il faut l'examiner.

Bien qu'ils n'aient pas découvert le concept de force de travail comme marchandise, les physiocrates découvrent la différence entre valeur et valorisation qui constitue précisément le trait spécifique de la marchandise force de travail. Pourquoi ? Parce qu'ils découvrent la plus-value comme excédent des valeurs d'usage produites par rapport aux valeurs d'usage consommées ; et c'est dans l'agriculture, dans la production originaire, que cela se trouve pour la première fois présent et de la façon la plus manifeste ; c'est la branche productive qu'on peut imaginer autonome, indépendante de la circulation et de l'échange. C'est précisément parce que la découverte de la plus-value produite par le travail productif se fait *sur la terre*, dans la production agricole, que ce travail productif reste ici encore du travail concret, déterminé et non du travail abstrait comme force de travail ; et que par conséquent la plus-value en vient à se présenter comme un don de la nature, comme une force productive de la nature. L'agriculture devient ainsi la seule branche productive où se manifeste directement la production capitaliste, c'est-à-dire la production de plus-value. Voilà pourquoi Marx explique que la physiocratie « se présente plutôt comme une reproduction bourgeoise du système féodal et de la domination de la propriété foncière… Le féodalisme se trouve expliqué dans sa reproduction *sub specie* de la production bourgeoise… Mais ainsi le féodalisme se trouve embourgeoisé tandis que la société bourgeoise prend une apparence (*Schein*) féodale ».

Ce n'est pas un hasard si le pays de la physiocratie est la France, pays agricole, et non l'Angleterre, pays industriel et commercial où

l'attention se tourne entièrement vers la circulation et où la plus-value paraît encore *profit upon alienation*. Si pour découvrir l'origine de la plus-value dans la production, il fallait remonter à la branche d'activité où la plus-value se présente comme indépendante de la circulation, alors une initiative de ce genre ne pouvait être prise que dans un pays agricole. On part donc du propriétaire foncier féodal, mais celui-ci ne se présente pas en tant que tel, il se présente comme simple possesseur de marchandises qui fait, des marchandises échangées par lui contre du travail, de la valeur, qui en retire non seulement l'équivalent, mais un excédent par rapport à cet équivalent puisqu'il paye la force de travail comme marchandise, même s'il ne la connaît pas encore comme telle. Ce propriétaire foncier est donc essentiellement un capitaliste : en tant que possesseur des marchandises il s'oppose au travailleur libre et échange les conditions objectives du travail contre de la force de travail. « Le système des physiocrates, sous cet aspect, est encore dans le vrai, dit Marx, pour autant que la séparation du travailleur de la terre et de la propriété foncière constitue la condition fondamentale de la production capitaliste et de la production de capital. » C'est pourquoi dans les conséquences déduites par les physiocrates eux-mêmes, la glorification apparente de la propriété foncière se renverse dans sa négation la plus absolue. Ce sont là toutes les contradictions de la production capitaliste qui essaye de se frayer un passage pour sortir de la société féodale et qui se borne à interpréter celle-ci dans un sens plus bourgeois sans avoir encore réussi à trouver « sa forme spécifique ».

On trouve ainsi dans la physiocratie, non seulement la source théorique primitive du concept de travail productif, mais également le point de départ de l'analyse de son origine historique. Le travail productif naît *sur la terre* : il n'est pas fortuit qu'il soit découvert par les physiocrates. Il est ensuite organisé *par l'industrie* : il n'est pas fortuit qu'il soit systématisé par Smith, qui déplace à juste titre la forme générale de la plus-value dans le profit industriel.

Peut-on dire que l'on ait dans l'agriculture le premier rapport capitaliste ainsi que le rapport de classes qui le précède comme corrélat ? Et que l'industrie constitue la forme d'organisation sociale qui lui succède en allant au-delà et en réduisant ces deux processus

à un seul ? Si c'est le cas, des deux voies classiques de passage au capitalisme, celle que Marx avait justement appelée « la voie vraiment révolutionnaire » disparaît comme historiquement inexistante. Ne reste sur pied que l'autre, celle qui passe par une longue période de transition, qui ne mène pas en soi et pour soi à la révolution de l'ancien mode de production, mais qui le conserve et le protège plutôt comme sa condition jusqu'à ce que l'obstacle, qu'il représente pour le mode capitaliste de production, disparaisse avec le développement de ce dernier. Il n'y aurait pas alors, au sein du passage au capitalisme, de voie révolutionnaire qui parte *de l'intérieur* de la production, il y aurait une voie réformiste (graduelle) qui attaque la production *de l'extérieur* pour utiliser notre terminologie plus moderne. Mais en réalité il n'y a qu'une seule voie qui, pour arriver à produire du capital en général, part d'une forme de production déterminée, d'une production particulière. Le travail concret producteur de plus-value n'est ni une invention des physiocrates ni une apparence bourgeoise : il constitue le mode objectif de la première apparition historique de la valeur d'usage productrice de valeur, et par conséquent de la force de travail ouvrière productrice de capital. Le passage historiquement inéliminable, ou au moins non éliminé, semble être celui d'une première appropriation de ce nouveau type de plus-value au sein de l'ancien mode de production. Marx explique qu'il demeure vrai que « dans un pays donné (abstraction faite du commerce extérieur) la plus-value doit s'appliquer avant tout à l'agriculture avant qu'il soit possible de le faire dans l'industrie qui reçoit de cette dernière sa matière première ». Il s'agit déjà ici de la plus-value sous sa forme moderne : on a une permanence d'un simple accroissement du travail bien que le nombre des ouvriers reste inchangé, mais s'y ajoute l'augmentation de la productivité. Et cela ne requiert pas au départ l'*accumulation* de capital mais sa *concentration* : deux processus différents qui ne s'intégreront que par la suite. Si nous essayons de voir le moment où se produit cette intégration, nous la trouvons dans le passage du travail agricole au travail industriel, du travail concret au travail abstrait en général, du travail producteur de davantage de valeurs d'usage au travail producteur de davantage de valeur : bref nous arrivons de la production agricole de

plus-value absolue à la production industrielle de plus-value relative. Car cette dernière ne peut naître, elle, que dans l'industrie pour être répercutée en retour vers l'agriculture : la production de plus-value relative ne suppose pas seulement la simple concentration, mais aussi l'accumulation de capital et le stade où ces deux processus s'intègrent l'un à l'autre, ce qui fonde alors la production capitaliste au vrai sens du mot. Désormais la nécessité d'une « reproduction bourgeoise du système féodal » est renvoyée au musée des vieilleries historiques. Il y a là une question de méthode d'une importance essentielle. Dans toute la période qui se trouve sous la domination du capital, nous assistons à la répétition d'une façon de procéder dans l'analyse des phénomènes sociaux qui paraît être désormais presque naturelle : le processus réel dont on peut dire qu'il ne naît dans toute sa complexité que dans les endroits les plus en avance historiquement, est en revanche découvert dans sa logique dans l'endroit le plus en retard, en tant que celui-ci se présente encore comme exempt des médiations du développement ; la découverte sert justement ensuite sur le terrain le plus en avance à libérer le développement de ses médiations. Le point de vue ouvrier a recouru plus d'une fois à cette façon de procéder lorsque les objectifs qui avaient trait à l'organisation de la lutte contre l'ennemi immédiat s'avéraient être les tâches les plus urgentes pour le mouvement : il en est jailli aussi de précieuses indications pour l'analyse des phénomènes. Ici encore Lénine est instructif.

La formule méthodologique marxienne, du point le plus en avance qui explique le point le plus en retard, est juste d'un point de vue théorique, mais interprétée vulgairement, elle peut cacher un opportunisme politique : à partir du moment où elle amène à la conclusion que, dans le développement inégal du capitalisme dans le monde, tout ce qui est arrivé en un *point doit arriver* aussi dans les autres points. La lutte de classes dans ses nécessités pratiques n'a jamais connu les commodités de ce devoir-être. Il n'est pas vrai qu'au sein de structures capitalistes déjà réalisées en elles-mêmes, ce soit la situation de classes des pays les plus avancés qui explique et *préfigure* la situation de classes des pays les moins avancés. Ou plutôt elle l'explique et la préfigure du point de vue capitaliste, du point de vue de la

compréhension d'un développement possible. Mais il s'agit justement, du côté ouvrier, d'empêcher pratiquement ce développement, de le briser en un point, bref d'imposer une situation de classe anormale, non naturelle par rapport aux modèles d'analyse théoriques.

Aujourd'hui la seule voie qui reste encoe ouverte pour en finir aussi avec le développement à son point le plus avancé, c'est peut-être de partir d'un point qui *se situe à sa moyenne* et donc qui lui est le plus interne. La condition indispensable est que les forces subjectives, destinées à mener à bien ce processus de rupture et de renversement, possèdent un degré d'organisation qui dépasse dès le départ son niveau de développement objectif. Pour qu'une action à long terme soit couronnée de succès, il ne suffit pas, par conséquent, qu'on ait une correspondance passive de l'organisation des forces révolutionnaires du côté ouvrier, au niveau de développement capitaliste. Il faut que les premières aient activement dépassé le second d'une grande longueur, et qu'elles se soient déjà délibérément organisées en fonction du point de l'histoire du capital le plus avancé qui soit concevable à ce moment-là, même si ce stade se trouve encore absent matériellement de la situation. Si cette condition n'est pas vérifiée, ou si elle n'est là qu'en apparence, c'est-à-dire si elle n'est vécue que comme une *illusion idéologique*, l'immense pouvoir matériel qu'il y a au fond du capital reprend alors le dessus, retourne la situation de classe en sa faveur, et utilise brutalement, à l'intérieur d'une nouvelle et vertigineuse croissance vitale, ces mêmes forces subjectives qui voulaient le détruire. Alors comme résultat du passage révolutionnaire, on n'a rien de plus qu'une reproduction de l'ancien mode de production sous des formes nouvelles. Où la première tentative historique de construction du socialisme a-t-elle fini de la sorte, sinon dans une *reproduction ouvrière du système capitaliste* ? Les bolcheviques ont démontré pour la première fois qu'à force de résolution on pourrait battre ouvertement le capitalisme. Ils ont transféré la révolution des livres dans les choses, de la théorie dans la pratique. Mais ils ne possédaient pas un concept bien clair de la classe ouvrière, de ses besoins d'organisation à leur degré le plus élevé. Ce sont eux nos « physiocrates ». Leur *Tableau Economique* c'est la « construction du socialisme dans un seul pays ».

Une question se pose : de quelle façon et pourquoi le travail se présente-t-il, face au capital, comme du travail productif, à partir du moment où les forces productives du travail sont passées dans le capital ? Peut-on compter deux fois la même force productive, une fois comme force productive du travail, et une autre fois comme force productive du capital ? La réponse de Marx pose tout de suite une autre question : qu'est-ce que le travail productif du point de vue du capital ? « En tant qu'il produit de la valeur, le travail demeure toujours travail d'un *individu*, exprimé simplement sous sa *forme générale*. Le travail productif – en tant que travail qui produit de la plus-value – est donc toujours, par rapport au capital, le travail de la force de travail individuelle, de l'*ouvrier isolé*, quelles que soient les combinaisons sociales selon lesquelles ces ouvriers entrent dans le procès de production. Ainsi tandis que le capital représente, face à l'ouvrier, la force productive sociale du travail, le travail productif de l'ouvrier ne représente lui toujours, face au capital, que le travail de l'*ouvrier isolé*[67] ».

Nous avons vu que l'argent se transforme en capital quand une partie de celui-ci est convertie en marchandises qui servent de moyens de production au travail, tandis que l'autre partie sert à acquérir de la force de travail. Toutefois, cet échange originaire de l'argent avec la force de travail n'est que la condition qui permet la transformation de l'argent en capital ; il ne représente pas l'acte de cette transformation lui-même. En effet celle-ci ne peut se produire que dans le processus productif réel, là où le travail vivant reproduit d'un côté le salaire, c'est-à-dire la valeur du capital variable, et crée de l'autre une plus-value, c'est-à-dire laisse une partie du travail vivant entre les mains du possesseur de l'argent. « Ce n'est qu'à travers cette transformation *immédiate* de travail en travail *objectivé*, appartenant au capitaliste et non à l'ouvrier, que l'argent se transforme en capital… Auparavant l'argent n'est que capital en soi *(an sich)*. » C'est-à-dire qu'il est capital en raison de la forme indépendante sous laquelle il se présente face à la force de travail et sous laquelle la force de travail se présente face à lui. Il est donc capital en raison du rapport de classes qui le fonde.

67 K. Marx, *Théories de la Plus-value*, *op. cit.*, I, appendice, p. 12.

L'argent aussi bien comme marchandises mises de côté en tant que moyens de production pour le travail, que comme argent mis de côté en tant que moyen de subsistance de l'ouvrier, représente à ce stade la totalité des conditions objectives de la production. Et celles-ci « possèdent d'emblée, face aux ouvriers, la *déterminité sociale* qui en fait du capital et qui leur confère le commandement *(das Kommando)*, sur le travail. C'est pourquoi, face au travail, elles sont présupposées en tant que capital ». Les conditions objectives de la production sont donc ainsi d'emblée, face aux ouvriers, des conditions sociales et des conditions de commandement social. Avant même la transformation de l'argent en capital, avant que le rapport de production capitaliste ne naisse dans sa forme spécifique, le rapport de classes voit d'un côté les ouvriers, et du côté opposé les conditions sociales du travail comme pouvoir exercé sur eux ; d'un côté une masse d'individus isolés qu'une même situation de vendeurs de force de travail contraint à vivre réunis, de l'autre côté la consistance pure et simple des conditions objectives qui mériteront le nom de travail mort. D'une part une première forme élémentaire, embryonnaire, prolétaire de classe ouvrière, et en face d'elle et contre elle, non pas la classe des capitalistes, ou le rapport de production capitaliste déployé déjà pour soi, mais seulement le capital en puissance, qui n'est rien d'autre que le *capital en soi*.

« On peut donc définir comme *productif* le travail qui s'échange directement contre *l'argent en tant que capital*, ou plutôt, et ce n'est qu'une expression abrégée pour dire la même chose, le travail qui s'échange directement contre du capital, c'est-à-dire contre de l'argent qui est du capital en soi, qui possède la détermination de jouer le rôle de capital, bref qui s'oppose à la force de travail en tant que *capital*. » Dans l'échange entre capital et travail, on distinguera cependant encore deux moments fondamentalement différents bien que conditionnés entre eux. Le premier de ces moments est le processus formel dans lequel le capital se présente comme argent et la force de travail comme marchandise : c'est un échange, de fait, de travail contre du travail, de travail objectivé dans l'argent contre le travail vivant qui existe chez l'ouvrier ; et c'est pourtant au cours de cette transac-

tion passée avec lui-même que le travail devient la propriété de la richesse. Le second moment de l'échange entre capital et travail est tout l'opposé du premier : le possesseur d'argent remplit maintenant le rôle du capitaliste, et la force de travail ouvrière n'est auprès du capital qu'une de ses fonctions qu'il utilise ; l'échange qui a lieu ici est en fait l'échange du capital avec lui-même, un échange entre ses deux parties. « Dans ce processus, le travail s'*objective* donc directement, il se transforme *immédiatement* en capital, après avoir été déjà *formellement* incorporé dans le capital par la première transaction. » C'est pourtant dans ce processus précisément que le capital se divise à l'intérieur de lui-même en deux parties opposées et ennemies entre elles. Désormais le rapport de classes s'introduit dans le rapport de la production sociale elle-même. Le « capital en soi » ne peut devenir rapport de production capitaliste qu'en y mettant ce prix. Le travail salarié se confond alors avec le travail productif : la vente de la force de travail en vue du salaire devient l'utilisation de la force de travail en vue du profit. Le processus qui avait été enclenché pour la première fois par l'ouvrier, l'est maintenant par le capitaliste à travers l'utilisation qu'il fait de l'ouvrier. Cela a marqué une modification décisive du rapport de force : tout le pouvoir est passé aux mains du capital, pouvoir d'exercer son commandement sur le travail et d'exploiter les ouvriers.

À partir de ce moment-là les mouvements du capital semblent précéder et conditionner les mouvements de la classe ouvrière ; ils semblent lui imposer sans cesse de réfléchir l'image de son propre visage. Et cela n'est pas non plus simple apparence. Pour qui regarde les choses d'un point de vue capitaliste, il en est bien ainsi dans la réalité : c'est à cette tentative politique que le fonctionnaire du capital occupe ses journées. Mais comment peut-il en être de même du point de vue ouvrier ? Cela ne peut se produire qu'à une seule condition : qu'on voie le travail ouvrier comme partie du capital et non pas comme partie qui s'oppose à lui, adoptant le point de vue ouvrier *pour le compte du capital* ; bref à condition que l'on s'installe dans le fauteuil du *réformisme*, condition désormais « historique » malheureusement ! Mais si l'on découvre en revanche, que le rapport de classes vient avant le rapport de

capital, qu'au sein de ce rapport de classes préliminaire, la *seule* classe qui se soit déjà constituée à l'état embryonnaire, en force subjective, est celle des prolétaires vendeurs de force de travail qui, une fois introduits dans la production, et organisés socialement, se développent en *classe ouvrière*, avant même que le capital soit passé de la puissance à l'acte, ne dispose-t-on pas alors de toutes les bases qu'il faut pour faire avancer la construction d'une histoire d'ensemble du capital à partir du développement historique de la classe ouvrière ? Le point de vue ouvrier sur le travail productif est un point essentiel de la conquête de ce « renversement stratégique ». Marx ne disait-il pas que le travail productif n'est qu'une expression abrégée pour exprimer l'ensemble du rapport et du mode selon lesquels la force de travail figure dans le procès de production capitaliste ? Donc à la question : qu'est-ce que le travail productif du point de vue du capital ? on devra répondre : le travail productif en tant que production concrète de valeurs d'usage, « se borne à reproduire pour l'ouvrier la valeur de sa force de travail déterminée précédemment » ; en tant qu'activité créatrice de valeur en revanche, il « valorise le capital, ou oppose à l'ouvrier lui-même, en tant que capital, les valeurs créées par le travail ». Oui, les forces productives du travail se trouvent effectivement transférées dans le capital. Pourtant même après ce transfert, le travail, face au capital, se présente effectivement comme *travail productif* du capital. Le processus réel n'en forme qu'un seul : dans le premier cas, il est vu du côté capitaliste ; dans le second du côté ouvrier.

Ces deux points de vue ne sont pas moins réels que le processus qui les sous-tend. Et oui, quand il s'agit de la classe ouvrière à l'intérieur du système du capital, la même force productive peut vraiment compter deux fois : une fois comme force qui *produit* du capital, une autre fois comme force qui *se refuse* à le produire : une fois *à l'intérieur* du capital, une fois *contre lui*. Lorsque du côté ouvrier on parviendra à unifier subjectivement ces deux fois, s'ouvrira la voie de la dissolution du système capitaliste ; le processus pratique de la révolution aura commencé.

Examiner « le mode selon lequel le capital produit », telle sera la suite nécessaire de cette recherche. Mais pour l'instant, nous nous

intéressons trop à l'examen « du mode selon lequel le capital lui-même est produit ». Il s'agit de deux périodes de l'histoire de la classe ouvrière, que nous maintenons distinctes pour les commodités de l'exposition. Mais en réalité, elles n'en forment qu'une, et témoignent dans leur continuité de la vie globale de l'articulation ouvrière du développement capitaliste. Ce qui se présente de nouveau au premier plan, c'est le rapport originaire entre travail et capital comme rapport entre le travail et les conditions objectives du travail qui se présente en tant que capital. En arrière-plan, il y a un long processus historique qui dissout, selon les termes de Marx, les diverses formes selon lesquelles le travailleur est propriétaire ou selon lesquelles le propriétaire travaille : dissolution du rapport de propriété à la terre ; dissolution des rapports de propriété à l'outil ; dissolution du rapport de propriété aux moyens de subsistance ; bref la dissolution de tous ces rapports où les travailleurs, où les vecteurs vivants de capacité de travail, appartenaient eux-mêmes encore directement aux conditions objectives de la production. C'est un même processus historique qui libère, d'un côté, une masse d'individus des rapports *positifs* que ceux-ci entretenaient avec les conditions de travail, en en faisant par conséquent des salariés libres, δυνάμει[68], des individus contraints à travailler et à vendre leur force de travail, en raison précisément de ce qu'ils ont été affranchis de la propriété ; et qui libère d'un autre côté les conditions du travail elles-mêmes – terrain, matière première, moyens de subsistance, outils de travail, argent, etc. – de leur liaison comme c'était le cas jusqu'alors, aux individus qui se trouvent désormais détachés d'elles. Tout le processus tient donc à la séparation d'éléments jusqu'alors unifiés. « La séparation (*Trennung*) se présente comme le rapport normal de cette société », dira Marx ailleurs. La puissance historique du capital consistera précisément à réunir, *en se les soumettant*, ces deux entités matérielles séparées que sont les conditions subjectives de la production et ses conditions objectives. « Le propre du capital n'est rien d'autre que la réunion de la masse des bras et des instruments (*Händen und Instrumenten*) qu'il trouve devant lui. Il les

68 δυνάμει en puissance (par opposition à : en acte). [NDT]

agglomère sous son pouvoir (*Botmässigkeit*). C'est cela sa *véritable accumulation* (*sein wirkliches Anhäufen*) : l'accumulation d'ouvriers dans certains endroits à côté de leurs instruments[69]. »

Par conséquent une chose est l'accumulation *préliminaire* (*ursprüngliche, previous*) de capital, la formation d'un patrimoine monétaire improductif en soi et pour soi, capable cependant d'échanger les conditions objectives du travail contre de la force de travail, c'est-à-dire d'acheter du travail vivant en le payant par du travail mort, bref la préhistoire de l'économie capitaliste ; autre chose est l'accumulation de capital, au sens propre du terme, qui généralise, tout en le spécifiant, l'échange entre travail objectivé et capacité de travail, instaurant ainsi l'appropriation de travail vivant social sans contrepartie et transformant donc les forces productives sociales du travail, en forces productives directes du capital jusqu'à ce que ce dernier se présente lui-même comme capital productif. Cette accumulation de capital est ainsi par la même occasion production des capitalistes. Marx dit que le concept de capitaliste est contenu dans celui de capital. Et Engels se trompait grossièrement quand il substituait le terme de « capitaliste » à celui de « capital » dans *Travail salarié et capital*[70]. Que ce fut pour se faire comprendre des ouvriers, cela n'est pas une raison. « *Im Begriff des Kapitals ist der Kapitalist enthalten*[71]. » Dans un sens bien différent, cette même accumulation est la reproduction d'ouvriers salariés. « Comme dans ce processus, le travail objectivé se trouve posé en même temps comme la *non-objectivité* (*Nichtgegenständlichkeit*) de l'ouvrier, comme l'objectivité d'une subjectivité opposée à l'ouvrier, comme la *propriété* d'un vouloir qui lui est étranger, le

69 K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, t. I, p. 472.

70 Cf. K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 6, p. 409.

71 K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, I, p. 475. La traduction de Dangeville aboutit à un contresens. Ce dernier traduit en effet : « Le capital implique donc le capitaliste », ce qui aboutit à la même erreur qu'Engels. Il faut traduire : « Dans le concept du capital se trouve donc contenu le capitaliste. » Cf. d'ailleurs l'excellente traduction anglaise de Martin Nicolaus, Pelican, Marx Library, Penguin Books, 1973, p. 512. Le capitaliste est donc contenu virtuellement conceptuellement et historiquement, mais selon une histoire qui possède un développement. Sans quoi il est impossible de comprendre la genèse différenciée du rapport de classe, ainsi que son antériorité par rapport au rapport de capital. [NDT]

capital est nécessairement en même temps un *capitaliste*, et l'avis de certains socialistes, selon lesquels nous aurions besoin du capital et pas des capitalistes, est totalement faux. Dans le concept même de capital se trouve posé le fait que les conditions objectives du travail, et celles-ci en sont le propre produit, revêtent une *personnalité* face au travail ou, ce qui revient au même, que celles-ci soient posées comme étant la propriété d'une personnalité étrangère à l'ouvrier[72]. » Ainsi, superficiellement, la production capitaliste se présente toujours sous les traits d'un échange libre et équitable entre des équivalents, mais, au fond, elle n'est qu'un échange de travail objectivé en tant que valeur d'échange, contre du travail vivant en tant que valeur d'usage, « ou, comme on peut le dire aussi, rapport du travail à ses conditions objectives – et donc avec l'objectivité qui a été créée par lui, comme rapport à une propriété étrangère : aliénation (*Entäusserung*) du travail[73] ». *C'est-à-dire l'échange de travail contre du travail, à l'intérieur du capital, fait par le capital*. Les présupposés objectifs et subjectifs de la production, le travail vivant et le travail objectivé, la force de travail et les conditions du travail se trouvent économiquement réunis sous la domination du capital, et politiquement subordonnés à lui. C'est pour cette raison que la différence logique ainsi que la séparation historique qui existent entre ces deux moments se trouvent niées et réduites à l'unité de l'accumulation, bref de la production de capital au sens propre du terme. Lorsque Marx dit : la séparation représente la forme normale de rapport dans cette société, il veut dire : celle-ci *représente la forme normale du rapport social de classes*. L'histoire politique du capital est l'histoire de ses diverses tentatives d'échapper à ce que ce rapport contient de conséquences pratiques destructrices, ou bien d'en contrôler les à-coups irrationnels, et de l'utiliser ainsi pour restructurer sans cesse son propre développement dans le sens d'une unification et d'une rationalité tendancielles. Lorsqu'il est arrivé à sa maturité, le capital, en tant que force historique de gouvernement, se sent de plus en plus appelé, à aller de la division *vers l'unité* : l'unité,

72 *Ibid.*, même remarque que pour la note précédente.
73 *Ibid.*, p. 480. Voir de nouveau notre note 28 du chapitre. « Le Plan du Capital ».

et non l'identité, de tout ce qui s'oppose et dans chaque lutte, l'unité du subjectif et de l'objectif, entre sa propre objectivité et la subjectivité opposée laissée entièrement aux mains de l'ouvrier, unité *par conséquent* entre le rapport de production capitaliste et les fonctionnaires qui en sont l'expression et la gestion. Dans le concept de capital se trouve contenu non seulement le capitaliste, mais aussi la classe des capitalistes. Cette classe a une vie brève dans son histoire : elle est née après le capital et meurt avant lui. Elle surgit de l'objectivité indistincte du rapport de production, quand les ouvriers menacent ce rapport subjectivement en tant que classe. Et elle retourne entièrement dans cette objectivité sitôt que cette menace de classe se renverse en vecteur des intérêts généraux de la société capitaliste. Lorsque la classe ouvrière disparaît politiquement, à quoi servirait-il que les capitalistes s'organisent politiquement en classe ? Il faut donc ramener au départ les conditions de l'affrontement : celles-ci ne se développent qu'à partir du point de vue ouvrier. C'est dans le passage du *capital* à la *classe des capitalistes*, et de celle-ci à la *société capitaliste*, que se produit le développement positif du terrain de la lutte de classe. À une seule condition : que cette *liberté vis-à-vis de la propriété*, qui marque la naissance brutale du prolétariat sous ses premiers traits, se transforme sciemment et de façon organisée en *liberté vis-à-vis de la société* au stade évolué qu'a atteint la classe ouvrière moderne. Alors, oui, les conditions de l'affrontement rejoindront les limites d'une rupture encore plus violente que la précédente. L'issue demeurera longtemps incertaine. La bataille aura lieu entre deux forces autrement puissantes et sur un terrain entièrement nouveau : d'un côté *une seule* classe, du côté adverse la *société*. « Dans la société capitaliste – explique Marx – l'ouvrier se trouve sans existence objective (*objektivlos*), il n'a qu'une existence subjective (*subjektiv*) ; mais ce à quoi il *s'oppose*, c'est maintenant la *communauté réelle* (*Gemeinwesen*) qu'il cherche à dévorer (*verspeisen*) et par laquelle il est dévoré [74]. »

Rien qu'en considérant le côté formel du rapport capitaliste – la forme générale que le mode de production capitaliste le moins

74 *Ibid.*, p. 460.

développé partage avec le plus avancé – il est facile de voir que les conditions de travail ne se présentent jamais comme réunies sous la domination de l'ouvrier, mais que c'est ce dernier qui se présente toujours comme réuni sous leur domination. C'est la raison précise pour laquelle les conditions de travail sont du capital. *Capital employs labour*, dit Marx. En se bornant donc à considérer la simple subsomption formelle du travail sous les conditions de production capitalistes[75], on a que la productivité du capital consiste essentiellement dans la « contrainte à fournir du sur-travail » (*Zwang zur Surplusarbeit*), contrainte à fournir de la plus-value qui peut maintenant s'exercer de façon beaucoup plus favorable pour la production. Et ce privilège attribué à la production dérive précisément du fait que « le capitaliste n'exerce pas sa domination sur l'ouvrier en vertu d'une qualité personnelle quelconque, mais uniquement en tant qu'il est du capital… Le capitaliste n'est revêtu lui-même d'une autorité (*ist Gewalthaber*) que dans la mesure où il est une *personnification du capital*… Sa domination n'est que celle du travail objectivé sur le travail vivant, celle du produit de l'ouvrier sur l'ouvrier lui-même[76] ». La façon de s'exprimer de Marx lui-même : « personnification de la chose », « réification de la personne », bref l'analyse de ces processus

75 *La simplice sussunzione formale del lavoro sotto le condizioni capitalistiche di produzione.* Ici comme ailleurs l'italien de Tronti est fidèle à l'allemand de Marx, qui est : *Formelle Subsumption der Arbeit unter das Kapital* comme par exemple dans le manuscrit *Formelle und reelle Subsumption der Arbeit unter das Kapital* (voir aussi Pléiade, t. II, p. 365). La traduction française, revue par Marx, il est vrai, adopte la traduction : Subordination formelle et réelle du travail au capital. On traduit parfois : soumission. Dans tous les cas on masque l'opération précise et parfaitement expliquée par Tronti dans ce chapitre : à savoir la réunion dans une unité de deux parties opposées : travail, et conditions du travail, le maintien de leur opposition au sein de cette unité, ainsi que le dépassement de cette opposition, qui est aussi la soumission du travail sous le capital en soi, qui va devenir par cette soumission capital au plein sens du terme. C'est pourquoi on a traduit d'abord dans les pages précédentes réuni sous la domination ; mais le terme le plus correct marxiennement est : subsomption sous. On y recourra désormais. Est-ce aussi un hasard si le terme le plus approprié est le terme hégélien de la dialectique dont le propre est de subsumer sous une nouvelle détermination, les déterminations opposées, tout en conservant l'opposition. Contrairement à ce que l'on a dit, la dialectique hégélienne décrit ce qui est, à condition que les scrupules universitaires n'empêchent pas de voir quel est l'objet qui s'impose à Hegel et qui transparaît dans sa description. Marx est le seul à avoir pris la dialectique hégélienne au sérieux.

76 K. Marx, *Théories sur la plus-value*, *op. cit.*, I, appendice, p. 12.

en termes de *fétichisme* ne doit pas fournir l'occasion, comme c'est le cas trop souvent, de s'égarer dans un des sentiers neutres de la philosophie contemporaine. Le produit qui domine l'ouvrier n'est pas ici un objet générique commode, y compris un produit de consommation ; c'est quelque chose de bien déterminé socialement, du point de vue de la production. En tant que valeur d'usage, il se confond avec les conditions objectives du travail ; en tant que valeur d'échange, il se confond avec le temps de travail général objectivé, ou bien avec l'argent : oui des choses immédiatement matérielles, mais qui s'opposent à l'ouvrier et qui le *dominent en tant que capital*. Et cela c'est le rapport capitaliste le plus simple qui offre le moins de difficultés à être compris : c'en est l'aspect formel et général, justement celui que même un philosophe est capable de comprendre. Le capital devient « un être beaucoup plus mystérieux », au cours du processus historique qui vient tout de suite après : « lorsque les formes du travail développé socialement (elles aussi) – la coopération, la manufacture (comme forme de division du travail), la fabrique (comme forme de travail social qui prend pour base matérielle de son organisation, les machines) – se présentent (*sich darstellen) comme des formes de développement du capital*, et par conséquent lorsque les forces productives du travail qui se trouvent développées par ces formes de travail social, y compris, donc la science et les forces de la nature se présentent *comme forces productives du capital* ». De sorte que l'unité réalisée dans la coopération, la combinaison dans la division du travail, l'emploi des agents naturels et de la science, l'organisation des machines en vue de la production, tout ce qui constitue désormais les conditions pleinement sociales du travail, s'opposent aux ouvriers, les dominent de façon étrangère et objective comme des *fonctions du capital* et, partant, du capitaliste. « Les formes (*Formen*) sociales de leur propre travail, ou les formes de leur propre travail social, constituent des rapports formés de façon totalement indépendante des ouvriers pris isolément ; en tant qu'ils sont subsumés sous le capital, les ouvriers deviennent des éléments de ces formations (*Bildungen*) sociales, mais ces formations sociales ne leur appartiennent pas. Car celles-ci s'opposent à eux comme des

figures (*Gestalten*) du capital lui-même, comme des combinaisons qui, à la différence de leur capacité de travail prise isolément, appartiennent au capital, en sont issues et y sont incorporées. » Au cours de ce processus historique interne au capitalisme, ce ne sont plus seulement les simples conditions objectives du travail qui se dressent *face* aux ouvriers et contre eux, se sont les « caractéristiques sociales du travail », elles-mêmes plus complexes, qui le font aussi, « comme si elles avaient été *capitalisées* (*kapitalisiert*) pour ainsi dire » : en moyens d'exploiter le travail social, en moyen social de s'approprier de la plus-value. « Ainsi le développement des forces productives *sociales* du travail, tout comme ses conditions se présentent (*erscheinen*) comme *étant le fait du capital* (*Tat des Kapitals*), vis-à-vis desquels, non seulement l'ouvrier adopte individuellement un comportement passif (*passiv verhält*), mais qui se font tous contre lui. » A ce stade nous avons donc, d'un côté, les forces productives sociales du travail comme faits du capital ; de l'autre, et s'opposant à elles, le comportement passif de l'ouvrier individuel : il y a là une condition de la lutte de classe que nul ne saurait ignorer pas même les esprits impartiaux qui vouent un culte aux sciences sociales.

Un problème d'une particulière importance se pose. La force productive du travail – en tant que force sociale introduite dans le procès de production – ne se confond-t-elle pas avec la classe ouvrière, quand celle-ci est arrivée à un stade de développement assez avancé ? Dans ce cas, que veut-on dire lorsqu'on dit que cette force appartient au capital ? Veut-on dire peut-être que les ouvriers, en tant que classe, sont non seulement introduits dans le procès de production du capital, mais immédiatement incorporées dans le capital lui-même comme rapport de production ? La classe ouvrière deviendrait-elle donc une fonction du capital dès qu'elle commence à se faire classe ouvrière ? Si l'on suit jusqu'au bout la recherche de Marx sur ce sujet, il semble que toutes les conditions de production – et au premier chef la force sociale du travail productif – soient devenues propriété du capital, et que ne subsiste en dehors de lui, comme propriété irréductible de l'ouvrier individuel, que la seule force de travail « prise isolément ». En tant que classe, les ouvriers concluent désormais avec les capita-

listes, en tant que classe, un contrat portant sur la valeur et le prix de la force de travail individuelle. Le précédent rapport d'achat/vente, de cette marchandise particulière, se présente désormais comme accompli par des classes sociales, ou plutôt par les institutions qui les représentent. L'ordre rationnel des conflits institutionnalisés se substitue au désordre irrationnel de la lutte de classes. Le moment de la négociation collective du contrat devient l'unique occasion de lutte ; le syndicat, le stade suprême de l'organisation. Et pour autant que l'on puisse conclure, c'est là tout. Il serait trop facile de répondre en disant : ce sont là les apparences, et ce qui apparaît est le contraire de ce qui est. Nous avons décidé de ne plus nous amuser au jeu des apparences. Certes, les fonctionnaires « intellectuels » du capital, qui ont pour profession de faire des « recherches sociales », chargent ces processus d'idéologie en même temps qu'ils les exposent. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils tirent ces apparences idéologiques de leurs cervelles vides ; on ne les voit s'attacher qu'aux phénomènes réels mais isolés, en raison de ce qu'ils examinent le procès dans son ensemble non seulement d'un point de vue capitaliste, mais aussi en voulant « défendre » le point de vue capitaliste, et cela de façon nécessairement idéologique. De ce point de vue, pour ce qui concerne le procès dans sa totalité, la différence ne se situe pas entre ce qui apparaît et ce qui est, mais entre les différentes composantes et les divers moments de la même réalité sociale. Ainsi l'apparence idéologique ne se borne pas à remplir son rôle dans le rapport social. Elle est le rapport social lui-même tel qu'il apparaît au capitaliste. Ainsi celui-ci *se présente* après, face à l'ouvrier tel qu'il *apparaît* au capitaliste. C'est du point de vue du premier que le processus est renversé. Ce mode de se présenter, de se mettre en avant, et de s'opposer à l'ouvrier, que possède le rapport, constitue toujours une donnée bien réelle, et n'est presque jamais un phénomène en apparence. Il faut donc partir de la façon dont ce rapport se présente réellement, si l'on veut le détruire et non pas seulement le connaître. De là, la légère ambiguïté qui existe dans l'utilisation marxienne du verbe *erscheinen* : on ne peut le traduire par *apparaître* que rarement, et seulement dans certains cas où il est fait référence au point de vue capitaliste ; la plupart du temps,

et toujours lorsqu'il se réfère au point de vue ouvrier de Marx, il faut le traduire par : *se présenter*, dans un sens très voisin du verbe être. Nous savons bien que « l'idéologie » traduit aussi cette volonté bourgeoise de *faire apparaître* le rapport capitaliste d'une certaine façon aux ouvriers. Mais nous avons tendance à sous-évaluer délibérément ce facteur pour n'offrir à personne d'échappatoire dans la psychologie du comportement et pour être plus précis afin de ne risquer un pied sur le terrain glissant de « la conscience de classe ».

L'*ouvrier* qui se trouve en dehors du capital en tant que force de travail individuelle ; *les ouvriers* qui se trouvent à l'intérieur du capital en tant que classe sociale : il ne s'agit pas là d'une fausse apparence, ni de se livrer à l'exercice de la critique sur ce terrain ; il s'agit plutôt d'une dure réalité à laquelle doit se mesurer le besoin d'organisation. En effet l'antagonisme ne se situe pas dans la figure de l'ouvrier libre, pris isolément, mais dans la présence massive de la classe ouvrière à l'intérieur du capital*, obligée à se battre contre son ennemi dans sa totalité, en tant que composante de celui-ci*. Mais pour s'en convaincre et examiner de plus près ce que cela comporte dans la pratique, il faut répondre à la question posée plus haut. Et avant tout à celle-ci : A quel stade de développement de la classe ouvrière, la force productive sociale du travail, ou bien la force sociale du travail productif, s'identifie-t-elle ? A partir de quel stade la classe ouvrière s'évanouit-elle comme réalité de fait ? ou bien y a-t-ilquelque chose de cette réalité qui échappe à un tel concept ? Il nous faut donc réattaquer rapidement l'un des filons de la recherche de Marx que nous avions volontairement laissé de côté : celui qui avait trait d'emblée aux mouvements directement politiques des ouvriers, c'est-à-dire à la définition de la classe ouvrière comme force subversive du système capitaliste, comme pouvoir révolutionnaire. La thèse que nous soutiendrons est que cette définition a précédé chez Marx toutes les recherches qu'il a entreprises après sur le travail, sur la force de travail, sur la valeur et donc sur le capital, et en a constitué l'anticipation. En tant que le prolétariat s'identifie par Marx au vendeur de la force de travail, le concept de « classe du prolétariat » représente sa découverte originale. Peu importe l'origine philologique du terme, certes très équivoque du

point de vue idéologique, et par conséquent étrangère au point de vue scientifique marxien. Ce qui nous intéresse c'est le fait politique suivant : les définitions marxiennes les plus grossières du prolétariat, de son contenu politique, de ses besoins pratiques de sa fonction destructrice au sein de la société bourgeoise, précèdent de beaucoup les analyses raffinées des catégories abstraites qui leur correspondent, et que les sources classiques déposeront sur la table de travail de Marx. Celui-ci ne part pas de « la critique de l'économie politique », quand bien même cette dernière serait comprise comme une critique du capitalisme. Il débouche sur celle-ci et passe par celle-ci, en étant parti d'une tentative de théorie de la révolution. Au départ il n'y a rien d'autre qu'un choix, élémentaire dans sa violence, et violent dans son élémentarité, de s'opposer au monde de la société bourgeoise dans son ensemble, en étant animé d'une *haine de classe* mortelle à son égard. Ce qui constitue la forme de science ouvrière de Marx la plus simple demeurera ensuite, en tout cas devait demeurer et le *doit encore*, la *forme générale* de cette science dans tous ses développements. Nous retrouvons là l'explication d'un fait qui a occasionné quelques difficultés pour la pensée marxiste, et a abouti à des retards dangereux dans le développement de l'analyse, mais qui en revanche a éloigné et continue d'éloigner encore de Marx la peste petite-bourgeoise des philistins : bref le fait qu'au milieu des analyses plus développées du *Capital*, lorsque sa pensée avait atteint sa maturité, on retombe sur les définitions les plus élémentaires de la classe ouvrière comme prolétariat, et par conséquent un jugement tout pragmatique sur sa formation historique. Il est indubitable que pour ce qui regarde l'analyse de la classe ouvrière, le point de vue de Marx n'est pas parvenu à développer la science ouvrière de sa forme élémentaire à sa forme générale, de façon à y faire rentrer tous les passages qui ont eu lieu dans le passé, ainsi que des jugements d'ensemble qui permettent d'embrasser les besoins de la lutte présente, un présent qui doit être projeté à son tour entièrement vers le futur. Et que l'on ne dise pas : le niveau de développement historique de la classe ouvrière ne pouvait pas en offrir davantage à Marx. Qu'on ne le dise pas, car, dans ce cas, on devrait dire la même chose pour le développement du capital :

pourtant sur ce sujet, il y a des fragments magistraux qui anticipent sur des décennies d'histoire future. Dans cette caractérisation, disons prolétaire, de la classe ouvrière, que Marx lui attribue en permanence au niveau politique, nous voyons un manque de médiation entre le point de départ théorique correct – la haine de classe à l'égard de la société dans son ensemble – et les articulations successives de l'activité pratique dans l'objectif concret de la révolution. C'est dans ce défaut de l'activité politique directe de Marx, qui n'a jamais approché, fût-ce de loin, le niveau de sa recherche, que réside – selon nous la source pratique de certaines de ses erreurs d'analyse : il suffit de penser au chapitre sur l'accumulation primitive, qui traitait de la formation du prolétariat ; aux lois sur la paupérisation qui devait traiter du développement de la classe ouvrière. L'erreur ne tient pas à l'absence d'une analyse scientifique objective sérieuse de la part du chercheur, mais d'un manque de prévision pratique à long terme de la part du politique. Le chassé-croisé se situe de nouveau entre la tactique et la stratégie, entre la théorie et la politique. Chez Marx, la distinction entre ces deux moments est rarement tracée clairement. Il voulait démontrer que même en présence d'un développement le plus fantastique du capital, la division en classe, l'opposition de classe, *entre deux classes*, restait celle des débuts *du point de vue politique*, exactement celle qui avait fondé le rapport de production capitaliste. Face aux processus de socialisation du capital dont il avait eu l'intuition géniale, il ne trouvait rien de mieux que l'exaspération d'une prolétarisation brutale de la force de travail ouvrière, comme seule antithèse inabsorbable par le système. Au lieu de développer politiquement le concept de classe ouvrière, il essayait continuellement de le reconduire à ses origines historiques. Si les ouvriers se trouvaient incorporés au capital, en tant que travail productif, et si les prolétaires, en tant que vendeurs de force de travail, continuaient eux à s'opposer au capital, il n'existait pas pour la révolution d'autre voie politique que celle de précipiter de nouveau la classe ouvrière dans les bras du prolétariat : il fallait donc *forcer* dans ce sens l'analyse historique ainsi que la prévision scientifique. La façon de procéder est juste. L'erreur réside dans le contenu. Mais cette erreur de contenu est

entièrement due à une participation trop passionnée aux événements trop directs de la lutte de classe. Alors nous ne nous sentons pas le courage de la condamner. Lorsque le prolétariat parisien applaudit, dans les rues au printemps 1848, les sous-prolétaires de la ville, revêtus de l'uniforme de gardes mobiles, les prenant pour ses propres combattants d'avant-garde, Marx fait le commentaire suivant : l'erreur était pardonnable.

À qui pose alors la question : pourquoi Marx encore ? nous répondons : pour deux raisons. Tout d'abord, et de façon générale, parce que Marx ne fait qu'un avec le point de vue de la science ouvrière. Ensuite, et plus spécifiquement, parce que sur le thème du travail, de la force de travail, de la classe ouvrière, le cheminement interne de l'œuvre de Marx constitue le cheminement historique lui-même qu'a emprunté le problème pour se développer. En premier lieu le prolétariat, puis la force de travail ; d'abord les ouvriers politiquement comme classe, puis la catégorie économique comme articulation de la production ; d'abord la classe qui se bat, puis la fonction du capital. Dans la mesure où elle se présente d'emblée comme une alternative de pouvoir au système du capital, la classe ouvrière est née politiquement ; sa croissance a été économique dans la mesure où elle s'est trouvée nécessairement introduite dans les mécanismes de la production et de la reproduction de ce système ; *dans ces conditions* elle doit organiser son propre développement de façon révolutionnaire, de façon à faire sauter en même temps le système dont elle fait partie. Il a fallu que ce soit Cassirer qui explique que le critère de vérité du marxisme réside dans son résultat historique, c'est-à-dire dans la révolution comme fait réel et non comme idée. Après Marx – dit Lénine – même parmi les marxistes, personne ne l'a compris. De la théorie de la révolution à la critique du capitalisme, et de cette dernière à la révolution en acte – bref le chemin de Marx complété par celui de Lénine –, tel sera donc celui que nous referons aussi sur le thème spécifique que nous traitons. Si nous sommes partis du second moment dans notre analyse, tout le monde aura compris que le premier en constituait déjà le présupposé : non pas comme un programme idéologique, mais comme une prévision politique. Pour nous aussi la théorie de la

révolution est contenue entièrement dans la définition politique de la classe ouvrière. Une idée si simple que les marxistes d'aujourd'hui ne l'ont pas encore comprise. Pourtant c'est sans doute là la première découverte fondamentale de « leur » jeune Marx.

7. Qu'est-ce que le prolétariat ?

Lukács plaçait déjà en épigraphe de ses écrits de jeunesse, qu'il a reniés, ces formidables paroles de Marx : « Il ne s'agit pas de savoir ce que tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat dans son ensemble, se propose momentanément comme but. Il s'agit de savoir ce qu'il *est (was es ist*) et sera historiquement contraint de faire conformément à son *être*. » Dans la *Sainte-Famille* elle-même, et face à la critique critique, l'ouvrier est présenté comme celui qui « crée tout », à tel point qu'il flétrit tout autant la critique jusque dans ses propres créations spirituelles ; les ouvriers anglais et français en offrent un ample exemple. « L'ouvrier crée enfin l'*homme*… » Car il est vrai que « dans le prolétariat, l'homme s'est en effet perdu lui même… mais il a acquis en même temps la conscience théorique de cette perte, et l'expression pratique de la nécessité le contraint directement à se révolter contre pareille inhumanité[77] ». Cette rébellion se manifeste d'abord sous sa forme la plus évidente, la plus aiguë, la plus immédiatement révoltante, dans le fait de la pauvreté, de la misère, comme essence contradictoire avec la propriété privée. Le prolétariat et la richesse constituent en effet les termes antithétiques au sein d'un tout qui les comprend. « La propriété privée en tant que propriété privée, en tant que richesse, est forcée de perpétuer sa *propre existence* et, par là même, celle de son contraire, le prolétariat. La propriété privée qui a trouvé sa satisfaction en soi-même est le côté *positif* de la contradiction. Inversement le prolétariat est forcé, en tant que prolétariat, de se nier (*aufheben*) lui-même, et du même coup de nier son contraire dont il dépend et qui fait de lui le prolétariat : à savoir la propriété privée. Il est le côté négatif de la contradiction, l'inquiétude (*Unruhe*) au cœur

77 K. Marx, F. Engels, *La Sainte Famille*, Paris, éd. Sociales, p. 47.

de la contradiction, la propriété privée dissoute et sa dissolution[78]. » La classe du prolétariat se sent ainsi continuellement anéantie dans cette condition, et c'est pour l'anéantir à son tour qu'elle se révolte continuellement. « Elle est, pour employer une expression de Hegel, dans l'avilissement la révolte (*Empörung*) contre cet avilissement. » Le premier des deux termes contradictoires travaille ainsi à conserver la contradiction, le second à la détruire. « Au sein de cette contradiction le propriétaire privé est donc le parti *conservateur*, le prolétariat le parti *de la destruction* (*destruktive Partei*). »

Il est exact que la propriété privée va elle-même dans son mouvement économique vers sa propre dissolution, mais uniquement grâce à un développement qui est indépendant d'elle, dont elle n'est pas consciente et qui a lieu contre sa volonté. La propriété privée va vers sa propre dissolution « uniquement parce qu'elle produit le prolétariat *comme* prolétariat… Le prolétariat signe la condamnation que la propriété privée s'est infligée à elle-même en produisant le prolétariat ». C'est en ce sens que son but, son action historiques sont tracés de façon évidente et irrévocable dans ses conditions d'existence, ainsi que dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle.

Tout cela se trouvait déjà clairement et clairement exprimé dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher* : « Si construire l'avenir et dresser des plans définitifs pour l'éternité n'est pas notre affaire (*nicht unsere Sache*), ce que nous avons à réaliser dans le présent n'en est que plus évident : la *critique radicale* de tout l'ordre existant[79]… » Il ne s'agit donc certes pas de pavoiser avec le drapeau du dogmatisme. Au contraire. L'abstraction dogmatique c'est avant tout le communisme comme « manifestation (*Erscheinung*) particulière des principes humanistes contaminés par leur opposé : l'existence privée ». Ce n'est pas un hasard si le communisme a vu surgir devant lui d'autres doctrines socialistes, et s'il n'est lui-même « qu'une réalisation particulière, unilatérale du principe socialiste ». Et le principe socialiste tout entier n'est à son tour « que l'un des aspects, celui qui a trait à la *réalité*

78 *Ibid.*, p. 46.
79 *Marx à Ruge*, septembre 1843 in *Correspondance*, Paris, éd. Sociales, t., I, p. 298.

d'une véritable existence humaine ». Mais nous devons nous occuper d'une façon différente de l'autre aspect : le jugement qu'il faut porter sur les choses telles qu'elles sont réellement, telles qu'elles existent. Il s'agit donc de « relier (*anknüpfen*) notre critique à la critique de la politique, à la participation à la politique (*Parteinahme in der Politik*), par conséquent aux luttes réelles, et de la confondre avec elles ». La possibilité d'une émancipation positive ne réside en effet que « dans la formation d'une classe *dotée de chaînes radicales* (*mit radikalen Ketten*) », une classe qui ne revendique pour elle-même « aucun droit particulier » et qui annonce par sa seule existence, l'existence universelle, la dissolution de la société en tant que moment particulier. « Quand le prolétariat met à l'ordre du jour la *dissolution de l'ordre mondial en place jusqu'à présent*, il n'énonce rien d'autre que le *secret de sa propre existence immédiate*, car il est la dissolution *de fait* (*faktische Auflösung*) de cet ordre mondial. Quand le prolétariat exige la *négation de la propriété privée*, il ne fait qu'élever en *principe de la société* ce que la société a élevé en principe *pour lui*, ce qui est déjà et malgré lui incarné en *lui* : le résultat négatif (*negatives Resultat*) de cette société [80]. » Dès lors plus la révolte ouvrière chemine sur ce terrain pratique et matériel, plus elle en vient à acquérir un caractère théorique et conscient. « Qu'on se rappelle la *chanson des tisserands*, ce mot d'ordre hardi de lutte où les foyers, les usines, les districts ne sont pas nommés une seule fois, mais où le prolétariat proclame son antagonisme envers la société de la propriété privée, de façon claire, tranchante, puissante et sans préjugés. La révolte de Silésie commence exactement là où s'étaient terminées les révoltes des travailleurs français et anglais, c'est-à-dire à la prise de conscience de ce qui constitue l'essence du prolétariat (*mit dem Bewusstsein über das Wesen des Proletariats*) [81]. »

Dans *L'Idéologie allemande*, on partira du principe « que les individus ne forment une classe que dans la mesure où ils doivent conduire une lutte commune contre une autre classe ». Et cette

80 K. Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Genève, Entremonde, 2010, pp. 36-37.
81 *Vorwärts*, 10 août 1844.

loi générale rencontre sa dernière application particulière la plus achevée dans la société moderne. « D'un côté la totalité des forces productives qui ont atteint une forme objective pour ainsi dire, et qui ne sont plus pour les individus eux-mêmes les forces des individus, mais celles de la propriété privée, et donc des individus dans la seule mesure où ils sont des propriétaires privés… De l'autre côté, et s'opposant à ces forces productives, la majorité des individus dont ces forces ont été détachées, qui se trouvent donc dépouillés de toute vie possédant un contenu réel, et qui sont donc devenus des individus abstraits et par là, et uniquement par là, mis en condition d'entrer *en tant qu'individus* en relation les uns avec les *autres (miteinander in Verbindung*). » Le seul lien qui les relie encore aux forces productives et à leur propre existence, à savoir le travail, a perdu en celles-ci toute parcelle de manifestation personnelle. Leur ennemi ce n'est donc pas seulement le capitaliste, c'est aussi le travail lui-même. Leur lutte s'avère attaquer d'emblée le rapport social dans son ensemble. Tels sont les « prolétaires d'aujourd'hui » : une classe qui « en tant qu'elle supporte tout le poids de la société » est « contrainte de combattre de la façon la plus radicale toutes les autres classes » ; une classe « qui constitue la majorité de tous les membres de la société, et chez qui se met en mouvement la conscience de la nécessité d'une révolution qui aille au fond des choses (*einer gründlichen Revolution*) ». « Dans toutes les révolutions antérieures le mode (*Art*) d'activité restait inchangé il s'agissait seulement d'une autre distribution de cette activité, d'une nouvelle répartition du travail entre d'autres personnes ; la révolution communiste par contre est dirigée contre le mode (*Art*) d'activité antérieur, elle supprime le *travail* (*die Arbeit beseitigt*) et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes. » Un passage biffé dans le manuscrit continuait après : « supprime le travail » par une définition de celui-ci : « forme moderne de l'activité sous laquelle la domination des[82]… » Marcuse tente de justifier la gravité de ces affirmations en prévenant qu'apparaît ici l'habituelle

82 K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 3, p. 70. Cf. K. Marx, F. Engels, *L'Idéologie allemande*, Paris, éd. Sociales, p. 68.

Aufhebung, qui conserve tout en supprimant, etc. Puis s'apercevant de la banalité de l'explication, il songe alors à supprimer cette catégorie d'avenir qu'est le non-travail, pour réintroduire la vieille idée de philistin réactionnaire qu'est celle du bonheur. Cela mis à part, l'analyse se conclut de la sorte : aussi bien pour la production massive de cette conscience communiste que pour la réussite de la chose elle-même, il faut une transformation de la masse des hommes, qui ne peut se faire que dans un mouvement révolutionnaire en acte. « La révolution n'est pas seulement nécessaire parce que la classe *dominante* ne peut être abattue que de cette façon, mais aussi parce que la classe qui l'abat (*die stürzende Klasse*) ne parviendra à se débarrasser de toute la vieille ignominie que dans une révolution… »

La lutte théorique menée contre Proudhon fait accomplir un remarquable saut à l'analyse marxienne de ces problèmes. Ce n'est pas par hasard si *Misère de la Philosophie* contient les premières définitions importantes du concept de classe par Marx, même si elles ne sont pas encore satisfaisantes. Les rapports de production, au milieu desquels la bourgeoisie se meut, ne présentent pas un visage univoque, simple, mais bien un visage équivoque, double : les mêmes rapports de production produisent la richesse, mais produisent en même temps la misère ; on a un développement des forces productives, mais aussi celui d'une force productive de répression ; c'est-à-dire qu'il y a production « d'une *richesse bourgeoise*, ou richesse de la classe bourgeoise, à la seule condition de détruire continuellement la richesse des membres qui font partie de cette classe, et de donner naissance à un prolétariat qui s'accroît d'heure en heure ». C'est dans ces conditions que se développe une lutte entre la classe prolétaire et la classe bourgeoise ; et cette lutte possède sa propre histoire, son propre développement, une série de phases de transition. « Avant d'être ressentie par les deux parties, reconnue, évaluée, comprise, admise et proclamée à haute voix, elle ne se manifeste au départ qu'à travers des conflits partiels et éphémères, à travers des épisodes de subversion. » Mais le développement de l'industrie moderne porte nécessairement en son sein des coalitions ouvrières. C'est sous cette forme en effet qu'avaient toujours eu lieu les premières tentatives des ouvriers de s'associer

entre eux. Les économistes et les socialistes se trouvent alors d'accord pour dire aux ouvriers de ne pas se coaliser. « La grande industrie rassemble dans un même lieu une foule de gens, inconnus les uns aux autres, que la concurrence divise tout autant que l'intérêt. Mais pour maintenir leur salaire, cet intérêt qu'ils ont en commun contre leur patron, ils s'unissent autour d'un même mot d'ordre de résistance : *coalition*. Ainsi la coalition possède toujours un double objectif : faire cesser la concurrence entre les ouvriers pour pouvoir faire une concurrence générale au capitaliste. Si le premier objectif de la coalition se bornait au maintien du salaire, au fur et à mesure que les capitalistes s'unissent à leur tour dans le but de les réprimer, les coalitions, tout d'abord isolées, se constituent en groupes et face à un capital toujours uni, le maintien de ces associations devient pour les ouvriers plus nécessaire encore que celui du salaire. » Au cours de cette lutte, « une véritable guerre civile », tous les éléments qui seront nécessaires pour la future bataille se trouvent réunis et développés. Une fois arrivée à ce stade, l'association acquiert un caractère politique. « Les conditions économiques avaient commencé par transformer la masse de la population du pays en ouvriers. La domination du capital a créé dans cette masse des intérêts communs, une situation commune. Ainsi cette masse est déjà une classe quand elle affronte le capital, mais elle ne l'est pas encore à ses propres yeux. C'est dans la lutte… que cette masse se réunit, et se constitue en classe pour elle-même. Or la lutte d'une classe contre une classe est une lutte politique. » Portée à sa plus haute expression, cette lutte politique, classe contre classe, entre le prolétariat et la bourgeoisie, « constitue une révolution totale ». Et « faut-il s'étonner qu'une société fondée sur l'*opposition* des classes, aboutisse à une *contradiction* brutale, et ait pour ultime conclusion un combat au corps à corps ? » Lutter ou mourir, la lutte sanglante ou rien : tel est « le dernier mot de la science sociale… ».

Lorsque le deuxième Congrès de la Ligue des communistes confie à Marx et à Engels la tâche d'élaborer le *Manifeste*, Marx a donc déjà dans la tête tout son contenu. À la révolution bourgeoise de février, répond, telle une fusillade, le programme de la révolution prolétarienne. « À la place de la vieille devise de la Ligue : Tous les hommes

sont frères, est lancé un nouveau cri de guerre : Prolétaires de tous les pays unissez-vous[83] ! » Trop d'intellectuels, d'universitaires dits « sérieux », sont disposés à la rigueur à admirer le Marx scientifique du *Capital*, mais ferment les yeux et font les dégoûtés devant les pages crues et toutes politiques du *Manifeste*. Celui-ci demeure pour nous un modèle d'intervention pratique du point de vue ouvrier dans la lutte de classe. Ce cri de guerre dont parle Engels n'est pas seulement le mot d'ordre final, il préside à l'élaboration même de l'ensemble du texte. « La bourgeoisie n'a pas seulement fabriqué les armes qui la mettront à mort ; elle a aussi engendré les hommes qui porte ront ces armes : les ouvriers modernes, les *prolétaires*. » Parce que c'est la classe de tous ceux qui sont obligés de se vendre par petits morceaux, qui vivent tant qu'ils trouvent du travail, et qui trouvent du travail tant que leur travail accroît le capital. Ainsi le prolétariat passe par différents stades de développement. Mais « sa lutte contre la *bourgeoisie* commence avec son existence ». Tout d'abord les ouvriers, un par un, puis ceux d'une usine, c'est-à-dire ceux d'une catégorie donnée, dans un lieu donné, luttent contre le bourgeois qui les exploite directement. À ce stade les ouvriers forment une masse dispersée sur tout le pays et divisée par la concurrence. En tant que masse, ils se trouvent déjà unis, non pas en raison de leur propre initiative, mais en raison de celle de la bourgeoisie qui pour atteindre ses propres fins politiques « doit mettre en mouvement le prolétariat dans son ensemble ». C'est la longue période historique durant laquelle les prolétaires ne se battent pas contre leurs ennemis, mais contre les ennemis de leurs ennemis. Le mouvement de l'histoire se concentre dans son ensemble entre les mains de la bourgeoisie. Toutes les victoires sont des victoires de la bourgeoisie. Mais avec le développement de l'industrie, le prolétariat se multiplie, se concentre, se nivelle à l'intérieur, s'unifie ; sa force grandit énormément, et avec elle la conscience de cette force. Le conflit qui opposait individuellement le bourgeois à l'ouvrier, disparaît. Il est remplacé par un affrontement ouvert entre les deux classes. Les ouvriers forment des coalitions, ils s'unissent en associa-

83 F. Engels, *Contribution à l'histoire de la Ligue des Communistes*.

tions et lancent, grâce à ces dernières, la lutte depuis ses premières manifestations jusqu'à la violence pure et simple du soulèvement. De temps à autre ils remportent la victoire, mais il ne s'agit toujours que de victoires momentanées. « Le véritable résultat de leur lutte n'est pas leurs succès immédiats, mais l'extension de plus en plus grande que prend l'union des ouvriers. » Les luttes locales se relient entre elles, et se concentrent en une seule lutte de classe contre la bourgeoisie d'une nation. « Mais toute lutte de classe est une lutte politique. » C'est ainsi que naît le problème d'une « organisation des prolétaires en classe et donc en parti politique… ». Ce n'est qu'à ce moment-là que le programme théorique de la révolution devient réalisable pratiquement. Pour l'existence et la domination de la classe bourgeoise, la condition la plus importante c'est l'accumulation de la richesse entre les mains de propriétaires privés ainsi que la formation et l'accroissement du capital. Mais « le travail salarié est la condition du capital ». Le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie est le vecteur involontaire et passif, amène nécessairement les ouvriers à s'associer entre eux dans une « union révolutionnaire ». Avec le développement de la grande industrie, la bourgeoisie se voit couper l'herbe sous le pied sur le terrain même où elle produit et s'approprie les produits. « Elle produit avant tout ses propres fossoyeurs (*Sie produziert vor allem ihre eigenen Totengräber*). »

Plus d'une fois Marx aussi bien qu'Engels font allusion à « l'événement décisif » qui se produit à Paris le 13 juin 1849. Cela fait bientôt un mois que l'expérience de la *Neue Rheinische Zeitung* s'est terminée par une « glorieuse défaite » pour tous les deux. L'expérience du journal politique a pris fin. Marx est à Paris. C'est de là qu'il écrit à Engels, alors volontaire à Kaiserslautern dans les troupes de Willich : « A Paris, on n'a jamais été aussi près que maintenant d'une éruption colossale du cratère révolutionnaire. » Le 11 juin, Ledru-Rollin, le chef de la Montagne, réclame à la chambre la mise en accusation de Bonaparte ainsi que de son ministère pour violation de la constitution. La tentative est celle, classique depuis la Convention, d'une *insurrection parlementaire*, « une insurrection dans les limites de la simple raison ». Le but : celui qu'a toujours eu la petite-bourgeoisie démocratique :

« briser la puissance de la bourgeoisie sans déchaîner le prolétariat ou sans le laisser apparaître autrement qu'au second plan » : il faut utiliser le prolétariat « sans que cela devienne dangereux[84] ». Dans ces conditions il est naturel que le mot d'ordre : *vive la constitution !* n'ait d'autre signification que : *à bas la révolution !* Les délégués des associations secrètes des ouvriers, consultés, font la seule chose qu'il était raisonnable de faire à ce moment-là : ils obligent la Montagne à se compromettre, ils la poussent à sortir des limites de la lutte parlementaire, au cas où l'acte d'accusation serait repoussé. C'est effectivement le cas. Mais lorsque, au matin du 13 juin, ils lisent sur les journaux socialistes *La Démocratie* et *La Réforme* la « proclamation au peuple », c'est-à-dire l'appel des petits-bourgeois aux prolétaires pour qu'ils se soulèvent, ils refusent d'y répondre et assistent passivement à la défaite grotesque des démocrates. « Durant toute la journée du 13 juin, le prolétariat maintient le même comportement d'observateur sceptique en attendant une bataille serrée et irréparable entre la Garde Nationale démocratique et l'armée, pour garder la possibilité de se jeter ensuite dans la lutte et de pousser la révolution au-delà de l'objectif petit-bourgeois qui lui était assigné… Les ouvriers parisiens avaient tiré la leçon de l'école sanglante de Juin 1848. » Mais le choc ne se produisit pas. Les troupes régulières s'avancèrent baïonnettes en tête contre le cortège pacifique des gardes nationaux désarmés. Ce fut seulement de Lyon que partit le signal d'une sanglante insurrection ouvrière, signal qui ne fut pas repris. Mais dans cette ville, « la bourgeoisie industrielle et le prolétariat industriel se trouvaient tout de suite face à face » et, « à la différence de Paris, le mouvement ouvrier ne se déroule ni ne se détermine en fonction du mouvement général. » Dans toutes les autres provinces, où le tonnerre gronde, le feu ne prend pas ; « ce fut un *éclair de chaleur* » ! Dès le 29 du même mois, Marx écrivait sur le *Volksfreund* : « Le 13 juin globalement n'est que la revanche du mois de juin 1848. Le prolétariat avait alors été abandonné par la Montagne, cette fois-ci, c'est la Montagne qui a été

84 K. Marx, *Les Luttes des classes en France 1848-1850*, Paris, éd. Sociales, 1936, p. 109.

abandonnée par le prolétariat[85]. »

« Si le 23 juin 1848 avait été l'insurrection du prolétariat révolutionnaire, le 13 juin 1849 a été celle des petits-bourgeois démocrates, et chacune de ces insurrections a été l'expression *classique et pure* de la classe qui l'avait faite. » Le point de départ en était toujours juin 1848 : « L'événement le plus grandiose de l'histoire des guerres civiles en Europe[86]. » On avait, d'un côté, « l'aristocratie financière, la bourgeoisie industrielle, les couches moyennes, les petits-bourgeois, l'armée, la racaille organisée en garde mobile, les *intellectuels (die geistigen Kapazitäten*), les prêtres, la population rurale ». De l'autre, le prolétariat « qui n'avait que lui-même à ses côtés ». La république bourgeoise l'emporta. « Avec cette défaite le prolétariat se retire *dans les coulisses* (*in den Hintergrund*) de la scène révolutionnaire. » Il cherche à réoccuper le devant de la scène chaque fois que le mouvement semble prendre un nouvel élan, mais il le fait avec de moins en moins d'énergie, et de moins en moins de succès. Dès que l'une des couches sociales qui le domine est agitée de ferments révolutionnaires, le prolétariat établit des liens avec elle, et est amené de la sorte à partager toutes les défaites que subissent les divers partis les uns après les autres. Les représentants les plus en vue du prolétariat sont peu à peu victimes des tribunaux ; ils sont remplacés par des personnages de plus en plus équivoques. Le mouvement ouvrier officiel s'abandonne à des expériences doctrinaires, des banques publiques de change, des associations secrètes : ainsi « il renonce à transformer le vieux monde par les grands moyens collectifs (*Gesamtmitteln*) qui lui sont propres » ; il cherche à réaliser l'émancipation des ouvriers « en se moquant de la société, de façon privée… et ainsi il va nécessairement au-devant de l'échec ». Face à la république bourgeoise, qui s'est désormais manifestée comme n'étant rien de plus que « le despotisme absolu d'une classe sur les autres classes », naît le besoin urgent d'une coalition des petitsbourgeois avec les ouvriers. « On émousse la pointe révolutionnaire des revendications sociales du prolétariat en leur

85 Voir l'article « Der 13. Juni » *in* K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 6, pp. 527-528.
86 K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, *op. cit.*

donnant une tournure démocratique. L'on ôte aux prétentions démocratiques de la petite-bourgeoisie leur caractère purement politique et l'on met en relief leur pointe socialiste. Et ainsi va *la démocratie sociale* (*Sozial-Demokratie*).» Dès lors l'objectif révolutionnaire devient «la transformation de la société par la voie démocratique». Tout cela comme prélude aux événements de juin 1849, et tout autant pour les expliquer. «Le prélude retentissant qui annonçait la bataille se perd en un faible murmure dès que celle-ci devrait commencer; les acteurs cessent de se prendre au sérieux, et l'action échoue lamentablement.» L'aversion réelle et profonde que le prolétariat de juin 1848 éprouve à l'égard de la petite-bourgeoisie est plus forte que toutes les proclamations «de grands intérêts communs». Et pour la première fois, un mouvement autonome de classe des prolétaires et des ouvriers échappe au contrôle et aux prévisions de la logique démocratique formelle. «Les démocrates reconnaissent avoir en face d'eux une classe privilégiée, tandis qu'eux-mêmes, ainsi que tout le reste de la nation qui les appuie, constituent le *peuple*. Ce qu'ils représentent, c'est le *droit du peuple*; ce qui les intéresse c'est l'*intérêt du peuple*. Ils n'ont donc pas besoin, avant d'engager une lutte, d'éprouver les intérêts et les positions des différentes classes. Ils n'ont pas besoin non plus de jauger exactement l'état de leurs propres forces. Ils n'ont qu'à lancer le signal pour que le *peuple* se lance contre les *oppresseurs* avec toutes ses ressources inépuisables.» Mais voici que, dans les faits, «leurs intérêts se révèlent être inintéressants» et «leur force impuissante»; *le peuple indivisible* s'est divisé en deux camps ennemis. *«Das unteilbare Volk in verschiedene feindliche Lager spalten*.» A partir de ce moment-là, tout soulèvement du peuple est conditionné par les mouvements de la classe ouvrière. Les masses populaires ne possèdent plus d'indépendance vis-à-vis des ouvriers. Sans lutte ouvrière, il n'y a même plus de lutte du peuple. Sans la force des ouvriers, les chefs du peuple sont impuissants. La démocratie sociale vient de perdre pour toujours son autonomie politique: désormais elle sera ou bien une fonction du capital ou bien un instrument utilisé grossièrement et délibérément par le pouvoir ouvrier. Ce que Marx appelle «l'effondrement des illusions démocratiques» n'est pas un fait objectif qui aurait suivi la défaite de

1848, mais bien une initiative qu'ont prise subjectivement, à l'égard de leurs vieux et faux alliés, ces mêmes ouvriers qui avaient été défaits Telle est la signification du 13 juin 1849, lorsque pour la première *fois le refus de la lutte démocratique*, la riposte *passive* des ouvriers à l'invitation petite-bourgeoise de limiter leurs revendications à ce qui rentre dans la démocratie, apparaissent *comme des formes spécifiques de la lutte ouvrière*, Marx ne commet donc pas une erreur – comme l'ont soutenu Maenchen-Helfen et Nicolaevsky – c'est plutôt un autre fruit de sa lucidité et de « son intelligence analytique » précisément, lorsqu'il porte le jugement suivant aux lendemains des événements décisifs de 1849 à Paris : « Aussi fâcheux que l'état de choses actuel soit pour notre situation personnelle, j'appartiens pourtant au nombre des « satisfaits ». Les choses marchent très bien et le Waterloo que la démocratie officielle vient de subir doit être considéré comme une victoire[87]. »

Lénine devait reprendre ce passage à sa façon et pour les besoins de sa propre lutte. Dans la préface à l'édition russe des *Lettres de Marx à Kugelmann*, il ne se borne pas à souligner l'approbation enthousiaste de Marx à la nouvelle insurrection des ouvriers parisiens, qu'on trouve dans la lettre du 12 avril 1871 et qui devrait figurer, selon lui, sur la table de chevet de tout révolutionnaire, « de tout ouvrier russe sachant lire », Il souligne également, à côté de cela, un autre élément. « Bien entendu, Kugelmann répond à Marx en manifestant un certain scepticisme et en en signalant le manque absolu de perspectives et en opposant le réalisme au romantisme ; il comparait pour un peu la Commune – une *insurrection* – à la manifestation pacifique du 13 juin 1849 à Paris. Immédiatement (le 17 avril 1871) Marx reprend Kugelmann en des termes sévères. » Lénine poursuit : « En septembre 1870, Marx qualifie l'insurrection de folie. Mais quand les *masses* se soulèvent, Marx veut les accompagner, en tirer les leçons avec elles au cours de la lutte, et ne pas se contenter de décréter des instructions bureaucratiques. Il sait que tenter de déterminer à l'avance les perspectives *avec une précision absolue* serait du charlatanisme et de la pédanterie

87 Marx à Weydemeyer, 11 août 1849. Cf. *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, p. 24.

réconfortante. Il place *au-delà de tout* le fait que la classe ouvrière fait l'histoire universelle en agissant elle-même, héroïquement et avec abnégation. Marx considérait l'histoire du point de vue de ceux qui la font… Il se rendait compte qu'il y a dans l'histoire des moments où la lutte désespérée des *masses*, quand bien même elle s'est engagée sans perspectives, est *nécessaire* pour leur éducation ultérieure et pour les préparer à la lutte *suivante*[88]. » Marx reprend donc sévèrement Kugelmann : « Je ne parviens absolument pas à comprendre comment tu peux comparer des manifestations petites-bourgeoises à la 13 juin 1849 avec la lutte qui se déroule actuellement à Paris. Il serait trop commode de faire l'histoire universelle, si l'on acceptait de ne livrer bataille que si l'on est sûr d'en sortir victorieux[89]. » Les conditions de l'affrontement n'étaient certes pas favorables aux ouvriers, avant tout en raison de la présence des Prussiens en France. « La racaille bourgeoise de Versailles » le savait. « C'est pourquoi elle mit les Parisiens dans l'alternative de devoir choisir entre accepter la bataille et succomber sans combat. Dans le second cas la démoralisation de la classe ouvrière aurait été une catastrophe beaucoup plus grave que la perte d'un nombre quelconque de têtes. Grâce à la lutte de Paris, la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste et son État est entrée dans une phase nouvelle. Quel qu'en soit le résultat immédiat, c'est un point de départ d'une importance historique universelle qui a été acquis. » Tous les conseils politiques que Marx prodigua aux communards vont dans le sens d'une lutte plus résolue, plus tranchante, plus violente et qui prenne l'ennemi davantage à l'improviste. Depuis le « On n'a pas voulu *commencer la guerre civile* » et « s'ils succombent, la faute en incombera seulement à leur *bonhomie* » jusqu'au « *il fallait marcher tout de suite sur Versailles*[90] », qui reviendra par la suite dans chaque lutte décisive, dans chaque affrontement direct, comme le mot d'ordre que le point de vue révolutionnaire des ouvriers saura opposer aux appels opportunistes à la modération de leurs dirigeants de toujours. En effet, il ne faut pas s'imaginer que le *refus passif* de se battre

88 V. Lénine, *Œuvres*, *op. cit.*, vol. 12.
89 Lettre du 17 avril 1871.
90 Lettre du 12 avril 1871.

pour des revendications démocratiques soit la *seule* forme spécifique de la lutte ouvrière. Il ne constitue que l'*une* de ces formes. Celle qui la suit toujours immédiatement est le *refus actif* de se laisser battre sans engager bataille. Et ceci comporte toujours la recherche, quel qu'en soit le prix, d'un affrontement ouvert, sur le terrain de la lutte de masse. Dans le premier cas on laisse les diverses fractions de la classe des capitalistes régler entre elles leurs propres comptes en suspens : on ménage la force ouvrière et on la garde intacte pour pouvoir la faire jouer à un stade plus avancé de la lutte. Il n'existe pas à ce moment-là, du côté ouvrier, de revendications. Dans le second cas le réglement de comptes se situe directement entre ouvriers et grand capital : à cette occasion c'est la totalité du potentiel de lutte accumulé jusqu'alors qui entre en jeu, et le *degré* de violence ne dépend dans ces conditions que de sa quantité et de son organisation. Une seule revendication est mise en avant qui nie toutes les autres et qui par conséquent se nie également avec elles : il ne s'agit plus en effet d'une revendication subjective des ouvriers, mais d'un simple vecteur historique nécessaire à leur existence et à leur présence *en tant que classe*. Dans l'*Adresse inaugurale à la Première Internationale* de 1864, Marx indiquait que « le grand but de la classe ouvrière est devenu la conquête du pouvoir politique ». L'importance de l'expérience de la *Commune*, « l'action la plus glorieuse de notre parti depuis l'insurrection de juin », et « la première révolution où la classe ouvrière a été reconnue ouvertement comme la seule classe capable d'initiative sociale » se situe plutôt dans la première réalisation globale de cet objectif que dans les modes particuliers selon lesquels elle a organisé son pouvoir. On considère d'ordinaire que les écrits de Marx sur la *Commune* font partie eux aussi de ses œuvres « historiques ». On oublie que ce sont des *Adresses* du Conseil Général de l'Association Internationale des Ouvriers à propos de la guerre civile en France.

La définition de la *Commune* comme « *gouvernement de la classe ouvrière* » et comme « la découverte finalement de la forme politique grâce à laquelle on pouvait réaliser l'émancipation économique du travail », n'est pas un compte rendu empirique et encore moins un jugement historique, c'est simplement un mot d'ordre politique. Le

prolétariat des premières œuvres de Marx, la force qui détruit le vieux monde, est devenu ici la *classe ouvrière* qui arrache froidement des mains des capitalistes l'arme offensive du pouvoir. La forme politique a changé, la composition sociale s'est transformée, le poids économique qui pèse sur les structures s'est déplacé et a crû, le niveau des luttes a fait plusieurs bonds en avant ; tout cela s'est produit au sein de ce cratère révolutionnaire en éruption permanente qu'est la classe des ouvriers. Mais l'objectif, le but, le programme avec lesquels affronter et abattre le vieux monde putride qui n'a pas changé depuis et qui, au contraire, ne fait qu'un avec les formes sociales et l'appareil de pouvoir les plus modernes du capital, tout cela n'a pas changé dans le passage des prolétaires aux ouvriers et démontre autre chose : à savoir que sur le terrain politique il se produit également et doit se produire aussi le cheminement inverse : *celui qui remonte des formes ouvrières et modernes de lutte de classe jusqu'à ses formes grossières et prolétariennes*, si l'on ne veut pas rester prisonnier cette fois-ci du pur jeu des apparences d'une évolution concertée et « conflictuelle » des rapports entre les deux classes ennemies. Ce qui unifie les différentes formes de lutte, c'est toujours précisément l'objectif, le but, le programme. C'est cela qui ne change pas et ne peut pas changer au milieu de tant de changements. Sur ce point, Marx répétait presqu'à la lettre en 1871 ce qu'il avait dit en 1843. « La classe ouvière n'attendait pas des miracles de la Commune. Elle ne possède pas de belles utopies qu'on peut *introduire par décret du peuple*. Elle sait que pour réaliser sa propre émancipation, et avec elle la forme la plus haute de société à laquelle tend irrésistiblement la société actuelle en raison même de ses facteurs économiques, elle devra passer par de longues luttes, et par une série de processus historiques qui transformeront les circonstances comme les hommes. La classe ouvrière n'a pas à réaliser les idéaux, mais à libérer les éléments de la société nouvelle que porte en elle la vieille société bourgeoise décadente. »

Ainsi lorsque dans l'après-midi du 13 juin les membres les plus actifs du prolétariat assistent en badauds au cortège des démocrates, ou lorsque au matin du 19 mars 1871, « les hommes obscurs du comité central se retrouvèrent seuls à gouverner Paris », on a là deux formes

opposées mais spécifiques de lutte de la classe ouvrière, deux modèles limites entre lesquels vient prendre place une série infinie, extraordinairement variée et s'enrichissant toujours de nouvelles inventions « techniques » qui ont trait aux modes d'application pratique de ces formes élémentaires qui demeurent, en tant que telles, l'expression la plus achevée de l'antagonisme ouvrier au niveau politique. Pour reconstruire, comme nous tentons de le faire, le point de vue ouvrier, l'analyse des formes de lutte constitue une étape importante, où il faudra s'arrêter longtemps en menant des recherches particulières. Une fois éliminé le problème de savoir ce que les ouvriers se proposent comme but, on ne peut comprendre ce qu'est la classe ouvrière, sans examiner comment elle lutte.

8. Les formes de la lutte

La lutte pour la journée de travail normale par exemple nous place devant une classe ouvrière qui constitue une articulation positive du développement capitaliste, son ressort moteur, son fondement dynamique : « *La valeur de la force de travail* – dit Marx – inclut également la valeur des marchandises nécessaires à la reproduction de l'ouvrier et à la propagation de la classe ouvrière. Si donc la prolongation contre nature de la journée de travail à laquelle le capital tend nécessairement en raison de son instinct déréglé à se valoriser lui-même, raccourcit la période vitale des ouvriers et, avec elle, la durée de leurs forces de travail, le remplacement plus fréquent des ouvriers usés s'impose et en même temps la somme de frais que requiert la reproduction de leur force de travail devient plus considérable… Il semblerait donc, en conséquence, que l'intérêt même du capital réclame de lui une *journée de travail normale*[91] ». Pourtant chacun sait qu'il a fallu une suite de très dures luttes ouvrières pour imposer au capital son propre intérêt. Au départ le capitaliste ne se préoccupe pas de la durée que peut avoir la force de travail individuellement. Il ne s'intéresse qu'à la quantité maximum de force de travail qu'il peut

91 K. Marx, *Le Capital*, Livre 1,3e section, chap. x, § V, cf. pour la traduction légèrement modifiée : éd. Sociales, *op. cit.*, t. I, p. 260.

absorber dans une journée de travail. «*Après moi le déluge !* telle est la devise de tout capitaliste et de toute nation capitaliste. Le capital ne s'inquiète donc pas de la santé et de la durée de la vie de l'ouvrier *s'il n'y est pas contraint par la société*[92] ». À ses débuts lorsqu'il était laissé à lui-même, le capital prolongeait la journée de travail jusqu'au maximum de ses limites normales, et puis au-delà, jusqu'aux limites de la journée naturelle, en n'y soustrayant que le peu d'heures de repos sans lesquelles la force de travail refuse catégoriquement à reprendre son service. Il obtenait une plus-value absolue, mais en même temps il grevait les coûts de reproduction de la force de travail en abrégeant sa durée de vie. Du reste cela atteignait violemment les conditions de vie mêmes des ouvriers, et ces derniers ont été les premiers à réagir. « Dès que la classe ouvrière abasourdie par le tapage de la production fut tant soit peu revenue à elle-même, sa résistance commença, et tout d'abord dans le pays où s'implantait la grande industrie, c'est-à-dire en Angleterre[93]. » La première conséquence en fut le *Factory Act* de 1833 d'où part l'établissement, dans l'industrie moderne, d'une journée de travail normale, ordinaire et prescrite par la loi. Avec elle commence la série de lois coercitives limitant le temps de travail. C'est au cours de la tentative ouvrière de raccourcir la durée du travail, et au cours de la résistance qu'opposent les capitalistes à l'accepter, que le niveau de la lutte de classe augmente. L'histoire interne du chartisme doit être considérée elle-même à partir des exigences de cette lutte. « Les mouvements contre la nouvelle loi sur les pauvres et en faveur de la loi des dix heures étaient donc assez étroitement liés au chartisme », dit Engels[94]. Lorsque les populations ouvrières des districts industriels du Nord-Ouest se mettent de la partie, lorsque le prolétariat du Lancashire et du Yorkshire descend dans la rue, « le chartisme de la force morale » s'effondre, et c'est l'appel violent à l'affrontement physique qui lui succède. C'est l'époque où un Feargus O'Connor oppose aux ouvriers qualifiés de la London Working Men's Association, les ouvriers « au visage mal rasé, aux mains calleuses et aux vestes en velours de

92 *Ibid.*, p. 264.
93 *Ibid.*, p. 272.
94 *Ibid.*, p. 260.

coton (coutil) ». Engels pouvait dire, surtout après les mouvements de Manchester en 1842 : « En général tous les ouvriers d'industrie ont été dorénavant gagnés à la rébellion sous une forme ou sous une autre, contre le capital et la bourgeoisie ; tous sont d'accord (*sind alle einig*) sur le point suivant : en tant que *working men*, un titre dont ils sont fiers et dont ils s'appellent officiellement dans les assemblées chartistes, ils constituent une classe à part (*eine eigne Klasse*) qui a ses intérêts, ses principes et sa mentalité propre (*Anschauungsweise* = le point de vue) contre tous les possédants. » Résultat : la loi sur les dix heures qui parvient à entrer en vigueur le 1er mai 1848. Mais la défaite de juin à Paris renverse le rapport de force. Toutes les fractions des classes dominantes – jusqu'en Angleterre – se retrouvent unies de nouveau. Il n'est plus nécessaire que ces messieurs des usines prennent des gants. Une *rébellion ouverte* des capitalistes contre la loi éclate ainsi que contre toute la législation qui avait essayé d'empêcher depuis 1833 que l'on saigne à blanc « librement » la force de travail. « Ce fut une *proslavery rebellion* en miniature, poursuivie pendant plus de deux ans avec l'effronterie la plus cynique et la persévérance la plus terroriste, à d'autant meilleur compte que le capitaliste révolté (*der rebellische Kapitalist*) ne risquait que la peau de ses ouvriers[95]. » Deux années durant les ouvriers opposèrent « une résistance passive quoique indomptable et sans cesse renaissante ». Puis ils se mirent à protester ouvertement « par des *meetings* menaçants » derechef dans le Lancashire et le Yorkshire. Les fabricants recommencèrent à se diviser. Entre 50 et 53 le principe « légal » passa dans toutes les branches d'industries. Entre 53 et 60, le merveilleux développement industriel marche de pair avec « la renaissance physique et morale de l'ouvrier d'usine ». Alors « les fabricants eux-mêmes, auxquels la limitation légale et les règlements de la journée de travail avaient été arrachés pied à pied par une guerre civile d'un demi-siècle, firent ressortir avec ostentation le contraste qui existait entre leurs usines et les branches d'exploitation encore « libres ». On comprend facilement d'autre part que « lorsque les magnats de l'industrie se furent soumis

95 *Ibid.*, pp. 279-280.

à ce qu'ils ne pouvaient empêcher et se furent réconciliés avec les résultats acquis, la force de résistance (*Widerstandskraft*) du capital s'affaiblit graduellement, tandis que la force d'attaque (*Angriffskraft*) de la classe ouvrière grandissait en même temps[96] »…

Marx tire alors de cette analyse des luttes ouvrières, pour la journée de travail normale, deux conclusions d'ordre pratique et politique. Premièrement, les bouleversements matériels du mode de production et des rapports sociaux, existant entre les producteurs qui lui correspondent, « sont la première cause de cette transgression démesurée qui réclame ensuite, pour lui faire équilibre, l'intervention sociale laquelle, à son tour, limite et règle uniformément la journée de travail avec ses temps de repos légaux ». Deuxièmement, l'histoire de la réglementation de la journée de travail démontre jusqu'à l'évidence « que l'ouvrier isolé, l'ouvrier en tant que vendeur « libre » de sa force de travail, succombe sans résistance possible (*widerstandslos*), dès que la production capitaliste a atteint un certain degré de maturité ». Par conséquent « la création d'une journée de travail normale est le résultat d'une guerre civile (*Bürgerkrieg*) entre la classe capitaliste et la classe ouvrière… La lutte ayant commencé dans le domaine de l'industrie moderne, elle devait donc se déclarer dans la patrie même de cette industrie, l'Angleterre. Les ouvriers des usines anglaises furent les premiers champions de la classe ouvrière moderne en général ». Il leur revient le mérite historique d'avoir été les premiers à démontrer dans les faits, c'est-à-dire *par la lutte*, que « l'ouvrier sort de la production autrement qu'il y est entré[97] ». Cette différence constitue bel et bien un *saut d'ordre politique*. C'est le saut que le passage par la production provoque dans ce que nous pouvons appeler la *composition de la classe ouvrière* ou bien encore la *composition de classe des ouvriers*. Mais cette production est production de capital. Et qui dit production de capital dit rapport capitaliste. Et qui dit cela, dit en même temps, nous l'avons vu, *rapport de classe*. Rapport de classe et lutte entre des classes ennemies. Voilà pourquoi, le procès de production – en tant

96 *Ibid.*, p. 290.
97 *Ibid.*, p. 295.

qu'il produit du capital – n'est pas séparable des moments de lutte de classe, bref n'est pas autonome par rapport aux mouvements de lutte des ouvriers. Sa composition, son organisation se forgent au cours de toute cette série de moments. Le développement du procès de production capitaliste ne fait qu'un avec l'histoire des mouvements de classe des ouvriers. En passer par le processus productif, cela signifie pour l'ouvrier passer par le terrain spécifique de la lutte de classe contre le capitaliste. C'est donc de ce *terrain de lutte* que l'ouvrier « sort autre qu'il n'y était entré ». Cela pour débarrasser tout de suite le terrain de toutes les illusions technologiques qui vont la tête en bas en essayant de réduire le procès de production au procès de travail, c'est-à-dire à un rapport du travailleur à l'instrument en tant que tel de son travail, comme s'il s'agissait d'un rapport éternel de l'homme avec un méchant don de la nature. Cela pour ne pas tomber également dans le piège des processus de réification, qui commencent toujours par des pleurs idéologiques en faveur de la vie réelle de celui qui est devant la machine, contre la réduction de l'ouvrier à une chose inerte, pour finir invariablement par une cure mystique proposée à la conscience de classe de cet ouvrier comme s'il s'agissait pour l'homme moderne de retrouver son âme. Comme d'habitude il faut renverser totalement la façon de voir. Le point de vue pour qui la lutte ouvrière n'est qu'un moment – fût-il même impossible à éliminer – du processus productif, est le point de vue du capitaliste individuel. Du point de vue ouvrier, qui ne peut plus être dans la production celui de l'ouvrier individuel, c'est de nouveau exactement le contraire : le procès de production se révèle n'être qu'*un* moment – impossible à éliminer lui aussi – de la lutte ouvrière. C'est-à-dire qu'il se manifeste comme le terrain le plus favorable tactiquement au déroulement de la lutte ouvrière.

Il y a lutte de classe avant le commencement même de l'acte de production : sur le marché du travail, où vendeurs et acheteurs de la force de travail s'opposent par leurs intérêts opposés, concluent un contrat, où chacun montre déjà les armes auxquelles il aura recours dans le futur. Mais sur ce terrain c'est le patron qui a l'avantage : l'argent est de son côté, tout comme les moyens de production, les conditions de la production, tout le capital en soi. De l'autre côté, il

n'y a que la simple liberté obligée à vendre une marchandise, la seule capable d'assurer à l'ouvrier sa survie. Cette marchandise que l'ouvrier possède est bien sûr le but de l'échange, ainsi donc le principe qui le meut, la condition de toutes les autres conditions de production, et préside donc en tant que telle à l'ensemble du processus. C'est-à-dire qu'il est vrai que la force de travail constitue le fondement prioritaire du mécanisme de la production capitaliste dans son ensemble, mais il est également vrai que lors de son acte d'achat/vente, l'ouvrier ne possède pas la *force* d'imposer cette priorité au capitaliste ; le rapport de force lui est défavorable, et les armes sur lesquelles il peut compter sur-le-champ sont moins puissantes. Ce n'est pas la volonté de lutte, ni la conscience de devoir la mener qui font défaut ; ce qui lui manque, c'est les moyens matériels adéquats pour lui assurer la victoire. Ce n'est pas un hasard si l'histoire héroïque des *révoltes prolétariennes* n'est que l'histoire de sanglantes *défaites ouvrières*. Mais cela, plutôt cela aussi, c'est l'école de la lutte de classe : de cela aussi il y a à apprendre. L'ouvrier avancé de la gigantesque industrie moderne doit savoir choisir parmi ses propres ancêtres ceux que Marx appelait déjà « les pères de la classe ouvrière actuelle » : les *vogelfreie Proletarier*, les *labouring poor*, le prolétariat qui travaille parce qu'il est à la fois pauvre et libre. Mais il y a aussi lutte de classe après que l'acte de production s'est terminé : dans les phases de distribution du revenu, lorsqu'il s'agit de répartir le fruit du travail ouvrier parmi les classes que la société reconnaît. Tout le monde sait que les lois pompeuses de distribution sont faites au secret du laboratoire de la production et que c'est du rapport de force qui s'y établit entre les deux classes, dont dépendent ceux qui, parmi tous les citoyens de l'État, recevront plus, ou moins. Chacun sait que le premier vrai *pays du socialisme* ça été le *royaume de la distribution* et que les rêveurs avec leurs utopies, tout d'abord, les réformistes avec leur réalisme, enfin tous les « chefs bien-aimés » qui sont malheureusement liés au mouvement ouvrier, y ont toujours vu la réalisation de l'harmonie sociale, la fin des luttes entre classes et la paix éternelle parmi les hommes lorsqu'on aura assuré un juste profit aux capitalistes, un juste salaire aux ouvriers, un État équitable envers les citoyens, et un juste traitement aux fonctionnaires. Là

aussi le rapport est défavorable au parti des ouvriers. Lorsqu'il s'agit de distribuer ce qui a été produit, la puissance que confère la distribution est déjà entièrement entre les mains de ceux qui ont exercé le commandement sur la production. Et nous avons vu qu'il n'y a pas de commandement sur la production en dehors de celui qu'exerce le capital. La dictature globale de ce dernier, la concentration de son pouvoir politique dans l'appareil d'État ne recouvre pas autre chose *qu'une extension à la société du commandement capitaliste exercé sur la production de capital*. Plus le rapport spécifique de production capitaliste s'empare, partout où il est, du rapport social en général, plus le pouvoir despotique du capital sur l'ensemble de la société se complète. Contester ce pouvoir au niveau de la distribution c'est là le travers ridicule où tombent habituellement les *utopies réformistes* : elles veulent le *capital sans capitalisme*. La vérité amère c'est qu'il s'est accumulé en aval de la production une quantité gigantesque de commandement dictatorial entre les mains des patrons : non seulement l'argent, les outils de travail, mais également la condition qui conditionne tout, la force de travail qui était indépendante en elle-même au départ, mais qui est maintenant devenue une composante interne du capital, un de ses moments, même si c'est un moment variable. Il ne s'agit plus du capital en soi, mais d'un capital qui s'est d'autant plus déployé qu'il impose au processus sa forme à l'exclusion de toute autre depuis l'échange qu'il conclut contre de la force de travail, en passant par la production de plus-value, et la distribution des revenus jusqu'à la consommation du produit, si l'on veut ; et ces moments se réinvestissent à leur tour dans la continuité unifiée de cet appareil toujours plus unilatéralement oppressif qu'est le pouvoir politique de l'État, et non plus seulement dans le pouvoir médiateur des différents modes particuliers de gouvernement public. Ajoutez en face de cette puissance victorieuse du capital, toute la suite de défaites de la classe ouvrière qui a été régulièrement abandonnée à elle-même par l'ensemble des partis historiques qui ont surgi en son nom, et vous aurez la situation actuelle. Si l'on se place du point de vue de ces partis, on en tire la conclusion que la classe ouvrière n'existe plus du tout ; si l'on se place du point de vue de la classe ouvrière on en

tire la conclusion qu'elle n'a plus de partis à elle. Si le parti considère que le point de vue ouvrier a fait faillite, les ouvriers considèrent que c'est le point de vue du parti qui a fait faillite. Pourtant il n'y a pas de processus révolutionnaire possible sans classe et parti à la fois. Tel est aujourd'hui notre : *hic Rhodus, hic salta !*

Demandons-nous alors : où ? à quel endroit ? à quel moment les ouvriers, à eux tous seuls, sont-ils plus forts que le capitaliste ? Pouvons-nous établir comme loi générale qu'ici et maintenant la classe ouvrière est toujours plus forte que le capital ? Nous ne pouvons le faire que si nous découvrons concrètement l'endroit et le moment où le rapport de force entre les deux classes penche toujours du côté des ouvriers. Mais une société capitaliste peut-elle exister de fait si elle est placée sous la domination exclusive du capital qui subordonne tout à lui-même ? Non seulement elle le peut, mais elle doit le faire dans les faits. L'existence du capital repose sur l'existence d'un tel point. La production de capital a pour point de départ la *classe ouvrière* d'un côté, et le *capitaliste* de l'autre. Si les forces de travail individuelles ne devenaient pas d'abord ensemble une force associée sous un pouvoir unifié, elles ne pourraient pas faire valoir, sur une échelle sociale, le caractère particulier de la marchandise force de travail en général, c'est-à-dire ne pourraient pas transformer le travail abstrait en travail concret, et par conséquent réaliser la valeur d'usage de la force de travail dont la consommation effective constitue le secret du procès de réalisation de la valeur en tant que ce dernier est un procès de production de plus-value et, partant, de capital. Les ouvriers sont achetés sur le marché comme force de travail individuelle, mais c'est en tant que force de travail sociale qu'ils doivent permettre le fonctionnement du processus productif. Certes le rapport d'achat/vente est déjà un rapport social, mais c'est un rapport social qui se présente sous les traits de deux possesseurs de marchandise, isolés, et sans aucune autre caractéristique spécifique. Ce n'est pas la généralité de ce rapport social qui définit l'acte d'achat/vente ; sa caractéristique tout à fait particulière, c'est plutôt d'être déjà un rapport de classes ; caractéristique si déterminée que c'est la *première fois* qu'elle apparaît au sein d'un rapport social. Le passage à la production – à la production

capitaliste bien entendu – est le signe d'un processus de socialisation forcée du rapport de classes. Après ce passage il n'y aura pas plus de place que pour un *rapport de classes social* à tous les stades du cycle de développement global du capital depuis la circulation initiale jusqu'à la distribution finale. Après ce passage, l'échange d'achat/vente de la force de travail n'aura plus lui-même, comme protagonistes, les figures simples de deux possesseurs de marchandises isolés sur le marché, mais deux grands agrégats sociaux disposant chacun d'une relative organisation qui a été institutionalisée pour la conclusion de contrats collectifs. C'est dans ces conditions que le capital – en tant qu'il est un rapport de production et par conséquent en tant qu'il est un *rapport de classes*, – subit au cours de son développement en spirale, un processus de socialisation indéfini. Chaque fois qu'il traverse un moment d'affrontement aigu entre les deux classes, bref chaque fois que le rapport de classes réapparaît en plein jour comme ressort moteur du processus dans son ensemble, il en résulte un saut effectué dans le degré de socialisation. Socialisation qui reproduit à son tour, et sous une forme considérablement élargie, le rapport de classes lui-même. Ce qui caractérise historiquement la marchandise force de travail, c'est sa capacité de valoriser plus de valeur qu'elle n'en possède. Ceci fait à la fois sa force et son malheur : sa force, parce que la valorisation de la valeur et donc la production de capital repose entre les mains de la force de travail ; son malheur, parce que c'est le capital qui détient la valeur de la force de travail et donc la vie même de l'ouvrier. D'où cette contradiction cuisante : *en tant que classe* les ouvriers représentent une force politique gigantesque, la plus offensive qui soit apparue dans une société humaine ; mais *en tant qu'individus isolés* ils confèrent à la misère tout d'abord, puis à la subordination, enfin à l'exploitation systématiquement, leurs traits extrêmes. Voilà pourquoi ceux qui considèrent la classe comme une somme d'individus, n'ont jamais rien compris à la classe ouvrière. Mais quelle est la caractéristique historique particulière du capital qui correspond à tout cela et qui s'y oppose ? Nous répondrons justement : une capacité de socialiser le rapport social à un degré toujours supérieur à celui qu'il a atteint. Si le capital en soi, séparé de la force de travail, est déjà un

rapport social, en tant qu'il se dresse *en face* de la force de travail, l'acte par lequel il introduit celle-ci dans le procès de production ainsi que le procès de production qui l'incorpore au capital, mettent à la disposition du capital lui-même, un pouvoir de socialisation dynamique, qui va beaucoup plus loin que le niveau statique du rapport social en général. À partir de ce moment-là, le degré qu'atteint le processus de socialisation, au sein du rapport de production capitaliste, dépassera toujours celui qu'atteint ce même processus au sein du rapport social en général. Même si ces deux rapports tendent à coïncider, il y a lieu de croire que cette superposition ne se produira *jamais*. Il demeurera toujours un écart entre le capital en tant que *rapport de production* et le capital en tant que *société capitaliste*. La socialisation de la production sera toujours en avance sur l'organisation de la société. La marge historique qui sépare ces deux moments constitue l'une des formidables formes de domination politique que le capital a bien utilisée en sa faveur. Mais ceci ne constitue pas l'élément positif de la contradiction, l'élément positif c'est bien plutôt celui qui voit en la force de travail sociale la médiation nécessaire à la socialisation du capital. En effet le capital ne comporte pas et ne peut pas comporter directement son pouvoir de socialisation, il le fait porter et doit le faire porter par la force de travail. Il est vrai que cette dernière ne pourrait à elle seule se charger de ce fardeau, et que ce n'est qu'en tant qu'elle se trouve socialisée par le capital qu'elle peut ensuite provoquer tous les processus de socialisation capitaliste, mais cela ne suffit pas pour la subordonner au processus ; ce qu'il faut en revanche c'est la mettre au cœur de ce dernier, en faire le moteur vital par où toute action sociale, de quelque ordre qu'elle soit, doit passer nécessairement. Ainsi ce qui paraissait être la puissance éternelle du capital se présente désormais comme étroitement soumise à la nécessité d'emprunter quotidiennement ce passage. Derechef, ce qui *apparaît* du point de vue capitaliste, *se présente* de façon toute différente du point de vue ouvrier. Tout comme la force de travail, dans les lois du mouvement de la société capitaliste, ne peut pas ne pas produire plus qu'elle n'a coûté, le capital conformément à ces mêmes lois ne peut pas ne pas dépasser les limites que la société impose elle-même à ses processus

de socialisation. Mais pour sauter par-dessus ces limites, pour briser la résistance passive, bref pour aller vraiment *au-delà*, voilà que le capital n'a plus seulement besoin de cette médiation vivante, de cette articulation dynamique que seule la force de travail est à même de lui offrir et d'exercer dans le processus productif ; il faut désormais quelque chose de nouveau, quelque chose de différent et de plus précieux : il lui faut l'arme offensive de la lutte ouvrière tournée contre lui de façon menaçante.

Ce n'est pas seulement dans le *Capital* de Marx, c'est dans l'histoire même du développement capitaliste que la lutte pour la journée de travail normale, précède, conditionne et *provoque* nécessairement une modification de la *forme* que prend la plus-value, « une révolution dans le mode de production ». Une fois que la durée normale de la journée de travail a acquis force de loi, l'accroissement de plus-value doit venir nécessairement d'un raccourcissement du temps de travail nécessaire, autrement dit la diminution du temps de travail nécessaire ne doit pas venir d'un accroissement de la plus-value. Non seulement on a une diminution de la valeur de la force de travail et une augmentation de la force productive du travail, mais la valeur de la force de travail diminue *grâce* à l'augmentation de la force productive du travail. On a alors le départ d'une réaction en chaîne de révolutions du procès de travail ; et à travers celles-ci le développement de l'histoire « spécifiquement capitaliste » de la production de la plus-value relative. La lutte ouvrière a donc imposé au capital son propre intérêt, ou bien le capital s'est imposé à lui-même par l'intermédiaire de la lutte ouvrière, son propre intérêt. Ce n'est pas là justement un fait exceptionnel dans l'histoire du développement capitaliste. Il y a là moins un modèle de lutte qu'un modèle *de la façon dont la lutte se termine*, et qui se reproduira sous des formes variées à différents stades de ce développement. En effet il ne faut pas confondre les *formes* de la lutte, avec l'utilisation en tant que telle de la lutte qu'en tire le parti le plus fort des deux à ce moment-là. Lorsque les ouvriers luttent, c'est pour battre le patron et non pas pour développer le capital. Si leur victoire – ainsi que la défaite qui est alors celle du capitaliste – devient ensuite la victoire future du capital, cela ne dépend – dans le modèle

que nous sommes en train d'examiner – ni d'erreurs commises par les mouvements revendicatifs subjectifs des ouvriers, ni de la nature diabolique qui semble être celle de l'initiative de leur ennemi dans ce cadre précis. Il s'agit d'un mécanisme entièrement objectif qui place en fait dans la partie variable du capital, dans le capital comme travail vivant c'est-à-dire dans la force de travail en tant qu'elle est du capital, le *ferment actif* de l'ensemble du processus, qui devient ensuite «l'élément négatif de la contradiction», cette inquiétude en soi, que nous ne voyons plus, comme par hasard, s'exprimer dans le concept de prolétariat, mais venir coïncider, se confondre et ne faire plus qu'un avec la réalité même de la *lutte ouvrière*. En ce sens on peut dire qu'il n'y a jamais de défaites ni de victoires décisives dans la lutte de classes moderne. Lorsque les ouvriers remportent une victoire partielle, ils s'aperçoivent après coup qu'ils l'ont remportée pour le compte du capital. Lorsque les capitalistes provoque la classe ouvrière dans un affrontement ouvert, pour battre son mouvement politique sur le terrain, ils payent après coup leur succès momentané par de longues périodes de passivité par lesquelles le travail vivant riposte dans les mécanismes économiques. Les lois de mouvement de la société capitaliste ne permettent pas qu'une classe *élimine* l'autre. Tant que le capital existe, les deux classes doivent coexister toutes les deux en son sein et *doivent se combattre*. Le point de vue ouvrier part du principe que, lorsqu'il y a eu lutte, celle-ci n'a jamais été inutile. Une terrible défaite, qui ne fait plier le mouvement qu'un moment pour le faire resurgir plus fort, vaut mieux que tous les renoncements opportunistes pour garder le rapport de force intact durant des décennies qui le font croupir dans l'immobilisme, c'est-à-dire dans le réformisme. Il ne faut pas oublier cependant que dans certains cas déterminés, le *refus de se battre* correspond et peut correspondre du côté ouvrier à une *forme de lutte*. Cela lorsque l'on peut voir à l'œil nu que la médiation ouvrière va se faire dans l'intérêt capitaliste, qu'elle revêt un caractère trop urgent et indispensable pour les besoins immédiats du capital, et que, de plus, elle ne peut pas, à ce moment précis, être prise en main directement par les ouvriers, mais doit être abandonnée de force aux mains de ses faux représentants. C'est alors

que les ouvriers répondent spontanément, en masse, à la demande qui se fait jour du côté capitaliste pour qu'ils prennent l'initiative, par une *passivité* à l'égard de la lutte, et même par le refus passif de la lutte. Il est possible de déceler généralement dans cette forme de réponse particulière, un nouveau type de contradiction, la nouvelle modalité sous laquelle se présente le processus historique permanent de séparation de la force de travail d'avec le capital, qui se manifeste désormais *à travers la médiation* que constitue la séparation des ouvriers d'avec « leurs » organisations : à savoir la contradiction entre la *classe ouvrière* et le *mouvement ouvrier*. Certes c'est là une analyse qui n'est pas facile d'accepter : quantité d'expériences historiques concrètes en démontrent aisément le bien-fondé, mais toute la tradition du marxisme vulgaire – c'est d'ailleurs la seule tradition de pensée que le point de vue ouvrier ait sur le dos ! – la nie férocement. Au reste nous ne pouvons guère partir d'une réfutation des différents stades de cette tradition ou de ses divers avatars. On n'en tirerait rien, et les nécessités de la polémique émousseraient l'impact des nouvelles hypothèses. C'est sur celles-ci en revanche qu'il faut avant tout travailler, en procédant à une articulation des prémisses théoriques qui les fondent, et à une unification des conséquences pratiques les plus ultimes qui en découlent. Ces conséquences revêtent une importance décisive pour les prémisses. C'est en fonction du plus grand dommage qu'il est possible de causer au patron, que l'on procède du côté ouvrier au choix d'une forme de lutte. C'est en fonction des armes que celle-ci peut procurer pour combattre le capital que l'on choisit, du point de vue ouvrier, la *forme* que revêtira la science. Les formes de la lutte ne sont pas plus que celles de la science données une fois pour toutes. Il est probable que le matérialisme historique – cette tentative de reconstruire l'ensemble de l'histoire de la société humaine à partir du principe de la lutte de classe – a constitué pour Marx le moyen de renverser pratiquement dans la science la thèse idéologique bourgeoise d'une histoire éternelle du capital, et de lui opposer pour les besoins de la lutte l'alternative de l'histoire jusqu'alors subalterne des classes exploitées. Il reste que considérer encore le matérialisme historique comme la forme moderne de la science ouvrière, cela revient à vouloir

se mettre à écrire cette science de l'avenir avec la plume d'oie de l'écrivain médiéval. Pour nous, chaque bouleversement, qui fait époque dans l'histoire des luttes ouvrières, amène le point de vue ouvrier à se poser le problème d'un changement de *forme* de sa science. À la racine de toutes les difficultés du marxime actuel, il y a le fait que ce changement ne s'est pas produit après le plus grand bouleversement pratique que les ouvriers aient provoqué dans le monde contemporain. Il nous faudra revenir là-dessus.

9. Le travail comme non-capital

C'est Marx qui a utilisé les termes d'*Angriffskraft* (force offensive) de la classe ouvrière et de *Widerstandskraft* (force défensive) du capital[98]. Il faut remettre en circulation cette terminologie dans la lutte actuelle. Car elle contient ce *renversement stratégique* qui n'a été réalisé en pratique qu'une seule fois depuis Marx, et qu'on a relégué, depuis Lénine, aux archives, tant dans la pratique qu'en théorie. Si l'on veut arriver à comprendre comment un tel renversement peut de nouveau se trouver à l'œuvre dans la forme que revêtent les luttes actuelles, il convient de pousser à fond cette tentative de reconstitution des mouvements réels des forces aux prises. Tenons pour acquis cependant le point suivant que certains sont disposés à la rigueur à admettre en théorie, mais que personne n'est prêt à envisager dans ses conséquences : il y a d'abord le travailleur libre et pauvre, donc le prolétariat comme « parti de la destruction », puis la marchandise force de travail, donc l'ouvrier individuel comme producteur en puissance, enfin la force sociale du travail productif en acte, et partant, la classe ouvrière dans le procès de production ; tel se présente, tour à tour, conceptuellement et *historiquement* (*begrifflich und geschichtlich*), le véritable élément *dynamique* du capital, et la cause première du *développement* capitaliste. En ce sens l'*Arbeitskraft* n'est pas seulement une marchandise-objet qui passe des mains des ouvriers à celle du capital ; c'est une force active qui passe d'autant plus de la classe ouvrière à celle des capitalistes que le développement va de l'avant. L'éloge de

98 Cf. K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 26, p. 213.

Marx de l'activité incessante et puissante déployée par la bourgeoisie pour être interprétée correctement, doit être rapportée à la menace des prolétaires qui la talonnait. La charge de dynamisme fébrile qui semble animer le capital à tous les moments de son histoire, n'est rien d'autre en réalité que la poussée agressive des mouvements de classe qui le travaillent de l'intérieur. L'image schumpetérienne du chef d'entreprise plein d'initiatives novatrices, nous aimons la retourner en celle de l'initiative permanente des luttes des masses ouvrières. À travers ce passage, l'*Arbeitskraft* peut et *doit* devenir *Angriffskraft*. Le passage, *politique*, cette fois, de la force de travail à la classe ouvrière.

C'est dans les *Grundrisse* que Marx fait preuve de la meilleure compréhension de ce problème. Et cela peut-être pour une simple raison formelle : n'étant gêné ni par la nécessité d'agencer très strictement les arguments, ni par celle de surveiller la langue dans laquelle il les exposait, alors qu'il travaillait pour lui-même et sans aucun souci de publication, il progresse plus librement dans ses découvertes fondamentales et trouve ainsi des points plus nouveaux que ceux que l'on rencontre dans ses œuvres achevées à commencer par *La Contribution à la critique de l'économie politique* et par le livre I du *Capital*. Il en résulte que, politiquement, les *Grundrisse* – ce monologue intérieur que Marx établit entre son époque et lui-mêmesont un livre plus en avance que les deux autres, un texte qui amène plus directement, à travers des pages inattendues et toutes pratiques, à des conclusions politiques d'un nouveau genre. Examinons par exemple comment Marx, avant d'arriver au concept de travail vivant et donc avant de s'attaquer à l'origine du rapport d'échange entre capital et travail, pose le problème en ces termes : *was ist unter « Gesellschaft » zu verstehen?* « Rien n'est plus faux que la façon dont les économistes, ainsi que les socialistes, considèrent la société et son rapport avec les conditions économiques. » Ainsi Proudhon ne voit aucune différence, pour la société, entre capital et produit. Mais la différence entre produit et capital ne tient-elle pas au fait que le produit, comme capital, exprime une relation déterminée, caractéristique d'une forme historique de la société ? « Considérer ainsi les choses du point de vue de la société, cela signifie tout simplement négliger les différences

qui, précisément, expriment le *rapport social* (rapport de la société bourgeoise). La société ne se compose pas d'individus ; elle exprime la somme des rapports et des conditions dans lesquelles se trouvent ces individus les uns vis-à-vis des autres[99]. » Cette définition de la société est importante si l'on veut caractériser la substance sociale, commune à toutes les marchandises, comme s'il s'agissait d'individus singuliers. Leur substance commune ne peut plus être leur contenu matériel spécifique, ni leur détermination physique individuelle ; ce doit être au contraire leur forme sociale précisément, le fait d'être le produit d'un rapport social. Mais cette forme – pour autant qu'elle est valeur et quantité déterminée de travail – « on ne peut en parler que si l'on cherche ce qui s'oppose au capital[100] ». La substance commune à toutes les marchandises, c'est le fait qu'elles sont toutes socialement du travail objectivé. « Le seul travail qui se distingue dès lors du travail objectivé, c'est le travail *non objectivé*, c'est-à-dire celui qui est en train de s'objectiver, le *travail* sous sa forme *subjective*. On peut également opposer le *travail objectivé*, c'est-à-dire celui qui est *présent dans l'espace* en tant que travail *passé* (*vergangne*), au travail *présent dans le temps*. Pour être présent dans le temps et vivant, il ne peut être qu'un *sujet vivant* (*lebendiges Subjekt*), en existant comme faculté et possibilité, donc comme ouvrier (*als Arbeiter*[101]). » Nous avons déjà vu que, dans *Les Fragments de la version primitive de la contribution à la critique de l'économie politique*, qui datent de la même période que les *Grundrisse*, Marx ne dira plus synthétiquement : « Le seul élément qui s'oppose au travail objectivé (*vergegensändlichte*), c'est le *travail non-objectif* (*ungegenständliche*), c'est-à-dire le travail *subiectif* (*subjektive*)[102] ».

Le travail subjectif opposé au travail objectivé, le travail vivant opposé au travail mort, voilà quelle est l'opposition du travail au capital : le *travail* en tant que non-capital *(die Arbeit als das Nicht-Kapital*).

99 K. Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, t. I, p. 212, traduction modifiée.
100 *Ibid.*, p. 219 (note).
101 *Ibid.*, pp. 219-220.
102 *Ibid.*, t. II, p. 652.

Ses caractéristiques fondamentales sont au nombre de deux, et toutes deux montrent toujours le travail comme négation de quelque chose, comme un *Nicht* au cœur d'un réseau de rapports sociaux positifs, qui contient en lui la possibilité de leur développement comme celle de leur destruction[103]. « En tant que *non-capital*, le travail a les caractéristiques suivantes : a) *il n'est pas du travail objectivé*. Il a donc tout d'abord un rapport négatif. Il n'est pas non plus matière première, ni instrument de travail, ni produit brut : le travail est séparé de tous les moyens et matières du travail et privé de tout objet extérieur. Le travail vivant est donc *abstrait* des éléments de sa propre réalité (il est par conséquent non-valeur) ; ce dépouillement complet, cette privation de toute objectivité font que le travail existe comme pure subjectivité. Le travail est la *pauvreté absolue* (*absolute Armut*), non seulement parce qu'il n'a pas de richesse matérielle, mais parce qu'il en est exclu. En d'autres termes, le travail, en tant que non-valeur (*Nicht-Wert*), est simple valeur d'usage objective ; sans un médiateur cette objectivité reste attachée à une personne : elle coïncide directement avec la personne du travailleur. Étant purement immédiate, cette objectivité est aussi non-objectivité immédiate. Autrement dit, l'individu n'a aucune objectivité en dehors de son existence immédiate. b*) Il n'est pas du travail objectivité et n'a pas de valeur*, ce qui engendre un rapport positif. Certes, le travail a d'abord un rapport négatif à lui-même : il est le travail non objectivé, c'est-à-dire sans objet ; il a donc une existence purement subjective. Mais si le travail n'a pas d'objet, c'est une activité ; s'il n'a pas une *valeur* en lui-même, c'est la *source vivante* de la valeur. La richesse générale est une réalité objectivée dans *le Capital*, mais elle existe comme possibilité générale *(allgemeine Möglichkeit*) pour le travail, et elle se forge dans l'activité. » Il n'est nullement contradictoire – poursuit Marx – que « le travail ait d'une part pour *objet la pauvreté absolue*, et d'autre part pour sujet et activité la *possibilité générale* de la richesse ». Ou plutôt cela est totalement contradictoire, mais précisément en raison du fait que le travail en lui-même est la contradiction du capital. Et avant tout une contra-

103 *Ibid.*, t. I, pp. 242-243.

diction en elle-même : du travail abstrait qui a une valeur d'usage. Bien plus : travail pur et simple (*schlechthin*) qui est la seule valeur d'usage qui s'oppose purement et simplement au capital. C'est-à-dire *le travail en tant qu'ouvrier* : « totalement indifférent à la particularité de son travail », bien qu'il soit « capable de faire face à n'importe quelle destination ». L'intérêt de l'ouvrier va toujours au travail en général, jamais au caractère déterminé que prend celui-ci.

Ce caractère déterminé n'est en effet une valeur d'usage que pour le capital. Et c'est pour cette raison précisément, que de même que le travail n'est travail que dans la stricte mesure où il est opposition au capital, l'ouvrier n'est ouvrier que dans la stricte mesure où il est opposition au capitaliste. « C'est pourquoi le capitaliste et l'ouvrier se situent chacun à une extrémité opposée du rapport de production, et ce d'autant plus nettement que le travail perd tout caractère de spécificité et d'art (*Kunstcharakter*) ; le travail devient donc de plus en plus abstrait et indifférent, et l'activité de l'ouvrier de plus en plus mécanique et donc indifférente, à sa propre forme. L'activité est purement formelle (*formelle*) ou ce qui revient au même purement substantielle (*stoffliche*), indifférente à sa forme, activité en générale[104]. »

Arbeitsprozess in das Kapital aufgenommen[105] : « Au travers de l'échange avec l'ouvrier, le capital s'approprie le travail lui-même, qui devient l'un de ses éléments constituants, et le travail se met à donner vie (*befruchtende Lebendigkeit*) à des objets morts qui se contentent d'être sans plus (*nur daseiende und daher tote*). » A ce stade le capital ne peut plus continuer à s'identifier passivement, en tant qu'argent, au travail objectivé ; il doit établir un rapport actif, en tant que capital, avec le travail vivant, avec « le travail qui existe comme procès et comme activité ». Il est en fait cette différence qualitative entre la substance dont il est fait et la forme sous laquelle il se présente également comme travail. C'est à la fois le procès de cette différenciation (*Unterscheidung*) et du dépassement (*Aufhebung*) de celle-ci : par ce moyen « le capital devient ainsi procès ». « Le travail est le levain jeté

104 *Ibid.*, p. 244.
105 *Ibid.*, p. 245.

dans le procès productif qui entre ainsi en fermentation (*zur Gärung*). D'une part, la matière composant le capital doit être travaillée, c'est-à-dire consommée par le travail ; d'autre part, la pure subjectivité du travail – simple forme – doit être abolie (*aufgehoben*) et objectivée dans cette même matière (*Material*) du capital. Le rapport du capital avec le travail, du travail objectivé avec le travail vivant ne peut être en général que le rapport du travail avec sa propre objectivité, avec sa matière (*Stoff*). Dans ce rapport le capital se présente, lui, comme passivité face au travail, c'est-à-dire que son existence passive (*sein passives Dasein*), en tant que substance particulière, entre en rapport avec le travail en tant qu'activité formatrice… Entre le travail et la matière du capital, c'est-à-dire le travail objectivé, il ne peut y avoir que deux rapports : celui de la *matière première*, c'est-à-dire de la substance privée de forme, vis-à-vis du travail qui imprime une forme et un but à ce simple matériau ; et celui de l'*instrument de travail*, moyen déjà matérialisé que l'activité subjective glisse entre la matière première et elle-même, en s'en servant comme d'un guide (*Leiter*) [106]. »

Produktionsprozess als Inhalt des Kapitals [107]. « Dans le premier procès – l'échange entre le capital et le travail –, le travail en tant que tel, existant pour soi, est nécessairement incarné par l'*ouvrier*. Il en va de même ici, dans le second procès ; le capital se présente, lui, comme une valeur existante pour elle-même, pour ainsi dire *égocentrique* (*selbstischer*) (ce qui, dans l'argent, est simple tendance). Mais, le capital existant pour lui-même, n'est-il pas le *capitaliste* ? Divers socialistes affirment cependant qu'ils ont besoin du capital, mais non des capitalistes. C'est supposer que le capital n'est qu'une simple chose et non un rapport de production qui, réfléchi en lui, est le capitaliste. Certes, je peux séparer le capital de tel ou tel capitaliste et le faire passer en d'autres mains. Mais, privé de son capital, il perd sa qualité de capitaliste. On peut donc distinguer le capital de tel capitaliste, mais on ne peut le distinguer *du* capitaliste qui, en tant que tel, fait face à l'ouvrier. De même, tel ouvrier peut cesser lui aussi d'être l'être-

106 *Ibid.*, p. 246.
107 *Ibid.*, pp. 251-253.

pour-soi (*das Fürsichsein*) du travail ; par exemple s'il hérite ou vole de l'argent. Il cesse alors d'être ouvrier. Car en tant que tel, il est uniquement du travail existant pour soi… En incorporant en lui du travail, le capital devient procès de production ; mais c'est d'abord un procès de production *matériel* : c'est un procès de production en général, car il n'y a pas de différence entre le procès de production du capital et le procès de production matériel en général. Sa forme déterminée a entièrement disparu. En échangeant une partie de sa substance (*Sein*) matérielle contre le travail, l'existence (*Dasein*) matérielle du capital se scinde de l'intérieur (*dirimiert in sich*) en objet et en travail : le rapport entre les deux constitue le procès de production, ou plus exactement le *procès de travail*. Nous retrouvons *ici le procès de travail présupposé de la valeur qui en constitue le point de départ* et qui, en raison de son abstraction et de sa substantialité pure, est commun à toutes les formes de production. C'est donc ce procès de travail qui est maintenant *repris par le capital et intériorisé* : il se déroule désormais en son sein et représente son contenu. »

Surplusarbeitszeit : « S'il fallait une journée de travail pour maintenir un ouvrier en vie pendant une journée de travail, le capital n'existerait pas, parce que la journée de travail s'échangerait contre son propre produit : le capital ne pourrait donc pas se valoriser, ni même se conserver. En effet l'autoconservation du capital est aussi son autovalorisation. Si le capital devait, lui aussi, travailler pour vivre, il ne se conserverait pas du fait qu'il est capital, mais en tant qu'il est travail… En revanche, s'il ne faut qu'une demi-journée pour maintenir un ouvrier en vie pendant toute la journée de travail, on obtient directement la plus-value, puisque le capitaliste paie seulement le prix d'une demi-journée. De son côté si l'ouvrier n'a besoin que d'une demi-journée de travail pour vivre un jour entier, il lui suffit de travailler une demi-journée pour mener sa vie d'ouvrier, la seconde moitié de la journée de travail, c'est du travail forcé (*Zwangsarbeit*), du sur-travail. Ce qui, pour le capital, se présente (*erscheint*) comme plus-value, pour l'ouvrier se présente exactement (*erscheint exakt*) comme sur-travail au-delà de ses besoins immédiats nécessaires à le faire vivre en tant qu'ouvrier. Le grand rôle historique du capital est de *produire* ce sur-

travail, temps superflu du point de vue de la simple valeur d'usage, de la simple subsistance. » En ce sens une détermination historique complète du capital présuppose : 1) des besoins suffisamment développés pour que le sur-travail, en sus de ce qui est nécessaire, soit devenu lui-même un besoin général ; 2) un caractère industrieux qui devient propriété commune sous la sévère discipline du capital ; 3) un développement si avancé des forces productives du travail que la possession et la conservation de la richesse générale « d'un côté exigent un temps de travail moindre pour la société tout entière, et de l'autre que la société du travail (*arbeitende Gesellschaft*) ait instauré un procès scientifique en vue de sa reproduction sans cesse croissante, sans cesse plus riche ». Ainsi « cesse d'exister le travail où l'homme fait ce qu'il pourrait laisser faire aux choses pour son compte… Dans sa course éperdue (*rastlose Streben*) à la forme générale de la richesse, le capital pousse le travail au-delà des limites de ses besoins naturels et crée de la sorte les éléments matériels pour le développement d'une individualité riche, aussi universelle (*allseitig*) dans sa production que dans sa consommation, et dont le travail n'apparaît plus comme travail, mais comme plein développement de l'activité : sous sa forme immédiate, la nécessité naturelle y a disparu, parce qu'à la place du besoin naturel a surgi le besoin produit historiquement *(geschichtlich erzeugtes*). C'est pourquoi *le capital est productif, autrement dit un rapport essentiel au développement des forces productives sociales*. Mais il cesse de l'être à partir du moment où le développement de ces forces productives trouve une barrière dans le capital lui-même ».

Voilà le nouveau chemin que Marx lui-même nous propose d'emprunter. Point de départ : le travail comme non-capital, c'est-à-dire le travail en tant que subjectivité vivante de l'ouvrier dressée contre la morte objectivité de toutes les autres conditions de production ; le travail comme ferment vital du capital – autre détermination active qui s'ajoute à l'activité du travail productif. Point d'arrivée : le capital devenu lui-même productif, rapport essentiel au développement du travail comme force productive sociale, et donc rapport essentiel au *développement* de la classe ouvrière, – nouvelle fonction du capital qui met maintenant le développement au service de l'ouvrier. Au milieu

de ce parcours, à mi-chemin de ces deux étapes : le travail comme non-valeur, et précisément pour cette raison, source vivante de la valeur ; misère absolue et précisément pour cette raison possibilité générale de la richesse. Toujours sur-travail et donc par conséquent plus-value – la figure moderne de l'ouvrier collectif qui n'arrive désormais à produire du capital que dans la mesure précisément où il le combat en tant que classe antagoniste.

C'est ce point décisif qu'il faut maintenant cerner. Le procès de production, l'acte même de la production de capital sont en même temps le moment de la lutte ouvrière *contre* le capital : moment spécifique, auquel on est obligé de rapporter tous les autres niveaux génériques de la lutte pour qu'ils deviennent eux aussi féconds. Dans l'acte de la production le rapport de force entre les deux classes penche en faveur des ouvriers. Demandons-nous : pourquoi ? Nous avons vu que c'est un besoin du capital que la force de travail *entre dans* le rapport de production capitaliste, non plus seulement comme force productive *sociale objectivée* dans le capital, mais comme subjectivité vivante et active de l'ouvrier, ainsi associé et objectivé. Lors de l'achat-vente, sur le marché, la force de travail se présente sous deux caractéristiques fondamentales : celle d'être déjà en substance opposée au capital, et celle d'être encore formellement autonome par rapport à lui. Son autonomie, véritable carte de ses droits sur laquelle est inscrit en caractère gothique le mot : liberté, c'est d'être encore en dehors du rapport de production capitaliste. Le moment de l'échange n'est pas uniquement placé sous le signe de la liberté parce que l'acheteur et le vendeur agissent comme des individus libres, mais aussi parce que le capital et le travail se présentent ici, au moins formellement, comme libres l'un de l'autre. Pourtant cette liberté ils doivent la perdre s'ils veulent vivre. C'est en ce sens que Marx voit, dans le passage à la production, la dissolution du capital comme « rapport formel ». Ce qui disparaît en fait c'est précisément l'autonomie réciproque des différents moments du rapport comme forme, ce qui demeure, c'est le rapport lui-même dans son contenu, dans sa réalité crue et immédiate, dépouillée de toute médiation formelle, *de toute idéologie* dirions-nous. Mais le contenu du rapport est donné d'emblée

dans l'opposition antagonique entre travail en puissance et capital en soi, entre la figure brute du travail et celle du capital, à savoir celle de l'ouvrier et celle du capitaliste. À tout moment le contenu du rapport capitaliste est le rapport de classe. Et ce rapport de classe voit dans le déclenchement de la lutte, de la part des ouvriers, le commencement du processus, son moteur permanent, la négation absolue du capital en tant que tel et en même temps l'articulation dynamique de l'intérêt capitaliste. Dans le passage à la production, ce contenu de classe du capital entendu comme « rapport substantiel », se trouve non seulement conservé dans sa substance et libéré de son apparence formelle, mais devient, et « *doit être*, précisément socialisé et objectivé. Il doit *se socialiser* en ce sens que la simple force de travail individuelle doit devenir force productive sociale ou, si l'on veut, force sociale du travail productif. Il doit *s'objectiver* en ce sens que cette force sociale du travail productif doit devenir force productive sociale du capital. Ces deux processus – la socialisation de la force du travail et son objectivation dans le capital – *sont tenus à une seule contrainte* : celle de briser l'autonomie de la force de travail sans détruire son caractère antagonique. L'existence du capital, sa naissance, son développement, toutes ces phases sont liées à la présence de cet antagonisme. Le capital non seulement ne peut pas exister sans force de travail, mais il ne peut pas non plus exister sans socialisation de la force de travail ; non seulement il ne peut pas se passer de la classe ouvrière, mais il ne peut pas non plus se passer de l'introduire à l'intérieur de lui-même comme partie vivante de lui-même. Le procès de socialisation capitaliste a la faculté d'aller très loin, et des possibilités de développement qui semblent illimitées ; il passe du rapport de production au rapport d'échange en amont et au rapport de distribution en aval ; il investit la généralité du rapport social et lui fait continuellement franchir un degré, un niveau, un moment. Pourtant une limite lui est assignée, qu'il ne peut pas dépasser : le processus de socialisation générale ne peut venir à bout des ouvriers comme classe particulière : il ne peut pas et ne doit pas diluer, dissoudre, démembrer la classe ouvrière dans la société ; sa seule possibilité c'est de socialiser toujours plus le *rapport de classe* – tel qu'il est – et donc les ouvriers à l'intérieur de ce

rapport comme classe antagoniste ; du point de vue capitaliste c'est là le moyen de contrôler socialement les mouvements de la classe ouvrière ; du côté des ouvriers c'est là la perspective de leur croissance politique illimitée au regard de la limite infranchissable que le capital se fixe à lui-même.

Ainsi le procès d'objectivation de tout rapport social à l'intérieur du capital porte en lui une charge historique qui accumule une force irrésistible au fur et à mesure qu'il avance : du fétichisme de la marchandise au fétichisme du capital, la réduction de tout ce que la société comporte de vivant à une chose inerte semble s'être déjà pratiquement accomplie à travers toute une époque de violence positive. Pourtant même alors il reste un obstacle insurmontable à ce que cette entreprise soit menée à son terme : Le procès d'objectivation totale ne peut pas arriver à liquider la vie individuelle que possède le travail en tant que sujet actif ; il ne peut pas et ne doit pas réduire ce qui est le ferment vital et productif, qui anime tout, à une objectivité morte et passive ; plus l'objectivation dans le capital de tout ce qui est social s'accroît et progresse, plus doivent s'accroître et progresser à l'intérieur de celui-ci l'activité, l'initiative et le zèle « industrieux » de la classe ouvrière ; du côté capitaliste c'est la condition d'un développement économique rationnel du système, du côté de la classe ouvrière c'est l'occasion de subordonner politiquement les mouvements du capital à elle-même. Le contenu de classe initial se révèle donc de plus en plus présent et déterminant dans le rapport de production capitaliste ; il en est la substance vivifiante parce qu'il en est la contradiction immanente, à savoir précisément l'effort incessant du côté ouvrier d'utiliser subjectivement, c'est-à-dire politiquement, un mécanisme économique objectif. Le processus de socialisation et d'objectivation exacerbent cette possibilité d'un double usage, qui est d'ailleurs contenu dans tout procès de production capitaliste. Du point de vue pratique du capital il n'y a pas d'autre choix possible que celui de *diriger* ces processus en les faisant assumer par la classe ouvrière. Cependant le point de vue pratique ouvrier peut choisir de les assumer *en refusant* la direction du capital. Il est dans une position virtuellement favorable. Il suffit que ce choix ouvrier ne soit pas abandonné à

la spontanéité, qu'il trouve le moyen de s'exprimer dans une puissante organisation subjective pour que le rapport de force se trouve renversé et que la force offensive des ouvriers mette sur la défensive la force de résistance des capitalistes. Dans l'usine, *lors de la* production, les ouvriers marchent pour le compte du capitaliste comme les machines pour celui du capital – avec ceci de plus qu'ils ont la possibilité *de ne pas vouloir* marcher ; à ce moment-là, c'est-à-dire quand le travail se trouve à l'intérieur du capital et en même temps contre lui, le patron collectif est gravement affaibli car il a laissé un moment aux mains de ses ennemis les armes avec lesquelles il les combattait : les forces productives du travail, socialisées et objectivées dans la classe ouvrière. Si l'activité du travail cesse, la vie du capital cesse elle aussi. Une usine arrêtée c'est déjà du travail mort, c'est-à-dire du capital qui dort, qui ne produit pas et ne se reproduit pas. Ce n'est pas un hasard si la grève est la forme permanente de la lutte ouvrière, forme première qui se développe mais ne se renie jamais. Et cette constatation élémentaire possède la force immense des choses simples : qui dit grève dit arrêt de l'activité de la part du travail vivant, sa réduction au travail mort et ainsi son refus d'être du travail ; la grève c'est donc la distinction, la séparation et l'opposition entre travail et capital qui disparaissent ; c'est la menace la plus terrible qui puisse être portée à la vie même de la société capitaliste. De la part du travail vivant refuser l'activité c'est récupérer son autonomie que le procès de production doit justement briser. Et c'est chose que le capital ne peut pas supporter. Il doit maintenir le travail séparé de lui-même et en opposition à lui-même en tant que celui-ci est puissance économique, mais il doit en même temps le subordonner à son pouvoir en tant qu'il est puissance politique. C'est-à-dire que le capital doit s'opposer à lui-même la force de travail sans pour autant laisser à la classe ouvrière son autonomie ; il doit considérer la force de travail elle-même comme classe ouvrière, *mais à l'intérieur* du rapport de production capitaliste ; c'est seulement *en le contrôlant* qu'il lui faut conserver et reproduire à l'échelle élargie le rapport de classe. Telle est la chaîne qui parcourt toute l'histoire moderne du capital. Briser en un point la chaîne de ce contrôle, voilà quel doit être la stratégie actuelle de la révolution ouvrière.

Aujourd'hui l'objectif de départ que doit se fixer la lutte c'est que se dégage l'autonomie *politique* des mouvements de classes de part et d'autre : ici on retrouve tous les problèmes de l'organisation ouvrière. L'effort du capital est d'enfermer à l'intérieur du rapport économique le moment de l'antagonisme, en incorporant le rapport de classe dans le rapport capitaliste, comme son propre objet social. L'effort ouvrier doit par contre viser sans cesse à briser précisément la forme économique de l'antagonisme ; il doit se fixer comme objectif quotidien la restitution de son contenu politique à chaque occasion élémentaire d'affrontement ; il lui faut *donc faire opérer subjectivement le rapport capitaliste dans le rapport de classe*, concevoir le capital comme rapport de production, c'est-à-dire toujours et seulement comme un moment de la lutte ouvrière. C'est par ce moyen *que l'activité vivante du travail* elle-même, socialisée par le capital et objectivée en lui, peut être mise brutalement au service de l'entreprise de destruction positive que le point de vue ouvrier porte matériellement en lui. Ce levain vital qu'est le travail ouvrier n'est en fait rien de plus que son *antagonisme*. Et son antagonisme n'est rien d'autre que son caractère antithétique, sa position de négation permanente, un non continuellement réaffirmé, un refus de tout qui, laissé à sa spontanéité, cravache le capitaliste, le fait courir et se répéter à lui-même comme le remarquait Marx –, en avant, en avant ; mais que ce *non* soit canalisé dans les digues d'acier de l'organisation pour la révolution, et il dresse contre lui le barrage économique du capital qui lui barre le chemin, puis politiquement en donne l'assaut, pour l'emporter et le détruire.

Nous partons de l'hypothèse suivante : le capital est désormais parvenu à retrouver la loi naturelle de son propre développement social. Dans ces conditions, le dernier mot de la pensée ouvrière ne consiste plus à dévoiler *la loi économique des mouvements de la société capitaliste*. À ce stade toute phase de déroulement du capitalisme doit être traduite sur-le-champ en possibilité pratique de sa destruction. Les lois de développement du capital doivent être lues comme lois du développement capitaliste de la classe ouvrière, à savoir comme organisation des ouvriers par le capitaliste. Il existe *un fétichisme de la force de travail* qui s'attache aux producteurs de capital dès que

ceux-ci commencent à produire du capital social. Il s'agit avant tout de supprimer violemment dans la lutte cette nouvelle forme d'idéologie bourgeoise, qui subordonne le travail au capital : c'est ainsi que l'on retrouvera le terrain politiquement décisif pour battre les capitalistes. Il s'agit ensuite de partir, sur ces bases, à la découverte *des lois politiques des mouvements de la classe ouvrière* qui soumettent à elles-mêmes le développement matériel du capital : on retrouvera ainsi ce qu'est, du point de vue ouvrier, la véritable tâche théorique. Dès lors le capitalisme ne doit plus nous intéresser que comme système historique de *re*-production de la classe ouvrière.

10. Le mot d'ordre : la valeur-travail

C'est le point décisif du *renversement stratégique*. Il ne se traduira pas encore par une recherche « sur le tas ». Il n'a pas le pouvoir immédiat d'ensemencer quelque chose dans le désert actuel du marxisme contemporain. Ce n'est pas à ce dernier qu'il faut s'adresser. Seule, une extraordinaire expérience politique, guidée tactiquement par ce nouveau critère stratégique pourra faire éclater une fois pour toutes, la croûte d'opportunisme, de renoncement, d'obéissance passive à la tradition qui n'accepte que les innovations proposées par le camp adverse ; croûte sous laquelle le point de vue ouvrier a été enseveli depuis plusieurs décennies. Seules les forces nouvelles qui produiront cette expérience pratique, et qui seront renouvellées par elles, seront à même de conduire jusqu'au bout l'entreprise de reconstruction théorique et le travail de mise en forme scientifique. N'allons pas nous imaginer que le contraire soit possible. Se borner à révéler le cours possible de la lutte nouvelle, n'apporte pas de changements dans les conditions réelles de celle-ci. En revanche si guidé par ce nouveau point de vue, l'on modifie réellement ces conditions, on remporte une victoire décisive même si c'est pour plus tard. Il faut de nouveau passer ici par une porte étroite. Chaque fois que le point de vue ouvrier progresse, il lui faut toujours démontrer par l'exemple de la pratique ce qu'il propose en théorie ; de par sa nature même il est amené à placer *la politique* avant *la science*. C'est la raison pour laquelle la science ouvrière ne s'offrira jamais à l'appréhension du « savant » sous une

forme autosuffisante et achevée. Que le point de vue ouvrier soit une science, cela est déjà en soi une contradiction.

Pour ne pas en être une, il ne doit pas se contenter d'être une science, la possession de connaissance et la prévision des phénomènes ; il lui faut être révolution, procès actif de renversement des faits. Un siècle après, il n'est pas surprenant mais normal que l'économiste, lisant Marx, continue d'y découvrir des erreurs économiques, l'historien des erreurs historiques, le politicien des erreurs politiques et ainsi de suite. Rien de surprenant car aux yeux de l'économiste, de l'historien et du politicien traditionnels, il s'agit bien d'erreurs en bonne et due forme. Mais aucun d'eux ne se demande s'il lui est permis de juger Marx de son propre point de vue et de celui de sa discipline. Si l'on réduit l'œuvre de Marx à un simple phénomène d'histoire des idées, alors on peut se payer le luxe d'être plus ou moins marxiste, chacun selon ses propres idées. Mais si l'on considère cette œuvre comme un moment pratique de la lutte de classe, il s'agit de n'être marxiste que dans un sens simple et brutal : celui de militants révolutionnaires rangés du côté ouvrier. Comprenons bien qu'alors les conséquences pèseront lourd sur le terrain purement objectif de la science. Face à cette dernière consacrée et reconnue, on devra accepter de travailler sur un projet clandestin et entièrement différent. Et les résultats ne pourront donc pas souvent subir une confrontation avec celle-ci. Nous qui cherchons, nous réclamons le droit d'être méprisés par les chercheurs professionnels. Au sein de la société capitaliste, le travail de recherche et la science du point de vue ouvrier doivent revendiquer en pleine connaissance de cause l'honneur d'être isolés. Ce n'est que de la sorte qu'ils réussiront tranquillement à livrer, aux mouvements de la classe qui est la leur, la connaissance de la force offensive dont elle a besoin, restituant ainsi aux ouvriers ce que Marx déjà, et ce n'est pas un hasard, leur avait indiqué comme choix irrécusable : « l'honneur d'être un pouvoir conquérant (*die Ehre eine erobernde Macht zu sein*) [108] ».

Proposer aujourd'hui un renversement de priorité historique

108 K. Marx, F. Engels, *Werke*, *op. cit.*, vol. 8, p. 157.

entre capital et travail, se mettre à voir le capital comme *fonction* de la classe ouvrière, ou plus précisément le système économique capitaliste comme un moment de développement politique de la classe ouvrière, et donc briser et retourner dans la recherche l'histoire subalterne des mouvements ouvriers, pour récupérer, dans la pratique, la possibilité d'imposer par la force au capital ses propres mouvements : une telle méthode n'est pas différente de celle à laquelle recourait Marx lorsqu'il prenait à son compte la loi de la valeur du travail pour l'interpréter, la mener à son accomplissement et l'utiliser à des fins qui n'étaient pas exclusivement celles de son analyse, mais celles plus générales de la lutte de *sa* classe. Marx n'a pas découvert la loi de la valeur-travail. Il l'a trouvée déjà formulée dans ses lignes fondamentales par la pensée de son époque. Pensée qui était celle, il est vrai, de la *bourgeoisie* d'alors, mais justement des secteurs les plus avancés de la bourgeoisie industrielle qui, engagée dans une lutte mortelle contre la survivance passive du passé, avait intérêt à présenter ses propres théories comme « l'essence scientifique » des rapports économiques. S'en tenir simplement au fait, c'était en l'occurrence rompre déjà le vieil équilibre. D'autre part c'est précisément dans la mesure où *cette* science bourgeoise s'en tenait aux faits, qu'il était possible d'entretenir un rapport fécond avec elle.

Et le *fait*, la donnée, que cette science essayait d'imposer, de la façon la plus crue, à l'attention politique d'alors c'était, et ce n'est pas un hasard, le nouveau noyau économique et politique en même temps, du rapport travail/valeur et travail/capital. Il ne s'agit pas ici d'accréditer la thèse historique illusoire d'une bourgeoisie qui n'aurait pas peur de dire la vérité quand elle est révolutionnaire, et qui deviendrait d'autant plus menteuse qu'elle se fait réactionnaire, gentille avant d'avoir pris le pouvoir, et méchante une fois qu'elle le détient ; ce sont des fables pour enfants allant à l'école primaire du matérialisme historique. Le réalisme de la pensée bourgeoise classique n'est pas un fruit isolé de l'âge d'or du capital : il se produit chaque fois que les secteurs capitalistes les plus avancés ont décidé d'attaquer et de battre les secteurs capitalistes les plus arriérés *sur le terrain ouvrier* ; c'est-à-dire chaque fois qu'ils laissent et doivent

laisser jouer l'articulation ouvrière du développement capitaliste d'une manière directe et ouverte. Alors il redevient même possible de renverser certains résultats scientifiques conquis par le point de vue adverse pour s'en servir pour le compte des ouvriers. C'est pourquoi le cynisme bourgeois de Ricardo, sur les conditions de travail aptes à assurer un profit, a été plus utile à Marx que toutes les pleurnicheries de la littérature communiste sur la misère des classes laborieuses.

Dès que Marx refuse la notion du travail comme *source de la richesse* et pose pour concept du travail *la mesure de la valeur*, l'idéologie socialiste est définitivement battue et la science ouvrière prend naissance. Et ce n'est pas un hasard si aujourd'hui l'alternative est toujours celle-ci.

Le travail ne crée rien, ni la valeur, ni le capital et par conséquent il n'a pas à revendiquer à quiconque la restitution du fruit intégral de ce qu'« il a créé ». Combien de fois Marx ne dit-il pas que le travail est présupposé par le capital et *en même temps* le présuppose à son tour ? Et cela veut-il dire autre chose que le fait élémentaire que le capital pour devenir tel, c'est-à-dire rapport de production, présuppose la force de travail, et que la force de travail, pour travailler, c'est-à-dire pour produire, présuppose les conditions de travail ? Et il ne s'agit pas de présupposés réciproques et simples, statiques, dirions-nous. Nous parlons d'une opposition de classe dynamique, éminemment mobile, et jamais apaisée qui voit alorset c'est le point essentiel – *une seule* classe, force active de travail vivant et masse sociale de prolétaires, s'opposer d'abord longtemps aux conditions inertes du travail en tant que capital en soi, c'est-à-dire capitaliste individuel, jusqu'à ce qu'elle l'ait contraint à vivre et à se constituer lui-même, suivant le modèle qu'elle lui offre, en classe antagoniste. Il faut alors en passer par un concept du travail entendu comme moment d'*homogénéisation* des faits sociaux, comme *étalon mesure* des valeurs, comme réduction à *l'unité vivante* de tout ce qui dans la société capitaliste est à la fois multiple et mort ; un tel passage par le travail acquiert une importance fondamentale et inéluctable. Le travail peut uniformiser les faits entre eux dans ce sens que la masse prolétaire où il se trouve au départ est la seule force *homogène* qu'offre la société. Le travail

peut mesurer la valeur, parce que l'articulation ouvrière se trouve d'emblée présente dans toutes les structures décisives qui mettent en mouvement la machine capitaliste ; il est mesure objective de la valeur dans la mesure où il représente un *contrôle* potentiel sur le capital. Si le travail peut réduire tout à lui-même et ainsi rendre la vie à tout, c'est que le mouvement de classe qu'il exprime possède une direction antagonique univoque, et un seul ennemi à battre par la seule *force offensive* disponible. En ce sens il est vrai que la substitution opérée entre travail et force de travail change la nature de la loi de la valeur telle que Marx l'a trouvée et telle qu'il l'a laissée. Mais à la seule condition qu'on ne réduise pas la force de travail à une marchandise ordinaire dans l'analyse économique, mais qu'on fasse, politiquement, ressortir son caractère de marchandise particulière. Et nous pouvons dire désormais que la particularité de la marchandise force-de-travail – la *possibilité* d'une valorisation plus grande que sa valeur *réelle* – coïncide avec le fait qu'elle est du travail vivant associé par le capital et objectivé en lui, et donc qu'elle est non seulement classe ouvrière tout court, mais aussi classe ouvrière à l'intérieur du rapport de production capitaliste : non pas le travail qui crée de la richesse et la revendique pour lui-même, mais les ouvriers qui, en tant que classe, produisent du capital, et comme classe, peuvent se refuser à le produire. Le caractère particulier de la force de travail comme marchandise se révèle comme n'étant plus une donnée économique passivement incorporée à l'existence de l'ouvrier, mais comme *une possibilité politique* active que la classe ouvrière possède en son pouvoir, par sa seule présence de partie vivante à l'intérieur du capital. Ainsi la valorisation de la force de travail au-delà de sa valeur, la contrainte moderne du sur-travail, l'extorsion industrielle de plus-value, ces lois économiques du mouvement de la société capitaliste, il nous faut de nouveau entièrement les découvrir comme des lois politiques du mouvement de la classe ouvrière*, les plier* sous la force subjective de l'organisation pour qu'elles servent brutalement les besoins révolutionnaires objectifs de l'antagonisme et de la lutte. Nous devons comprendre que même ce renversement du contenu de la loi du développement ne se produira pas immédiatement par sa seule force spontanée. Il est certain que la

spontanéité, dans ce cas, joue dans le sens opposé – comme elle l'a fait jusqu'à maintenant – ; elle va vers une dissolution progressive de toute volonté politique subjective dans les rouages d'acier du mécanisme économique. Pour renverser cette tendance, un simple *appel stratégique*, y convient tout théoriquement, ne suffit pas. Nous serons donc forcés d'emblée de nous occuper à préparer tactiquement le terrain sur lequel il nous faudra planter habilement, pour que les racines s'y enfonce profondément, *la praxis la plus subversive* qui ait jamais été conçue à ce jour : doublement subversive ; et contre le pouvoir du capital tout d'abord, et contre la tradition du mouvement ouvrier ensuite.

Certes, la loi marxienne de la valeur-travail ne contient pas implicitement tout ceci en elle-même. Et pourtant si nous la considérons comme nous voulons le faire, comme la première utilisation au plein sens du terme d'un modèle d'hypothèses de la science ouvrière, nous pouvons y trouver plus que ce que Marx lui-même a voulu y voir. À ce stade les lamentations des économistes sur l'absence de fonctionnement de la loi, dans les rapports réels, sont balayées par la réalité des faits eux-mêmes tels qu'ils se présentent d'un point de vue politique ouvrier. Et que sont ces faits sinon les données très simples et très élémentaires que nous fournit le bon sens de la lutte de classe ? En effet la loi de la valeur travail, à partir du moment où Marx la pense, devient tout autre chose que ce qu'elle était jusqu'alors. De loi des mouvements de la société capitaliste qu'elle était – loi découverte par la science bourgeoise la plus avancée –, elle devient loi des mouvements de la classe ouvrière, c'est-à-dire moment d'offensive pratique et d'agression matérielle contre la société capitaliste en elle-même ; et cela, non plus du seul point de vue théorique qu'aurait une science ouvrière opposée, mais du point de vue politique d'un mouvement révolutionnaire pouvant être organisé. C'est alors que la science bourgeoise se met à découvrir les contradictions que contient la loi. C'est vrai : en prenant à son compte la loi de la valeur, Marx l'a vraiment mise en crise. Après lui, du point de vue de la science économique objective, la loi de la valeur ne fonctionne effectivement plus. On n'a pas le droit d'entraîner Marx avec la crise de cette loi, c'est-à-dire avec son écroulement économique. On ne peut en effet

reprocher à Marx ce qu'en revanche on peut reprocher à Ricardo, à juste titre. Voilà pourquoi aujourd'hui, toute défense ou tentative de justification de la théorie marxienne de la valeur – même chez les gens les plus sérieux comme Sweezy ou Pietranera – s'avèrent politiquement improductives, c'est-à-dire neutres dans la pratique ; car elles sont menées sur le terrain objectif de l'économie. Pour Marx, la valeur-travail est une thèse politique, un mot d'ordre révolutionnaire ; et non une loi de l'économie ou un moyen scientifique d'interprétation des phénomènes sociaux ; ou plutôt elle est ces deux dernières choses sur la base des deux premières et comme leurs conséquences. En ce sens, il faut répéter que la loi de la valeur est véritablement une erreur économique du point de vue du capital, c'est-à-dire du point de vue de sa *propre* science.

Et les instruments modernes de cette science ont bien identifié les difficultés internes de la loi. Mais le rapport correct est à situer entre la loi et son objet. Et l'objet, chez Marx – et c'est là que réside la simplicité et la difficulté de la chose –, ce n'est pas le monde économique des marchandises, mais le rapport politique de production capitaliste. Arrive l'économiste, et l'on referme *Le Capital* à la première section, car la théorie marxienne de la valeur n'explique pas les prix. C'est l'éternelle prétention bourgeoise de vouloir « *la science de la science* » en expliquant *a priori* tous les phénomènes qui sont en contradiction apparente avec la loi. C'est aussi le vice historique invétéré des intellectuels qui prennent *Le Capital* pour un « traité d'économie politique », alors qu'il n'est rien d'autre qu'une « critique de l'économie politique », à savoir une critique de ses instruments et de ses buts scientifiques, en vue de préparer de nouveaux instruments pour de nouveaux buts, les uns et les autres étant au-delà des limites de la science. Dans ce cas, valeur-travail cela veut dire qu'on *a d'abord la force de travail, puis le capital* ; c'est-à-dire le capital conditionné par la force de travail, mû par elle, et en ce sens, valeur *mesuré* par le travail. *Le travail est mesure de la valeur parce que la classe ouvrière est condition du capital*. C'est cette conclusion politique qui est le vrai présupposé et le véritable point de départ de l'analyse économique marxienne. La reconstruction du concept de travail, opérée par Marx

possède une différence qualitative qui la sépare de ses propres sources théoriques Hegel et Ricardo –, et renvoie en même temps aux expériences concrètes de la lutte ouvrière comme à leur véritable amorce de solution pratique ; celle-ci consiste en ce que Marx tend à privilégier et à rendre déterminant le rapport de classe, au regard de tous les autres rapports sociaux au sein desquels se trouve le rapport du capital avec *la partie ouvrière* de lui-même. Le moment de médiation qui, dès lors, va enrichir précisément le problème, réside dans la possibilité de lier en une seule gerbe, à l'intérieur de la société capitaliste*, le travail comme mesure de la valeur* – premier élément unifiant, indispensable même à une connaissance bourgeoise des phénomènes sociaux et *la classe ouvrière comme articulation du capital* – facteur préalable à l'organisation du système de production capitaliste. Nous disons que cette articulation ouvrière de la production capitaliste exprime encore aujourd'hui, sans pour autant les résoudre et sans non plus les utiliser, les contradictions bourgeoises de la loi de la valeur-travail. Ceci nous dicte une formulation nouvelle de cette même loi, ou, ce qui revient au même, une explicitation parfaite de son contenu. Le point de vue ouvrier n'a plus pour exigence de donner une solution économique aux problèmes théoriques de la valeur-travail ; il ne recherche qu'un débouché politique au rapport qui existe dans la pratique entre la classe ouvrière et le capital.

« Développer *de quelle façon* la loi de la valeur s'impose » : c'est en cela que consiste encore aujourd'hui, selon les indications de Marx, le but que doit se fixer la science ouvrière. À une seule condition : que ce développement ne se trouve pas pris au piège des fausses contradictions de la science économique. *La façon* dont la loi s'impose c'est un problème d'organisation politique du rapport de classes. Et partout où existe, dans le procès de production, un rapport de classes, il faut découvrir le fonctionnement effectif du contenu de cette loi tout en établissant les formes politiques par lesquelles on peut l'imposer subjectivement. La loi de la valeur-travail, dans l'interprétation qu'en donne Marx, ne peut pas en fait être extrapolée à partir du rapport de production capitaliste et du rapport de classes qui le fonde. Voilà pourquoi, nous prétendons que là où les lois du marché n'existent

plus, la loi de la valeur fonctionne toujours. Cela ne veut-il pas dire qu'au sein du rapport de production, la lutte de classe subsiste encore et toujours ? C'est le paradoxe historique du « socialisme » réalisé : sa fidélité orthodoxe aux instruments d'analyse marxistes est en train de lui faire découvrir en lui-même, une par une, la présence vivante de toutes les lois classiques du développement du capital. La réponse affirmative donnée à la question d'un fonctionnement possible ou non de la loi de la valeur dans une économie planifiée au sens socialiste, a consistué un tournant fondamental. Au stade actuel de la recherche, si nous voulons avancer sur ce terrain, même avec prudence, de manière à rompre une inertie intellectuelle qui enferme le point de vue ouvrier dans les barrières d'un opportunisme politique désormais inutile, il nous faut poser, sous forme de problème, ce sujet de scandale : que l'on puisse parler de *fonctionnement économique objectif* de la loi de la valeur-travail, et qu'on ne puisse le faire à bon droit que dans la société qui dit avoir réalisé le socialisme. Si en fait, nous disposons et agençons – comme il est légitime de le faire – valeur et capital d'un côté, travail et classe ouvrière de l'autre, et si nous disons que le plein épanouissement de la forme moderne de la loi de la valeur-travail, se présente aujourd'hui comme l'articulation ouvrière du développement capitaliste, il faut en conclure qu'un déploiement de la loi *est possible* partout où le capital existe comme rapport de production, et que la *façon* dont cette loi s'impose *de fait* aujourd'hui, a pour condition historique une gestion formellement ouvrière du rapport de production capitaliste. Expliquons-nous : Là où le fonctionnement des lois du développement du capital est placé ouvertement sous la direction subjective de la classe des capitalistes, la façon dont les ouvriers pèsent sur le développement *ne peut* s'imposer *qu*'à travers les différentes formes, pleinement ouvertes et subjectives, de la *lutte ouvrière*. Dans ce cas, le capitaliste n'éprouve pas le besoin, de son côté, de se référer à la loi de la valeur pour opérer ses calculs économiques, car il n'a pas intérêt à faire fonctionner la classe ouvrière comme moteur politique actif de l'ensemble du processus ; il lui suffit de l'utiliser économiquement, telle quelle dans le procès de production. En revanche, là où, en raison d'un concours de circonstances historique-

ment déterminées, un noyau dense de classe ouvrière se trouve être l'unique force sociale homogène, capable d'*entraîner* le développement du capital, les conditions sont réunies pour que s'impose objectivement dans le travail un étalon de mesure de toute valeur, et dans la classe ouvrière une articulation à ce point matérielle du capital qu'elle ne peut plus s'exprimer dans les formes ouvertement subjectives de la lutte. Il nous faut avoir le courage de nous convaincre du caractère historiquement réel de cette absurdité *: le pouvoir politique du capital peut revétir la forme d'État ouvrier*. Lorsque le mode selon lequel les ouvriers pèsent sur le développement du capital et le conditionnent, sort du simple rapport de production pour investir le rapport social dans sa totalité, il provoque et *s'impose à lui-même*, au besoin par une rupture révolutionnaire, une dictature de classe en son nom. Attention : l'articulation ouvrière du capital existe toujours. Mais dans le capitalisme d'aujourd'hui, elle fonctionne comme une *lutte* tandis que dans le socialisme d'aujourd'hui, elle fonctionne comme une *loi*. Il en découle de nouveau toute une série de paradoxes. Le capitalisme se présente comme le terrain politique définitif dans lequel se développe effectivement le rapport de classes, le socialisme comme forme possible d'une régulation économique statique de ce rapport. Face au capitalisme, le socialisme ne parviendra pas à perdre son caractère d'expérience provisoire de gestion du capital. Le premier a choisi pour prix direct de l'activité du travail vivant, le choc frontal avec la classe, qu'il a, dans une seconde phase, institutionnalisé au bon moment. Le second a devancé ces formes politiques institutionnelles, grâce à une sorte d'autocontrôle ouvrier, mais il l'a payé par la passivité de masse des ouvriers face à « leur » système. Ainsi, l'économie capitaliste s'avère riche de possibilités infinies pour les lois politiques des mouvements de la classe ouvrière, tandis que l'État socialiste se présente comme l'organisation juridiquement fermée de la passivité collective. Cependant il ne faut pas se tromper là-dessus. La lutte de classe prend sans doute des *formes* plus directes et plus vives dans le capitalisme d'aujourd'hui, mais le niveau atteint par le *contenu* de cette lutte est peut-être plus élevé au sein des structures socialistes actuelles. Lorsqu'elle prend un caractère de masse, socialement, la passivité

peut être une forme très haute de lutte ouvrière. Il ne faut jamais confondre l'absence de formes de lutte ouvertes, avec l'absence de lutte elle-même. Plus le mécanisme économique de développement devient purement objectif, plus le refus ouvrier de l'exploitation a tendance à suivre et non pas à précéder les lois de mouvement du capital, *s'il est contraint à la spontanéité*. Ainsi là où le rapport de production capitaliste a atteint un haut degré de socialisation, ce n'est plus seulement la classe ouvrière comme force productive sociale, mais aussi la lutte de classe et, de plus, l'organisation elle-même de l'antagonisme ouvrier, qui se présentent comme matériellement incorporés au capital comme partie intégrante de lui-même et comme moment de son propre développement. Mais le niveau atteint par le *capital social* n'est pas l'apanage exclusif de la solution socialiste aux problèmes du capital ; il embrasse en même temps le capitalisme classique, dirions-nous, lorsqu'il est arrivé à son stade le plus avancé. Tout laisse croire, cependant, que le niveau du capital social constituera, à la limite, le point de rencontre et de réunification entre les deux grands systèmes. En ce sens, on peut prévoir que le capital, à long terme, utilisera en son sein les expériences de construction du socialisme elles-mêmes. À moins qu'une reprise autonome de la lutte de classe du côté ouvrier qui serait sa propre expérience révolutionnaire n'intervienne pour bloquer le processus et le renverser en un point choisi stratégiquement et préparé tactiquement. La *théorie d'une rupture en un point moyen du développement* doit sciemment rechercher son application pratique à partir de ce réseau de conditions historiques. C'est uniquement pour nous préparer à cette application pratique et à cette expérience concrète qu'il est alors important de connaître la nature de la tendance objective du processus laissé à lui-même. Obéir passivement à cette objectivité ; laisser le capital choisir le domaine de ses lois économiques d'acier pour terrain de lutte ; renoncer à exalter, à travers l'organisation, le refus politique des ouvriers comme classe, ce qui du point de vue capitaliste est irrationnel ; et donc renoncer à faire fonctionner de façon subversive l'articulation ouvrière du capital *en dehors de celui-ci*, par une intervention subjective exacerbée ; voilà aujourd'hui quelles sont les erreurs fatales du

mouvement révolutionnaire. Plus on y réfléchit, plus on découvre que dans le « purgatoire de la révolution », le point de vue ouvrier est en train d'expier tous ses péchés d'économicisme, d'objectivisme et de subordination politique opportuniste aux mouvements du capital.

11. La classe

À l'arrière plan de la classe des capitalistes, et avant elle, il y a le capital. Le capital ne constitue pas à lui tout seul une classe sociale. Il a besoin d'avoir devant lui la classe ouvrière déjà formée. Mais même lorsqu'il a atteint son expression subjective, en étant devenu une classe, ce qui guide le processus demeure toujours un objet, une chose, un rapport matériel qui prend la forme d'un rapport social, bref un mécanisme de développement. L'idéologie bourgeoise crie encore au scandale, mais le fétichisme, la réification et l'aliénation sont des données permanentes de l'histoire du capital. Simplement l'objet, la chose, le travail aliéné se trouvent eux-mêmes déterminés historiquement, c'est-à-dire, plus précisément, spécifiés socialement. Si derrière la force de travail comme marchandise nous trouvons les ouvriers comme classe – le prolétariat dans sa définition politique – c'est le contraire qui se produit du côté opposé : derrière la classe des capitalistes, il y a le capital comme catégorie économique, bref le rapport de production capitaliste comme rapport économique en tant que tel. Le « déterminisme économique » et le point de vue capitaliste ne font qu'un. Au milieu de tant de bouleversements pratiques, c'est-à-dire historiques, du capital, la figure classique du théoricien bourgeois reste toujours celle de l'économiste. L'*économie* est la science bourgeoise par excellence. La *sociologie* n'est elle-même que l'idéologie de l'économie.

En fait, il n'y a pas de question plus « idéologique » que celle qui demande à ce stade : mais qu'est-ce qu'une classe sociale ? Le sociologue commence la lecture du *Capital* en partant de la fin du livre III et interrompt sa lecture avec l'interruption du chapitre sur les classes. Ensuite de Renner à Dahrendorf, de temps à autre, chacun s'amuse à compléter ce qui est resté incomplet : il en résulte une diffamation de Marx qui irait bien avec un tout petit peu de persévérance jusqu'à

la violence physique. Mais ce n'est pas un hasard si le chapitre sur les classes est resté inachevé. L'essentiel de ce qu'il y avait à dire, sur le concept de classe, l'avait déjà été cours de toute l'analyse du *Capital*. Et cette interruption du manuscrit sur le *spaltet* en dit plus long que toute continuation possible. L'analyse était repartie de nouveau de la *véritable* séparation, celle qui est gouvernée par les lois de mouvement du mode de production capitaliste existant entre les moyens de production et le travail lors de la transformation du travail en travail salarié et des moyens de production en capital. La façon dont les *drei grossen Klassen* se débitent toutes les trois à l'intérieur d'elles-mêmes, en se réglant sur la division sociale du travail, s'avérait tellement peu essentielle et surtout si risquée qu'il était impossible de la continuer. Cette interruption a tout l'air d'une renonciation subite à poursuivre un raisonnement qui s'est engagé dans une impasse. Au reste on ne comprend pas pourquoi le chapitre sur les classes se trouve dans la section sur les revenus puisque Marx lui-même exclut qu'il suffise d'avoir une même source de revenus pour appartenir à une même classe. L'équivoque initiale réside peut-être justement dans la « formulation trinitaire » ; on ne peut pas dire – comme Marx le fait – que celle-ci recèle tous les secrets du procès de production social. Si ce dernier est constitué par le capital à son plein degré de développement, alors il ne peut être défini par aucune formule qui contienne plus de deux protagonistes : le capital lui-même, et face à lui, à l'intérieur de lui-même et contre lui, la classe ouvrière. Cela pour une définition qui vaille pour la « science ». Sur le terrain de la pratique politique il faut pousser la réduction plus loin. La trinité doit être reconduite dans sa nature à l'*unité*. Et lorsque l'on demande pour quelle raison il n'est possible d'appréhender le secret du capitalisme *que du seul* point de vue ouvrier, voilà l'unique réponse possible : parce que la classe ouvrière *est* le secret du capitalisme.

Ce que Marx disait en 1857 reste toujours vrai : la société capitaliste constitue l'organisation historique de la production la plus complète et la plus développée. Cependant il ne faut pas partir de là pour reconstruire du haut du capital le passé historique de toutes les sociétés humaines : car l'on ne voit pas à qui et à quoi cela pourrait

bien servir. Que l'économie bourgeoise fournisse la clef de l'économie antique, à la rigueur, mais de toute façon, cela ne sert à rien pour nos objectifs. Ce qui nous intéresse en revanche, c'est de nous en tenir fermement au capital comme degré maximum d'organisation de la société tout entière et non plus seulement de la production : pour repérer ensuite *de l'intérieur*, le niveau de développement successif qui l'explique, l'évalue et le conditionne. *Ce niveau de développement supérieur, qui est à l'intérieur du capital, c'est justement la classe ouvrière* : nous en avons déjà fait la clef qui ouvre le mécanisme de la production capitaliste. Mais peut-on dire que la classe ouvrière explique le capital, comme le capital explique la rente foncière ? A coup sûr non ! Car en réduisant tout à l'histoire des « catégories » on devrait en conclure que le capital ne peut pas être compris sans la classe ouvrière, alors qu'en revanche on peut bien comprendre la classe ouvrière sans le capital. Alors qu'en fait on ne peut comprendre le capital et la classe ouvrière qu'ensemble, et l'un toujours contre l'autre. La classe ouvrière n'est pas pour le capitalisme ce que le capital représente pour les catégories sociales prémodernes : le point d'arrivée d'un développement historique et donc le point de départ d'une succession logique. Autrement on aboutirait nécessairement à en tirer un néoobjectivisme, dont le contenu serait peut-être politique au lieu d'être économique. Notre discours se développe dans une direction totalement différente. La classe ouvrière y constitue le point de départ *historique* de la naissance et de la croissance du capitalisme. Et l'on peut aussi partir du capital pour arriver à comprendre *logiquement* la classe ouvrière. Cela n'est-il d'ailleurs pas le chemin qu'a emprunté Marx lui-même ? Concevoir le capitalisme comme le système historique de reproduction de la classe ouvrière cela signifie *aller dans cette voie jusqu'au bout*. En quel sens peut-on alors dire qu'on ne peut appréhender le secret du capitalisme que du point de vue ouvrier, si justement c'est au contraire le capital qui met à nu la nature historique de la classe ouvrière ? On ne le peut qu'à condition de bien garder à l'esprit ce fait extrêmement simple : la classe ouvrière ne constitue pas le secret du capitalisme au sens de son *explication* mais au sens de sa *dissolution*. Le capital peut fournir toute l'explication théorique de la classe ouvrière, mais il ne

peut pas l'éliminer pratiquement. La classe ouvrière peut ne pas être capable d'expliquer par sa science tout ce qui concerne le capital, et cependant parvenir à le détruire par la révolution. Voilà pourquoi ce sera toujours une pieuse illusion que de vouloir en savoir plus du côté ouvrier sur la société capitaliste que les capitalistes eux-mêmes, et toute forme de gestion ouvrière du capital s'avérera nécessairement imparfaite par rapport à une gestion directement capitaliste ; et peut-être découvrira-t-on dans un avenir proche que la voie la plus réaliste, la plus praticable, la « plus facile » du côté ouvrier, c'est précisément la destruction par la révolution. Ainsi il est tout à fait juste que l'*on étudie* la classe ouvrière du point de vue capitaliste ; eux seuls sont capables de l'étudier correctement. Mais ce n'est pas par la fumée idéologique de la sociologie industrielle qu'ils réussiront à effacer l'arrêt de mort qu'elle représente pour eux. Si « le capital est la puissance économique de la société bourgeoise qui domine tout », la classe ouvrière est la seule puissance politique qui puisse dominer le capital. Si jamais elle l'*explique* également c'est en ce sens-là : mais alors c'est une explication qui doit être imposée par la force. Sachons bien que l'articulation ouvrière du mode de production capitaliste dans son objectivité, c'est-à-dire dans sa spontanéité, joue le rôle de loi économique du mouvement du capital. Pour *lui faire* remplir le rôle de loi politique du mouvement de la classe ouvrière on ne peut pas faire l'économie d'en passer par la tâche gigantesque qui consiste à *organiser* cette force d'attaque des ouvriers qui est seule à même d'enfermer les capitalistes sur la défensive. Du point de vue révolutionnaire, le secret ouvrier du capitalisme n'est pas une loi théorique, mais une possibilité pratique. Son fonctionnement n'est pas un fait objectif, il doit être imposé subjectivement. Il faut l'arracher à la société du capital et le confier au parti ouvrier. Ainsi pour la première fois dans l'histoire d'une formation sociale, ses propres lois de développement sont utilisées pour produire son renversement.

C'est sur le terme : *pour la première fois* qu'il faut bien s'entendre. Ce n'est pas un hasard si nous avons toujours parlé jusqu'ici de classe ouvrière et jamais du concept de classe en général, de luttes ouvrières et jamais de lutte de classe en général. Marx déjà, de son côté, refusait

de s'attribuer le mérite d'avoir découvert l'existence des classes et de la lutte entre les classes, l'attribuant aux économistes et aux historiens bourgeois. À tel point que Lénine pouvait faire le commentaire suivant : « La doctrine de la lutte de classe *n'a pas* été créée par Marx, mais par la bourgeoisie *avant* Marx, et peut *être acceptée* sous sa forme générale par la bourgeoisie… N'est marxiste que celui qui ne se borne pas seulement à reconnaître la lutte de classe mais aussi la dictature du prolétariat » (il s'agit du commentaire de la lettre de Marx à Weydemeyer du 5 mars 1852 publiée par Mehring dans la *Neue Zeit* [109], dans *L'État et la Révolution*). Si c'est vrai, si le facteur décisif, c'est le point d'arrivée du processus : renversement du capital, dictature du prolétariat, alors d'un point de vue marxiste, d'un point de vue ouvrier, les classes et la lutte de classe ne sont concevables que *par* la société capitaliste et *à l'intérieur* de celle-ci. Ou bien vous voulez couronner de dictature du prolétariat la lutte de classe entre les esclaves de la glèbe et les barons féodaux, ou peut-être bien celle qui se déroula entre Spartacus et Licinius Crassus ? Ce n'est pas que les historiens « marxistes » n'aient pas réussi à le prouver, pour faire concurrence comme d'habitude à la bourgeoisie qui voit le capital dans le monde antique ; ils sont même capables d'appeler les constructeurs de pyramides « des ouvriers ». Les rappeler tous de la définition de recours historiques au choix d'une conclusion possible de la praxis politique actuelle, les ramener de la lutte de classe en général aux besoins particuliers de la révolution contre le capital, voilà ce qui constitue toujours la ligne de démarcation entre qui est marxiste et qui ne l'est pas, « la pierre de touche, dit Lénine, avec laquelle il faut éprouver la compréhension et la reconnaissance effectives du marxisme ». Il faut donc aller dans cette direction, et avancer encore plus loin. On ne peut pas comprendre comment Schumpeter peut traiter la théorie marxiste des classes sociales de « sœur boiteuse de l'interprétation économique de l'histoire » et la définir cinq pages plus loin comme « un audacieux coup de stratégie analytique qui lie le destin de ce phénomène que sont les classes au destin du capitalisme ». Il est vrai qu'il conçoit de

109 Cf. *Neue Zeit*, xxv, 2, p. 164, 1907.

façon traditionnelle la *fin* du capitalisme comme la *fin* des classes. Tandis que la véritable audace stratégique, et qui ne vaut pas seulement d'ailleurs pour l'analyse, est tout autre actuellement : c'est celle qui opère un renversement du problème qui voit dans *la naissance de la classe ouvrière la naissance du capitalisme*. C'est en ce sens qu'il faut lier le destin de ce phénomène que sont les classes et celui du capitalisme dans une seule perspective de dissolution de *la société classiste du capital* – la seule formation sociale qui soit fondée historiquement sur la lutte de classe. Sans doute Parsons a-t-il compris ce problème en partie lorsqu'il a établi le lien qui existe chez Marx entre « le fait d'une unité productive organisée » au « conflit de classe qui lui est inhérent ». Il renvoie la chose, il est vrai, à l'histoire de la pensée sociale, puisqu'il lui trouve comme précédent le facteur caractérisé par Hobbes comme la différence de pouvoir ; mais cela ne l'empêche pas de reconnaître dans ce facteur la réinsertion de ce qui détermine spécifiquement une grave instabilité du système économique ; celle-ci étant à son tour « le résultat d'un rapport de pouvoir qui se situe dans le cadre d'un schéma institutionnel précis qui implique une organisation sociale bien définie : à savoir l'entreprise capitaliste ». Là évidemment on ne parvient pas à placer le rapport de classes avant le rapport de production capitaliste : ce serait d'ailleurs en demander trop et il n'y a pas lieu de demander ce genre de choses à ces gens-là. Le point de vue scientifique du capital peut même arriver à enfermer le cours de la lutte de classe à l'intérieur de l'histoire du capitalisme. C'est ce que le capitaliste direct se trouve contraint de faire quotidiennement à niveau social, collectif, pour ses propres besoins pratiques. C'est pour cette raison que la science moderne du capital ne paraît pas seulement mais est aussi plus avancée sur ce terrain que le marxisme archéologique qui règne actuellement. Ce que l'on ne peut absolument pas voir en restant en dehors du point de vue ouvrier, c'est-à-dire en dehors des perspectives d'organisation de la lutte de classe des ouvriers, c'est l'antériorité historique du rapport de classe par rapport au rapport de capital, donc des classes par rapport au capitalisme, et donc pour finir de la classe ouvrière par rapport à la classe des capitalistes. De fait cette antériorité historique ne recouvre rien d'autre que la pression

politique offensive que les ouvriers exercent en permanence sur le patron.

La naissance même du point de vue ouvrier, la possibilité d'une science sociale qui n'est pas objective et qui ne prétend pas l'être, le caractère praticable d'une synthèse unilatérale, cette façon de saisir les phénomènes de la société actuelle *tous ensemble et d'un seul côté*, non pour les connaître mais pour les renverser, « l'imposante synthèse » que constitue l'œuvre de Marx, tout cela ne trouve-t-il pas la raison de son existence matérielle dans la naissance de la première classe qui ait existé historiquement : la classe ouvrière ? Le point de départ historique voit dans la société capitaliste d'un côté *les* ouvriers et de l'autre *le* capitaliste. C'est là encore un de ces faits qui s'impose avec la violence de sa simplicité. Historiquement on peut parler *d'un capitaliste individuel* : telle est bien la figure socialement déterminée qui préside à la formation du rapport de production capitaliste. Cette figure historique ne disparaît pas en tant que telle, tout au moins dans le développement classique du système ; elle ne s'éteint pas ; elle n'est pas non plus liquidée, elle s'organise collectivement, se socialise pour ainsi dire dans le capital, comme rapport de classe précisément. En revanche on ne peut parler d'*ouvrier isolé* à aucun moment historique. Dans sa figure matérielle, socialement déterminée, l'ouvrier est dès sa naissance organisé collectivement. Les ouvriers, en tant que valeurs d'échange du capitaliste, s'avancent d'emblée au pluriel : l'ouvrier au singulier, ça n'existe pas. Dahrendorf reprochera à Marx de commettre l'erreur de ne reconnaître « parfois » comme classe que le prolétariat. À notre avis, il s'agit là d'une erreur bien compréhensible. Les conditions de la lutte de classe font que chacun de nous est porté quotidiennement à voir d'un côté une classe sociale qui se meut en tant que telle, et de l'autre toujours quelque chose de plus ou de moins qu'une classe sociale. Quelque chose de moins, car l'intérêt économique direct n'a pas cessé et peut-être ne cessera jamais de se présenter comme *divisé* du côté capitaliste. Quelque chose de plus, car le pouvoir politique du capital a étendu désormais le renforcement de son appareil de contrôle, de domination et de répression au-delà des formes traditionnelles prises par l'État, et a investi l'ensemble des

structures de la nouvelle société. Il faut alors chaque *fois forcer les choses en opérant une réduction au niveau des classes*, de *deux* classes de tous les phénomènes qui semblent s'y opposer ou ne pas être de leur ressort : c'est là le fardeau que la théorie impose dans ses exigences, et ce n'est pas le dernier. Cependant tout cela reste encore insuffisant pour la théorie elle-même. L'étape suivante – ou plutôt la prémisse qui la fonde et qui doit en devenir la conclusion explicite – c'est de comprendre la différence qualitative qui existe entre les deux classes, la priorité historique de fait de l'une par rapport à l'autre, la possibilité de subordonner politiquement l'une à l'autre au sein de la société capitaliste, sans jamais que cela soit décidé une fois pour toutes. Si le rapport de classe précède le rapport de capital, il présente d'emblée la force de travail vivante d'un côté, et de l'autre les conditions mortes de la production ; d'un côté, le prolétariat qui se déploie déjà partiellement comme classe, de l'autre le capital encore entièrement en soi, entièrement en puissance. C'est-à-dire que l'on a d'un côté une masse sociale de vendeurs de la marchandise force de travail acculés à une même situation collective qui les fait tous se battre contre un même ennemi et de l'autre le capitaliste individuel, l'individu bel et bien souverain, le chef d'entreprise qui possède la puissance de ce qui est mort – argent, terre, outils de travail, – une fois qu'il a conquis le pouvoir de commander au travail vivant, c'est-à-dire à *tout*. Pouvoir sur tout et commandement du travail vivant ne forment plus dès lors qu'une seule chose. Mais le travail est ici activité vivante de la force de travail, *travail ouvrier*. Dans la société capitaliste c'est la classe qui s'est soumis le travail ouvrier en le réduisant à un objet mort, qui devient la classe dominante. Par un acte de violence, le capital enlève au travail sa vie et se l'incorpore : il devient ainsi lui-même sujet vivant, il se fait activité formellement autonome et se met en avant en prenant la forme d'une classe des capitalistes. Exactement comme du point de vue rigoureusement ouvrier, il est facile de se tromper en ne reconnaissant comme *unique classe* que la masse sociale compacte des ouvriers d'usine, du point de vue rigoureusement capitaliste, il est tout aussi facile de se tromper en voyant dans la domination absolue du capital à niveau social, *le seul pouvoir qui existe*. Conséquences : dans le premier

cas, les « illusions révolutionnaires » inévitables du côté ouvrier ; dans le second cas, cette suite « d'erreurs pratiques » qui donne son unité à l'histoire politique des initiatives capitalistes. Chacune de ces erreurs a fourni, et fournit encore, une « occasion historique » à la révolution. C'est en proportion du degré de préparation qu'ont atteint les forces subjectives qu'on peut en profiter ou non. Alors ces illusions peuvent jouer, elles aussi, un rôle positif, une fois transformées radicalement en un plan de bataille rationnel. Ce qui ne marche jamais, c'est la froide logique lorsqu'elle n'est pas mue par la haine de classe. Il n'y a rien à concéder – en dehors d'une bonne dose de souverain mépris – aux philistins qui reprocheront à Marx d'avoir *vu* systématiquement la révolution au coin de la rue, et en même temps à Lénine de l'avoir voulue quand ce n'était ni le lieu ni le moment. Dans ces cas-là, on applique immédiatement – *intuitivement* – des règles élémentaires de conduite pratique. Lorsque nous trouvons d'un côté ceux qui disent : demain tout explose et le vieux monde s'écroulera, de l'autre ceux qui disent : rien ne bougera pendant cinquante ans, et que les premiers se voient infligés le démenti des faits qui donnent raison aux seconds, nous sommes là du côté des premiers, nous qui devons rester avec ceux qui se trompent.

12. La stratégie du refus

C'est Smith qui disait – et Marx relevait la justesse de cette observation – que le véritable développement de la force productive du travail date du moment où celui-ci s'est transformé en travail salarié, et où les conditions mêmes du travail s'opposent à lui en tant que capital. On peut dire que le véritable développement de la force politique des travailleurs date du moment où ils ont été transformés en ouvriers, et où l'ensemble des conditions de la société s'oppose à eux comme du capital. La force politique, du côté ouvrier, se présente donc comme indissolublement liée à la force productive du travail salarié. Le pouvoir du capital, en revanche, est avant tout une puissance sociale. Le pouvoir ouvrier est sa possibilité de dominer la production, donc une donnée particulière de la société. Le pouvoir capitaliste est la domination réelle sur la société en général. Mais le capital est ainsi

fait qu'il a besoin d'une *société en vue de la production*. Cette donnée particulière devient ainsi le but général de la société. Celui qui la contrôle et la domine, domine et contrôle tout. Même lorsque l'usine et la société auront atteint le stade d'une intégration réciproque parfaite économiquement parlant, sans doute continueront-ils à être en contradiction politiquement parlant. C'est lorsque l'usine en tant que classe ouvrière et la société en tant que capital se heurteront de front que la lutte aura atteint l'un de ses stades les plus avancés précisément. Empêcher ce qui constitue l'intérêt capitaliste de se réaliser dans l'usine, cela signifie bloquer le fonctionnement de la société, et donc jeter les bases du renversement et de la destruction du capital dans son pouvoir même. Prendre en charge l'intérêt social, cela signifie au contraire réduire l'usine elle-même à du capital, à travers la réduction de la classe ouvrière à la société tout entière en tant qu'elle en constitue une partie. Mais s'il est vrai que le travail accomplit un saut productif lorsqu'il se trouve utilisé par le capitaliste individuel, il est également vrai qu'il accomplit un saut politique lorsqu'il est organisé par le capital social. Il peut arriver aussi que ce saut politique ne se traduise pas en termes d'organisation, et alors il peut sembler du dehors qu'il n'ait jamais existé. Cependant dans sa donnée matérielle, son existence spontanée demeure suffisante pour amener les ouvriers à refuser de se battre pour les idéaux vieillis, même si elle est insuffisante pour que la classe ouvrière prenne elle-même l'initiative d'élaborer un plan de lutte sur ses propres objectifs. Peut-on donc dire que dure toujours la longue période historique où Marx considérait les ouvriers comme « une classe lorsqu'elle est confrontée au capital » mais pas encore comme « une classe pour soi » ? Ou plutôt ne faut-il pas dire le contraire en confondant peut-être un peu les moments de la triade hégélienne ? C'est-à-dire que les ouvriers deviennent les premiers et *d'emblée* une classe pour soi face à leurs patrons directs. Et c'est en tant que tels qu'ils sont reconnus par les premiers capitalistes. Ce n'est qu'après, à travers tout un travail historique qui n'est peut-être pas encore terminé, en passant par les terrifiantes expériences pratiques qui se répètent toujours, qu'ils en viennent à être activement et subjectivement classe face au capital. C'est lors de ce passage que

s'avère nécessaire l'organisation politique du parti qui réclame la totalité du pouvoir. Au cœur de ce passage, il y a le refus collectif de masse qui prend des formes passives, à se découvrir comme classe face au capital, lorsque la classe ouvrière n'a pas sa propre organisation, et si elle ne peut prétendre au pouvoir dans sa totalité. La classe ouvrière *fait* ce qu'elle *est*. Or elle est à la fois *l'articulation* et la *dissolution* du capital. Le pouvoir du capital cherche à utiliser la volonté des ouvriers de s'opposer, pour en faire le moteur de son propre développement. Le parti ouvrier doit partir de cette même médiation réelle de l'intérêt capitaliste qui s'opère du côté ouvrier, pour l'organiser en antagonisme, en terrain de lutte tactique, en possibilité stratégique de destruction. Les points de vue opposés des deux classes ont un seul axe de référence, une seule orientation : la seule classe des ouvriers. Que ce soit pour stabiliser le développement du système ou pour tenter de l'abattre à tout jamais, c'est la classe ouvrière qui décide. *Ainsi la société du capital* et le *parti des ouvriers* s'avèrent être deux formes opposées ayant le même contenu. Et dans sa lutte pour acquérir le même contenu, une forme exclut l'autre. Elles ne peuvent coexister que durant la très brève période d'une crise révolutionnaire. La classe ouvrière ne peut devenir *parti* dans la société capitaliste, sans bloquer le fonctionnement de celle-ci. Lorsque celle-ci continue de fonctionner, c'est que ce parti *n*'est *pas* le parti ouvrier.

Se rappeler que « l'existence d'une classe de capitalistes repose sur la productivité du travail ». Le travail productif est alors également en rapport avec la classe des capitalistes elle-même et pas seulement avec le capital : c'est dans ce dernier rapport que la classe ouvrière *existe*. C'est probablement un passage historique : le travail productif produit le capital ; la production capitaliste, grâce à l'industrie, « organise » la classe ouvrière ; enfin l'organisation en classe des ouvriers industriels provoque la constitution des capitalistes en une classe en général. Dès qu'on en arrive à un stade de développement moyen, les ouvriers se présentent donc comme une classe sociale de *producteurs*, de producteurs industriels de capital ; au même stade, les capitalistes se présentent, eux, comme une classe sociale d'*organisateurs*, plus que de chefs d'entreprise, d'organisateurs des ouvriers par le biais de

l'industrie. Il n'y a pas d'histoire de l'industrie concevable en dehors d'une histoire de l'organisation capitaliste du travail productif, et par conséquent d'une histoire ouvrière du capital. Nous n'avons pas oublié dans notre analyse la « révolution industrielle ». La suite de cette recherche nous conduira à en partir pour déboucher sur les formes contemporaines de domination du capital sur les ouvriers, toujours à travers les mécanismes objectifs de l'industrie et les possibilités de les utiliser du côté ouvrier. À ce niveau-là, il faut subordonner violemment le développement du rapport qui existe entre la partie vivante du capital et sa partie morte, à la naissance du rapport de classe de l'ouvrier collectif avec le capital dans son ensemble, comme conditions sociales de la production. Tout changement technique intervenant dans les mécanismes de l'industrie s'avérera de la sorte déterminé par des moments spécifiques de la lutte de classe. Nous obtiendrons deux résultats : échapper au piège du rapport de l'homme à la machine, et prendre, nous, au piège ce rapport dans l'histoire conjuguée des luttes ouvrières et de l'initiative capitaliste. Il est faux de définir la société moderne comme « une civilisation industrielle ». L'industrie n'est ici qu'un simple moyen justement. La civilisation moderne est véritablement la *civilisation du travail*. Mieux une société capitaliste ne peut pas être autre chose. Et c'est pour cette raison qu'elle peut, au cours de son développement historique, aller jusqu'à prendre la *forme* du « socialisme ». La société du capital n'est donc pas une société industrielle, mais celle du *travail industriel*, et partant, celle du travail ouvrier. Et c'est en tant que telle que nous devons trouver le courage de combattre la société capitaliste. Les ouvriers font-ils autre chose lorsqu'ils luttent contre leur patron ? Ne luttent-ils pas avant tout contre le travail ? Ne disent-ils pas *non* avant tout à la transformation de la force de travail en travail ? Ne refusent-ils pas avant tout de *recevoir* du travail du capitaliste ? S'abstenir de travailler en effet, ce n'est pas refuser de *donner* au capital l'utilisation de la force de travail, puisque celle-ci lui a été déjà concédée lors du contrat d'achat/vente de cette marchandise particulière. Ce n'est pas non plus le refus d'abandonner au capital le produit du travail, car celui-ci est légalement sa propriété, et d'autre part l'ouvrier ne sait qu'en faire.

S'abstenir de travailler – la grève comme forme classique de la lutte ouvrière –, c'est refuser la domination du capital en tant qu'il organise la production ; c'est dire non à un endroit déterminé au travail concret proposé ; c'est bloquer *momentanément* le procès de travail en menaçant d'ôter, par récurrence, son contenu au procès de valorisation. La grève générale anarcho-syndicaliste, censée provoquer l'effondrement de la société capitaliste, est sans doute une naïveté romantique de jeunesse. Au fond elle contenait déjà elle-même la revendication lassalienne, même si elle s'y opposait apparemment, d'un « juste fruit du travail », c'est-à-dire d'une « juste participation » au profit du capital. Les deux perspectives trouvèrent leur unification en effet dans la fausse correction qu'elles apportèrent à Marx. Fausse correction qui a depuis tant de succès dans la pratique du mouvement ouvrier officiel et selon laquelle les véritables « donneurs de travail » seraient les « travailleurs » à qui il incombe de défendre la dignité de leur prestation de travail contre ceux qui veulent l'avilir. Non, dans ce cas, la terminologie courante est la bonne. C'est vraiment le capitaliste qui « donne du travail ». L'ouvrier donne, lui, du capital. En effet il possède la seule marchandise particulière qui conditionne toutes les autres conditions de la production. Car celles-ci ne sont au départ, comme nous l'avons déjà vu, que du capital en soi, du capital mort, qui pour vivre et se déployer comme rapport social de production a besoin de subsumer sous sa domination la force de travail comme activité, comme sujet du capital. Mais il ne peut passer à un rapport social sans introduire, comme nous l'avons vu également, en son sein le rapport de classe comme son propre contenu. Et le rapport de classes s'impose *dès que* le prolétariat se constitue en classe face au capitaliste. Par conséquent l'ouvrier *donne* du capital, non seulement en ce qu'il vend sa force de travail, mais aussi en ce qu'il *apporte* le rapport de classes. Tout comme le caractère implicitement social de la force de travail, cela fait partie des choses que le capitaliste *ne paye pas*, ou plutôt qu'il paie par le prix de la lutte ouvrière qui secoue périodiquement le terrain de la production, prix qui n'a pas fait l'objet d'un contrat. Ce n'est pas un hasard si c'est ce terrain que les ouvriers choisissent tactiquement pour attaquer leur patron et si c'est donc celui sur lequel

le patron se voit contraint de répondre par des bouleversements techniques continuels dans l'organisation du travail. Dans tout ce processus, la seule chose qui ne vienne pas de l'ouvrier, c'est précisément le travail. Les *conditions du travail* sont dès le départ entre les mains du capitaliste. Entre les mains de l'ouvrier, il n'y a d'emblée que les conditions du capital. La société capitaliste est née historiquement de ce paradoxe qui s'avérera être plus tard « l'éternelle renaissance » de son développement. L'ouvrier ne peut pas être *du travail* s'il n'a pas contre lui le capitaliste. Le capitaliste ne peut pas être *du capital* s'il n'a pas contre lui l'ouvrier. À la question : mais qu'est-ce qu'une classe sociale ? on répondra : ce sont là *deux* classes. Le fait que l'une soit la classe dominante n'implique pas que l'autre se fasse subalterne, mais qu'elle lutte à égalité avec l'autre, pour briser cette domination, et pour la retourner, sous de nouvelles formes, sur celle qui l'a dominée jusqu'à présent. Il est urgent de remettre en circulation une photo du prolétariat qui le représente fidèlement tel qu'il est : « superbe et menaçant ». Il est temps d'inaugurer une nouvelle expérience historique, la confrontation directe que Marx réclamait entre la classe ouvrière et le capital : entre « les gigantesques souliers d'enfant du prolétariat et les souliers de nains usés de la politique bourgeoise ».

Si les conditions du capital reposent entre les mains des ouvriers, s'il n'y a pas de vie active du capital sans activité vivante de la force de travail, si la naissance du capital est déjà une conséquence du travail productif, s'il n'y a pas de société capitaliste sans articulation ouvrière du capital, c'est-à-dire s'il n'y a pas de rapport social sans rapport de classes et qu'il n'y a pas de rapport de classes sans classe ouvrière, alors on peut en conclure que la classe capitaliste est de fait subordonnée dès sa naissance à la classe ouvrière. De là ce *caractère nécessaire* de l'exploitation. On ne peut réduire la lutte ouvrière contre les lois d'airain de l'exploitation à l'éternelle révolte des opprimés contre leurs oppresseurs. Et cela pour la même raison qui fait que l'on ne peut réduire le concept même d'exploitation à la volonté du patron individuel de s'enrichir en extorquant le plus possible de plus-value du corps de ses ouvriers. Comme toujours l'explication « économiste » n'est pas capable d'attaquer le capitalisme, autrement que par une

condamnation morale du système. Ce n'est pas nous qui cherchons à retourner le problème. C'est le problème lui-même qui se pose dès le départ en termes contraires. L'exploitation tire sa naissance historique de la nécessité où se trouve le capital d'échapper à la subordination de fait à la classe des ouvriers producteurs. C'est en ce sens tout à fait spécifique que l'exploitation capitaliste provoque à son tour l'insubordination des ouvriers. L'organisation croissante de l'exploitation ainsi que sa réorganisation continuelle à des niveaux toujours plus élevés dans l'industrie comme dans la société, constitue après coup de nouvelles ripostes capitalistes au refus des ouvriers de se soumettre au processus. C'est désormais une pression directement politique s'exerçant du côté des ouvriers qui contraint le capital à se développer économiquement depuis le lieu de production jusqu'au rapport social en général. Mais la vitalité politique de son adversaire, dont le capital ne peut se passer, constitue en même temps la plus redoutable menace à l'égard de la conservation même de son pouvoir. L'histoire politique du capital, qui avait déjà pris la forme de la succession de ses tentatives pour se soustraire au rapport de classe comme moment de « séparation » normal, réapparaît ici désormais, à un niveau plus élevé, *comme l'histoire des tentatives successives de la classe capitaliste pour s'affranchir des ouvriers*, à travers les diverses formes de domination politique du capital sur la classe ouvrière. Voilà pourquoi l'exploitation capitaliste, en tant que forme permanente d'extraction de plus-value à l'intérieur du procès de production, est toujours allée de pair, durant toute l'histoire du capital, avec le développement de la dictature politique au niveau de l'Etat sous des formes de plus en plus *organiques*. Dans la société du capital, le pouvoir politique constitue vraiment une nécessité économique : celle de contraindre par la force la classe ouvrière à renoncer à son propre rôle social de classe dominante. Sous cet angle, les formes actuelles de la planification économique ne visent qu'à récupérer l'*organicisme* dans la *démocratie*, et d'en faire une forme politique moderne de la dictature de classe. Le *consensus sapientium* à l'égard du futur État du bien-être – dont parle G. Myrdal –, la société qu'approuveraient à la fois J. S. Mill, K. Marx et T. Jefferson, serait peut-être lui aussi réalisable. Nous aurions une

synthèse de libéralisme, de socialisme et de démocratie. L'accord entre le libéralisme et la démocratie trouverait finalement un *médiateur* idéal dans l'État social, vulgairement appelé « socialisme » justement. Nous rencontrerions de nouveau – et de façon têtue – la nécessité d'une médiation ouvrière jusque dans cet idéal de sagesse politique. Mais les ouvriers trouveraient eux, en ce qui les concerne, la dernière forme de contrôle automatique, c'est-à-dire objectif, de contrôle politique revêtant une forme économique, de leur mouvements d'insubordination. Le dépassement du capitalisme d'État par l'État du capitalisme n'est pas de l'ordre du futur ; c'est déjà une chose qui appartient au passé. Ce n'est plus l'État bourgeois *s'exerçant sur* une société capitaliste, mais directement l'État *de la* société capitaliste. Quand l'État politique se met-il à diriger une partie au moins des mécanismes économiques ? Lorsque cet appareil économique devient capable d'utiliser l'État politique lui-même comme un *outil de production*. Dans le sens où nous l'entendons nous : c'est-à-dire comme un moment de *reproduction politique* de la classe ouvrière. La « fin du laissez-faire » cela revient à dire en substance que l'articulation ouvrière du développement capitaliste ne peut plus fonctionner selon des mécanismes spontanément objectifs : il faut que ce soit l'initiative politique des capitalistes eux-mêmes qui l'oblige subjectivement, en tant que classe, à jouer son rôle. Par-delà toutes les idéologies post et néokeynésiennes, Keynes à lui seul fait faire au point de vue capitaliste un saut *subjectif* énorme qui n'est comparable sans doute, de par son importance historique, qu'à celui auquel Lénine a contraint le point de vue ouvrier. Pourtant point n'est besoin de concéder qu'il s'agisse d'une « révolution » du mode de pensée du capital. À y regarder de plus près, on s'aperçoit que tout cela se trouvait déjà contenu dans le corps de son développement précédent. Les capitalistes n'ont pas encore inventé un pouvoir politique qui ne soit pas institutionnalisé ; ils en sont évidemment incapables. Ce genre de pouvoir est particulier aux ouvriers. La différence qui existe entre les deux classes du point de vue du pouvoir se situe précisément là. La classe des capitalistes n'existe pas indépendamment des formes politiques institutionnelles à travers lesquelles elle exerce sa domination de façon plus ou moins accen-

tuée, mais en permanence néanmoins : c'est pourquoi détruire l'État bourgeois, cela signifie détruire vraiment le pouvoir des capitalistes, et voilà pourquoi une telle destruction ne peut se faire si l'on ne détruit pas l'appareil d'État. En revanche la classe ouvrière, au contraire, existe indépendamment des niveaux institutionnels de ses organisations : c'est pourquoi la destruction du parti politique des ouvriers ne signifie pas, et ne l'a jamais fait, défaire, démanteler, dissoudre l'organisme de classe des ouvriers. La possibilité même d'une disparition de l'État, dans une société du côté ouvrier, rentre dans le cadre spécifique de ce problème. En d'autres termes, la classe des capitalistes a besoin pour exister de la médiation qui s'opère à un niveau politique formel. C'est précisément parce que le capital est une puissance sociale, qui prétend exercer en tant que telle, et pour son compte, sa domination sur tout, qu'il est obligé d'articuler cette domination selon des « formes » politiques qui finissent par donner une vie subjective à sa morte existence de mécanisme objectif. Immédiatement et par nature, le capital n'est qu'un intérêt *économique* et au commencement de son histoire il ne représente rien de plus que le point de vue égoïste du capitaliste individuel : c'est lorsqu'il est soumis à la menace des ouvriers qu'il est contraint de devenir une *force politique*, et de subsumer sous sa domination la société tout entière pour se défendre ; il devient alors la classe des capitalistes, ou, ce qui revient au même, l'appareil de répression de l'Etat. En effet, si le concept de classe constitue véritablement une réalité politique, il faut dire alors qu'il n'y a pas de classe des capitalistes sans État du capital. Et la soi-disant « révolution » bourgeoise, la conquête du pouvoir politique par la « bourgeoisie » n'est rien de plus que la longue période historique durant laquelle le capital se constitue en classe des capitalistes face aux ouvriers. Le développement de la classe ouvrière présente derechef un schéma opposé : c'est lorsqu'elle commence à exister formellement à niveau d'une organisation politique que le processus révolutionnaire s'ouvre directement et que la seule revendication qui se pose est celle du pouvoir ; mais elle existait comme *classe* déjà auparavant, bien auparavant, et c'est en tant que telle précisément qu'elle menaçait l'ordre bourgeois. C'est justement parce que l'ouvrier collectif est cette mar-

chandise tout à fait particulière qui s'oppose à toutes les conditions de la société, y compris aux conditions sociales de son travail lui-même, qu'il se présente comme s'étant incorporé directement cette subjectivité politique à part que constitue l'antagonisme de classe. À son début, le prolétariat n'est rien d'autre que l'*intérêt politique* immédiat qu'il a à abattre tout ce qui existe. Il n'a pas besoin pour son développement interne, d'« institutions » qui donnent vie à ce qu'il est car il n'est rien d'autre que la vie de cette destruction immédiate. Il lui faut en revanche une *organisation* afin de conférer, face au capital, un caractère objectif à l'instance politique de l'antagonisme ; pour l'articuler à un moment donné au sein du rapport de classes tel qu'il se présente matériellement, pour lui conférer un caractère offensif fécond à court terme grâce aux *armes de la tactique* ; et pour enfin arracher le pouvoir des mains de celui qui le possède avant même de le prendre. Marx a découvert l'existence de la classe ouvrière alors qu'il n'existait encore aucune forme qui l'exprimât politiquement ; par conséquent pour Marx, *il y a une classe même lorsqu'elle est sans parti*. D'autre part, du fait même qu'il prenait forme, le parti léniniste a créé l'illusion réelle que le processus spécifique de la révolution ouvrière était déjà en marche : en effet pour *Lénine quand la classe se constitue en parti elle devient la révolution en acte*. Ce sont là deux thèses qui se complètent tout comme les figures de Marx et de Lénine. Au fond que représentent-elles pour nous ces deux figures, sinon deux anticipations admirables sur le futur de la classe elle-même ?

Si la classe ne s'identifie pas au parti, et si pourtant l'on ne peut parler de classe qu'à niveau politique ; s'il y a lutte de classe même en l'absence de parti, et si pourtant toute lutte de classe est une lutte politique ; si la classe à travers le parti se fait révolution, met donc en œuvre ce qu'elle est, détruit autant *dans la pratique* qu'elle ne devait le faire en théorie, saute de la stratégie à la tactique, réussissant par là seulement à *arracher* le pouvoir des mains de celui qui le possède pour l'organiser en main propre et selon des formes nouvelles ; si tout cela est exact – alors on doit en conclure que le rapport classe/parti/révolution est beaucoup plus strictement déterminé et spécifié historiquement que dans la présentation courante qui en est faite, y

compris du côté marxiste. On ne peut séparer le concept de révolution du rapport de classe. Or c'est la classe ouvrière qui délimite pour la première fois un rapport de classe. *Par conséquent le concept de révolution se confond avec la réalité de la classe ouvrière*. Tout comme il ne peut exister de classes avant que les ouvriers ne se mettent à avoir une existence en tant que classe, il ne saurait y avoir non plus de révolution avant que la volonté de destruction que la classe ouvrière comporte de par son existence même, n'ait pris corps. Pour le point de vue ouvrier, il ne présente aucun intérêt de définir les révolutions du passé à partir de ce concept. Tout appel à quelque « précédent historique » que ce soit, qui anticiperait ou préfigurerait les mouvements des ouvriers, est toujours un facteur réactionnaire, conservateur qui vise à bloquer et à récupérer ces mêmes mouvements au sein d'horizons qui sont ceux de ceux qui contrôlent actuellement le cours de l'histoire, et qui exercent par conséquent leur domination sur le développement de la société. Rien n'est plus étranger au point de vue ouvrier que le culte opportuniste de la continuité historique, rien ne saurait plus lui répugner que le concept de « tradition ». Les ouvriers ne reconnaissent qu'une seule continuité : celle de leur propre expérience politique directe et qu'une seule tradition : celle de leurs luttes. Pourquoi donc concéder aux bourgeois qu'ils aient jamais été capables d'organiser une révolution ? Pourquoi accepter passivement comme s'il s'agissait d'une donnée ce concept intimement contradictoire de « révolution bourgeoise » y a-t-il jamais eu une classe *bourgeoise* ? Car si l'on veut la confondre à tort – selon une erreur qui vient du matérialisme historique – avec la classe des capitalistes qui *vient* après, il faut alors expliquer le fonctionnement organique du rapport classe/révolution dans cette expérience historique qui ne voit pas la soi-disant classe bourgeoise faire sa révolution, mais bien plutôt la soi-disant révolution bourgeoise jeter les bases à partir desquelles pourra se produire la naissance effective d'une classe des capitalistes à travers un long processus de lutte. Arrivé là il faudra une quantité de recherches concrètes pour renverser l'interprétation des faits que la « tradition » marxiste à trop longtemps étouffés dans le carcan de schémas aussi faux théoriquement que nuisibles politiquement. À notre avis c'est là

une chose qu'il est possible de réaliser aujourd'hui même au simple niveau de l'investigation historique. L'heure est venue d'amorcer le travail de reconstruction des faits eux-mêmes, des moments et des passages que le capital ne découvre et ne peut dévoiler qu'au seul point de vue ouvrier. Il est temps désormais de mettre sur pied cette *histoire ouvrière de la société capitaliste* seule à même de donner au mouvement pratique de renversement des choses des armes théoriques riches, redoutables et décisives. Dès lors reconstruction théorique et destruction pratique ne peuvent qu'aller de pair comme les deux jambes d'un même corps, celui de la classe ouvrière. « Les révolutions prolétariennes – disait Marx – se critiquent continuellement elles-mêmes ; elles interrompent leurs cours à chaque instant ; elles reviennent sur ce qui semblait déjà achevé pour le reprendre au commencement ; elles se moquent sans pitié et sans ménagements des demi-mesures des faiblesses et des misères de leurs premières tentatives ; il semble qu'elles n'abattent leur adversaire que pour que celui-ci puise de nouvelles forces du sol et se relève de nouveau plus redoutable contre elles ; elles reculent continuellement épouvantées par l'immensité infinie de leurs propres buts jusqu'au moment où la situation rend tout retour en arrière impossible et où les circonstances elles-mêmes crient : *hic Rhodus, hic salta*[110] *!* » Nous disons, nous : ce qui est décrit là, ce n'est pas le processus des révolutions prolétariennes, c'est le processus de la révolution tout court. *La révolution comme processus* c'est bien cela. Il n'y a que la classe ouvrière en raison de ce qu'elle est, de l'endroit où elle se trouve agir, de la façon dont elle doit lutter, qui puisse être le *processus révolutionnaire*. « Les révolutions bourgeoises – dit Marx – vont tumultueusement de succès en succès ; leurs conséquences dramatiques se surpassent les unes les autres ; les hommes et les choses semblent illuminés par des feux de Bengale ; l'extase est un état d'âme quotidien. Mais elles ont une vie éphémère et atteignent rapidement leur point culminant : et alors une longue nausée s'empare de la société avant que cette dernière réussisse à évaluer froidement les résultats de sa période de fièvre

110 K. Marx, *Le Dix-huit Brumaire*, *op. cit.*

et de tempêtes[111]. » Nous devons aller plus loin et dire que ce ne sont pas là des révolutions mais plutôt quelque chose de différent chaque fois : coups d'État, crises de régime, bouleversement du pouvoir dans sa forme, passage du gouvernement de la fraction d'une classe à celui d'une autre fraction de la même classe, sauts brusques dans la restructuration de sa domination sur l'autre classe. Le modèle classique de la « révolution bourgeoise » – inventé par le matérialisme historique – présente les choses comme si l'on ne pouvait avoir une conquête à l'improviste du pouvoir politique qu'après l'accomplissement d'une prise en main du pouvoir économique lente, longue et graduelle. La « classe » qui domine déjà la société prétendrait diriger l'État. Si ces petits dessins infantiles ne servait qu'à illustrer un livre d'histoire quelconque, cela n'aurait pas d'importance. C'est le moins qui puisse arriver à un « livre d'histoire ». Mais sur le terrain marxiste les erreurs en théorie se paient pratiquement : c'est une loi dont les ouvriers ont été trop souvent marqués au fer rouge. C'est lorsqu'on a tenté d'appliquer le modèle de la révolution bourgeoise au déroulement de la révolution ouvrière – il faut bien se mettre cela en tête – qu'il s'est produit un *effondrement stratégique* du mouvement. Copiant ce modèle, les ouvriers devaient démontrer dans les faits leur capacité de gérer économiquement la société – capacité beaucoup plus grande que celle des capitalistes naturellement ! – pour ensuite revendiquer sur ces bases la direction de l'État. De là découle la gestion ouvrière du capital conçue comme voie royale – classique – au socialisme. Du point de vue du matérialisme historique, c'est la social-démocratie qui constitue théoriquement le mouvement ouvrier le plus orthodoxe. Au fond, le mouvement communiste n'a rien fait d'autre que rompre et renverser, sous la pression de la nécessité, et à certains moments de sa pratique, la logique social-démocrate de cette théorie qui est la *sienne*.

Pourtant entre la social-démocratie et le mouvement communiste la ligne de démarcation était bien tracée dès le départ. Et s'il y a à reconstruire une histoire interne de la classe ouvrière – à côté de celle du capital – elle devra comprendre certainement chacune de ces

111 *Ibid.*

deux expériences d'organisation, mais sans les mettre sur le même plan, ni sans leur donner la même signification. En effet il existe des différences qualitatives entre les différents moments de la même lutte ouvrière. Lorsque le 9 août 1842, dix mille ouvriers marchent sur Manchester ainsi que le chartiste Richard Pilling à leur tête, pour négocier à la Bourse de Manchester avec les fabricants et voir par la même occasion comment se porte le marché, cela n'est pas la même chose que ce dimanche du 28 mai 1871 à Paris où Galliffet fait sortir des files de prisonniers, ceux qui ont les cheveux gris, pour les faire fusiller sur place parce qu'ils avaient connu juin 1848 en plus de mars 1871. Et il ne faut pas réduire le premier cas à une action offensive des ouvriers, et le second à un acte de répression des capitalistes. Car c'est peut-être exactement le contraire qui est vrai. Certes dans les deux cas l'articulation ouvrière du développement capitaliste se manifeste de toute façon : la première fois comme une indication positive fournie au fonctionnement du système, initiative qui ne trouvera de débouché organisationnel que dans les institutions tandis que la fois suivante il s'agit d'un *non* à la gestion des mécanismes de la société tels qu'ils sont, si c'est seulement pour les améliorer, *non* qui sera repris purement et simplement par la violence. C'est la différence qualitative qui existe *entre revendication syndicale et refus politique* même au sein d'un même contenu ouvrier. Même lorsqu'elle a conquis le pouvoir politique étatique, la social-démocratie n'est jamais allée au-delà des revendications limitées d'un syndicat face à un patron. Le mouvement communiste, lui, au cours de certaines expériences isolées et provisoires, a bloqué le développement pacifique de l'initiative capitaliste en recourant aux armes qu'offrait le parti de la non-collaboration. Étant donné qu'il s'agit déjà là pour le point de vue ouvrier de deux rappels *historiques*, le choix à faire entre les deux est assez simple. En fait le problème n'est pas celui-là. C'est celui de savoir quel est le prix que l'on doit payer, à niveau théorique, en assumant directement la tradition de lutte du mouvement communiste. Mais là il ne saurait y avoir de réponse en dehors des résultats que l'on peut obtenir de la sorte sur le terrain de la pratique et dans un avenir immédiat. À ce stade il faut se garder de l'illusion subjective qui amènerait à concevoir

le renversement stratégique qui est ici proposé comme la naissance *pour la première fois* de la science ouvrière et *donc* comme la première organisation possible et réelle du mouvement de classe. Il faut au contraire, récupérer la spécificité du type de développement interne de la classe ouvrière, la croissance politique de ses luttes et s'en servir comme d'un levier pour faire un *bond* en avant. Sans objectivisme, sans retour aux origines, et sans repartir de l'année zéro. De nouveau c'est le caractère grossièrement prolétaire de l'ouvrier moderne dans ses origines qu'il faudra réassumer pour lui faire jouer son rôle dans les besoins de la lutte et de l'organisation. Rien ne sera plus férocement combattu que l'image aujourd'hui courante d'une « nouvelle classe ouvrière » qui renaîtrait constamment et qui serait renouvelée elle toute seule par les différents sauts technologiques du capital comme par un laboratoire de production scientifique. On ne reniera pas le passé de révolte de la classe ouvrière, cette suite de « coups de folie désespérés » qu'ont toujours été ses insurrections placées sous le signe de la violence. Il ne faut pas commettre cette erreur de froids historiens scientifiques, liquider tout affrontement de masse durant lequel se dressent des barricades en les qualifiant de « révolte du peuple », et ne vouloir trouver les véritables luttes ouvrières que dans les dernières formes de négociations collectives avec le capitaliste collectif. Est-ce que 1848, 1871 et 1917 constituent des *luttes de classe des ouvriers* ? Empiriquement – historiquement – on peut arriver à démontrer que non, que ces dates ne le sont pas en fonction du développement limité que justifient d'ailleurs les objectifs qui étaient proposés lors de ces événements. Pourtant essayez de construire le concept de classe ouvrière sa réalité politique, sans les insurgés de juin, sans les communards, sans les bolcheviques : vous n'aurez plus entre les mains qu'une forme vide, et sur le papier qu'un modèle sans vie. Certes la classe ouvrière n'est pas le peuple ; mais elle vient cependant du peuple. C'est la raison élémentaire pour laquelle il n'est plus nécessaire, pour qui se place comme nous d'un point de vue ouvrier, « d'aller vers le peuple ». En effet *nous venons nous-mêmes du peuple*. Et de même que la classe ouvrière s'émancipe politiquement du peuple lui-même à partir du moment où elle ne se pose plus en classe

subalterne, la science ouvrière rompt de même avec l'hérédité de la culture bourgeoise à partir du moment où elle n'assume plus le point de vue de la société, mais celui de la partie de la société qui veut renverser cette dernière. Dès lors le concept même de culture n'a plus aucun sens ; ou revêt alors une signification totalement étrangère au parti ouvrier. En fait la culture – tout comme le droit dont parlait Marx – est toujours bourgeoise ; c'est-à-dire qu'elle est toujours un rapport entre les intellectuels et la société, entre les intellectuels et le peuple, entre les intellectuels et les classes ; elle demeure ainsi toujours la médiation entre les contrastes ainsi que leur résolution. Si la culture est la reconstruction de la totalité de l'homme, la recherche de son humanité dans le monde, la vocation de réunir ce qui est séparé, alors elle est par nature réactionnaire et c'est comme telle qu'il faut la traiter. Le concept de culture ouvrière en tant que *culture révolutionnaire* est tout aussi contradictoire que celui de révolution bourgeoise. Il contient de plus la maudite thèse politique contre-révolutionnaire qui entend faire reparcourir aux ouvriers l'histoire de la bourgeoisie dans sa totalité. La légende d'une culture « progressive » de la bourgeoisie « révolutionnaire », que le mouvement ouvrier devait épousseter de la poussière qui la recouvrait depuis que le capital l'avait jetée en même temps que ses vieux drapeaux traditionnels, a transporté les recherches théoriques marxistes au royaume de la fantaisie, et par la même occasion elle a imposé pour tout réalisme quotidien *cette pratique de notaire dépositaire du pedigree*, qui consiste à recueillir et à développer tout ce que l'on rencontre sur son chemin comme un patrimoine de l'humanité. Sur ce terrain la situation en est arrivée à un tel point qu'il faut – comme dans les autres domaines – pour la débloquer le choc brutal d'un coup destructeur : là, la critique de l'idéologie doit délibérément revêtir la forme d'une *critique de la culture* du point de vue ouvrier : travail de dissolution de tout ce qui existe, refus de continuer à construire sur le socle de ce passé. Il faut combattre l'Homme, la Raison, l'Histoire, ces monstrueuses divinités et les détruire comme si elles étaient le pouvoir des patrons. Il n'est pas vrai que le capital ait abandonné ses antiques divinités. Il en a simplement fait la religion du mouvement ouvrier : c'est ainsi qu'elles continuent

à gouverner activement le monde des hommes. Tandis que leur négation, qui comporte un péril mortel pour le capital, se trouve gérée directement par lui : elle est réduite à de la culture, on la rend donc inoffensive et serviable. C'est ainsi que l'antihumanisme, l'irrationalisme, l'anti-historicisme, au lieu d'être des armes pratiques entre les mains de la lutte ouvrière, deviennent des produits culturels en proie aux idéologies capitalistes. En ce sens si la culture se fait médiatrice du rapport social du capitalisme, et joue un rôle dans sa conservation, ce n'est pas à cause du contenu temporaire qui est le sien actuellement, mais bien à cause de sa forme permanente, c'est-à-dire justement *en tant qu'elle est culture*. La contre-culture n'échappe pas à ce destin : elle ne fait que vêtir le corps idéologique du mouvement ouvrier de l'habit commun à toute la culture bourgeoise. Peu nous importe qu'il ait pu exister un jour, à un moment donné, la figure historique de l'intellectuel du côté ouvrier. Ce qui est absolument exclu, c'est qu'il puisse exister *aujourd'hui* une figure de ce genre. Les intellectuels organiques de la classe ouvrière sont devenus en fait la seule chose qu'ils pouvaient être : des intellectuels organiques du mouvement ouvrier. C'est le parti historique, la vieille forme d'organisation qui est en dehors de la classe qui en a besoin. Ils ont garanti au parti pendant des décennies un rapport avec la société sans qu'il ait eu à en passer par l'usine. Et aujourd'hui que l'usine impose sa réalité, et que le capital lui-même le rappelle dans la production, ces intellectuels deviennent des médiateurs objectifs entre la science et l'industrie : telle est la nouvelle forme que prend le rapport traditionnel entre les intellectuels et le parti. L'intellectuel le plus « organique » désormais est celui qui *étudie* la classe ouvrière c'est-à-dire celui qui pratique la plus infâme science bourgeoise qui ait jamais existé : la sociologie industrielle, cette étude des mouvements des ouvriers réalisée pour le compte du capital. Là aussi il faut refuser en bloc le problème. Non pas une culture du côté ouvrier ou une figure ouvrière de l'intellectuel ; il n'y a aucune culture, aucun intellectuel qui ne répondent pas aux besoins du capital. C'est précisément le contraire de la solution de l'autre problème : non pas la reproduction ouvrière de la révolution bourgeoise ni le bouleversement par les ouvriers du chemin accompli

par la révolution bourgeoise, il n'y a jamais aucune révolution en dehors de l'existence de la classe ouvrière, de ce qu'elle est et de ce qu'elle sera par conséquent contrainte de faire. Critiquer la culture, cela veut dire refuser *de devenir des intellectuels*. La théorie de la révolution veut dire la pratique directe de la lutte de classe. C'est le même rapport qui unit la critique de l'idéologie à la science ouvrière : et le facteur de réunion de ces deux choses c'est le moment de la pratique de subversion. Nous avons déjà dit qu'il ne saurait se dégager un point de vue ouvrier de la société capitaliste. Il faut ajouter maintenant que dans la société capitaliste, on ne peut échapper aux nécessités pratiques de la lutte de classe.

Quelles sont ces nécessités ? Et avant toutes choses, une nouvelle stratégie s'avère-t-elle nécessaire ? Si c'est le cas, l'une des tâches les plus urgentes de la lutte consiste à la découvrir et à en élaborer la composition : et sur le plan de la science, il ne saurait exister d'autres tâches que celle-ci. Il faut atteler à ce travail de nouvelles forces intellectuelles à très haute dose. De puissants cerveaux doivent se mettre à œuvrer collectivement dans cette seule et unique perspective. Le niveau de la science ouvrière doit atteindre une nouvelle forme de combat, la plier à de nouvelles fins pour les dépasser ensuite dans l'activité toute politique de la pratique. C'est la forme de lutte que prend le refus, la forme d'organisation de ce *non* ouvrier : refus de collaborer activement au développement capitaliste, de proposer un programme positif de revendications. On peut retrouver ces formes de lutte et d'organisation en germe dès le début de l'histoire ouvrière du capital, dès que les premiers prolétaires se constituent en classe. Mais leur plein développement ne se produit que beaucoup plus tard et c'est aujourd'hui que leur véritable portée s'épanouit comme stratégie d'avenir. Elles peuvent d'autant mieux jouer un rôle matériel qu'il se produit une croissance quantitative de la classe ouvrière, sa concentration, son unification, un développement qualitatif aboutissant à son homogénéisation interne, bref qu'elle réussit mieux à s'organiser autour de ses mouvements de force globale. Cela suppose donc un processus d'accumulation de la force de travail qui possède une portée politique directe à la différence de l'accumulation de

capital ; il ne s'agit pas de la croissance et de la concentration d'une catégorie économique mais de celles du rapport de classes qui la fonde ; l'accumulation par conséquent d'une force politique qui se pose immédiatement en alternative, avant même que l'utilisation des « grands moyens collectifs » qui lui sont propres ne soit parvenue à l'organiser en tant que telle. Ainsi le refus constitue une forme de lutte qui suit la croissance de la classe ouvrière. Or la classe ouvrière est à la fois refus politique du capital et production de ce même capital comme puissance économique. Voilà pourquoi la lutte politique menée du côté ouvrier n'a toujours fait qu'un avec le terrain de la production capitaliste. À partir du moment où elles ne pouvaient pas être absorbées par le capitaliste, les premières revendications prolétariennes remplissaient elles-mêmes un rôle objectif : en tant que formes de refus elles mettaient en péril le système. Et chaque fois que les revendications positives des ouvriers vont au-delà des limites de ce que peuvent concéder les capitalistes, leur rôle objectivement *négatif* réapparaît toujours : elles constituent purement et simplement un blocage politique du mécanisme des lois économiques. C'est ainsi qu'il faut étudier les différentes phases de la conjoncture, les modifications structurelles intervenant dans le mécanisme économique, dans leurs moments spécifiques : dans le seul souci de réclamer du côté ouvrier au capital ce qu'il est incapable d'accorder à ce moment-là. Dans ce cas *la revendication en tant que refus* amorce une crise en chaîne de la production capitaliste dont il faut avoir l'habileté tactique de se servir pour faire faire un bond en avant au niveau atteint par l'organisation ouvrière. Au fur et à mesure de la croissance conjuguée des ouvriers et du capital, il se produit une *simplification* de la lutte de classe dont il faut bien saisir toute la portée stratégique fondamentale. Il est faux de dire que le caractère élémentaire des premiers affrontements entre les prolétaires et les capitalistes individuels s'est considérablement compliqué lorsque les masses ouvrières ont eu à se mesurer avec l'initiative nouvelle du grand capital. C'est précisément le contraire qui est vrai. Au départ le contenu de la lutte de classe présente deux visages, le visage ouvrier et le visage capitaliste qui ne se séparent pas encore de façon radicale. Les luttes pour la journée de travail nous l'enseignent.

Et durant des décennies la charte revendicative que les ouvriers présentent aux capitalistes n'a et ne peut avoir qu'un seul effet : le perfectionnement de l'exploitation, l'amélioration des conditions de vie des travailleurs n'était pas séparable d'un développement économique accru du capitalisme. Du point de vue du mouvement ouvrier, le filon syndicaliste tout d'abord, puis le réformiste ont correctement joué leur rôle au sein de ce processus hélicoïdal en tentant d'organiser économiquement les ouvriers. Ce n'est nullement un hasard si nous avons, nous, préféré insister dans notre analyse sur les moments de luttes ouvrières qui mettent en question le pouvoir politique du capital, même si elles sont moins avancées peut être du point de vue de leur socialisation. Bien entendu, ce terrain historique de la lutte de classe, qui n'a pas encore disparu du restant du monde contemporain, ne pourra être ramené à la simplicité d'un affrontement direct entre puissances adverses que par un dur travail d'analyse qui embrasse l'ensemble de son développement successif et qui fasse un bilan des résultats atteints. Ce qui nous amène à concevoir ce terrain comme étant celui où la complication de la lutte de classe est toujours d'ordre interne et où son rapport avec l'extérieur se fait à travers la médiation de situations qui, pour être politiques, n'appartiennent pourtant pas à la lutte de classe elle-même. Ces situations sont en train de perdre de plus en plus d'importance ; les résidus passés du capitalisme sont en voie de liquidation, les prévisions utopiques qui avaient été faites sur l'avenir de la classe ouvrière sont en train de s'effondrer et cela nous offre finalement la possibilité subjective d'enchaîner la lutte de classe au présent afin de pouvoir ainsi le briser. Ce qu'il faut appréhender du point de vue ouvrier dans ce processus en cours, ce n'est pas seulement une croissance quantitative de l'affrontement, sa massification, son homogénéisation intérieure de plus en plus forte, mais, à travers tout cela, la conquête progressive de sa nature première, directe, élémentaire, d'opposition entre deux classes, qui se donnent réciproquement vie, mais dont seule l'une détient le pouvoir de faire mourir l'autre. Ce n'est qu'à son plus haut degré de développement, et non à son commencement, que l'histoire révèle la vérité révolutionnaire suivante dans toute la simplicité de son contenu : le capital *ne peut*

pas détruire la classe ouvrière, alors que la classe ouvrière *peut*, elle, détruire le capital. C'est en fonction de ces catégories élémentaires que la cuisinière, dont Lénine disait qu'elle aurait été capable de gouverner l'État ouvrier, doit être mise en mesure de passer le tablier de théoricien de la classe ouvrière.

Il se produit donc une simplification, une unification de la masse des revendications formulées du côté ouvrier. Il doit y avoir un point où elles disparaissent toutes à l'exception d'une seule : la revendication du pouvoir, du pouvoir dans sa totalité, aux ouvriers. Cette revendication constitue la plus haute expression du refus. Elle suppose qu'il se soit déjà produit un renversement effectif du rapport de domination existant entre les deux classes. C'est-à-dire que le parti qui revendique, qui formule des exigences positives, qui présente la charte de ses droits, au nom de l'intérêt général de la société naturellement, soit devenu désormais la classe des capitalistes. C'est aux ouvriers qu'il reviendra ainsi d'avoir à repousser tout ce qui leur sera demandé. Il faut même dans ce domaine qu'on en arrive au point où toutes ces revendications soient formulées expressément du côté capitaliste ; c'est seulement à ce stade que l'on aura un *non* ouvertement ouvrier. Ce ne sont pas les contes d'un futur très lointain. C'est une tendance qui est déjà à l'œuvre ; il faut bien la saisir dès sa naissance, si l'on veut la contrôler. Lorsqu'il a atteint un niveau de développement supérieur, le capital ne se limite plus seulement à s'assurer de la collaboration des ouvriers, bref à extorquer activement le travail vivant dont il a, avant tout, besoin à partir de ses mécanismes inertes de stabilisation, il se met désormais à exprimer de façon significative ses propres besoins à travers les revendications subjectives des ouvriers. Cela s'est déjà produit historiquement, c'est vrai, nous l'avons vu. La nécessité de la production capitaliste qui parvient à s'imposer dans la lutte, sous la forme de revendications ouvrières, constitue une phase récurrente de l'histoire du capital ; et seule le caractère permanent de l'articulation ouvrière de la société capitaliste peut en rendre compte. Mais tandis qu'elle jouait autrefois un rôle objectif dans le fonctionnement du système en produisant son autorégulation pour ainsi dire, aujourd'hui elle constitue en revanche une initiative consciente de la classe des

capitalistes, réglée par les nouveaux instruments de son appareil de pouvoir. C'est l'expérience décisive de lutte d'une classe ouvrière qui a conquis le pouvoir et ne s'est plus limitée à la revendiquer, qui est au cœur de cela. C'est avec la révolution de 1917 que l'articulation ouvrière du capital s'impose subjectivement aux capitalistes. Ce qui fonctionnait auparavant tout seul, sans le contrôle de qui que ce soit, sous la forme d'une loi économique aveugle, doit être mû d'en haut à partir de ce moment-là, et suivre la volonté politique du détenteur du pouvoir : c'est là la seule façon de contrôler l'objectivité du processus, et de combattre le caractère menaçant et subversif de ces conséquences désormais possibles. C'est là le point de départ de ce fort développement de la conscience subjective du capital qui l'amènera à élaborer puis à mettre en pratique un contrôle social planifié de tous les moments de son cycle, contrôle social essentiellement conçu comme l'utilisation capitaliste de l'articulation ouvrière. Ainsi c'est encore l'expérience de lutte des ouvriers qui oblige le point de vue du capital à faire un bond en avant. Livré à lui-même, ce dernier en aurait été incapable. Les revendications subjectives des ouvriers seront désormais reconnues par les capitalistes eux-mêmes comme étant des besoins objectifs de la production de capital : et en tant qu'elles ne sont plus subsumées mais provoquées ; elles ne font plus l'objet d'un rejet mais d'une négociation collective. La médiation qu'opère le niveau institutionnel du mouvement ouvrier, sur le terrain syndical avant tout, a acquis une importance décisive et totalement irremplaçable. La plateforme revendicative proposée par le syndicat a été déjà revue et contrôlée par ceux-là mêmes à qui elle devrait être imposée : par les patrons qui devraient la prendre ou la laisser. À travers la lutte syndicale, la revendication ouvrière ne peut rien faire de plus que refléter les nécessités du capital. Pourtant le capital ne peut pas se faire le support direct de ces nécessités qui lui sont propres : même s'il le voulait ou si sa conscience de classe avait atteint son maximum. Bien plus : c'est précisément à ce moment-là qu'il prend conscience de la vérité du contraire : à savoir qu'il lui *faut* faire de ses ennemis le support de ses propres besoins et articuler lui-même son propre développement sur le mouvement des ouvriers organisés. Demandons-nous mainte-

nant : que se passe-t-il lorsque l'organisation ouvrière revêt dans sa forme un contenu totalement opposé ? lorsqu'elle renonce à jouer le rôle d'articulation de la société ?

Quand elle refuse de se faire *porteuse* des besoins du capital à travers les revendications ouvrières ? La réponse, c'est qu'à ce moment-là on assiste au blocage complet du mécanisme de développement du système. Tel est le nouveau concept de *crise du capitalisme* qu'il fait introduire : non plus la crise économique, l'écroulement catastrophique, le *Zusammenbruch* même purement temporaire, en raison d'une impossibilité objective pour le système de fonctionner ; mais la crise politique, dictée par les mouvements subjectifs des ouvriers organisés, à travers un enchaînement de phases critiques de la conjoncture provoquées délibérément avec pour seule stratégie : le *refus* ouvrier de résoudre les contradictions du capitalisme au moyen d'une tactique organisationnelle à l'intérieur des structures productives du capital, mais en dehors de ses initiatives politiques et libre vis-à-vis d'elles. Bien entendu, il faut arriver à bloquer le mécanisme économique, à le mettre dans l'impossibilité de fonctionner au moment décisif, mais le seul moyen d'y arriver, c'est le refus politique de la part des ouvriers de se faire le côté actif de l'ensemble du processus social, mieux que cela : c'est enfin le refus de collaborer y compris *passivement* au développement capitaliste. Bref renoncer à cette forme de lutte de masse qui unifie aujourd'hui les mouvements immédiats des ouvriers des pays de capitalisme avancé. Il faut être clair là-dessus : cette forme de lutte – en raison même de ce qu'elle est – ne suffit plus. La non-collaboration, la passivité même de masse, le refus, mais un refus non politique, non organisé subjectivement, non inséré dans une stratégie, non pratiqué par une tactique, la spontanéité sous sa forme supérieure, à laquelle est réduite la lutte de classe depuis des décennies, tout cela non seulement ne suffit plus pour provoquer la crise, mais c'est même devenu un facteur de stabilisation du développement, un de ces mécanismes à leur tour objectifs, grâce auxquels l'initiative capitaliste contrôle désormais l'utilisation du rapport de classes qui la met en mouvement. Il faut briser ce processus avant qu'il ne devienne une lourde tradition historique de plus

du mouvement ouvrier. Il faut le pousser plus loin, sans perdre les aspects fondamentalement positifs qu'elle contient également. Il est évident qu'il est nécessaire de commencer par la non-collaboration, que la passivité de masse au niveau de la production constitue la donnée matérielle dont il faut partir. Mais à un certain stade on doit retourner tout cela en son contraire. Lorsqu'on arrive à dire *non*, le refus doit se faire politique, c'est-à-dire subjectif, bref organisé. Il doit se retransformer à un stade supérieur en antagonisme. Sans cela on ne saurait songer à l'ouverture d'un processus révolutionnaire. Il ne s'agit pas de donner à la masse des ouvriers la conscience de devoir lutter contre le capital et pour quelque chose qui le dépasse, dans une nouvelle dimension de la société humaine. Ce qu'on appelle en général la « conscience de classe » ne représente rien d'autre pour nous qu'un moment d'organisation, la fonction du parti, le problème de la tactique. Ce sont les phases qui doivent amener le plan stratégique au point de rupture effectif. Et à un niveau purement stratégique, il ne fait aucun doute que l'on obtient ce point lorsqu'on a atteint le stade le plus avancé où se vérifie l'hypothèse de lutte suivante : refus de la part des ouvriers de présenter des revendications au capital, refus du terrain syndical dans son ensemble, refus d'enfermer le rapport de classe dans un cadre contractuel, formel, légal. Ce qui revient à contraindre le capital à présenter directement et en tant que telles, les nécessités objectives de sa production, en refusant la médiation ouvrière du développement, en bloquant l'articulation ouvrière du mécanisme. À la limite il s'agit d'ôter au capital son contenu, le rapport de classes qui le fonde. Pendant un temps, le rapport de classes doit être géré par la classe ouvrière à travers son parti : tout comme il a été géré jusqu'à présent par la classe capitaliste à travers son État. C'est là qu'il se produit un renversement effectif du rapport de domination entre les deux classes, non plus seulement en théorie mais aussi dans la pratique. Le processus révolutionnaire voit en effet la classe ouvrière devenir de plus en plus ce qu'elle est : la classe dominante sur son propre terrain, qui est spécifiquement celui de la politique – un pouvoir conquérant qui venge, par la destruction du présent, tout un passé de subordination et d'exploitation qui n'est pas

seulement le sien. Tel est le sens de l'hypothèse qui place au stade le plus avancé de ce processus, les «*revendications*» du côté du capital et le *refus* du côté des ouvriers. Ce qui suppose que la force politique de la classe ouvrière se présente comme ayant atteint, par elle-même, une organisation et une croissance telles qu'elle forme un pouvoir de décision autonome par rapport à toute la société, une terre, qui n'appartient à personne où ne peut arriver l'ordre capitaliste, mais d'où peut toujours partir une nouvelle barbarie prolétarienne. Ainsi le dernier acte de la révolution réclame qu'il y ait déjà l'État ouvrier à l'intérieur de la société capitaliste, un pouvoir des ouvriers exercé pour leur propre compte qui décide la fin du capital : ce n'est pas une préfiguration du futur cependant, car le futur n'existe pas du point de vue ouvrier ; c'est seulement le blocage du présent, l'impossibilité qu'il fonctionne dans son organisation actuelle, et par conséquent l'instance de sa réorganisation en inversant le signe dont est affecté son pouvoir. Un pouvoir politique autonome du côté ouvrier constitue la seule arme qui puisse empêcher le fonctionnement du mécanisme économique capitaliste. C'est en ce sens seulement que l'Etat ouvrier de demain est le parti d'aujourd'hui. On revient de la sorte au concept que nous avons voulu attribuer à Marx, du communisme comme parti qui remplace le modèle de construction de la société future par un instrument pratique pour la destruction de la société présente et qui y enferme tous les besoins révolutionnaires de la classe ouvrière. Il y a en plus maintenant le renversement stratégique qui voit l'articulation ouvrière du capital se trouver revendiquée par les capitalistes tandis qu'elle est refusée par les ouvriers : tel est bien le passage le plus concret de la révolution ouvrière qu'il soit possible de prévoir dès à présent. Ce n'est pas un hasard s'il demeure lié, dans sa découverte, à l'initiative léniniste lors de l'Octobre bolchevique. Le parti se charge ici, face à la classe, du moment de la tactique : voilà pourquoi la classe gagne. L'État ouvrier, né dans de telles conditions, ne devait pas aller au-delà des tâches du parti dans une société du capital. Mais la tactique de Lénine est devenue la stratégie stalinienne : et c'est ainsi que l'expérience soviétique a échoué du point de vue ouvrier. Il nous reste la leçon de maintenir l'unité organique dans notre tête, mais la sépa-

ration rigoureuse, dans la pratique des choses, de ces deux moments de l'activité révolutionnaire : *la stratégie de classe et la tactique de parti*.

13. Tactique = organisation

« Si nous ne prenons pas maintenant le pouvoir, l'histoire ne nous le pardonnera pas », écrivait Lénine au Comité Central du Parti en septembre 1917. Il l'invitait alors à s'appuyer sur le « tournant » que prenait la croissance de la révolution. « Le parti *a le devoir* de reconnaître que l'*insurrection* est à l'ordre du jour… Actuellement on ne peut rester fidèle au marxisme et à la révolution sans *considérer l'insurrection comme un art*. » Un mois après, dans un rapport au même Comité Central, il allait encore plus loin. « Nous ne pouvons nous laisser guider par une analyse et une évaluation objectives de la révolution. » Donc à la base de l'action il doit y avoir « l'analyse politique de la révolution ». Du reste d'autres que lui, les représentants du quartier de Vyborg, « estiment que l'initiative doit venir d'en haut ». Les directives d'entamer l'offensive finale, la mise à feu de l'insurrection armée, viennent de Lénine et doivent être imposées à tous, parti comme soviet, masses comme ouvriers. C'est une phase d'une importance fondamentale. Il en sort ce dernier acte de la révolution *imposée par le haut*, ce changement de forme du point de vue ouvrier qui récupère pour lui et pour sa propre classe l'attribut agressif d'un pouvoir devenu désormais dominant. Dès lors il est démontré une fois pour toutes que la classe ouvrière peut imposer pratiquement *tout* au capital. Le bouleversement pratique d'Octobre et le renversement du point de vue théorique du côté ouvrier forment alors une seule et même chose. Le télégramme de Lénine du 19 novembre 1917, au présidium du soviet des délégués ouvriers et soldats de Moscou, a beau prendre la forme élémentaire d'une directive politique pratique, en réalité c'est un saut décisif qu'il fait franchir au développement du marxisme théorique. « Tout le pouvoir aux soviets. Il n'y aura pas de ratifications. Les destitutions et les nominations que vous ferez, auront force de loi. » Dans ces conditions l'effondrement des instances de pouvoir du capital, loin de revêtir l'aspect d'une tragédie historique, devient, comme cela devait se produire, une *pièce* comique à travers laquelle

transparaît l'éclat de rire collectif et moqueur du public ouvrier. Dans la nuit du 5 au 6 (18-19) janvier 1918, l'Assemblée Constituante a repoussé la Déclaration bolchevique sur les droits du peuple opprimé et exploité ; entre un marin du nom de Zheleznyakov qui annonce au président Cernov avoir l'ordre – directement de Lénine, semble-t-il – de clore la session « car la garde est fatiguée [112] » !

Il ne suffit donc pas de dire qu'avec Lénine le point de vue ouvrier se complète. Non, avec Lénine, le point de vue ouvrier subit un renversement. Au sens où la tactique constitue toujours un renversement de la stratégie pour l'appliquer. Au sens où le parti, à un certain stade, doit imposer à la classe ce que la classe est en elle-même. Lénine ne fait qu'un avec les lois de la tactique. C'est-à-dire avec *les lois* de mouvement de la classe ouvrière, à la place de la loi comme c'était le cas chez Marx. En effet *la loi* est pure stratégie. Et non pas parce que Marx était à la recherche de la loi du mouvement du capital. Nous avons démontré en effet que celle-ci désormais prenait toujours en réalité les traits d'une articulation ouvrière de la société capitaliste. Seules les lois au pluriel marquent la conquête par le parti ouvrier pour son propre compte, du monde de la tactique, l'acquisition de cette faculté de pouvoir infliger une défaite politique aux capitalistes sur le terrain même de la pratique. Lénine a opéré, de la sorte, le renversement matériel du rapport de la classe ouvrière avec le capital qui n'était chez Marx que la découverte méthodologique et la fondation scientifique d'un point de vue ouvrier sur le capital. Après Lénine la classe ouvrière peut imposer pratiquement tout au capital. À une seule et redoutable condition : qu'elle soit armée de l'extérieur par l'intervention de la tactique, et par la direction du parti. Sans Lénine, personne n'aurait été capable de comprendre que c'était le moment, le jour, l'heure de déchaîner l'offensive finale et de prendre le pouvoir : la classe n'arrivera jamais à cela toute seule, et le parti n'y arrivera que lorsqu'il y aura Lénine au sein du parti. Qu'est-ce à dire ? S'agit-il de récupérer subrepticement un pur subjectivisme après

112 Cf. pour l'épisode : E.H. Carr, *La Révolution bolchevique*, 1917-1923, t. I, chap. v, Paris, éd. Minuit, 1974.

tant d'analyses fondées sur les comportements de masse de la classe ouvrière ? Non. Tout ce que nous avons dit, jusqu'à présent, tendait à maintenir constamment l'unité entre ces deux moments. Il n'y a pas de processus révolutionnaire sans *volonté* révolutionnaire. Lorsque c'est le cas, il s'agit précisément de ces phases dont nous avons dit qu'elles ne pouvaient être appelées : révolution, parce qu'elles sont des promenades des capitalistes autour des gouvernements conformes à leurs intérêts. Gramsci avait tort de parler de « révolution contre *Le Capital* ». Il plaçait de la sorte Marx entre les mains des réformistes de la Seconde Internationale. En Russie, *Le Capital* n'était pas le « livre des bourgeois ». C'était le livre des bolcheviques. C'était le livre du jeune Lénine qui en était parti. Mais Gramsci avait raison de voir en la personne même de Lénine « notre Marx ». C'est à cela qu'est adressé en effet – en mai 18 – son éloge du volontarisme : « Volonté, cela veut dire, marxiennement, la conscience des buts ; ce qui signifie à son tour, posséder la notion exacte de sa propre puissance ainsi que les moyens de l'exprimer dans l'action. Cela signifie cependant en premier lieu, la distinction, la reconnaissance de la classe, une vie politique indépendante de l'autre classe, une organisation solide et disciplinée poursuivant des buts qui lui sont spécifiquement propres, sans déviations ni hésitations. » Le renversement léniniste de la praxis fait ainsi s'effondrer à la fois le pouvoir politique du capital et la tradition du marxisme officiel.

La nouvelle thèse stratégique : *d'abord la classe ouvrière puis le capital* s'impose dans les faits. À ce niveau il se pose un problème d'une importance notable. Si l'on se fonde sur l'expérience soviétique, ne doit-on pas dire que la vérification pratique léniniste a été un échec ? Et ceci n'implique-t-il pas la non-vérité pratique de la thèse du renversement du rapport de la classe ouvrière avec le capital ? Répétons-le : la recherche sur ces questions est encore fort en retard. Il faudra d'abord dégager longuement le terrain d'une solution définitive en menant de multiples enquêtes concrètes. Ceci n'empêche cependant pas que nous puissions adopter des règles provisoires de conduite théorique, lesquelles ont toutes trait à une nécessité politique immédiate : celle de ne pas entraîner le moment révolutionnaire d'Octobre

lui-même dans la débâcle soviétique du premier pouvoir ouvrier. Il faut au contraire exaspérer, dans toutes les limites historiques possibles, la grande contradiction politique qui existe entre *la révolution léniniste et la construction du socialisme*, entre le processus politique révolutionnaire et la gestion économique de la société. En la matière, la stratégie de Lénine n'était pas entièrement exprimée comme d'habitude. Lénine ne s'exprime toujours que par des mouvements tactiques. Ce n'est qu'en reliant tous ses revirements politiques les uns aux autres, dans leur parfaite continuité, que l'on peut alors reconstruire l'extraordinaire perspective qui le guidait à long terme. Il est évident que lorsqu'il revient en arrière avec la NEP, quand il remet en marche les mécanismes économiques selon une méthode capitaliste, il conçoit le tout comme une retraite tactique provisoire dont il faudra violemment régler le compte tout de suite après. Il devait néanmoins y avoir quelque chose de plus dans son programme : l'idée d'une gestion capitaliste des mécanismes économiques sous la direction politique consciente d'un État ouvrier. Et tout cela sur une longue période historique : sans les mystifications du socialisme réalisé, sans l'obligation pour les ouvriers de gérer le capital. Il s'agissait là aussi de renverser le cours du temps : se servir de la force du pouvoir conquis pour plier le développement économique et l'obliger à servir d'instrument brutal aux exigences de croissance politique de la classe ouvrière. L'État ouvrier, avec son contenu *de parti*, devait avant tout gérer directement cette croissance ; ce n'était qu'en second lieu qu'il devait s'assurer que l'intérêt social en général lui soit toujours effectivement subordonné. La reprise de la révolution restait de la sorte inscrite à l'ordre du jour. Un enchaînement de sauts révolutionnaires, sur l'intervention active de la masse ouvrière, aurait corrigé continuellement les écarts nombreux et inévitables par rapport à la ligne. À un stade supérieur de développement politique, il serait redevenu nécessaire de casser l'appareil d'État, et briser l'appareil du parti lui-même, serait devenu une tâche révolutionnaire : c'est à partir de là qu'on récupérerait en fin de compte une gestion directement ouvrière, associée et de masse de toute la société nouvelle. Les ouvriers se seraient rassemblés et auraient défendu de l'extérieur non pas le pays du socialisme, mais

un processus révolutionnaire en acte qui ne leur demandait pas de lui sacrifier leurs luttes, mais au contraire de les relancer à chacune de ses phases, à chacun de ses sauts, et qui aurait unifié de la sorte dans les faits le développement de la lutte de classe, en la concentrant et la guidant. La révolution en Europe, loin d'être abandonnée, aurait été remise à l'ordre du jour, à chaque stade ultérieur du développement du processus révolutionnaire en Russie. Il importe peu de savoir dans quelle mesure exacte Lénine avait dans la tête ce dessein stratégique dans son ensemble. On peut facilement répondre que, là, nous sommes déjà au-delà de Lénine, et à juste titre. Le développement du léninisme constitue le programme immédiat de la science ouvrière. Mais lorsqu'on cherche la vérification pratique léniniste du renversement stratégique du rapport de la classe ouvrière avec le capital, on ne peut la trouver correctement que sur le terrain de la pratique. Ainsi au moment de Brest-Litovsk, quand Lénine impose tout seul la paix pour sauver la révolution, il ne s'agit pas là d'un effondrement de la nouvelle stratégie, mais de son passage par l'unique voie qu'elle pouvait emprunter à ce moment-là, il s'agit de son renversement tactique dans son opposé, et par là même de son application concrète. C'est là un art difficile auquel nous devrons beaucoup nous entraîner dans les années qui viennent, jusqu'à ce que nous en soyons devenus des interprètes virtuoses : tactique et stratégie doivent s'unifier dans notre tête tandis que dans les choses, parmi les faits, il faut prendre bien soin d'en maintenir la division, voire le caractère contradictoire. L'erreur historique de toutes les positions de gauche du mouvement ouvrier est de ne pas en avoir tenu compte. Cette erreur est impardonnable. Car elle constitue l'illusion des intellectuels d'une « politique scientifique », et la voie la plus rapide pour conduire la classe ouvrière à la défaite matérielle.

Il faudra opposer à ceci le principe contraire : ce qui est théoriquement juste peut constituer une erreur politique. La théorie est la compréhension et la prévision, c'est-à-dire la connaissance, fût-elle purement unilatérale, de la tendance objective du processus. La politique est la volonté de la renverser, donc un refus global de l'objectivité, l'action subjective pour que celle-ci ne passe pas, ne

l'emporte pas. La théorie est anticipation, la politique intervention. Et lorsqu'on doit intervenir non sur ce qui se prévoyait, mais sur ce qui le précède, c'est là que se situe le retournement de la tactique. En ce sens théorie et politique se contredisent toujours. Leur identité ou leur non-contradiction constitue justement l'opportunisme, le réformisme, l'obéissance passive à la tendance objective qui n'est connue et possédée que par la science, et qui se résout à son tour en une médiation ouvrière inconsciente du point de vue capitaliste. La science ouvrière elle-même quand elle est conçue comme étant elle-même immédiatement lutte de classe, c'est-à-dire quand elle n'est pas séparée du moment de la pratique et subordonnée à cette dernière, bref quand elle veut puiser en elle-même tous ses buts politiques, risque de n'avoir d'autre fonctionnement que *celui d'une science* ; mais n'avoir d'autre fonctionnement que celui d'une science, cela ne représente qu'une nécessité du capital, l'articulation théorique dont il a besoin pour construire son propre point de vue. De là le danger pratique qu'entrevoit, non sans préoccupation, celui qui se met à faire de la théorie du côté ouvrier : le danger de donner les armes de la connaissance de son propre camp à l'ennemi de classe, si en même temps il ne réussit pas à confier, à la classe au côté de laquelle il combat, des armes d'un autre genre : des armes de lutte, d'organisation. Alors il ne suffit plus de se refuser à *étudier* la classe ouvrière. Il faut penser au moment d'organisation de la lutte : non pas pour « vérifier » dans la pratique des hypothèses de la recherche, mais pour en ôter l'usage des mains du capital, et en faire des armes matérielles offensives qui appartiennent. directement aux ouvriers. Le plus grand théoricien du prolétariat, c'est encore Lénine, le Lénine organisateur bolchevique des ouvriers de Pétersbourg et de toute la Russie. Le théoricien du côté ouvrier ne fait qu'un avec l'homme politique révolutionnaire. Matériellement ils doivent coïncider dans la même personne. Quelque chose de fondamental change donc dans la forme prise par le point de vue ouvrier lorsque celui-ci se met à examiner sa propre classe à niveau théorique. La classe ouvrière n'est plus l'objet de l'analyse comme c'est au fond le cas pour le capital, en tant que ce dernier représente l'*objet-ennemi* : quelque chose qui se trouve en face de nous

et que nous devons à la fois comprendre et combattre. On ne peut reconstruire de façon subversive les mouvements directs des ouvriers qu'en se situant à l'intérieur de leurs luttes, du point de vue de leur besoin d'organisation. Notre discours sur la force de travail doit être mené à partir de l'intérieur de la classe ouvrière. Ainsi celui qui tient ce discours se trouve directement impliqué dans la lutte de classe. Lorsqu'elle débouche au niveau social, la science ouvrière recueille une sorte de « principe d'indétermination ». Considérer la société du point de vue ouvrier constitue un facteur de « perturbation » non seulement pour la science sociale en général, mais la connaissance particulière qu'on a de sa propre classe, elle aussi. Heureusement, à ce stade, la prétention subjective de faire du point de vue ouvrier une « science exacte » tombe elle aussi, tout comme le déterminisme dans le développement de l'objet. Ainsi *ce moment tactique de la recherche*, que nous avions trouvé pour la première fois chez Marx, revient au premier plan : mais ce qui n'était pour lui que l'utilisation délibérée de certains résultats de la science bourgeoise, devient pour nous la critique continuelle et impitoyable de tous nos propres résultats. Et tout cela explique pourquoi, dès que l'on tente l'analyse de la classe ouvrière, il en sort, comme par une apparente déviation par rapport au thème initial, toute cette analyse de nous-mêmes, des expériences passées théoriques et pratiques, de l'état actuel du mouvement tant au niveau de la lutte qu'à celui de l'organisation. Le discours immédiat que l'on tient sur la classe ouvrière est donc aujourd'hui avant tout l'*autocritique* du mouvement ouvrier organisé. Ce n'est qu'en passant tactiquement par ce moment d'autodestruction qu'il sera possible d'opérer cette reconstruction stratégique du point de vue ouvrier qui doit nous occuper dans les années qui viennent.

On ne peut cependant s'arrêter à cela. Les tâches pratiques sont autrement urgentes, immédiates et complexes. Il est nécessaire de savoir se mouvoir, non pas de la façon la plus juste « pour l'éternité », mais de la façon la plus immédiatement utile à sa propre classe. Il y a là des choses qu'il nous faut encore apprendre. Et avant tout celle-ci : à savoir qu'il manque, à niveau de classe en tant que tel, le moment de la tactique. C'est un point important. *La classe n'est que stratégie*. D'autre

part la stratégie n'a de vie, à ce stade, que sous une forme purement objective. Une perspective stratégique comme celle du refus se présente comme matériellement incorporée aux mouvements de classe de la masse sociale des ouvriers. Elle ne peut commencer à avoir une vie subjective, c'est-à-dire consciente, bref à exister sous une forme *pratique*, que lorsqu'elle atteint le moment de l'*organisation politique*, que nous ne réussissons pas pour l'instant à définir autrement que par le terme de « parti ». Ça n'est précisément que lorsqu'on arrive à cette subjectivité organisée de la stratégie que se déclenche le moment de la tactique, c'est-à-dire l'application concrète et subversive dans la pratique de ce qui avait été prévu théoriquement : la classe ouvrière commence à remplir le rôle d'un processus révolutionnaire. Si la classe est stratégie, la conscience de classe c'est précisément pour nous le moment de la tactique, le moment de l'organisation, le moment du parti. Interprétons ainsi la thèse léniniste de la conscience politique qui doit être apportée *de l'extérieur* aux ouvriers. C'est de l'extérieur que les tournants de la tactique doivent être apportés à travers l'organisation du parti. C'est de l'extérieur que le renversement tactique de la stratégie doit être imposé à la classe. De l'extérieur encore qu'il faille reconstruire toutes les phases pratiques du processus révolutionnaire, l'enchaînement de crises auquel clouer le développement du capital, les sauts organisationnels qui servent à mesurer la croissance de classe de la masse des ouvriers : lier tout cela du câble d'acier d'une volonté politique de destruction, telle est la tâche du parti. N'y a-t-il pas à ce stade le danger d'une surévaluation de la tactique ? Cela ne revient-il pas à placer de nouveau le parti en dehors de la classe et donc au-dessus d'elle ? Nous avons dit que théorie et politique se contredisent toujours. Peut-on dire la même chose de la stratégie et de la tactique, de la classe et du parti ? Malheureusement *oui on le peut*. C'est précisément cela qui fait de la révolution ouvrière – tout comme du communisme de Brecht – cette chose si simple et si difficile à faire. Le degré d'intensité de la contradiction change selon les moments, dans chaque phase. En processus révolutionnaire ouvert, il est évident que la contradiction entre la stratégie et la tactique se réduit au minimum. Ce moment suppose en effet déjà résolu le problème de l'organisation. Cependant

même dans ce cas, classe et parti ne coïncident pas : mais ils opèrent une division normale du travail révolutionnaire et avancent unis vers le même but. En revanche, voyez aujourd'hui : lorsque l'ouverture du processus révolutionnaire est encore un programme théorique, lorsqu'il s'agit encore de trouver le chemin pour commencer à le pratiquer, la contradiction entre la tactique et la stratégie est à son degré maximum ; la théorie et la politique n'ont pas de terrain en commun ; la classe est sans le parti et le parti est sans la classe. Le capital est parvenu à contrôler et à guider l'ensemble du fonctionnement objectif de ses mécanismes. Et sans la médiation de l'organisation, le côté ouvrier ne réussit pas à faire remplir subjectivement, à sa propre force, le rôle de blocage de système, de refus et de subversion. Dans ces conditions, le moment de la tactique s'exaspère et surgit au premier plan. Comme chez Lénine lorsqu'il dut imposer le thème du parti à la fois aux ouvriers et à leur mouvement. Comme toujours lorsqu'il s'agit de résoudre avant tout, et comme ce qui conditionne tout, le problème de l'organisation. Il faudra un grand équilibre humain et une puissante force intellectuelle pour ne pas se laisser prendre aux nécessités quotidiennes de la politique immédiate, et pour voir venir de loin tout ce qui devra arriver théoriquement. Ceci toutefois, ne nous affranchit pas de l'obligation de reconnaître la nature du problème actuel, et le point où réside le maximum de difficulté, qu'il nous faudra d'emblée surmonter. Force nous est alors de reconnaître courageusement que la conquête du pouvoir politique, que Marx mettait déjà à l'ordre du jour de la lutte de classe, se présente encore aujourd'hui sous sa forme primitive et préalable : comme *la conquête de l'organisation politique*. C'est là la tâche urgente pour l'ensemble du mouvement. C'est le vide du précipice qu'il nous faut sauter. Bien des expériences y ont déjà trébuché. *La nôtre n'y tombera pas*. Et si à un moment historique la classe ouvrière parvient à le franchir, le reste est chose faite. Pour des ouvriers organisés politiquement à dire non à tout, nous imaginons que ce doit être unjeu d'enfant que de démonter la machine du capital. Nous pensons vraiment que le processus révolutionnaire est aussi droit que la perspective Nevski. Les tournants viennent avant, maintenant où il s'agit de trouver la bonne ruelle qui nous permettra

ensuite de déboucher un jour sur l'artère principale. Pour y parvenir il faut avant tout de *l'habileté dans la recherche*. Ainsi la recherche théorique que nous avons menée sur les concepts de travail, de force de travail, de classe ouvrière, ne constitue elle-même rien de plus qu'un exercice sur la voie de la découverte pratique d'une conquête de l'organisation. La tactique de la recherche se retourne en *recherche comme tactique*. Elle contient presque tous les moments politiques que dicte la pratique de la lutte. Le point de vue ouvrier ne préfigure pas le futur, il ne raconte pas le passé : il contribue seulement à détruire le présent. La science ouvrière se réduit à la dimension d'un moyen d'organiser cette destruction : et c'est bien ainsi.

14. Le mot d'ordre : la valeur-travail

Pour finir revenons donc au point de départ : à la nature à la fois double, scindée et antagonique du travail. Non plus cependant du travail contenu dans la marchandise, mais de la classe ouvrière contenue dans le capital. La *zwieschlächtige Natur* de la classe ouvrière consiste en ce qu'elle est à la fois travail concret et travail abstrait, travail et force de travail, valeur d'usage et travail productif, à la fois capital et non-capital – partant à la fois capital et classe ouvrière. C'est là que la division est déjà antagonisme. Et l'antagonisme est toujours lutte. Mais la lutte n'est pas encore organisation. Il ne suffit pas qu'il y ait une division objective du travail et de la force de travail dans la classe ouvrière : car c'est précisément de la sorte qu'ils se présentent unis dans le capital. Il faut les diviser par une intervention subjective : en effet ce n'est que de la sorte qu'ils deviendront les moyens d'une alternative de pouvoir.

Il est vrai que la *Trennung*, la séparation, la division, constitue le rapport normal de cette société. Mais il est également vrai que la force du capital consiste justement à maintenir ensemble ce qui est divisé ; que c'est ce qui a fait son histoire et qui fera ce qu'il lui reste d'avenir. Maintenir la classe ouvrière à l'intérieur de lui-même et contre lui-même, puis imposer dans ces conditions à la société les lois de son propre développement, c'est à cela que tient l'existence du capital, et il n'y a pas pour lui d'autre existence possible. Il faut donc trouver

l'endroit où il devient possible d'empêcher l'unité, où il devient praticable de bloquer le mécanisme de la synthèse, en séparant par la force les extrêmes jusqu'au seuil de rupture et *au-delà*. Ce point se situe à l'intérieur de la classe ouvrière tout comme la classe ouvrière se situe à l'intérieur du capital. C'est précisément la séparation de la classe ouvrière d'avec elle-même, d'*avec le travail* et par conséquent d'avec le capital. C'est la séparation de la force politique d'avec la catégorie économique. Et la division, ou la séparation, c'est trop peu : il faut la lutte, l'opposition, l'antagonisme. Pour lutter contre le capital, la classe ouvrière doit lutter contre elle-même en tant que capital. C'est le stade maximum de la contradiction, non pour les ouvriers mais pour les capitalistes. Il suffit d'exaspérer ce stade, d'organiser cette contradiction, et le système capitaliste ne fonctionne plus, le plan du capital commence à marcher à rebours, non plus comme développement social, mais comme processus révolutionnaire. Lutte ouvrière contre le travail, lutte de l'ouvrier contre lui-même comme travailleur, refus de la force de travail de devenir travail, refus de la masse ouvrière à ce qu'on utilise la force de travail, voilà les termes dans lesquels se pose maintenant stratégiquement, après la tactique de la recherche, la division antagonique que l'analyse marxienne avait découverte dans la nature du travail. Le *Doppelcharakter* du travail représenté dans les marchandises se révèle ainsi sous les traits de *la double nature de la classe ouvrière*, double et en même temps divisée, divisée et en même temps antagonique, antagonique et en même temps en lutte avec elle-même. Il nous faut nous rendre compte que tous les grands problèmes d'organisation, et la solution de ceux-ci, en retrouvant un rapport organique entre classe et parti, repose dans leur considérable complexité politique, sur ce rapport critique qui passe à l'intérieur de la classe ouvrière elle-même, et dont le caractère de problème irrésolu s'approfondit d'autant plus que la force dominante de la classe ouvrière s'accroît. C'est sur ces problèmes qu'il faut désormais diriger les armes effilées de la théorie, et celles grossièrement matérielles de la pratique quotidienne.

Du reste, là aussi, il n'y a pas beaucoup à inventer. La lutte ouvrière, sous ses formes modernes et dans les pays de grand capi-

talisme, comporte, dans le riche contenu de sa propre spontanéité, le mot d'ordre de lutte contre le travail, comme seul moyen de frapper le capital. Derechef, le parti se présente comme l'organisation de ce qui existe déjà dans la classe, mais que la classe ne parvient pas à organiser à elle toute seule. Aucun ouvrier n'est plus disposé aujourd'hui à reconnaître l'existence du travail en dehors du capital. Travail = exploitation. C'est là, à la fois, le présupposé et le résultat historique de la civilisation capitaliste. À partir de là, on ne saurait revenir en arrière. L'ouvrier ne sait que faire de la dignité du travailleur. Et l'orgueil du producteur il l'abandonne tout entier au patron. Il n'y a d'ailleurs que le patron qui ait continué à faire l'éloge du travail. Si c'est encore malheureusement le cas dans le mouvement ouvrier, dans la classe ouvrière en revanche il n'y a plus de place pour l'idéologie. Aujourd'hui la classe ouvrière n'a qu'à se regarder pour comprendre le capital. Elle n'a qu'à se combattre elle-même pour détruire le capital. Elle doit se reconnaître comme puissance politique, et se nier comme force productive. Voyez le moment de la lutte : pour l'ouvrier le producteur s'y confond avec l'ennemi de classe. Le travail face à la classe ouvrière et contre elle, comme un ennemi, c'est donc le point de départ et plus seulement pour l'antagonisme mais aussi pour son organisation. Si l'aliénation de l'ouvrier a un sens, c'est celui d'être un grand fait révolutionnaire. *Organisation de l'aliénation* : telle est la phase obligatoire qui doit être imposée d'en haut par le parti à la spontanéité ouvrière. L'objectif est de nouveau le refus, à un niveau plus élevé : refus actif et collectif, refus politique de masse, organisé et planifié. Le but immédiat de l'organisation ouvrière a pour nom aujourd'hui : *le dépassement de la passivité*. Il n'est possible de le mener à bien qu'à la seule condition de reconnaître dans la passivité le refus ouvrier sous sa forme élémentaire et spontanée. La passivité de masse fait toujours suite soit à une défaite politique des ouvriers à imputer aux organisations officielles, soit à un saut franchi par le développement capitaliste dans l'appropriation des forces productives sociales. Tout le monde sait que ces deux prémisses objectives de la passivité ouvrière se sont développées parallèlement ces dernières décennies, et qu'elles sont devenues de plus en plus, toutes deux,

le pouvoir despotique absolu du capital. Tandis que ce dernier se lançait à la conquête de toute la société à niveau internationale, et se socialisait lui-même, l'idée de faire assumer au mouvement ouvrier la figure politique de gérant de l'intérêt social national, nous a exposés à un suicide historique. Elle a interrompu le processus révolutionnaire qui avait eu pour étapes successives juin 1848, 1871, 1917. C'est à partir de ce moment-là que les annales de la révolution titrent : *défaite ouvrière*. Qu'est-ce qui a empêché le processus de se précipiter ? Plus on regarde de près, plus on découvre la puissante digue de la passivité pour empêcher toutes les reprises révolutionnaires possibles à l'avenir. En réalité le renoncement massif des ouvriers, à se sentir partie active de la société du capital, est déjà un refus de prendre part au jeu, refus dirigé contre les intérêts sociaux. Ainsi ce qui apparaît comme l'intégration des ouvriers dans le système, ne se présente pas comme la renoncement à combattre le capital, mais en fait comme le renoncement à le développer et à le stabiliser au-delà de certaines limites politiques, au-delà de certaines marges de sécurité d'où pourront partir les prochaines sorties offensives lancées contre lui. Si du côté ouvrier on cherchait une seule réponse à la production capitaliste et au mouvement ouvrier officiel, elle ne pouvait être que la suivante : une forme spécifique d'auto-organisation entièrement ouvrière fondée sur la spontanéité de la passivité, l'organisation sans organisation, ce qui voulait dire l'organisation ouvrière sans institutionnalisation bourgeoise, l'un de ces miracles d'organisation qui ne sont possibles que du point de vue ouvrier. Comme l'État bourgeois sans bourgeois dont parlait Lénine, non plus la forme intermédiaire d'État ouvrier, mais la forme préalable du parti ouvrier. Cela pour dire que, si les nouvelles grandes arches du parti sont jetées aujourd'hui sur un terrifiant vide politique d'expériences pratiques et de recherche théorique, cela n'enlève rien au fait que, sur le terrain décisif, la classe ouvrière, elle, est en train d'en ériger les piliers colossaux, plantés au plus profond et indiquant l'endroit où le saut commence, et le lieu qu'il doit approcher. La non-collaboration *passive* au développement du capital et le refus politique *actif* de son pouvoir constituent précisément les deux bords extrêmes de ce saut. L'ouverture du processus révolutionnaire

se situe entièrement au-delà. Et c'est en deçà qu'existent tous les problèmes présents de l'organisation pour la révolution. *Tactique de l'organisation par conséquent pour arriver à la stratégie du refus*. C'est au cœur de cela que l'on dirigera continuellement, contre l'ennemi de classe, la seule arme subversive capable de réduire à une force subalterne : la menace d'ôter au rapport social de la production capitaliste la médiation ouvrière. Ne plus se faire les vecteurs des besoins du capital, y compris sous la forme de revendications ouvrières, contraindre la classe des capitalistes à présenter directement ses nécessités objectives, pour les refuser ensuite subjectivement, obliger les patrons à se demander pourquoi les ouvriers peuvent dire *non* de façon active, c'est-à-dire sous des formes organisées. On ne peut dépasser la passivité ouvrière aujourd'hui qu'en en renversant la forme que prend actuellement sa spontanéité, et en en maintenant le contenu politique présent de négation et de révolte. Le premier *non* ouvrier aux premières revendications des capitalistes explosera alors comme une déclaration de guerre totale, comme l'appel historique à la lutte décisive, comme la forme moderne que revêtira le vieux mot d'ordre : prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Tout cela ne se produira pas sans un maximum de violence.

Nous l'avons dit : dans tous les bouleversements passés, on n'avait jamais touché au *type* d'activité. Il ne s'agissait toujours que d'une distribution différente de cette même activité, d'une nouvelle distribution du travail à d'autres personnes. Seule la révolution communiste, comme disait Marx, ou simplement seule la révolution, comme nous pouvons commencer à le dire aujourd'hui, c'est-à-dire seul le programme minimum actuel du parti ouvrier, se retourne pour la première fois contre tout le mode d'activité qui a existé jusqu'à présent. *Il supprime le travail* dans le mode d'activité. C'est précisément de la sorte qu'il abolit la domination de classe. La suppression ouvrière du travail et la destruction violente du capital forment par conséquent une seule et même chose. Et le travail « comme premier besoin de la vie » ? Il convient peut-être de le transférer de la perspective future du communisme à l'histoire présente du capitalisme, le faire tomber des mains des ouvriers pour le confier aux patrons. Mais ainsi, le point de

vue ouvrier n'arrivera-t-il pas au parricide vis-à-vis de Marx ? C'est une question à laquelle on ne peut encore répondre. La suite de la recherche qu'on a présentée ici sera décisive pour la solution de ce problème, ainsi que pour celle de tous les autres soulevés par la même occasion. Aucun résultat qui ne soit déjà démontré. De nouveau tout reste à faire. Et pour ce faire, il faudra garder longtemps l'œil fixé sur le point le plus obscur de tout le processus, tant que nous ne serons pas parvenus à voir clairement *ce qui s'est produit à l'intérieur de la classe ouvrière après Marx*.

1965

The progressive era

La classe ouvrière après Marx : il y a deux façons d'affronter l'aspect historique des événements. Le premier consiste à procéder de façon chronologique en avançant pas à pas dans la reconstruction des grands cycles de la lutte ouvrière après les années 70 du siècle précédent, et en ayant derrière soi toute la codification de faits qui constitue précisément l'*histoire* : l'histoire du travail dans l'industrie, l'histoire de l'industrie dans le capital, l'histoire du capital dans la politique et les événements de la classe politique en même temps que les grandes théorisations qui en ont été faites, celle qui s'appelait autrefois l'histoire de la pensée, la toute première sociologie, la dernière forme de système qu'a revêtue l'économie, la naissance d'une nouvelle discipline scientifique, la théorie du fait technologique comme science du travail ennemie de l'ouvrier. La périodisation de l'historiographie traditionnelle dit : de 70 à 14. En étant généreux, et pour ne pas avoir l'air de vouloir toujours bouleverser les habitudes de pensée de l'intellectuel moyen, on pourrait aussi accepter d'enfermer un premier grand bloc de faits à l'intérieur de cette période de « leur » histoire. Et de là, remonter jusqu'à nous, vers les nouvelles luttes ouvrières qui constituent, pour notre part, le véritable événement politique, événement politique qui en est encore à ses débuts. Mais il y a une autre façon de procéder : se mouvoir à partir de grands nœuds historiques, s'arrêter sur des réseaux de faits macroscopiques, auxquels la connaissance critique de la pensée ouvrière ne s'est pourtant pas encore attaquée, qui ont échappé par conséquent à une compréhension de classe. Cela pour pouvoir passer à une utilisation politique des conséquences qui en découlent. Lorsqu'ils sont importants, ces nœuds isolent un aspect fondamental de la société capitaliste, et nous la livre, selon une coupe verticale, pour ainsi dire d'un seul trait depuis sa base de luttes, jusqu'à sa riposte au sommet, riposte tantôt politique et institutionnelle, tantôt scientifique, tantôt d'organisation.

Lorsqu'on parvient à isoler, tel un fruit rare dans une mer de circonstances favorables, un nœud où se recoupent horizontalement toutes ces lignes qui, du bas, surgissent vers le haut, alors on se trouve en présence d'un modèle historique, d'une période privilégiée pour la recherche, d'une terre promise de faits, de pensées, d'actions que nous devons prendre soin d'explorer : le fruit qu'on peut en tirer en matière d'expériences pratiques n'est pas comparable à quelque histoire passive que ce soit, faite de la chronologie d'événements qui se sont passés indifféremment. L'alternative se situe entre une narration ainsi que l'interprétation qu'on lui incorpore – ce qui est la vieille prétention de l'objectivisme historique et son contraire : l'interprétation et, incorporée à elle, la narration – ce qui constitue le cours nouveau de la recherche du côté ouvrier. Le choix est entre l'*histoire* et la *politique*, deux horizons également légitimes, dont chacun appartient pourtant à une classe différente.

Il est un danger à courir, et qui est en même temps une aventure de l'esprit qu'il faut célébrer : rassembler, et embrasser d'un seul regard des choses différentes que les spécialistes nous ont convaincus de voir toujours séparément. C'est une tentation à laquelle l'appareil conceptuel néo-synthétique du point de vue ouvrier peut difficilement résister. Il est incroyable de constater, par exemple, combien l'histoire du travail, et l'histoire des luttes ont été étudiées par des auteurs différents, et continuent de l'être. Il est incroyable de voir combien la théorie économique se trouve séparée de la pensée politique, comme s'il s'agissait vraiment de deux doctrines, de deux chaires, de deux disciplines académiques différentes. Incroyable de voir comment la sociologie industrielle, la seule qu'il vaille la peine de prendre en considération, se réduit au fond à une micro-analyse de l'usine, une fois mis de côté les problèmes macroscopiques de la socialisation que l'industrie capitaliste met en œuvre. La chose difficile n'est pas de relier *Haymarket Square* aux *Knights of Labor*, la petite salve de canon de *Homestead* en Pennsylvanie, en 1892, la grève à la *Company Town de Pulmann*, en 1894, à la naissance toute fraîche de l'AFL, à Lawrence dans le Massachusetts en 1912, à Paterson dans le New Jersey en 1914, au cri des Wobblies « *the union makes us strong* ». Lutte et orga-

nisation se ressemblent à un tel point que même les aveugles sauraient en voir l'unité. Mais mettez tout cela au sein de la *Progressive Era*, pour en faire un pan de votre interprétation, et l'on vous regardera sans réussir à voir où vous voulez en venir. C'est Richard Hofstadter qui rapproche dans *The Age of Reform* le progressisme américain des années 1890-1920 du pseudo-conservatisme un peu excentrique de notre époque : « Les relations entre capital et travail, l'exploitation du travail des femmes et des enfants, la nécessité de parvenir à déterminer des niveaux minimum décents de condition sociale, tous ces problèmes préoccupèrent vivement les progressistes, soit qu'ils attachassent un intérêt sincère au bien-être des victimes de l'industrialisation, soit qu'ils eussent peur que la négligence de tels faits puisse produire la désintégration de la société et la catastrophe finale[1]. » Quand Theodore Roosevelt en 1902, à la différence du président Hayes durant les grèves des cheminots en 1887 et du président Cleveland dans l'affaire Pulmann, brise la grande grève des mineurs d'anthracite en recourant à un arbitrage réussi, et non pas en envoyant les troupes fédérales ; lorsqu'il intente, la même année, un procès à la Nothern Company de J. Pierpont Morgan pour démontrer à l'opinion publique que le pays est gouverné de Washington et non de Wall Street, alors débute la brève histoire de l'initiative capitaliste, non plus le progressisme politique par conservatisme social, phénomène aussi vieux que la société humaine, mais une forme de relation nouvelle entre la gestion politique du rapport social et la propriété privée des moyens de production, un nouveau point de raccord et de heurt de l'intérêt général avec le profit du capitaliste individuel, du gouvernement du bien public avec la production en vue du capital. « Pour comprendre l'ampleur des changements intervenus aux États-Unis mêmes, il suffit de penser à ce qu'était le climat de l'opinion quand la grève Pulman et la grève Homestead connurent leur issue violente, et de le comparer

Les notes qui suivent, sauf la note 16, ne figurent pas dans l'édition italienne. Nous les devons au travail de recherche des traducteurs anglais du Postscriptum paru pour la première fois dans la revue Telos, Winter 1972, et repris dans Pamphlet n° l de la Conference of Socialist Economists, London, 1976. [NDT]

1 R. Hofstadter, *The Age of Reform*, New York, 1955, p. 238.

à l'atmosphère qui accompagna le développement de l'organisation syndicale à partir de la période progressiste. Il y eut naturellement de la violence et le sang coula ; mais le prix payé en sang et violence, pour l'édification au xx^e^ siècle d'un puissant mouvement syndical, fut pour la classe laborieuse américaine de loin inférieur à celui que lui coûta le simple fonctionnement des mécanismes de l'industrie américaine de 1865 à 1900[2]. » La Progressive Era, sous ses deux aspects de violence ouvrière et de réformisme capitaliste, représente un premier gros nœud historique qu'il nous faudra en quelque sorte dénouer. Le rapport luttes/organisation des ouvriers/initiative du capital décrit ici un itinéraire déjà emblématique en lui-même ; itinéraire qui sautera par la suite à des degrés supérieurs, et opérera des expériences plus avancées, mais après de longues pauses, après d'obscures parenthèses qui rejetteront, et rejettent continuellement, les problèmes dans les limbes du passé. Certes qui veut trouver la révolution en acte ne doit pas aller la chercher aux États-Unis ; en ce sens, les luttes de classe américaines sont plus sérieuses que les nôtres, car elles obtiennent davantage avec moins d'idéologie. Nous reviendrons sur ce point. Pour l'instant rappelons-nous les *Dissertations* de M. Dooley qui datent de 1906. Et M. Dooley (Finley Peter Dune) a été défini comme l'un des commentateurs les plus avisés de cette époque, dont il avait bien saisi le caractère lorsqu'il dit : « Le bruit que vous entendez n'est pas celui des premières fusillades d'une révolution. C'est seulement le peuple américain qui bat son tapis[3]. »

L'époque de Marshall

Ce qui se présente aux États-Unis sous la forme d'un rapport entre la lutte ouvrière et la politique du capital prend la représentation, en Angleterre, à la même époque, d'un rapport entre le mouvement des luttes et une riposte capitaliste sur le plan de la science. La riposte américaine du capital tend toujours à développer un discours qui se situe, sur le plan institutionnel, sur le terrain d'une initiative

2 *Ibid.*, p. 244.
3 Cité dans *The Age of Reform*, p. 22.

politique prise en charge au sommet même de l'État, lors des rares et précieuses occasions où ces instances du sommet devancent subjectivement l'intelligence la plus moderne qui se trouve objectivée dans le système de production. L'Angleterre, elle, contrairement à ce qu'on pense, offre le champ d'une synthèse théorique de haut niveau du point de vue capitaliste sur la lutte de classe. C'est une erreur que de vouloir toujours voir, en l'Allemagne, le sommet de la conscience de soi du capital, sous le prétexte qu'y vivait autrefois le philosophe Hegel. Si c'est l'économie qui est la science par excellence du rapport de production, de l'échange, de la consommation des marchandises en tant que capital, donc du travail et donc des luttes ouvrières en tant que développement du capital, alors comme lieu d'élaboration le meilleur de cette science, il n'y a que la pensée économique anglaise qui compte. Quand Marshall disait : tout se trouve chez Smith, il obligeait ceux qui venaient après lui à dire : tout se trouve chez Marshall. Sa grande œuvre a écrit Schumpeter – « [a] une valeur canonique pour cette période, en ce sens qu'elle incorpore, plus parfaitement qu'une autre, la situation classique qui se mit en place aux alentours de 1900[4] ». Aujourd'hui on ne cherchera pas uniquement le caractère classique de cette situation, dans la direction générale d'une découverte qui lui appartient tout comme au capitalisme anglais de son époque, telle la théorie des équilibres partiels. On ne le cherchera pas non plus dans des moments isolés de sa recherche, dans des pièces détachées, qui, réunies par la suite en un tout, forment un nouveau système de pensée en termes économiques : la notion d'élasticité de la demande, l'introduction du facteur temps dans l'analyse économique, le « court terme », le « long terme », la définition d'un régime de concurrence parfaite en même temps que celui de « marché interne » d'une entreprise, et toutes les choses qu'ils empruntaient aux autres mais qui lui semblaient, ainsi qu'aux autres, véritablement nouvelles puisqu'il les remodelait en un système à sa manière : l'utilité marginale de Jevons, l'équilibre général de Walras, le principe de substitution

4 J.A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*, t. 2 : *L'Âge scientifique (De 1870 à J.M. Keynes)*, Paris, Gallimard, 1983, p. 119.

de von Thünen, la courbe de la demande de Cournot, la rente du consommateur de Dupuit. Keynes, dans le plus beau peut-être de ses *Essays in Biography*, celui qui est précisément dédié à Marshall, a une phrase qui ne regarde certainement pas seulement le personnage qui est l'objet du discours biographique, mais qui concerne également son auteur. « Il y avait en lui, bien ancrée, une vérité fondamentale : celui qui est doué d'un comportement spécial envers le sujet ainsi que d'une forte intuition économique, tombera plus juste dans ses conclusions et ses conjectures implicites que dans ses explications et ses affirmations explicites. En d'autres termes son intuition anticipera sur ses analyses et sur sa terminologie[5]. »

Le caractère classique de la situation anglaise de la fin du siècle tient à ce que les intuitions avant l'analyse, les concepts avant les mots, se trouvent confrontés directement avec le fait de classe, avec les données, le moment, le niveau de la lutte de classe. Est toujours classique, pour nous, une situation historique modèle où la lutte se lie à la politique, où elle se lie encore à la théorie, où elle se lie enfin à l'organisation. L'année 1889 en Angleterre n'est pas un éclair isolé, improvisé ; elle vient après deux décennies au moins d'affrontements isolés mais permanents, arriérés mais décidés, actifs et de plus en plus syndicalisés qui voient descendre sur le terrain les mineurs, les cheminots, les employés maritimes, les travailleurs du gaz, ceux du textile et de la sidérurgie. Après 80, tout particulièrement, la hausse du salaire réel est permanente, la courbe des prix descend, le taux d'emploi reste stable dans l'ensemble, et le processus de syndicalisation est en hausse constante à l'exception de la chute qui se produit autour de 1893. Il ne faut pas aller chercher la situation de la classe ouvrière en Angleterre dans l'habituelle enquête dénonçant la misère des travailleurs du type de *Life and Labour of the People of London* de Charles Booth, enquête alors fameuse, qui fait suite à la grève des dockers sans la devancer ni la provoquer. Cole l'a écrit : « Les appels, qui avaient fait s'insurger les ouvriers, durant les années trente et quarante, n'auraient fait aucune impression sur leurs successeurs de la seconde moitié du siècle. Si l'on

5 J.M. Keynes, *Essays in Biography*, New York, 1933, p. 232, note.

comptait bien encore en 1900 de nombreux milliers d'indigents exposés à l'exploitation, ils ne représentaient pas les éléments typiques de la classe ouvrière organisée et organisable. Dans les grandes industries, les ouvriers avaient cessé d'être la masse mal nourrie et couverte de haillons que pouvaient facilement exciter Feargus O'Connor, James Rayner Stephen, ou l'un des nombreux « messies » qui fleurirent durant les premières années du siècle[6]. » Il n'y avait plus de soulèvements de masse, de révoltes improvisées produites par le désespoir ou la disette ; les grèves étaient des phénomènes préparés, prévus, dirigés et organisés. La propagande socialiste elle-même, pour obtenir des résultats, devait parler à la raison et non plus faire appel aux tripes. Si « O'Connor avait été brûlant comme l'enfer, Sidney Webb était, lui, toujours froid comme une couleuvre[7] » ! Les dockers de 89 – les 89 du XIX^e^ siècle – réclamaient un salaire de six pences de l'heure, le paiement des heures supplémentaires, l'abolition des contrats en sous-main et du travail au rendement, une garantie d'emploi fixée à un minimum de quatre heures par jour. Ils avaient à leur tête Ben Tillett, un déchargeur du port de Londres, Tom Mann et John Burns, métallos, tous partisans du « nouvel unionisme », celui qui se battait contre les organisations de métier, contre le syndicalisme des ouvriers qualifiés, les sociétés de secours mutuel, pour une organisation de masse de la classe ouvrière tout entière, pour un type de lutte fondée sur la solidarité de classe, bref pour une série d'objectifs capables de mettre en jeu le système capitaliste. La victoire des dockers fut celle des nouveaux syndicalistes. Les années 90 virent peu de luttes, mais c'étaient des luttes très avancées : les fileurs de coton du Lancashire contre des diminutions de salaire, les quatre cent mille mineurs contre l'échelle mobile pour une sorte de salaire minimum garanti, les cheminots sur la question de la durée du travail, les métallos pour la semaine de quarante heures. « Au milieu des commentaires sceptiques des anciens dirigeants », le processus d'organisation des ouvriers non qualifiés était en train de s'imposer et d'aller de l'avant. Les dockers,

6 G.D.H. Cole, *A Short History of the British Working-Class Movements 1789-1947*, Londres, 1948, pp. 269-270.
7 *Ibid.*, p. 270.

les travailleurs du gaz, les mineurs constituaient des syndicats sans frontières de métiers. Une nouvelle phase du rapport déjà historique entre *les ouvriers et le travail* était en train de s'ouvrir. Ce n'est pas le rapport entre travail et capital qui fait ici un saut en avant ; qui plus est, sur le plan politique, ce type de rapport stagne, et sur le plan théorique il ne trouve pas l'assise d'une nouvelle conscience capable de l'exprimer, après l'avoir élaboré. Certes, on ne peut pas dire que ces excellents fabiens soient des interprètes virtuoses de leur époque. Ici il y a à résoudre un problème de composition interne de la classe ouvrière, avant même de résoudre celui d'une attaque radicale du système capitaliste. Ainsi en ira-t-il presque toujours en Angleterre. Inutile d'y chercher des stratégies de renversement du pouvoir, ni des modèles d'organisation politique alternative ni des développements non utopiques de la pensée ouvrière. Et surtout n'allez pas chercher du côté du capital le souffle d'une initiative d'une ampleur mondiale. Le moment politique, au niveau étatique, ne parvient pas à trouver des marges d'autonomie suffisantes pour imposer sur le terrain du rapport social une ligne de conduite qui lui soit propre. Le gouvernement ne va jamais au-delà d'une fonction de *conciliator and arbitrator*, dirait V. L. Allen : Du *Conciliation Act* victorien de 1896, au *Prices and Incomes Act*, soixante-dix ans après que l'équipe wilsonnienne a dû envoyer rejoindre la liste des décisions formelles, il y a toute une histoire spécifiquement anglaise de politique capitaliste du travail raté, et donc d'autonomie manquée pour le niveau politique des besoins immédiats du capital ; autonomie qui constitue le seul moyen qui ait rendu possible, jusqu'à présent, une défaite stratégique des ouvriers. De là vient ce rôle de support dynamique de la gestion réelle du pouvoir que remplit à long terme l'instance de l'élaboration scientifique de la conscience théorique du problème ouvrier tel qu'il se traduit dans les termes conceptuels bourgeois. L'autonomie de la politique à court terme menée par le développement capitaliste revêt les traits de l'autonomie de la science : la science comme théorie, non pas comme technologie, ou comme économie du capital ni non plus comme analyse du travail. Il ne faut pas aller chercher dans les aspects les plus en avance de la pensée économique, un discours traitant directement

des luttes ouvrières : plus l'élaboration se situe à un haut niveau, plus le mouvement des catégories est abstrait et plus il devient difficile de reconnaître combien cette pensée est tout imprégnée de luttes, et non pas parce qu'elle se situe loin de la réalité, mais parce qu'elle s'en approche de façon complexe, qu'elle ne représente pas de façon passive le rapport de classes, mais nous l'offre bien assaisonné, et donc élaboré sur un plat de concepts savoureux. Il nous faut apprendre à lire le langage scientifique du capital au-delà de ces concepts, derrière la logique des disciplines et des doctrines, entre les phrases, entre les mots de « leurs » traités qui nous livrent le système de « leur » savoir. Inutile de prendre pour dit ce qu'ils disent. Les hiéroglyphes de la culture seront déchiffrés, le jargon de la science traduit dans notre illustre et vulgaire parler de classe. À l'égard de la grande découverte scientifique, faite du côté capitaliste, il faut répéter l'attitude qu'à celle-ci vis-à-vis de la réalité : ne pas représenter ce qui est ; mais élaborer pour comprendre, et pour comprendre ce qui est réellement.

Marshall en vint à dire, dans sa leçon inaugurale à Cambridge de 1885 : « Des effets négatifs que produisit l'étroitesse d'esprit des économistes du début du siècle, le plus nuisible fut l'occasion qu'elle offrit aux socialistes de citer des dogmes économiques et de les appliquer à tort et à travers[8]. » C'est également pour cette raison – comme en témoigne la préface à *Industry and Trade* de 1919 – que les œuvres des socialistes le repoussaient presque autant qu'elles l'attiraient, car elles lui semblaient privées de contact avec la réalité. À ce moment-là, il voyait de tous côtés « des développements étonnants de la capacité de la classe ouvrière » et se rappelait comment, plus d'une dizaine d'années auparavant, il s'en tenait à l'idée que les propositions généralement rassemblées sous le nom de « socialisme » constituaient le plus important objet d'étude qui soit. C'était entre 1885 et 1900, les années durant lesquelles les dirigeants ouvriers comme Thomas Burt, Ben Tillett, Tom Mann passaient le week-end chez lui, ainsi que les autres nouveaux syndicalistes, les leaders victorieux des dockers de 1889 – l'année où Marshall mettait un point final, après vingt ans

8 A. C. Pigou (éd.), *Memorial of Alfred Marshall*, Londres, 1925, p. 156.

de travail, à cet « univers de connaissance » que sont les *Principles of Economics*, comme l'a dit Keynes. Dans cette œuvre, comme désormais dans tout produit classique de la pensée économique, voici que tout ce qui se produit dans la classe ouvrière, se présente comme s'étant produit dans le capital. C'est à juste titre, de son point de vue, que la science bourgeoise n'assigne aucune autonomie au fait ouvrier, donc à la lutte ouvrière. L'histoire est toujours histoire du capital. La classe ouvrière, comme travail ou comme salaire, comme ensemble vivant de machines ou comme simple énergie naturelle, comme fonction du système ou comme contradiction de la production, joue toujours un rôle subalterne ; elle ne jouit pas de lumière propre, elle reflète dans ses mouvements le mouvement du cycle du capital. Exactement le contraire de la vérité de notre point de vue opposé. Là, toute découverte faite par la science sociale objective peut et doit être traduite dans le langage des luttes. Le problème théorique le plus abstrait aura la signification de classe la plus concrète. En septembre 1862, après avoir envoyé à la *British Association la Notice of a General Mathematical Theory of Political Economy*, qui contient ses premières idées sur le concept d'utilité marginale, Jevons écrivait à son frère : « … Je suis très curieux de savoir l'effet qu'aura, en réalité, ma théorie sur mes amis et sur le public en général. Je la suivrai comme un artilleur surveille la trajectoire d'un obus pour voir si ses effets sont conformes à ce qu'il avait prévu[9]. » Si les prévisions sont celles de la *Theory* jévonsienne de 1871, les effets nous les retrouvons précisément dans les *Principles* marshalliens. Suivre la trajectoire de cet obus dans l'histoire de la lutte de la classe ouvrière durant cette période, tel est précisément l'un de nos problèmes. C'est exactement là, sauf erreur, que devrait se situer le nœud historique à défaire, car c'est exactement là que la question se situe à son niveau classique, en ce qui concerne le rapport luttes/science, luttes ouvrières/science du capital – rapport qui aura par la suite une longue histoire qui est encore bien loin d'être terminée. C'est dans le soubassement de cette époque qu'il doit y avoir, si nous avons bien compris, un fort courant qui amène pour la première fois ce rap-

9 *Letters and Journal of W. Stanley JEVONS*, Londres, 1896, p. 169.

port à s'exprimer exemplairement. Il faut creuser pour le découvrir. La façon même dont les termes du problème se trouvent ici posés nous offre une précieuse indication méthodologique sur ce sujet comme sur les autres objets de notre recherche. « Jevons – dit Keynes – a vu bouillir la marmite, et a poussé le cri de joie de l'enfant ; Marshall l'a vu bouillir lui aussi, mais il s'est mis en silence à lui confectionner un empire [10]. »

La social-démocratie historique

C'est Friedrich Naumann qui a défini dans *Demokratie und Kaisertum*, en 1900, l'empire bismarckien comme une république du travail. La monarchie sociale des deux empereurs Guillaume mérite cette appellation paradoxale. Comme la tradition profondément germanique du *Machtstaat* qui s'est avérée la plus fragile de toutes les institutions politiques du capital moderne, la bête noire du junkérisme réactionnaire s'avère avoir frayé la voie la plus large au développement d'un certain type de mouvement ouvrier démocratique. Sans Bismark, la social-démocratie allemande sous sa forme classique n'aurait peut-être jamais existé. « Sans Mahomet, Charlemagne était inconcevable. » D'autre part, Rudolf Meyer, de sa position pourtant incommode de socialiste agraire, avait raison de dire que sans développement de la social-démocratie, il n'y aurait pas eu de développement de l'industrie en Allemagne. Tous ces passages logiques sont pleins de sens historique. C'est dans la Mitteleuropa de langue allemande que le thème de l'organisation politique de la classe ouvrière trouve son lieu d'élection, et son champ d'expérience réussie une fois pour toutes. C'est là qu'il convient de mesurer le rapport luttes/organisation, même s'il s'agit seulement d'appréhender le point d'où s'élance une voûte d'une grande portée. En effet on ne reparcourra pas cette arche aujourd'hui au train laborieux de la pratique ; on la soumettra seulement au coup d'œil liquidateur de la théorie ouvrière, qui va bien au-delà de tout ce qui existe alors et plus loin, dans ses indications stratégiques actuelles. Après quoi ajoutons immédiatement que

10 J.M. Keynes, *op. cit.*, p. 188.

rien, en Allemagne tout du moins, n'a une importance comparable à la puissance d'impact du modèle politique de la social-démocratie classique, de l'*Offenes Antwortschreiben* lassallienne de 1863, à l'année de luttes massives que fut 1913 avec ses 5 672 032 journées de travail perdues dans les grèves ouvrières. Au regard de cette première forme historique de parti politique de la classe ouvrière, toutes les autres expériences organisationnelles ont été obligées de se définir comme des réponses, des alternatives, comme une sorte d'image renversée de ce qu'on ne voulait pas, comme une répétition en négatif de ce qui était considéré comme une positivité mauvaise. Le syndicalisme révolutionnaire des années 90, la gauche historique luxemburgiste, les différentes expériences des Conseils qu'ils fussent bavarois ou piémontais, les premiers groupes minoritaires qui aient jamais existé, à savoir les partis communistes à peine nés, sont tous autant de réponses différentes à cette exigence de parti que la social-démocratie a imposée aux avant-gardes ouvrières, en Europe au moins. Le modèle bolchevique, qui surgit dans la tête de Lénine, n'échappe pas, dès sa confrontation hors de la Russie avec les expériences du mouvement ouvrier européen précisément, à ce destin d'organisation avant tout *anti-social-démocrate*. L'Allemagne offre ainsi à la lutte ouvrière le terrain *politique* classique auquel toute solution organisationnelle a dû obligatoirement se référer. Quand le parti de la classe ouvrière adapte le jeune Marx à la vieillesse du capital, c'est curieusement de la social-démocratie classique allemande, et non de la philosophie, qu'il s'avère être l'héritier.

Ce fait, comme tous les faits malheureusement, présente aussi le revers de la médaille, revers historiographique dirions-nous. Le mouvement ouvrier allemand, ainsi que la lutte de classe en Allemagne dans son ensemble, semblent n'avoir qu'une histoire politique, ne se développer qu'à ses niveaux d'organisation seulement, comme un phénomène qui ne concerne que ses instances dirigeantes, bref une histoire des congrès du parti. Depuis Mehring, l'historiographie marxiste est devenue, elle aussi, facilement victime de cette optique fausse. Dans nul pays plus qu'en Allemagne, il n'est aussi difficile de se faire une idée adéquate du niveau atteint par les luttes. Non pas

parce qu'il y aurait eu peu de luttes, mais parce qu'elles apparaissent peu, affleurant à peine à la surface, submergées qu'elles sont par les conséquences organisationnelles qu'elles ont déclenchées immédiatement. Ce n'est pas un hasard si le syndicat avait tant de mal à se faire une place sur ce terrain, s'il devait entrer en concurrence et souvent en lutte ouverte avec le parti, tout en suivant bizarrement le développement chronologique de ce dernier. Ce n'est pas un hasard non plus si le nom, pourtant politiquement insipide, de l'un des deux Liebknecht est familier au militant intellectuel moyen de chez nous, tandis qu'il ignore tout du nom d'un Karl Legien par exemple, ce « Samuel Gompers allemand », selon la définition de Perlman, qui a été à la tête du syndicat pendant trente ans jusqu'à sa mort en 21, donc à la tête des luttes syndicales et par conséquent à la tête des grèves ouvrières. À l'époque, avant que le junker casqué von Puttkamer ne commence à appliquer, d'une main sûre de policier, les lois bismarckiennes contre les socialistes, ces derniers avaient eu le temps, il est vrai, de se diviser dans des querelles mettant aux prises des idéologues Eisenachiens à la Bebel et les partisans d'un *Realpolitiker* philoprussien, baron et ouvrier du nom de Schweitzer, mais ils avaient ensuite trouvé le temps de se réunifier en chantant en chœur les versets du programme de Gotha qui aurait pu sceller leur destin s'il n'était pas tombé sous les griffes rapaces du vieux de Londres. Telle était l'époque où ce n'étaient pas les luttes qui manquaient, luttes d'une violence inhabituelle, proches du soulèvement, mais proches aussi de la défaite ; elles revenaient presque à cela. Les grèves locales, isolées, mal organisées et encore plus mal dirigées, n'avaient pour seul résultat que d'unifier le front patronal. Néanmoins les *Erwachungstreiks* de la fin des années 60 produiront leurs effets : entre 1871 et 72, on a un crescendo de luttes, des métallurgistes de Chemnitz aux ouvriers de construction mécanique de la Cramer-Klett de Nuremberg jusqu'aux 16 000 mineurs de la Ruhr qui descendent dans la bagarre au cri de : journée de huit heures et 25 % d'augmentation de salaire. En 1873 une violente crise s'abat sur l'économie allemande et les ouvriers se défendent avec acharnement contre le chômage, contre les réductions de salaire, Il avec une indiscipline et une agressivité croissantes », comme le disait un projet de

loi présenté au Reichstag. Theodore York, président de l'association professionnelle des travailleurs du bois, en profite pour lancer l'idée syndicaliste, antilocaliste d'une centralisation de l'organisation. Mais nous sommes en Allemagne : la centralisation qui se cherchait à niveau syndical finit par se trouver sur le terrain politique. Le congrès de Gotha estime « qu'il est du devoir des ouvriers de maintenir leurs syndicats éloignés de la politique », mais juge aussi de leur devoir de s'affilier au Parti, « car c'est le seul moyen d'améliorer la situation politique et économique des ouvriers ». Gradilone en a conclu à juste titre que « 1875 marque donc une date clef, car elle marqua non seulement la naissance du premier parti ouvrier européen, mais contribua indirectement également à ouvrir *la voie* aux autres partis équivalents sur le continent… qui naquirent tous plus ou moins sous l'influence directe ou indirecte exercée par la constitution du parti allemand ». Nous devons donner acte à la social-démocratie d'avoir extrait, du contenu des luttes, la forme politique du parti, d'avoir déplacé le rapport luttes/organisation, sur le terrain d'une pratique à niveau étatique, et d'avoir par conséquent utilisé les luttes pour assurer la croissance d'une alternative de pouvoir, d'une puissance institutionnelle de signe contraire, d'un anti-État attendant de devenir un gouvernement. Paradoxalement c'est Lénine qui a donné à la social-démocratie sa théorie du parti. Il n'existait auparavant qu'une pratique politique quotidienne. C'est seulement au sein du groupe bolchevique, des fenêtres de la rédaction de l'*Iskra*, qu'apparaît pour la première fois l'établissement de principes dans le fonctionnement du parti historique de la classe ouvrière. Même les *Aufgaben* les plus classiques des sociaux-démocrates étaient parvenus à indiquer le programme stratégique et le chemin tactique du parti, mais non les lois du mouvement de son appareil : ils ne se posaient pas la question, toute léninienne [11] : de quel type d'organisation s'agit-il ? En opposant un type d'organisation à l'autre, Lénine élabore la théorie de toutes deux. Son discours était en fait entièrement politique ; aussi n'avait-il

11 « Non si ponovano la domanda tut ta *leniniana*… et non « la domanda tutta *leninista* » ; la distinction a été rendue par l'adjectif *lénien* et non *léniniste* tout comme il est courant de distinguer ce qui est *marxiste* de ce qui est *marxien*. [NDT]

pas besoin de partir, et ne partait-il pas des luttes ; il ne voulait pas en partir, sa logique était fondée sur un concept de rationalité politique totalement autonome vis-à-vis de quoi que se soit, indépendant même de l'intérêt de classe commun aux deux classes s'il en fut ; son parti n'était pas l'anti-État ; avant même la prise du pouvoir, il représentait le seul véritable État de la véritable société. Il est inutile de chercher la lutte ouvrière avant Lénine et comme cause de sa théorie du parti. Cela ne diminue pas, mais grandit démesurément au contraire la portée géniale de son expérience. Sans même être guidé par la poussée des luttes, Lénine parvient à centrer dans la cible les lois de son action politique. Ainsi le concept bourgeois classique d'autonomie de la politique subit sa refondation du point de vue ouvrier. Différent fut sur ce point le destin de la social-démocratie. Elle n'a rien inventé dans la forme de parti qui a été la sienne ; elle s'est bornée à réfléchir en elle-même, dans sa pratique quotidienne, le niveau extrêmement élevé qui était celui de l'offensive ouvrière contre le système. Derrière la social-démocratie allemande, comme derrière la science économique anglaise et derrière l'initiative capitaliste américaine il y a en revanche le point de départ d'une configuration qui se met longuement en place et qui spécifie, au fur et à mesure qu'on se rapproche de notre époque, le caractère de l'affrontement entre le salaire des ouvriers et le profit du capital. Ce n'est pas un hasard si l'histoire ouvrière fait là ses premiers pas. La démonstration peut se faire désormais luttes en main.

Ouvrons le Kuczynski, au troisième volume de sa *monumentale Geschichte der Lage der Arbeiter in Deutschland von 1879 bis zur Gegenwart* (première partie d'une œuvre qui comprend ensuite dans sa seconde partie l'analyse de la condition ouvrière en Angleterre, aux États-Unis et en France), ouvrage qui s'avère être une mine d'informations de classe, une fois débarrassé de son appareil conceptuel et de sa terminologie paléo-marxistes. 1889 : l'année clef. L'année où naît la II^e^ Internationale – cette fille légitime de la social-démocratie et du capital en Allemagne – voit aussi la grève des dockers anglais et la grève des mineurs allemands de part et d'autre de la Manche. Après la lutte des 25 000 maçons et charpentiers de Berlin sur la plate-forme « horaire de 10 à 9 heures, salaire de 50 à 60 pfenning », voici l'explo-

sion de cette avant-garde de masse qu'ont toujours été historiquement les mineurs : 13 000 dans la Sarre, 10 000 en Saxe, 18 000 en Silésie, 90 000 en Rhénanie-Westphallie, tous décidés ; l'armée est expédiée contre les grévistes : cinq morts et neuf blessés parmi les ouvriers. Engels et Rosa Luxemburg l'ont raconté : le Reichstag fut saisi de la question, les chefs du mouvement : Schröder, Bunte, Siegel arrivèrent jusqu'au Kaiser. Les conséquences se produisirent toutes avec la rapidité de la foudre l'année suivante, en 1890 : le 20 février les candidats sociaux-démocrates recueillent un million et demi de suffrages, 20 % du total des voix, 660 000 de plus qu'en 87 ; le 20 mars Bismarck est liquidé ; le 1er octobre les lois d'exception contre les socialistes sont abolies. « Une nouvelle période, tant pour l'histoire du Reich allemand que pour celle de la social-démocratie allemande », commence ; ce sont les mots de Mehring. Il nous faut introduire aujourd'hui dans le discours théorique cette nouvelle forme de périodicisation historique, en trouvant de nouvelles dates, de nouveaux nœuds chronologiques d'où la grande institution collective ainsi que la grande pensée isolée font partir leur riposte sociale. C'est entre 1890 et 1913, en Allemagne, que se situe une phase de l'histoire du parti et de l'histoire des luttes dont l'entrelacement amène les prémisses posées par les expériences précédentes à leur conclusion « classique ». De novembre 90 à septembre 91, une trentaine de grèves comptant 40 000 ouvriers en lutte : au premier rang les typographes, les « anglais » du mouvement syndical allemand avec leurs succès légal sur la question de l'horaire de travail. Entre 92 et 94, 320 grèves diffuses, brèves et de dimension modeste, concernent 20 000 ouvriers. En 95 et surtout en 96, une autre grande vague à Berlin, dans la Sarre et dans la Ruhr. La proportion moyenne de conflits favorables aux ouvriers bondit de 56,5 % à 74,7 %. Il se produit comme un chant de victoire ouvrière. La grève des dockers de Hambourg fait revenir à la mode l'idée de lois antigrèves. On arrive à la *Zuchthaus Vorlage* de 99, tombée sous les coups du parlement. En revanche la grève de Grimmitschau, en 1903, aune issue différente : 80 000 tisseurs, refusant de travailler durant 5 mois, en lutte sur des questions de salaire. La riposte fut la naissance forcée d'un puissant mouvement d'association du côté

patronal : c'est le point de départ d'un long processus qui aboutira, juste après la guerre, à la réalité massive, anti-ouvrière et donc contre-révolutionnaire du *Vereinigung der deutschen Arbeitgeberverbande*. Les années qui vont de 1903 à 1907 voient l'intensité de la lutte aller de pair avec son extension quantitative : la pointe se situe en 1905 quand les ouvriers grévistes atteignent le nombre d'un demi-million, et les journées de travail perdues, 7 362 802. Mais par la suite, en 1910, les ouvriers en grève sont encore 370000 et les journées de travail perdues atteignent les 9 millions. Et il en va ainsi, à un niveau légèrement inférieur, jusqu'en 1913. Ce sont les données de Walter Galenson pour les années 90 à 17. Et l'on comprend ainsi ce qui stupéfait l'historien moyen de l'Allemagne contemporaine du genre Vermeil : de 1890 à 1912, les votes sociaux-démocrates passent de 1427 000 voix à 4 250 000, les sièges de 35 à 110. Tandis que la syndicalisation – selon les données de Zwing – voit diminuer le nombre de ses fédérations de 63 à 49, entre 1891 et 1913, le nombre des inscrits explose de 277 659 à 2 573 718. Ensuite, avec l'accord de Mannheim, après la guérilla, c'est la paix et l'harmonie qui descendent sur les rapports entre le parti et le syndicat. Ce sont là des événements riches de lueurs contradictoires, de feux qui s'allument et qui s'éteignent pour laisser entrevoir les forces qui guident le processus, mais aussi l'issue négative qui l'attend fatalement. On n'a vu généralement et on n'a voulu voir, dans la II^e^ Internationale, que le seul niveau du débat théorique, comme si tout était écrit dans la *Neue Zeit*, tout dit dans le *Bernstein-Debatte* comme si tout s'était décidé dans la querelle qui mettait aux prises les intellectuels sur la *Zusammenbruchstheorie*. On a voulu faire, de la social-démocratie allemande classique, un épisode de l'histoire de la théorie du mouvement ouvrier. Mais la vraie théorie, la science supérieure ne se situait pas dans le camp du socialisme, mais en dehors de lui et contre lui. Et cette science toute théorique, cette théorie scientifique avait pour contenu, pour objet et pour problème, le fait de la politique. Et voilà que la nouvelle théorie d'une nouvelle politique surgit simultanément dans la grande pensée bourgeoise et dans la pratique subversive ouvrière. Lénine était plus proche du *Politik als Beruf* de Max Weber que des luttes ouvrières

allemandes sur lesquelles s'édifiait, tel un colosse aux pieds d'argile, la social-démocratie classique.

Theodor Geiger, le social-démocrate, écrivait à l'époque de Weimar, quand il parlait encore aux cadres du parti de la *Volkshochschule* de Berlin : « Nous appelons « *die masse* » le groupe social qui a un but révolutionnaire et destructeur. » Lukács avait vu juste, un an auparavant, lorsqu'il avait mis à nu l'essence de la « tactique de la social-démocratie » selon laquelle le prolétariat doit passer des compromis avec la bourgeoisie, puisque la révolution véritable est encore loin et qu'il n'en existe pas encore les véritables conditions : « Plus les présupposés subjectifs et objectifs de la révolution sociale mûrissent, plus le prolétariat peut réaliser ses propres buts de classe avec une plus grande « pureté ». De sorte que le compromis dans la praxis se présente, au revers de la médaille, comme un grand radicalisme, comme une volonté de « pureté » absolue des principes en rapport avec les fins ultimes [12]. » Telle est la social-démocratie, la vraie, la classique, l'historique. Il n'est pas exact de dire que le but révolutionnaire y soit abandonné. On la confondrait alors avec une formulation quelconque du révisionnisme bernsteinien. Le chef-d'œuvre de cette social-démocratie consistait précisément à maintenir l'unité tactique des deux côtés de la médaille, des deux possibilités politiques du parti : une pratique quotidienne d'actions menschéviques et une idéologie de principes subversifs purs. Voilà pourquoi nous disons qu'elle constituait historiquement une solution pour organiser la lutte ouvrière à niveau politique dont il n'est pas facile de trouver l'équivalent. Le modèle bolchevique et l'ensemble du mouvement communiste, à sa suite, n'arriveront pas à en faire autant, ou plutôt parviendront à quelque chose de qualitativement différent. Essayons de nous expliquer autrement. La forme de parti classique de la social-démocratie, telle que nous la trouvons en Allemagne dans la période dont nous venons de parler, reflète passivement le niveau de la spontanéité ouvrière, qui comporte dans sa chair même, c'est-à-dire dans ses luttes,

12 G. Lukács, *La Pensée de Lénine. Étude sur la cohérence de sa pensée*, Médiations, Denoël-Gonthier, 1972, pp. 147-148

l'ambiguïté, les contradictions, l'ambivalence qui existent entre l'exigence de meilleurs conditions de travail capitalistes et le refus « socialiste », de l'ensemble de ces conditions dans un au-delà du capital. La situation n'était pas assez arriérée pour empêcher l'explosion cyclique de luttes économiques, mais elle n'était pas assez mûre pour ne pas suggérer des propositions alternatives de gestion formelle du pouvoir. C'est en fait qu'il y a eu entre les luttes ouvrières et le parti social-démocrate un contact si immédiatement direct, un rapport si étroit qu'ils ne permettaient même pas une médiation comme celle que représente le niveau syndical ; le trade-unionisme demeure absent de la tradition ouvrière allemande, et de là vient que le discours, en matière de perspectives politiques, révèle à son tour une impressionnante absence de médiations conceptuelles arrachées par surprise au camp adverse. Ce miracle d'organisation que fut la social-démocratie allemande a eu pour revers de la médaille un niveau moyen de médiocrité intellectuelle, une approximation scientifique, une misère théorique qui ne pouvaient qu'engendrer les dégâts qu'ils ont produits : cette cure scolastique de vérité marxiste que nous devons encore, depuis Lénine, perdre notre temps à combattre. Tandis que la science supérieure du capital progressait et poursuit encore sa croissance, inattaquée et sans rivale. L'horizon tactique social-démocrate a toujours été prisonnier d'une véritable illusion : une sorte de vision optimiste du processus historique qui va chercher dans l'avenir un déploiement graduel qui lui soit favorable, au lieu de chercher un affrontement violent avec le parti adverse, et qui vise par conséquent à y trouver, au bout, le jugement rassérénant et réconfortant du dieu juste et bon. Max Weber – exemple de la science supérieure du capital – posera par la suite correctement le dilemme : « [L]a valeur intrinsèque d'une activité éthique – ou, comme on dit habituellement, la 'volonté pure' ou la 'conviction' – suffit-elle à sa propre justification, selon la maxime formulée par certains moralistes chrétiens : 'Le chrétien doit agir avec rectitude et pour le succès de son action s'en remettre à Dieu' ? Ou bien faut-il au contraire prendre également en considération la responsabilité à l'égard des *conséquences* prévisibles,

possibles ou probables, de l'activité […] ?[13] » Ce sont les termes dans lesquels se trouve posée l'antithèse entre la *Gesinnungsethisch* et la *Verantwortungsethisch*[14], dans l'essai *: La signification et la validité des sciences sociologiques et économiques*. « Sur le terrain social, toute position politique radicalement révolutionnaire procède du premier postulat, toute politique « réaliste » du second. » Mais un an plus tard à peine, dans la conférence *: Le métier et la vocation d'homme politique*, il dira que les deux éthiques ne sont pas totalement antithétiques, mais qu'elles se complètent réciproquement, mieux : que « seule leur conjonction forme l'homme véritable, celui qui peut prétendre à la « vocation politique » (*Beruf zur Politik*)[15] ». En effet l'homme politique, c'est-à-dire celui à qui il est accordé de mettre « les mains dans les engrenages de l'histoire », doit posséder trois qualités éminemment décisives : la passion, le sens des responsabilités, le coup d'œil. La passion au sens de *Sachlichkeit*, du dévouement passionné à une cause (*Sache*). Le sens des responsabilités vis-à-vis de cette cause précisément, « comme guide déterminant de l'action ». Et le coup d'œil, c'est-à-dire « la faculté de laisser la réalité opérer sur nous dans le calme et dans le recueillement intérieur, comment dire… savoir maintenir la distance entre les choses et les hommes[16] ». C'est dans ces conditions que la sociologie du pouvoir devient chez Weber – comme le dit Gerhard Masur – une « sociologie de la puissance ». Dans la mesure où l'aspiration au pouvoir constitue l'instrument indispensable du travail politique, le *Machtinstinkt*, l'instinct de puissance, appartient de fait aux qualités normales de l'homme politique. Au cours des réunions du Conseil des ouvriers et des soldats de Heidelberg, auxquelles il participait en 18, Weber aurait aussi bien pu mettre en avant et élaborer les lois prolétariennes d'une politique de puissance. « Le vieux problème de savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement, il l'aurait liquidé comme sans importance. La lutte entre les classes ou

13 M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1992, p. 387.
14 *Gesinnungsethik* éthique de la conviction. *Verantwortungsethik* éthique de la responsabilité. [NDT]
15 M. Weber, *Le Savant et le Politique*, Paris, 10-18, p. 183.
16 *Ibid.* p. 163.

les individus pour la domination ou le pouvoir lui semblait être l'essence, ou la donnée constante si l'on veut, de la politique. » Non, ce n'est pas de Lénine que l'on parle ici, mais encore de Max Weber, « héritier de Machiavel et… contemporain de Nietzsche », comme l'a correctement défini Raymond Aron, justement dans le contexte exposé précédemment. Mais le politique dont parle Weber s'appelle Lénine. La passion ardente et la froide perspicacité ne se retrouvent-elles pas dans ce « judicieux mélange de sang et de jugement » que Lukács attribue à son Lénine dans la postface [17] ? Et le sens des responsabilités ne coincide-t-il pas avec la « rapidité constante » de Lénine, avec son personnage qui « incarne le *se tenir toujours prêt* » ? La vérité, c'est que seul le point de vue ouvrier pouvait sans doute permettre d'appliquer pleinement la conception wébérienne de l'action tout entière et purement politique. Ce qui veut dire ne jamais demeurer passivement victime, y compris de la spontanéité ouvrière la plus haute, comme cela se produisait dans le cas de l'opportunisme sérieux de la social-démocratie classique. Mais en revanche faire jouer de façon complexe toutes les médiations dans l'ensemble complexe réel des situations concrètes où la lutte ouvrière n'agit jamais seule pour pousser dans une seule direction, mais se présente toujours entrelacée à la riposte politique du capital, aux derniers résultats de la science bourgeoise et au niveau atteint par les organisations du mouvement ouvrier. En ce sens il est vrai que la lutte ouvrière se situe plutôt derrière la social-démocratie que derrière le léninisme. Mais il est également vrai que ce dernier les devance toutes les deux puisqu'il prévoit et prescrit en revanche que leur lien historique – le rapport luttes/social-démocratie – constitue la prémisse pratique d'une défaite des ouvriers sur le terrain. Et c'est parce qu'il connaît et applique les lois décharnées de l'action politique, sans les illusions des idéaux moraux, qu'il peut prévoir et prescrire. Certes Lénine ne connaissait pas la *Leçon Inaugurale* faite par Weber à Fribourg en 1895. Pourtant il agit comme s'il connaissait ces paroles et les interprétait dans la praxis : « Quant au rêve de paix et de félicité humaine, il est écrit sur la porte du futur :

17 G. Lukács, *op. cit.*, p. 95.

« Lasciate ogni speranza ! » Voilà quelle est la grandeur de Lénine. Même lorsqu'il n'entrait pas en contact direct avec la grande pensée bourgeoise, il était capable d'en tenir compte, parce qu'il la puisait directement des choses, c'est-à-dire la reconnaissait directement dans son fonctionnement objectif. Il avait ainsi compris, avec trop d'avance, ce que nous sommes, nous, contraints de réapprendre aujourd'hui au prix de difficultés immenses : cette maxime de Weber dans la même *Leçon Inaugurale* dont nous devrons faire courageusement un programme de parti : « Nos descendants nous rendrons responsables devant l'histoire non pas du type d'organisation économique que nous leur aurons laissé en héritage, mais bien plutôt de la place pour s'y mouvoir que nous aurons conquise et que nous leur aurons transmis. »

La lutte de classe aux Etats-Unis

Partons d'une hypothèse de recherche qui comporte déjà en elle-même une forte charge politique. La voici : c'est durant les années qui vont de 1933 à 1947 aux États-Unis que la lutte ouvrière a atteint dans son développement son niveau absolu le plus élevé. Luttes avancées, luttes victorieuses, luttes ouvrières de masse ou luttes de masse directement ouvrières, et pourtant simples luttes contractuelles : prenons l'une des expériences révolutionnaires de la vieille Europe quelle qu'elle soit, pour la confronter à ce cycle de luttes particulier de l'Amérique ouvrière, et nous connaîtrons ainsi nos limites, nos retards, nos défaites, dans le meilleur des cas nos retards subjectifs, dans le pire des cas, l'absurdité de notre prétention d'être des avant-gardes sans mouvement, des généraux sans armées, des prêtres du verbe subversif sans sagesse politique. On retrouvera ici le discours de ceux qui veulent que les ouvriers européens soient à la remorque de situations plus arriérées mais plus révolutionnaires. Si c'est sur le terrain de la lutte de classe que l'on mesure la victoire à ce que l'on a conquis, et à sa quantité, alors ce que les ouvriers européens trouvent devant eux comme modèle de comportement le plus avancé, et qui correspond le mieux à leurs besoins actuels, c'est la façon de vaincre, de battre l'adversaire si l'on veut, qu'ont adoptée les ouvriers américains des années 30.

Il y avait eu de riches prémisses à cette lutte. Au cœur de la guerre avait surgi une vague qui avait transformé à sa façon la guerre nationale non pas en guerre civile mais en lutte de classe. Connaître le comportement des ouvriers américains durant les deux grandes guerres, c'est là un chapitre de l'histoire contemporaine qui n'a pas encore été écrit par manque de courage scientifique, par peur de savoir de quoi il retourne. Dire que les ouvriers profitent de la guerre de tout le monde pour réaliser leur intérêt partial, c'est une vérité amère dont on aimerait bien que l'histoire nous dispense. Pourtant la lutte ouvrière au sein même de la guerre capitaliste constitue un grand événement de notre époque : nul hasard si, pour le saisir, il nous faut nous libérer de l'Europe, et aller au cœur américain du système international du capital. Si le nombre des grèves avait été, entre 14 et 15, de 1 204 et de 1 593, en 16 le taux s'élève à 3 789, et à 4 450 en 17 avec 1 600 000 et 1 230 000 ouvriers en lutte respectivement. À part la fabuleuse année 37, il faudrait arriver à 1941 justement pour retrouver 4 288 grèves en un an et 2 360 000 ouvriers soit 8,4 % du total de la force de travail employée exactement comme en 1916 : pourcentage jamais atteint jusqu'en 45 à part notre autre année fabuleuse, 1919. En 43, 44 et 45 c'est un crescendo impressionnant : nombre de grèves : 3 752, 4 956, 4 750 ; ouvriers en lutte : 1 980 000, 2 120 000, 3 470 000. L'intensité de la lutte ouvrière durant la guerre n'est dépassée que dans un seul cas : celui de l'immédiat après-guerre, lors des premières reconversions des industries de guerre en industrie de paix et de bien-être. Il semblerait que les ouvriers auraient dû s'abstenir de créer des difficultés à un projet aussi humain. Voyons un peu : En 1946, 4 985 grèves, 4 600 000 ouvriers qui ne travaillent pas, soit 16,5 % du total de la force de travail employée. En 1919, 3 630 pour le nombre des grèves, 4 160 000 pour celui des grévistes, soit 20,2 % de tous les ouvriers ayant alors un emploi [18]. Du point de vue des ouvriers, la guerre représente l'occasion ou jamais d'obtenir beaucoup, la paix l'occasion ou jamais d'en demander plus. Et en effet, le *National War Labor*

18 Cf. R. Ozanne, *Wages in Practise and Theory*, Madison, Wisc., 1968, « Appendix C », pp. 141-143.

Board, newdealiste avant le *New Deal*, ne trouve rien de mieux, pour enrayer les conflits du travail, que de faire triompher les ouvriers. Droit de s'organiser, contractation collective à travers la représentation syndicale, contrats d'*union shop* et d'*open shop* reconnus sur le même plan, parité de salaire pour les femmes, salaire minimum vital garanti pour tous : telles sont les conquêtes obtenues durant la première période de la guerre. Raffermissant leur organisation, exploitant les besoins nationaux de l'adversaire de classe, les *Unions* dépassent les 4 millions d'inscrits en 18 et voici que l'affrontement se déplace dans l'après-guerre sur le terrain du salaire. Quand on parle de 19, le militant révolutionnaire pense à d'autres choses : à la guerre civile dans la Russie bolchevique, à la République des Soviets en Bavière, à la II^e^ Internationale, à Bela Kun, et notre militant italien pense à Turin, à *Ordine Nuovo*, aux Conseils avant les occupations d'usines. Seattle en revanche est un nom inconnu. Et l'on ne cite jamais ses ouvriers des chantiers navals qui entraînèrent 60 000 travailleurs sous la direction de James A. Duncan, dans une grève générale de 5 jours. Pourtant c'était le coup de départ d'une année clef pour la lutte de classe aux États-Unis, année plus importante sans doute pour le destin de la révolution mondiale que tous les autres événements « euro-asiatiques » mis bout à bout. Elle passa par la grève des policiers de Boston, organisée par l'*union* du *Boston Social Club* qui voulait s'affilier à l'AFL, des choses du style de Mai 68, mais un peu plus sérieuses puisqu'elles se produisaient un demi-siècle auparavant, et qu'elles ne comptaient pas dans leur programme le « *football aux footballeurs* ». Mais les métallos, les cheminots, les ouvriers du textile, les dockers, les industries de l'alimentation, et de l'habillement étaient aussi en grève. Et l'on en arriva désormais à l'affrontement décisif sur le terrain de la production des matières qui étaient alors fondamentales pour tous les autres types de production : l'acier et le charbon. 350 000 ouvriers de la sidérurgie demandaient des contrats collectifs, des augmentations de salaire et la journée de huit heures. La *United Steel Corporation* répondait alors qu'elle n'avait aucune intention de « discuter affaires avec eux ». Le temps du New Deal de guerre était passé. L'autorité, les forces militaires locales, fédérales et étatiques étaient toutes du côté de la

police. Chasse aux sorcières contre les ouvriers, isolement de leurs organisations vis-à-vis de l'opinion publique, une vingtaine de morts et ce fut la défaite. Foster R. Dulles a écrit : « Si les ouvriers de la sidérurgie avaient remporté la victoire, c'est toute l'histoire du mouvement ouvrier de la décennie 1820-I930 qui eût suivi un cours totalement différent. » Les ouvriers sidérurgistes se retiraient du terrain, mais 425 000 mineurs y faisaient leur entrée. Là l'organisation ouvrière était plus forte, et donc les revendications plus exigentes : 60 % d'augmentation, semaine de trente-six heures. Ils auraient obtenu la moitié de ce qu'ils réclamaient en matière de salaire, mais rien sur la durée du travail. Wilson, l'idéaliste, le névrotique président des États-Unis des années 20, manœuvra pour que le pouvoir judiciaire intime l'ordre d'arrêter la grève. John L. Lewis, président de l'*United Mine Workers*, bientôt fameux pour d'autres exploits, répéta l'injonction au niveau de l'organisation ouvrière. Les mineurs n'écoutèrent aucun de leurs deux présidents, et continuèrent la lutte jusqu'à ce qu'ils aient perdu le minimum qu'ils pouvaient obtenir dans ces conditions. On pouvait lire dans les journaux de l'époque : « Aucune minorité organisée n'a le droit de précipiter le pays dans le chaos… Une autocratie ouvrière est bien plus dangereuse qu'une autocràtie capitaliste. » C'étaient les leçons de méthode que le capital commençait à tirer de son dur affrontement avec les ouvriers, la philosophie sociale qui devait triompher dans la décennie heureuse qui s'ouvrait. Les années 20 aux États-Unis : la paix sociale, la grande prospérité, l'« ère des folies merveilleuses », le *welfare capitalism*, les hauts salaires qui n'étaient ni conquis par des luttes, ni concédés sur une initiative politique du capital, mais qui intervenaient comme par un hasard, selon le choix économique du capitaliste individuel. Pour la première fois dans l'histoire on forge des « chaînes dorées » ; le taux de syndicalisation descend à un niveau lamentable, une nouvelle forme d'« unionisme » patronal d'entreprise apparaît, l'*open shop* l'emporte et l'organisation scientifique du travail progresse à pas de géant. On dit que le grand effondrement vint réveiller tout le monde à l'improviste du « rêve américain ». L'une des raisons pour lesquelles le capital ne parvint pas à comprendre qu'il était en train de marcher sur une corde raide tendue

au bord de l'abîme, fut cet impressionnant silence des luttes de la masse ouvrière, qui suivit la défaite des 400 000 cheminots en 22, et qui dura jusqu'en 29 pour se prolonger au-delà. Les luttes ouvrières représentent pour le capital un instrument irremplaçable de conscience de soi. Sans elles, il ne voit pas son propre adversaire, il ne le reconnaît pas, et dès lors ne se connaît pas. Et lorsque la contradiction éclate et que c'est une contradiction entre des éléments qui se situent totalement à l'intérieur du mécanisme du développement capitaliste, voilà que de nouveau les ouvriers n'interviennent pas activement par leurs luttes, soit pour accélérer la crise, soit pour la résoudre d'une façon ou d'une autre. Ils savent qu'ils ne peuvent rien obtenir comme classe particulière, si le développement général ne peut rien concéder en plus. C'est une évidence de dire que les ouvriers n'ont pas voulu la crise. C'en est une beaucoup moins grande, et un petit peu scandaleuse que de dire que la crise ne fut pas un produit de la lutte des ouvriers, mais celui de leur passivité, de leur refus de masse de partir à la découverte à coups de revendications, de propositions de lutte et d'organisation. Attention. Nous ne voulons pas dire que la cause de cette crise était due au comportement des ouvriers envers le capital lui-même. Nous voulons dire que ce comportement était le seul qui eût pu révéler l'existence de la crise, et qui aurait permis, s'il s'était traduit en luttes, de la prévoir. Et d'autre part, il est facile de comprendre le fléchissement de la courbe des grèves dans la décennie des « bonnes affaires à tous les coins de rue ». Mais quelle est la raison de cette passivité ouvrière en plein cœur de la crise ? Pourquoi ne donne-t-elle pas lieu à une issue révolutionnaire dans une situation qui était, elle, objectivement révolutionnaire, et qui aurait pu difficilement l'être davantage ? Pourquoi aucun 17 ne se greffe sur 1929 ? Les ouvriers n'avancent aucune revendication et ne renoncent à les imposer par la lutte qu'en deux occasions : quand il obtiennent sans demander et quand ils savent ne rien pouvoir obtenir. L'absence de grandes luttes de 1922 à 1933 est due à deux motifs différents dans deux périodes différentes : de 1922 à 29 et de 29 à 33. Au cours de la première période les marges objectives du profit capitaliste débordent sur le terrain occupé par les ouvriers. Durant la seconde, il n'existe plus de

marges pour aucun des deux partis ; une participation du salaire ouvrier au profit du capital est impensable, les frontières entre les classes vont même jusqu'à s'effacer, il n'y a qu'une seule crise pour tout le monde. Pourquoi lutter quand on ne peut le faire pour arracher des concessions à l'adversaire ? Pour prendre le pouvoir ? Ne commettons jamais de confusion. La classe ouvrière américaine n'est pas le parti bolchevique russe. Tenons-nous-en aux faits mêmes lorsqu'ils constituent pour nous autant de problèmes. Quand Roosevelt met au point la solution de la crise, les ouvriers américains se reforment en position de bataille, font le point, et reviennent classiquement aux précédents immédiats de leur histoire politique : ils ont mené une lutte offensive durant la guerre et l'ont emporté ; ils se sont violemment défendus après la guerre et ont été défaits ; ils ont puisé à pleines mains et sans scrupules dans « les paillettes d'or » de la décennie heureuse ; durant la crise ils n'ont réagi ni pour se défendre, ni pour attaquer l'adversaire. La chose paraît un ballet abstrait dénué de tout contenu compréhensible. Mais la logique de ces mouvements est impeccable, tout comme sa forme est l'accomplissement d'une rationalité mathématique moderne. Il nous faut nous en convaincre : les ouvriers américains sont la face cachée de la classe ouvrière internationale. Pour déchiffrer la trajectoire de ce sphinx de classe que l'histoire contemporaine met sur notre chemin, le préalable est d'accomplir complètement un tour du monde ouvrier. La face éclairée de nos bailleurs de révolution ne représente pas tout ce qu'il y a à voir. Si la nuit américaine nous semble obscure, c'est parce que nous regardons le jour les yeux fermés.

Le paragraphe 7a du *National Industrial Recovery Act* comportant le droit pour les ouvriers « de s'organiser et de négocier collectivement par le truchement de représentants de leur choix », ainsi que l'interdiction pour les patrons de le limiter ou le réprimer par leur « intervention, entrave ou contrainte[19] », enfin le principe d'un salaire minimum et d'une durée du travail maximum, est approuvé en même

19 Rapporté par A.M. Schlesinger, *L'Ère de Roosevelt*, t. 2 : *L'Avénement du New Deal*, Paris, Denoël, 1971, p. 156.

temps que l'ensemble de la loi en juin 33. Durant la seconde moitié de cette année-là, le nombre de grèves atteignit le chiffre de l'ensemble de l'année précédente, et les ouvriers en lutte furent trois fois et demi plus nombreux qu'en 32. En 34, 1 856 grèves, 1 500 000 ouvriers concernés, plus de 7 % des titulaires d'emploi. Le nombre des conflits n'est donc pas élevé, mais il embrasse les grandes undustries ; les grandes catégories d'ouvriers, sidérurgistes, ouvriers de l'automobile, dockers de la côte Pacifique, travailleurs du bois du Nord-Ouest, et, au premier rang et criant plus fort que tous les autres, presque 500 000 ouvriers du textile qui demandaient : semaine de 30 heures, salaire minimum de 13 dollars, suppression du *stretchout*, le *speed up* de l'industrie textile, la reconnaissance de l'*United Textile Workers*. Lorsque, comme ç'avait été le cas pour le *Clayton Act* de 1914 et pour la loi Norris-La Guardia de 23, le paragraphe 7a tombait sous les coups de la réaction combinée du capitaliste individuel, et de sa jurisprudence encore bourgeoise, les ouvriers en avaient déjà tiré tout ce qu'ils pouvaient en tirer : s'en servir pour donner aux nouvelles revendications des marges d'action, et passer alors à un niveau organisé. Le mot d'ordre : organiser les inorganisés, et donc l'entrée du syndicat ouvrier dans les grandes industries de production de masse, ne deviennent possible qu'à partir du moment où la conscience collective du capital permettait à un pouvoir ouvrier moderne de pénétrer dans l'usine pour contrebalancer le pouvoir patronal antique et arriéré. 1935 voit la naissance conjointe ainsi que la victoire immédiate du *Wagner Act* et du CIO. C'est encore la preuve qu'il existe entre l'initiative politique du capital et l'organisation des ouvriers la plus avancée un nœud indissoluble que l'on ne peut trancher, même si on en a le désir. Le *National Labor Relations Board* veille à ce que les patrons ne recourent pas à des « pratiques de travail injustes », à ce qu'ils ne s'opposent pas aux conventions collectives par des « procédés déloyaux », ordonne le *cease and desist* au seul partenaire industriel, jamais au partenaire ouvrier, enlève le syndicat à l'entreprise, à la catégorie des ouvriers de « métier », et le restitue ce faisant, ou plutôt le remet pour la première fois entre les mains de l'ouvrier ordinaire. Ce n'est donc pas un organe de médiation politique entre deux partis

également forts qui s'opposent : Franklin Delano n'est pas Theodore Roosevelt. C'est un organisme administratif doté d'attributs judiciaires : il constitue une sorte d'injonction, l'exact opposé de ce qu'était précisément la tradition américaine jusque-là, l'injonction désormais faite par le capital aux capitalistes de ménager un espace à l'autonomie organisationnelle des ouvriers. C'est en plus le choix de favoriser, à l'intérieur du camp des ouvriers, les secteurs moteurs des productions nouvelles, en reconnaissant la figure du nouvel ouvrier-masse dans les grandes usines de l'acier, de l'automobile, du caoutchouc, de la radio. Il n'y a que cela qui permette d'expliquer pourquoi le nombre des affiliés du CIO dépasse celui de l'AFL, alors que le premier a deux ans d'existence, la seconde un demi-siècle, et pourquoi l'*appropriate bargaining units* obtient dès 35 une majorité stable en faveur du nouvel unionisme industriel appuyant un syndicalisme vertical. Si les options du capital avancé favorisent l'organisation ouvrière la plus avancée, celle-ci intervient à son tour dans le camp capitaliste en permettant que les options nouvelles aient raison des vieilles résistances. La loi sur les *Fair Labor Standards* – suite logique du *National Labor Relations Act* – date de 38 : salaire minimum de 25 cents de l'heure, et 40 cents sept ans plus tard, durée du travail fixée au maximum de 44 heures en 39, 42 en 41 et 40 heures après cette date. Mais entre le *Wagner Act*, et même entre la reconnaissance de son caractère constitutionnel, et ceci qui en est l'aboutissement logique, il avait fallu l'année 37 : 4 740 grèves en un an, chiffre jamais atteint jusqu'alors, un mouvement en extension qui, à défaut d'être massif dans de grands secteurs, se ramifiait dans les centres vitaux de la production, recourant à des formes de luttes inédites ainsi qu'à des moyens de pression d'une efficacité jamais vue. Cela avait commencé par la fondation de *la Steel Workers'Organizig Committee*, et le simple succès de ce mouvement organisationnel suffisait à contraindre à la reddition le *Big Steel*, l'imprenable forteresse de *la United Sates Steel Corporation* : 10 % d'augmentations de salaire, journée de 8 heures, semaine de 40 heures. Ce fut le tour du *Little Steel* : 75 000 ouvriers durent mener une lutte extrêmement dure contre les firmes mineures de la production sidérurgique ; il y eut « le massacre du *Memorial Day* »

à Chicago, et par conséquent une défaite ouvrière provisoire qui sera compensée à peine quatre ans plus tard, par l'intervention de l'allié politique qui manœuvre les leviers du gouvernement. Mais le point chaud de l'affrontement se produisit dans l'industrie automobile : d'un côté l'Union la plus puissante du pays, l'*United Automobile Workers*, de l'autre les plus fortes corporations du capital : la General Motors, la Chrysler et la Ford. Le *sitdown strike* fit son apparition et la production de la General Motors fut bloquée durant 44 jours à Flint, à Cleveland, à Detroit et partout ailleurs. Le tribunal ordonna l'évacuation des usines ; l'injonction fut ignorée ; il y eut une tentative d'irruption de la police dans l'usine et elle fut repoussée. Le slogan qui unissait les ouvriers à l'intérieur et la population à l'extérieur était *: solidarity for ever*. Puis ce fut la victoire des ouvriers : conventions collectives avec l'URW comme partenaire reconnu. Et ce fut le tour de Chrysler de céder. Seule la Ford résistera encore quatre ans avant de conclure son premier contrat collectif, mais elle devra accorder en sus rien moins que la maudite *closed shop*. Caractéristique de cette année 37 : le nombre de grèves était en extension quantitative croissante ; les ouvriers du caoutchouc, du verre, du textile, du matériel optique, de l'électricité y participent. Roosevelt et son *brain-trust* suivaient la situation, partagés entre l'inquiétude et la nécessité d'utiliser le mouvement pour les besoins de « leur propre » bataille qu'ils menaient au sein du capital. La loi sur les « conditions de travail justes » de 1938 fut la réponse politique avancée que seules de telles luttes étaient à même d'obtenir. La lutte tournait de plus en plus à l'avantage des ouvriers, dès qu'ils eurent compris que c'étaient au nom de nécessités internes que les pouvoirs publics étaient acculés à la souplesse. On arrive à la guerre avec un rapport de force penchant violemment en faveur des ouvriers. Cela ne s'était jamais produit, mais cette fois-ci c'était devenu possible : la résolution de la crise avait donné le pouvoir aux ouvriers, elle l'avait enlevé aux capitalistes. Le mouvement suivant, les revendications qui s'imposaient sont alors eux aussi logiques et cohérents. Non plus l'antique mot d'ordre socialiste de la lutte contre la guerre, mais la revendication de classe la plus moderne et la plus subversive que l'on ait pu concevoir alors : la participation ouvrière

aux profits de guerre ! En 41, avant même Pearl Harbour, la lutte se situe de nouveau sur le terrain du salaire : les ouvriers de l'automobile, des chantiers navals, des transports, du bâtiment, de l'industrie textile et de ce point névralgique que constituaient les *captive mines* liées à l'industrie sidérurgique lourde, qui comptaient Lewis à leur tête et derrière lui 250 000 hommes. En un an le salaire moyen fait un bond en avant de 20 %. Durant la Seconde Guerre mondiale, les mineurs écrivirent un chapitre à part de l'histoire de la lutte de classes qui mériterait une étude attentive. *L'habituel War Labor Board* ne put rien contre eux et, face à eux, Roosevelt dut endosser en personne le dur masque de l'ennemi des ouvriers. En 43 ils apporteront le concours de leur force massivement organisée, aux meilleures grèves spontanées qui éclatèrent dans tout le pays contre le gouvernement et sans les syndicats. De là part un nouveau crescendo des luttes qui investissent les deux dernières années de la guerre ainsi que l'immédiat après-guerre. L'année 46 est comparable à 1919. Le nombre de grèves atteint presque les 5 000, quasi 5 millions d'ouvriers en lutte soit 16,5 % de la force de travail employée, 120 millions de journées de travail perdues. Pratiquement toutes les industries sont touchées par des conflits de travail. *Le National Wage Stabilization Board* ne calme pas le mouvement. Une revendication ouvrière l'emporte sur toutes les autres : salaire en temps de paix équivalent au salaire de guerre. Ainsi que les slogans que nous retrouverons un demi-siècle plus tard sur les places d'Europe : « Sans contrat, pas de travail », « 40 heures payées 52 » et le contrôle ouvrier sous sa forme américaine « ouverture des livres de compte ». Les points chauds sont de nouveau la General Motors, les sidérurgistes, les mineurs et les cheminots. L'augmentation du coût de la vie, caractéristique des temps de guerre, fut suivie d'une course folle des salaires nominaux qui la rattrapèrent presque. C'est de là que part l'histoire contemporaine du rapport de classe prix/salaire, le début de cette maladie mortelle avec laquelle notre capital a dû apprendre à vivre et qui s'appelle dans le diagnostic de l'économiste : un processus inflationniste du coût du travail ; c'est donc de là que part cette dynamique du développement qui prenant la forme du mouvement des luttes décidera du destin du capital moderne, de sa gestion et de la

possibilité de l'utiliser. L'année 47 s'ouvre aux États-Unis sous le signe de la « grande peur » des ouvriers qui avait secoué le pays tout au long de l'année précédente. C'est impensable. Mais pourtant, au fond, la loi Taft-Hartley se proposait de replacer le pouvoir contractuel des capitalistes sur un pied d'égalité avec celui des ouvriers. Cela en dit long sur ce qui s'était passé aux États-Unis à partir de 33. La péréquation du pouvoir contractuel des deux classes en lutte – cette revendication classique et subalterne de l'égalité des droits contre la force qui décide – pour la première fois, c'étaient les capitalistes qui la mettaient en avant, et en faisaient la conquête ou la reconquête au sein de leur propre État. C'est là l'épisode emblématique d'une histoire encore actuelle ; il montre qu'il n'est pas vrai qu'une classe domine toujours l'autre, que l'autre soit toujours dominée ; tour à tour, selon le rapport de force mutuel, la puissance de l'une l'emporte sur la puissance de l'autre, et ce, indépendamment des formes de pouvoir institutionnelles et du signe et du nom sous lesquels la structure formelle de la société se présente extérieurement, qu'elle s'appelle capitaliste ou socialiste selon l'antique langage qui resurgit depuis les origines de notre science. Un épisode historique riche d'une forte synthèse du passé. La synthèse des traits fondamentaux des éléments décisifs, que la lutte de classe avait accumulé jusque-là en désordre, se trouve chargée d'un avenir politique jamais encore égratigné par les tentatives de s'y attaquer d'un mouvement ouvrier qui a bien réussi à arriver jusque-là, mais qui n'est pas parvenu à en partir. Ces quatroze années qui vont de 1933 à 1947 en Amérique constituent un fait d'histoire du capital en même temps qu'un acte de politique ouvrière. Tout ce que nous avons trouvé à différentes périodes, en des pays différents, avant cette époque, nous le retrouvons ici unifié dans un seul réseau de faits et de pensées : le rapport luttes/initiatives politique du capital, le rapport luttes/science, et enfin le rapport luttes/organisation ouvrière, c'est-à-dire la *Progressive Era*, l'époque de Marshall, celle de la social-démocratie, convergent pour se retrouver réunis, et se reconnaître chacun comme les pièces détachées d'un seul tout, précisément ces années en Amérique où vient se conclure la phase classique de la lutte de classe qui s'étend de l'après-Marx, au

début de nos marges de mouvement actuelles. Partir des luttes ouvrières pour investir le développement social à ses différents niveaux, l'État, la science, l'organisation, c'est une démarche d'ensemble que ces événements nous font acquérir en une seule fois. Par la suite la lutte ouvière sera toujours confrontée à l'ensemble de ces niveaux et, dès lors, tant celle-là que ceux-ci constitueront pour nous le véritable point de départ de l'analyse et de l'action de classe. Mais exprimons plus longuement et plus clairement ces concepts qui ne sont pas obscurs qu'en apparence.

Marx à Detroit

Au fond il n'y a eu de grande initiative du capital qu'une seule fois, et ce n'est pas un hasard si elle a eu lieu après la plus grave crise de son système et au milieu des luttes ouvrières les plus avancées de son histoire. En fait il est sans doute excessif d'affirmer – comme le fit plus tard Rexford G. Tugwell – que l'alternative se situait le 4 mars 33 entre une révolution prévue, préparée, « l'abandon pacifique et rapide des principes anciens[20] » et une révolution violente contre les structures capitalistes. On serait sans doute plus près de la vérité en disant qu'il n'y avait qu'une seule voie ouverte, un seul itinéraire obligatoire, et tout à fait original, qui, en comparaison des misérables événements institutionnels de la société contemporaine, acquiert à coup sûr aujourd'hui bel et bien l'aspect d'une « révolution capitaliste » : révolution non pas contre les structures du capital, mais de ces structures sur l'initiative politique qui les dote à partir d'en haut d'une nouvelle stratégie ou qui a essayé de le faire. H. G. Welles écrit de Roosevelt : «Il est incessamment révolutionnaire dans l'esprit nouveau sans jamais provoquer de crises résolument révolutionnaires[21].» Et C. G. Jung le définit simplement comme « une force[22] ». « L'heureux combattant » dans son itinéraire de Hyde Park sur l'Hudson à la Maison-Blanche de Washington – comme l'a raconté Arthur M. Schlessinger – imposait aux autres son propre champ de bataille. Que l'intérêt

20 *Ibid.*, p. 29.
21 *Ibid.*, p. 654.
22 *Ibid.*, p. 641.

du capital le plus moderne passât à un moment donné par Roosevelt, cela se passe de démonstration. Que la politique opère chez lui la médiation entre des poussées contradictoires qui s'exercaient à l'intérieur de sa propre classe – à mi-chemin entre les *new dealers* enragés et les *new dealers* modérés – c'est une chose attestée par toute l'historiographie qui concerne la question. Que cette révolution du capital décrive un arc qui part de 33, monte jusqu'à la fin 38, pour amorcer après sa redescente, c'est un fait qu'il faudrait approfondir ultérieurement en en dégageant les raisons ouvrières tant américaines qu'européennes : le rapport entre les luttes de classe aux États-Unis et le néo-nationalisme économique marqué par le progressisme, la transformation de l'isolationnisme historique des luttes ouvrières américaines en *national self-sufficiency* keynésienne appliquée lors du premier New Deal, c'est là un sujet qui mérite à lui seul un examen critique. Et plus généralement, que la forme révolutionnaire de l'histoire capitaliste possède ici un contenu ouvrier, mieux, qu'elle n'ait acquis une telle forme qu'en vertu même de ce contenu ; que les ouvriers aient réussi par leurs luttes à dresser le capital contre les capitalistes, l'État formellement au service de tous, contre l'intérêt réel d'un petit nombre, que la conquête par les ouvriers d'un terrain d'organisation propre ait donc eu pour conséquence de soustraire à l'adversaire de classe des morceaux de son propre terrain organisationnel, tous ces problèmes sont à prendre en charge dans une recherche qui part de l'histoire, qui passe par la théorie pour en arriver à la politique. Il est un fait que l'adoption d'une politique nationale en matière de travail se produit tardivement au sein du New Deal. Durant les fameux Cent Jours entre l'*Emergency Banking Act*, l'*Agricultural Adjustement Act* et la *Tennessee Valley Authority Act*, on parlera peu de l'industrie et des ouvriers. Le paragraphe 7 fut certes l'étincelle, mais il a fallu les grandes luttes de 33 et 34, Minneapolis et San Francisco, Toledo et la *Compagny Town* de Kohler, la Georgie des ouvriers du textile, l'affrontement armé de Rhode Island pour que jaillisse en 35 la flamme des premières lois sur le travail adoptées par le capital qui ne placent plus les ouvriers dans la position juridique de classe subalterne. La loi fut déclarée « injuste » car elle imposait des obligations aux donneurs de

travail, et pas aux travailleurs. Réponse du Sénateur Wagner : « Il ne viendrait à l'idée de personne de s'attaquer à une loi sur la circulation en arguant qu'elle réglemente la vitesse des automobiles et non celle des piétons[23]. » Tels étaient Roosevelt et les hommes du New Deal qui avaient compris, qui clairement, qui moins clairement, qu'une société, économiquement en avance, ne peut pas être politiquement arriérée. Si c'est le cas, c'est la crise à la limite, le blocage des mécanismes de fonctionnement du système, la situation révolutionnaire non capitaliste en tant que telle. William E. Leuchtenburg l'a écrit : « Les hommes du New Deal étaient persuadés que la dépression n'était pas le résultat d'un simple effondrement économique, mais de la faillite d'un système politique ; ils partirent donc à la recherche de nouveaux instruments politiques[24]. » Et plus loin : « Les réformateurs des années 30 abandonnèrent le vieil espoir émersonien de réformer l'homme pour se borner à la transformation des institutions. » Dans cette mesure, l'expérience rooseveltienne fut « révolutionnaire », au sens bourgeois traditionnel d'une adaptation de l'appareil d'État aux besoins du développement de la société, d'un « aggiornamento » institutionnel face à la croissance économique. Avec une différence importante : la présence dominante de l'idéologie comme noyau même de la praxis politique disparaît. Les *new dealers* se préoccupaient de promouvoir le pouvoir d'achat en en faisant le ressort du développement ; ils appelaient les programmes d'assistance des mesures de conservation de la force de travail ; ils parlaient de travail aux chômeurs, de marché aux agriculteurs, de commerce international aux industriels, de finances nationales aux banquiers. C'était au tour des conservateurs de recourir à l'arme de l'indignation morale contre les injustices qui s'ajoutaient ainsi aux injustices. On ne confondra pas ce que Roosevelt appelait un « pragmatisme courageux et tenace » avec la tradition progressiste américaine jeffersonienne, jacksonienne, reprise par Theodore Roosevelt et Wilson. Il y a là un saut politique, un passage à un pragmatisme qui touche au cynisme délibéré, un effort anti-idéologique, une charge

23 *Ibid.*, p. 453.
24 W.E. Leuchtenburg, « The Roosevelt Reconstruction » *in* W.E. Leuchtenburg, *Franklin D. Roosevelt. À Personal Profile*, New York, 1967, pp. 247-248.

agressive d'anti-humanitarisme, derrière lesquels on entrevoit et reconnaît la main ouvrière qui meut indirectement les fils du discours. Thurman Arnold était responsable du programme antitrust : il dirigea à juste titre sa polémique contre le progressisme de toutes les lois qui prirent pour cible, à partir du *Sherman Act* et cela revêtit la « forme d'une religion nationale », comme l'a défini Andrew Shonfield, l'« illégalité » des organisations industrielles au lieu de se proposer d'atteindre des objectifs économiques. Le *Folklore du capitalisme* c'était justement la lutte purement idéologique contre le pouvoir de l'empire industriel. « Se borner à prêcher contre lui, n'avait pour autre résultat qu'un contre-prêche… Les réformistes étaient prisonniers de ces mêmes croyances où les institutions qu'ils tentaient de réformer puisaient leur appui. Obsédés par un comportement moral envers la société, ils pensaient en termes utopiques. Ils s'intéressaient aux « systèmes » de gouvernement : la philosophie leur importait plus que la politique quotidienne ; leurs succès finirent par se limiter à la philosophie au lieu de concerner la politique[25]. » R. Hofstadter a écrit : « Ces hommes respectables, animés d'idéaux humanitaires, avaient commis l'erreur typique, aux yeux d'Arnold, d'ignorer que ce n'est pas la logique qui gouverne une société organisée, mais son organisation[26]. » Les luttes ouvrières qui se produisaient au sein du *New Deal* avaient contraint le capitalisme à abattre ses cartes. Après que la crise l'eut poussé à se moderniser au niveau politique, la lutte ouvrière l'avait rivé à se montrer dans sa vérité de classe y compris vis-à-vis de l'extérieur. Ce n'est pas un mince résultat si l'on veut arriver à frapper son véritable adversaire et non sa contre-figure idéologique. Thurman Arnold écrit encore, dans *les Symbols of Government*, cette fois-ci : « Les dirigeants de l'appareil industriel ignorant les principes juridiques, humanitaires et économiques, furent les propres artisans de leurs erreurs ; leur action fut opportuniste ; ils se livrèrent à leurs expériences sur le matériel humain sans égard envers la justice sociale. Cela ne les empêcha pas d'amener le niveau des capacités de produc-

25 R. Hofstadter, *op. cit.*, p. 321.
26 T. Arnold, *The Folklore of Capitalism*, cité par R. Hofstadter, *op. cit.*, p. 322.

tion à des sommets qui passaient même les rêves de leurs pères[27]. » La grande initiative capitaliste a été une victoire ouvrière rien que parce qu'elle nous permet de projeter une lumière crue sur l'ennemi arrivé au plus haut de son résultat historique. Après quoi, le condamner est inutile ; ce qui compte pour nous c'est de l'utiliser.

Le président Roosevelt a magnifiquement raison : c'est le titre d'un article de Keynes dans le *Daily Mail* en été 33. La foudre était tombée de l'Amérique : pas de stabilisation de la valeur en or du dollar. Et Keynes commentait : « Le président Roosevelt a magnifiquement raison de chasser les toiles d'araignées avec tant de hardiesse ; ce message […] nous mettait au défi de stagner sur les vieux chemins sans issue ou d'explorer des voies nouvelles, nouvelles pour les politiciens et les banquiers mais pas pour les penseurs[28]. » Il faisait référence à lui-même. Sa longue lutte contre le *gold standard*, ce principe déchu appartenant aux concepts d'avant-guerre, ce « reste bourbonien » trouvait finalement une voix autorisée, disposée elle aussi à l'écouter. Le « retour à la parité or » en Angleterre avait été l'éclaireur qui lui avait permis de comprendre à l'avance et de prophétiser deux grandes mésaventures pour le capital : 26 en Angleterre et 29 dans le monde. La décision de réévaluer de 10 % le taux de change de la livre sterling équivalait à « réduire de deux shillings par sterling » le salaire ouvrier. Les *Conséquences économiques de Winston Churchill* seront cette grève politique qui, partie des mineurs, se répandra dans la classe ouvrière à peine un an après les prophéties keynésiennes. « On ne peut pas attendre des classes ouvrières qu'elles comprennent mieux que ne le font les Ministres ce qui se passe. Celles qui sont les premières atteintes voient leurs moyens d'existence réduits, car le coût de la vie ne diminuera pas avant que les autres n'aient été également atteintes dans leurs salaires. Elles ont donc raison de se défendre. […] Il est donc normal que ces classes résistent tant qu'elles le peuvent ; et c'est forcément la guerre jusqu'à ce que succombent ceux qui sont économiquement les plus faibles[29]. » L'autre prophétie, bien plus terrifiante,

27 R. Hofstadter, *op. cit.*, p. 321.
28 A.M. Schlesinger, *op. cit.*, p. 252.
29 J.M. Keynes, *Essais de persuasion*, Paris, Gallimard, 1933, p. 165.

ne mettra que quelques années à se vérifier. « L'étalon-or, tel qu'il est, s'abandonnant au hasard, confiant en un ajustement automatique, et indifférant à toutes les contingences sociales, est le pur emblème et l'idole de ceux qui se trouvent tout en haut au volant de la machine. J'estime qu'ils font preuve d'une extrême imprudence en se montrant négligents, vaguement optimistes et convaincus à bon compte qu'il n'arrivera jamais rien de vraiment grave. Neuf fois sur dix, il ne se produira rien de très grave, rien qu'un peu de misère pour certains individus et certains groupes. Mais nous nous exposons à un risque la dixième fois (et faisons en plus preuve de bêtise) en continuant à appliquer des principes d'économie politique faits pour jouer dans une atmosphère de laissez-faire et de libre concurrence à une société qui s'en écarte plus sensiblement tous les jours [30]. » Ce sont des paroles qui datent de 1925 ; l'application des vieux principes se poursuivit et le dixième cas se vérifia ; ça ne semblait être qu'une grande dépression, et ce fut une grande crise. « Nous n'avions pas encore éprouvé de déception jusqu'à présent. Mais aujourd'hui nous sommes plongés dans un affreux pétrin, nous étant trompés dans le contrôle délicat d'une machine dont nous ne comprenons pas le fonctionnement [31]. » Face au péril, la science supérieure du capital fait preuve d'autant de courage que la grande initiative politique qui prit corps sur la terre américaine. Keynes est aux États-Uunis en juin 31 ; il y retourne en juin 34. Entre-temps le *New York Times* publie le 31 décembre 33 sa lettre ouverte au président Roosevelt. Le président y apparaît comme le dépositaire, le fiduciaire d'une « expérience calculée dans le cadre du système social existant [32]. » S'il ne réussit pas, il en résultera un blocage du progrès national, et il n'y aura plus aux prises que l'orthodoxie d'un côté, et la révolution de l'autre. « Mais s'il réussit, des méthodes nouvelles et plus hardies seront expérimentées partout, et nous pourrons écrire le premier chapitre d'une nouvelle ère économique [33]. » Les deux hommes se verront en chair et en os. Keynes nous

30 *Ibid.*, pp. 176-177.
31 *Ibid.*, pp. 98-99.
32 Cité par R.F. Harrod, *The Life of John Maynard Keynes*, New York, 1951, p. 447.
33 *Ibid.*

décrira minutieusement la forme des mains du président. Et Roosevelt écrira à Felix Frankfurter : « J'ai eu une longue conversation avec K. Il m'a plu énormément[34]. » L'un des deux a dû dire de l'autre, comme Napoléon de Goethe : *Voilà un homme !* Harrod nous dit que, pour ce qui est de l'influence directe de la théorie de Keynes sur l'action de Roosevelt, les sources se contredisent. « On a supposé que Keynes lui avait insufflé le courage d'entreprendre des opérations sur une grande échelle. Et il est vrai que Keynes n'aurait pas manqué d'abonder dans ce sens ; mais on peut penser que le président aurait été poussé par son instinct dans la même direction[35]. » Il semble plus probable que l'influence de Keynes, sur la tournure que prirent les événements en Amérique, ait emprunté un canal légèrement différent, « non pas à travers Roosevelt, mais à travers les hommes avisés qui avaient ouvert leurs oreilles dans l'antichambre[36] ». De toute façon, ce n'est pas là l'enjeu du débat. Que Keynes soit arrivé en Amérique par un canal ou par un autre, cela ne fait aucun doute. Ce qu'il faut soutenir, c'est l'autre thèse : à savoir que c'est l'Amérique, la situation politique de l'économie américaine, la lutte de classe aux États-Unis qui ont pesé sur la formation du noyau central de la pensée keynésienne, beaucoup plus qu'on ne l'admet généralement aujourd'hui, beaucoup plus que ne veulent bien le reconnaître explicitement ceux qui voient un danger scientifique à admettre une telle perspective. Paul A. Samuelson écrit justement à propos de Keynes : « La science, tout comme le capital, s'accroît par apports successifs, et l'offrande qu'apporte sur ses autels chaque homme de science, la fleurit éternellement. » Éternellement et partout. La science, tout comme le capital n'a pas de frontières. Nous connaissons toujours la cervelle matrice qui engendre la découverte, mais la véritable paternité de la conception reste obscure et mystérieuse à celui-là même qui porte en lui la créature nouvelle. Si les semences sont aussi nombreuses, c'est que la trame des faits historiques est complexe. Lord Keynes, ce « produit de Cambridge de la tête aux pieds », comme l'a dit E.A.G. Robinson, et comme cela paraît

34 *Ibid.*, p. 448.
35 *Ibid.*, p. 449.
36 *Ibid.*, p. 450.

évident à tout le monde, est en réalité un économiste américain. On s'est demandé s'il y aurait eu *une General Theory* sans Keynes. Et l'on a répondu non, en s'en tirant à bon compte. Là n'était pas la question. La préface de l'édition originale de la *Théorie Générale* porte la date du 13 décembre 1935. Année fabuleuse, puisqu'elle avait déjà donné le *Wagner Act* et le CIO.

C'est durant la décennie précédente que les éléments de la « révolution keynésienne » mûrissent et éclatent. En 24, son intervention, publiée dans *la Nation*, à propos du débat ouvert par Lloyd George sur un programme de travaux publics pour remédier au chômage, ouvrait déjà la voie à une nouvelle conception de la politique économique. Avec *La Fin du laissez-faire* publié deux ans plus tard, il met au point les futurs concepts fondamentaux, même si cela en reste encore au stade de brillantes intuitions. « Nous avons besoin de convictions nouvelles ayant pris forme spontanément au contact de nos sentiments intérieurs avec les événements du monde extérieur[37]. » Pour agir, « l'Europe manque de moyens, l'Amérique de volonté de faire un mouvement[38] ». Depuis les articles sur l'industrie cotonnière du Lancashire de la fin de 1926, en passant par l'opuscule *Can Lloyd George Do It ?* au printemps 29, pour arriver enfin à *The Means of Prosperity* en 33, il s'agit en permanence d'une réflexion à haute voix qui surveille tout signe de changement chez les autres. Ce n'est qu'à partir du moment où, à l'horizon américain, la volonté de bouger apparaît acquise, qu'on assiste au déclenchement du mécanisme d'exposition programmatique de la théorie, que la science se met à débiter en ordre ses découvertes, que tout le système conceptuel anticlassique de l'économie vient à être fixé matériellement dans une écriture, et objectivé en un texte classique à son tour. La question sérieuse est de savoir si l'on aurait pu avoir une *General Theory* sans la grande initiative capitaliste, et tout ce qui se trouvait derrière elle : la crise, les luttes et l'Amérique pays de la crise et des luttes. « La batterie ne marche pas – disait Keynes – comment ferons-nous pour redémarrer ? » Aurait-on

37 J.M. Keynes, *Essais de persuasion*, *op. cit.*, p. 231.
38 *Ibid.*

pu avoir une nouvelle théorie de la politique économique sans les premiers mouvements pratiques du capital le plus moderne sur le terrain ouvrier le plus avancé ? Qui vient d'abord : Roosevelt ou Keynes ? y aurait-il pu y avoir un succès aussi rapide de ces idées nouvelles, sans la leçon destructrice des événements qui avait fait place nette des dogmes de la théorie classique les plus durs à mourir. « La difficulté ne tient pas aux idées nouvelles, elle est de se débarrasser des vieilles idées. » Avec le *Treatise on Money*, oui, on avait le produit d'un expert raffiné des problèmes monétaires et du dernier des économistes cambridgiens comme Malthus avait été le « premier » ; et comme on voit dans les *Principles* de Marshall, l'Angleterre victorienne se pavaner avec sa science. Mais derrière la *Théorie Générale* l'horizon s'élargit : la grande science anglaise du passé ne pouvait plus la produire, car elle se produisait précisément *contre* elle ; quant à l'ambition quelconque de produire une *autre* science, la petite histoire de l'Angleterre n'était plus alors dans la course ; nous sommes donc au-delà d'un fruit isolé, et au milieu d'un océan d'influences à très longues distances. D'un produit de la situation mondiale du capital, pourrait-on dire, si ce n'était là une formule générale pour dire spécifiquement : un produit de la situation de classes dans les États-Unis des années 30. C'est seulement de la sorte qu'on obtient une recomposition du rapport luttes/science, au stade supérieur de son développement. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher banalement chez Keynes la question ouvrière posée en termes explicites. Il a écrit *dans How to Pay for the War ?* : « Je n'ai jamais cherché à traiter directement le problème des salaires. Je pense qu'il est beaucoup plus opportun de traiter indirectement un tel problème. » À l'époque marshallienne, la science supérieure du capital pouvait encore minauder sur les qualités méconnues des classes laborieuses. À ce stade, cela devenait impossible. Là nous en sommes au discours sur la chair et l'os, sur la pulpe et le noyau, ou, si nous voulons de toute façon traduire les expressions sincères de *A Short View of Russia*, au discours qui oppose le «prolétariat grossier» au bourgeois ou à l'intellectuel qui sont «un des plus précieux apanages

de la vie humaine[39] ». Il avait écrit un jour qu'il n'est pas d'état d'âme plus pénible que celui d'être continuellement dans le doute. Mais que savoir le conserver peut être signe de qualité politique. Il n'avait aucun doute sur la façon dont il se situait socialement, et il ne voulait pas paraître en avoir. Et pourtant contrairement à ce que l'on pense, c'était un grand politique, plus grand que beaucoup de ceux qui font professionnellement de la politique. Il pratiquait personnellement la devise qu'il adressait en 33 aux réformateurs qui se mettaient alors au travail : « Quand un homme de doctrine passe à l'action, il faut pour ainsi dire qu'il oublie sa propre doctrine. » Si Keynes, théoricien du *New Deal* avait dû assumer la direction politique de la « révolution capitaliste », il aurait été le Lénine américain.

« Le président Roosevelt veut que tu t'inscrives au syndicat », lisait-on sur les affiches du CIO au moment des premières grandes adhésions à l'unionisme industriel. On connaît les efforts personnels déployés par Roosevelt pour refaire l'unité syndicale après la scission historique de 1935. La « grande initiative » avait besoin d'un interlocuteur unique à niveau ouvrier pour manœuvrer à l'intérieur du capital. Mais avant cela, ce dont elle avait besoin c'était d'un *nouvel* interlocuteur. Sans *New Deal* il n'y aurait pas eu de CIO ; ou alors avec un retard considérable. Tandis qu'il devenait urgent, pour le succès même de la nouvelle politique capitaliste, que l'organisation ouvrière mette à jour ses mécanismes pour pouvoir étendre son contrôle sur la nouvelle classe ouvrière des industries à production de masse croissante, et ce, au maximum, à des niveaux décisifs et extrêmement difficiles à atteindre. C'est néanmoins l'inverse qui se produit. Le succès immédiat et impressionnant du CIO ne peut s'expliquer que par l'atmosphère politique qui prévalait généralement dans le pays, la faiblesse des capitalistes individuels et l'insuffisance de la vieille organisation ouvrière. Les hommes nouveaux du syndicat le savaient, et c'est pour cette raison qu'ils se servaient du nom du président des Etats-Unis dans leurs campagnes de prise de carte. Le mot d'ordre : organisons les inorganisés, allait aussi bien au capital moderne qu'au nouveau

39 *Ibid.*, p. 212.

syndicat. Il existe des moments d'affinités électives entre les deux protagonistes de classe de l'histoire moderne, où l'un comme l'autre, et chacun dans son camp, se retrouvent en état de division interne, et doivent résoudre au même moment des problèmes de comportements stratégiques et de restructuration de leurs organisations. Alors on voit la partie la plus avancée du capital tendre la main à la partie la plus avancée de la classe ouvrière et, à la différence de ce que l'on serait sectairement en droit d'attendre, la classe ouvrière ne repousse pas le baiser, ne refuse pas l'immonde union, mais au contraire l'exploite allégrement pour gagner quelque chose. Ce sont donc des moments où il y a coïncidence des intérêts des deux classes opposées, non plus pourtant au sens traditionnel de l'intérêt politique formel du temps où tout le monde se battait pour la conquête de la démocratie. L'intérêt revêt désormais dans son contenu même une épaisseur matérielle : on ne rappelle plus aux autres ses propres droits, mais leurs devoirs. Quand John L. Lewis parlait du travail qui prétend et exige avoir son mot à dire dans la détermination de la politique en matière d'industrie, il voulait dire que celui-ci « veut une place à la table du conseil quand on prend des décisions affectant la quantité de nourriture qu'il sera permis à la famille d'un travailleur de manger, le degré d'instruction de ses enfants, le type et le nombre de vêtements qu'ils porteront, les quelques plaisirs dont ils pourront profiter [40] ». Il haussait le ton : 30 millions d'ouvriers veulent la fondation pour de bon d'une démocratie du travail mais ils réclament aussi de « participer à ses fruits concrets ». Aussi sur ces mots, la masse des ouvriers non qualifiés, les immigrés, les Noirs, les femmes affluaient dans le nouvel *industrial unionism*. Pelling écrivait qu'« en 1935 l'AFL ne ressemblait pas à grand-chose de plus qu'une association de pompes funèbres, un groupe de sociétés de secours mutuel pour artisans, dirigé par des vieillards dont la seule préoccupation était d'entretenir des bons rapports avec les donneurs de travail [41] » : bref la photographie classique de toute vieille organisation. Voici à l'opposé le portrait, typique

40 Cité dans A.M. Schlesinger, *op. cit.*, p. 469.
41 H. Pelling, *American Labor*, Chicago, 1960, p. 178.

lui aussi, de toute organisation nouvelle à ses débuts. Schlesinger écrit : « Cette action [la suite des campagnes du CIO] engendra une ferveur quasi messianique dans de larges secteurs de la classe ouvrière. Le réveil de 1936 ressemblait par bien des aspects à une résurrection de la foi. Tels des missionnaires, les organisateurs du C.I.O. consacraient des heures interminables à leur tâche en bravant des périls inconnus, les ouvriers s'entassaient dans les salles pour entendre annoncer le nouvel évangile, des unions locales naissaient dans un esprit de communion et de zèle pour transmettre la bonne nouvelle. [42] » Aux accents de *Mammy's Little Baby Loves a Union Shop*, la force du CIO comptait à la fin de 37, 3 700 000 membres contre 3 400 000 dans l'AFL : 600 000 mineurs, 400 000 ouvriers de l'industrie automobile, 375 000 ouvriers de la sidérurgie, 100 000 ouvriers agricoles et des industries de conserve, 300 000 du textile, 250 000 de l'habillement ; une organisation pour chaque industrie du sommet à la base sans distinction de qualification ou de catégorie. Telle était la charge politique objectivement contenue dans ces moyens organisationnels sous leur forme syndicale. Quand Hillmann dira ainsi que Dubinsky, un « socialiste à la mode américaine » : *our programm was not a programm for labour alone*, il ne conférera pas, à l'opération que représenta cette nouvelle organisation, sa portée politique exacte. Quand Lewis se servit de la direction du CIO pour former l'*American Labor Party* à New York et une *Labor's Non Partisan League* pour appuyer électoralement Roosevelt, ce ne fut pas là non plus le véritable débouché politique qui pouvait naître de façon rigoureusement cohérente du niveau des luttes américaines. En revanche lorsque *le Steel Workers Organizing Committee* s'est vu reconnaître comme seul interlocuteur pour les conventions collectives de toutes les sociétés contrôlées par l'*US Steel Corporation* ; quand le *sitdown strike* fit plier les géants de l'automobile à l'exception de Ford ; quand les nouvelles figures de l'ouvrier-masse, de l'ouvrier non qualifié, de l'ouvrier non travailleur, prennent possession du dernier-né des terrains d'organisation, se rassemblant ainsi derrière une alternative par rapport au

42 A.M. Schlesinger, *op. cit.*, p. 466.

restant de la société ; c'est alors, et alors seulement qu'on peut affirmer que la recomposition de l'intérêt ouvrier avait trouvé son expression politique. En ce sens l'histoire du CIO, comme expérience d'organisation politique des ouvriers américains, est riche d'enseignement, même si elle est ambiguë dans son contenu et de brève durée. Lorsqu'en 38 *le Committee for Industrial Organization* change son nom en celui de *Congress of Industrial Organization*, les temps héroïques, la période offensive, l'époque de la rupture radicale, tout cela c'est déjà du passé. Ce n'est pas un hasard si la même année, après le *Fair Labor Standards Act*, le *New Deal* perd de son punch, abandonnant le train de galop qui avait été celui de ses débuts, et s'est pratiquement acquitté de sa fonction historique. Le caractère ambigu d'une solution politique, qui ne va pas au-delà de propositions syndicales, n'est pas seulement le propre du CIO, mais celui même du terrain américain sur lequel se présente l'organisation ouvrière. Si nous nous mettons à rechercher le parti, nous ne trouverons que des « groupes » d'intellectuels qui cultivaient leur propre jardin pendant ce temps-là. Mais si nous jetons les yeux sur le résultat, nous voyons que jamais aucun parti de la classe ouvrière n'a été capable d'obtenir autant que ce qu'a obtenu le nouveau syndicalisme industriel au sein du *New Deal*. Les ouvriers américains vivent encore des rentes de ces conquêtes historiques. Il y a une chose qui scandalise le clergé de la révolution : la classe ouvrière la mieux payée du monde l'a emporté une fois, et elle s'est offert le luxe de se payer un peu de bon temps grâce aux fruits de sa victoire. On peut alors soutenir que le premier CIO constitue en matière d'organisation politique des ouvriers l'expérience la plus avancée qui ait été possible sur le terrain américain. Ce n'était pas une tâche facile que de réussir là où avaient échoué les *Knights of Labor* et Eugène V. Debs, l'*American Railway Union* et les I.W.W., De Leon et les communistes. C'est le premier *industrial unionism* réussi qui ait su imposer un niveau d'organisation convenant parfaitement, pour un temps, à une classe en lutte dans des conditions spécifiques. On juge une organisation non sur le résultat qu'elle laisse dans son développement historique à long terme, mais sur le rôle politique qu'elle a rempli au moment de sa naissance. Et le rapport luttes/organisation,

dans la phase montante du New Deal, ne pouvait se poser qu'en termes politiques. Le nouveau syndicat était un phénomène de nature politique pour trois raisons : il surgissait sur le terrain de luttes ouvrières vraiment avancées ; il répondait au besoin d'organiser de façon nouvelle une nouvelle classe ouvrière ; il allait dans le même sens qu'une grande initiative du capital. Ne restons pas prisonniers des noms qu'on donne aux choses. Un parti peut bien s'appeler, dans ses statuts, « l'organisation politique de la classe ouvrière » et n'être en fait qu'une association de pompes funèbres, une société de secours mutuel, comme l'était l'AFL en 32. Un syndicat peut restreindre son programme à la stricte dimension de l'intérêt immédiat de l'ouvrier, remplir à un moment donné, précisément pour cette raison, le rôle d'un parti, et il peut lui revenir la tâche politique d'affronter le système. Il n'est aucun terrain sur lequel la classe ouvrière fasse preuve de plus d'indépendance et d'une plus grande absence de préjugés que sur celui de l'organisation. Elle sait qu'elle ne peut jamais vaincre toute seule, mais seulement lorsque le capital l'y aide ; elle sait qu'elle doit coller à une couche spécifique d'ouvriers d'industrie à qui il reviendra de tenir à ce moment-là la corde des luttes ; elle sait enfin que ces luttes doivent partir de la condition des ouvriers dans l'usine pour investir la distribution sociale de la richesse nationale. En ce sens, les traditions d'organisation des ouvriers américains sont les plus politiques du monde, car ce sont leurs luttes qui sont les plus chargées de la défaite économique presque totale de l'adversaire ; ce sont celles qui se rapprochent le plus, non pas de la conquête du pouvoir pour construire dans le vide une autre société, mais de l'explosion salariale visant à faire du capital et du capitaliste des éléments subalternes à l'intérieur de cette même société. Adolph Strasser disait : « Nous n'avons pas de plans pour le futur. Nous allons de l'avant au jour le jour. Nous nous battons seulement pour des objectifs immédiats ». Samuel Gompers dira : « Davantage et toujours davantage du produit de notre travail. » Et John L. Lewis : « Attendez que les travailleurs s'organisent. Attendez que les ouvriers se réunissent. Attendez un peu qu'ils réclament tout haut… les privilèges qui leur sont dus. » Pour qui sait lire, il y a tout un cheminement de la première de ces phrases à la

dernière. De l'*International Cigar Maker's Union* à l'AFL jusqu'au CIO : le terrain d'organisation des ouvriers américains ; et ne nous empressons pas, comme ça été le cas jusqu'à présent, de prononcer leur condamnation, mettons plutôt sur le tapis notre problème. Derrière ce choix d'une organisation particulière pourrait bien se cacher la réponse actuelle à l'éternelle question : qu'est-ce que c'est que la classe ouvrière en général.

Les choses ainsi mises en place, c'est alors que l'approche marxiste du problème ouvrier, conforme à l'orthodoxie, s'avère gravement inadéquate. On s'aperçoit parfois subitement du caractère primitif de l'articulation de notre langage, de ces archaïsmes de langue qui obligent notre pensée à devoir s'exprimer de façon trop élémentaire pour pouvoir retenir la complexité du rapport social moderne. Derrière cela, et plus profondément, transparaît tout un appareil conceptuel qui n'a pas cheminé avec le temps, qui ne s'est ni rénové ni transformé au fur et à mesure de la croissance ininterrompue des niveaux de la lutte, qui ne s'est pas mis à jour comme une véritable théorie en se réglant sur les échéances de la politique, qui s'est arrêté à la description de la situation préhistorique de notre classe, alors même que l'on peut déclarer presque entièrement consommée son histoire elle-même. Mieux : lire aujourd'hui, Marx en main, les luttes de classe en Amérique, s'avère d'une telle difficulté que la chose paraît exclue. Il y aurait à faire un travail intéressant, un travail historique ou théorique nouveau : écrire un chapitre sur la fortune (ou sur l'infortune) américaine de Marx. Il s'est produit aux États-Unis le contraire de ce qui s'est passé chez nous. Là-bas, l'initiative politique du capital, sa science et l'organisation ouvrière d'autre part ont toujours eu une vue indirecte de Marx à travers les médiations de la lutte de classe.

Chez nous, nous avons toujours vu indirectement la lutte de classe à travers la médiation du marxisme. La situation américaine a été, elle, objectivement marxienne, la moitié du siècle au moins jusqu'au deuxième après-guerre. On pouvait y lire Marx dans les choses, c'est-à-dire dans les luttes, dans les ripostes provoquées par les problèmes que soulevaient les luttes. La démarche correcte ne consiste pas à aller chercher l'interprétation des luttes ouvrières

américaines dans les livres de Marx, au contraire, c'est dans ces luttes qu'il est sans doute possible de découvrir l'interprétation la plus exacte des textes marxiens les plus avancés. On recommandera donc, à qui possède le goût ou le génie de la découverte critique, une lecture «américaine» du *Capital* et des *Grundrisse*. En Europe en revanche, Marx a dû faire subir, à la perspective stratégiquement avancée du capital, la médiation, nation par nation, de situations arriérées. Il a dû par conséquent recourir lui-même, chez nous, à des lectures idéologiques, à des applications tactiques qui liaient les points avancés du système à ses poches de retard. Voilà pourquoi il n'y a eu de développement fécond du marxisme que là où l'organisation ouvrière a su combler le vide de la pratique, de la politique qui est toujours le rapport entre ce qui va de l'avant de son propre chef et ce qui ne suit qu'en y étant contraint. Marx et le parti paraissent alors avoir eu le même destin, la même fonction. La classe ouvrière américaine s'est passée, elle, de l'un comme de l'autre. Mais elle ne s'est passée ni de ses propres instruments d'organisation, ni de l'exigence d'avoir sa propre science. Il y a une histoire américaine d'organisations qui ne sont pas le parti et qui sont pourtant de véritables organisations. Tout comme il existe dans la pensée américaine, une veine qui n'est pas marxiste, mais qui représente une véritable pensée ouvrière. Une classe ouvrière forte n'est pas aussi jalouse de sa propre autonomie que les couches semi-subalternes qui cherchent un débouché révolutionnaire à leur situation désespérée. Une classe ouvrière forte est capable de former sa propre organisation en utilisant l'organisation capitaliste du travail industriel, et de former sa propre science en captant les résultats de la pensée des intellectuels du capital qui sympathisent avec les ouvriers. Il vaut la peine de citer ici intégralement une réflexion de John Roger Commons. Elle se trouve dans *Labor and Administration*, livre de 1913. Deux années auparavant Taylor avait publié les *Principes d'organisation Scientifique du Travail* et c'était de 1912 que datait sa déposition devant la Commission spéciale de la Chambre des Représentants. Commons s'enthousiasme de ce que finalement la psychologie de l'ouvrier y est analysée par des expériences autrement plus soigneuses que celles auxquelles on se

livre dans la chimie des différents types de carbonne. «… On assiste à la naissance d'une nouvelle profession d'ingénieur qui repose sur la science de la psychologie industrielle. Ces tentatives de brider les forces de la nature humaine pour les faire servir à la production de richesse, sont merveilleusement intéressantes[43]. » Les pionniers en la matière peuvent être comparés aux grands inventeurs de la turbine et de la dynamo puisqu'ils cherchent à réduire les coûts et à multiplier l'efficience. « Mais ce faisant, ils accomplissent exactement ce qui contraint les forces du travail à acquérir une conscience de classe. Tant qu'un homme voit sa propre individualité maintenue, il est plus ou moins protégé contre le sentiment de classe. Il a conscience de lui-même. Mais lorsque son individualité est subdivisée scientifiquement en parties aliquotes, et que chacune de ces parties se voit menacée d'être remplacée par des éléments identiques empruntés chez d'autres hommes, alors son sens de sa supériorité disparaît. Lui et ses compagnons de travail entrent en compétition en tant qu'unités de production et non pas en tant qu'êtres humains en entier… Ils sont donc mûrs pour reconnaître leur solidarité et pour se mettre d'accord de ne pas se faire concurrence. Et c'est là la cause essentielle du conflit de classe[44]. » Nous sommes donc encore en deçà de l'institutionnalisme de l'école du Wisconsin au véritable sens du terme. Mais nous sommes déjà au-delà d'une prise de conscience précise des conséquences politiques de l'organisation scientifique du travail sur les luttes de classe au sein du capital. Il existe une longue continuité de pensée et d'expériences pratiques entre la *Sozialpolitik*, de greffe allemande, aux techniques américaines de l'*Industrial Goverment*. Il vaudrait la peine de suivre patiemment le cheminement de la « vieille » école historique de Karl Knies à la « jeune » école historique de Gustav Schmoller à sa greffe américaine qu'on voit à l'œuvre chez un Richard T. Ely, passant par le nœud riche et perspicace que constitue Veblen pour en arriver précisément à *la Wisconsin Theory* des institutionnalistes comme Adams, Commons, Selig Perlman et peut-être aussi

43 J.R. Commons, *Labor and Administration*, New York, 1913, p. 74.
44 *Ibid.*, p. 75.

Tannenbaum. C'est dans cet ordre d'idées, sur la classe ouvrière, que les recherches sur le travail ou l'étude du travail éclateront et qu'on en fera craquer les limites. Le *task management*, plus généralement l'*Industrial Engineering*, la technique de production comme l'organisation scientifique du travail constituent l'autre face du discours réaliste de l'approche pragmatique du moment de la lutte des ouvriers ou, selon leur expression, du moment conflictuel, comme base des différentes formes d'organisation de classe. Alors on comprend mieux le principe *du look and see*, ainsi que la reprise sous une terminologie nouvelle des concepts wébléniens d'*efficiency* et de *scarcity*, et le leurs possibilités d'agencement à travers le correctif de l'*action collective*. Les institutionnalistes – ces newdealistes *avant la lettre*, comme l'a dit Guigni – se trouvèrent prêts non seulement à accueillir le programme rooseveltien, mais aussi à le théoriser. L'article de S. Perlman, *The Principles of Collective Bargaining* date de 36 : la convention collective « présente beaucoup moins d'intérêt pour l'algèbre statistique des *trends* économiques que pour la discipline de l'organisation et pour la formation des dirigeants ». *La job consciousness*, le « communisme des circonstances économiques », le pessimisme économique naturel des groupes ouvriers, le fossé absolu qui sépare la mentalité ouvrière de la mentalité politique et idéologique, ne sont pas seulement de brillantes définitions, les fruits d'intelligences brillantes, ils constituent en fait le relevé précieux de ce qui a été la condition historique concrète d'une classe ouvrière dans le pays du capitalisme par excellence. Nous avons tous eu dans le passé pour péché originel d'avoir considéré la classe ouvrière comme « une masse abstraite aux prises avec une force abstraite ». Le refus polémique qui a détruit dans l'œuf la figure de l'intellectuel marxiste et qui l'a toujours empêché de fourrer son nez dans le véritable terrain du mouvement ouvrier américain, est l'une des rarissimes traditions pàssées que nous devrons faire nôtre dans un proche avenir. Là où c'est l'ouvrier qui peut se présenter comme le « chevalier de l'idéal » – même si l'on veut falsifier les données –, l'homme de la science du travail ne peut pas revêtir l'habit du maître de morale révolutionnaire. Perlman a écrit de Commons qu'il fut « totalement exempt de l'espèce de snobisme la plus insidieuse : celle

qui prête, avec condescendance, son cerveau supérieur à la cause des humbles ».

Sichtbar machen

Rendre visible. Parler en termes clairs, pour faire comprendre, au risque peut être de ne pas bien les interpréter, des choses obscures en elles-mêmes. Malgré son titre difficile, ce paragraphe constitue la partie la plus facile de l'ensemble du discours. Il faut s'affranchir de la tentation de parler des problèmes en termes dogmatiques. Aujourd'hui il convient de mettre l'accent sur ce que la situation présente de termes critiques et, en premier lieu, dégager la crête problématique à partir de laquelle on délimitera le cadre du problème. Il ne sert à rien de choisir le sentier le plus facile, ni d'essayer des raccourcis. Il faut prendre la difficulté à son niveau maximum au regard de nos possibilités de compréhension actuelles : partir de là pour expliquer les choses les plus simples à l'aide des plus complexes. Il y a – avons-nous dit – ce sphinx moderne, cette énigme obscure, cette chose sociale en soi, qui se sait exister, mais qui ne peut pas se connaître ; il y a pour un marxiste contemporain ce point de non-retour de la recherche qui s'appelle la *classe ouvrière américaine* : c'est sur elle qu'il faut fixer à fond le regard pour essayer de voir. Oui il est une forme d'Euro-centrisme plus étroit que l'on condamnera : se référer exclusivement aux expériences révolutionnaires européennes chaque fois que l'on recherche ou que l'on vient à citer des modèles de comportement concrets dans la lutte. Il faut discréditer la légende selon laquelle l'histoire de la classe ouvrière a eu pour épicentre l'Europe et la Russie : c'est une vision XIX^e^ siècle qui a fait fortune jusqu'à nos jours en raison de ces derniers rayons du XIX^e^ siècle ouvrier qu'ont été chez nous le premier après-guerre et le début des années 20. On parle de deux grands filons du mouvement ouvrier, le filon social-démocrate et le filon communiste, mais l'un comme l'autre, dans leur diversité apparemment irréductible, se soudent en un seul bloc, une fois qu'on les compare au mouvement ouvrier américain. Pour rapprocher la situation de la classe ouvrière anglaise ou allemande à celle de l'Italie ou de la France, il suffit de les considérer précisément dans leur opposition à la situation de la classe

ouvrière aux États-Unis : ce sont là les deux véritables grands filons, les deux versants qui divisent l'histoire des luttes ouvrières, les deux points de vue particulier ultérieurement possibles à l'intérieur du point de vue ouvrier en général. Il ne s'agit pas d'établir une hiérarchie de noblesse, ni de remplir une fiche exprimant sa préférence pour l'un ou l'autre ; il s'agit de voir quel est leur jeu respectif dans le contexte de notre lutte de classe, comment ils permettent une compréhension des faits, comment ils avancent, suggèrent ou excluent des instruments d'organisation de base dans l'usine ainsi que des moyens d'intervention sur le pouvoir qui se trouve à la tête de l'État. De ce point de vue, les inconvénients traditionnels de la situation de classe en Amérique s'avèrent d'une utilité bienvenue pour nous. Ce qu'il y a de différent dans les luttes ouvrières d'outre-Atlantique constitue précisément ce qui reste encore à faire sur le vieux continent. Non, nous ne voulons pas récupérer le concept marxien du stade le plus avancé qui expliquerait et préfigurerait le stade le plus arriéré ; ce serait expédier la question à l'aide d'un argument trop facile et nous avons d'ailleurs reconnu en d'autres occasions, dans cette explication-préfiguration, un danger d'opportunisme politique, une manifestation d'attentisme passif face aux événements qui désarme politiquement le parti ouvrier et le met à la remorque de l'histoire. Si l'on tient à partir des luttes ouvrières en Amérique, il faut trouver d'autres raisons. L'analyse marxiste, on le sait, ne nous a même pas laissé un récit schématique des luttes les plus importantes, ou un exemple de jugement porté sur de grands événements. Cela pourrait paraître handicaper gravement la recherche, et pourtant, à y bien regarder, elle s'en trouve sans doute placée dans une situation plus favorable. Nous n'avons pas caché nous-mêmes la réalité sous des voiles idéologiques qui sont les plus difficile à déchirer, car s'il est aisé de critiquer les idéologies de l'adversaire, il est difficile, voire impossible parfois de faire la critique de ses propres idéologies, en raison de toute une série de circonstances. Les faits ouvriers de l'histoire européenne sont littéralement submergés par les idées des intellectuels marxistes. Mais les faits ouvriers de l'histoire américaine sont là dans leur nudité, leur crudité ; sans que personne les ait jamais pensés. Faire la critique de l'idéologie s'avère alors moins indispen-

sable, et l'on peut approfondir davantage la découverte scientifique. Plus la contribution de la culture de gauche a été faible, plus la prégnance toute de classe d'une réalité sociale donnée s'est faite forte. Les luttes ouvrières requièrent aujourd'hui une *nouvelle unité de mesure*. Car la plus vieille unité de mesure, la nôtre, ne nous suffit plus. Elle ne nous sert plus. On appliquera donc un *nouvel étalon de jugement* aux données ouvrières que nous offre une situation déterminée, un étalon qui se serve du présent en mouvement comme d'un pivot, une mesure qui se trouve contenue par conséquent dans le type de réalité industrielle et politique qui détermine l'allure de la société contemporaine, son itinéraire et son développement. Évitons de mesurer le présent au passé, les luttes ouvrières aux mouvements prolétariens, et de confondre la véritable réalité d'hier avec le « glorieux » précédent immédiat auquel nous portons un attachement sentimental et littéraire. Évitons également de juger le présent à l'étalon du futur ; refusons l'invitation que nous lance le *management* moderne de faire des luttes ouvrières une sorte de cybernétique sociale, un automatisme psycho-industriel utilisé par le profit collectif. Il convient aujourd'hui de s'éloigner soigneusement de deux tentations faciles : la tradition historique et le futurible technologique.

Ouvrons le Samuelson à la IV^e^ partie de son *Economics* : le chapitre XXVII, « Salaires concurrentiels et marchandage collectif », commence par une citation du Nouveau Testament : « Le travailleur mérite son salaire [45] » et se termine par un paragraphe sur les problèmes du travail qui ne sont pas résolus : les grèves, la poussée des coûts, le chômage structurel. « La propension à la grève parvient à extorquer des augmentations de salaire plus élevées que les augmentations de productivité physique. Vouloir échapper à des grèves coûteuses en recourant à la médiation d'un arbitrage volontaire ou obligatoire, conduit à des augmentations salariales analogues. [46] »

45 P.A. Samuelson, *L'Économique. Introduction à l'analyse économique*, t. 2, Paris, Armand Colin, 1977, p. 283. Les citations qui suivent ont été retranchées dans les éditions postérieures de l'œuvre de Samuelson.

46 P.A. Samuelson, *Economics. An Introductory Analysis*, New York, McGraw-Hill, 1967, p. 563. Le passage ne figure pas dans l'édition française.

Durant les années d'après-guerre, on avait cherché, dans certains pays, à ajouter un nouvel élément à la négociation collective et à la politique macroéconomique en vue de maintenir l'augmentation moyenne des salaires et des autres revenus monétaires à des taux compatibles avec l'augmentation de la productivité et des prix stables. Mais, en ce qui concerne les contrôles des différents types de dynamique salariale, « l'économie mixte n'est pas parvenue à se stabiliser au-delà d'une *programmation imparfaite*. Si l'on pouvait effectivement trouver une politique des revenus qui empêche l'inflation des ventes par poussée des coûts, on pourrait faire fondre le bloc de glace du chômage structurel dans un accroissement de la demande agrégée, renforcée par des programmes de requalification et de réajustement ». Le malheur est que chaque moment du cycle économique « semble avoir une tendance pertubatrice ». Cela ne date pas d'aujourd'hui dans le développement capitaliste. Toute phase descendante de la courbe du cycle se trouve alors provoquée, précédée ou suivie par une phase ascendante du développement des luttes ouvrières. Cela veut dire qu'elle représente alors un moment particulier, unique, de la lutte de classe et qu'il est difficile de défaire le nœud du *pourquoi* de ce développement déterminé, du *comment* de sa progression, et surtout de décider finalement *qui* l'a emporté des deux classes. L'économiste dit : à chaque stade du cycle économique, il y a tant de tendances qui vont dans le sens de son développement, et *une* qui le perturbe. Dans le meilleur des cas, le chef d'entreprise se tourne vers l'économiste pour savoir quelle est cette tendance. « L'ère de la chevalerie est terminée ! » Ce qui autrefois semblait *juste*, dans l'absolu, n'est plus qu'*économique* en termes relatifs. Qu'est-ce qui se rapproche le plus du vrai, de cette vérité de classe qui coïncide tantôt avec l'intérêt particulier d'une classe, tantôt avec le droit universel de travailler à une juste rémunération, tantôt enfin avec la distribution des revenus dans un pays donné, selon la « courbe de Lorenz » ? Il faut s'entendre au préalable là-dessus. À son plus haut stade de développement, le capital a déjà substitué à l'approximation bavarde des idéologues professionnels le travail précis de ses *computers*. La « courbe Phillips » des États-Unis n'est décidément « pas belle » puisqu'elle ne rencontre

l'axe de stabilité des prix qu'à un niveau de chômage très élevé. Le *cost-push* est devenu un problème institutionnel, car c'est de là que peut venir le contrôle capitaliste du salaire. Ici encore Samuelson, prix Nobel, et sa science supérieure : « De toute façon, après avoir étudié les expériences hollandaise, suédoise, britannique, italienne, allemande, canadienne et américaine, je laisse la question entièrement ouverte. »

Pourtant. Il ne faut pas recourir à la facilité de déclarer insoluble chaque problème rencontré par le capital sur le chemin de son développement. Il ne faut pas dire d'emblée : vous ne les résoudrez pas, nous seuls seront capables de les résoudre pour vous. Un problème du capital, c'est avant tout, pour les ouvriers, un terrain de lutte. Son problème économique constitue le terrain de notre politique. Là où il se débat pour y trouver une solution et pendant qu'il le fait, nous avons seulement intérêt à renforcer la croissance de notre force organisée. Nous savons que tous les problèmes économiques du capital peuvent être, à terme, résolus les uns après les autres. Mieux encore : que tout ce qui se présente encore à tel endroit comme une contradiction insurmontable est déjà ailleurs un écueil dépassé et sans doute une *autre* contradiction. *La connaissance spécifique de la contradiction spécifique* pour le capital, à un moment déterminé, dans une situation donnée, telle est du point de vue ouvrier, la prémisse du parti pour une lutte de classe qui possède puissance et efficacité et qui se meuve dans le sens d'une violence positive. La victoire ouvrière contraint le patron arriéré à ne se refaire par divers moyens que sur le volume de la nouvelle part de revenu conquise par le travail, et cela parfois par absence de marges, parfois par manque d'intelligence politique. Ce n'est pas à ce stade que la victoire ouvrière change de contenu pour se transformer en défaite, car cette riposte patronale grossière ne fait que provoquer la répétition d'un nouveau cycle de luttes au même niveau que le précédent, avec une charge de spontanéité plus forte, et par conséquent avec un besoin d'organisation moins grand. Le mouvement des luttes présente ainsi plus d'aisance, la mobilisation gagne à la fois en ampleur et en rapidité, le niveau de généralisation est immédiat, mais il ne se produit pas de croissance de nouveaux contenus de l'offensive ouvrière, ainsi que de ses formes nouvelles ; si

les forces de classe n'émondent pas d'abord subjectivement ce tronc massif de l'affrontement frontal sur un terrain arriéré, il ne surgit pas de jeunes rameaux des nouvelles luttes ouvrières. Il y a aussi le cas contraire où l'on peut qualifier d'avancée la rispote patronale. Après une défaite partielle faisant même suite à une bataille contractuelle, le capital est poussé violemment à régler ses propres comptes, à remettre en jeu la nature de son développement précisément, à reformuler le problème de son rapport avec l'adversaire de classe non plus sous une forme directe, mais à travers les médiations d'initiatives globales : celles qui impliquent la réorganisation du processus productif, la restructuration du marché, la rationalisation dans l'usine, la planification dans la société et qui appellent à leur aide la technologie, la politique, les nouveaux modes de consommation du travail, et les nouvelles formes d'exercice de l'autorité. C'est ici que réside le véritable danger d'une défaite ouvrière. Les ouvriers ont gagné la bataille contractuelle, et c'est précisément pour cette raison qu'ils peuvent perdre la guerre de la lutte de classe sur une période historique parfois assez longue. L'Amérique nous en offre justement l'exemple. Ils peuvent perdre la guerre si leur niveau d'organisation ne parvient pas rapidement à mettre en avant les contenus nouveaux des nouvelles luttes, si la conscience du mouvement, c'est-à-dire derechef la structure, déjà organisée de la classe, ne réussit pas à saisir d'emblée le sens, la direction de la prochaine initiative capitaliste. Est perdant celui qui prend du retard. Et attention : il ne s'agit pas de se hâter à préparer – comme on dit – la riposte aux mouvement des patrons ; ce mouvement, il s'agit avant tout de le prévoir, de le suggérer dans certains cas et dans tous les cas de le devancer en recourant à ses propres formes d'organisation pour le rendre non seulement improductif quant à ses buts capitalistes, mais également productif pour ceux des ouvriers. La seule chose à laquelle nous avons à riposter, c'est la demande posée par les ouvriers d'une organisation qui se renouvelle à chaque stade d'affrontement nouveau. Les mouvements du capital, son initiative sur le moment, sur le plan productif comme dans le ciel de la politique formelle, doivent être la *riposte*, la tentative toujours répétée de résister aux diverses formes d'offensive ouvrière qui s'est

réorganisée imperceptiblement, et qui est donc *imprévisible* du point de vue organisationnel aussi bien de par sa nature historique que par choix politique délibéré.

Lénine disait : il y a spontanéité et spontanéité. Nous disons, nous, aujourd'hui : il y a organisation et organisation. Mais avant tout cela disons : il y a lutte et lutte. Dresser la typologie complète des luttes ouvrières assortie des commentaires en marge, ce serait élaborer le manuel du parfait syndicaliste, ouvrage dont nous ne tenons pas à contribuer à la mise en circulation. Dans le dernier contexte de l'affrontement de classe dans le monde occidental, la lutte ouvrière a dégagé certains de ses traits fondamentaux qui reviennent, se reproduisent circulairement et en spirale à partir des points les plus avancés jusqu'aux points les plus arriérés, pour gagner de plus en plus en matière de contenu, ainsi qu'à l'échelle des forces mises en mouvement. Il y a ce grand fait que sont les luttes contractuelles ; c'est pour nous une réalité vécue, un nouveau genre d'échéance qui est entrée dans les coutumes de l'homme de la rue, mais qui s'était forcément introduite auparavant dans l'existence normale du travailleur moyen, dans les calculs de l'économiste, dans les projets de l'homme politique et dans les mécanismes de fonctionnement matériel de la société tout entière. Quand le capital, après un cheminement long et incertain, se fait à l'idée d'une contraction collective de la force de travail, garantie par les lois de l'État, c'est la fin d'une époque de la lutte de classe et le début d'une autre. Le *collective bargaining* doit servir – et sert effectivement – à évaluer et distinguer divers niveaux historiques de développement capitaliste, plutôt que la naissance du capital financier, que les différents « stades » de l'impérialisme, que la soi-disant « ère » des monopoles, du moins dans la version des misérables épigones. On a ici un exemple de cette *histoire ouvrière du capital*, qui constitue sa véritable histoire, et en face de laquelle tout le reste n'est que légende idéologique, rêve de visionnaires, faculté inconsciente de se tromper ou erreur voulue et délibérée de la part d'intellectuels débiles et subalternes. *À new way of settling labor disputes*, comme le disait le titre d'un vieil article de Commons, voilà ce qui contraint le capital à effectuer un saut qualitatif en direction de sa maturité. La dynamique du rap-

port de classe social trouve dans la convention collective sa forme de stabilisation périodique. Le prix du travail se trouve fixé à une certaine valeur durant une période déterminée et l'on assiste à la naissance d'un système de jurisprudence industrielle, à la mise en marche d'un mécanisme de représentation des intérêts des travailleurs. Au *collective bargaining*, succède – selon la voie empruntée par Dunlop – un *industrial-relations system* à trois protagonistes : les managers pour l'entreprise, le syndicat pour les ouvriers, les diverses instances de médiation pour le gouvernement. Mais ce n'est certainement pas dans le schéma d'un sous-système abstrait de type parsonien qu'on peut enfermer la réalité changeante, critique et contradictoire de la lutte contractuelle. Car le contrat est avant tout *la lutte pour le contrat*, là est le point. Ce que la dimension collective de la contractation a su redécouvrir, c'est le fait de la lutte collective. Au fur et à mesure que l'on passe de l'entreprise au secteur, et du secteur à la branche, le niveau des forces en jeu s'accroît, ne serait-ce qu'à une échelle purement quantitative, et la lutte de masse, que seules les masses ouvrières sont capables de faire, apparaît au premier plan. Ce n'est pas un petit détail. Trop longtemps, et pourtant dans des situations bien déterminées, la lutte ouvrière et la lutte de masse ont été et ont été considérées comme des réalités qui s'excluaient réciproquement. Les masses laborieuses pouvaient récupérer à l'intérieur d'elles-mêmes, en tant que généralité du peuple, la minorité agissante des noyaux d'avant-garde, mais sans s'identifier à l'action de ces derniers ; elles cherchaient à résoudre leurs revendications spécifiques en termes d'exigences politiques formelles, elles déplaçaient le centre de l'affrontement des usines vers la rue, contre le gouvernement du moment et non contre l'État de toujours. *Massenstreik* : même lorsqu'il ne s'agit pas du mythe de la grève générale à la Sorel, même lorsqu'elles représentent au sens de Rosa, la lutte qui précède et qui *fait* l'organisation, elles sont toujours une donnée de fait, un phénomène de mouvement sans être directement un phénomène de classe, tant que la lutte ouvrière ne revêt pas elle-même, en tant que telle, un caractère de masse, tant que le concept concret de *masse ouvrière en lutte* ne naît pas au sein même des rapports sociaux et ailleurs que

dans la tête des monstres sacrés de l'idéologie. Là où le concept de masse ne réside plus dans l'accumulation quantitative de plusieurs unités singulières, soumises à une même condition de soi-disant exploitation, car le terme de « classe » suffirait alors à l'exprimer dans le sens social statique habituel que lui a collé sur le dos la tradition marxiste. Il s'agit ici d'un processus de massification de la classe ouvrière, de croissance de classe des ouvriers, d'homogénéisation interne de la force de travail industrielle, où la politique précède toujours l'histoire, s'il est vrai que *politique* est pour nous ce saut de la lutte ouvrière à des niveaux qualitatifs toujours plus élevés, et *histoire* cette mise à jour, en fonction de ces conditions, que fait le capital de ses structures technico-productives, de son organisation du travail, de ses instruments de contrôle et de manipulation de la société ; s'il est vrai qu'histoire est pour nous le remplacement par le capital, sur les suggestions objectives de son adversaire de classe, des éléments, tour à tour périmés de son appareil de pouvoir. Il n'y a pas de processus de massification de classe possible sans que l'on ait atteint à un niveau de masse de la lutte ; c'est-à-dire qu'il n'y a pas de véritable croissance de *classe* des ouvriers sans lutte de masse *ouvrière*. À mi-chemin entre la massification de la lutte et la massification de classe, il y a justement la négociation collective. On ne part pas de la classe, on y arrive. Ou plutôt on débouche de nouveau sur un nouveau stade de la composition de classe. On part de la lutte. Et la lutte aura, au départ, les mêmes caractéristiques que celles qui finiront par être confiées par la suite à la classe. Ce n'est pas qu'avant la lutte de masse ouvrière il n'y avait pas de classe ouvrière ; il y avait une classe ouvrière différente ; son développement se situait à un niveau inférieur, sa composition interne présentait un degré d'intensité incontestablement plus faible ; ses possibilités de tramer une organisation étaient moins profondes, et à coup sûr moins complexes. Non seulement qui cherche à formaliser un concept de classe, qui vaille pour toutes les époques de l'histoire humaine, se trompe. Mais se trompe aussi qui veut définir la classe une fois pour toutes au sein du développement de la société capitaliste. Ouvriers et capital ne sont pas seulement des classes antagonistes aux prises, mais également des réalités économiques, des formations so-

ciales, des organisations politiques qui diffèrent chacune par rapport à elle-même. Il y a ici des problèmes méthodologiques qu'il faudra tenir présents dans le corps de la recherche. Mais encore une fois, ce n'est pas là le point que l'on soulignera. Nous avons dit au sens précisé plus haut : de la lutte à la classe, c'est-à-dire de la lutte de masse à la massification de la classe, mais à travers la réalité nouvelle, la découverte nouvelle, le concept capitaliste nouveau de l'accord collectif. La lutte ouvrière avait déjà revêtu un caractère de masse quand le capital l'a contrainte à se transformer en lutte contractuelle. La contractation collective est une forme de contrôle, un essai d'institutionnalisation non pas de la lutte ouvrière en général, mais de sa forme spécifique qui implique, lie et unifie les intérêts matériels immédiats d'un noyau compact de catégories ouvrières au sein du secteur de la production capitaliste qui lui correspond. Quand elle revêt un caractère de masse, la lutte ouvrière court le risque de perdre sa spécificité ouvrière dans ses contenus revendicatifs, dans ses formes de mobilisation, dans ses modèles d'organisation. Les luttes prolétariennes à leur commencement, ainsi que certains types de luttes ouvrières qui appartiennent au XIX^e^ mais qui se déroulaient dans notre siècle, n'ont pas seulement encouru ce danger, elles en ont subi les conséquences. C'est au moment où la lutte ouvrière commence à revêtir un caractère de masse sans cesser d'être ouvrière, ou si l'on veut au moment où la lutte de masse arrive à devenir ouvrière sans cesser d'être massifiée, que commence une nouvelle politique et donc une nouvelle histoire ; ou plutôt pour recourir à des mots chargés de davantage de sens, c'est à ce moment là qu'on n'est plus loin d'un commencement de possibilité d'une *new politics* ouvrière, et donc de la première *new economics* vraiment réelle du capital.

Les luttes ouvrières américaines des années 30 constituent justement l'illustration de cette *new politics* de la part des ouvriers. Nos années 60 en Italie, avec l'horizon quantitatif plus limité qui était le leur, sont le reflet fidèle, sans grandes ombres, de ce soleil rouge qui nous vient de l'Occident. Il se pose ici des problèmes théoriques d'une grande complexité. Nous n'avons pas encore une maturité suffisante pour en donner la solution avant un long et lent travail

d'enquête critique et historique. Peut-on abandonner par exemple toute définition subjective de la classe ouvrière ? Et qualifier de « classe ouvrière » tous ceux dont la lutte subjective contre le capital, à l'intérieur du procès de production social, revêt de formes ouvrières ? Peut-on finalement détacher le concept de classe ouvrière du concept de travail productif ? Et, dans ce cas, resterait-il rattaché de toute façon au salaire ? Le problème est certainement celui de trouver de nouvelles définitions de la classe ouvrière mais sans abandonner le terrain de l'analyse objective, sans retomber dans les pièges idéologiques. C'est précisément l'erreur, idéologique derechef, du nouvel extrémisme que de faire s'évanouir la matérialité objective de la classe ouvrière dans les formes purement subjectives de la lutte anticapitaliste. Et pas seulement. Repousser les confins sociologiques de la classe ouvrière, y inclure tous ceux qui luttent contre le capital en son sein jusqu'à atteindre la majorité quantitative de la force de travail sociale, voire de la population active, c'est faire une grave concession aux traditions démocratiques. D'autre part restreindre ces confins pour finir par faire des ouvriers « le peu qui compte » peut amener aux théorisations dangereuses des « minorités agissantes ». Il faut se garder soigneusement de ces deux extrêmes. L'analyse de ces confins de la classe ouvrière doit être dans ce cas un relevé de faits. On en verra les conséquences plus tard. Il n'est pas dit que là où se termine la classe ouvrière, ce soit aussi le capital qui commence. Le fil du discours tenu dans ce livre tendait à voir ouvriers et capital dans le capital. Le discours ajouté dans ce *post-scriptum* tend à voir ouvriers et capital dans la classe ouvrière. La tendance la plus récente de la recherche est d'en compliquer volontairement le cadre. Dans l'espoir de frayer ainsi la voie à la solution la plus simple. Certes une société de capitalisme avancé nous en offre le spectacle ; elle met entre nos mains tous les instuments qui nous permettent de participer à ce jeu d'une autonomie qui n'est pas seulement formelle, entre la sphère politique et le monde économique, entre la science et l'intérêt à court terme de la production capitaliste, entre l'organisation ouvrière et la classe en tant que capital précisément. Le caractère simplet de l'économisme – structure/superstructure – vaut pour les premières phases d'un

capitalisme trop endormi pour être pris politiquement au sérieux, ainsi que pour les sociétés précapitalistes. Quant au volontarisme de la politique pure – la révolution à tout prix – il se situe encore plus à la traîne, s'il est possible de l'être : c'est le socialisme éternellement utopique, le millénarisme, cette hérésie médiévale moderne, admise par le pape, tout comme l'église de classe. Le capitalisme mûr est une société complexe, stratifiée, contradictoire, qui compte plus d'une instance s'attribuant la source du pouvoir, la lutte de ces différentes instances pour conquérir l'hégémonie, lutte jamais définitivement terminée, puisque sans possibilité de solution au sein de cette société. Voilà pour ce qui est du passé immédiat. Il ne vaut la peine de l'étudier que pour connaître ce qu'il faut étudier après, c'est-à-dire *maintenant*. En effet il ne faut pas confondre les deux niveaux du discours. L'Amérique politique d'hier constitue notre présent historique actuel. Nous devons même savoir que nous sommes en train de vivre des événements déjà vécus. Mais sans clôtures préconçues, sans conclusions péremptoires. Nous sommes vraiment à un carrefour ici chez nous, entre une élévation de la puissance du capital sur tout et sur tous, et un espace ouvrier qui s'ouvre à l'infini. Cela sur le plan de l'action politique, dirons-nous. Et puis il y a l'autre plan. L'Amérique d'aujourd'hui est le problème théorique de notre futur à tous. Nous l'avons indiqué. Il vaut la peine de le répéter. Nous éprouvons aujourd'hui – idée plus ressentie que pensée – comme la sensation d'être arrivés à la limite de l'époque classique de la lutte de classe. Malgré tout ce que nous avons pu en dire, les luttes ouvrières américaines devaient peut-être se traduire d'abord dans un langage européen pour que le point de vue ouvrier en prenne vraiment conscience. Cette prise de conscience est avant tout destructrice d'une tradition. Pour construire, il nous faut laisser derrière nous notre propre présent de luttes ouvrières classiques, entrer grâce à l'anticipation de la recherche dans notre époque post-classique, au bout de laquelle, si le capital nous y aide, il n'est pas exclu que puisse jaillir l'étincelle d'une « théorie générale » du côté ouvrier. « Eux » seront contraints par la force à marcher vers de nouvelles formes d'*Industrial Government*. « Nous », nous devons repousser la tentation de nous retirer pour écrire *Die fröhliche*

Klassenkampf. Il nous faut nous employer à inventer pour la pratique, et pour une durée provisoire stratégiquement longue, des techniques encore jamais vues d'utilisation politique par les ouvriers de l'appareil économique capitaliste.

Décembre 1970

Avertissement du traducteur à la première édition de 1977

Ce livre étrange a provoqué de vifs débats en Italie où il a beaucoup circulé dans la frange la plus active de la gauche « extra-parlementaire ». Traduit dans son intégralité en allemand, en portugais et partiellement en anglais il est devenu un « classique », destin assez exceptionnel pour un ouvrage écrit entre 1960 et 1970.

Si l'on tentait l'aventure risquée de dresser non pas une « histoire des idées » immédiates, mais une reconstitution de la « sensibilité militante » de la gauche révolutionnaire européenne (la Nouvelle Gauche, les « gauchistes » ou la Gauche Extra-parlementaire selon les pays) on serait amené à distinguer des courants nouveaux à côté du fonds marxiste et non-marxiste légué par l'histoire du mouvement ouvrier (anarchisme, ultra-gauche, trotskisme, gramscisme et stalinisme). Le maoïsme, l'école althusérienne, dont on a beaucoup parlé en France, sont au nombre de ceux-ci. L'école de Francfort, dont Marcuse n'est qu'un des représentants, s'est imposée d'abord dans les faits à partir de mai 1968 comme une intuition ; ce n'est que récemment que s'est esquissée chez nous la tentative d'en évaluer l'apport. Le courant de pensée, incarné par la Revue *Socialisme ou Barbarie* qui part d'une expérience militante très minoritaire de 1950 à 1962, a connu un regain d'actualité et une diffusion beaucoup plus large dans le mouvement après 1968.

Il est toutefois une dernière composante, mal connue en France, et dont l'influence en profondeur sur le plan théorique et militant a été forte, dans la mesure, en particulier, où elle s'avère la plus nettement liée aux nouvelles luttes ouvrières qui ont secoué l'Europe du « miracle économique » durant ces quinze dernières années : c'est « l'operaismo » (l'ouvriérisme) italien.

Or l'« operaismo » italien ne saurait se dissocier d'*Ouvriers et capital* de Mario Tronti. Cet ouvrage en représente sans doute

l'expression la plus achevée. Par la période qu'il couvre — la décennie 1960-1970 —, par l'expérience politique à laquelle il a été associé, par ses qualités, comme par ses défauts, ou ses lacunes, il incarne le « modèle », le « classique » de « l'operaismo ».

Comme tous les grands classiques, il « se tient » tout seul sans qu'il soit besoin de l'étayer de précautions, de nuances, de rectifications. Le lecteur s'apercevra vite à son contact qu'il ne requiert pas une méthode d'accès, puisqu'il est lui-même probablement l'un des très rares livres de formation marxiste qui ne sente pas son XIX^e^ siècle. Aussi nous a-t-il semblé préférable de lui laisser le côté abrupt qu'il a pu avoir pour des lecteurs italiens en 1966 lors de sa première édition, en 69 dans son édition pirate, et en 71 dans l'édition augmentée d'une centaine de pages, et enfin dans la réédition de 1977.

Deux choses devraient, jugeons-nous, frapper le lecteur français. La date que porte chaque essai, comme l'indique laconiquement l'auteur. Sans doute fait-elle la part de ce qui est dépassé. Il nous semble toutefois qu'elle témoigne d'un exceptionnel degré d'anticipation sur l'analyse du capitalisme moderne, sur les problèmes politiques qu'a à affronter le mouvement ouvrier. Rien qu'à ce titre, *Ouvriers et capital* demeure un document de premier ordre pour l'étude des années soixante.

Il y a plus, et c'est le deuxième aspect étonnant de ce livre, lu aujourd'hui à la lumière de la crise des modèles « socialistes » : du type particulier de crise « politique » que traverse le capitalisme, à la lumière également de données plus conjoncturelles comme « le compromis historique », ou l'évolution d'une certaine gauche intellectuelle liée au Parti Communiste (tels Althusser et Balibar), il revêt une dimension nouvelle pour nous.

C'est pourquoi nous avons opté pour une traduction *intégrale* de l'ensemble des essais qui composent le livre. La partie la plus proprement théorique *(Marx hier et aujourd'hui, L'usine et la société, Le plan du capital,* l'essai central : *Marx, force de travail et classe ouvrière* ainsi que le *Post-scriptum autour de quelques problèmes)* reste en effet étroitement liée à l'expérience politique dont Tronti a voulu présenter l'essentiel à ses yeux dans *l'Introduction* et dans les quatre essais qui

parurent comme éditoriaux dans le journal militant *Classe Operaia,* dont le fameux mot d'ordre «*Lénine en Angleterre*».

La mise en situation de l'ensemble de l'ouvrage impliquerait une reconstruction historique de l'ensemble du courant ouvriériste italien et de la gauche extra-parlementaire en Italie qui dépasse les limites imparties à la présentation d'un traducteur.

La série qui s'ouvre avec cet ouvrage aura pour objet précisément de présenter les contributions au courant «ouvriériste» d'autres auteurs. Contributions divergentes, ou différenciées, mais si cohérentes et si étrangères à l'ensemble de la tradition du mouvement ouvrier dans son «orthodoxie» comme dans ses «hérésies» que lors d'une conférence à Coventry de l'Association des Économistes Socialistes (Conference of Socialist Economists) des participants en vinrent à parler de l'«École Italienne», appellation énergiquement refusée par ceux qui s'en voyaient gratifiés.

La traduction de Tronti présente une difficulté particulière. La langue utilisée, langue étrange dans l'italien même, offre l'illustration d'un retournement de la «rhétorique». Cette forme est évidemment liée au contenu délibéremment provocateur *d'antithèses* destinées à jouer sur les thèses, pour transformer les vieilles questions théoriques. Nous nous sommes efforcés de rester le plus près de l'effet provoqué en italien par son style particulier, nous interdisant en particulier de lisser, d'alléger, bref de réduire la tension qui traverse l'expression.

Nous tenons enfin à remercier tous ceux qui nous ont aidé dans ce travail. Lapo Berti qui a bien voulu nous communiquer le texte de présentation à l'ouvrage qu'il avait préparé pour l'édition allemande (texte dactylocopié). Giuseppe Bezza, Ferruccio Gambino, Manuel Villaverde Cabrai à qui nous devons d'avoir lu et voulu traduire ce livre. G. Bezza a été associé étroitement à cette traduction en particulier à l'introduction, aux deux premiers essais, ainsi qu'aux quatre chapitres décisifs (1, 5, 9 et 10) de l'essai central. Robert Paris a guidé nos premiers pas en relisant le résultat. Il va de soi que les erreurs s'il y a en a nous incombent entièrement. Nous tenons enfin à remercier les éditions Edi qui en 69 prirent des options sur le livre, et Christian Bourgois d'avoir accepté d'en assurer la co-édition, comme premier titre de la série *Cibles.*

Index des noms

Adams (Henry Carter) [1851-1921] 165, 170, 179-182, 208, 401
Althusser (Louis) [1918-1990] 10-13
Anderson (Perry) [1938-] 8-10
Arnold (Thurman Wesley) [1891-1969] 387-388
Aron (Raymond) [1905-1983] 373
Badiou (Alain) [1937-] 13
Bebel (August) [1840-1913] 365
Bismarck (Otto Eduard Leopold, von) [1815-1898] 368
Boisguilbert (Pierre Le Pesant de) [1646-1714] 163
Bolyai (János) [1802-1860] 19
Booth (Charles) [1840-1916] 358
Bray (John Francis) [1809–1897] 209-210
Brecht (Bertolt) [1898-1956] 27, 38, 345
Burns (John) [1858-1943] 359
Burt (Thomas) [1837-1922] 361
Carli (Guido) [1914-1993] 8, 15, 127
Cassirer (Ernst) [1874-1945] 252
Charlemagne [v. 742-814] 363
Churchill (Winston) [1874-1965] 389
Cole (George Douglas Howard) [1889-1959] 358-359
Colletti (Lucio) [1924-2001] 10
Commons (John Rogers) [1862-1945] 400-402, 409
Cournot (Antoine Augustin) [1801-1877] 357
Crassus (Marcus Licinius) [v. 115 av. J.-C.- 53] 309
Dahrendorf (Gustav) [1901-1954] 305, 311
Debs (Eugene Victor) [1855-1926] 397
De Leon (Daniel) [1852-1914] 397
Dubinsky (David) [1892-1982] 396
Dühring (Karl Eugen) [1833-1921] 165
Dulles (John Foster) [1888-1959] 377

Duncan (James) [1857-1928] 376
Dupuit (Arsène Jules Emile Juvénal) [1804-1866] 358
Einstein (Albert) [1879-1955] 19, 41
Ely (Richard Theodore) [1854–1943] 401
Engels (Friedrich) [1820-1895] 165-166, 170-171, 214, 231, 242, 258-260, 269, 368
Faraday (Michael) [1791-1867] 19, 23
Feuerbach (Ludwig Andreas) [1804-1872] 19
Fourier (François Marie Charles) [1772-1837] 204
Frankfurter (Felix) [1882-1965] 391
Franklin (Benjamin) [1706-1790] 20, 380, 387
Galenson (Walter) [1914-1999] 369
Galliffet (Gaston, de) [1831-1909] 326
Gapone (Gueorgui) [1870-1906] 143
Gauss (Johann Carl Friedrich) [1777-1855] 19
Geiger (Theodor Julius) [1891-1952] 370
George (David Lloyd) [1863-1945] 392
Goethe (Johann Wolfgang, von) [1749-1832] 391
Gompers (Samuel) [1850-1924] 365, 398
Gradilone [1045-1079] 366
Gramsci (Antonio) [1891-1937] 9-10, 340
Harrod (Roy Forbes) [1900-1978] 390-391
Hayes (Rutherford Birchard) [1822-1893] 355
Hegel (Georg Wilhelm Friedrich) [1770-1831] 5, 19, 42-43, 173, 175-176, 179, 185-187, 190, 192, 216, 228, 245, 253, 255, 300, 357
Heidegger (Martin) [1889-1976] 8
Hertz (Heinrich Rudolf) [1857-1894] 19
Hobbes (Thomas) [1588-1679] 310
Hofstadter (Richard) [1916-1970] 355, 388
Jefferson (Thomas) [1743-1826] 319
Jevons (William Stanley) [1835-1882] 357, 362-363
Jung (Carl Gustav) [1875-1961] 385
Jünger (Ernst) [1895-1998] 8
Kautsky (Karl) [1854-1938] 230

Keynes (John Maynard) [1883-1946] 21, 320, 358, 362-363, 389-394
Kluge (Alexander) [1932-] 15-16
Knies (Karl) [1821-1898] 401
Korsch (Karl) [1886-1961] 9
Kuczynski (Jürgen) [1904-1997] 367
Kugelmann (Louis) [1828-1902] 264-265
Kun (Béla) [1886-1938] 376
Ledru-Rollin (Alexandre-Auguste) [1807-1874] 260
Legien (Karl) [1861-1920] 365
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit) [1870-1924] 5, 8, 19, 22, 24-25, 31, 33, 44, 49-50, 65, 70, 88, 98, 117, 125, 147, 158, 174-175, 207, 229, 235, 252, 264-265, 281, 308-309, 313, 320, 322, 332, 337-343, 346, 350, 364, 366-367, 369-371, 373, 394, 409
Leuchtenburg (William E.) [1922-] 387
Lewis (John Llewellyn) [1880-1969] 377, 383, 395-396, 398
Liebknecht (Karl) [1871-1919] 365
Lloyd Georges (David) [1863-1945] 392
Lobatchevsky (Nikolaï Ivanovitch) [1792-1856] 19
Lorenz (Max Otto) [1876-1959] 406
Löwith (Karl) [1897-1973] 185
Lukács (Georg) [1885-1971] 9, 253, 370, 373
Luxemburg (Rosa) [1871-1919] 368, 410
Machiavel (Nicolas) [1469-1527] 373
Maenchen-Helfen (Otto John) [1894-1969] 264
Mahler (Gustav) [1860-1911] 22
Mahomet [570-632] 363
Malthus (Thomas Robert) [1766-1834] 393
Mann (Tom) [1856-1941] 359, 361
Marcuse (Herbert) [1898-1979] 256
Marshall (Alfred) [1842-1924] 6, 356-358, 361, 363, 384, 393
Marx (Karl) [1818-1883] 5-8, 10-11, 13, 17, 19-20, 22, 24-26,

33, 41-53, 56-57, 61, 65, 68, 75, 79, 85, 87, 89, 93, 96-98, 100, 106, 108, 125, 154, 163, 165-175, 179, 182-185, 187-192, 194-199, 203-216, 219, 221-222, 225-234, 236, 240-245, 247-254, 257-258, 260-269, 271, 273, 278, 280-284, 288-289, 293, 295-301, 305-311, 313-314, 317-319, 322, 324, 327, 337, 339-340, 344, 346, 351-353, 364, 385, 399-400
Masur (Gerhard) [1901-1975] 372
Maxwell (James Clerk) [1831-1879] 19
McCulloch (John Ramsay) [1789-1864] 189
Mehring (Franz Erdmann) [1846-1919] 309, 364, 368
Meyer (Rudolf) 363
Michaud (Yves) [1944-] 43
Mill (John Stuart) [1806-1873] 319
Moïse, prophète [v. 1391 av. J.-C.- 1271] 165
Morgan (John Pierpont) [1837-1913] 355
Moro (Aldo Luigi Romero) [1916-1978] 138
Müller (Heiner) [1929-1995] 15-16
Musil (Robert) [1880-1942] 22
Myrdal (Gunnar) [1898-1987] 189, 319
Naumann (Friedrich) [1860-1919] 363
Naumann (Friedrich Friedrich) [1860-1919] 363
Negri (Antonio, dit Toni) [1933-] 8, 12, 14, 176
Nenni (Pietro) [1891-1980] 139-140
Nicolaevsky (Boris Ivanovich) [1887-1966] 264
Nietzsche (Friedrich Wilhelm) [1844 -1900] 8, 373
O'Connor (Feargus) [1794-1855] 269, 359
Owen (Robert) [1771-1858] 205
Panzieri (Raniero)[1921-1964] 7
Parsons (Talcott Edger) [1902-1979] 310
Pelling (Henry) [1920-1997] 395
Perlman (Selig) [1888-1959] 365, 401-402
Petty (William) [1623-1687] 163, 231
Pietranera (Giulio) 299
Pilling (Richard) [1799–1874] 325

Proudhon (Pierre-Joseph) [1809-1865] 84, 168, 203, 208-209, 257, 282
Rayner Stephens (Joseph) [1805-1879] 359
Renner (Karl) [1870-1950] 305
Ricardo (David) [1772-1823] 5, 42, 163, 166, 173, 175-176, 179, 181-183, 187-190, 208, 216, 228, 297, 299-300
Riemann (Georg Friedrich Bernhard) [1826-1866] 19
Robinson (Austin) [1897-1993] 392
Roosevelt (Franklin Delano) [1882-1945] 380
Roosevelt (Theodore) [1858-1919] 355, 379-380, 382-383, 385, 387, 389-391, 393-394, 396
Samuelson (Paul Anthony) [1915-2009] 391, 405, 407
Sartre (Jean-Paul) [1905-1980] 9
Say (Jean-Baptiste) [1767-1832] 7, 11-12, 14-22, 24-25, 28, 30, 36-37, 39, 41-42, 45-46, 48-49, 51-52, 54-57, 59-60, 62, 64-65, 68-69, 72-75, 77-81, 84-86, 88-93, 95, 97-98, 100-103, 105, 107, 109-113, 118-120, 122, 124-127, 132-135, 139-140, 147, 150-151, 153-156, 163, 167, 170-172, 174, 176-178, 180-183, 186-187, 189, 191, 193, 195, 198-205, 207, 209, 211-224, 226-227, 229-238, 240-241, 243, 245, 248-255, 257-259, 264, 266-267, 269-272, 274-277, 281, 283-290, 292-296, 298, 300-301, 303-308, 311-321, 323-325, 327-330, 332-338, 340, 343-344, 346, 348-349, 351, 353, 357-358, 361, 363-367, 370-371, 374, 379-380, 383, 386, 388-390, 393-394, 396-397, 399-401, 404, 406-409, 411-412
Schlesinger (Arthur Meier, Jr.) [1917-2007] 41, 379, 389, 395-396
Schlesinger (Rudolf B.) [1901-1969] 41, 379, 389, 395-396
Schmitt (Carl) [1888-1985] 8, 15
Schmoller (Gustav, von) [1838-1917] 401
Schröder (Gerhard) [1910-1989] 368
Schumpeter (Joseph Aloïs) [1883-1950] 173, 309, 357
Schweitzer (Johann Baptist, von) [1833-1875] 365

Shonfield (Andrew) [1917-1981] 388
Sismondi (Simonde, de) [1773–1842] 163
Smith (Adam) [1723-1790] 165-166, 170, 179-182, 208, 225, 230, 233, 313, 357
Sorel (Georges Eugène) [1847-1922] 410
Spartacus [v. 100 av. J.-C.- 71] 309
Strasser (Adolph) [1843-1939] 398
Sweezy (Paul) [1910-2004] 299
Tannenbaum (Frank) [1893-1969] 402
Taylor (Frederick Winslow) [1856-1915] 400
Thünen (Johann Heinrich, von) [1783-1850] 357
Tillett (Benjamin) [1860-1943] 359, 361
Togliatti (Palmiro Michele Nicola) [1893-1964] 155
Tracy (Antoine Destutt, de) [1754—1836] 181, 184
Tugwell (Rexford Guy) [1891-1979] 385
Veblen (Thorstein Bunde) [1857-1929] 401
Vermeil (Edmond-Joachim) [1878-1964] 369
V.L. Allen 360
Volpe (Galvano Della) [1895-1968] 10
Wagner (Adolph) [1835-1917] 166, 380-381, 386, 392
Walras (Léon) [1834-1910] 357
Webb (Sidney) [1859-1947] 359
Weber (Max) [1864-1920] 8, 369, 371-374
Weydemeyer (Joseph Arnold) [1818-1866] 264, 309
Willich (August) [1810-1878] 260
Wilson (Thomas Woodrow) [1856-1924] 377, 387
Zarathoustra [v. 625 av. J.-C.- 550] 31
Zheleznyakov (Anatoly) [1895-1919] 338